

Le Chateau De Lord Valentin

Robert Silverberg

VISIT...

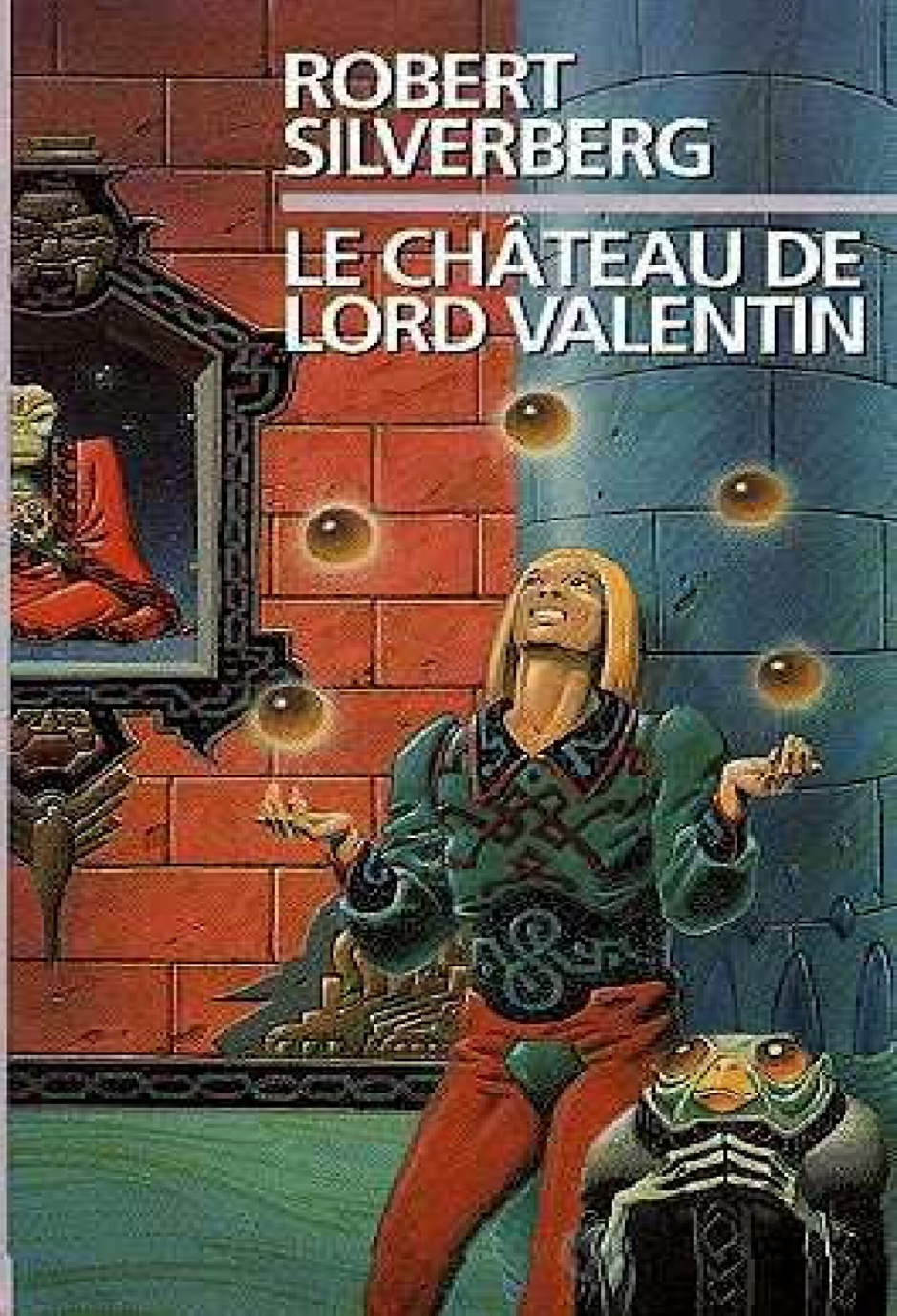
LANZAROTE
Caliente.com



S-F

**ROBERT
SILVERBERG**

LE CHÂTEAU DE LORD VALENTIN



LE LIVRE DU ROI DES RÊVES

1

Enfin, après toute une journée de marche à travers des vapeurs dorées de chaleur humide qui l'enserraient d'une gangue molletonneuse, Valentin atteignit une grande falaise crayeuse qui surplombait la cité de Pidruid. C'était la capitale de la province qui s'étalait dans toute sa splendeur, la plus grande ville qui s'était trouvée sur son chemin depuis – depuis quand ?

— la plus grande, en tout cas, depuis le début de sa longue période d'errance.

Il décida de faire une halte et trouva un endroit où s'asseoir au bord de l'escarpement crayeux et, enfonçant ses bottes dans l'amas de roches tendres et effritées, il laissa son regard errer sur Pidruid, clignant des yeux comme quelqu'un qui vient de se réveiller. C'était une chaude journée d'été, le crépuscule ne viendrait pas avant plusieurs heures et le soleil brillait haut dans le ciel au-delà de Pidruid, au-dessus de la Grande Mer. Je vais me reposer ici un moment, se dit Valentin, puis je descendrai jusqu'à Pidruid et me mettrai en quête d'un logement pour la nuit.

Pendant qu'il se reposait, il entendit des cailloux descendre la pente en roulant depuis un point situé au-dessus de lui. Sans hâte, il tourna la tête pour regarder dans la direction d'où il était venu. Il découvrit un jeune pâtre aux cheveux paille et au visage couvert de taches de rousseur qui faisait descendre la colline à ses montures, un troupeau de quinze à vingt têtes. Les animaux à la robe luisante étaient gras et avaient visiblement été fort bien soignés. La monture du garçon paraissait plus vieille et plus efflanquée, une bête pleine de sagesse et d'expérience.

— Holà ! s'écria-t-il en s'adressant à Valentin. Dans quelle direction vas-tu ?

— Pidruid. Et toi ?

— Moi aussi. Je mène ces montures au marché. Mais je dois dire que ça donne soif. As-tu du vin ?

— Un peu, répondit Valentin.

Il tapota la gourde reposant sur sa hanche, à l'endroit où quelqu'un de plus belliqueux aurait pu porter une arme.

— C'est un bon vin rouge qui vient de l'intérieur des terres.

Je le regretterai quand il sera fini.

— Donne-m'en un peu et je te prêterai une monture pour gagner la ville avec moi.

— Ça me va, répondit Valentin.

Il se leva pendant que le garçon mettait pied à terre et s'approchait en descendant péniblement à travers les éboulis.

Valentin lui tendit la gourde. Il estima que le garçon n'avait pas plus de quatorze ou quinze ans. Il était petit pour son âge mais avait déjà un torse large et une musculature bien développée. Il arrivait à peine au coude de Valentin qui n'était pas exceptionnellement grand. C'était un homme robuste, d'une taille légèrement au-dessus de la moyenne, aux épaules larges et droites et aux mains fortes et habiles.

Le garçon agita le vin dans la gourde, le huma en connaisseur, hocha la tête en signe d'approbation, but une longue gorgée et dit en soupirant d'aise :

— Je n'ai cessé d'avalier de la poussière depuis Falkynkip !

Et cette chaleur poisseuse est absolument suf-focante. Encore une heure sans boire et je tombais raide mort !

Il rendit la gourde à Valentin.

— Tu habites en ville ?

Le visage de Valentin se rembrunit.

— Non.

— Alors, tu es venu pour le festival ?

— Le festival ?

— Tu n'es pas au courant ?

Valentin secoua la tête. Il sentit le regard brillant et moqueur du garçon peser sur lui et en fut embarrassé.

— J'ai voyagé. Je n'ai pas suivi les nouvelles. C'est l'époque du festival à Pidruïd ?

— C'est cette semaine, répondit le garçon. Tout commence Steldi. Le grand défilé, le cirque, les cérémonies grandioses.

Regarde là-bas. Tu ne le vois pas ? Il entre dans la ville.

Il désignait quelque chose du doigt. Valentin suivit la direction indiquée par le bras tendu du garçon et, plissant les yeux, il fouilla du regard le quartier sud de Pidruïd, mais ne vit qu'un moutonnement de toits de tuiles vertes et un labyrinthe de vieilles rues dont le tracé semblait n'obéir à aucun plan. Il secoua de nouveau la tête.

— Là, fit le garçon avec impatience. Près du port. Tu vois ?

Les vaisseaux ? Ces cinq énormes bâtiments où flotte son

étendard ? Et il y a le cortège qui passe sous la porte du Dragon et qui commence à défiler le long de la voie Noire. Je crois que c'est son carrosse qui arrive au niveau de l'arc des Rêves. Tu ne vois donc pas ? Tu n'as pas les yeux en face des trous ?

— Je ne connais pas la ville, répondit Valentin d'une voix douce. Mais c'est vrai, je vois le port et les cinq vaisseaux.

— Bon. Maintenant, si tu pars vers la ville... tu vois la grande porte de pierre ? Et la grande artère qui la traverse ? Et cet arc triomphal, juste en deçà de...

— Oui, je vois maintenant.

— Et son étendard sur le carrosse ?

— L'étendard de qui ? Excuse-moi de paraître aussi ignorant, mais...

— De qui ? De qui ? Mais c'est l'étendard de lord Valentin !

Le carrosse de lord Valentin ! C'est l'escorte de lord Valentin qui défile dans les rues de Pidruïd. Tu ne sais pas que le Coronal est arrivé ?

— Non, je ne savais pas.

— Et le festival ! Pourquoi crois-tu qu'il y a un festival à cette époque de l'année, si ce n'est en l'honneur de la venue du Coronal ?

— J'ai voyagé et je n'ai pas suivi les nouvelles, répéta Valentin en

souriant. Veux-tu encore un peu de vin ?

— Il n'en reste plus guère, fit le garçon.

— Vas-y. Finis-le. J'en achèterai d'autre à Pidruïd.

Il lui tendit la gourde et se tourna de nouveau vers la ville, laissant son regard glisser jusqu'en bas de la pente et errer au-dessus des faubourgs boisés jusqu'à la cité peuplée d'une foule grouillante et, au-delà, vers le front de mer jusqu'aux grands navires, aux étendards, au défilé des gardes et au carrosse du Coronal. Ce devait être une date marquante dans l'histoire de Pidruïd, car le Coronal régnait du haut du lointain Mont du Château, tout à fait à l'autre bout du monde, si loin que lui et son château en étaient presque légendaires, les distances étant ce qu'elles étaient sur la planète de Majipoor. Les Coronals de Majipoor ne se déplaçaient pas souvent jusqu'au continent Ouest. Mais Valentin restait étrangement indifférent à la présence de son royal homonyme dans la ville toute proche. Je suis ici et le Coronal est ici, se dit-il, et cette nuit, il dormira dans un des luxueux palais des maîtres de Pidruïd, et moi je dormirai sur un tas de foin, et puis il y aura un grand festival. Et en quoi cela me concerne-t-il ? Il s'en voulut presque d'opposer une telle placidité à l'excitation de son compagnon. C'était faire preuve d'impolitesse.

— Il ne faut pas m'en vouloir, dit-il. Je suis si peu au courant de ce qui s'est passé dans le monde ces derniers mois.

Pourquoi le Coronal est-il ici ?

— Il fait le Grand Périple, répondit le garçon. Il visite toutes les provinces du royaume pour marquer son accession au trône.

C'est notre nouveau Coronal, tu sais, lord Valentin, qui ne règne que depuis deux ans. C'est le frère de lord Voriach, qui est mort.

Tu savais quand même que lord Voriach était mort et que lord Valentin était notre Coronal ?

— Je l'avais entendu dire, répondit Valentin d'un ton vague.

— Eh bien, c'est lui qui est là, à Pidruïd. Il fait le tour du royaume pour la première fois depuis qu'il est entré au Château.

Il vient de passer un mois dans le Sud, dans les provinces de la jungle. Aujourd'hui, il a remonté la côte jusqu'à Pidruïd, ce soir il fait son entrée dans la ville, et dans quelques jours il y aura le festival, à boire

et à manger pour tout le monde, des jeux, des danses, toutes sortes de réjouissances, et aussi un grand marché où ces animaux me rapporteront une fortune. Après, il continue son voyage en traversant tout le continent de Zimroel, de capitale en capitale, un voyage de tant de milliers de kilomètres que cela me donne mal à la tête rien que d'y penser. Et puis, de la côte orientale, il se rembarquera pour Alhanroel et le Mont du Château, et plus personne à Zimroel ne le reverra pendant vingt ans ou plus doit être bien agréable d'être Coronal !

Il se mit à rire.

— Ce vin était très bon. Je m'appelle Shanamir. Et toi ?

— Valentin.

— Valentin ? *Valentin* ? C'est de bon augure !

— Je crains que ce ne soit un nom bien commun.

— Tu mets *lord* avant, et tu pourrais être le Coronal !

— Ce n'est pas aussi simple. En outre, pourquoi voudrais-je être Coronal ?

— Et le pouvoir ! s'écria Shanamir en ouvrant de grands yeux. Les beaux habits, la nourriture raffinée, le vin, les bijoux, les palais, les femmes...

— Les responsabilités, l'interrompit Valentin d'un air sombre. Le fardeau de la charge. T'imagines-tu que le rôle d'un Coronal consiste seulement à boire du vin doré et à prendre part à des défilés grandioses ? Crois-tu qu'on ne l'a élevé à cette dignité que pour lui faire prendre du bon temps ?

— Peut-être pas, répondit le garçon après avoir réfléchi.

— Il règne sur des milliards et des milliards d'individus, sur des territoires si vastes que nous ne pouvons pas les imaginer.

Tout repose sur ses épaules. Mettre en application les décrets du Pontife, maintenir l'ordre, exercer la justice dans chaque pays...

cela me fatigue rien que d'y penser, mon garçon. Il empêche le monde de sombrer dans le chaos. Non, je ne l'envie pas. Qu'il garde sa place.

— Tu n'es pas aussi stupide que je l'ai cru au début, Valentin, fit Shanamir après quelques instants.

— Ainsi, tu as cru que j'étais stupide ?

— Disons simple. Insouciant. Tu es un adulte et tu sembles savoir si peu de chose dans certains domaines, et c'est à moi de l'expliquer alors que je suis deux fois plus jeune que toi. Mais je me trompe peut-être. Si nous descendions vers Pidruïd ?

2

Shanamir laissa Valentin choisir sa monture parmi celles qu'il menait au marché, mais elles paraissaient toutes semblables à Valentin. Après avoir fait semblant de choisir, il en prit une au hasard, sautant avec légèreté dans la selle naturelle de l'animal. C'était bon de chevaucher après une si longue route à pied. La monture était confortable, ce qui n'avait rien d'étonnant puisque depuis des milliers d'années on élevait dans ce but ces animaux synthétiques, ces produits de la magie d'autrefois, robustes, endurants, infatigables, capables de se nourrir de n'importe quels détritiques. L'art de les fabriquer était perdu depuis longtemps, mais maintenant ils se reproduisaient tout seuls et sans eux les déplacements sur Majipoor auraient été d'une lenteur désespérante.

La route de Pidruïd suivait l'escarpement pendant près de deux kilomètres puis formait soudain une suite de lacets qui descendaient vers la plaine côtière. Pendant la descente, Valentin laissa le garçon alimenter la conversation. Shanamir venait, disait-il, d'un district situé dans les terres, au nord-est, à deux jours et demi de route avec ses frères et son père, ils élevaient des montures qu'ils vendaient au marché de Pidruïd, et ils gagnaient fort bien leur vie ; il avait treize ans et bonne opinion de lui-même ; il n'avait jamais encore quitté la province dont Pidruïd était la capitale, mais il avait bien l'intention, un jour, de partir à l'étranger, de voyager sur toute la surface de Majipoor, de faire le pèlerinage de l'Île du Sommeil et de s'agenouiller devant la Dame, de traverser la Mer Intérieure jusqu'à Alhanroel et d'effectuer l'ascension du Mont du Château, et même, peut-être, d'aller dans le Sud, au-delà des tropiques torrides, dans le domaine brûlé et aride du Roi des Rêves, car à quoi bon être vivant et bien portant sur un monde rempli de merveilles comme l'était Majipoor si on n'en profitait pas pour le parcourir en tous sens ?

— Et toi, Valentin ? demanda-t-il soudain. Qui es-tu, d'où viens-tu, où

vas-tu ?

Valentin fut pris par surprise. bercé par le bavardage du garçon et le rythme lent et monotone du pas de sa monture descendant les lacets de la large route, il fut pris au dépourvu par la série de questions directes.

— Je viens des provinces orientales, répondit-il seulement.

Je n'ai aucun projet après Pidruïd. J'y resterai tant que je n'aurai pas de raison de partir,

— Pourquoi es-tu venu ici ? ‘

— Pourquoi pas ?

— Ah ! fit Shanamir. D'accord. Je vois bien que tu préfères éluder toutes ces questions. Tu es le fils cadet d'un duc de Ni-moya ou de Piliplok, tu as envoyé à quelqu'un un mauvais rêve et tu t'es fait surprendre, alors ton père t'a donné une bourse bien garnie et t'a ordonné de partir à l'autre bout du continent.

C'est bien ça ?

— Précisément, répondit Valentin avec un clin d'œil amusé.

— Tu as des royaux et des couronnes plein les poches, et tu vas t'installer à Pidruïd et y vivre en prince et tu dépenseras toute ta fortune en danses et en boissons, et puis tu embarqueras sur un long-courrier pour Alhanroel et tu me prendras avec toi comme écuyer. C'est bien cela ?

— Tout à fait cela, ami. Sauf pour l'argent. J'ai négligé de me préoccuper de cet aspect de la question.

— Mais tu en as quand même un peu, fit Shanamir d'une voix beaucoup moins enjouée. Tu n'es pas un mendiant, j'espère ? Ils sont très durs pour les mendiants à Pidruïd. Ils ne tolèrent aucun vagabondage, là-bas.

— J'ai quelques pièces, dit Valentin. Assez pour me permettre de vivre pendant la durée du festival et un peu plus.

Après, j'aviserais.

— Si vraiment tu prends la mer, emmène-moi avec toi, Valentin !

— Si je le fais, je te le promets.

Ils étaient maintenant arrivés à mi-côte. La ville de Pidruïd s'étalait dans un grand bassin en bordure de mer, entouré de basses falaises grises à l'intérieur et sur tout le littoral, sauf à l'endroit où une faille laissait pénétrer l'océan, formant une baie bleu-vert qui était le magnifique port de Pidruïd. Pendant qu'il s'approchait du niveau de la mer en cette fin d'après-midi, Valentin sentit les brises de mer fraîches et odorantes qui soufflaient vers lui en rendant la chaleur plus supportable. Déjà de blanches nappes de brume venues de l'ouest s'avançaient vers la côte et l'air était chargé d'effluves salins et lourd de cette eau qui, quelques heures plus tôt seulement, avait renfermé poissons et dragons de mer. Valentin fut impressionné par la taille de la ville qui s'étendait devant lui. Il ne se souvenait pas de jamais en avoir vu de plus grande ; mais, après tout, il y avait tant de choses dont il ne se souvenait pas.

C'était l'extrémité du continent. La totalité de Zimroel s'étendait derrière la ville, tout ce continent qu'il avait dû traverser à pied d'un bout à l'autre, probablement depuis l'un des ports de la côte orientale, Ni-moya ou Piliplik. Et pourtant il se savait jeune, plus très jeune, certes, mais encore assez jeune et il doutait qu'il soit possible de faire un tel trajet à pied dans le cours d'une existence, mais il n'avait aucun souvenir d'avoir

utilisé une quelconque monture avant cet après-midi. Pourtant,

il semblait savoir monter. L'adresse avec laquelle il s'était hissé sur la large selle de l'animal témoignait qu'il avait dû chevaucher pendant au moins une partie de la route. Mais cela n'avait pas d'importance. Maintenant il était ici et n'en ressentait aucune impatience. Puisque Pidruïd était la ville qu'il avait atteinte sans trop savoir comment, c'était à Pidruïd qu'il allait s'installer, jusqu'à ce qu'il ait une raison de partir ailleurs.

Il ne partageait pas la soif de voyages de Shanamir. Le monde était tellement vaste qu'il valait mieux ne pas y penser ; trois grands continents, deux immenses mers, un endroit que l'on ne pouvait concevoir dans toute son immensité qu'en rêve, et même ainsi, il n'en subsistait au réveil qu'une parcelle de vérités. On disait que le Coronal, ce lord Valentin, vivait dans un château vieux de huit mille ans où cinq nouvelles salles avaient été ajoutées chaque année depuis le début de sa construction et que ce château couronnait une montagne si haute qu'elle perçait le ciel, un pic colossal de cinquante kilomètres de haut sur les versants duquel s'étendaient cinquante cités

de l'importance de Pidruïd. C'était le genre de choses auquel il valait mieux ne pas penser non plus. Le monde était trop vaste, trop ancien, trop peuplé pour un simple esprit humain. Je vais vivre à Pidruïd, se dit Valentin, et je trouverai un moyen de m'assurer le vivre et le couvert, et je serai heureux.

— Naturellement, tu n'as pas réservé de chambre dans une auberge, fût Shanamir.

— Bien sûr que non.

— Cela tombe sous le sens. Et, naturellement, comme nous sommes en pleine période de festival et comme le Coronal est déjà arrivé, il n'y a plus la moindre chambre en ville. Alors, où comptes-tu dormir, Valentin ?

— N'importe où. Sous un arbre. Sur un tas de vieux chiffons.

Dans un parc public. On dirait un parc, là-bas, sur la droite, cette bande verte avec les grands arbres.

— Tu te souviens de ce que je t'ai dit à propos des vagabonds à Pidruïd ? Ils te trouveront et te mettront au secret pendant un mois et quand ils te relâcheront, ils te feront balayer les ordures jusqu'à ce que tu puisses payer ton amende, ce qui, avec le salaire d'un balayeur, te prendra le reste de ta vie.

— Cela a au moins le mérite d'être un emploi stable.

Mais cette réponse ne fit pas rire Shanamir.

— Il y a une auberge où descendent les vendeurs de montures. J'y suis connu, ou plutôt mon père y est connu. Nous trouverons bien un moyen de t'y faire entrer. Mais qu'aurais-tu fait sans moi ?

— Je suppose que j'aurais balayé les ordures.

— On dirait, à t'entendre, que cela t'est parfaitement égal.

Le garçon toucha légèrement l'oreille de sa monture pour la faire arrêter et dévisagea son compagnon.

— Rien n'a donc vraiment d'importance pour toi, Valentin ?

Je ne te comprends pas. Es-tu complètement idiot ou simplement l'être le plus insouciant de Majipoor ?

— J'aimerais bien le savoir, répondit Valentin.

Au pied de la falaise, la route qu'ils suivaient rejoignait une grande voie qui descendait du nord et obliquait vers l'ouest en direction de Pidruïd. La nouvelle route qui courait dans le fond de la vallée comme un large ruban rectiligne était jalonnée de bornes décorées des doubles armoiries du Pontife et du Coronal, le labyrinthe et la constellation, et pavée d'un matériau gris-bleu, souple et légèrement élastique, un revêtement en parfait état qui devait remonter à des temps très anciens, comme c'était si souvent le cas pour les meilleures choses de cette planète. Les montures continuaient à avancer du même pas pesant. Puisqu'il s'agissait d'animaux synthétiques, ils ne connaissaient pratiquement pas la fatigue et étaient capables d'aller de Pidruïd à Piliplok d'une seule traite et sans renâcler. De temps à autre, Shanamir jetait un coup d'œil en arrière pour s'assurer qu'aucune bête ne s'écartait du troupeau, car elles n'étaient pas attachées. Mais elles gardaient sagement leurs places, avançant l'une derrière l'autre en suivant l'accotement, chaque mufle court collé aux crins rêches de la queue du congénère de devant.

Maintenant le soleil était légèrement teinté d'un bronze vespéral et la ville s'étendait juste devant eux. Cette partie de la route offrait un spectacle étonnant : les deux bas-côtés étaient plantés d'arbres imposants, hauts de vingt fois la taille d'un homme, aux troncs minces et fuselés, à l'écorce noir bleuâtre et aux immenses cimes aux feuilles brillantes et d'un vert profond, effilées comme des poignards. Au milieu des frondaisons s'épanouissaient des grappes impressionnantes de fleurs rouges frangées de jaune qui flamboyaient comme des feux de joie aussi loin que portait la vue de Valentin.

— Comment appelle-t-on ces arbres ? demanda-t-il.

— Des palmiers de feu, répondit Shanamir. Pidruïd est renommé pour cela. Ils ne poussent qu'à proximité de la côte et ils sont en fleur une seule semaine par an. En hiver, ils produisent des baies acides dont on fait une liqueur forte. Tu en boiras demain.

— Alors le Coronal a choisi une bonne époque pour venir ici ?

— J'imagine que ce n'est pas par hasard.

La double haie d'arbres brillants continuait à s'étirer et ils la suivirent jusqu'à ce que les champs commencent à céder la place aux premiers pavillons, puis ils traversèrent des banlieues où s'entassaient des constructions plus modestes et une zone poussiéreuse avec de petites

usines et finalement ils atteignirent les anciennes murailles de la cité de Pidruïd elle-même, hautes comme la moitié d'un arbre de feu, percées par une ogive et garnies de créneaux à l'aspect archaïque.

— La porte de Falkynkip, annonça Shanamir. L'entrée est de Pidruïd. Et maintenant nous entrons dans la capitale. Il y a onze millions d'habitants, Valentin, et toutes les races de Majipoor sont représentées, pas seulement les humains, non, il y a de tout ici, un mélange de races, des Skandars, des Hjorts et des Lii et tout le reste. Il paraît même qu'il y a un petit groupe de Changeformes.

— Des Changeformes ?

— La vieille race. Les premiers autochtones.

— Nous leur donnons un autre nom, fit Valentin d'un air vague. Métamorphes... c'est bien ça ?

— C'est la même chose. C'est vrai, j'ai entendu dire que c'est ainsi qu'on les appelle dans l'Est. Mais tu sais que tu as un accent bizarre ?

— Pas plus bizarre que le tien, ami.

— Pour moi, ton accent est bizarre, poursuivit Shanamir en riant. Et moi, je n'ai pas d'accent du tout. Je parle normalement.

Tu articules les mots d'une drôle de manière. *Nous les appelons Métamorphes*, reprit-il en singeant la prononciation de Valentin. Tu vois l'impression que cela me donne. C'est comme ça que l'on parle à Ni-moya ?

Valentin se contenta de hausser les épaules.

— Ils me font peur, ces Changeformes, ces Métamorphes, reprit Shanamir après un silence. On serait beaucoup plus heureux sur cette planète s'ils n'existaient pas. Toujours à rôder partout, à imiter les autres, à manigancer des mauvais coups.

J'aimerais bien qu'ils restent sur leur propre territoire.

— C'est ce qu'ils font pour la plupart, non ?

— Pour la plupart. Mais on dit qu'il y en a quelques-uns qui vivent dans chaque ville. Qui comptent on ne sait quoi contre le reste d'entre nous.

Shanamir se pencha vers Valentin, lui prit le bras et le dévisagea

longuement et avec gravité.

— On peut en rencontrer un n'importe où. Par exemple, assis au bord d'une falaise par un chaud après-midi, et regardant dans la direction de Pidruïd.

— Ainsi tu crois que je suis un Métamorphe sous une fausse apparence ?

— Prouve-moi que ce n'est pas vrai ! ricana Shanamir.

Valentin chercha désespérément mais en vain un moyen de démontrer son authenticité et, faute de mieux, il fit une grimace terrifiante, tirant la peau de ses joues comme si elles étaient en caoutchouc, tordant les lèvres dans des directions opposées et roulant les yeux.

— Voilà mon vrai visage, fit-il, tu m'as percé à jour.

Et ils passèrent en riant sous la porte de Falkynkip et pénétrèrent dans la cité de Pidruïd.

A l'intérieur de l'enceinte de la ville, tout paraissait beaucoup plus ancien. Les maisons aux arêtes vives étaient construites dans un style curieux, les murs bombés faisant saillie jusqu'aux toits de tuiles, et les tuiles elles-mêmes étaient souvent ébréchées ou cassées et envahies de grosses touffes d'herbe qui avaient pris racine dans les fissures et les petites poches de terre. Une épaisse couche de brouillard planait sur la ville, il faisait sombre et frais en dessous et des lumières bril-laient à toutes les fenêtres ou presque. La route princi-pale s'était ramifiée à plusieurs reprises et maintenant Shanamir menait son troupeau le long d'une rue plus étroite, bien qu'encore assez droite, d'où de petites rues partaient en serpentant dans toutes les directions. Tou-tes les rues grouillaient de monde. Cette foule éveillait en Valentin un obscur malaise. Il ne se souvenait pas avoir jamais eu autant de gens si près de lui en même temps, presque à le toucher, se pressant contre sa mon-ture, se bousculant, courant en tous sens, jouant des coudes, une foule de porteurs, de marchands, de marins, de vendeurs ambulants, de montagnards qui, comme Shanamir, étaient venus vendre des animaux, ou des denrées alimentaires au marché, et partout, et dans leurs jambes, des garçonnets et des fillettes. C'était le festival à Pidruïd ! Des bannières éclatantes en tissu écarlate étaient tendues à travers la rue aux étages supérieurs des bâtiments, deux ou trois par pâté de maisons. Elles portaient l'emblème de la constellation, saluaient le Coronal lord Valentin en grandes lettres vertes et brillantes et lui souhaitaient la bienvenue à Pidruïd, la métropole occidentale.

— C'est encore loin, ton auberge ? demanda Valentin.

— Il faut traverser la moitié de la ville. Tu as faim ?

— Un peu. Plus qu'un peu.

Shanamir fit un signe à ses animaux et ils se dirigèrent docilement vers un cul-de-sac pavé entre deux arcades où il les laissa. Puis, mettant pied à terre, il montra du doigt une minuscule baraque enfumée de l'autre côté de la rue. Des brochettes de saucisses grillaient à la flamme d'un feu de charbon de bois. Le vendeur était un Lii, trapu, la tête plate, avec une peau gris-noir et grêlée et trois yeux luisant comme des braises dans un cratère. Le garçon commanda par geste et le Lii leur tendit deux brochettes de saucisses et remplit deux gobelets de bière blonde légèrement ambrée. Valentin sortit une pièce et la posa sur le comptoir. C'était une belle pièce, épaisse et brillante, crénelée sur son épaisseur, et le Lii la fixa comme si Valentin lui avait offert un scorpion. En toute hâte Shanamir fit disparaître la pièce et posa une des siennes, une pièce de cuivre de forme carrée, percée en son centre d'un trou triangulaire. Il rendit l'autre à Valentin puis ils repartirent vers le cul-de-sac avec leur dîner.

— Qu'ai-je fait de mal ? demanda Valentin.

— Avec cette pièce tu pouvais acheter le Lii avec toutes ses saucisses, et de la bière pour un mois. Où l'as-tu prise ?

— Eh bien... dans ma bourse.

— Et tu en as d'autres comme celle-là, là-dedans ?

— C'est possible, répondit Valentin.

Il regarda attentivement la pièce. Elle portait d'un côté l'image d'un vieillard flétri et décharné, et de l'autre l'effigie d'un homme jeune et vigoureux. Une inscription lui assignait une valeur de cinquante royaux.

— Tu crois qu'elle a trop de valeur pour que je puisse l'utiliser n'importe où ? demanda-t-il. En vérité, que puis-je acheter avec ?

— Cinq de mes montures, répondit Shanamir. Te loger princièrement pendant un an. Le transport aller et retour jusqu'à Alhanroël. Ce que tu préfères. Et même peut-être encore plus. Pour la plupart d'entre nous, cela représente de nombreux mois de salaire. Tu n'as aucune

idée de la valeur des choses ?

— C'est ce qu'on dirait, répondit Valentin, l'air confondu.

— Ces saucisses coûtaient dix pesants. Cent pesants font une couronne, dix couronnes font un royal et là tu en as cinquante. Maintenant tu comprends ? Je te la changerai au marché. En attendant, garde-la sur toi. C'est une ville honnête et relativement sûre, mais si tu as une pleine bourse de ces pièces, tu tentes le sort.

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu transportais une fortune ?

Shanamir se mit à gesticuler.

— Parce que tu ne le savais pas, je suppose. Tu dégages une telle impression d'innocence, Valentin. Avec toi je me sens un homme, et pourtant je ne suis qu'un garçon. Tu parais être un véritable enfant. Est-ce que tu sais quelque chose ? Est-ce que tu sais seulement quel âge tu as ? Finis ta bière et continuons notre route.

Valentin acquiesça de la tête. Cent pesants font une couronne, se dit-il. Et dix couronnes font un royal. Il se demanda ce qu'il aurait bien pu répondre si Shanamir l'avait pressé de questions sur le chapitre de son âge. Vingt-huit ans ?

Trente-deux ans ? Il n'en avait pas la moindre idée. Et si on le lui demandait sérieusement ? Trente-deux ans, décida-t-il. Cela sonne bien. Oui, j'ai trente-deux ans, et il faut dix couronnes pour faire un royal, et la grosse pièce brillante sur laquelle figurent le vieil homme et le jeune en vaut cinquante.

3

La route qui menait à l'auberge de Shanamir passait directement par le cœur de la ville, traversant des quartiers qui, même à cette heure tardive, étaient peuplés et animés. Valentin demanda si cela était dû à la visite du Coronal, mais Shanamir lui répondit que non, que la ville était toujours aussi vivante, car c'était le plus grand port de la côte occidentale de Zimroel. D'ici partaient des navires pour tous les principaux ports de Majipoor, montant et descendant cette côte très animée, mais entreprenant aussi la traversée de la Mer Intérieure

jusqu'à Alhanroel, un voyage énorme qui durait près d'un an, et il y avait même quelques échanges commerciaux avec le continent méridional à la population clairsemée, Suvrael, le repaire brûlé par le soleil du Roi des Rêves. Quand Valentin pensait à la totalité de Majipoor, il se sentait opprimé par le poids de ce monde, et pourtant il savait que c'était idiot. Majipoor n'était-elle pas une planète légère et éthérée, semblable à une bulle géante, aux dimensions colossales mais sans guère de substance, si bien que l'on s'y sentait toujours léger et plein d'entrain ? Alors pourquoi cette sensation d'avoir les épaules écrasées par un poids trop lourd, pourquoi ces moments d'accablement sans fondement ? Il se hâta de ramener son esprit à des pensées plus gaies. Il allait bientôt dormir et dès le matin commencerait une journée pleine de nouveaux émerveillements.

— Nous allons traverser la Place Dorée, dit Shanamir, et de l'autre côté, nous prendrons l'Avenue de la Mer qui va jusqu'aux quais, et notre auberge est à dix minutes de là. Tu vas trouver la place stupéfiante.

— Et elle l'était en vérité, tout au moins ce que Valentin put en voir : un vaste espace rectangulaire, assez large pour faire manœuvrer deux armées, bordé des quatre côtés par d'immenses bâtiments aux sommets carrés sur les larges façades desquels étaient incrustées des feuilles d'or formant d'éblouissants motifs, si bien que la lumière des flambeaux se réfléchissant sur les grandes tours les faisait flamboyer et elles étaient plus brillantes encore que les arbres de feu. Mais il n'était pas question ce soir-là de traverser la place. A cent pas de l'accès est, une corde tendue en interdisait l'approche, une épaisse corde torsadée de peluche rouge derrière laquelle se tenaient des troupes en uniforme de la garde personnelle du Prince, impassibles, dédaigneuses, les bras croisés sur des pourpoints vert et or. Shanamir sauta à bas de sa monture et s'avança en trottant jusqu'à un marchand ambulant avec lequel il échangea quelques mots rapides. Quand il revint, il jeta avec colère :

— Ils l'ont complètement bloquée. Puisse le Roi des Rêves leur envoyer un sommeil agité cette nuit !

— Que se passe-t-il ?

— Le Coronal est logé dans le palais du maire – c'est le bâtiment le plus haut, avec les spirales dorées sur les murs, là-bas, de l'autre côté de la place – et personne ne peut s'en approcher ce soir. Nous ne pouvons même pas contourner la place parce qu'il y a une foule énorme entassée pour essayer d'apercevoir le Coronal. Le détour nous fera

perdre une heure ou plus, car nous sommes obligés de faire le grand tour. Enfin, je suppose qu'il n'est pas si important que ça de dormir.

Regarde, le voilà !

Shanamir pointa le doigt vers un haut balcon sur la façade du palais du maire. Des silhouettes venaient d'y apparaître. A cette distance, elles n'étaient pas plus grandes que des souris, mais des souris au port plein de dignité et de noblesse, vêtues de robes somptueuses ; Valentin pouvait au moins discerner cela.

Il y en avait cinq et le personnage central était sûrement le Coronal. Shanamir avait le corps tendu et se dressait sur la pointe des pieds pour avoir une meilleure vue. Valentin ne distinguait pas grand-chose : un homme brun, peut-être barbu, une lourde robe blanche de fourrure de Steetmoy sur un pourpoint vert ou bleu clair. Le Coronal s'était avancé jusqu'au bord du balcon, étendant les bras en direction de la foule qui formait de ses doigts écartés le symbole de la constellation et scandait interminablement son nom : « Valentin ! Valentin !

Lord Valentin ! »

Et Shanamir, aux côtés de Valentin, hurlait aussi :

« Valentin ! Lord Valentin ! »

Valentin fut parcouru d'un violent frisson de répugnance.

— Ecoute-les ! grommela-t-il, ils hurlent comme s'il était le Divin en personne descendu sur Pidruïd pour dîner. Ce n'est qu'un homme, non ? Quand ses boyaux sont pleins, il les vide, oui ou non ?

— Mais c'est le Coronal ! s'écria Shanamir en ouvrant des yeux effarés.
.

— Il ne représente rien pour moi, de la même manière que je représente moins que rien pour lui.

— Il gouverne. Il exerce la justice. Il empêche le monde de sombrer dans le chaos. C'est toi-même qui l'as dit tout cela. Et tu ne crois pas que toutes ces choses méritent ton respect ?

— Mon respect, oui. Mais pas un culte.

— Le culte du roi n'a rien de nouveau. Mon père m'a raconté ce qui se

passait jadis. Il y a eu des rois depuis les temps les plus reculés, à l'époque de la Vieille Terre, et je te promets, Valentin, qu'il y avait des scènes d'adoration bien plus délirantes que ce que tu vois ce soir.

— Et certains ont été noyés par leurs propres esclaves, d'autres ont été empoisonnés par leurs principaux ministres, d'autres ont été étouffés par leurs femmes et d'autres encore ont été renversés par le peuple qu'ils prétendaient servir et tous, sans exception, ont été enterrés et oubliés.

Valentin sentait une surprenante colère monter en lui. Il cracha de dégoût.

— Et bien des pays sur la Vieille Terre s'en tiraient très bien sans le moindre roi. Pourquoi en avons-nous besoin sur Majipoor ? Ces Coronals aux besoins dispen-dieux, et ce mystérieux vieux Pontife tapi dans son Labyrinthe et, à Suvraei, l'expéditeur de mauvais rêves... Non, Shanamir, je suis peut-

être trop simple pour le comprendre, mais pour moi tout cela n'a aucun sens. Cette frénésie ! Ces cris de ravissement ! Je parie que personne ne pousse de tels cris de ravissement quand le maire de Pidruïd parcourt les rues de la ville.

— Nous avons besoin des rois, insista Shanamir. Ce monde est trop grand pour être dirigé simplement par les maires. Nous avons besoin de symboles puissants et efficaces, et de monarques qui sont presque des dieux pour maintenir l'unité de notre monde. Regarde. Regarde.

Le garçon pointait le doigt vers le balcon.

— Là-haut, cette petite silhouette en robe blanche : le Coronal de Majipoor. Tu ne sens pas quelque chose te courir le long de l'échine quand je dis cela ?

— Rien.

— Tu ne te *sens* pas vibrer en sachant qu'il y a vingt milliards d'habitants sur cette planète et qu'un seul est Coronal et que ce soir tu le vois de tes propres yeux, une chose que tu ne referas jamais ? Et tu ne te sens pas ému ?

— Absolument pas.

— Tu es vraiment bizarre, Valentin. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui te ressemblait. Comment peut-on rester de marbre à la

vue du Coronal ?

— C'est comme ça, répondit Valentin avec un haussement d'épaules, mais légèrement intrigué lui-même par sa réaction.

Viens, partons d'ici. Cette foule me fatigue. Allons chercher notre auberge.

Ce fut un long trajet pour contourner la place, car toutes les rues convergeaient vers elle mais très peu lui étaient parallèles, et Valentin et Shanamir durent avancer en suivant des cercles de plus en plus larges tout en essayant de progresser vers l'ouest, et la file de montures suivait toujours placidement Shanamir. Mais finalement, ils quittèrent un quartier d'hôtels et de beaux magasins et se retrouvèrent dans un autre où foisonnaient entrepôts et ateliers. Ils s'approchaient du bord de mer et atteignirent finalement une auberge vétusté aux poutres noires et gauchies et au toit de chaume délabré, avec des écuries à l'arrière. Shanamir y mena ses montures et traversa une cour jusqu'au logement de l'aubergiste, laissant Valentin seul dans l'obscurité. Il attendit un long moment. Il lui semblait que même de là, il pouvait encore entendre les cris confus et assourdis : « Valentin... Valentin... Lord Valentin ! » Mais cela ne lui faisait absolument rien d'entendre la multitude crier son nom, car c'était le nom d'un autre.

Puis Shanamir revint, traversant la cour d'une course légère et silencieuse.

— C'est arrangé. Donne-moi de l'argent.

— Les cinquante ?

— Moins que ça. Beaucoup moins. Une demi-couronne à peu près.

Valentin fouilla dans sa poche, sortit une poignée de pièces qu'il tria à la lueur diffuse d'une lampe et en tendit quelques-unes à Shanamir.

— Pour le logement ? demanda-t-il.

— Pour acheter le gardien, répondit Shanamir. Les places pour dormir se font rares cette nuit. S'il faut tasser pour en ajouter une, les autres auront moins d'espace, et si quelqu'un s'avise de compter les dormeurs et de se plaindre, il faudra que le gardien nous défende. Suis-moi et ne dis rien.

Ils entrèrent. Cela sentait l'air marin et la moisissure. Juste à l'entrée,

un Hjort gras au visage grisâtre était assis comme un énorme crapaud derrière un bureau, occupé à faire des réussites. La créature à la peau rugueuse leva à peine les yeux.

Shanamir posa les pièces devant lui et le Hjort acquiesça d'un signe de tête presque imperceptible. Ils avancèrent jusqu'à une pièce sans fenêtres, longue et étroite, où trois veilleuses largement espacées diffusaient une lueur rougeâtre et voilée.

Une rangée de matelas traversait la pièce, collés l'un contre l'autre à même le sol et presque tous étaient occupés.

— Ici, fit Shanamir, en en poussant un de la pointe de sa botte.

Il enleva ses vêtements de dessus et s'allongea en laissant de la place pour VaJentin.

— Fais de beaux rêves, dit le garçon.

— Fais de beaux rêves, répondit Valentin en se débarrassant de ses bottes.

Puis il se dépouilla à son tour de ses vêtements et se laissa tomber à côté de Shanamir. Des cris lointains retentissaient dans ses oreilles, ou peut-être dans son esprit, il fut étonné de sentir à quel point il était las. Il pourrait y avoir des rêves cette nuit, oui, et il allait les guetter attentivement pour pouvoir les passer au crible, et leur trouver une interprétation, mais d'abord il y aurait un sommeil profond, le sommeil de celui qui est

totalemment épuisé. Et le matin ? Une nouvelle journée. Et Tout pouvait arriver. Tout.

4

Il y eut un rêve, bien entendu, vers le milieu de la nuit.

Valentin se plaça à une certaine distance de lui et le regarda se déployer, comme on le lui avait appris depuis son enfance. Les rêves étaient chargés de signification, car il s'agissait de messages envoyés par les Puissances qui gouvernaient le monde et sur lesquels chacun devait régler sa vie. On ne les méconnaissait qu'à ses risques et périls, car ils étaient des manifestations de la vérité la plus profonde. Valentin se vit en train de traverser une vaste plaine pourpre sous un sinistre ciel pourpre et un énorme soleil ambré. Il était seul et son

visage était tiré et son regard tendu. Pendant qu'il marchait, de hideuses fissures s'ouvraient dans le sol, des crevasses béantes qui étaient orange vif à l'intérieur et d'où surgissaient des choses, semblables à des jouets d'enfant jaillissant d'une boîte, et qui riaient hystériquement à son passage avant de se retirer promptement dans les fissures lorsqu'elles se refermaient.

Ce fut tout. Donc pas un rêve complet, puisqu'il n'avait pas d'histoire, pas de combinaison de conflits et de solution. Ce n'était qu'une image, une scène étrange, une portion d'un tableau d'ensemble qui ne lui avait pas encore été révélé. Il était même incapable de dire s'il s'agissait d'un message envoyé par la Dame, la bienheureuse Dame de l'Île du Sommeil ou par le malveillant Roi des Rêves. A demi éveillé, il médita quelque temps là-dessus puis décida finalement de ne pas approfondir le sujet plus avant. Il se sentait curieusement à la dérive, coupé de son moi profond : c'était comme s'il n'avait pas même existé l'avant-veille. Et il n'avait même plus accès à la sagesse des rêves. Il se rendormit et son sommeil fut interrompu seulement par le léger crépitement d'une averse qui tomba brièvement mais bruyamment. Il n'eut pas conscience de faire d'autres rêves. La lumière matinale le réveilla une lumière chaude, vert doré, qui pénétrait par l'autre extrémité du long dortoir. La porte était ouverte. Shanamir n'était nulle part dans la pièce.

Valentin était seul, à l'exception de deux dormeurs qui ronflaient un peu plus loin.

Valentin se leva, s'étira, assouplit ses bras et ses jambes et s'habilla. Il se lava dans un lavabo fixé au mur et sortit dans la cour. Il se sentait alerte, plein d'énergie, et prêt pour tout ce que cette journée pouvait apporter. L'air matinal était lourd d'humidité mais chaud et vif, et le brouillard de la nuit précédente s'était totalement dissipé. Du ciel clair tombait la chaleur éprouvante d'un soleil estival. Dans la cour, poussaient trois grandes plantes grimpantes, une contre chaque mur, aux troncs ligneux et noueux plus larges qu'une poitrine d'homme et aux feuilles vernissées en forme de pelle et d'un bronze profond alors que les nouvelles pousses étaient rouge vif. La plante était couverte de fleurs d'un jaune criard qui ressemblaient à de petites trompettes, mais elle portait aussi des fruits mûrs, de lourdes baies bleu et blanc luisantes de gouttes d'humidité.

Valentin en cueillit hardiment une et la mangea. C'était sucré, mais âpre aussi, et capiteux comme un vin très jeune. Il en mangea une autre et tendit le bras pour en prendre une troisième mais se ravisa.

Il fit le tour de la cour et alla jeter un coup d'œil dans les écuries où il vit les montures de Shanamir en train de mâchonner paisiblement de la paille hachée, mais pas trace de Shanamir. Il était peut-être parti s'occuper de ses affaires. Il continua autour du bâtiment, et une odeur de poisson grillé parvint jusqu'à lui et lui fit ressentir les titillations d'une faim soudaine. Il poussa une porte branlante et se trouva dans une cuisine où un petit homme à l'air las préparait le petit déjeuner pour une demi-douzaine de pensionnaires de plusieurs races. Le cuisinier jeta un regard indifférent à Valentin.

— Est-il trop tard pour manger ? demanda douce-ment Valentin.

— Prenez un siège. Poisson et bière, trente pesants.

Il trouva une pièce d'une demi-couronne et la posa sur le fourneau. Le cuisinier poussa de la menue monnaie dans sa direction et jeta un autre filet sur sa plaque. Valentin alla s'asseoir contre le mur. Plusieurs personnes se levèrent pour partir et l'une d'elles, une jeune femme souple et élancée, aux cheveux bruns coupés court, s'arrêta près de lui.

— La bière est dans ce pichet, dit-elle. Ici, chacun se sert.

— Merci, répondit Valentin, mais elle avait déjà franchi la porte.

Il s'en versa une pleine chope... un liquide lourd et piquant qui collait contre son palais. Quelques instants plus tard, il avait son poisson, croustillant et savoureux. Il le dévora.

— Un autre ? demanda-t-il au cuisinier qui lui jeta un regard peu amène mais s'exécuta.

Pendant qu'il mangeait, Valentin réalisa que l'un des pensionnaires de la table voisine – un Hjort trapu, au visage bouffi, le teint terreux et la peau grenue, avec de gros yeux protubérants – le devisageait avec insistance. Cette curieuse inspection mit Valentin mal à l'aise. Après un certain temps, il regarda le Hjort bien en face, et ce dernier cilla et détourna précipitamment les yeux.

Un peu plus tard, le Hjort se retourna vers Valentin et lui demanda :

— Vous venez juste d'arriver, n'est-ce pas ?

— Hier soir.

— Vous restez longtemps ?

— Au moins pendant toute la durée du festival,

répondit Valentin.

Il y avait indiscutablement chez ce Hjort quelque chose qui lui *déplaisait instinctivement*. Peut-être était-ce seulement son aspect, car Valentin trouvait que les Hjorts étaient des créatures sans attrait, grossières et boursofflées. Mais il savait que ce jugement était cruel. Les Hjorts n'étaient pas responsables de leur apparence physique et ils considéraient probablement les humains comme tout aussi déplaisants, des êtres pâles et étiques, dont la peau lisse était répugnante.

C'était peut-être aussi l'intrusion dans sa vie privée qui le gênait, les regards insistants, les questions. Ou peut-être simplement la manière dont le Hjort avait agrémenté les grains charnus de sa peau d'un pigment orange. Quoi qu'il en fût, il en ressentait un malaise et une inquiétude.

Mais il se sentait légèrement coupable pour ces préventions et n'avait nul désir de se montrer insociable. Pour se racheter, il gratifia le Hjort d'un sourire tiède et lui dit :

— Je m'appelle Valentin. Je suis de Ni-moya.

— Cela fait un bon bout de chemin, répondit le Hjort en continuant à mastiquer bruyamment.

— Vous êtes de la région ?

— Un peu au sud de Pidruïd. Mon nom est Vinorkis.

Commerce de peaux de haigus.

Le Hjort découpait minutieusement sa nourriture. Après un certain temps, il reporta son attention sur Valentin, laissant ses gros yeux vitreux se poser fixement sur son visage.

— Vous voyagez avec le garçon ?

— Pas vraiment. Je l'ai rencontré sur la route de Pidruïd. Le Hjort hocha la tête.

— Vous rentrez à Ni-moya après le festival ?

Ce feu roulant de questions commençait à devenir ennuyeux, mais Valentin hésitait encore à se montrer impoli, même devant une telle

impolitesse.

— Je ne suis pas encore sûr, répondit-il.

— Alors vous envisagez de rester ici ?

— Je n'ai absolument aucun projet, fit Valentin en haussant les épaules.

— Hum ! fit le Hjort. C'est une agréable manière de vivre.

Il était impossible de déterminer, à cause de l'inflexion nasale du Hjort, si ces paroles devaient être prises comme un éloge ou comme une condamnation sarcastique. Mais Valentin ne s'en souciait guère. Il estima avoir suffisamment sacrifié aux convenances sociales et garda le silence. Le Hjort non plus ne semblait plus rien avoir à dire. Il termina son petit déjeuner, repoussa sa chaise en la faisant grincer et, de sa démarche disgracieuse de Hjort, se dirigea en se dandinant vers la porte et annonça :

— Je pars au marché maintenant. On se reverra.

Finalement, Valentin sortit dans la cour où un jeu curieux était en train de se dérouler. Vers le mur opposé, huit individus debout se lançaient des poignards. Six d'entre eux étaient des Skandars, ces grands êtres hirsutes et rudes, dotés de quatre bras et à la fourrure grise et rêche, et les deux autres étaient des humains. Valentin reconnut ces deux derniers, ils étaient en train de prendre leur petit déjeuner lorsqu'il était entré dans la cuisine – la jeune femme brune et mince et un homme maigre, au regard dur, à la peau d'une pâleur irréaliste et aux longs cheveux blancs. Les poignards volaient à une vitesse stupéfiante et étincelaient au soleil matinal et sur tous les visages se lisait une profonde concentration. Personne ne laissait échapper une lame, personne ne semblait jamais en saisir une par le tranchant, et Valentin ne pouvait même pas compter les poignards qui allaient et venaient. Ils paraissaient tous constamment en train de tancer et d'attraper, toutes les mains étaient pleines et d'autres armes décrivaient des trajectoires dans l'air. Des jongleurs, se dit-il, qui s'exercent à leur art et se préparent à présenter un numéro pour le festival. Les Skandars, bâtis en force et avec leurs quatre bras accomplissaient des prodiges de coordination, mais l'homme et la femme tenaient leur place dans les figures et jonglaient aussi habilement que les autres. Valentin, restant à distance respectueuse, observait avec fascination le vol des poignards.

Puis un des Skandars grogna un « Hop ! » et la figure changea : les six

créatures commencèrent à se lancer les lames uniquement entre elles, redoublant de puissance dans leurs passes, pendant que les deux humains s'écartaient de quelques pas. La jeune fille fit un sourire à l'adresse de Valentin.

— Hé, viens te joindre à nous !

— Quoi ?

— Viens jouer avec nous ! s'écria-t-elle, les yeux pétillants de malice.

— Ce jeu me paraît bien dangereux.

— Tous les meilleurs jeux sont dangereux. Tiens !

D'un coup sec du poignet, elle lança sans crier gare un poignard dans sa direction.

— Comment t'appelles-tu ?

— Valentin, hoqueta-t-il en refermant désespérément la main sur le manche du poignard qui sifflait à ses oreilles.

— Bien attrapé, fit l'homme aux cheveux blancs. Essaie cela !

Il lança une lame à son tour. Valentin l'attrapa en riant, un peu moins maladroitement cette fois, et resta debout, un poignard dans chaque main. Les Skandars, sans prêter la moindre

attention

à

ce

jeu

annexe,

continuaient

méthodiquement à lancer leurs armes qui allaient et venaient en une cascade étincelante.

— A toi d'envoyer ! cria la jeune fille.

Valentin fronça les sourcils. Il jeta l'arme trop précautionneusement en

l'air, saisi de la crainte absurde d'embrocher la jeune fille, et le poignard décrivit un arc trop lâche avant de retomber aux pieds de la jeune fille.

— Tu peux faire mieux, fit-elle d'un ton dédaigneux.

— Pardon, répondit-il.

Il lança le second avec plus de vigueur. Elle le cueillit calmement au vol, en prit un autre dans la main de l'homme aux cheveux blancs et en lança d'abord un, puis l'autre, en direction de Valentin. Il n'eut pas le temps de réfléchir. Clac... et clac, il les attrapa tous les deux. Des gouttes de sueur perlaient sur son front, mais il commençait à trouver le rythme.

— Tenez ! cria-t-il.

Il en lança un à la jeune fille et en reçut un autre de l'homme aux cheveux blancs, puis il en envoya un troisième qui s'éleva dans l'air et en sentit un autre qui arrivait vers lui, et un autre encore, et il se prit à souhaiter qu'il s'agît de poignards d'exercice, à la lame émoussée, mais il savait que ce n'était pas vrai et il cessa de s'en inquiéter. Ce qu'il fallait faire, c'était se transformer en une sorte d'automate dont le corps devait rester vigilant, regardant toujours dans la direction du poignard qui arrivait et laissant celui qui partait voler de lui-même. Les gestes se succédaient avec régularité, prise, lancer, prise, lancer, une lame arrivant toujours vers lui pendant que l'autre partait.

Valentin réalisa qu'un vrai jongleur utiliserait les deux mains en même temps, mais il n'était pas un jongleur et la coordination de la prise et du lancer était tout ce qu'il réussissait à faire.

Pourtant il se débrouillait bien. Il se demanda combien de temps cela prendrait avant que l'inévitable maladresse ne se produise et qu'il ne se coupe. Les jongleurs riaient tout en augmentant le tempo. Il se mit à rire avec eux, très naturellement, et continua à attraper et à lancer pendant deux ou trois bonnes minutes avant de sentir ses réflexes émoussés par la tension. Le moment était venu d'arrêter. Il attrapa et laissa délibérément tomber chacune des lames tour à tour jusqu'à ce que les trois reposent à ses pieds, puis il se pencha en avant, pouffant de rire, se tapant les cuisses, la respiration précipitée.

Les deux jongleurs humains applaudirent. Les Skandars n'avaient pas interrompu leur fantastique tourbillon de lames, mais soudain l'un d'eux cria un autre « Hop ! » et les six créatures rengainèrent leurs poignards et s'éloignèrent sans ajouter un mot, disparaissant dans la

direction des dortoirs.

La jeune femme s'approcha de Valentin avec une grâce aérienne.

— Je m'appelle Carabella, dit-elle.

Elle n'était pas plus grande que Shanamir et n'était que depuis peu sortie de l'adolescence. On sentait une irréprensible vitalité bouillonner à l'intérieur de ce corps petit et musclé. Elle portait un pourpoint vert clair à texture serrée et un collier à trois rangs de coquilles de quanna autour du cou, et ses yeux étaient aussi sombres que sa chevelure. Elle avait un sourire chaud et engageant.

— Où as-tu jonglé avant cela, l'ami ? demanda-t-elle.

— Jamais, répondit Valentin.

Il tamponnait son front couvert de sueur.

— C'est un sport plein de risques. Je me demande comment j'ai fait pour ne pas me blesser.

— *Jamais !* s'exclama l'homme aux cheveux blancs. Tu n'as jamais jonglé avant cela ? C'était une démonstration d'adresse naturelle et rien d'autre ?

— Je suppose qu'il faut appeler cela comme ça, répliqua Valentin avec un haussement d'épaules.

— Pouvons-nous croire cela ? demanda l'homme aux cheveux blancs.

— Je pense, dit Carabella. Il était bon, Sleet, mais il n'avait pas de technique. As-tu remarqué comment ses mains allaient chercher les poignards, un coup par ici, un coup par là, un peu nerveuses, un peu impatientes, n'attendant jamais que les manches arrivent à l'endroit voulu ? Et ses lancers, comme ils étaient précipités et mal contrôlés ? Personne, ayant été entraîné à pratiquer cet art, n'aurait pu facilement prétendre être d'une telle gaucherie, et pourquoi l'aurait-il fait ? L'œil de ce Valentin est très bon, Sleet, mais il dit la vérité – il n'a jamais jonglé.

— Son œil est plus que bon, murmura Sleet. Il a une vivacité que je lui envie fort. Il a un don.

— D'où viens-tu ? demanda Carabella.

— De l'Est, répondit Valentin d'un air vague.

— C'est bien ce que je pensais. Tu parles d'une manière un peu bizarre. Tu viens de Velathys ? Ou de Khyntor, peut-être ?

— Oui, de cette direction.

Le manque de précision de Valentin n'échappa pas à Carabella, ni à Sleet. Ils échangèrent de rapides regards.

Valentin se demanda si ce pouvait être le père et la fille.

Probablement pas. Valentin s'aperçut que Sleet était loin d'être aussi âgé qu'il l'avait paru de prime abord. Dans l'âge mûr, certainement, mais on pouvait difficilement appeler cela vieux.

La pâleur de sa peau et ses cheveux blancs contribuaient à le vieillir. C'était un homme trapu et nerveux, avec des lèvres minces et une courte barbe blanche taillée en pointe. Une balafre, devenue pâle, mais qui, sans nul doute avait dû être fort voyante, lui traversait une joue de l'oreille au menton.

— Nous sommes du Sud, dit Carabella. Moi, de Tilomon, et Sleet de Narabal.

— Vous êtes venus présenter un numéro pour le festival du Coronal ?

Exactement. Nous venons d'être engagés par la troupe de Zalzan Kavol le Skandar pour les aider à se conformer au récent décret du Coronal relatif à l'emploi d'humains. Et toi ? Qu'est-ce qui t'a amené à Pidruïd ?

— Le festival, répondit Valentin.

— Pour y faire des affaires ?

— Simplement pour voir les jeux et les défilés. Sleet se mit à rire d'un air entendu.

— Ce n'est pas la peine d'être embarrassé avec nous l'ami.

C'est loin d'être un déshonneur de vendre des montures au marché. Nous t'avons vu entrer hier soir avec le garçon.

— Non, répondit Valentin, je ne l'ai rencontré qu'hier, alors que j'approchais de la ville. Les bêtes lui appartiennent. Je l'ai simplement accompagné jusqu'à l'auberge parce que j'étais étranger ici. Je n'ai pas de métier.

L'un des Skandars réapparut dans l'embrasement d'une porte.

Il était d'une taille gigantesque, une fois et demie comme Valentin, une impressionnante créature à l'allure pataude, aux mâchoires lourdes et aux petits yeux jaunes et farouches. Ses quatre bras pendaient bien en dessous de ses genoux et étaient terminés par des mains aussi grosses que des corbeilles.

— Rentrez ! cria-t-il avec rudesse.

Sleet salua et s'éloigna d'un pas vif. Carabella s'attarda quelques instants, souriant à Valentin.

— Tu es un drôle de type, fût-elle. Tu ne racontes pas de mensonges, et pourtant rien de ce que tu dis n'a l'air d'être vrai. Et je pense que toi-même, tu connais bien peu ce qu'il y a au fond de ton âme. Mais je t'aime bien. Il y a une sorte de rayonnement qui émane de toi, sais-tu cela, Valentin ? De l'innocence, de la simplicité, de la chaleur et... et quelque chose d'autre, je ne sais pas quoi.

Presque timidement, elle posa deux doigts sur le côté du bras de Valentin.

— Je t'aime bien. Peut-être jonglerons-nous encore.

Et elle s'en fut, courant à toutes jambes pour rattraper Sleet.

5

Il était seul et il n'y avait pas trace de Shanamir, et bien qu'il souhaitât vivement passer la journée en compagnie des jongleurs et de Carabella, il ne voyait aucune possibilité de le faire. Et la matinée était à peine entamée. Il n'avait aucun projet précis et cela le perturbait, mais pas outre mesure. Il avait toute la ville de Pidruïd à explorer.

Il sortit, s'engageant dans des rues tortueuses où croissait une végétation luxuriante. Des plantes grimpantes et des arbres pleureurs aux lourdes branches poussaient partout, prospérant dans l'air salin, humide et chaud. De très loin, lui parvenait la musique d'une fanfare, une mélodie gaie, bien qu'un peu trop stridente et saccadée, peut-être une répétition pour la grande parade. Un petit ruisseau d'eau écumeuse courait le long du caniveau et les animaux sauvages de Pidruïd s'y ébattaient, des mintuns, des chiens galeux et de petits

drôles au nez hérissé de piquants. C'était un affairément inimaginable, une cité grouillante où tous et toutes, même les animaux errants, avaient quelque chose d'important à faire et le faisaient en toute hâte.

Tous sauf Valentin qui déambulait sans suivre d'itinéraire particulier. Il s'arrêtait pour jeter un coup d'œil tantôt dans quelque échoppe obscure où s'entassaient pièces de toile et coupons de tissu, tantôt dans quelque magasin d'épices aux relents de moisi, tantôt dans quelque jardin chic et précieux constellé de fleurs aux teintes riches et coincé entre deux bâtiments hauts et étroits. De temps à autre, des gens le regardaient comme s'ils s'étonnaient que l'on puisse s'offrir le luxe de flâner.

Il s'arrêta dans une rue pour regarder des enfants jouer ; c'était une sorte de pantomime dans laquelle un petit garçon, le front ceint d'un bandeau de tissu doré effectuait des gestes menaçants au centre d'un cercle tandis que les autres dansaient autour de lui en simulant la terreur et en chantant :

Le vieux Roi des Rêves

Est assis sur son trône.

Jamais ne ferme l'œil,

Jamais ne reste seul.

L e vieux Roi des Rêves

Nous visite la nuit.

Si nous sommes méchants,

Il nous fera grand-peur.

Le vieux Roi des Rêves

Au cœur comme la pierre,

Jamais ne ferme l'œil,

Jamais ne reste seul.

Mais quand les enfants s'aperçurent que Valentin les regardait, ils se

tournèrent vers lui et lui adressèrent des gestes moqueurs, grimaçant, faisant des bras d'honneur, le montrant du doigt. Il s'éloigna en riant.

Vers le milieu de la matinée, il atteignit le bord de mer. De longues jetées s'avançaient profondément dans le port en formant des coudes, et chacune semblait être le centre d'une activité fébrile. Des débardeurs de quatre ou cinq races déchargeaient des cargos battant pavillon d'au moins vingt ports des trois continents. Ils utilisaient des flotteurs pour descendre les balles de marchandises jusqu'au bord des quais et les transporter jusqu'aux entrepôts, mais il y avait quantité de cris et de manœuvres hargneuses pendant que les sacs immensément lourds étaient manipulés dans tous les sens.

Tandis que Valentin, assis dans l'ombre du wharf, contemplait la scène, il sentit qu'on le poussait d'une violente bourrade entre les épaules. Il pivota pour se trouver face à face avec un Hjort à la face congestionnée et rageuse qui gesticulait en montrant quelque chose du doigt.

— Par là-bas ! cria le Hjort. Nous avons besoin de six autres pour le navire de Suvrael !

— Mais je ne suis pas...

— Vite ! Dépêche-toi !

— Très bien. Valentin ne se sentait pas la moindre envie de discuter. Il se dirigea vers le quai et se joignit à un groupe de débardeurs qui vociféraient et rugissaient en débarquant un chargement de bétail sur pied. Valentin se mit à vociférer et à rugir avec eux jusqu'à ce que les animaux, des blaves d'un an au museau allongé, et qui beuglaient, se retrouvent sur le chemin du parc à bestiaux ou de l'abattoir. Puis il s'esquiva paisiblement et descendit le quai jusqu'à une jetée sans aucune activité.

Il resta tranquillement debout quelques minutes, regardant au-delà du port, en direction de la mer, de cette mer vert bronze et moutonnée, plissant les yeux comme si, en essayant suffisamment fort, il pouvait réussir à voir de l'autre côté de la courbe du globe, jusqu'à Alhanroel et son Mont du Château qui s'élevait jusqu'aux cieux. Mais il n'était, bien entendu, pas question de voir Alhanroel d'ici, de l'autre côté des dizaines de milliers de kilomètres de l'océan, de l'autre côté d'une mer si large que certaines planètes auraient facilement pu loger entre les rivages des deux continents qui la bordaient. Valentin regarda par terre, entre ses pieds, et laissa son imagination s'enfoncer dans les

profondeurs de Majipoor, se demandant ce qu'il trouverait s'il resurgissait du côté opposé de la planète. Il soupçonna que c'était la moitié occidentale d'Alhanroel. Il n'avait plus que des souvenirs vagues et confus de la géographie.

Il semblait avoir oublié tant de choses de ce qu'il avait appris à l'école et il lui fallait faire des efforts pour se souvenir de quoi que ce fût. Peut-être en ce moment même, le lieu de Majipoor diamétralement opposé était-il la tanière du Pontife, le terrifiant Labyrinthe où se cloîtrait le vieux et puissant monarque. Ou peut-être – plus vraisemblablement – l'Île du Sommeil était-elle à l'opposé d'ici, l'île bénie où résidait la douce Dame, dans les clairières verdoyantes où ses prêtres et prêtresses psalmodiaient sans fin en envoyant des messages bienveillants aux dormeurs du monde entier. Valentin avait de la peine à croire que ces endroits existaient, que de tels personnages vivaient, toutes ces puissances, un Pontife, une Dame de l'Île, un Roi des Rêves, et même un Coronal, bien qu'il eût contemplé ce dernier de ses propres yeux la veille au soir. Ces potentats lui semblaient irréels. Ce qui paraissait réel, c'étaient le bord des docks de Pidruïd, l'auberge où il avait dormi, le poisson grillé, les jongleurs, le jeune Shanamir et ses animaux. Tout le reste n'était que mirage et caprice de l'imagination.

Il faisait chaud maintenant et l'humidité augmentait, en dépit d'une agréable brise qui soufflait vers la terre. Valentin se sentait de nouveau affamé. Il s'offrit pour quelques piécettes un repas composé de tranches de poisson cru à chair bleue, mariné dans une sauce forte et épicée et servi sur des plaques de bois. Il l'arrosa d'un pichet de vin de feu, une surprenante boisson dorée encore plus forte que la sauce et qui emportait la bouche.

Puis il envisagea de retourner à l'auberge. Mais il réalisa qu'il ne connaissait ni son nom ni le nom de la rue où elle se trouvait. Il savait seulement qu'elle était à une faible distance de la zone portuaire. Ce ne serait pas une grosse perte s'il ne la retrouvait pas, car il portait sur lui toutes ses possessions, mais les seules personnes qu'il connaissait dans toute la ville de Pidruïd étaient Shanamir et les jongleurs, et il ne voulait pas déjà se séparer d'eux.

Valentin rebroussa chemin et s'égara rapidement dans un dédale de venelles et de ruelles indiscernables qui traversaient l'Avenue de la Mer en tous sens. A trois reprises, il découvrit des auberges qui lui parurent être celle qu'il cherchait, mais les trois, lorsqu'il s'en approcha de plus près, se révélèrent ne pas être la bonne. Une heure s'écoula, peut-être plus, et ce fut le début de l'après-midi. Valentin

comprit qu'il lui serait impossible de retrouver l'auberge et il eut un serrement de cœur en pensant à Carabella et au contact de ses doigts sur le côté de son bras, à la vivacité de ses mains lorsqu'elle attrapait les couteaux et à la flamme qui brillait dans ses yeux sombres. Mais ce qui est perdu est perdu, se dit-il, et rien ne sert de se lamenter. Il allait se trouver une autre auberge et se faire de nouveaux amis avant la nuit.

Puis il tourna le coin d'une rue et déboucha sur ce qui, très probablement, devait être le marché de Pidruïd.

C'était un vaste espace clos presque aussi gigantesque que la Place Dorée, mais sans nul palais ni hôtel imposant aux façades dorées. Rien qu'une interminable succession de baraques couvertes de tuiles, de parcs à bétail à ciel ouvert et de cabanes exiguës. Ici l'on trouvait les parfums les plus suaves et les odeurs les plus nauséabondes du monde entier, et la moitié des produits de l'univers étaient en vente. Valentin y plongea, ravi, fasciné. Dans une baraque, des quartiers de viande étaient suspendus à de grands crochets. Des barils d'épices dont le contenu se répandait par terre en occupaient une autre. Des oiseaux-toupie, ces animaux écervelés qui, debout sur leurs pattes absurdes et brillantes, étaient plus grands que des Skandars, passaient leur temps dans un des parcs à se donner des coups de bec et de patte, pendant que des vendeurs d'œufs et de laine marchandaient par-dessus leur dos. Plus loin se trouvaient des baquets remplis de serpents à la peau luisante qui se tordaient comme des traînées de feu ; juste à côté, de petits dragons de mer étripés étaient empilés pour la vente, en tas pestilentiels. Il y avait un endroit où étaient rassemblés les écrivains publics qui rédigeaient des lettres pour des illettrés, et un changeur, qui échangeait prestement les monnaies d'une douzaine de mondes, et encore une rangée de cinquante étals de marchands de saucisses, tous identiques, et cinquante Lii aux traits identiques qui, côte à côte, entretenaient leurs foyers fumants et retournaient leurs brochettes.

Et des diseurs de bonne aventure, des magiciens, des jongleurs, mais il ne s'agissait pas de ceux que Valentin connaissait, et, dans un endroit dégagé, était accroupi un conteur qui, pour une piécette, racontait une aventure embrouillée et rien de moins qu'incompréhensible de lord Stiamot, le fameux Coronal qui avait régné huit mille ans plus tôt et dont les hauts faits étaient devenus légendaires. Valentin écouta cinq minutes le récit qui lui parut sans queue ni tête mais tenait en haleine un auditoire composé d'une quinzaine de porteurs en rupture de charge. Il poursuivit son chemin et passa devant une baraque où un Vroon aux yeux dorés jouait des airs sirupeux sur une flûte d'argent pour charmer des créatures tricéphales qui s'agitaient dans un panier

d'osier ; devant un garçonnet souriant d'une dizaine d'années qui le défia à un jeu comportant des coquillages et des graines ; devant un groupe de marchands ambulants qui vendaient des banderoles portant la constellation du Prince ; devant un fakir qui flottait au-dessus d'une cuve d'huile bouillante d'aspect menaçant ; dans une allée d'interprètes des rêves et un passage où se pressaient des trafiquants de drogue ; devant le coin des bijoutiers et celui des interprètes. Et finalement, après avoir tourné un dernier angle où toutes sortes de vêtements bon marché étaient en vente, il déboucha sur le grand parc où l'on vendait les montures. Les robustes bêtes pourpres étaient alignées flanc contre flanc par centaines, voire par milliers, impassibles, regardant d'un œil indifférent ce qui était apparemment une vente se déroulant sous leur nez. Valentin trouva la vente aussi difficile à suivre que l'aventure de lord Stiamot narrée par le conteur : vendeurs et acquéreurs étaient disposés face à face sur deux longs rangs et se frappaient les poignets du tranchant de la main, complétant ces gestes en grimaçant, en s'entre-choquant les poings et en écartant les coudes d'un geste brusque. Pas un mot n'était prononcé, et pourtant bien des choses étaient ainsi communiquées, puisque des scribes stationnés le long de la double ligne rédigeaient constamment des actes de vente qu'ils validaient par des coups de tampon à l'encre verte tandis que des commis apposaient frénétiquement des étiquettes portant le sceau du Pontife, le labyrinthe, sur la croupe de chaque animal l'un après l'autre. Valentin suivit la ligne des vendeurs et finit par tomber sur Shanamir qui jouait de la main, des coudes et des poings avec une férocité consommée. En quelques minutes, tout fut terminé et le garçon bondit hors de la ligne en poussant un grand cri de joie. Il prit Valentin par le bras et le fit tourner pour manifester son allégresse.

— Tous vendus ! Tous vendus ! Et au prix fort !

Il montra une liasse de feuillets que lui avait remis un scribe et ajouta :

— Accompagne-moi jusqu'à la trésorerie, et après nous n'aurons plus rien d'autre à faire que de nous amuser ! Tu as dormi jusqu'à quelle heure ?

— Tard, je suppose. L'auberge était presque vide.

— Je n'ai pas eu le courage de te réveiller. Tu ronflais comme un blave. Qu'as-tu fait ?

— J'ai surtout exploré le front de mer. Je suis tombé par hasard sur le

marché en essayant de retrouver le chemin de l'auberge. J'ai vraiment eu de la chance de te retrouver.

— Dix minutes de plus et tu m'aurais raté à jamais, dit Shanamir. Regarde. C'est ici.

Il tira Valentin par le poignet et l'entraîna dans une longue galerie éclairée a giorno où des employés derrière leurs guichets changeaient les certificats de vente contre des espèces sonnantes et trébuchantes.

— Donne-moi les cinquante royaux, murmura Shanamir. Je peux faire la monnaie ici.

Valentin sortit la grosse pièce brillante et s'écarta pendant que le garçon prenait sa place dans une file. Quelques minutes plus tard, Shanamir était de retour.

— C'est à toi, fit-il en laissant tomber dans la bourse tendue de Valentin une pluie de pièces, plusieurs de cinq royaux et une profusion de couronnes. Et ça, c'est à moi, ajouta le garçon avec un sourire malicieux en élevant trois grosses pièces de cinquante royaux, semblables à celle qu'il venait de changer pour Valentin.

Il les glissa dans une ceinture qu'il portait sous son pourpoint.

— C'est un voyage fructueux. En période de festival, les gens n'ont qu'une hâte, c'est de dépenser leur argent aussi vite que possible. Viens, maintenant. On retourne à l'auberge et on va fêter cela avec une bouteille de vin de feu, d'accord ? C'est ma tournée !

Il apparut que l'auberge n'était guère qu'à un quart d'heure du marché, dans une rue qui parut soudain familière lorsqu'ils s'y engagèrent. Valentin soupçonna qu'il avait dû s'en approcher à un pâté de maisons ou deux près lors de ses recherches infructueuses. Aucune importance. Il était là et il était en compagnie de Shanamir. Le garçon, soulagé de s'être débarrassé de ses montures et excité par le prix qu'il en avait tiré, discourait sans discontinuer sur ce qu'il allait faire à Pidruïd avant de regagner son foyer à la campagne – la danse, les jeux, l'alcool, les spectacles.

Pendant qu'ils étaient assis dans la taverne de l'auberge, en train de faire un sort au vin de Shanamir, Sleet et Carabella apparurent.

— Pouvons-nous nous joindre à vous ? demanda Sleet.

— Ce sont des jongleurs, des membres de la troupe des Skandars, dit

Valentin à Shanamir. Ils sont venus présenter un numéro dans la parade. J'ai fait connaissance avec eux ce matin.

Il fit les présentations. Les jongleurs prirent des sièges et Shanamir leur offrit à boire.

— Tu es allé au marché ? demanda Sleet.

— C'est fait, répondit Shanamir. J'en ai eu un bon prix.

— Et maintenant ? demanda Carabella.

— La fête pendant quelques jours, répondit le garçon. Puis je suppose que je rentrerai à Falkynkip.

Sa mine se rembrunit à cette pensée.

— Et toi ? demanda Carabella en portant son regard sur Valentin. As-tu des projets ?

— Voir le festival.

— Et après ?

— Tout ce qui me semblera bon.

Ils avaient terminé le vin. Sleet fit un geste de la main et une seconde bouteille apparut. Il servit généreusement tout le monde. Valentin sentit le feu de l'alcool sur sa langue et la tête commençait à lui tourner.

— Alors, demanda Carabella, tu peux envisager de devenir jongleur et de te joindre à notre troupe ?

— Mais je n'ai aucune adresse ! s'écria Valentin, tout interdit.

— Ce n'est pas l'adresse qui te manque, intervint Sleet. Ce qu'il te faut, c'est de l'entraînement. Mais de cela, nous pouvons nous charger, Carabella et moi. Il ne te faudrait pas longtemps pour apprendre le métier. J'en mettrais ma main au feu,

— Et je voyagerais avec vous, et je mènerais la vie errante des saltimbanques, et j'irais de ville en ville c'est bien ça ?

— Exactement.

Valentin regarda Shanamir par-dessus la table. Les yeux du garçon pétillaient à cette perspective. Valentin sentait toute l'intensité de son excitation et son envie.

— Mais que veut dire tout cela ? demanda Valentin.

Pourquoi inviter un étranger, un novice, un ignorant comme moi à devenir un des membres de votre troupe ?

Carabella fit un signe à Sleet qui quitta rapidement la table.

— Zalzan Kavol t'expliquera, dit-elle. Ce n'est pas un caprice, mais une nécessité. Notre troupe est incomplète, Valentin, et tu nous seras utile. D'ailleurs, ajouta-t-elle, as-tu autre chose à faire ? Tu as l'air complètement perdu dans cette ville. Nous t'offrons de la compagnie autant qu'un gagne-pain.

Quelques instants plus tard, Sleet revint avec le gigantesque Skandar. Zalzan Kavol était un être terrifiant, massif et imposant. Il s'installa à leur table, non sans difficulté, sur un siège que son poids fit craquer d'une manière alarmante. Les Skandars venaient d'un monde lointain, couvert de glaces et balayé par les vents, et bien qu'ils aient été installés sur Majipoor depuis plusieurs milliers d'années, exerçant des métiers pénibles qui nécessitaient une grande force physique ou une

exceptionnelle

acuité

visuelle,

ils

donnaient

perpétuellement l'impression d'être mal à l'aise et de mauvaise humeur dans le chaud climat de Majipoor. Peut-être était-ce uniquement dû à leur faciès, mais Valentin trouvait que Zalzan Kavol et ses congénères formaient une race sinistre et rebutante.

Le Skandar se servit à boire à l'aide de ses deux bras intérieurs et étala l'autre paire sur toute la largeur de la table, comme s'il en prenait possession. D'une voix rauque et caverneuse, il s'adressa à Valentin :

— Je vous ai vu ce matin jongler avec les couteaux, avec Sleet et Carabella. Vous pouvez faire l'affaire.

— C'est-à-dire ?

— J'ai besoin d'un troisième jongleur humain, et très vite.

Vous savez ce que le nouveau Coronal a récemment décrété à propos des spectacles ?

Valentin haussa les épaules en souriant.

— C'est de la folie et de la bêtise, reprit Zalzan Kavol, mais le Coronal est jeune et je suppose qu'il lui arrive de se tromper de cible. Il a décrété que dans chaque troupe composée de plus de trois individus, un tiers des membres devrait être des citoyens de Majipoor d'origine humaine, et ce décret entre en vigueur à compter de ce mois.

— Un décret comme cela, intervint Carabella, ne peut avoir pour effet que de dresser les races, les unes contre les autres, sur un monde où de nombreuses races ont vécu pacifiquement depuis des milliers d'années.

— Néanmoins ce décret existe, fit Zalzan Kavol en se renfrognant. Un de ses laquais du Château a dû raconter à ce lord Valentin que les autres races deviennent trop nombreuses, et qu'en travaillant, nous ôtons le pain de la bouche des humains. C'est absurde et c'est dangereux. En temps normal, personne n'aurait prêté la moindre attention à un tel décret, mais nous sommes ici pour le festival du Coronal, et si nous voulons avoir l'autorisation de jouer, nous devons nous plier aux règles, aussi idiotes soient-elles. Cela fait des années que mes frères et moi gagnons notre vie en tant que jongleurs, et cela n'a jamais nui à aucun humain mais maintenant il nous faut nous soumettre à la loi. Alors j'ai trouvé Sleet et Carabella à Pidruïd et nous les exerçons pour les faire participer à nos numéros. C'est aujourd'hui Secondi. Dans quatre jours, nous jouons dans la grande parade, et il me faut un troisième humain. Voulez-vous faire votre apprentissage avec nous, Valentin ?

— Comment pourrais-je apprendre à jongler en quatre jours ?

— Vous ne serez qu'un simple apprenti, répondit le Skandar. Nous trouverons bien des exercices à vous faire faire pour la grande parade, qui ne seront déshonorants ni pour vous ni pour nous. La loi, autant que je puisse en juger, n'exige pas de tous les membres de la troupe qu'ils aient des responsabilités et des capacités égales. Mais trois d'entre nous doivent être humains.

— Et après le festival ?

— Accompagnez-nous de ville en ville.

— Vous ne savez rien de moi et vous m’invitez à partager votre existence ?

— Je ne sais rien de vous et ne *veux* rien savoir de vous. J’ai besoin d’un jongleur de votre race. Je vous paierai le vivre et le couvert partout où nous irons et je vous donnerai dix couronnes par semaine en plus. Cest oui ?

Il y avait une lueur étrange dans les yeux de Carabella, comme si elle essayait de lui dire : « *Tu peux demander le double de ce salaire et l’avoir*, Valentin. » Mais l’argent n’avait pas d’importance. Il pourrait manger à sa faim et aurait un endroit où dormir, et il serait avec Carabella et Sleet qui étaient deux des trois êtres humains qu’il connaissait dans cette ville et même, réalisa-t-il avec une certaine confusion, dans le monde entier. Car il y avait un vide en lui, là où il aurait dû y avoir un passé ; il avait de vagues notions de parents, de cousins et de sœurs et d’une enfance quelque part dans l’est de Zimroel, mais rien de tout cela ne lui semblait réel, rien n’avait de densité ni de substance. Et il y avait aussi un vide en lui, là où il aurait dû y avoir un avenir. Ces jongleurs promettaient de le combler. Mais pourtant...

— A une condition, dit Valentin.

— Laquelle ? demanda Zalzan Kavol, l’air mécontent.

Valentin montra Shanamir d’un signe de tête.

— Je crois que ce garçon est las d’élever des montures à Falkynkip et qu’il aimerait peut-être parcourir le monde. Je vous demande de lui offrir à lui aussi une place dans votre troupe...

— Valentin ! s’écria le garçon.

— ... comme valet, comme palefrenier, ou même comme jongleur s’il est doué, poursuivit Valentin, et s’il est d’accord, pour partir avec nous, de l’accepter en même temps que moi.

Pouvez-vous faire cela ?

Zalzan Kavol resta silencieux pendant quelques instants, comme s’il effectuait un calcul, puis un grognement à peine audible s’éleva des profondeurs de sa masse hirsute. Enfin, il demanda :

— Cela t'intéresserait de te joindre à nous, garçon ?

— Si cela m'intéresserait ? *Moi ?*

— C'est bien ce que je craignais, dit le Skandar d'un ton morose. Alors, l'affaire est faite. Nous vous engageons à treize couronnes par semaine pour tous les deux, plus le vivre et le couvert. D'accord ?

— D'accord, dit Valentin.

— D'accord ! s'écria Shanamir.

Zalzan Kavol vida d'un trait le reste du vin de feu.

— Sleet, Carabella, ordonna-t-il, emmenez cet étranger dans la cour et commencez à faire de lui un jongleur. Toi, garçon, tu viens avec moi. Je veux que tu

jettes un coup d'œil à nos montures.

6

Ils sortirent. Carabella fila à toutes jambes dans le dortoir pour aller chercher du matériel. Valentin prit plaisir à regarder les mouvements gracieux de sa course, imaginant le jeu des muscles souples sous ses vêtements. Sleet cueillait des baies bleu et blanc sur l'une des grandes plantes grimpantes de la cour et les lançait dans sa bouche.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Valentin.

— Des thokkas, répondit Sleet en lui en lançant une. A Narabal, où je suis né, un thokka qui commence à pousser le matin atteint la hauteur d'une maison dans l'après-midi. Bien entendu, le sol est d'une grande richesse à Narabal, et la pluie tombe tous les matins à l'aube. Une autre ?

— S'il te plaît.

D'un coup sec et précis du poignet, Sleet lui envoya une baie. Le geste était dépourvu d'ampleur, mais efficace. Sleet était un homme d'une grande retenue, léger comme une plume, sans un gramme de chair superflue, aux gestes précis et à la voix sèche et posée.

— Mâche bien les graines, conseilla-t-il à Valentin, elles favorisent la virilité.

Il émit un petit rire.

Carabella revint, portant un grand nombre de balles de couleur en caoutchouc avec lesquelles elle jonglait rapidement en traversant la cour. Lorsqu'elle arriva à la hauteur de Valentin et de Sleet, elle lança sans s'interrompre une des balles à Valentin et trois à Sleet. Elle en garda trois pour elle.

— Pas de couteaux ? demanda Valentin.

— C'est du tape-à-l'œil, répondit Sleet. Aujourd'hui, nous étudions les principes fondamentaux. Nous étudions la philosophie de notre art. Les couteaux risqueraient de nous distraire.

— La philosophie ?

— T'imagines-tu que la jonglerie n'est qu'une suite de tours, demanda le petit homme d'un air offensé, une distraction pour les badauds, un moyen de ramasser quelques couronnes dans un carnaval de province ? C'est tout cela, c'est vrai, mais c'est avant tout un art de vivre, ami, un credo, une forme de culte.

— Et un genre de poésie, dit Carabella.

— Oui, cela aussi, fit Sleet avec un hochement de tête approuvateur. Et une mathématique. Elle nous enseigne le calme, le contrôle de soi, l'équilibre, le sens de la position des choses et la structure profonde du mouvement. Une harmonie silencieuse s'y attache. Mais par-dessus tout, il y a une discipline. Ai-je l'air prétentieux en disant cela ?

— C'est bien son intention, d'être prétentieux, intervint Carabella, une lueur malicieuse dans l'œil. Mais tout ce qu'il dit est vrai. Es-tu prêt à commencer ?

Valentin hocha la tête.

— Essaie de trouver le calme intérieur, dit Sleet. Purifie ton esprit de toute pensée et de tout calcul inutile. Transporte-toi au centre de ton être et n'en bouge plus.

Valentin posa les pieds bien à plat sur le sol, prit trois longues inspirations, décontracta les épaules de manière à ne plus sentir le poids de ses bras ballants et attendit.

— Je pense, dit Carabella, que cet homme vit la plupart du temps au centre de son être. Ou bien qu'il n'ai pas de centre et ne peut donc

jamais en être très éloigné.

— Es-tu prêt ? demanda Sleet.

— Prêt.

— Nous allons t'enseigner les principes fondamentaux, l'un après l'autre. Jongler, c'est effectuer en succession rapide une suite de petits mouvements discrets qui donnent l'apparence de la continuité et de la simultanéité. La simultanéité est une illusion, ami, quand on jongle et même quand on ne jongle pas.

Tous les événements se produisent l'un après l'autre.

Sleet avait un sourire sans chaleur. Il semblait parler d'un lieu situé à des milliers de kilomètres.

— Ferme les yeux, Valentin. L'orientation dans le temps et dans l'espace *est* essentielle. Pense à l'endroit où tu es et où tu te situes par rapport au monde.

Valentin se représenta Majipoor, cette sphère imposante suspendue dans l'espace, dont la moitié ou plus était couverte par la Grande Mer. Il se vit lui-même, planté à la pointe de Zimroel, avec la mer dans son dos et tout un continent qui se déroulait devant lui. Il vit la Mer Intérieure avec l'Ile du Sommeil et, au-delà, Alhan-rœl dont la partie méridionale

s'élevait jusqu'à l'énorme protubérance bombée du Mont du Château. Au-dessus, le soleil, jaune légèrement teinté de vert bronze, qui dardait ses rayons de feu sur la poussière de Suvrael et sur les tropiques, et réchauffait le reste de la planète, et les satellites de Majipoor quelque part dans le lointain, et les étoiles encore plus loin, et les autres mondes, les mondes d'où venaient les Skandars, les Hjorts, les Lii et tous les autres, et même le monde dont sa propre race était issue, la Vieille Terre d'où ils avaient émigré quatorze mille ans auparavant, un minuscule monde bleu, ridiculement petit lorsqu'on le comparait à Majipoor, très loin, à demi oublié dans une autre partie de l'univers. Et sa pensée revint en sens inverse depuis les étoiles jusqu'à ce monde, ce continent, cette ville, cette auberge, cette cour, ce petit coin de sol humide dans lequel s'enfonçaient ses bottes, et il dit à Sleet qu'il était prêt.

Sleet et Carabella, les bras tombant droit, les coudes collés au corps, levèrent les avant-bras à l'horizontale, les mains ouvertes et les phalanges à demi repliées, une balle dans la main droite. Valentin les

imita.

— Imagine qu'un plateau rempli de pierres précieuses repose sur ta main, dit Sleet. Si tu bouges les épaules ou les coudes, si tu hausses ou baisses les mains, les pierres précieuses vont se renverser. Tu vois ? Le secret de la jonglerie est de remuer aussi peu que possible. Ce sont les objets qui bougent ; toi, tu les contrôles, tu restes immobile.

La balle que tenait Sleet se déplaça soudain de sa main droite à sa main gauche, bien que son corps n'ait pas esquissé le moindre mouvement. Il en fut de même de la balle de Carabella.

Valentin, les imitant, lança sa balle d'une main à l'autre, mais il eut conscience d'avoir produit un effort et d'avoir remué.

— Tu te sers trop du poignet et beaucoup trop du coude, lui dit Carabella. Laisse ta main s'ouvrir d'un seul coup. Laisse les doigts s'écarter. Tu relâches un oiseau pris au piège... comme ça ! La main s'ouvre et l'oiseau prend son envol.

— Pas de travail du poignet ? demanda Valentin.

— Très peu, et tu fais en sorte de le cacher. La poussée vient de la paume de la main. Comme ça.

Valentin essaya. Monter l'avant-bras aussi peu que possible, donner un petit coup de poignet très sec, l'impulsion venait du centre de sa main et du centre de son être. La balle vola jusqu'à sa main gauche.

— Bien, fit Sleet. Encore. Encore. Encore. Encore.

Pendant une quinzaine de minutes, ils firent tous les trois sauter des balles d'une main dans l'autre. Sleet et Carabella lui firent lancer la balle de manière à ce qu'elle décrive un arc toujours semblable devant son visage, les deux mains de niveau, sans l'autoriser à lever la main ou à écarter le bras à la réception de la balle. Les mains attendaient, les balles se déplaçaient. Au bout d'un certain temps, il le fit automatiquement. Shanamir

sortit des écuries et observa l'air ébahi. L'incessante répétition du même geste.

Puis il s'éloigna. Valentin ne s'arrêta pas. Ce lancer répétitif d'une seule balle ne donnait pas à Valentin l'impression d'être vraiment en train de jongler, mais c'était l'épreuve du moment et il s'y appliquait tout entier.

Il finit par réaliser que Sleet et Carabella avaient cessé de lancer et que lui seul continuait, comme une

— Tiens ! fit Sleet en lui lançant une baie de thokka qu'il venait de cueillir.

Valentin l'attrapa entre deux lancers de balle et la tint à la main comme s'il pensait qu'on pouvait lui demander de jongler avec. Mais non, Sleet lui indiqua par gestes qu'il devait la manger. Sa récompense, son stimulant. Carabella vint poser une seconde balle dans sa main gauche et une troisième dans la droite, à côté de la balle du début.

— Tu as de grandes mains, dit-elle. Ce sera facile pour toi.

Regarde-moi, et puis *fais comme moi*.

Elle fit aller et venir une balle entre ses deux mains, qu'elle attrapait à l'aide de trois doigts et de la balle qu'elle tenait au creux de chaque main. Valentin limita. Il était plus difficile d'attraper la balle avec une main pleine que lorsqu'elle était vide, mais pas énormément plus, et bientôt il y réussit parfaitement.

— Et c'est maintenant que commence l'art, dit Sleet.

Nous faisons un échange... comme cela.

Une balle s'envola de la main droite de Sleet en direction de la gauche en décrivant un arc à la hauteur de son visage.

Pendant qu'elle était en l'air, il lui fit de la place dans sa main gauche en lançant la balle qui s'y trouvait par-dessous celle qui arrivait et en la faisant passer dans sa main droite. La manœuvre paraissait assez simple, un double lancer rapide, mais quand Valentin essaya, les balles se heurtèrent et s'éloignèrent en rebondissant. Carabella les rapporta en souriant. Il essaya de nouveau avec le même résultat, et elle lui montra comment lancer la première balle de manière à ce qu'elle redescende vers l'extérieur de sa main gauche pendant que l'autre se déplaçait à l'intérieur de cette trajectoire quand il la lançait vers la droite. Il lui fallut plusieurs tentatives pour effectuer correctement le geste, et même alors, il lui arriva plusieurs fois de manquer la réception, car ses yeux portaient dans de trop nombreuses directions à la fois. Pendant ce temps, Sleet, telle une machine, effectuait échange après échange.

Carabella exerça Valentin au double lancer pendant ce qui parut à celui-ci être des heures et le fut peut-être. Dès qu'il fut capable de le réaliser à la perfection, il commença à s'ennuyer, puis il passa de l'ennui à un état d'absolue sérénité et il sut qu'il pouvait lancer les balles ainsi pendant un mois ou plus sans jamais éprouver la moindre lassitude ni jamais en laisser échapper une.

Et soudain il s'aperçut que Sleet jonglait avec les trois balles à la fois.

— Vas-y, l'encouragea Carabella, cela paraît seulement impossible.

Il passa au nouvel exercice avec une aisance qui le surprit lui-même et surprit bien évidemment Sleet et Carabella aussi, car elle applaudit, et lui, sans changer de rythme, émit un grognement approuvateur. Intuitivement, Valentin lança la troisième balle pendant que la seconde se déplaçait de sa main gauche à sa droite ; il la reçut et la relança, et puis il continua ; un lancer, un lancer, un lancer et une réception, un lancer et une réception, une réception, un lancer, toujours une balle sur une trajectoire ascendante, et une descendant vers la main qui l'attendait, et la troisième attendant d'être lancée à son tour. Il réussit trois, quatre, cinq échanges avant de réaliser la difficulté de ce qu'il était en train de faire et de perdre le synchronisme de ses gestes, et les trois balles allèrent s'éparpiller dans la cour après s'être heurtées.

— Tu as un don, murmura Sleet. Tu as indiscutablement un don.

Valentin était gêné d'avoir laissé les balles se heurter, mais le fait de les avoir laissées s'échapper semblait loin d'être aussi important que le fait d'avoir réussi à jongler avec les trois balles à sa première tentative. Il alla les ramasser et recommença.

Sleet lui faisait face et continuait la série de lancers qu'il n'avait jamais interrompue. Copiant la posture et le synchronisme des gestes de Sleet, Valentin commença à lancer, laissa tomber deux balles au premier essai, s'empourpra, marmonna une excuse, recommença et, cette fois, ne s'arrêta pas. Cinq, six, sept échanges, dix, puis il perdit le compte, car il n'avait plus l'impression qu'il s'agissait d'échanges, mais d'un processus

ininterrompu, perpétuel et infini. Sans qu'il sache comment, le champ de sa conscience s'était fractionné, une partie se chargeant d'effectuer des réceptions et des lancers précis et sûrs, et l'autre jouant le rôle d'un moniteur contrôlant les balles qui volaient et descendaient, effectuant de rapides calculs de vitesse, d'angle de chute et de

pesanteur. La partie chargée du contrôle transmettait instantanément et en permanence ces données à la partie qui réglait les lancers et les réceptions. Le temps semblait fragmenté en une infinité de brèves impulsions, et pourtant, paradoxalement, il n'avait pas la sensation d'une succession. Les trois balles semblaient garder une position fixe, l'une perpétuellement en l'air et une dans chaque main, et le fait qu'à chaque instant une balle différente occupait une de ces positions était sans importance. Chacune faisait partie d'un tout. Le temps était éternel. Il ne bougeait pas, il ne lançait pas, il ne recevait pas ; il observait seulement la rotation des balles, et cette rotation était figée en dehors du temps et de l'espace.

Maintenant Valentin comprenait le mystère de cet art. Il venait de pénétrer dans l'infini. En faisant éclater sa conscience, il l'avait unifiée. Il s'était transporté jusqu'à la nature profonde du mouvement et il avait appris que le mouvement n'était qu'une illusion et la succession une erreur des sens. Ses mains fonctionnaient dans le présent, ses yeux balayaient le futur, et pourtant seul existait l'instant présent.

Et pendant que son âme s'élevait au plus haut point d'exaltation, Valentin perçut, grâce à un infime signal de sa conscience qui, à tous autres égards, avait atteint la transcendance, qu'il n'était plus enraciné à sa place mais qu'il avait commencé à avancer, comme magiquement attiré par les balles qui continuaient leur rotation en s'écartant insidieusement de lui. Elles reculaient à travers la cour à chaque série de lancers – et de nouveau il les percevait comme des séries et non plus comme une rotation ininterrompue – et il lui fallait maintenant avancer de plus en plus vite pour suivre l'allure. Il courait presque, trébuchant et titubant autour de la cour pendant que Carabella et Sleet se bouscullaient pour l'éviter, et finalement les balles se trouvèrent totalement hors de sa portée malgré un ultime plongeon désespéré. Elles

s'éloignèrent en rebondissant dans trois directions.

Valentin s'agenouilla, haletant. Il entendit le rire de ses instructeurs et se mit à rire avec eux.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il enfin. Tout se passait si bien... et puis... et puis...

— Les petites erreurs s'accumulent, lui dit Carabella. Tu es transporté d'émerveillement par tout cela, tu lances une balle légèrement en dehors de l'axe et cela t'oblige à avancer la main pour la recevoir, et

ce geste te fait effectuer le lancer suivant en dehors de l'axe à son tour, et le suivant, et ainsi de suite jusqu'à ce que tout commence à s'éloigner, et tu cours après, mais la poursuite est vouée à l'échec. Cela arrive à tout le monde au début. Il ne faut pas y attacher d'importance.

— Ramasse tes balles, dit Sleet. Dans quatre jours tu jongles devant le Coronal.

7

Il s'exerça pendant des heures, se limitant à trois balles, mais répétant l'exercice jusqu'à ce qu'il eût pénétré l'infini une douzaine de fois, passant de l'ennui à l'extase et de l'extase à l'ennui si souvent que l'ennui lui-même devint extase. Ses vêtements étaient trempés de sueur et collaient à sa peau comme des serviettes chaudes et humides. Même quand commença une de ces brèves et légères ondées fréquentes à Pidruid, il continua à lancer les balles. L'averse se termina et fit place à une étrange lumière crépusculaire émanant du soleil couchant masqué par une légère brume. Et Valentin jonglait toujours. Une folle énergie le possédait. Il était vaguement conscient de voir des formes se déplacer dans la cour, Sleet, Carabella, les différents Skandars, Shanamir, des étrangers, qui allaient et venaient, mais il ne leur prêtait pas la moindre attention. Lui, qui avait été comme un récipient vide dans lequel on avait versé cet art, ce mystère, n'osait s'arrêter, de crainte de tout perdre et de se retrouver vide et creux comme avant.

Puis quelqu'un s'approcha et il se retrouva soudain les mains vides, et il comprit que Sleet avait intercepté les balles une à une pendant qu'elles décrivaient leur courbe devant son nez. Pendant quelques instants, les mains de Valentin continuèrent malgré tout à remuer à une cadence soutenue. Ses yeux refusaient de se fixer sur autre chose que le plan sur lequel il avait lancé les balles.

— Bois cela, dit Carabella avec douceur, et elle porta un verre à ses lèvres.

C'était du vin de feu ; il l'avalait comme de l'eau. Elle lui en donna un autre.

— Tu as un don prodigieux, lui dit-elle. Tu n'as pas seulement la coordination, mais aussi la concentration. Tu nous as fait un peu peur, Valentin, quand tu n'as pas pu t'arrêter.

— D’ici Steldi, tu seras le meilleur de nous tous, dit Sleet. Le Coronal en personne te distinguera et te fera applaudir. Et vous, Zalzan Kavol ? Qu’en dites-vous ?

— Je dis qu’il est trempé et qu’il lui faut des vêtements propres, grommela le Skandar.

Il tendit quelques pièces à Sleet.

— Allez au bazar et achetez-lui quelque chose qui lui aille avant que les échoppes ne ferment. Carabella, emmène-le au purificateur. Nous dînons dans une demi-heure.

— Viens avec moi, dit Carabella.

Elle conduisit Valentin, qui était encore hébété, à travers la cour jusqu’aux dortoirs et derrière eux. Un purificateur rudimentaire avait été installé en plein air contre le bâtiment.

— L’animal ! fit-elle d’une voix furieuse. Il aurait au moins pu te dire un mot d’éloge. Mais ce n’est pas son genre, je suppose. Pourtant il était impressionné.

— Zalzan Kavol ?

— Impressionné, oui... étonné. Mais comment pourrait-il faire l’éloge d’un humain ? Tu n’as que deux bras. Enfin, il n’est pas du genre à faire des éloges. Allez, enlève ça.

Elle se dévêtit rapidement et il en fit de même, laissant tomber par terre ses vêtements trempés. La clarté de la lune lui dévoila la nudité de Carabella et il s’en délecta. Elle avait un corps mince et souple, presque semblable à celui d’un garçon, n’étaient les petits seins ronds et le brusque évasement des hanches sous la taille fine. Ses muscles bien développés jouaient sous la peau. Elle avait une fleur tatouée en vert et rouge en haut d’une fesse plate.

Elle l’entraîna sous le purificateur et ils restèrent debout, serrés l’un contre l’autre pendant que les vibrations les débarrassaient de la sueur et de la poussière. Puis, toujours nus, ils retournèrent au dortoir où Carabella sortit un pantalon en tissu doux et gris pour elle et un justaucorps propre. Entre-temps, Sleet était revenu du bazar avec des vêtements neufs pour Valentin ; un pourpoint vert foncé orné de broderies écarlates, un pantalon rouge serré et un manteau bleu léger qui tirait sur le noir. C’était un costume beaucoup plus élégant que

celui qu'il venait de quitter. En le portant, il se sentit comme quelqu'un qui vient d'être promu à un haut rang, et c'est d'une démarche altière qu'il accompagna Sleet et Carabella jusqu'à la cuisine.

Le dîner consistait en un ragoût – la viande qui entrait dans sa composition resta anonyme et Valentin n'osa pas demander

– arrosé de grandes rasades de vin de feu. Les six Skandars étaient assis à un bout de la table, les quatre humains à l'autre, et la conversation fut languissante. A la fin du repas, Zalzan Kavol et ses frères se levèrent sans un mot et quittèrent la pièce.

— Nous les avons offensés ? demanda Valentin.

— C'est leur politesse habituelle, répondit Carabella.

Le Hjort qui lui avait parlé au petit déjeuner, Vinorkis, traversa la pièce et resta planté près de l'épaule de Valentin, baissant la tête et le fixant de ses gros yeux vitreux ; c'était bien évidemment une habitude chez lui, Valentin lui adressa un sourire gêné.

— Je vous ai vu jongler dans la cour cet après-midi, dit Vinorkis. Vous êtes très bon.

— Merci.

— Un de vos passe-temps favoris ?

— A vrai dire, je ne l'avais jamais fait avant. Mais les Skandars m'ont engagé dans leur troupe.

— Vraiment ? fit le Hjort, l'air impressionné. Et vous allez partir en tournée avec eux ?

— Apparemment.

— Dans quel coin ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, répondit Valentin. Cela n'a peut-être encore même pas été décidé. Mais où qu'ils aillent, cela me conviendra.

— Ah ! l'existence vagabonde, dit Vinorkis. J'ai moi-même eu l'intention

d'en

tâter.

Peut-être

vos

Skandars

m'engageraient-ils aussi ?

— Vous savez jongler ?

— Je sais tenir les comptes. Je jongle avec les chiffres.

Vinorkis éclata d'un rire véhément et donna à Valentin une grande claque dans le dos.

— Je jongle avec les chiffres ! Elle est bonne, non ? Allez, bonne nuit à tous !

— Qui était-ce ? demanda Carabella quand le Hjort eut disparu.

— Je l'ai rencontré ce matin au petit déjeuner.

— Un commerçant de la région, je pense.

— Il ne me plaît pas beaucoup, dit-elle en faisant une grimace. Mais c'est tellement facile de ne pas aimer les Hjorts.

Ils sont si laids.

Elle se leva gracieusement et s'étira.

— On y va ?

Il dormit cette nuit encore d'un profond sommeil. Alors qu'il s'attendait un peu, après les événements de l'après-midi, à rêver de jonglerie, il se retrouva une seconde fois dans la plaine pourpre – un signe alarmant, car les Majipooriens savent depuis leur tendre enfance qu'un rêve qui se répète est particulièrement significatif et, la plupart du temps, lourd de menaces. La Dame envoie rarement ce genre de rêve mais le Roi est coutumier du fait. Son rêve, de nouveau, ne fut qu'un fragment. Des faces moqueuses planaient dans le ciel. Des tourbillons de sable pourpre se tordaient le long du chemin comme si des créatures aux pinces impatientes et aux palpes claquantes

s'agitaient en dessous. Des piquants jaillissaient du sol. Les arbres avaient des yeux. Tout était chargé de menaces, de hideur et de présages. Mais c'était un rêve sans personnages ni événements. Il communiquait seulement de sinistres présages.

Le monde des rêves céda la place au jour naissant. Cette fois, il fut le premier à se réveiller, dès que les premiers rais de lumière commencèrent à filtrer dans le dortoir. A ses côtés, Shanamir dormait comme un bienheureux. Beaucoup plus bas dans le dortoir, Sleet s'était lové comme un serpent et, près de lui, Carabella dormait, détendue et souriante dans ses rêves. Les Skandars donnaient de toute évidence ailleurs. Les seuls autres étrangers dans la pièce étaient un couple de Hjorts balourds et un trio de Vroons dont l'enchevêtrement de membres dépassait l'entendement. Valentin prit trois balles dans la malle de Carabella et sortit dans les brumes de l'aube pour affiner son talent frais éclos.

Sleet, sortant une heure plus tard, le trouva en train de s'exercer et battit des mains.

— Tu as le feu sacré, ami. Tu jongles comme un possédé.

Mais ne te fatigue pas trop vite. Nous avons des choses plus compliquées à t'apprendre aujourd'hui. La leçon matinale porta sur des variantes de la position de base.

Maintenant que Valentin avait maîtrisé l'art de lancer les trois balles de manière à ce que l'une soit toujours en l'air – et il l'avait maîtrisé, cela ne faisait pas de doute, atteignant en un après-midi une habileté technique qui avait demandé à Carabella, comme elle le reconnaissait elle-même, plusieurs journées de pratique –, ils le firent se déplacer, marcher, trotter, tourner le coin du bâtiment et même sautiller, le tout sans interrompre la cascade de balles. Il jongla avec ses trois balles en montant un escalier et en le descendant. Il jongla en position accroupie. Il jongla sur une jambe, comme les hiératiques gihornas des Marais du Zimr. Il jongla à genoux. Il avait maintenant acquis une sûreté totale dans l'harmonie qui devait régner entre l'œil et la main, et ce que faisait le reste de son corps n'avait plus aucun effet là-dessus.

Dans l'après-midi, Sleet l'initia à de nouvelles difficultés : lancer la balle de derrière son dos en demi-volée, la lancer pardessus une jambe, jongler avec les poignets croisés. Carabella lui enseigna comment faire rebondir une balle contre un mur et lui faire reprendre sans à-coups sa place au milieu des autres après le rebond et comment

envoyer une balle d'une main à l'autre en la laissant frapper le dos de la main au lieu de l'attraper et de la relancer. Il assimila rapidement tout cela.

Carabella et Sleet avaient cessé de le complimenter sur la vitesse de ses progrès – c'était une forme de condescendance de le couvrir constamment d'éloges – mais il ne manqua pas de remarquer les petits coups d'œil étonnés qu'ils échangeaient souvent, et cela lui faisait plaisir. Les Skandars jonglaient dans une autre partie de la cour, répétant le numéro qu'ils allaient faire pendant la parade, un numéro prodigieux dans lequel entraient des couteaux, des faucilles et des torches enflammées.

De temps en temps, Valentin jetait un coup d'œil dans leur direction, s'émerveillant de ce que les créatures à quatre bras réussissaient à faire. Mais la plupart du temps, il se concentrait sur son propre entraînement.

Ainsi s'écoula le Terdi. Le Quatre-vingt-trois, ils commencèrent à lui enseigner comment jongler avec des massues à la place des balles. C'était un véritable défi, car même si les principes restaient dans l'ensemble les mêmes, les massues étaient plus grosses et plus difficile à manier, et Valentin était obligé de les lancer plus haut de manière à avoir le temps d'effectuer ses réceptions. Il commença avec une seule massue, la faisant passer d'une main à l'autre. Carabella lui expliqua comment il fallait la tenir, comment la recevoir et comment la lancer, et il fit ce qu'elle lui disait, se tordant le pouce de temps à autre mais maîtrisant rapidement la technique.

— Maintenant, dit-elle, prends deux balles dans la main gauche et la massue dans la droite.

Et il commença à lancer, embarrassé au début par la différence de masse et de rotation des objets, mais cela ne dura guère, et il passa ensuite à deux massues dans la main droite et une balle dans la gauche. Et à la fin de l'après-midi, il travaillait avec trois massues, les poignets douloureux et les yeux crispés par la tension, mais continuant malgré tout, ne voulant pas et, presque, ne pouvant pas s'arrêter.

Ce soir-là, il demanda :

— Quand vais-je apprendre à lancer les massues avec un autre jongleur ?

— Plus tard, répondit Carabella en souriant. Après la parade, pendant que nous voyagerons vers l'est en traversant les villages.

— Je pourrais le faire maintenant, dit-il.

— Pas à temps pour la parade. Tu as fait merveille, mais il y a des limites à ce que tu peux maîtriser en trois jours. S'il nous fallait jongler avec un novice, nous serions obligés de redescendre à ton niveau et le Coronal n'y prendrait pas grand plaisir.

Il reconnut le bien-fondé de ce qu'elle disait, mais il n'en attendait pas moins avec impatience le moment où il participerait avec les autres jongleurs à des échanges de massues, de poignards ou de torches en tant que membre d'une entité unique composée de plusieurs êtres évoluant en parfaite coordination.

Il tomba cette nuit-là une lourde pluie inhabituelle pour le climat subtropical de Pidruïd en été où de rapides averses étaient de règle, et le Cindi matin, le sol de la cour était spongieux et il était difficile de garder son aplomb, mais le ciel était dégagé et le soleil était chaud et brillant.

Shanamir, qui avait sillonné la ville pendant les journées où Valentin s'entraînait, annonça que les préparatifs pour la grande parade étaient bien avancés.

— Il y a des rubans, des banderoles et des drapeaux partout, dit-il en restant à distance respectueuse de Valentin qui commençait son échauffement matinal avec ses trois massues.

Et les bannières aux armes du Coronal... tout le trajet en est pavoisé, depuis la porte de Falkynkip jusqu'à la porte du Dragon, et au-delà de la porte du Dragon, et tout le long du front de mer, d'après ce qu'on m'a dit, des kilomètres et des kilomètres de décorations, il y a même du drap d'or et de la peinture verte sur la chaussée. Il paraît que le coût total se monte à des milliers de royaux.

— Qui paie ? demanda Valentin.

— Eh bien, les gens de Pidruïd, répondit Shanamir, surpris.

Qui d'autre pourrait payer ? Les habitants de Ni-moya ? Ceux de Velathys ?

— A mon avis, il faudrait laisser le Coronal payer lui-même pour son festival.

— Et quel argent serait-ce, sinon celui des impôts de la planète entière ? Et pourquoi des villes d'Alhanroel devraient-elles payer pour des

festivals qui se tiennent à Zimroel ? De plus, c'est un honneur de recevoir le Coronal ! Pidruïd paie de gaieté de cœur. Dis-moi, Valentin, comment réussis-tu à lancer une massue et à en attraper une autre en même temps avec la même main ?

— C'est le lancer qui est effectué avant, ami. Juste un peu plus tôt. Regarde très attentivement.

— Mais c'est ce que je fais. Je n'arrive toujours pas à comprendre.

— Quand nous aurons le temps, après en avoir terminé avec la parade, je t'expliquerai comment ça marche.

— Où allons-nous après Pidruïd ?

— Je ne sais pas. Carabella m'a dit que nous irions vers l'est.

Nous irons partout où il y aura une foire ou un carnaval ou un festival qui acceptera d'engager des jongleurs.

— Est-ce que je deviendrai un jongleur aussi, Valentin ?

— Si tu le veux vraiment. Je croyais que tu voulais prendre la mer.

— Je veux juste voyager, dit Shanamir. Pas obligatoirement par mer. Tant que je n'ai pas à retourner à Falkynkip. Dix-huit heures par jour dans l'écurie à étriller des montures... oh, non, très peu pour moi, plus jamais ça ! Tu sais, la nuit où j'ai quitté la maison, j'ai rêvé que j'avais appris à voler. C'était un rêve de la Dame, Valentin, je l'ai su tout de suite, et le vol signifiait que j'irais partout où j'espérais aller. Quand tu as dit à Zalzan Kavol qu'il fallait qu'il m'emmène aussi s'il voulait t'avoir, j'ai tremblé.

J'ai cru que j'allais... que j'allais... je me suis senti tout...

Il se ressaisit.

— Valentin, je veux devenir un jongleur aussi bon que toi.

— Je ne suis pas très bon. Je ne suis qu'un débutant.

Mais s'enhardissant, Valentin commença à faire décrire à ses massues des arcs plus rapides et plus bas, comme s'il voulait épater Shanamir.

— Je n'arrive pas à croire que tu n'as commencé à apprendre que Secondi.

— Sleet et Carabella sont d'excellents instructeurs.

— Quand même, je n'ai jamais vu quelqu'un apprendre quelque chose aussi vite, reprit Shanamir. Tu dois avoir un cerveau extraordinaire. Je parierais que tu étais quelqu'un d'important avant de devenir un vagabond. Tu as l'air tellement gai, tellement... simple, et pourtant... et pourtant...

— Des profondeurs cachées, dit Valentin avec complaisance, essayant de lancer une massue de derrière son dos et lui faisant heurter violemment son coude gauche avec un craquement inquiétant.

Les trois massues tombèrent sur le sol mouillé, et Valentin grimaça de douleur et se frotta le coude.

— Un maître jongleur, dit-il. Tu vois ? Ordinairement, il faut des semaines d'entraînement pour apprendre à se frapper le coude comme ça.

— Tu l'as fait exprès pour changer de sujet, dit Shanamir d'un ton plus qu'à demi sérieux.

Le matin du Steldi, le jour de la parade, le jour du Coronal, le premier jour du grand festival de Pidruïd, Valentin dormait, roulé en boule, s'abandonnant à un rêve paisible de vertes collines à la végétation luxuriante et d'étangs limpides émaillés de jaunes anémones, quand il fut réveillé par des doigts qui lui chatouillaient les côtes. Il s'assit, clignant des yeux et marmonnant. Il faisait encore nuit et l'aube était loin. Carabella était penchée sur lui : il sentit la grâce féline qui émanait d'elle, il entendit son rire clair, il retrouva l'odeur suave de sa peau.

— Pourquoi si tôt ? demanda-t-il.

— Pour avoir une bonne place au passage du Coronal.

Dépêche-toi ! Tout le monde est déjà levé.

Il se leva péniblement. Ses poignets étaient un peu douloureux d'avoir trop jonglé avec les massues, et il tendit les bras en laissant pendre ses mains. Carabella sourit, les prit dans les siennes et leva les yeux vers lui,

— Tu vas jongler merveilleusement aujourd'hui, dit elle d'une voix douce.

— J'espère.

— Cela ne fait aucun doute, Valentin. Tout ce que tu entreprends, tu le réussis suprêmement bien. C'est le genre d'homme que tu es.

— Parce que tu sais quel genre d'homme je suis ?

— Bien sûr que je le sais. Je me demande même si je ne le sais pas mieux que toi. Valentin, parviens-tu à distinguer la veille du sommeil ?

— Je ne te suis pas, fit-il en fronçant les sourcils.

— Il y a des fois où je pense que c'est du pareil au même pour toi, que tu vis un rêve ou que tu rêves une vie. À vrai dire, ce n'est pas moi qui ai pensé cela. C'est Sleet. Tu le fascines, et Sleet ne se laisse pas aisément fasciner. Il est allé partout, il a vu beaucoup de choses, il connaît la vie, et pourtant il parle constamment de toi, il essaie de te comprendre, de lire dans ton esprit.

— Je ne me rendais pas compte que j'étais si intéressant.

Personnellement, je me trouve ennuyeux.

— Ce n'est pas l'avis des autres, répliqua-t-elle, les yeux étincelants. Viens, maintenant. Habille-toi, déjeune, et en route pour la parade. Ce matin, nous regardons passer le Coronal, cet après-midi, nous jouons, et ce soir... ce soir...

— Oui ? Ce soir ?

— Ce soir, nous faisons la fête ! s'écria-t-elle, et elle s'écarta de lui en bondissant vers la porte.

Dans la brume matinale la troupe des jongleurs se dirigea vers la place dont Zalzan Kavol s'était assuré pour eux sur le passage de la grande procession. Le point de départ de l'itinéraire du Coronal était la Place Dorée, où il était logé ; de là, il se dirigeait vers l'est en suivant un boulevard qui décrivait une large courbe jusqu'à une des portes secondaires de la cité et rejoignait la grande route par laquelle Valentin et Shanamir étaient entrés dans Pidruïd, celle qui était bordée par une double rangée de palmiers de feu en fleur. Puis il rentrait dans la ville par la porte de Falkynkip et la traversait en suivant l'Avenue de la Mer, passant sous l'arc des Rêves et ressortant par la porte du Dragon pour atteindre le front de mer, au bord de la baie, où une tribune d'honneur avait été élevée dans le principal stade de Pidruïd. Ainsi la parade avait une double nature : d'abord le Coronal passait devant le peuple, puis le peuple devant le Coronal. C'était un événement qui allait durer toute la journée et se prolonger bien avant dans la nuit, probablement jusqu'à l'aube du Soldi. Comme les jongleurs participaient au divertissement royal, il leur fallait trouver une place quelque part du côté du front de mer ; faute de quoi il leur serait impossible de traverser la cité congestionnée et d'arriver au stade à temps pour présenter leur propre numéro. Zalzan Kavol avait réussi à leur dénicher une place de choix à proximité immédiate de l'arc des Rêves, mais cela impliquait qu'il leur faudrait passer la plus grande partie de la journée à attendre que le défilé arrive à leur hauteur. Cette attente était irrémédiable. A pied, ils coupèrent en diagonale en prenant par les petites rues et finirent par déboucher en bas de l'Avenue de la Mer. Comme Shanamir l'avait rapporté, la ville était décorée à profusion et regorgeait d'ornements, avec des banderoles et des drapeaux pendant à chaque bâtiment et au moindre luminaire.

Le revêtement de la route avait lui-même été fraîchement peint aux couleurs du Coronal, un vert vif et brillant bordé de bandes dorées.

Malgré l'heure matinale les spectateurs se pressaient déjà le long du parcours et il n'y avait plus de place libre. Mais ils firent rapidement de la place lorsque les jongleurs Skandars apparurent et que Zalzan Kavol montra sa liasse de billets. Les habitants de Majipoor étaient, en règle générale, plutôt courtois et accommodants. En outre, rares étaient ceux qui se sentaient disposés à débattre une question de priorité avec des Skandars revêches.

Et puis ce fut l'attente. La matinée était déjà chaude et la chaleur augmentait rapidement, et Valentin n'avait rien d'autre à faire que de rester debout à attendre, laissant son regard aller de la rue vide à la pierre noire, polie et surchargée d'ornements de l'arc des Rêves, Carabella collée contre son côté gauche et Shanamir pressé contre le droit. Le temps, ce matin-là s'écoulait avec une lenteur extrême. Les sujets de discussion se tarirent rapidement. Il y eut un moment de diversion quand Valentin distingua au milieu du murmure de conversations qui s'élevait des rangées de spectateurs derrière lui une voix qui prononçait cette phrase étonnante :

— ... comprends pas à quoi riment tous ces vivats. Je n'ai pas la moindre confiance en lui.

Valentin tendit l'oreille. Un couple de spectateurs – des Ghayrogs, à en juger par les inflexions molles de leurs voix –

étaient en train de parler du nouveau Coronal, et en termes peu flatteurs.

— ... promulgue trop de décrets, si tu veux mon avis.

— Il régleme ceci, il régleme cela, il fourre son nez partout. On n'a pas besoin de ça !

— Il veut montrer qu'il se donne à sa tâche, répondit l'autre d'un ton conciliant.

— Pas besoin de ça ! Pas besoin de ça ! Tout allait pour le mieux sous lord Voriach, et sous lord Malibor avant lui, et on se passait fort bien de toutes ces tracasseries. Cela trahit son manque d'assurance, si tu veux mon avis.

— Tais-toi ! Ce n'est pas une manière de parler, surtout aujourd'hui.

— A mon point de vue, ce jeunot n'est pas encore totalement persuadé d'être le Coronal, alors il fait en sorte que cela n'échappe à personne, si tu veux mon avis.

— Non, je ne veux pas ton avis, répondit l'autre d'une voix où perçait l'inquiétude.

— Tiens, autre chose encore. Tous ces gardiens impériaux qui grouillent d'un seul coup. Où veut-il en venir ? Il met sur pied sa propre police à l'échelle de la planète ? Ils espionnent pour le Coronal, c'est bien ça ? Et pour quoi faire ? Qu'est-ce qu'il trame ?

— S'il trame quelque chose, tu seras le premier à te retrouver derrière les barreaux. Vas-tu te taire maintenant ?

— Je ne pense pas à mal, reprit le premier Ghayrog.

— Regarde ! Je porte la bannière à la constellation comme tout le monde ! Suis-je loyal ou non ? Mais je n'aime pas la tournure que prennent les choses. C'est le droit de tout citoyen de se préoccuper de la situation du royaume, non ? Si les choses ne sont pas à notre convenance, nous devons le dire bien haut.

Ainsi le veut notre tradition. Si nous tolérons maintenant de petits abus, qui sait où il en sera arrivé dans cinq ans ?

Voilà qui est intéressant, se dit Valentin. Ainsi, malgré toute cette agitation et ces acclamations frénétiques, le nouveau Coronal ne jouissait pas de l'adoration et de l'admiration universelles. Combien d'autres individus, se demanda-t-il, feignent l'enthousiasme par crainte ou par intérêt dans cette foule ?

Les Ghayrogs se turent. Valentin continua à prêter l'oreille pour surprendre d'autres conversations, mais il n'entendit plus rien d'intéressant. La matinée continuait à se traîner. Il tourna son attention vers l'arc des Rêves et l'étudia jusqu'à ce que tous les détails se fussent gravés dans sa mémoire, les images sculptées des anciennes Puissances de Majipoor, des héros d'un passé ténébreux, des généraux des premières Guerres des Métamorphes, des Coronals qui avaient été les prédécesseurs du légendaire lord Stiamot lui-même, des Pontifes des temps les plus reculés, des Dames de l'île donnant leur gracieuse bénédiction. Lare, lui avait dit Shanamir, était le ulus ancien monument survivant sur Majipoor et le plus sacré ; vieux de neuf mille ans, il était taillé dans des blocs de marbre noir de Vêlathyntu résistant à toutes les intempéries. Celui qui passait dessous s'assurait la protection de la Dame et un mois de rêves utiles.

Les rumeurs de l'avance du Coronal apportaient un peu d'animation à cette morne matinée. Le Coronal disait-on, avait quitté la Place Dorée ; il venait de rentrer dans la ville par la porte de Falkynkip ; il avait fait une halte pour distribuer de pleines poignées de pièces de cinq couronnes dans les quartiers de la ville initialement habités par des Vroons et des Hjorts ; il s'était arrêté pour calmer les vagissements d'un enfant nouveau-né ; il avait fait une station pour se recueillir devant le tombeau de lord Voriach, son défunt frère ; il avait à midi trouvé la chaleur trop accablante et se reposait pendant quelques heures ; il avait fait ceci, il avait fait cela, et autre chose encore. Le Coronal, le Coronal, le Coronal ! Ce jour-là, le Coronal polarisait l'attention générale. Valentin réfléchit au genre de vie que ce devait être, faire constamment cette sorte de grand circuit, s'exhiber, ville après ville, dans un éternel défilé, sourire, agiter la main, jeter des pièces de monnaie, prendre part à cet interminable spectacle tapageur, manifester dans sa personne physique l'incarnation du pouvoir et du gouvernement, accepter partout l'hommage et supporter toute cette bruyante excitation populaire et malgré tout, réussir encore à tenir les rênes du gouvernement. Mais y avait-il vraiment des rênes à tenir ? Le système était si ancien qu'il fonctionnait probablement de lui-même. Un Pontife âgé et dont la tradition exigeait qu'il vécût en reclus, terré dans un mystérieux Labyrinthe quelque part au centre d'Alhanroel, d'où il promulguait les décrets qui régissaient le monde, et son fils adoptif et héritier, le Coronal, détenteur du pouvoir exécutif et gouvernant comme un premier ministre du haut du Mont du Château, sauf lorsqu'il accomplissait des voyages de cérémonie comme celui-ci – l'un et l'autre étaient-ils indispensables autrement qu'en tant que symboles de majesté ? C'était un monde riant, paisible et gai, se dit Valentin, même s'il était hors de doute qu'il devait exister quelque part un mauvais côté, sinon pourquoi un Roi des Rêves aurait-il surgi pour faire pièce à l'autorité de la douce Dame ?

Ces dirigeants, cet appareil constitutionnel, ce luxe et ce tumulte... non, tout cela n'avait aucune raison d'être, se dit Valentin, ce n'était qu'une survivance d'une époque lointaine où la nécessité s'en était peut-être fait sentir. Qu'est-ce qui importait maintenant ? Vivre le quotidien, respirer le bon air, boire et manger, bien dormir. Tout le reste n'était que sottises.

— Le Coronal arrive ! hurla quelqu'un. Ce même cri s'était élevé dix fois pendant la dernière heure, et toujours pas de Coronal en vue. Mais cette fois, à peu près à midi, il semblait qu'il approchait réellement.

Le bruit des acclamations le précédait, un grondement lointain

semblable au déferlement de la mer et se propageant comme une vague le long du parcours. Alors qu'il s'amplifiait, des hérauts chevauchant de fringantes montures apparurent sur la route. Ils arrivaient presque au galop et quelques coups de trompette s'élevaient encore malgré les lèvres qui devaient être endolories et fatiguées après tout ce temps. Et puis, montés sur un flotteur rapide, plusieurs centaines de membres de la garde personnelle du Coronal, un groupe soigneusement sélectionné, hommes et femmes, humains et non-humains, la fine fleur de Majipoor, au garde-à-vous sur leur véhicule, l'air très digne et légèrement ridicule, estima Valentin. Puis le char du Coronal apparut à son tour. C'était aussi un flotteur qui se déplaçait à environ un mètre au-dessus du sol et avançait rapidement de manière quelque peu irréaliste. Chamarré d'une profusion d'étoffes chatoyantes et de ce qui devait être des fourrures d'animaux rares découpées en forme d'écussons blancs et épais, il avait une apparence de majesté et de somptuosité appropriée.

Sur le char, une demi-douzaine de hauts dignitaires de la cité de Pidruïd et de toute la province, des maires et des ducs en costume d'apparat et, au milieu d'eux, monté sur une plateforme surélevée de bois écarlate et étendant les bras en un geste empreint de bienveillance vers la double haie de spectateurs bordant la chaussée, se tenait lord Valentin le Coronal, la seconde Puissance de Majipoor et, puisque le Pontife, son père adoptif et impérial, s'était retranché du monde et ne paraissait jamais en public, sans doute l'incarnation la plus authentique de l'autorité qu'il soit possible de contempler sur toute la planète.

« Valentin ! » La clameur s'éleva. « Valentin ! Lord Valentin ! »

Valentin observa son royal homonyme avec le même soin qu'il avait mis un peu plus tôt à étudier les inscriptions figurant sur l'antique et noir arc des Rêves. Le Coronal était un personnage imposant, d'une taille au-dessus de la moyenne, solidement bâti, les épaules larges et les bras longs et musculeux. Il avait un teint olivâtre, des cheveux bruns coupés de manière à tomber juste au-dessous des oreilles et le menton orné d'une barbe noire courte et drue.

Enveloppé dans le tumulte des acclamations, lord Valentin se tournait gracieusement d'un côté puis de l'autre, remerciant d'un signe de tête, inclinant légèrement le buste, les bras levés et les mains ouvertes. Le flotteur passa rapidement devant l'endroit où se tenaient Valentin et les jongleurs, et durant ce bref intervalle, le Coronal se tourna vers eux, si bien que pendant un instant électrique, les regards de Valentin et de lord Valentin se croisèrent. Il s'établit entre eux une sorte de

contact ; une étincelle franchit la distance qui les séparait. Le sourire du Coronal était resplendissant, ses yeux sombres étincelaient, de son costume d'apparat même semblaient émaner une vie, une énergie, une volonté, et Valentin resta pétrifié, saisi par la magie du pouvoir impérial. Pendant un instant, il comprit la crainte révérencielle qu'éprouvaient Shanamir et toute cette foule en sachant que leur prince était parmi eux. Lord Valentin n'était qu'un homme, certes, il éprouvait le besoin de vider sa vessie et de se remplir la panse, il dormait la nuit et bâillait le matin en se levant comme le commun des mortels, il avait souillé ses couches lorsqu'il était bébé et il radoterait et somnolerait quand il serait vieux, et pourtant, et pourtant, il évoluait dans des milieux sacrés, il résidait au sommet du Mont du Château, il était le fils de la Dame de l'Ile du Sommeil et avait été choisi comme fils adoptif par le Pontife Tyeveras comme son frère, feu lord Voriach, l'avait été avant lui ; il avait passé la plus grande partie de sa vie à naviguer dans les eaux du pouvoir, on lui avait confié le gouvernement de tout ce monde colossal et de sa multitude grouillante. Cela change un homme de mener une telle existence, se dit Valentin, cela distingue, cela confère une aura et une singularité. Et au moment où le char du Coronal passait en flottant devant lui, Valentin reçut l'impact de cette aura et se sentit rempli d'humilité.

Puis tout fut terminé, le char était passé, l'instant s'était enfui et lord Valentin s'éloignait, mais le Coronal continuait à sourire, à étendre les bras, à hocher gracieusement la tête, à gratifier tel ou tel spectateur d'un regard flamboyant, mais Valentin ne ressentait plus la fascination de la grâce et du pouvoir. Au lieu de cela, il se sentait confusément souillé et dupé, sans bien savoir pourquoi.

— Partons vite, grogna Zalzan Kavol. Il est temps de nous rendre au stade maintenant.

Cela au moins était simple. Hormis quelques rares individus cloués dans leur lit ou sous les verrous, l'ensemble de la population de Pidruïd s'était massé sur le parcours du défilé.

Les petites rues étaient désertes. En un quart d'heure, les jongleurs atteignirent le front de mer et, dix minutes plus tard, ils arrivaient en vue de l'immense stade construit au bord de la baie. Une foule avait déjà commencé à s'y assembler. Les gens étaient tassés par milliers sur les appontements pour essayer d'entrevoir une seconde fois le Coronal à son arrivée.

Les Skandars fendirent brutalement la foule, entraînant Valentin, Sleet et Carabella dans leur sillage. Les artistes avaient reçu pour consigne

de se présenter au point de rassemblement situé à l'arrière du stade, une vaste esplanade face à la mer où régnait déjà une sorte de folie, avec des centaines d'artistes en costume qui se bousculaient pour prendre leur place. Il y avait des gladiateurs géants de Kwill qui faisaient paraître frêles les Skandars eux-mêmes, des troupes d'acrobates se grimpant impatiemment sur les épaules, un corps de ballet totalement nu, trois orchestres dont les exécutants accordaient des instruments inconnus qui discordaient bizarrement, des dresseurs tirant des laisses auxquelles étaient attachés des animaux d'une taille et d'une férocité incroyables, et toutes sortes de phénomènes – un homme qui pesait quatre cent cinquante kilos, une femme mesurant plus de trois mètres et flexible comme une tige de bambou noir, un Vroon bicéphale, des Lii qui étaient des triplés, rattachés l'un à l'autre à la hauteur de la taille par un cordon hideux de chair bleu-gris, un être au visage en lame de couteau et dont le bas du corps ressemblait à une roue – et d'autres, si nombreux que Valentin était tout étourdi par le spectacle, les bruits et les odeurs de cette assemblée de monstres.

Des employés portant l'écharpe municipale s'agitaient frénétiquement en essayant de former avec les artistes un cortège ordonné. Il existait, à vrai dire, une sorte d'ordre de marche. Zalzan Kavol se fit identifier par un des employés et reçut en réponse un numéro qui indiquait la position de sa troupe dans la file. Mais il leur incombait alors de découvrir leurs voisins dans cette file, et ce ne fut pas chose facile car tout le monde se déplaçait constamment et trouver les numéros était comme essayer d'attacher des plaques d'identité aux vagues de la mer.

Les jongleurs finirent par trouver leur place, tassés au plus profond de la foule entre un groupe d'acrobates et l'un des orchestres. Après cela, il n'était plus question d'aller et venir et, une fois de plus, il leur fallut rester à la même place pendant des heures. Pendant cette longue attente, on offrit des rafraîchissements aux artistes ; des serveurs circulaient parmi eux et leur proposaient gracieusement des brochettes de viande et des gobelets de vin vert ou doré. Mais l'air était lourd et chaud, et les exhalaisons de tant de corps entassés de tant de races et aux métabolismes si différents faisaient presque défaillir Valentin. Dans une heure, se dit-il, je serai en train de jongler devant le Coronal. Comme cela paraît étrange ! Il sentait la présence de Carabella tout près de lui, enjouée et pleine d'entrain, toujours souriante, dotée d'une indomptable énergie.

— Fasse le Divin que nous n'ayons jamais à recommencer cela, murmura-t-elle.

Enfin, il se fit un grand mouvement, loin devant eux, près de la grille du stade, comme si on avait ouvert une vanne et que des courants commençaient à entraîner les premiers artistes à l'intérieur du stade. Valentin se dressa sur la pointe des pieds mais il ne parvenait pas à avoir une idée claire de ce qui se passait. Il s'écoula encore près d'une heure avant que le mouvement ne commence à se propager jusqu'à l'endroit où se trouvaient les jongleurs. La file se mit alors à avancer régulièrement.

Des bruits variés leur parvenaient de l'intérieur du stade : de la musique, des cris d'animaux, des rires, des applaudissements. L'orchestre qui précédait la troupe de Zalzan Kavol était maintenant prêt à entrer – une vingtaine d'exécutants de trois races portant des instruments fantastiques que Valentin n'avait jamais vus : des cuivres formant des volutes compliquées, d'étranges tambours asymétriques, des petites flûtes à cinq tubes et autres instruments aussi étonnants, tous d'une délicatesse surprenante. Mais quand l'orchestre s'ébranla en attaquant un morceau, les sons qu'ils produisirent étaient loin d'être aussi délicats. Quand le dernier des musiciens se fut engouffré entre les hautes grilles du stade, un majordome zélé s'avança d'un air important pour en interdire l'accès aux jongleurs.

— Zalzan Kavol et sa troupe, annonça le majordome.

— C'est nous, répondit Zalzan Kavol.

— Vous attendrez le signal. Puis vous entrerez et vous suivrez ces musiciens en vous formant en cortège et vous ferez le tour du stade de gauche à droite. Ne commencez pas à jongler avant d'avoir dépassé le grand drapeau vert portant l'emblème du Coronal. En arrivant à la hauteur du pavillon du Coronal, vous vous arrêterez pour vous incliner devant lui, puis vous resterez à cette place pendant soixante secondes pour présenter votre numéro avant de reprendre votre marche. Quand vous atteindrez la grille opposée, quittez immédiatement le stade.

Votre cachet vous sera versé en partant. Tout est bien clair ?

— Parfaitement, répondit Zalzan Kavol.

Le Skandar se tourna vers sa troupe. Il n'avait jusqu'alors fait montre que de brusquerie et de rudesse, mais soudain il révéla une autre facette de son caractère. Tendant trois de ses bras vers ses frères, il leur étreignit les mains et quelque chose qui ressemblait presque à un sourire de tendresse apparut sur son visage dur. Puis le Skandar donna

l'accolade à Sleet d'abord, à Carabella ensuite, puis il attira Valentin vers lui et lui dit avec toute la douceur dont un Skandar était capable :

— Vous avez appris vite et vous manifestez une maîtrise précoce. Au début, vous n'étiez pour nous qu'un expédient, mais maintenant je suis heureux que vous soyez des nôtres.

— Merci, répondit Valentin d'un ton solennel.

— Les jongleurs ! aboya le majordome.

— Ce n'est pas tous les jours que nous jonglons devant une des Puissances de Majipoor, reprit Zalzan Kavol. Nous allons donner le meilleur de nous-mêmes.

Il fit un geste de la main et la troupe s'engagea entre les lourdes grilles.

Sleet et Carabella ouvraient la marche en jonglant avec cinq poignards qu'ils échangeaient en leur faisant décrire des figures qui variaient constamment ; puis, à quelque distance, Valentin avançait seul, jonglant avec ses trois massues, montrant une application farouche susceptible de faire oublier la simplicité de sa tâche et, derrière lui, venaient les six frères Skandars tirant le meilleur parti de leurs vingt-quatre bras pour remplir l'air d'une invraisemblable collection d'objets volants. Shanamir, comme une sorte d'écuyer, fermait la marche, mais sans jongler, faisant seulement office de signe de ponctuation humain.

Carabella débordait d'exubérance et de vitalité ; elle sautait en l'air, claquant les talons et battant des mains, sans jamais pourtant sauter un temps, tandis que Sleet, à ses côtés, vif comme l'éclair, trapu, dynamique, déployait une inépuisable énergie en saisissant d'un geste preste les couteaux en l'air et en les relançant à sa partenaire, fit Sleet, d'ordinaire si sombre et si peu démonstratif, se permit même d'effectuer un rapide et invraisemblable saut périlleux, profitant de la faible pesanteur de Majipoor qui laissait les couteaux en l'air pendant la fraction de seconde nécessaire.

Ils continuèrent leur marche autour du stade, réglant leur rythme sur les stridences et les flonflons de l'orchestre qui les précédait. La foule immense, déjà repue de nouveautés, réagissait à peine, mais cela importait peu : les jongleurs se donnaient à leur art et non à ces visages baignés de sueur et à peine visibles dans les gradins éloignés.

La veille, Valentin avait imaginé de corser un peu son exercice et il s'était entraîné en secret. Les autres n'en savaient rien car ce genre de

chose était risqué pour un novice, et comme il se produisait devant le Prince, ce n'était peut-être pas le moment le plus indiqué pour prendre un tel risque... et pourtant, se dit-il, n'était-ce pas en réalité l'occasion rêvée pour donner toute sa mesure ?

Il prit donc deux des massues dans la main droite et les jeta en l'air et, ce faisant, il entendit Zalzan Kavol pousser un

« Oh ! » de surprise, mais il n'avait pas le temps de se préoccuper de cela, car les deux massues étaient déjà en train de redescendre et il envoya celle qu'il tenait dans la main gauche entre les deux autres en la faisant tourner sur elle-même. Il cueillit adroitement, une dans chaque main, les deux massues qui descendaient, relança en l'air celle qu'il tenait dans la main droite et attrapa la troisième au moment où elle retombait. Puis il retrouva avec un indicible soulagement sa cascade familière de massues et suivit Carabella et Sleet sur le pourtour du gigantesque stade sans jeter un regard ni à droite ni à gauche.

Des orchestres, des acrobates, des danseurs, des montreurs d'animaux, des jongleurs, devant et derrière lui, des milliers de visages anonymes sur les gradins, les tribunes des dignitaires ornées de rubans...

Valentin n'eut qu'une perception subliminale de tout cela. Lancer, lancer, lancer et réception, lancer et réception, lancer et réception, les mêmes gestes répétés inlassablement jusqu'à ce que, du coin de l'œil, il aperçoive les éclatantes draperies vert et or flanquant le pavillon royal. Il se tourna de manière à faire face au Coronal. Ce fut un moment difficile, car il lui fallait maintenant partager son attention. Tout en continuant à lancer les massues, il cherchait lord Valentin du regard. Il le découvrit au centre du pavillon.

Valentin aspirait ardemment à une nouvelle décharge d'énergie, à un nouveau contact fugace avec les yeux de feu du Coronal. Il lançait avec une précision d'automate, chaque massue s'élevant à la hauteur qui lui était impartie et décrivant un arc en l'air pour retomber entre le pouce et les doigts de Valentin. Tout en exécutant ces gestes, Valentin scrutait le visage du Coronal, mais il n'y eut pas, cette fois, de décharge électrique, car le Prince était distrait, il ne voyait même pas le jongleur. Son regard vide où se lisait l'ennui s'était fixé quelque part de l'autre côté du stade sur un autre numéro, peut-être quelque dompteur de fauves, peut-être les danseuses du corps de ballet dans le plus simple appareil, peut-être rien du tout. Valentin persévéra, comptant une à une les soixante secondes que devait durer son hommage, et vers la fin de cette minute, il lui sembla que le regard du Coronal s'était effectivement porté dans sa direction pendant une

fraction de seconde, mais vraiment pas plus.

Puis Valentin se remit en route. Carabella et Sleet approchaient déjà de la sortie. Valentin exécuta un demi-tour et adressa un sourire radieux aux Skandars qui avaient repris leur marche dans un tourbillon de haches, de torches enflammées, de faucilles, de marteaux et de fruits, ajoutant objet après objet à la multitude de ceux qu'ils faisaient tourner au-dessus d'eux. Valentin jongla devant eux pendant quelques instants avant de poursuivre sa ronde solitaire autour du stade.

Il sortit par la grille opposée. Au moment où il retrouvait le monde extérieur, il rassembla ses massues et les tint à la main.

Pour la seconde fois, dès qu'il se retrouva hors de la présence du Coronal, Valentin eut une sensation de désenchantement, de lassitude, de vide, comme si lord Valentin, au lieu d'émettre de l'énergie, se nourrissait de celle des autres, comme s'il donnait seulement l'illusion d'être doté d'une aura resplendissante, alors que dès que l'on s'éloignait de lui, il ne restait plus que le sentiment d'avoir perdu quelque chose. D'autre part, la représentation était terminée ; l'heure de gloire de Valentin était passée et personne, apparemment, ne lui avait prêté la moindre attention.

Personne, sauf Zalzan Kavol qui avait l'air buté et irrité.

— Qui vous a appris ce lancer de deux massues ? demandat-il dès qu'il eut franchi la grille.

— Personne, répondit Valentin. C'est moi qui l'ai inventé.

— Et si vous aviez laissé tomber vos massues là-bas ?

— Les ai-je laissés tomber ?

— Ce n'était pas l'endroit pour faire de l'épate.

Puis il s'adoucit quelque peu.

— Mais je dois reconnaître que vous vous en êtes bien sorti.

Il reçut d'un second majordome une bourse remplie de pièces de monnaie qui versa dans ses deux mains extérieures et compta rapidement. Il en empocha la plupart mais en lança une à chacun de ses frères et en remit une par personne à Carabella et Sleet, puis, après avoir réfléchi quelques secondes, il en donna également à Valentin et

à Shanamir.

Valentin vit que Shanamir et lui avaient reçu chacun une demi-couronne et les autres une couronne par personne.

Aucune importance. Tant qu'il entendrait quelques couronnes tinter dans sa bourse, il ferait peu de cas de l'argent. La gratification, même si elle était maigre, était inattendue. Il allait la dépenser avec joie cette nuit en vin fort et en poisson épicé.

Le long après-midi touchait à sa fin. La brume qui s'élevait de la mer commençait à obscurcir Pidruïd. Les bruits du cirque résonnaient encore dans l'enceinte du stade. Valentin se dit que le pauvre Coronal allait devoir y rester bien avant dans la nuit.

Carabella le tiraillait par la manche.

— Viens maintenant, souffla-t-elle d'un ton pressant. Le travail est fini ! Maintenant, allons faire la fête !

9

Elle s'élança dans la foule en courant, et Valentin, après un instant d'indécision, la suivit. Ses trois massues, attachées par une corde enroulée autour de la taille, battaient contre ses cuisses pendant qu'il courait. Il crut l'avoir perdue, mais il la retrouva dans la foule, courant de sa longue foulée élastique, se retournant pour lui sourire d'un air mutin, lui faisant signe d'avancer. Valentin la rattrapa sur les grandes marches planes qui descendaient jusqu'à la baie. Des péniches, sur lesquelles des bûchers avaient été élevés, avaient été remorquées dans le port tout proche et déjà, bien que la nuit fût à peine tombée, on en avait enflammé quelques-uns qui brûlaient en répandant une lueur verte sans presque dégager de fumée.

Pendant la journée, toute la ville avait été convertie en un gigantesque terrain de jeux. Des baraques foraines avaient poussé comme des champignons après une pluie estivale. Des fêtards bizarrement attifés se pavanaient le long des quais.

Partout régnait une excitation fiévreuse et on entendait de la musique et des rires. A mesure que l'obscurité devenait plus profonde, de nouveaux feux commençaient à flamboyer et la baie se transformait en un océan de lumière colorée. Soudain, à l'est, s'éleva une sorte de feu d'artifice, une éblouissante fusée volante qui monta très haut dans le ciel avant d'éclater en parcelles incandescentes qui retombèrent

jusqu'au faite des plus hauts édifices de Pidruïd. Une frénésie s'était emparée de Carabella et elle commençait à gagner Valentin. La main dans la main, ils galopèrent à travers la ville, de baraque foraine en baraque foraine, dépensant leur argent en jeux comme on sème des cailloux. La plupart de ces baraques foraines abritaient des jeux d'adresse, qui consistaient à renverser des poupées à l'aide de balles ou à détruire le fragile équilibre de constructions soigneusement agencées. Carabella, avec la sûreté du coup d'œil et de la main de la jongleuse, gagnait presque à tous coups et Valentin, bien qu'un peu moins adroit, remportait également nombre de lots. A certaines baraques on gagnait des gobelets de vin, à d'autres des morceaux de viande, à d'autres encore de ridicules petits animaux empaillés ou des banderoles portant l'emblème du Coronal dont ils ne s'embarrassaient pas. Mais ils mangeaient toute la viande et engloutissaient tout le vin et devenaient de plus en plus rouges et déchaînés au fil des heures.

— Viens ! cria Carabella.

Et ils entrèrent dans une danse exécutée par des Vroons, des Ghayrogs et des Hjorts avinés, une ronde ponctuée de cabrioles, et qui semblait n'obéir à aucune règle. Pendant de longues minutes, ils dansèrent avec les étrangers. Quand un Hjort en cuir grenu enlaça Carabella, elle lui rendit son étreinte, le serrant si fort que ses doigts minces s'enfonceraient profondément dans la bouffissure des chairs, et quand une Ghayrog femelle aux boucles flexueuses et aux innombrables seins ballottants se pressa contre Valentin, il accepta son baiser et le lui rendit avec un enthousiasme dont il ne se serait pas cru capable.

Puis ils continuèrent jusqu'à un théâtre à ciel ouvert où des marionnettes anguleuses agitées de mouvements saccadés et stylisés interprétaient une œuvre dramatique. Puis ils entrèrent dans une arène où, moyennant quelques pesants, ils purent observer les évolutions de dragons de mer nageant en cercles menaçants dans un bassin miroitant. De là, ils se rendirent dans un jardin botanique qui contenait des plantes animées originaires de la côte méridionale d'Alhanroel, des végétaux visqueux et tentaculaires et de hautes colonnes gélatineuses et frémissantes dotées d'yeux surprenants à leur sommet. « Le repas dans une demi-heure ! » cria le gardien. Mais Carabella ne voulut pas attendre et, Valentin à sa remorque, elle s'enfonça dans l'obscurité grandissante.

De nouveaux feux d'artifice explosèrent, beaucoup plus frappants maintenant sur le fond assombri du ciel. Il y eut une triple constellation qui se transforma en une image de lord Valentin emplissant la moitié de la voûte céleste, puis de fulgurantes fusées

vertes, rouges et bleues prirent la forme du Labyrinthe avant de composer, par un nouvel avatar, la face rechignée du vieux Pontife Tyeveras. Et, après quelques instants nécessaires pour laisser aux couleurs le temps de se dissiper, une nouvelle explosion envoya à travers le firmament un trait de feu qui donna naissance au visage bien-aimé de la reine mère, la douce Dame de l'Île du Sommeil, qui se pencha sur Pidruïd avec un sourire débordant d'amour. Sa vue émut si profondément Valentin qu'il manqua de se laisser tomber à genoux et de fondre en larmes, une réaction aussi mystérieuse qu'étonnante.

Mais il n'y avait pas de place dans la foule pour se permettre cela. Il continua à trembler pendant quelques secondes. L'image de la Dame s'estompa avant d'être engloutie par la nuit.

Valentin prit la main de Carabella dans la sienne et la serra très fort.

— Il me faut encore du vin, souffla-t-il.

— Attends. Il en reste un autre.

C'était vrai. Une autre fusée, une autre explosion de couleurs, agressives cette fois, du jaune et du rouge, et un autre visage à la mâchoire lourde et à l'œil sombre se dessina, celui de la quatrième des Puissances de Majipoor, le personnage le plus inquiétant et le plus ambigu de la hiérarchie, Simonan Barjazid, le Roi des Rêves. Le silence s'abattit sur la foule, car personne ne portait le Roi des Rêves dans son cœur mais personne ne se risquait non plus à méconnaître son pouvoir, de crainte d'attirer sur soi le malheur et d'encourir un terrible châtement.

Puis ils se mirent en quête de vin. La main de Valentin tremblait et il vida rapidement deux gobelets pendant que Carabella le regardait avec une certaine inquiétude. Les doigts de Valentin jouaient avec les os de son poignet, mais elle s'abstint de toute question et ne toucha presque pas à son verre de vin.

La porte suivante qui s'ouvrit devant eux fut celle d'un musée de cire en forme de labyrinthe miniature, si bien qu'après y avoir pénétré en tâtonnant, il n'était plus question de revenir sur leurs pas, et ils donnèrent leurs pièces de trois pesants à un gardien au teint cireux et avancèrent. De l'obscurité émergeaient les héros du royaume, des personnages de cire adroitement reproduits, se déplaçant, allant même jusqu'à s'exprimer dans des parlers archaïques. Un grand guerrier se présenta comme lord Stiamot, le conquérant des Métamorphes, puis ils se trouvèrent en présence de la légendaire lady Thiin, sa mère, la

Dame-combattante qui avait organisé en personne la défense de l'île du Sommeil lorsqu'elle avait été assiégée par les aborigènes. Un autre s'approcha, qui prétendait être Dvorn, le premier Pontife, une figure d'une époque presque aussi lointaine de celle de Stiamot que celle de Stiamot l'était de l'époque actuelle. A ses côtés, se trouvait Dinitak Barjazid, le premier Roi des Rêves, un personnage beaucoup moins ancien.

En s'enfonçant un peu plus dans le labyrinthe, Carabella et Valentin rencontrèrent une légion de Puissances du passé, un assortiment soigneusement sélectionné de Pontifes, de Dames et de Coronals, les grands souverains que furent Confalume, Prestimion et Dekkeret, et le Pontife Arioc à la curieuse renommée, et pour finir, gardant la sortie, un homme au teint coloré, serré dans des vêtements noirs, une quarantaine d'années, les cheveux bruns, les yeux sombres, souriant. Il n'avait nul besoin de se présenter, car il s'agissait de lord Voriach, le défunt Coronal, le frère de lord Valentin, fauché deux ans auparavant dans la fleur de son règne, mort dans un stupide accident de chasse après avoir détenu le pouvoir pendant seulement huit ans. Le personnage en cire s'inclina, tendit les mains et s'exclama : « Pleurez sur mon sort, mes frères et mes sœurs, car j'étais au faîte des honneurs et j'ai péri avant mon heure. Ma chute fut d'autant plus dure que je suis tombé de plus haut. Je m'appelais lord Voriach, et méditez longtemps sur mon sort. »

— Quel endroit sinistre, fit Carabella en frissonnant, et quelle sinistre conclusion ! Partons d'ici !

Une fois de plus, elle l'entraîna dans une course à perdre haleine à travers des salles de jeu, des arcades et de grandes tentes éclairées à giorno, devant des buffets et des lieux de plaisir, sans jamais s'arrêter nulle part, voletant de place en place comme des oiseaux. Finalement, après avoir tourné un coin de rue, ils se retrouvèrent plongés dans l'obscurité, ayant franchi la limite de la zone des plaisirs. Ils distinguaient encore derrière eux les bruits de plus en plus étouffés de la liesse populaire et la lumière crue qui allait déclinant à mesure qu'ils avançaient. Soudain ils furent environnés de fragrances de fleurs et du silence des arbres. Ils étaient dans un jardin, un parc.

— Viens, murmura Carabella en le prenant par la main.

Ils débouchèrent dans une clairière baignée de clair de lune au-dessus de laquelle les branches des arbres s'entrelaçaient pour former une charmille à la trame serrée. Le bras de Valentin entourait sans effort la

taille fine et musclée de Carabella. La douce chaleur du jour n'avait pu franchir le barrage de branches enchevêtrées et, du sol, s'élevait le doux arôme de fleurs énormes aux feuilles charnues, plus larges que la tête d'un Skandar. Ils avaient l'impression d'être à des milliers de kilomètres du festival et de toute cette folle excitation.

— Voilà l'endroit où nous allons nous installer, annonça Carabella.

D'un geste exagérément chevaleresque, il étendit son manteau par terre, et elle l'attira au sol et se glissa vivement entre ses bras. Leur retraite était bordée de deux hauts buissons touffus hérissés de branches gris-vert fines comme des baguettes. Un ruisseau courait non loin d'eux et une lumière ténue filtrait à travers les branchages.

Sur la hanche de Carabella était attachée une minuscule harpe de poche d'une facture remarquable. Elle la leva, pinça quelques cordes en guise de prélude et commença à chanter d'une voix claire et pure ;

Mon amour blond comme les blés

Est aussi tendre que la nuit,

A la douceur d'un fruit volé,

Et nul n'est plus aimant que lui.

Ni les richesses de la terre,

Les trésors du Mont du Château,

Ni tous les bijoux de la mer

N'égale mon amour si beau,

— Comme c'est joli, murmura Valentin. Et ta voix... ta voix est si belle...

— Tu sais chanter ? demanda-t-elle.

— Euh !... Oui, je suppose.

— Chante pour moi, maintenant, dit-elle en lui tendant la harpe. Une de tes chansons préférées.

Il retourna le petit instrument dans sa main, le considéra d'un air

perplexe et déclara au bout d'un moment :

— Je ne connais pas de chansons.

— Pas de chansons ? Pas de chansons ? Allons, tu dois bien en connaître quelques-unes !

— On dirait qu'elles me sont sorties de l'esprit.

Carabella reprit sa harpe en souriant.

— Alors, je vais t'en apprendre quelques-unes, dit-elle. Mais pas maintenant, je ne crois pas.

— Non. Pas maintenant.

Leurs lèvres se joignirent. Carabella ronronnait et gloussait de plaisir et son étreinte se faisait de plus en plus forte. Au fur et à mesure que les yeux de Valentin s'accoutumaient à l'obscurité, il la voyait plus distinctement, le petit visage pointu, les yeux brillants d'espièglerie, la broussaille de ses cheveux bruns. Ses narines palpitaient d'impatience. Pendant un instant, Valentin eut envie de se dérober à ce qui allait inéluctablement se produire, comme s'il craignait obscurément qu'une sorte de pacte fût sur le point d'être scellé, mais il balaya rapidement ces craintes. Ce soir, c'était la fête et il la désirait, comme elle le désirait. Les mains de Valentin glissèrent en bas du dos, revinrent devant en suivant la cage thoracique dont les côtes affleuraient sous la peau. Il évoqua l'image qu'il avait d'elle lorsqu'il l'avait vue nue sous le purificateur : rien que de l'os et du muscle, guère de chair sauf sur les cuisses et les fesses. En un instant, elle fut de nouveau nue, et lui aussi. Il vit qu'elle tremblait, mais ce n'était pas de froid, pas par cette nuit douce et embaumée dans cette alcôve secrète. Une véhémence étrange et presque effrayante semblait s'être emparée d'elle. Il caressa ses bras, son visage, ses épaules musclées, les petits globes de ses seins aux mamelons durcis. Il promena la main sur la peau satinée de l'intérieur des cuisses. La respiration de Carabella s'accéléra et elle attira Valentin contre elle.

Leurs corps avaient tout de suite trouvé la bonne cadence, comme s'ils avaient été amants depuis des mois et avaient eu une longue habitude l'un de l'autre. Elle avait enroulé ses jambes minces et vigoureuses autour de la taille de Valentin et ils commencèrent à rouler l'un sur l'autre jusqu'au moment où ils approchèrent du bord du ruisseau et sentirent la fraîcheur des gouttelettes d'eau sur leurs corps baignés de sueur. Ils éclatèrent de rire et repartirent en roulant en sens inverse. Ils s'arrêtèrent cette fois contre un des buissons gris-vert et Carabella

le plaqua contre elle, supportant tout son poids sans difficulté.

— Maintenant ! cria-t-elle, et il l'entendit haleter et gémir, et sentit ses doigts s'enfoncer profondément dans sa chair.

Un spasme furieux la secoua et, au même instant, il s'abandonna totalement aux forces qui explosaient en lui. Après quoi il resta étendu, reprenant sa respiration, à demi étourdi entre les bras de Carabella, attentif au battement sourd de son propre cœur.

— Nous allons dormir ici, murmura-t-elle. Personne ne viendra nous déranger cette nuit.

Elle lui caressa le front, écarta de ses yeux les soyeux cheveux blonds et les remit en place en les lissant. Elle lui embrassa délicatement le bout du nez. Elle était détendue, d'humeur folâtre et câline. Sa sombre fureur érotique l'avait abandonnée, probablement consumée dans le brasier de la passion. Mais Valentin, de son côté, se sentait secoué, hébété, interdit. Bien sûr, il y avait eu cette violente extase. Mais pendant ce bref instant de plaisir, il avait eu la vision fugitive d'un royaume mystérieux dépourvu de couleur, de forme et de substance, et il était resté en équilibre précaire à la lisière de cet inconnu avant de retomber dans le monde de la réalité.

Il était incapable de parler. Rien de ce qu'il aurait pu dire ne lui semblait adéquat. Il ne s'attendait pas à être aussi désorienté par l'acte d'amour. Carabella était de toute évidence consciente de cette inquiétude, car elle ne disait rien et se contentait de le tenir, de le bercer lentement, de serrer sa tête contre sa poitrine, de chanter doucement à son oreille.

Dans la chaleur de la nuit, il glissa petit à petit dans le sommeil.

Quand les images du rêve commencèrent à défiler, elles étaient dures et terrifiantes.

Il fut transporté une nouvelle fois dans cette plaine pourpre et morne qui lui était devenue familière. Du ciel pourpre, les mêmes faces moqueuses le reluquaient, mais cette fois il n'était pas seul. Devant lui se dressait une forme au visage sombre et à la présence oppressante que Valentin reconnut comme son frère, bien que la lumière éblouissante du soleil ambré l'empêchât de distinguer avec précision les traits de l'autre homme. Et le rêve se déroulait sur un fond de musique lugubre, la mélodie funèbre et grave de la musique intérieure annonciatrice d'un rêve périlleux, d'un rêve menaçant, d'un rêve de mort.

Les deux hommes étaient engagés dans un âpre combat singulier dont un seul sortirait vivant.

— Frère ! cria Valentin d'une voix vibrante d'horreur. Non !

Il s'agita, se débattit et remonta à la surface du sommeil où il resta quelques instants en suspens. Mais toute son éducation était trop profondément ancrée en lui. On ne fuyait pas les rêves, on ne s'y dérobait point, aussi effroyables fussent-ils. On s'y plongeait totalement et on acceptait leurs conseils. Dans les rêves se trouvait aux prises avec l'inexplicable, et l'éviter à ce moment-là impliquait un inévitable affrontement et une inéluctable défaite dans l'état de veille.

Valentin s'enfonça délibérément de nouveau franchissant la frontière qui sépare la veille du sommeil, et il sentit de nouveau tout autour de lui la présence hostile de son ennemi, de son frère.

Ils étaient tous deux armés, mais la lutte était inégale. Alors que l'arme de Valentin était une fragile rapière, son frère maniait un sabre massif. Valentin déployait toute son adresse et son agilité pour tenter de franchir la garde de son adversaire.

Impossible. A grands coups de sabre puissants l'autre paraît toutes ses bottes, le repoussant inexorablement sur le sol crevassé.

Des vautours décrivaient des cercles au-dessus de leurs têtes. Une musique funèbre semblait tomber du ciel en sifflant.

Il allait bientôt y avoir une effusion de sang et une vie allait retourner à la Source.

Valentin reculait pied à pied et il savait qu'un ravin s'ouvrait juste derrière lui et que bientôt toute retraite allait lui être coupée. Son bras était endolori, sa vue se brouillait de fatigue, il avait un goût de sable dans la bouche et sentait ses ultimes forces décliner. En arrière... en arrière...

— Frère ! cria-t-il avec angoisse. Au nom du Divin... Sa supplication ne lui valut qu'un rire méprisant et une cruelle obscénité. Valentin vit le sabre descendre sur lui en décrivant un grand arc de cercle et il porta une botte. Il fut ébranlé par un choc terrible qui lui engourdit tout le corps au moment où les deux lames s'entrechoquèrent et où son épée effilée fut brisée net près de la garde. Au même instant, il trébucha sur une racine qui dépassait du sable et tomba lourdement, atterrissant sur des plantes rampantes aux tiges épineuses. L'homme gigantesque se dressait au-dessus de lui occultant le soleil, emplissant

tout le ciel. Le timbre de la musique funèbre prit une intensité aiguë. Les vautours battirent des ailes et fondirent sur leur proie. Valentin gémissait et tremblait dans son sommeil. Il se retourna et se nicha contre Carabella pour prendre un peu de sa chaleur alors que le froid horrible de ce rêve de mort l'enveloppait. Il eût été si facile de se réveiller maintenant, d'échapper à l'horreur et à la violence de ces images et de se réfugier en lieu sûr en regagnant les franges de la conscience.

Mais il n'en était pas question. Obéissant à sa rigoureuse discipline, il se plongea de nouveau dans le cauchemar. La silhouette gigantesque ricana. Le sabre s'éleva. Le monde tanguait et s'effritait sous le corps étendu de Valentin. Il recommanda son âme à la Dame et attendit le coup de grâce.

Mais le coup qui arriva était faible et maladroit et le sabre de son frère s'enfonça profondément dans le sable avec un absurde son mat. La texture et l'essence du rêve se trouvèrent soudain modifiées, car Valentin cessa d'entendre la plaintive et sifflante musique funèbre et il s'aperçut qu'il y avait un complet renversement de la situation et que des courants d'énergie nouvelle et inattendue affluaient en lui. Il se leva d'un bond. Son frère jurait en tirant sur le sabre pour l'arracher du sol, mais Valentin le brisa d'un coup de pied dédaigneux. Il engagea le combat à mains nues. C'était maintenant à Valentin d'être maître de la situation et c'était son frère qui tremblait en battant en retraite sous une grêle de coups, ployant les genoux pendant que Valentin continuait à le frapper, gémissant comme un animal blessé, secouant sa tête ensanglantée, recevant la correction sans esquiver un geste de défense, murmurant seulement : « Frère... frère... », pendant que Valentin continuait à le frapper à terre.

Il cessa de bouger et Valentin resta debout près de lui, triomphant.

En priant pour que l'aube soit déjà arrivée, Valentin sortit du sommeil.

Il faisait encore nuit. Il cligna des yeux et frissonna en serrant ses bras contre ses côtes. Des images violentes et délirantes, fragmentées mais vivaces, se bousculaient dans son esprit fiévreux.

Carabella l'observait pensivement.

— Tu vas bien ? demanda-t-elle.

— J'ai rêvé.

— Tu as crié trois fois. J'ai cru que tu allais te réveiller. Le rêve était

fort ?

— Oui.

— Et maintenant ?

— Je suis perturbé. Perplexe.

— Tu me racontes ton rêve ?

C'était une demande intime. Mais n'étaient-ils pas amants, après tout ? Ne s'étaient-ils pas enfoncés ensemble dans le monde du sommeil, partenaires dans la quête nocturne ?

— J'ai rêvé que je me battais avec mon frère, fit-il d'une voix rauque. Que nous avions un duel à l'épée dans un désert aride et brûlant, qu'il était sur le point de me tuer, mais qu'au dernier moment je m'étais relevé en retrouvant une vigueur nouvelle et... et... et que je l'avais battu à mort à coups de poing.

Les yeux de Carabella luisaient dans l'obscurité comme ceux d'un petit animal ; elle l'observait avec l'œil méfiant et perçant d'un drôle.

— Tu as toujours des rêves aussi féroces ? demandât-elle au bout de quelques instants,

— Je ne crois pas. Mais...

— Oui ?

— Ce n'est pas seulement la violence, Carabella. Je n'ai pas de frère ! Elle se mit à rire.

— T'imagines-tu que les rêves correspondent exactement à la réalité ? Valentin. Valentin, où as-tu été élevé ? Les rêves contiennent une vérité beaucoup plus profonde que la réalité que nous percevons. Ce frère dans ton rêve peut être tout le monde ou personne : Zalzan Kavol, Sleet, ton père, lord Valentin, le Pontife Tyeveras, Shanamir ou même moi. Tu sais bien qu'à moins qu'ils ne soient porteurs de messages spécifiques, les rêves transforment tout.

— Je sais, oui. Mais qu'est-ce que cela signifie, Carabella ?

Se battre en duel avec son frère... être tué, ou presque, par lui...

et le tuer à la place...

— Tu veux que j'interprète ton rêve pour toi ? demanda-t-elle, surprise.

— Pour moi, cela n'a pas d'autre signification que la terreur et le mystère.

— Tu as eu très peur, c'est vrai. Tu étais trempé de sueur et tu n'arrêtais pas de crier. Mais les rêves pénibles sont les plus révélateurs, Valentin. A toi de l'interpréter toi-même.

— Mon frère... je n'ai pas de frère...

— Je t'ai dit que cela n'avait pas d'importance.

— Me suis-je battu contre moi-même, alors ? Je ne comprends pas. Je n'ai pas d'ennemis, Carabella.

— Ton père, suggéra-t-elle.

Il réfléchit. Son père ? Il essaya de donner un visage à l'homme armé du sabre, mais tout était trop obscur.

— Je ne me souviens pas de lui, dit-il.

— Il est mort quand tu n'étais qu'un enfant ?

— Je crois.

Valentin secoua la tête qui commençait à lui élaner.

— Je ne me souviens pas. Je vois un gros homme... avec une barbe noire et des yeux sombres...

— Comment s'appelait-il ? Quand est-il mort ?

Valentin secoua de nouveau la tête.

Carabella se pencha vers lui. Elle prit ses deux mains dans les siennes et demanda doucement :

— Valentin, où es-tu né ?

— Dans l'Est.

— Oui, tu me l'as déjà dit. Mais où ? Dans quelle ville, dans quelle province ?

— Ni-moya ? fit-il d'un ton vague.

— C'est une question ou une affirmation ?

— Ni-moya, répéta-t-il. Une grande maison, un jardin, près du coude d'une rivière. Oui, je m'y revois. Je nage dans la rivière, je chasse dans la forêt ducale. Suis-je en train de rêver tout cela ?

— Qu'en penses-tu ?

— J'ai l'impression... que c'est quelque chose que j'ai lu.

Comme une histoire qu'on m'aurait racontée.

— Comment s'appelle ta mère ?

Il se préparait à répondre, mais lorsqu'il ouvrit la bouche, aucun son n'en sortit.

— Elle est morte jeune aussi ?

— Galiara, dit Valentin sans conviction. Oui, c'était cela.

Galiara.

— C'est un joli nom. Dis-moi à qui elle ressemblait.

— Elle avait... Elle avait...

Il hésita.

— Des cheveux dorés, comme moi. Une peau douce et lisse.

Ses yeux... sa voix était... C'est tellement difficile, Carabella !

— Tu trembles.

— Oui.

— Viens, Près de moi. Encore une fois elle l'attira contre elle. Elle était beaucoup plus petite que lui, et pourtant elle paraissait beaucoup plus forte en cet instant et le rapprochement de leurs corps procurait un réconfort à Valentin.

— Tu ne te souviens de rien, n'est-ce pas, Valentin ?

demanda-t-elle doucement.

— Non. Pas vraiment.

— Ni de l'endroit où tu es né, ni d'où tu viens, ni à quoi ressemblaient tes parents, ni même où tu étais la semaine dernière. C'est bien cela ? Tes rêves ne peuvent pas te guider parce que tu ne sais pas à quoi ils se rapportent.

Elle enfonça les mains dans la tignasse blonde ; ses doigts palpaient délicatement mais fermement le cuir chevelu.

— Que fais-tu ? demanda-t-il.

— Je regarde si tu n'as pas été blessé. Un coup sur la tête peut faire perdre la mémoire, tu sais.

— Tu trouves quelque chose ?

— Non. Non, il n'y a rien. Pas de cicatrice, pas de bosse.

Mais cela ne veut rien dire. Cela a pu t'arriver, il y a un ou deux mois. Je regarderai encore quand le soleil sera levé.

— J'aime bien sentir tes mains sur moi, Carabella.

— J'aime bien te toucher.

Il était allongé immobile contre elle. Il se sentait profondément troublé par la conversation qu'ils venaient d'avoir. Il se rendait compte que les autres, tous les autres, avaient d'abondants souvenirs de leur enfance et de leur adolescence, qu'ils connaissaient les noms de leurs parents et qu'ils étaient sûrs de l'endroit où ils étaient nés, alors que lui n'avait rien d'autre que cette couche d'idées nébuleuses, cette brume ténue de souvenirs incertains qui recouvrait un grand vide, et il avait été conscient de l'existence de ce vide mais avait préféré ne pas se pencher dessus. Mais Carabella l'avait contraint à regarder la situation en face. Il se demanda pourquoi il était différent des autres. Pourquoi ses souvenirs étaient-ils dépourvus de substance ? Avait-il vraiment reçu un coup sur la tête comme elle le suggérait ? Ou bien était-ce seulement parce que son esprit était obscurci, parce qu'il lui manquait la capacité de conserver l'empreinte de l'expérience, parce qu'il avait crut pendant des années à la surface de Majipoor, effaçant de sa mémoire le souvenir de la veille à chaque aube nouvelle ?

Ils ne se rendormirent ni l'un ni l'autre cette nuit-là. À

l'approche du matin, ils refirent l'amour en silence avec une sorte de détermination ardente bien éloignée de leur accouplement joyeux de la nuit. Puis ils se levèrent, toujours sans parler, et allèrent se baigner dans l'eau glacée du petit ruisseau avant de retraverser la ville pour regagner l'auberge. Ils croisèrent quelques fêtards aux yeux striés de rouge titubant encore dans les rues pendant que le disque brillant du soleil se levait sur Pidruïd.

10

Sur les instances de Carabella, Valentin se confia à Sleet, et lui raconta son rêve et la conversation qui avait suivi. Le petit jongleur aux cheveux blancs l'écouta d'un air pensif, sans jamais l'interrompre, le visage de plus en plus grave.

— Tu devrais demander conseil à un interprète des rêves, dit-il quand Valentin eut terminé. C'est un message trop puissant pour que tu n'en tiennes pas compte.

— Alors tu crois que c'est un message ?

— C'est possible, répondit Sleet.

— Du Roi des Rêves ?

Sleet tendit les mains et contempla le bout de ses doigts.

— Peut-être. Tu vas devoir attendre et faire très attention.

Les messages du Roi ne sont jamais simples.

— Il peut aussi bien venir de la Dame, intervint Carabella. Il ne faut pas se laisser abuser par la violence qu'il contenait. La Dame peut envoyer des rêves violents quand le besoin s'en fait sentir.

— Et certains rêves ne viennent ni de la Dame ni du Roi, répliqua Sleet avec un sourire. Ils proviennent des profondeurs de notre inconscient. Comment le savoir sans aide ? Valentin, va voir un interprète des rêves.

— Crois-tu qu'un interprète des rêves m'aiderait à retrouver la mémoire ?

— Un interprète des rêves ou un sorcier, oui. Si les rêves ne t'aident pas à retrouver ton passé, rien ne le fera.

— De plus, reprit Carabella, un rêve aussi fort ne peut rester sans analyse. Il faut penser à ta responsabilité. Si un rêve te commande quelque chose et si tu choisis de ne pas suivre cette ligne de conduite...

Elle haussa les épaules.

— C'est ton âme qui en répondra, et vite. Trouve un interprète, Valentin.

— J'avais espéré, dit Valentin en s'adressant à Sleet, que tu t'y connaissais dans ce domaine.

— Je ne suis qu'un jongleur. Trouve un interprète.

— Peux-tu m'en recommander un à Pidruid ?

— Nous allons bientôt quitter Pidruid. Attends que nous nous soyons éloignés de la ville de quelques jours de route. A ce moment-là, tu auras des rêves plus riches à proposer à l'interprète.

— Je me demande si c'est un message, dit Valentin. Et si c'est le Roi qui l'a envoyé. Qu'aurait à faire le Roi des Rêves avec un vagabond comme moi ? Cela me paraît à peine concevable.

Avec vingt milliards d'âmes sur Majipoor, comment le Roi pourrait-il trouver le temps de s'intéresser à d'autres que les gens les plus importants ?

— A Suvrael, répondit Sleet, il y a dans le palais du Roi des Rêves d'énormes machines qui explorent le monde entier et qui, toutes les nuits, envoient des messages dans les cerveaux de millions de gens. Qui sait comment ces millions de gens sont choisis ? On nous apprend une chose quand nous sommes enfants, et je sais que c'est la vérité : une fois au moins avant de quitter ce monde, nous sentirons le Roi des Rêves entrer en contact avec notre esprit, chacun d'entre nous. Je sais que cela m'est arrivé.

— Toi ?

— Plus d'une fois.

Sleet porta la main à ses cheveux rudes et plats.

— T'imagines-tu que je suis né avec les cheveux blancs ?

Une nuit, je dormais dans un hamac dans la jungle, près de Narabal. Je n'étais pas encore jongleur à l'époque, et le Roi des Rêves m'a rendu visite dans mon sommeil et il a donné des directives à mon âme, et quand je me suis réveillé, mes cheveux étaient devenus comme ça. J'avais vingt-trois ans.

— Des directives ? demanda Valentin. Quel genre de directives ?

— Des directives qui font blanchir les cheveux d'un homme entre le coucher et le lever du soleil, répondit Sleet..

Visiblement, il ne tenait pas à en dire plus. Il se leva et regarda le ciel matinal comme pour s'assurer de la hauteur du soleil.

— Je crois que nous avons assez discuté pour l'instant, ami.

Nous avons encore des couronnes à gagner pendant ce festival.

Veux-tu apprendre quelques tours nouveaux avant que Zalzan Kaval ne nous envoie au travail ?

Valentin acquiesça de la tête. Sleet alla chercher les balles et les massues. Ils sortirent dans la cour.

— Regarde, dit Sleet, et il se plaça juste derrière Carabella.

Elle tenait deux balles dans la main droite et lui une dans la gauche. Ils passèrent leurs bras libres l'un autour de l'autre...

— C'est de la double jonglerie, dit Sleet. C'est simple, même pour les débutants, mais cela fait énormément d'effet.

Carabella lança, Sleet lança et attrapa, et immédiatement ils trouvèrent le rythme, faisant aller et venir les balles sans effort, une entité dotée de quatre jambes, de deux cerveaux et deux bras qui jonglaient. Effectivement, cela paraît difficile, se dit Valentin.

— Envoie-nous les massues maintenant ! lui cria Sleet.

A mesure que Valentin, d'un coup sec du poignet, lui envoyait les massues dans la main droite, Carabella les joignait aux balles jusqu'à ce que balles et massues volent d'elle à Sleet et de Sleet à elle en une cascade étourdissante. Les quelques tentatives que Valentin avait effectuées sans témoins lui avaient enseigné à quel point il était difficile de manier autant d'objets.

Jongler avec cinq balles serait à sa portée dans quelques semaines, il

l'espérait, tout au moins ; avec quatre massues, cela pourrait également être bientôt possible ; mais en manier trois de chaque en même temps, sans parler de la coordination qu'exigeait cette double jonglerie, était un exploit qui le stupéfiait et le remplissait d'admiration. Il eut l'étrange sensation qu'il s'y mêlait une pointe de jalousie, car il voyait devant lui le corps de Sleet pressé contre celui de Carabella, formant avec elle un organisme unique, alors que quelques heures auparavant ils étaient allongés l'un contre l'autre au bord de ce ruisseau dans le parc de Pidruïd.

— Essaie, lui dit Sleet.

Il s'écarta et Carabella se plaça devant Valentin et passa le bras autour de lui. Ils ne travaillèrent qu'avec trois balles. Au début, l'appréciation de la hauteur et de la force de ses lancers posa des problèmes à Valentin et il envoyait parfois la balle hors de portée de Carabella, mais en dix minutes, il avait acquis le tour de main et, au bout d'un quart d'heure, ils travaillaient ensemble avec la même aisance que s'ils avaient répété l'exercice pendant des années. Sleet l'encourageait en applaudissant chaleureusement. Un des Skandars apparut, qui n'était pas Zalzan Kavol mais son frère Erfon qui, même pour un Skandar, était froid et sec.

— Vous êtes prêts ? demanda-t-il d'un ton rogue.

La troupe se produisait, cet après-midi-là, au domicile de l'un des puissants marchands de Pidruïd qui offrait un spectacle en l'honneur d'un duc de la province. Carabella et Valentin exécutèrent leur nouveau numéro de double jonglerie, les Skandars firent une éblouissante démonstration à l'aide de plats, de gobelets de cristal et de casseroles, puis on fit avancer Sleet pour jongler les yeux bandés.

— Est-ce possible ? demanda Valentin, impressionné.

— Regarde ! lui répondit Carabella.

Valentin regarda, mais il fut l'un des rares à le faire, car c'était le lendemain de la grande soirée de folie collective et les hobereaux qui avaient commandé le spectacle étaient las, blasés et somnolents et ne prêtaient nulle attention au talent déployé par les musiciens, les acrobates et les jongleurs qu'ils avaient engagés. Sleet s'avança, portant trois massues, et se planta devant eux, l'air confiant et résolu. Il resta un moment la tête légèrement penchée sur le côté, comme s'il écoutait le vent qui souffle entre les mondes puis, après avoir pris une longue inspiration, il commença à lancer.

— Dames et seigneurs de Pidruïd, vous avez devant vous vingt ans de pratique ! rugit Zalzan Kaval. L'ouïe la plus fine est nécessaire pour accomplir cela ! Il percevait le frémissement des massues dans l'atmosphère pendant qu'elles passent d'une main à l'autre !

Valentin se demanda comment même l'ouïe la plus fine pouvait percevoir quoi que ce fût avec le brouhaha de la conversation, le cliquetis de vaisselle et les déclarations ronflantes de Zalzan Kaval, mais Sleet ne commettait aucune erreur. Il était évident que l'exercice était difficile, même pour lui ; d'habitude il jonglait avec la régularité d'une machine et ne connaissait pas la fatigue, mais cette fois ses mains remuaient par à-coups, saisissant en toute hâte une massue tournoyante qui allait lui échapper, en happant avec une vivacité désespérée une autre qui retombait trop loin. Malgré cela, c'était une merveille de jonglerie. C'était comme si Sleet avait dans la tête une carte sur laquelle figurait la position de chacune des massues en mouvement et il tendait la main à l'endroit où il s'attendait à en trouver une et il la trouvait à cet endroit précis ou à proximité immédiate. Il réussit dix, quinze, vingt échanges des massues, puis il les rassembla toutes trois sur sa poitrine, se débarrassa de son bandeau et salua en s'inclinant profondément. Il y eut quelques maigres applaudissements.

Carabella s'approcha de lui et l'étreignit. Valentin lui donna une tape amicale sur l'épaule et la troupe quitta la scène.

Dans la pièce qui faisait office de loge, Sleet tremblait encore sous l'effet de la tension et des gouttes de sueur perlaient sur son front. Il buvait du vin de feu à grandes lampées comme si c'était de l'eau.

— M'ont-ils prêté attention ? demanda-t-il à Carabella. Ont-ils seulement remarqué ?

— Quelques-uns, répondit-elle d'un ton conciliant.

— Les porcs ! Les blaves ! éructa Sleet. Ils ne sont même pas capables de marcher d'un bout à l'autre de la pièce, et ils restent assis à discuter pendant... pendant qu'un artiste...

Jusqu'alors, Valentin n'avait jamais vu Sleet montrer de l'humeur. Décidément, jongler les yeux bandés n'était pas bon pour les nerfs. Il prit Sleet, toujours livide, par les épaules et se pencha vers lui.

— Ce qui importe, dit-il avec gravité, c'est le talent dont tu as fait preuve, et non le comportement du public. Tu étais parfait.

— Pas tout à fait, répondit Sleet, l'air maussade. Le synchronisme...

— Parfait, insista Valentin. Tout était parfaitement maîtrisé.

Tu étais majestueux. Comment peux-tu te préoccuper de la réaction de commerçants ivres ? Est-ce pour le bien de leur âme ou pour le tien que tu excelles dans ton art ?

Sleet esquissa un timide sourire.

— Jongler les yeux bandés t'oblige à puiser au plus profond de ton être.

— Je n'aime pas te voir souffrir ainsi, mon ami.

— Cela passera. Je me sens déjà un peu mieux.

— C'est toi-même qui t'infliges cette souffrance, dit Valentin. Tu n'aurais jamais dû te laisser outrager de la sorte. Je te le répète, tu étais parfait, et c'est la seule chose qui compte. Il se tourna vers Shanamir.

— Va dans la cuisine et demande si nous pouvons avoir du pain et de la viande. Sleet a travaillé trop dur. Il a besoin de reprendre des forces et le vin de feu n'est pas suffisant.

Sleet ne paraissait plus furieux et tendu, mais seulement fatigué. Il tendit une main.

— Tu as du cœur, Valentin. Et tu es doux et gai.

— Ta douleur m'a fait mal.

— La prochaine fois, je rentrerai mieux ma colère, dit Sleet.

Et puis tu as raison, Valentin, c'est pour nous-mêmes que nous jonglons. Ils ne jouent qu'un rôle secondaire. Je n'aurais pas dû l'oublier.

A deux autres reprises à Pidruïd, Valentin vit Sleet jongler les yeux bandés, à deux autres reprises, il le vit sortir de scène avec raideur et dignité, vidé de toute son énergie. Mais Valentin se rendit compte que la fatigue de Sleet n'avait rien à voir avec l'attention que lui prêtaient les spectateurs. Ce qu'il faisait était effroyablement difficile, c'était tout, et le petit homme payait son talent au prix fort. Quand Sleet souffrait, Valentin faisait tout son possible pour lui insuffler du

réconfort et des forces neuves. Valentin prenait grand plaisir à rendre service à Sleet de cette manière.

A deux reprises aussi Valentin fit de mauvais rêves. Une nuit, le Pontife lui apparut et le convoqua dans le Labyrinthe, et il y pénétra, descendant les innombrables corridors et les passages dédaléens, et l'image de Tyeveras, le vieillard étique, flottait devant lui comme un feu follet et l'entraînait vers le centre du Labyrinthe. Ils atteignirent enfin le cœur de l'inextricable dédale, et soudain le Pontife disparut et Valentin se retrouva seul, baignant dans une froide lumière verte, ne rencontrant que le vide sous ses pieds dans une interminable chute vers le centre de Majipoor. Une autre nuit, ce fut le Coronal, parcourant Pidruïd sur son char, qui lui fit signe d'approcher et l'invita à jouer aux dés. Ils se répartirent les jetons et jetèrent les dés, et Valentin s'aperçut qu'ils étaient en train de jouer avec un paquet de phalanges blanchies, et quand il demanda à qui appartenaient les os, lord Valentin éclata de rire et tira sur la brosse raide et noire de sa barbe, puis il fixa sur lui son regard dur et étincelant et répondit : « Regarde tes mains », et Valentin regarda, et ses mains n'avaient plus de doigts, ses poignets se terminaient par des moignons roses.

Valentin fit de nouveau partager ses rêves à Carabella et à Sleet. Mais ils refusèrent toute interprétation et réitérèrent seulement leur conseil de s'adresser à quelque prêtresse du sommeil quand ils auraient quitté Pidruïd. Leur départ était devenu imminent. Le festival s'achevait, les vaisseaux du Coronal ne mouillaient plus dans le port ; les routes étaient encombrées par une multitude d'habitants de la province qui quittaient la capitale pour rentrer chez eux. Zalzan Kavol donna pour instructions à sa troupe de faire dans la matinée tout ce qu'ils avaient à faire à Pidruïd car ils prendraient la route dans l'après-midi.

La nouvelle laissa Shanamir étrangement calme et abattu.

Valentin remarqua l'humeur chagrine du garçon.

— Je croyais que cela te ferait plaisir de prendre la route. Tu trouves la ville trop excitante pour partir ?

— Je suis prêt à partir n'importe quand, répondit Shanamir en secouant la tête.

— Alors, qu'y a-t-il ?

— La nuit dernière, j'ai rêvé de mon père et de mes frères.

— Tu as déjà le mal du pays, fit Valentin en souriant, et tu n'as pas

encore quitté la province.

— Ce n'est pas le mal du pays, répliqua Shanamir d'une voix triste. Ils étaient attachés et allongés sur la route, et moi je conduisais un attelage de montures, et ils m'appelaient au secours, et je ne me suis pas arrêté et les montures ont piétiné leurs corps ligotés. Il n'est pas nécessaire d'aller voir un interprète des rêves pour comprendre un rêve comme celui-là.

— Tu te sens donc coupable d'abandonner ta famille ?

— Coupable ? Oui. Et *l'argent* ! fit Shanamir.

Sa voix avait pris une intonation mordante comme s'il était un homme essayant d'expliquer quelque chose à un enfant à l'esprit obtus. Il tapota sa taille.

— L'argent, Valentin, qu'en fais-tu ? J'ai là-dedans quelque cent soixante royaux, provenant de la vente de mes animaux, l'as-tu oublié ? Une fortune ! De quoi nourrir ma famille pendant toute l'année et une partie de l'année prochaine ! Leur avenir dépend de mon retour sans encombre à Falkynkip avec l'argent.

— Et ton intention était de ne pas le leur donner ?

— J'ai été engagé par Zalzan Kavol. Que va-t-il se passer s'il part dans une autre direction ? Si je rapporte l'argent à la maison, je ne vous retrouverai peut-être jamais si vous vagabondez sur Zimroel. Et si je pars avec les jongleurs, je vole l'argent de mon père, l'argent qu'il attend et dont il a besoin. Tu vois ?

— Il y a une solution toute simple, dit Valentin. A quelle distance se trouve Falkynkip d'ici ?

— Deux jours en allant vite, trois sans se presser.

— C'est tout près. Je suis sûr que l'itinéraire de Zalzan Kavol n'a pas encore été tracé. Je vais aller lui parler sur-le-champ.

Pour lui, une ville en vaut une autre. Je vais le persuader de prendre la route de Falkynkip en sortant d'ici. Quand nous arriverons à proximité du ranch de ton père, tu t'esquiveras pendant la nuit, tu remettras tranquillement l'argent à un de tes frères et tu viendras discrètement nous rejoindre avant l'aube.

Ainsi personne ne pourra te blâmer et tu seras libre de poursuivre ta

route.

Shanamir ouvrit de grands yeux.

— Tu crois que tu pourras arracher une faveur à ce Skandar ?
Comment vas-tu faire ?

— Je peux toujours essayer.

— Il va te jeter par terre de rage si tu lui demandes quelque chose. Il ne supporte pas plus que l'on contrarie ses projets que tu n'accepterais qu'un troupeau de blaves décide de la manière dont tu dois conduire tes affaires.

— Laisse-moi lui parler, reprit Valentin, et nous verrons bien. J'ai des raisons de penser que Zalzan Kavol n'est pas aussi dur au fond de lui-même qu'il aimerait nous le faire croire. Où est-il ?

— Il s'occupe de sa roulotte, il la prépare pour le voyage.

Sais-tu où elle se trouve ?

— Oui, je sais, répondit Valentin. Vers le front de mer.

Les jongleurs voyageaient de ville en ville dans une belle roulotte qui était garée à quelques pâtés de maisons de l'auberge car elle était trop large pour emprunter les petites rues. C'était un véhicule imposant et coûteux, d'aspect noble et majestueux, une œuvre remarquable réalisée par des artisans de l'une des provinces de l'intérieur. La carcasse de la roulotte était composée de longs chevrons de bois léger et flexible débités en larges planches arquées collées avec de la glu incolore et parfumée et attachées par de souples brins d'osier provenant des marais du Sud. Sur cette élégante armature, on avait tendu une couche de peaux de sticks tannées et assemblées à l'aide de gros crins jaunes venant du corps même des hideuses créatures.

En approchant de la roulotte, Valentin découvrit Erfon Kavol et un autre des Skandars, Gibor Haern, en train de graisser avec application les traits du véhicule, alors que de l'intérieur de la roulotte provenaient des hurlements de rage, si tonitruants et si violents qu'elle donnait l'impression de tanguer.

— Où est votre frère ? demanda Valentin.

Gibor Haern désigna la roulotte d'un signe de tête peu engageant.

— Ce n'est pas le bon moment pour le déranger.

— J'ai à lui parler.

— Il est occupé, dit Erfon Kavol, avec ce voleur de petit sorcier que nous payons pour nous guider à travers les provinces, et qui voudrait quitter notre service à Pidruïd juste au moment où nous nous préparons à partir. Entrez, si vous voulez, mais vous le regretterez.

Les vociférations qui s'élevaient de la roulotte devenaient de plus en plus fortes. Soudain la porte du véhicule s'ouvrit à la volée et un être minuscule en jaillit, un vieux Vroon au visage parcheminé, pas plus grand qu'un jouet, qu'une poupée, une petite créature légère comme une plume, aux membres tentaculaires et visqueux, à la peau d'une couleur verdâtre passée et aux immenses yeux dorés que la peur faisait briller.

Une tache jaune pâle, qui pouvait être du sang, couvrait la joue anguleuse du Vroon tout près du bec qui lui tenait lieu de bouche.

Zalzan Kavol apparut immédiatement après, sa stature terrifiante s'encadra dans la porte, la fourrure hérissée de fureur, ses énormes mains semblables à des paniers brassant l'air en moulinets impuissants.

— Attrapez-le ! cria-t-il à ses frères. Ne le laissez pas s'enfuir !

Erfon Kavol et Gibor Haern se levèrent pesamment et formèrent un mur hirsute qui coupait la retraite du Vroon. Le petit être pris au piège, paniqué, s'arrêta, fit demi-tour et alla se jeter aux genoux de Valentin.

— Seigneur, murmura le Vroon en s'agrippant à lui, protégez-moi ! Il est fou et il me tuerait sous l'effet de la colère !

— Retiens-le là-bas, Valentin, dit Zalzan Kavol.

Le Skandar s'approcha. Valentin fit au petit Vroon tremblant un bouclier de son corps et, hardiment, il fit face à Zalzan Kavol.

— Contrôlez votre colère, voulez-vous. Si vous tuez ce Vroon, nous resterons à jamais coincés à Pidruïd.

— Je n'ai pas l'intention de le tuer, gronda Zalzan Kavol. Je n'ai aucune envie de passer des années à recevoir des messages effroyables.

— Il n'a pas l'intention de me tuer, intervint le Vroon d'une voix chevrotante, seulement de me balancer contre un mur de toutes ses forces.

— Pourquoi cette querelle ? demanda Valentin, Peut-être puis-je servir de médiateur.

— Cette dispute ne vous concerne pas, fit Zalzan Kavol d'un air menaçant. Otez-vous de mon chemin, Valentin.

— Il vaudrait peut-être mieux attendre que votre colère retombe.

Les yeux de Zalzan Kavol lancèrent des éclairs. Il avança et s'arrêta à un mètre de Valentin qui put sentir les effluves de colère émanant du corps velu du Skandar. Zalzan Kavol bouillait toujours de rage. Il pourrait bien se faire, se dit Valentin, qu'il nous balance tous les deux contre le mur. Erfon Kavol et Gibor Haern regardaient la scène de côté, Peut-être n'avaient-ils jusqu'alors jamais vu quelqu'un défier leur frère. Il y eut un long moment de silence. Les mains de Zalzan Kavol étaient agitées de frémissements convulsifs, mais il resta où il était.

Finalement, il reprit la parole.

— Ce Vroon est le magicien Autifon Deliamber, dit-il. Je l'ai engagé pour me guider dans les terres et pour me protéger contre les supercheries des Métamorphes. Il vient de passer à Pidruïd toute une semaine de vacances à mes frais. Et maintenant que le moment est venu de partir, il vient me demander de trouver un autre guide et m'annoncer que cela ne l'intéresse plus de voyager de village en village. Est-ce ainsi que tu conçois la manière dont on respecte un contrat, sorcier ?

— Je suis vieux et las, répondit le Vroon, et ma magie n'est plus ce qu'elle était, et parfois, j'ai l'impression de commencer à oublier la route. Mais si vous le désirez toujours, je vous accompagnerai comme convenu, Zalzan Kavol.

Le Skandar parut stupéfait.

— Quoi ?

— J'ai changé d'avis, reprit Autifon Deliamber d'un ton légèrement narquois en lâchant les jambes de Valentin et en se montrant à Zalzan Kavol.

Le Vroon se déroula et déploya ses nombreux bras mous à l'aspect

caoutchouteux, comme s'il en déchargeait une insupportable tension. Puis il leva hardiment les yeux vers l'énorme Skandar et déclara :

— Je respecterai mon contrat.

— Pendant une heure et demie, dit Zalzan Kavol, l'air abasourdi, sans tenir aucun compte de mes prières, ni même de mes menaces, vous m'avez répété que vous vouliez rester à Pidruïd, ce qui m'a mis dans une telle rage que j'étais prêt à vous écrabouiller, pour mon malheur aussi bien que pour le vôtre, car un sorcier mort n'est plus bon à grand-chose et le Roi des Rêves m'aurait fait subir d'horribles tourments si j'avais fait cela, et pendant tout ce temps vous vous êtes obstiné, et pendant tout ce temps vous avez dénoncé notre contrat et vous m'avez dit de m'adresser ailleurs pour trouver un guide. Et maintenant, d'une seconde à l'autre, vous vous rétractez.

— Oui.

— Auriez-vous la bonté de me dire pourquoi ?

— Je n'ai aucune raison, répondit le Vroon, sinon, peut-être, que ce jeune homme me plaît, que j'admire son courage et sa bonté et la chaleur de son âme, et puisqu'il part avec vous, je repartirai avec vous, par égard pour lui et pour nulle autre raison. Cela satisfait-il votre curiosité, Zalzan Kavol ?

Le Skandar grondait et postillonnait d'exaspération et il gesticulait violemment avec sa paire de mains extérieures comme s'il essayait de les dégager de l'enchevêtrement d'un roncier. Pendant un instant, il parut sur le point d'éclater en une nouvelle flambée de rage incontrôlable et donna l'impression de ne se maîtriser qu'au prix d'un effort désespéré.

— Hors de ma vue, sorcier, avant que je ne te jette contre un mur de toute façon ! rugit-il finalement. Et que le Divin vous ait en sa sainte garde si vous n'êtes pas ici cet après-midi pour prendre la route avec nous !

— A la deuxième heure après-midi, fit Autifon Deliamber d'un ton courtois. Je serai ponctuel, Zalzan Kavol.

Puis, se tournant vers Valentin, il ajouta :

— J'ai une dette envers vous, et je l'acquitterai plus tôt que vous ne pensez.

Sur ces mots, le Vroon s'éclipsa rapidement.

— C'était de la folie de votre part, reprit Zalzan Kavol après un moment, de vous entremettre dans notre querelle. Il aurait pu y avoir de la violence, Valentin.

— Je sais.

— Et si je vous avais blessés tous les deux ?

— J'ai eu le sentiment que vous étiez capable de retenir votre colère. J'avais raison, non ?

Zalzan Kavol le gratifia de la grimace qui était pour un Skandar l'équivalent d'un sourire.

— J'ai retenu ma colère, c'est vrai, mais seulement parce que j'étais tellement ébahi par votre insolence que ma propre surprise m'a arrêté. Quelques minutes de plus... ou bien si Deliamber avait continué à contrecarrer mes projets...

— Mais il a accepté d'honorer le contrat, fit remarquer Valentin.

— C'est exact. Et je suppose que, dans ces conditions, j'ai moi aussi, une dette envers vous. Engager un nouveau guide aurait pu nous retarder de plusieurs jours. Je vous remercie, Valentin, fit Zalzan Kavol avec une grâce pataude.

— Y a-t-il vraiment une dette entre nous ? Le Skandar se raidit soudain.

— Que voulez-vous dire ?

— J'ai besoin que vous me fassiez une petite faveur. Si je vous ai rendu un service, puis-je vous demander maintenant de reconnaître ce service ?

— Allez-y, fit Zalzan Kavol d'un ton glacial.

Valentin fit une longue inspiration.

— Shanamir est de Falkynkip. Avant qu'il ne prenne la route avec nous, il a une mission à accomplir là-bas. Un point d'honneur familial.

— Eh bien, qu'il aille à Falkynkip, alors, et qu'il nous rejoigne où que nous soyons.

— Il craint de ne pas pouvoir nous retrouver s'il se sépare de nous.

— Que demandez-vous, Valentin ?

— Que nous tracions notre itinéraire de manière à passer à quelques heures de route de la maison du garçon.

Zalzan Kavol regardait Valentin d'un œil noir.

— Mon guide prétend que mon contrat est sans valeur, dit-il d'un ton sinistre, puis un apprenti jongleur se met en travers de ma route, puis on me demande d'organiser ma tournée en fonction de l'honneur de la famille d'un palefrenier. La journée commence à être pénible, Valentin.

— Si rien d'urgent ne vous appelle ailleurs, reprit Valentin avec espoir, Falkynkip n'est qu'à deux ou trois jours de voyage au nord-est. Et le garçon...

— Assez ! cria Zalzan Kavol. Nous prendrons la route de Falkynkip. Et après cela, plus de faveurs. Laissez-moi maintenant. Erfon ! Haern ! La roulotte est-elle prête pour la route ?

11

L'intérieur de la roulotte de Zalzan Kavol était aussi splendide que l'extérieur. Le plancher était fait de lattes sombres et luisantes de bois de noctiflore, soigneusement cirées et chevillées avec un art consommé. À l'arrière, dans le compartiment réservé aux passagers, de gracieux chapelets de graines séchées et des glands de soie étaient suspendus au plafond voûté et les murs étaient tendus de fourrures à motifs de rosaces et de bandes de tissu arachnéen. Il y avait de la place pour cinq ou six personnes de la taille d'un Skandar, bien que le compartiment ne fût pas vraiment spacieux. Au centre de la roulotte, il y avait un espace réservé aux effets personnels, malles et colis, et aux accessoires des jongleurs, tout le barda de la troupe, et à l'avant, sur une plate-forme surélevée et découverte, se trouvait le siège du conducteur, assez large pour que deux Skandars ou trois humains puissent y tenir de front.

Aussi vaste et princière que fût la roulotte, un véhicule digne d'un duc ou même d'un Coronal, elle était extrêmement légère, suffisamment légère pour flotter sur une colonne d'air chaud produite par des rotors magnétiques placés dans ses entrailles.

Aussi longtemps que Majipoor tournerait sur son axe, les rotors en feraient autant, et quand les rotors tournaient, la roulotte flottait à quelque trente centimètres au-dessus du sol et pouvait aisément être tirée par un attelage de montures harnachées.

En fin de matinée. Ils terminèrent le chargement de la roulotte, et se rendirent à l'auberge pour déjeuner. Valentin fut surpris de voir Vinorkis, le Hjort à la peau pigmentée d'orange, apparaître à cet instant et prendre un siège à côté de Zalzan Kavol. Le Skandar martela la table du poing pour attirer l'attention et se mit à hurler :

— Je vous présente notre nouvel administrateur. Voici Vinorkis, qui me secondera pour trouver des engagements, pour prendre soin de notre matériel et pour remplir les innombrables tâches qui m'incombent actuellement !

— Oh, non ! murmura Carabella entre ses dents, il a engagé un Hjort. Et c'est cet être bizarre qui ne nous a pas quittés des yeux de toute la semaine !

Vinorkis leur adressa son hideux sourire de Hjort découvrant une triple rangée de cartilages élastiques et parcourut la table de ses gros yeux protubérants.

— Ainsi, vous étiez sérieux quand vous parliez de vous joindre à nous, dit Valentin. J'ai cru que ce n'était qu'une plaisanterie quand vous m'avez dit que vous jongliez avec les chiffres.

— Il est bien connu que les Hjorts ne plaisantent jamais, répondit le Hjort avec gravité avant d'éclater d'un rire énorme.

— Mais que devient votre commerce de peaux de haigtig ?

— J'ai vendu tout mon stock au marché, dit le Hjort, et puis j'ai pensé à vous, ne sachant pas où vous seriez le lendemain et vous en moquant éperdument. Je vous ai admiré. Je vous ai envié. Et je me suis demandé : vas-tu passer le reste de ta vie à colporter des peaux de haigus, Vinorkis, ou bien vas-tu essayer autre chose ? Pourquoi pas une existence vagabonde ? Alors j'ai proposé mes services à Zalzan Kavol quand j'ai appris par hasard qu'il avait besoin d'un assistant. Et me voici !

— Et vous voici, reprit Carabella d'une manière acerbe.

Soyez le bienvenu !

Après un solide repas, ils se préparèrent à partir. Shanamir alla chercher les quatre montures de Zalzan Kavol dans l'écurie, parlant doucement aux animaux pour les calmer pendant que les Skandars les harnachaient. Zalzan Kavol prit les rênes ; son frère Heitrag s'assit près de lui, avec Autifon Deliamber tassé sur le côté. Shanamir les accompagnait en chevauchant sa propre monture. Valentin grimpa dans le douillet et luxueux compartiment des passagers en compagnie de Carabella, de Vinorkis, de Sleet et des quatre autres Skandars. Il y eut maints changements de position avant que tout le monde soit confortablement installé. « Hue ! » cria Zalzan Kavol, et la roulotte s'ébranla, traversa la ville, sortit par la porte de Falkynkip et prit la direction de l'est en suivant la grande voie par laquelle Valentin était entré dans Pidruïd une semaine plus tôt, jour pour jour.

La chaleur estivale écrasait la plaine côtière et l'air était lourd et humide. Déjà les resplendissantes fleurs des palmiers de feu commençaient à se flétrir et à se faner, et la route était jonchée de pétales, comme après une chute de neige cramoisie.

La roulotte avait plusieurs fenêtres – des feuilles de peau de stick, minces et résistantes, de la meilleure qualité, parfaitement transparentes – et, dans un silence empreint d'une étrange gravité, Valentin regardait Pidruïd s'estomper et disparaître dans le lointain, cette grande cite de onze millions d'âmes où il avait jonglé devant le Coronal, goûté des alcools forts et des nourritures épicées et passé une nuit de festival dans les bras de la brune Carabella.

Et maintenant la route s'ouvrait devant eux. Qui savait ce que leur réservait le voyage, qui savait quelles aventures ils allaient vivre ?

Il n'avait aucun dessein particulier et était prêt à accueillir toutes les propositions. Il brûlait seulement de jongler de nouveau, de réaliser de nouvelles prouesses techniques, de dépasser le stade de l'apprentissage et se joindre à Sleet et Carabella dans leurs numéros les plus difficiles, voire de jongler avec les Skandars eux-mêmes. Pourtant Sleet l'avait bien prévenu : seul un maître de l'art pouvait se hasarder à jongler avec eux, car leur double paire de bras leur conférait un avantage décisif et aucun humain ne pouvait espérer rivaliser avec eux. Mais Valentin avait vu Sleet et Carabella lancer avec les Skandars et, peut-être, le moment venu, pourrait-il en faire autant. Que pouvait-il demander de plus que de devenir un maître digne de jongler avec Zalzan Kavol et ses frères ?

— Tu as l'air si heureux d'un seul coup, Valentin, dit Carabella.

— C'est vrai ?

— Comme le soleil. Tu es radieux. Il y a une lumière qui ruisselle de toi.

— Ce sont mes cheveux blonds, dit-il pour se montrer complaisant. Ils te donnent cette illusion.

— Non. Non. Tu as souri tout à coup...

Il frotta une main contre les siennes.

— Je pensais à la route qui s'ouvrait devant nous. Une vie saine et libre. Parcourir Zimroel d'un bout à l'autre, nous arrêter pour jouer, apprendre de nouveaux exercices. Je veux devenir le meilleur jongleur humain de Majipoor !

— Tu as une bonne chance, fit Sleet. Tu as des dons énormes. Il ne te manque plus que l'entraînement.

— Pour cela, je compte sur Carabella et sur toi.

— Et pendant que tu pensais à la jonglerie, reprit paisiblement Carabella, moi, je pensais à toi, Valentin.

— Moi aussi, je pensais à toi, souffla-t-il, confus. Mais j'avais honte de le dire à voix haute.

La roulotte avait atteint la route en lacet de la falaise qui montait jusqu'au vaste plateau. Elle s'élevait lentement. A certains endroits elle formait des angles si aigus que la roulotte pouvait à peine prendre le virage, mais Zalzan Kavol était aussi brillant conducteur que jongleur et il réussit à prendre tous les lacets sans encombre. Ils atteignirent bientôt le sommet de la falaise. En contrebas, la ville de Pidruïd ressemblait à une carte d'elle-même, aplatie et ramassée, enserrant les échancrures de la côte. A cette hauteur l'air était plus sec mais guère plus frais et, en cette fin d'après-midi, le soleil dardait des rayons de feu et il n'y avait aucun moyen d'échapper à cette chaleur desséchante avant qu'il ne commence à se coucher.

Ils firent halte pour la nuit dans un village poussiéreux du plateau, sur la route de Falkynkip. Pendant la nuit, Valentin, couché sur une paillasse rugueuse, fit de nouveau un rêve anxieux. Une fois de plus il évoluait au milieu des Puissances de Majipoor. Dans un vaste hall dallé de pierre où se répercutait l'écho, le Pontife trônait à une

extrémité et le Coronal à l'autre.

Percé dans le plafond, un œil de lumière terrifiant, semblable à un petit soleil, projetait un impitoyable éclat blanc. Valentin était porteur d'un message de la Dame de l'Ile, mais il ne savait pas s'il devait le remettre au Pontife ou au Coronal, et dès qu'il se dirigeait vers l'une des Puissances, elle se retirait à l'infini à son approche. Toute la nuit se passa en aller et retour épuisants sur le sol glacé et glissant, à tendre des mains suppliantes vers l'une ou l'autre des Puissances qui, à chaque fois s'évanouissaient.

La nuit suivante, dans une ville des faubourgs de Falkynkip, il rêva encore du Pontife et du Coronal. Ce fut un rêve nébuleux, et Valentin n'en eut pas d'autre souvenirs que de vagues impressions

de

personnae-majestueux

et

effrayants,

d'assemblées énormes pompeuses et d'une impossibilité de communiquer. Il s'éveilla avec un sentiment de malaise profond et douloureux. Il recevait de toute évidence des rêves de la plus haute importance, mais il était impuissant à les interpréter.

— Les Puissances t'obsèdent et refusent de te laisser en repos, lui dit Carabella, le matin venu. On dirait que tu es uni à elles par des liens indissolubles. Ce n'est pas naturel de rêver si fréquemment de personnages aussi importants. Je suis sûre qu'il s'agit de messages.

— Dans la chaleur de la journée, fit Valentin en hochant la tête, je m'imagine sentir les mains froides du Roi des Rêves qui me pressent les tempes. Et quand je ferme les yeux, je sens ses doigts s'insinuer dans mon âme.

Carabella lui jeta un regard rempli d'inquiétude.

— Es-tu sûr que ces messages proviennent du Roi des Rêves ?

— Non, je ne peux pas en être sûr. Mais je pense...

— Peut-être la Dame...

— La Dame envoie des rêves plus cléments, plus doux, enfin je crois, reprit Valentin. Je crains fort qu'il ne s'agisse de messages du Roi. Mais que me veut-il ? Quel crime ai-je commis ?

— Valentin, va voir un interprète des rêves à Falkynkip, comme tu l'as promis, fit-elle, le visage sombre.

— Oui, je vais en chercher un.

— Puis-je faire une recommandation ? demanda Autifon Deliamber, se joignant inopinément à la conversation.

Valentin n'avait pas vu approcher le petit Vroon rabougri. Il baissa sur lui un regard étonné.

— Pardon, fit le petit magicien d'un ton désinvolte. Je me suis trouvé à entendre votre conversation. Vous pensez être troublé par des messages ?

— Je ne vois pas ce que cela pourrait être d'autre.

— En êtes-vous certain ?

— Je ne peux être certain de rien. Pas même de mon nom, ni du vôtre, ni du jour de la semaine.

— Les messages sont rarement ambigus. Quand le Roi ou la Dame s'adressent à nous, nous le savons sans l'ombre d'un doute, dit Deliamber.

— J'ai l'esprit embrumé en ce moment, fit Valentin en secouant la tête. Je n'ai plus aucune certitude. Mais ces rêves me tourmentent et il me faut trouver des réponses, même si j'ai de la peine à formuler les questions.

Le Vroon se pencha pour prendre la main de Valentin avec un de ses délicats tentacules aux ramifications embrouillées.

— Faites-moi confiance. Votre esprit est peut-être brumeux, mais pas le mien, et je vous vois très distinctement. Mon nom est Deliamber, le vôtre est Valentin, et nous sommes aujourd'hui le cinquième jour de la neuvième semaine d'été, et à Falkynkip, vous trouverez l'interprète des rêves Tisana, qui est mon amie et mon alliée et qui vous aidera à trouver votre voie.

Allez la voir et donnez-lui mes salutations et toute mon affection. Le

temps est venu pour vous de commencer à vous remettre du malheur qui vous est arrivé.

— Un malheur ? Un malheur ? Quel malheur ?

— Allez consulter Tisana, répéta le Vroon d'une voix ferme.

Valentin se mit à la recherche de Zalzan Kavol qu'il trouva en conversation avec quelqu'un du village. Quand le Skandar eut terminé, il se tourna vers Valentin qui lui dit :

— Je demande la permission de passer la nuit de demain à Falkynkip à l'écart de la troupe.

— C'est aussi une question d'honneur familiale demanda Zalzan Kavol d'un ton sarcastique.

— C'est une affaire personnelle. Puis-je ?

Le Skandar fit un impressionnant haussement de ses quatre épaules.

— Il y a quelque chose d'étrange chez vous, quelque chose qui m'embarrasse. Mais faites comme vous l'entendez. De toute façon, nous jouons demain à Falkynkip, à la foire. Dormez où vous voulez, mais soyez prêt à partir à la première heure Soldi matin, vu ?

12

Falkynkip n'était en aucune manière comparable à l'immense et tentaculaire Pidruïd, mais elle était pourtant loin d'être sans importance, chef-lieu et métropole d'une vaste région d'élevage. Près de huit cent mille personnes vivaient dans Falkynkip et ses faubourgs, et cinq fois plus dans la campagne alentour. Mais Valentin remarqua que le rythme de vie était bien différent de celui de Pidruïd. Peut-être était-ce en partie dû à sa situation sur ce plateau aride et brûlant plutôt que le long de la côte au climat humide et tempéré, mais ici les gens se déplaçaient d'un pas mesuré et sans nulle hâte apparente.

Shanamir fut invisible pendant la journée de Steldi. Il s'était, à vrai dire, esquivé dès la nuit précédente pour rejoindre la ferme de son père, à quelques heures de marche au nord de la ville où, d'après ce qu'il déclara à Valentin le lendemain matin, il avait laissé l'argent rapporté de Pidruïd et un message dans lequel il expliquait qu'il partait courir le monde pour chercher l'aventure et la sagesse, et il s'était débrouillé pour repartir sans que l'on s'en aperçoive. Mais il ne

supposait pas que son père allait accepter de gaieté de cœur de renoncer à un aide aussi capable et utile et, craignant que les gardes municipaux ne se lancent à sa recherche, Shanamir proposa de passer le reste de son séjour à Falkynkip caché dans la roulotte. Valentin expliqua la situation à Zalzan Kavol qui donna son accord avec sa mauvaise grâce habituelle.

Cet après-midi-là, les jongleurs arrivèrent à la foire en défilant. Carabella et Sleet ouvraient la marche, lui battant un tambour et elle agitant un tambourin en chantant :

— Qui peut nous accorder une couronne, un pesant ?

Approchez, bonnes gens, veuillez vous installer. Et vous serez remplis d'un fol étonnement. Approchez, approchez, venez nous voir jongler ! Qui peut nous accorder un mètre, un kilomètre ?

Approchez, bonnes gens, et regardez-nous faire. Souriez en voyant bols, tasses et assiettes tournoyer et danser tout là-haut dans les airs !

Qui peut nous accorder une heure ou même un jour ?

Donnez une piécette, prenez juste un moment, Et tous vos lourds soucis partiront pour toujours ! Nous apportons la joie et l'émerveillement.

Mais la joie et l'émerveillement étaient bien loin de l'esprit de Valentin ce jour-là et il jongla piètrement. Il était tendu et perturbé par de trop nombreuses nuits de sommeil agité, mais il était aussi dévoré d'ambitions qui dépassaient ses capacités du moment et l'incitaient à trop présumer de lui. A deux reprises il laissa échapper des massues, mais Sleet lui avait montré comment prétendre que cela faisait partie de l'exercice et la foule semblait indulgente. Mais se le pardonner était une autre histoire. Il se dirigea avec morosité vers une buvette pendant que les Skandars occupaient le centre de la scène.

Il regarda à distance travailler les six gigantesques êtres hirsutes tissant de leurs vingt-quatre bras des motifs compliqués sans commettre la moindre faute. Chacun d'eux jonglait avec sept poignards tout en en lançant et recevant constamment d'autres et l'effet était spectaculaire. La tension montait à mesure que l'échange silencieux des armes effilées se prolongeait. Les placides bourgeois de Falkynkip étaient tenus sous le charme.

En observant les Skandars, Valentin regretta d'autant plus sa médiocre prestation. Depuis Pidruïd il avait brûlé de se retrouver devant un

public – les mains lui démangeaient de sentir le contact des massues et des balles – et quand ce moment était finalement arrivé, il s'était montré maladroit.

Aucune importance. Il y aurait d'autres marchés, d'autres foires.

Année après année, la troupe allait parcourir tout le continent de Zimroel, et il brillerait, il éblouirait le public ; ils réclameraient à grands cris Valentin le jongleur, ils multiplieraient les rappels, jusqu'à ce que Zalzan Kavol lui-même en fasse une jaunisse. Le prince des jongleurs, oui, leur monarque, le Coronal des saltimbanques ! Pourquoi pas ? Il avait un don. Valentin se prit à sourire. Son humeur maussade se dissipait. Était-ce l'effet du vin ou sa bonne humeur naturelle qui : reprenait le dessus ? Après tout, cela ne faisait qu'une semaine qu'il avait commencé à pratiquer son art, et il avait brûlé les étapes. Qui pouvait prédire quels sommets il atteindrait après un ou deux ans de pratique ?

Il s'aperçut qu'Autifon Deliamber était arrivé à ses côtés.

— On peut trouver Tisana dans la rue des Porteurs d'eau, dit le minuscule sorcier. Elle vous attend très bientôt.

— Alors, vous lui avez parlé de moi ?

— Non, répondit Deliamber.

— Mais elle m'attend. Ah ! ah ! c'est de la sorcellerie.

— Quelque chose comme ça, fit le Vroon avec une contorsion des membres qui devait tenir lieu de haussement d'épaules. Allez-y vite.

Valentin acquiesça de la tête. Il releva les yeux. Les Skandars avaient terminé, et Sleet et Carabella faisaient une démonstration de double jonglerie. Comme leurs gestes à tous deux étaient élégants. Quel calme, quelle confiance et quelle vivacité. Et qu'elle était belle. Carabella et Valentin ne s'étaient plus aimés depuis la nuit du festival, bien qu'ils eussent parfois dormi côte à côte. Cela faisait une semaine maintenant et il s'était senti éloigné et détaché d'elle bien qu'elle ne lui eût apporté que chaleur et réconfort. C'était à cause de ces rêves qui l'épuisaient et distraient son attention. Alors, en route pour la demeure de Tisana et puis, demain, peut-être, une nouvelle étreinte avec Carabella...

— La rue des Porteurs d'eau, dit-il à Deliamber. Très bien. Y

aura-t-il une plaque pour indiquer la maison ?

— Vous demanderez, répondit Deliamber.

Au moment où Valentin se mettait en route, le Hjort Vinorkis surgit de derrière la roulotte et demanda :

— Alors, comme ça, vous allez passer la nuit en ville ?

— J'ai une course à faire, répondit Valentin.

— Vous voulez de la compagnie ? demanda le Hjort en éclatant de son rire vulgaire et bruyant. Nous pourrions faire ensemble la tournée des tavernes, hein ? Ça ne me déplairait pas de passer quelques heures loin de toute cette jonglerie.

— C'est le genre de chose que l'on ne peut faire que seul, dit Valentin avec gêne.

Vinorkis l'observa quelques instants.

— Pas trop bien disposé à mon égard, hein ?

— Je vous en prie. C'est exactement comme je vous l'ai dit : c'est quelque chose que je dois faire tout seul. Croyez-moi, il n'est pas question pour moi de faire la tournée des tavernes ce soir.

Le Hjort haussa les épaules.

— D'accord. Faites comme vous l'entendez, moi ça m'est égal. Je voulais simplement vous aider à vous amuser un peu...

Vous montrer la ville, vous emmener dans quelques-uns de mes endroits préférés...

— Une autre fois, fit vivement Valentin.

Il prit à grands pas la direction de la ville.

La rue des Porteurs d'eau fut assez facile à trouver – la ville était ordonnée et n'avait rien du labyrinthe médiéval de Pidruïd, et aux principaux carrefours, des plans clairs et détaillés de la ville étaient affichés – mais trouver la demeure de l'interprète des rêves Tisana lui prit beaucoup plus de temps, car la rue était longue et les gens auxquels il demandait son chemin se contentaient de montrer par-dessus leur épaule la direction du nord. Il suivit cette direction et, à la tombée du soir, il arriva devant une petite maison grise dans un

quartier résidentiel bien éloigné de la place du marché. Sur la porte d'entrée rongée par les intempéries deux des symboles des Puissances étaient représentés, les éclairs entrecroisés du Roi des Rêves et le triangle dans le triangle qui était l'emblème de la Dame de l'Île du Sommeil.

Tisana était une robuste femme d'âge mûr, au corps massif, à la taille très au-dessus de la moyenne, au visage large et lourd, et au regard froid et pénétrant. Son épaisse chevelure brune, striée de mèches blanches, était dénouée et retombait sur ses épaules. Ses bras nus, émergeant d'une chemise de coton gris, étaient lourds et puissants bien qu'un peu de chair fiasque ballottât à chaque mouvement. Une impression de force et de sagesse émanait d'elle.

Elle salua Valentin en l'appelant par son nom et l'invita à se mettre à son aise.

— Je vous apporte, comme vous devez déjà le savoir, les salutations et toute l'affection d'Autifon Deliamber, dit-il.

L'interprète des rêves hocha la tête avec gravité.

— Oui, il est déjà entré en contact avec moi. La canaille !

Malgré ses tours pendables, j'ai plaisir à recevoir son affection.

Vous lui transmettez la même chose de ma part.

Elle se déplaçait dans la petite pièce obscure, tirant des tentures, allumant trois grosses bougies rouges et de l'encens.

Le mobilier était épars, composé seulement d'un tapis de haute laine dans les tons gris et noir, d'une vénérable table en bois sur laquelle se dressaient les bougies et d'une armoire antique. En se livrant à ses préparatifs, elle reprit :

— Cela fait près de quarante ans que je connais Deliamber, le croiriez-vous ? Nous nous sommes rencontrés pour la première fois au tout début du règne de Tyeveras, à l'occasion d'un festival à Piliplok, pour la venue du nouveau Coronal, lord Malibor, celui qui s'est noyé en chassant le dragon de mer. Le petit Vroon était déjà perspicace à cette époque. Nous étions dans la rue en train d'acclamer lord Malibor quand Deliamber nous a dit : « Il mourra avant le Pontife, vous savez », du ton dont il aurait prédit que le vent du sud, en se levant, allait apporter la pluie. C'était une chose horrible à dire et je le lui ai fait

remarquer. Mais cela ne l'a pas dérangé. C'est une drôle d'histoire quand le Coronal meurt le premier et quand le Pontife continue à vivre. Quel âge peut maintenant avoir Tyeveras, à votre avis ? Cent ans ? Cent vingt ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, répondit Valentin.

— Il est vieux, très vieux. Il est resté longtemps Coronal avant d'entrer dans le Labyrinthe. Et il vit maintenant le règne de son troisième Coronal, vous imaginez cela ? Je me demande s'il survivra également à lord Valentin. Ses yeux se posèrent sur Valentin.

— Je suppose que Deliamber sait cela aussi. Voulez-vous boire le vin avec moi maintenant ?

— Oui, répondit Valentin que ces manières carrées et cette familiarité mettaient mal à l'aise, ainsi que la sensation qu'elle lui donnait d'en savoir beaucoup plus que lui-même sur son propre compte.

Tisana sortit un pichet en grès sculpté et servit deux généreuses rasades. Ce n'était pas le vin de feu de Pidruïd, mais un breuvage plus sombre et plus épais qu'adouçissait un léger goût de menthe poivrée et de gingembre et d'autres ingrédients plus mystérieux. Il but une petite gorgée, puis une autre, et après la seconde, elle lui dit d'un ton détaché :

— Il contient la drogue, vous savez.

— La drogue ?

— Pour interpréter les rêves.

— Ah ! Oui, naturellement.

Embarrassé par son ignorance, Valentin fronça les sourcils et baissa les yeux sur son gobelet. Le vin était rouge foncé, presque pourpre, et sa surface lui renvoyait sa propre image déformée à la lueur des bougies. Quelle est la marche à suivre ?

se demanda-t-il. Était-il supposé lui raconter tout de suite ses récents rêves ? Il valait mieux attendre. Il but péniblement son verre à petites gorgées et la vieille femme lui versa immédiatement une nouvelle rasade, remplissant jusqu'au bord le sien qu'elle avait à peine touché.

— Cela fait longtemps que vous avez fait interpréter vos rêves pour la dernière fois ? demanda-t-elle.

— Très longtemps, je le crains.

— C'est évident. C'est maintenant que vous me versez mes honoraires. Vous allez trouver le prix plus élevé que ce dont vous vous souvenez, Valentin chercha sa bourse.

— Cela fait si longtemps...

— ... que vous ne vous en souvenez pas. Je demande dix couronnes maintenant. Il y a de nouvelles taxes et autres tracasseries. Du temps de lord Voriach, c'était cinq couronnes, et quand j'ai commencé à interpréter les rêves, sous le règne de lord Malibor, je demandais deux couronnes ou deux couronnes et demie. Est-ce une trop grosse dépense pour vous ?

C'était la somme qu'en sus du vivre et du couvert Zalzan Kavol lui versait par semaine. Mais il était arrivé à Pidruïd avec la bourse bien garnie – sans savoir ni comment ni pourquoi –, près de soixante royaux, et il lui en restait la majeure partie. Il tendit un royal à l'interprète des songes, et elle laissa négligemment tomber la pièce dans une coupe de porcelaine verte qui se trouvait sur la table. Il se mit à bâiller. Elle l'observait attentivement. Il but encore ; elle en fit autant et remplit de nouveau les verres ; l'esprit de Valentin commençait à s'obscurcir. Bien qu'il fût encore tôt, il n'allait pas tarder à se laisser gagner par le sommeil.

— Venez sur le tapis des songes, maintenant, dit-elle en soufflant deux des trois bougies.

Elle retira sa chemise et se trouva nue devant lui.

C'était totalement inattendu. L'interprétation des rêves impliquait-elle une forme de contact sexuel ? Avec cette vieille femme ? Bien qu'elle n'ait plus l'air si vieille maintenant. Son corps paraissait avoir vingt ans de moins que son visage. Ce n'était certes pas un corps de jeune fille, mais la chair était encore ferme, plantureuse mais sans rides, les seins lourds et les cuisses fortes et lisses. Valentin se dit que ces interprètes étaient peut-être des sortes de prostituées sacrées. Elle lui fit signe de se déshabiller et il se débarrassa de ses vêtements. Ils s'allongèrent côte à côte dans la semi-obscurité sur l'épais tapis de laine, et elle le prit dans ses bras, mais il n'y avait rien d'érotique dans cette étreinte, plus maternelle qu'autre chose, où il fut totalement englouti. Il se détendit. Sa tête reposait sur la poitrine chaude et douce, et il lui était difficile de rester éveillé. Ses narines étaient pleines de l'odeur de Tisana, un arôme qui n'était pas sans rappeler les

conifères nouveaux et sans âge qui poussent sur les hauts pics septentrionaux, juste en dessous de la ligne des neiges, un parfum vif, tore et piquant.

— Le seul langage que l'on parle au royaume des rêves est celui de la vérité, lui dit-elle d'une voix douce. Soyez sans crainte quand nous nous embarquerons ensemble.

Valentin ferma les yeux.

« Mais pourquoi descends-tu ? » lui demanda Carabella en lui bloquant le passage, et il fut incapable de fournir une réponse à cette question, si bien que lorsque le petit Deliamber pointa le doigt vers le sommet, il eut un haussement d'épaules résigné et entreprit une nouvelle ascension à travers des champs d'éclatantes fleurs rouges et bleues, à travers une étendue couverte d'herbe dorée et ponctuée de cèdres verts et altiers. Il s'aperçut que ce n'était point une montagne ordinaire qu'il avait gravie, puis descendue, puis gravie de nouveau, mais qu'il s'agissait du Mont du Château, qui lançait orgueilleusement ses cinquante kilomètres de hauteur à l'assaut des deux, et que son but était cette ahurissante construction en perpétuel développement qui le couronnait, l'endroit où résidait le Coronal, le château que l'on appelait le Château de lord Valentin mais qui, peu de temps auparavant, avait été le Château de lord Voriach, et avant cela, le Château de lord Malibor, et qui avait porté bien d'autres noms, les noms de tous les puissants princes qui avaient régné du haut du Mont, chacun marquant de son empreinte le château qui se développait et lui donnant son nom pendant qu'il y vivait, tout cela depuis lord Stiamot, le conquérant des Métamorphes, le premier à établir sa résidence sur le Mont du Château, et à y bâtir le modeste donjon à partir duquel tout le reste s'était développé. Je reconquerrai le Château, se dit Valentin, et j'y établirai ma résidence.

Mais que signifiait ceci ? Des ouvriers par milliers, en train de démanteler l'énorme édifice ! Le travail de démolition était déjà bien avancé et toutes les ailes étaient démontées pierre par pierre, les voûtes et les arcs-boutants que lord Voriach avait fait construire, et la grande salle des trophées de lord Malibor, et l'immense bibliothèque que Tyeveras avait ajoutée à l'époque où il était Coronal, et bien d'autres encore, toutes ces salles maintenant réduites à des piles de briques groupées en petits tas bien propres sur les versants du Mont du Château. Et les ouvriers se dirigeaient vers l'intérieur de l'édifice, vers la serre de lord Confalume et la salle d'armes de lord Dekkeret et la cave voûtée de lord Prestimion qui abritait les archives, et ils démolissaient chacun de ces endroits brique par brique, comme une

nuée de sauterelles s'abattant sur un champ à l'époque de la fenaison.

« Attendez ! cria Valentin. Inutile de faire ça ! Je suis de retour, je vais reprendre ma robe et ma couronne ! » Mais le travail de destruction se poursuivait, et c'était comme si le château était fait de sable que le flux venait balayer, et une petite voix disait : « Trop tard, trop tard, il est beaucoup trop tard », et le beffroi de lord Arioc avait disparu, et les remparts de lord Thimin avaient disparu, et l'observatoire de lord Kinniken avait disparu avec tout le matériel d'observations astronomiques, et le Mont du Château lui-même tremblait et oscillait à cause du démantèlement du château qui détruisait son équilibre, et les ouvriers couraient maintenant frénétiquement, les mains chargées de briques, à la recherche d'une surface plane où ils pourraient les empiler, et d'effrayantes ténèbres éternelles s'installaient et de funestes étoiles grossissaient en se distordant dans le ciel et la machinerie qui empêchait la froide atmosphère de l'espace de régner au sommet du Mont du Château cessait de fonctionner, laissant s'envoler vers la lune l'air chaud et doux, et des sanglots s'élevaient des profondeurs de la planète et Valentin, debout au milieu de ces scènes de désolation et de chaos, tendait désespérément vers le ciel ses mains ouvertes.

Lorsqu'il reprit conscience, la lumière du matin le fit ciller et il se mit sur son séant, les idées confuses, se demandant dans quelle auberge il était et ce qu'il avait fait la nuit d'avant, car il était nu sur un épais tapis de laine, dans une pièce chaude et inconnue où allait et venait une vieille femme en train d'infuser du thé, peut-être...

Oui, cela lui revenait. C'était l'interprète des rêves Tisana, et il était à Falkynkip, dans la rue des Porteurs d'eau.

Sa nudité le gênait. Il se leva et s'habilla en hâte.

— Tenez, buvez ceci, lui dit Tisana. Je vais préparer un petit déjeuner, maintenant que vous êtes enfin réveillé.

Il jeta un regard circonspect à la tasse qu'elle lui tendait.

— C'est du thé, dit-elle. Rien que du thé. L'heure de rêver est passée depuis longtemps.

Valentin le but à petites gorgées pendant qu'elle s'affairait dans la minuscule cuisine. Son esprit était engourdi, comme si, ayant sombré dans l'inconscience à force de faire la fête, il lui fallait maintenant payer la note. Et il savait qu'il avait fait des rêves étranges, pendant toute la nuit, mais pourtant, il ne ressentait en aucune manière le

malaise moral qu'il avait connu au réveil tous les jours précédents, mais seulement cet engourdissement, ce calme étrange au centre de son être, qui était presque un vide. Était-ce le but de la visite à une interprète des rêves ? Il comprenait si peu de chose. Il était comme un enfant égaré dans un monde trop vaste et trop compliqué.

Ils déjeunèrent en silence. Tisana semblait observer Valentin par-dessus la table avec la plus grande attention. La veille au soir, elle avait beaucoup bavardé avant que la drogue ne commence à faire son effet, mais maintenant elle paraissait préoccupée, songeuse et renfermée, comme si elle avait eu besoin de se distancer de lui pour se préparer à interpréter son rêve. Finalement, elle débarrassa la table et lui demanda :

— Comment vous sentez-vous ?

— Calme intérieurement.

— Bien. Bien. C'est important. C'est de l'argent gaspillé si l'on sort l'esprit agité de chez une interprète des rêves. Mais je n'avais aucune crainte. Vous avez un caractère bien trempé.

— Vraiment ?

— Beaucoup mieux que vous ne le soupçonnez. Des revers qui anéantiraient n'importe qui ne vous atteignent pas. Vous minimisez les désastres et ne vous souciez pas le moins du monde des dangers.

— Vous parlez d'une manière très générale, dit Valentin.

— Je suis un oracle, et les oracles ne sont jamais très explicites, répliqua-t-elle d'un ton désinvolte.

— Mes rêves sont-ils des messages ? Pouvez-vous au moins me dire cela ?

Elle resta pensive pendant quelques instants.

— Je n'en suis pas sûre.

— Mais vous les avez partagés ! N'êtes-vous pas capable de dire immédiatement si un rêve est envoyé par la Dame ou le Roi ?

— Calmez-vous, calmez-vous, ce n'est pas si simple, fit-elle en agitant la main d'un geste apaisant. Vos rêves ne sont pas envoyés par la Dame, cela je le sais.

— Alors, si ce sont des messages, c'est le Roi qui les envoie.

— C'est là où je suis dans l'incertitude. D'une certaine manière, j'y retrouve des émanations du Roi, mais ce ne sont pas celles des messages. Je sais que vous trouvez cela difficile à pénétrer. Moi aussi. Je crois fermement que le Roi des Rêves observe vos faits et gestes, mais je n'ai pas l'impression qu'il s'introduit dans votre sommeil. Cela me déroute totalement.

— Vous n'avez jamais été en présence de quelque chose de semblable ?

L'interprète des Rêves secoua la tête en signe de dénégation.

— Jamais.

— Alors, c'est cela l'interprétation de mes songes ? Quelques mystères supplémentaires et des questions sans réponses ?

— Je n'ai pas encore fait l'interprétation, répondit Tisana.

— Excusez mon impatience.

— Vous n'avez pas à vous excuser. Allez, donnez-moi vos mains, et je vais vous donner mon interprétation.

Elle se pencha vers lui par-dessus la table, lui prit les mains et les serra dans les siennes et, après un long silence, elle dit :

— Vous êtes tombé d'une position élevée et vous devez maintenant entreprendre de la regagner.

— Une position élevée ? fit-il en souriant.

— La plus haute.

— Sur Majipoor, c'est le sommet du Mont du Château, dit-il d'un ton léger. Est-ce là que vous voudriez que je remonte ?

— C'est là, oui.

— C'est une pénible ascension que vous me préparez. Je pourrais passer le reste de ma vie à essayer d'atteindre le sommet.

— Quoi qu'il en soit, lord Valentin, cette ascension vous attend, et ce n'est pas moi qui vous la prépare.

Il hoqueta de surprise en l'entendant lui donner le titre royal, puis il éclata de rire devant l'énormité et le mauvais goût de la plaisanterie.

— Lord Valentin ! Lord Valentin ? Non, vous me faites beaucoup trop d'honneur, madame Tisana. Pas lord Valentin.

Valentin tout court, Valentin le jongleur, le nouveau venu dans la troupe de Zalzan Kavol le Skandar.

Le regard de Tisana restait fixé sur Valentin. D'une voix paisible, elle reprit :

— Mille pardons. Je ne voulais pas vous offenser.

— Comment cela pourrait-il m'offenser ? Mais, de grâce, pas de titre royal pour moi. Ma vie de jongleur est bien assez royale comme cela, même si mes rêves me transportent parfois en illustre compagnie.

Elle le regardait toujours sans ciller.

— Voulez-vous reprendre un peu de thé ? demandât-elle.

— J'ai promis au Skandar d'être prêt à partir ce matin à la première heure et je vais bientôt devoir m'en aller. Que me réserve encore la prophétie ?

— J'ai terminé, répondit Tisana.

Valentin n'avait pas prévu cela. Il s'attendait à une analyse, une exégèse, des conseils. Et tout ce qu'il avait tiré d'elle avait été...

— Je suis tombé et je dois reconquérir ma haute position.

C'est tout ce que vous me dites pour un royal ?

— Tout ne cesse d'augmenter à notre époque, répondit-elle sans aigreur. Vous ressentez cela comme une escroquerie ?

— Pas du tout. Cela m'a été fort utile, d'une certaine manière.

— Vous dites cela par politesse, mais vous ne le pensez pas.

En tout cas, vous en avez reçu ici pour votre argent. Tout s'éclairera avec le temps.

Elle se leva et Valentin en fit autant. Une impression de force et de

confiance se dégageait d'elle.

— Je vous souhaite un bon voyage, dit-elle, et une heureuse ascension.

13

Autifon Deliamber fut le premier à l'accueillir quand il revint de chez l'interprète des rêves. Dans la sérénité de l'aube, le petit Vroon s'entraînait près de la roulotte à une sorte de jonglerie avec des fragments miroitants d'une substance cristalline. Mais c'était beaucoup plus de la magie que de la jonglerie, car Deliamber faisait seulement semblant de lancer et de recevoir et, en vérité, il déplaçait les éclats brillants par la seule force de son esprit. Il se tenait debout sous l'étincelante cascade et les éclats chatoyants décrivaient un cercle au-dessus de lui comme une couronne de lumière brillante et restaient en l'air sans que Deliamber les touche.

Pendant que Valentin approchait, Deliamber donna un petit coup sec de l'extrémité de ses tentacules et les éclats cristallins se regroupèrent instantanément pour former un petit bloc compact que Deliamber saisit adroitement. Il le tendit à Valentin.

— Ce sont des fragments d'un temple de la cité Ghayrog de Dulorn qui est à quelques jours de voyage à l'est d'ici. C'est un endroit d'une beauté absolument magique. Y êtes-vous déjà allé ?

Les énigmes de cette nuit pesaient encore lourdement sur l'esprit de Valentin et il ne se sentait pas d'humeur à apprécier les élans poétiques de Deliamber si tôt le matin.

— Je ne m'en souviens pas, fit-il en haussant les épaules.

— Si vous y étiez allé, vous vous en souviendriez. Une ville de lumière, une ville de poésie de glace !

Le bec du Vroon claqua ; il ébaucha un sourire vroonesque.

— Mais il est possible que vous ne vous en souveniez pas.

Oui, c'est bien possible. Vous avez oublié tant de choses. Mais vous y retournerez bientôt.

— Y retourner ? Je n'y suis jamais allé.

— Si vous y êtes déjà allé une fois, vous y retournerez quand nous y arriverons. Sinon, non. Quoi qu'il en soit, Dulorn est notre prochaine étape, d'après notre bien-aimé Skandar.

Les yeux malicieux de Deliamber scrutaient ceux de Valentin.

— Je vois que vous avez énormément appris chez Tisana.

— Laissez-moi tranquille, Deliamber.

— Elle est merveilleuse, n'est-ce pas ?

Valentin essaya de forcer le passage.

— Je n'ai rien appris, fit-il sèchement. J'ai perdu une soirée.

— Oh, non, non, non ! Le temps n'est jamais perdu. Donnez-moi votre main, Valentin.

Les tentacules rêches et élastiques du Vroon s'enroulèrent autour des doigts réticents de Valentin.

— Sachez ceci, et sachez-le bien, fit le Vroon d'une voix solennelle, on

ne perd jamais son temps. Où que nous allions, quoi que nous fassions, chaque chose est un aspect de l'éducation. Même lorsque nous ne saisissons pas tout de suite la leçon.

— Au moment où je parlais, Tisana

m'a dit

approximativement la même chose, murmura Valentin, l'air renfrogné. Je crois que vous êtes de mèche tous les deux. Mais qu'ai-je appris ? J'ai une nouvelle fois rêvé de Coronals et de Pontifes. J'ai monté et descendu des pistes de montagne.

L'interprète des rêves a fait une plaisanterie aussi lourde qu'idiote sur mon nom. J'ai gaspillé un royal que j'aurais mieux fait de dépenser à boire et à faire la fête. Non, je n'ai pas obtenu le moindre résultat.

Il essaya de dégager sa main de l'étreinte de Deliamber, mais le Vroon le retenait avec une force surprenante. Valentin eut une sensation étrange, comme si un accord de musique funèbre se propageait dans son cerveau, et quelque part sous la surface de sa conscience une image miroita en jetant un éclair, comme un dragon de mer remuant avant de s'enfoncer dans les profondeurs océaniques, mais il fut incapable de la percevoir clairement ; la signification profonde lui échappa. C'était aussi bien ainsi. Il craignait de savoir ce qui remuait là-dessous. Une angoisse obscure et incompréhensible envahit son âme.

Pendant un instant, il lui sembla que le dragon qui s'agitait dans les profondeurs de son être remontait, nageait vers la surface à travers les ténèbres de ses souvenirs confus, jusqu'au champ de la conscience. Cela l'effraya. Quelque connaissance inquiétante et terrifiante était retenue au fond de lui-même et menaçait maintenant de rompre ses chaînes. Il résista. Il lutta. Il vit le petit Deliamber le fixer avec une intensité insoutenable, comme s'il essayait de lui communiquer la force dont il avait besoin pour accepter cette inquiétante révélation, mais Valentin s'y refusait. Il dégagea sa main d'un geste brusque et violent, et se dirigea en titubant et en trébuchant vers la roulotte des Skandars. Son cœur battait la chamade et il percevait les pulsations à ses tempes. Il se sentait faible et avait la tête qui tournait. Après quelques pas mal assurés, il se retourna et lança d'une voix furieuse :

— Que m'avez-vous fait ?

— Je vous ai simplement pris la main.

— Et vous m'avez infligé une souffrance atroce !

— Je vous ai peut-être permis d'avoir accès à votre propre souffrance, répondit calmement Deliamber. Mais rien de plus.

Vous portez en vous votre propre souffrance. Vous ne l'avez pas encore ressentie. Mais elle est en train de se réveiller au plus profond de votre être, Valentin. Il n'y a pas moyen de l'en empêcher.

— J'ai bien l'intention de l'en empêcher.

— Vous n'avez pas le choix. Il vous faudra écouter ces voix intérieures. La lutte est déjà engagée.

Valentin secoua sa tête douloureuse.

— Je ne veux ni souffrance ni lutte. Toute cette dernière semaine, j'ai été un homme heureux.

— Etes-vous heureux quand vous rêvez ?

— Ces rêves vont bientôt passer. Ils doivent être des messages destinés à quelqu'un d'autre.

— Le croyez-vous vraiment, Valentin ?

Valentin garda le silence. Après quelques instants, il reprit :

— Je ne demande qu'une chose, c'est qu'on me laisse devenir ce que je veux devenir.

— C'est-à-dire ?

— Un jongleur ambulant. Un homme libre. Pourquoi me tourmentez-vous ainsi, Deliamber ?

— Ce serait avec grand plaisir que je vous verrais devenir jongleur, répondit le Vroon d'une voix douce. Je ne veux pas vous faire de peine. Mais ce que l'on désire a souvent peu de rapport avec ce qui est inscrit en regard de notre nom sur le grand parchemin de la destinée.

— Je serai un maître jongleur, reprit Valentin, rien de plus que cela, et rien de moins.

— Je vous le souhaite, répliqua courtoisement Deliamber avant de tourner les talons.

Valentin fit une lente et profonde expiration. Tout son corps était raide et tendu. Il s'accroupit et baissa la tête, étendit d'abord les bras puis les jambes, essayant de se débarrasser de ces nœuds qui avaient inexplicablement envahi tout son corps.

Petit à petit, il parvint à relâcher ses muscles, mais une sensation de gêne persistait et la tension refusait de disparaître.

Ces rêves torturants, ces dragons de mer qui se tortillaient dans son âme, ces présages, ces funestes auspices...

Carabella sortit de la roulotte et se pencha sur lui pendant qu'il effectuait ses mouvements de décontraction.

— Laisse-moi t'aider, fit-elle en s'accroupissant près de lui.

Elle le poussa en avant jusqu'à ce qu'il fût étendu de tout son long, et les doigts nerveux s'enfoncèrent dans les muscles contractés de la nuque et du dos. Il se détendit quelque peu grâce aux soins de la jeune femme, mais il restait préoccupé et d'humeur sombre.

— L'interprétation ne t'a pas aidé ? demanda-t-elle doucement.

— Non.

— Tu veux en parler ?

— Je préférerais ne pas en parler.

— Comme tu veux, dit-elle.

Mais elle attendait, les yeux vifs et brillants de chaleur et de compassion.

— J'ai à peine compris ce que m'a raconté cette femme, dit-il. Et ce que j'ai compris, je ne peux l'accepter. Mais je ne veux pas parler de cela.

— Quand tu le voudras, Valentin, je serai là. Quand tu ressentiras le besoin de t'ouvrir à quelqu'un...

— Pas maintenant. Peut-être jamais.

Il la sentait tendue vers lui, anxieuse de soulager son âme comme elle avait réduit la tension de son corps. Il sentait son amour couler vers lui. Valentin hésitait, en proie à une lutte intérieure. Il commença d'une voix hésitante :

— Les choses que l'interprète des rêves m'a dites...

— Oui.

Non. Parler de ces choses était leur conférer une réalité, et elles étaient dénuées de réalité, elles n'étaient que des absurdités, des visions floues et ridicules.

— ... n'étaient que des bêtises, enchaîna Valentin. Ce qu'elle m'a dit ne mérite pas que l'on en parle.

Il lut de la réprobation dans le regard de Carabella et détourna les yeux.

— Peux-tu admettre cela ? demanda-t-il d'un ton brusque.

C'était une vieille folle et elle m'a raconté un tas d'idioties, et je ne veux pas en parler, ni à toi ni à personne d'autre. C'était mon interprétation. Je n'ai pas à en faire part à quiconque. Je...

Il vit le visage bouleversé de Carabella. Encore un instant, et il allait se mettre à bafouiller. D'un ton entièrement différent, il reprit :

— Va me chercher les balles, Carabella.

— Maintenant ?

— Tout de suite.

— Mais...

— Je veux que tu m'apprennes l'échange entre jongleurs, la manière dont il faut se passer les balles. S'il te plaît.

— Mais nous devons partir dans une demi-heure !

— Je t'en prie, dit-il d'un ton insistant.

Elle acquiesça d'un signe de tête et monta en courant les marches de la roulotte. Elle revint quelques instants plus tard avec les balles. Ils s'éloignèrent et trouvèrent un endroit dégagé où ils avaient suffisamment de place. Les sourcils froncés, Carabella lui lança trois balles.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-il.

— Ce n'est jamais une bonne idée de s'initier à de nouvelles

techniques quand on n'a pas l'esprit en repos.

— Cela me calmera peut-être, fit-il. Essayons.

— Comme tu veux.

Pour s'échauffer, elle commença à jongler avec les trois balles qu'elle avait. Valentin l'imita, mais ses mains étaient froides, ses doigts ne lui obéissaient pas, il avait de la peine à effectuer les exercices les plus simples et fit tomber plusieurs fois les balles. Carabella ne soufflait mot. Elle continuait à jongler pendant qu'il ratait cascade après cascade. Il commença à s'énervier. Elle ne lui avait pas répéter que ce n'était pas le bon moment pour se livrer à des essais, mais son silence, son attitude et même sa posture l'affirmaient avec plus de force que les mots. Valentin essayait désespérément de marquer la cadence. « Vous êtes tombe d'une position élevée – il entendit la voix de l'interprète des rêves – et vous devez maintenant entreprendre de la regagner. » Il se mordit les lèvres. Comment pouvait-il se concentrer avec toutes ces choses qui venaient s'insinuer dans son esprit ? La main et l'œil, se dit-il la main et l'œil oublie tout le reste. La main et l'œil. « Quoi qu'il en soit, lord Valentin, cette ascension vous attend et ce n'est pas moi qui vous la prépare. » Non, non non. Non. Ses mains tremblaient.

Ses doigts étaient des barres de glace. Il fit un faux mouvement et les balles s'éparpillèrent en tombant.

— S'il te plaît, Valentin, dit Carabella d'une voix douce.

— Va chercher les massues.

— Mais ce sera encore pire. Veux-tu te casser un doigt ?

— Les massues, répéta-t-il.

Elle ramassa les telles en haussant les épaules et pénétra dans la roulotte. Sleet en sortit, bâilla, salua Valentin d'un petit signe de tête. La matinée commençait. L'un des Skandars apparut et rampa sous la roulotte pour ajuster quelque chose.

Carabella en sortit, portant six massues. Derrière elle venait Shanamir qui adressa un bref salut à Valentin avant d'aller nourrir les montures. Valentin prit les massues. Conscient du regard froid de Sleet qui pesait sur lui, il prit la position du jongleur, lança une massue en l'air et rata la réception.

Personne ne dit mot. Valentin essaya une seconde fois. Il réussit enfin à jongler avec ses trois massues, mais pas plus de trente secondes. Elles dégringolèrent et l'une atterrit fâcheusement sur son pied. Valentin aperçut Autifon Deliamber qui observait la scène à distance. Il ramassa de nouveau les massues pendant que Carabella, face à lui, jonglait patiemment avec les trois siennes en s'appliquant à l'ignorer. Valentin lança les massues, commença à les faire tourner, en laissa tomber une, recommença, en laissa tomber deux, s'entêta, fit une faute à la réception et se démit le pouce gauche.

Il essaya de faire comme s'il ne s'était rien passé. Il ramassa encore une fois les massues, mais cette fois Sleet s'approcha et prit Valentin par les deux poignets.

— Pas maintenant, dit-il. Donne-moi les massues.

— Je veux m'entraîner.

— La jonglerie n'est pas une thérapie. Tu as l'esprit perturbé et cela détruit ton synchronisme. Si tu continues ainsi, tu risques de perdre le sens de la cadence et il te faudra des semaines pour te corriger.

Valentin essaya de se dégager, mais Sleet le retint avec une force inattendue. Carabella, impassible, continuait à jongler à quelques mètres d'eux. Après quelques instants, Valentin céda.

Avec un haussement d'épaules, il remit les massues à Sleet qui les rassembla dans sa main et les rapporta dans la roulotte.

Quelques secondes plus tard, Zalzan Kavol en sortit, utilisant plusieurs de ses mains pour gratter méticuleusement le devant et le derrière de sa toison, comme s'il cherchait des puces, et hurla :

— Tout le monde rentre. En route !

Ils partirent vers l'est sur la route qui menait à la cité Ghayrog de Dulorn, traversant une luxuriante et paisible région agricole, verte et fertile sous le soleil estival. Comme la majeure partie de Majipoor, c'était une contrée à forte densité de population, mais une planification intelligente l'avait découpée en vastes zones agricoles bordées de villes animées et tout en longueur, et ainsi s'écoula la journée, une heure de fermes et une heure de ville, une heure de

fermes, une heure de ville.

Dans la vallée de Dulorn, ces basses terres étendues et en pente douce, le climat était particulièrement propice à l'agriculture, car la vallée s'ouvrait à son extrémité septentrionale aux orages polaires qui noyaient constamment le nord de Majipoor et la chaleur subtropicale était tempérée par des précipitations modérées et régulières. Le sol produisait toute l'année ; c'était maintenant la saison de la récolte des tubercules jaunes de stajja, à partir desquels on fabriquait un pain, et de la plantation d'arbres fruitiers tels que le niyk et le glein.

La beauté du paysage vînt éclairer le morne horizon de Valentin. Progressivement et sans difficulté, il cessa de penser à des choses qui n'en valaient pas la peine et se laissa aller à jouir de l'interminable cortège de merveilles qu'offrait la planète de Majipoor. Les minces troncs noirs des niyks plantés selon des figures géométriques rigoureuses et compliquées se détachaient sur l'horizon. Des groupes de fermiers, hjorts et humains, en tenue de campagne, se déplaçaient comme des années d'envahisseurs dans les champs de stajja, ramassant les lourds tubercules ; tantôt la roulotte traversait en glissant paisiblement une région de lacs et de cours d'eau, tantôt elle parcourait des plaines unies et herbues d'où s'élevaient de curieux blocs de granit blanc en forme de dent.

A midi, ils pénétrèrent dans un endroit d'une étrange et particulière beauté. C'était une des nombreuses réserves naturelles. Sur la grille d'entrée, un panneau émettant une lueur verte annonçait :

RESERVE D'ARBRES-VESSIE

Ici se trouve une remarquable étendue vierge d'arbres-vessie de Dulorn. Ces arbres fabriquent des gaz plus légers que l'air qui font flotter leurs branches supérieures. Lorsqu'ils approchent de leur plein développement, leurs troncs et leurs racines commencent à s'atrophier et cette altération morbide les rend presque entièrement dépendants de l'atmosphère pour leur nourriture. Occasionnellement, à un âge très avancé, un sujet peut se détacher totalement du sol et dériver jusqu'à une autre colonie très éloignée. On trouve des arbres-vessie aussi bien sur Zimroel que sur Alhanroel mais l'espèce tend à se raréfier. Cette plantation est protégée pour le peuple de Majipoor par décret royal du 12e Pont. Confalume et du lord Prestimion.

Les jongleurs suivirent silencieusement à pied pendant quelques

minutes la piste de la forêt sans rien remarquer d'inhabituel. Puis Carabella, qui ouvrait la marche, s'engagea dans un boqueteau touffu d'arbustes bleu-noir et poussa soudain un cri de surprise.

Valentin se précipita à sa hauteur. Statufiée, elle contemplait les merveilles qui l'entouraient.

Des arbres-vessie poussaient partout, à tous les stades de leur développement. Les plus jeunes, guère plus hauts que Deliamber ou Carabella, étaient de curieux arbrisseaux à l'aspect disgracieux dont les branches épaisses et renflées, d'une teinte argentée très particulière, poussaient à des angles surprenants sur les troncs trapus et vigoureux. Mais sur les arbres de cinq ou six mètres de haut, les troncs avaient commencé à s'amincir et les branches à se gonfler, si bien que le branchage semblait avoir un équilibre fragile et précaire. Les troncs des arbres encore plus vieux s'étaient recroquevillés pour se réduire à l'épaisseur d'une corde rugueuse par laquelle les ramures flottantes des arbres étaient retenues au sol. Tout là-haut elles s'agitaient, mues par un doux zéphyr, leurs branches turgides et dépourvues de feuilles gonflées comme des baudruches. Lorsqu'elles arrivaient à maturité, les jeunes branches argentées devenaient diaphanes, si bien que les arbres ressemblaient à des constructions de verre brillant dans les rayons du soleil à travers lesquels elles dansaient et oscillaient.

Zalzan Kavol lui-même semblait remué par l'étrangeté et la beauté des arbres. Le Skandar s'approcha de l'un des plus grands dont les branches brillantes et boursouflées flottaient très haut et, précautionneusement, presque respectueusement, il entoura de ses doigts la mince et rigide tige. Valentin se dit que le Skandar avait peut-être l'intention de briser la tige et de faire décoller l'arbre-vessie comme un étincelant cerf-volant, mais en réalité, le Skandar semblait seulement vouloir s'assurer de la finesse de la tige et, après un moment, il s'éloigna en marmottant.

Ils se promenèrent longtemps au milieu des arbres-vessie, examinant les plus petits, observant les différents stades du développement, le rétrécissement progressif des troncs et le gonflement des branches. Les arbres étaient dépourvus de feuilles et on ne voyait aucune fleur ; il était difficile de croire qu'il s'agissait de végétaux, tellement ils paraissaient vitreux.

C'était un lieu enchanteur. Valentin ne parvenait pas à s'expliquer son humeur chagrine de la matinée. Comment pouvait-on broyer du noir

et se faire du mauvais sang sur une planète qui regorgeait de merveilles ?

— Tiens, cria Carabella. Attrape ! Elle avait senti son changement d'humeur et était allée chercher les balles dans la roulotte. Elle lui en lança trois et il commença à exécuter sans difficulté les exercices de base, et elle en fit de même au milieu de la clairière entourée d'arbres-vessie brillants.

Carabella lui faisait face, à un ou deux mètres de lui. Ils jonglèrent séparément pendant trois ou quatre minutes puis en vinrent à lancer à la même cadence.

Maintenant, ils jonglaient ensemble ; se réfléchissant l'un l'autre comme des miroirs, et Valentin sentait un calme plus profond s'installer en lui à chaque cycle de lancers : il était bien d'aplomb, concentré, en rythme. Les arbres-vessie, tremblant légèrement dans le vent, réfractaient les rayons du soleil et l'éblouissaient. Tout était paisible et silencieux.

— Quand je te le dirai, fit Carabella d'une voix calme, lance la balle de ta main droite vers ma main gauche, très précisément à la hauteur où tu la lancerais si tu la faisais passer d'une de tes mains à l'autre. Un... deux... trois... quatre... cinq... passe !

Et au mot « passe », il lui lança la balle en lui faisant décrire un arc tendu, et elle fit de même. Il réussit de justesse à attraper la balle qui arrivait et à l'incorporer à sa propre cascade, puis il compta jusqu'à ce que le moment soit venu de faire une nouvelle passe. Droite-gauche... droite... gauche... passe... Ce fut dur au début, l'exercice le plus difficile qu'il ait jamais fait, mais pourtant il y arrivait, il le faisait sans commettre d'erreur et, après les premières passes, il n'y avait plus la moindre gaucherie dans ses gestes et ses échanges avec Carabella s'enchaînaient sans à-coups comme s'il avait effectué cet exercice avec elle pendant des mois. Il savait que c'était extraordinaire, que personne n'était supposé maîtriser du premier coup des figures aussi compliquées mais, comme il avait appris à le faire, il gagna rapidement le centre de son être, prit position dans un lieu où rien d'autre n'existait que sa main, son œil et les balles en mouvement, et l'échec devenait non seulement impossible mais inconcevable.

— Hé ! cria Sleet. Par ici maintenant ! Lui aussi s'était mis à jongler. Valentin fut provisoirement dérouté par cet accroissement de sa tâche, mais il se contraignit à conserver son automatisme, à lancer quand le

moment lui semblait venu, à recevoir les balles qui lui arrivaient et à faire constamment passer celles qui lui restaient d'une main à l'autre. Si bien que lorsque Carabella et Sleet commencèrent à échanger des balles, il réussit à poursuivre l'exercice en recevant les balles de Sleet au lieu de Carabella. « Un... deux... un... deux... » comptait Sleet qui s'était placé entre Valentin et Carabella et avait pris la direction des opérations, distribuant les balles d'abord à l'un puis à l'autre à une cadence qui resta constante pendant un long moment avant de s'accélérer irrésistiblement et de dépasser de très loin les capacités de Valentin. Soudain, il y eut des douzaines de balles dans l'air, ou tout au moins c'est ce qu'il lui sembla, et il essaya désespérément de toutes les saisir mais elles lui échappèrent toutes et il se laissa tomber en riant sur le gazon tiède et moelleux.

— Il y a quand même des limites à ton adresse, hein ? fit Sleet avec gaieté. Parfait ! Parfait ! Je commençais à me demander si tu étais mortel.

— Bien assez mortel comme cela, répliqua Valentin en riant.

— Le déjeuner est prêt ! cria Deliamber.

Il trônait devant une marmite de ragoût suspendue à un trépied au-dessus d'un globe incandescent. Les Skandars, qui s'étaient entraînés de leur côté dans une autre partie de la plantation, apparurent, surgissant du sol comme par magie, et se jetèrent avec une déplaisante voracité sur la nourriture.

Vinorkis aussi fut prompt à remplir son assiette. Carabella et Valentin furent servis les derniers, mais il ne s'en souciait guère.

Il transpirait, une bonne sueur due à une dépense physique bien employée, son cœur battait et sa peau le picotait. Sa longue nuit de rêves troublants lui semblait bien éloignée, quelque chose qu'il avait laissé derrière lui à Falkynkip.

Tout l'après-midi la roulotte se dirigea à toute allure vers l'est. Ils étaient maintenant en plein cœur du pays ghayrog, dans une région habitée presque exclusivement par cette race à la peau luisante et à l'aspect reptilien. Quand la nuit tomba, la troupe était encore à une demi-journée de Dulorn, la capitale de la province, où Zalzan Kavol leur avait trouvé un engagement.

Deliamber annonça qu'une auberge de campagne se trouvait à peu de distance et ils poursuivirent leur route jusqu'à ce qu'ils y arrivent.

— Tu partageras mon lit, dit Carabella à Valentin.

Dans le couloir qui menait à leur chambre, ils croisèrent Deliamber qui s'arrêta un instant pour leur effleurer les mains du bout de ses tentacules et murmura :

— Dormez bien.

— Dormez bien, répéta automatiquement Carabella.

Mais Valentin ne prononça pas la formule traditionnelle, car le contact de la chair du magicien Vroon avec la sienne avait réveillé le dragon qui sommeillait dans son âme, le laissant grave et inquiet comme il l'avait été avant le miracle de la plantation d'arbres-vessie. C'était comme si Deliamber s'était érigé en ennemi attiré de la tranquillité de Valentin, faisant sourdre en lui des craintes et des appréhensions inexprimables contre lesquels il était sans défense.

— Viens, grommela Valentin d'une voix rauque en s'adressant à Carabella.

— Tu as l'air bien pressé, fit-elle en éclatant d'un rire argentin qui mourut sur ses lèvres dès qu'elle remarqua l'expression de son visage. Valentin, qu'as-tu ? Que se passe-t-il ?

— Rien.

— Rien ?

— J'ai peut-être le droit d'avoir des états d'âme, comme cela arrive parfois à tous les humains, non ?

— Quand ton visage change ainsi, c'est comme une ombre qui passe devant le soleil. Et c'est tellement soudain...

— Il y a quelque chose chez Deliamber, dit Valentin, qui me gêne et m'inquiète. Quand il m'a touché...

— Deliamber est inoffensif. Il est plein de malice, comme tous les magiciens, les Vroons en particulier, et surtout les petits. C'est souvent le cas chez les gens très petits. Mais tu n'as rien à craindre de Deliamber.

— Tu crois vraiment ?

Il ferma la porte et Carabella se jeta dans ses bras.

— Vraiment, répondit-elle. Tu n’as rien à craindre de personne, Valentin. Tous ceux qui te voient t’aiment aussitôt. Il n’y a pas un seul individu sur la planète qui te veuille du mal.

— Cela fait du bien d’entendre cela, dit-il en se laissant attirer sur le lit.

Il la serra dans ses bras et, de ses lèvres, frôla légèrement les siennes, puis il l’embrassa avec plus de force et leurs corps s’enlacèrent. Il n’avait pas fait l’amour avec elle depuis plus d’une semaine et il avait attendu cet instant avec une joie et une impatience extrêmes. Mais l’incident du couloir avait fait retomber en lui tout désir, l’avait laissé gourde et détaché, et cela le désorientait et le déprimait. Carabella n’avait pu éviter de sentir cette froideur en lui, mais elle avait de toute évidence choisi de ne pas en tenir compte, car il sentait son corps ferme et souple chercher le sien avec ferveur et passion. Il se força d’abord à répondre puis, au bout d’une minute, il n’eut plus à se forcer et manifesta presque autant d’ardeur qu’elle, mais il continuait à voir de l’extérieur ses propres sensations et il resta simple spectateur pendant qu’ils firent l’amour. Ce fut rapidement terminé et, une fois que la lumière fut éteinte, la clarté lunaire entrant par leur fenêtre jeta sur leurs visages une lueur dure et froide.

— Dors bien, murmura Carabella.

— Dors bien, répondit-il.

Elle s’endormit presque immédiatement. Il la tint dans ses bras, serrant tout contre lui le petit corps tiède et mince, n’ayant lui-même aucune envie de dormir. Au bout d’un moment, il s’écarta d’elle et prit sa position préférée pour chercher le sommeil, allongé sur le dos, les bras croisés sur la poitrine, mais il ne venait toujours pas et il n’avait que de brefs assoupissements sans rêves. Pour se distraire, il compta des blaves, il s’imagina accomplissant avec Sleet et Carabella des prodiges de jonglerie, il essaya de relâcher chaque muscle de son corps l’un après l’autre. Rien n’y fit. Tout éveillé, il prit appui sur un coude et contempla Carabella, si belle dans le clair de lune.

Elle rêvait. Un muscle de sa joue se contractait ; les globes de ses yeux roulaient sous ses paupières ; sa poitrine se soulevait et retombait à un rythme précipité ; elle porta les doigts à ses lèvres, murmura d’une voix sourde des paroles inintelligibles et remonta ses genoux sur sa poitrine. Son corps mince et nu était si beau que Valentin voulut tendre la main vers elle, caresser ses cuisses tièdes, effleurer de ses lèvres les mamelons durcis, mais il se retint, car c’était un

impardonnable manque d'égards et de savoir-vivre d'interrompre un rêveur...

Alors il se contenta de la regarder, de l'aimer à distance et de savourer son désir qui s'était ranimé. Carabella poussa un cri de terreur. Ses yeux s'ouvrirent, mais elle ne vit rien – le signe d'un message. Tout son corps fut parcouru d'un frisson. Elle se mit à trembler et se tourna vers lui, plongée dans le sommeil et dans son rêve. Il la serra contre lui pendant qu'elle geignait et gémissait, lui apportant aide et réconfort, et la force de ses bras pour la protéger des affres qui l'assaillaient, et finalement la fureur de son rêve s'apaisa et elle se détendit contre sa poitrine, flasque, baignée de sueur. Elle resta immobile pendant quelques instants et Valentin crut qu'elle s'était paisiblement endormie.

Mais non. Même si elle restait immobile, elle était éveillée, comme si elle contemplait son rêve, y faisait bravement face, essayant de le faire remonter jusqu'au champ de la conscience.

Soudain elle se redressa, hoqueta et se couvrit la bouche de la main. Elle avait les yeux hagards et vitreux.

— Monseigneur ! murmura-t-elle. Elle s'éloigna de lui, rampant à travers le lit à la manière d'un crabe, un bras replié sur ses seins, se protégeant le visage de l'autre. Ses lèvres tremblaient. Valentin tendit la main vers elle, mais elle s'écarta avec un geste horrifié et se jeta sur le plancher de bois rugueux où elle se recroquevilla sur elle-même comme pour essayer de dissimuler sa nudité.

— Carabella ? fit-il, l'air abasourdi.

Elle leva les yeux vers lui.

— Seigneur... seigneur... de grâce... laissez-moi, seigneur...

Elle se prosterna de nouveau, formant de ses deux mains aux doigts écartés le symbole de la constellation, ce geste d'hommage que l'on ne faisait que lorsque l'on était en présence du Coronal.

Se demandant si ce n'était pas lui plutôt qu'elle qui avait rêvé et si ce rêve ne durait pas encore, Valentin se leva, trouva une robe pour Carabella et enfila un de ses propres vêtements.

Elle était encore prosternée loin de lui, pétrifiée et épouvantée.

Lorsqu'il s'approcha d'elle pour essayer de la réconforter, elle se recula

en se repliant un peu plus sur elle-même.

— Qu'y a-t-il ? demanda Valentin. Que s'est-il passé, Carabella ?

— J'ai rêvé... j'ai rêvé que vous étiez...

La voix lui manqua.

— Si réel, si terrible...

— Raconte-moi. Je vais interpréter ton rêve pour toi, si je le puis.

— Il n'a pas besoin d'interprétation. Il parle de lui-même.

Elle fit de nouveau le signe de la constellation.

— J'ai rêvé, commença-t-elle d'une voix froide, basse et blanche, que vous étiez le véritable Coronal lord Valentin, que vous aviez été dépossédé de votre pouvoir et de vos souvenirs, placé dans le corps d'un autre homme et remis en liberté près de Pidruïd pour mener une vie errante et oisive pendant qu'un autre régnait à votre place.

Valentin se sentait au bord d'un insondable abîme et le sol se déroba sous ses pieds.

— Était-ce un message ? demanda-t-il.

— Oui, c'était un message. J'ignore s'il provenait de la Dame ou du Roi, mais ce n'était pas un rêve qui m'appartenait, c'était quelque chose plaqué de l'extérieur sur mon esprit. Je vous ai vu, seigneur...

— Arrête de m'appeler comme cela.

— ... au sommet du Mont du Château, et votre visage était le visage de l'autre lord Valentin, le brun, celui devant qui nous avons jonglé, puis vous êtes descendu du Mont du Château pour entreprendre le Grand Périple à travers tout le pays, et pendant que vous étiez dans le Sud, à Tilomon, ma propre ville natale, on vous a drogué, on s'est emparé de vous dans votre sommeil, on vous a transposé dans ce corps et on s'est débarrassé de vous, et personne ne s'est aperçu que vous aviez été dépossédé par ensorcellement de votre pouvoir royal. Et je vous ai touché, seigneur, et j'ai partagé votre couche, et je me suis permis mille familiarités avec vous. Comment pourrez-vous jamais me pardonner, seigneur ?

— Carabella ?

Elle se recroquevilla en tremblant.

— Lève la tête. Carabella. Regarde-moi.

Elle secoua la tête en signe de refus. Il s'agenouilla devant elle et posa la main sur son menton. Elle frissonna comme s'il lui avait jeté de l'acide. Tous ses muscles étaient contractés. Il la prit de nouveau par le menton.

— Lève la tête, dit-il doucement. Regarde-moi.

Elle leva les yeux vers lui, lentement, craintivement, comme on peut regarder le soleil, de peur d'être aveuglé.

— Je suis Valentin le jongleur, dit-il, et rien d'autre.

— Non, seigneur.

— Le Coronal est brun, et j'ai les cheveux dorés.

— Je vous en prie, seigneur, laissez-moi. Vous me faites peur.

— Tu as peur d'un jongleur errant ?

— Ce n'est pas ce que vous êtes qui me fait peur. La personne que vous êtes actuellement est un ami dont je suis tombée amoureuse. C'est ce que vous avez été, seigneur. Vous vous êtes tenu aux côtés du Pontife et vous avez bu le vin royal.

Vous avez marché dans les plus hautes salles du Mont du Château. Vous avez détenu le pouvoir suprême. Mon rêve était vrai, seigneur, il était aussi limpide et réel que tout ce que j'ai jamais vu de mes yeux. C'était un message, sans aucun doute, sans contredit. Et vous êtes le véritable Coronal, et j'ai touché votre corps et vous avez touché le mien, et c'est un sacrilège pour une femme ordinaire comme moi d'avoir approché de si près un Coronal. Et je serai punie de mort pour l'avoir commis.

— Si j'ai jamais été Coronal, ma douce, reprit Valentin en souriant, ce fut dans un autre corps, et il n'y a rien de sacré dans celui que tu as embrassé cette nuit. Mais je n'ai jamais été Coronal.

Elle le regarda droit dans les yeux et c'est d'une voix un peu plus assurée qu'elle reprit :

— Vous n'avez aucun souvenir de votre vie avant Pidruïd.

Vous étiez incapable de me dire le nom de votre père et quand vous m'avez raconté votre enfance à Ni-moya, vous-même n'en avez pas cru le premier mot, et vous avez choisi par hasard un nom pour votre mère. N'est-ce pas la vérité ?

Valentin acquiesça de la tête.

— Et Shanamir m'a dit que vous aviez beaucoup d'argent dans votre bourse mais que vous n'aviez aucune idée de sa valeur, et que vous aviez voulu payer une saucisse avec une pièce de cinquante royaux. C'est vrai ? Il hocha de nouveau la tête.

— Comme si, peut-être, vous aviez passé toute votre vie à la cour et que vous n'aviez aucune notion de l'argent. Vous savez si peu de chose, Valentin ! Il faut tout vous apprendre... comme à un enfant.

— Je n'ai plus de mémoire, c'est vrai. Mais ce n'est pas pour cela que je suis Coronal.

— Et votre manière de jongler, si naturellement, comme si vous possédiez tous les dons... votre démarche, votre prestance, le rayonnement qui émane de vous, le sentiment que vous donnez à tout le monde que vous êtes né pour exercer le pouvoir...

— J'ai vraiment tout cela ?

— Nous n'avons guère parlé d'autre chose depuis que vous vous êtes joint à nous. Que vous deviez être un prince déchu, un duc en exil, peut-être. Mais après mon rêve... il n'y a plus aucun doute, seigneur...

Son visage était blême de tension. Pendant un moment, elle avait réussi à surmonter cette crainte mêlée de respect qu'elle éprouvait devant lui. mais cela n'avait duré qu'un moment et elle recommença à trembler. Mais cette crainte était contagieuse, semblait-il, car Valentin à son tour commença à sentir la peur s'emparer de lui et le froid le gagner. Y avait-il quelque chose de vrai dans tout cela ? Avait-il été sacré Coronal, avait-il serré la main de Tyeveras au cœur de son Labyrinthe et au sommet du Mont du Château ?

Il entendit la voix de l'interprète des rêves Tisana qui lui disait : « Vous êtes tombé d'une position élevée, et vous devez maintenant entreprendre de la regagner. » Impossible.

Impensable. « Quoi qu'il en soit, lord Valentin, cette ascension vous attend, et ce n'est pas moi qui vous la prépare. »

Inimaginable. Impossible. Et pourtant, il y avait ses rêves, ce frère qui voulait le tuer et que lui-même avait fini par tuer, ces Coronals et ces Pontifes qui évoluaient au tréfonds de son âme, et tout le reste. Cela pouvait-il se faire ? Impossible. Impossible.

— Il ne faut pas avoir peur de moi, Carabella, dit-il.

Elle frissonna. Il tendit la main vers elle et elle se déroba en gémissant :

— Non ! Ne me touchez pas ! Monseigneur...

— Même si je fus naguère Coronal, fit-il tendrement –comme cela me semble bizarre et absurde à entendre –, même si c’est vrai, Carabella, je ne suis plus Coronal. Le corps dans lequel je vis n’a pas reçu l’onction et ce qui s’est passé entre nous n’est pas un sacrilège. Je suis Valentin le jongleur maintenant, quel que soit celui que j’aie pu être dans une vie antérieure.

— Vous ne comprenez pas, seigneur.

— Je comprends qu’un Coronal est un homme comme un autre, à la seule différence qu’il a plus de responsabilités que les autres, mais il n’y a rien de surhumain chez lui, et rien à craindre de lui, hormis son pouvoir, et je n’ai rien de cela. Si cela a jamais été le cas.

— Non, répliqua-t-elle, un Coronal est touché par la grâce, et elle ne l’abandonne jamais.

— N’Importe qui peut devenir Coronal, à condition de recevoir l’éducation adéquate et d’avoir la tournure d’esprit voulue. Nul n’est prédestiné à le devenir. Les Coronals sont venus de toutes les régions de Majipoor, de toutes les couches sociales.

— Seigneur, vous ne comprenez pas. Avoir été Coronal signifie être touché par la grâce. Vous avez gouverné, vous avez vécu sur le Mont du Château, vous avez été adopté dans la lignée de lord Stiamot, de lord Dekkeret et de lord Prestimion, vous êtes le frère de lord Vorixax, vous êtes le Gis de la Dame de l’Île. Et vous me demandez de vous considérer comme un simple mortel ? Et vous me demandez de ne pas avoir peur de vous ?

Atterré, il fixait Carabella.

Il se souvint de ce qui lui avait traversé l’esprit quand, debout dans les rues de Pidruïd, il avait regardé passer lord Valentin le Coronal dans

le grand défilé, quand il avait ressenti la fascination de la grâce et du pouvoir, et compris qu'être Coronal signifiait devenir un être d'exception, un personnage entouré d'une aura, celui qui règne sur vingt milliards de sujets, qui porte en lui les énergies additionnées des souverains célèbres qui l'ont précédé depuis des milliers d'années, qui est destiné à prendre un jour possession du Labyrinthe et à exercer la charge de Pontife. Aussi incompréhensible que tout cela lui fût, cela commençait à pénétrer en lui et le laissait confondu et accablé. Mais c'était absurde. Avoir peur de lui-même ? Se prosterner avec révérence devant sa propre majesté imaginaire ? Il était Valentin le jongleur et rien d'autre !

Carabella sanglotait. Encore un moment et elle allait devenir hystérique. Le Vroon, sans nul doute, devait avoir une potion calmante qui la soulagerait.

— Attends, dit Valentin. Je reviens dans un instant. Je vais demander à Deliamber quelque chose pour te calmer.

Il sortit de la chambre comme une flèche et s'engagea dans le couloir en se demandant dans quelle chambre dormait le magicien. Toutes les portes étaient fermées. Il allait se résoudre à frapper au hasard à une porte, en espérant ne pas tomber sur Zalzan Kavol quand une voix sèche s'éleva de l'obscurité, quelque part au-dessous de son bras.

— On a de la peine à trouver le sommeil ?

— Deliamber ?

— Ici. Juste à côté de vous.

Valentin scruta l'ombre en plissant les yeux et distingua le Vroon, les tentacules croisés, assis par terre dans une sorte de posture de méditation. Deliamber se leva.

— Je pensais que vous risquiez de vous mettre bientôt à ma recherche, dit-il.

— Carabella a reçu un message. Elle a besoin d'une potion pour apaiser son esprit. Avez-vous quelque chose qui puisse faire l'affaire ?

— Je n'ai pas de potion, non. Mais un attouchement, oui...

c'est possible. Venez.

Le petit Vroon se coula le long du couloir et dans la chambre que

Valentin partageait avec Carabella. Elle n'avait pas bougé et était encore misérablement recroquevillée près du lit, vêtue de sa robe enfilée à la hâte. Deliamber se dirigea immédiatement vers elle et entoura délicatement ses épaules de ses tentacules flexibles. Elle relâcha tous ses muscles tendus et s'effondra d'un coup, comme désossée. Le bruit de sa respiration profonde résonnait étrangement dans la chambre. Au bout d'un moment, elle releva la tête, calmée, mais avec encore quelque chose d'hébéte et de figé dans le regard. Elle tendit le bras vers Valentin et dit :

— J'ai rêvé qu'il était, qu'il avait été... Elle hésitait à poursuivre.

— Je sais, fit Deliamber.

— Ce n'est pas vrai, dit Valentin d'une voix sourde. Je ne suis qu'un jongleur.

— Vous n'êtes qu'un jongleur maintenant, reprit doucement Deliamber.

— Vous aussi, vous croyez ces bêtises.

— C'était évident dès le début. Quand vous vous êtes interposé entre le Skandar et moi. C'est le fait d'un roi, me suis-je dit, et j'ai lu dans votre âme...

— Comment ?

— Une des ficelles du métier. J'ai lu dans votre âme et j'ai vu ce que l'on vous avait fait...

— Mais ce genre de chose est impossible ! protesta Valentin.

Arracher l'âme d'un homme de son corps et la mettre dans le corps d'un autre et mettre l'âme d'un autre dans son...

— Impossible ? Non, répliqua Deliamber, je ne crois pas. On raconte à Suvrael que des essais dans cette science sont effectués à la cour du Roi des Rêves. Cela fait plusieurs années maintenant que filtrent des rumeurs d'étranges expériences.

Valentin contemplait le bout de ses doigts d'un air maussade.

— Il n'est pas possible de réaliser cela.

— C'était aussi mon avis, les premières fois où j'en ai entendu parler. Puis je me suis penché sur la question. Il y a de nombreuses

pratiques

magiques

presque

aussi

impressionnantes dont je détiens les secrets, et je ne suis qu'un magicien de second plan. Les germes de cette discipline existent depuis longtemps. Peut-être quelque sorcier suvraélien a-t-il enfin trouvé un moyen de provoquer son épanouissement. Si j'étais à votre place, Valentin, je ne rejetterais pas cette possibilité.

— Un échange de corps ? fit Valentin, l'air égaré. Ce n'est pas mon vrai corps ? Mais à qui serait-il, alors ?

— Qui sait ? Un malheureux, victime d'un accident, noyé peut-être ou étouffé par un morceau de viande, ou ayant imprudemment absorbé un champignon vénéneux. Sa mort, quelle qu'en soit la cause, laissant son corps pratiquement intact. Dans l'heure suivant la mort, on transporte le corps dans un endroit tenu secret pour transplanter l'âme du Coronal dans l'enveloppe vide, puis un autre homme, renonçant à jamais à sa propre apparence, prend rapidement possession du crâne vacant du Coronal, conservant peut-être une bonne partie de la mémoire et de l'esprit du Coronal en sus des siens, ce qui lui permet de poursuivre la mascarade en gouvernant comme s'il était le véritable monarque...

— Je ne peux pas accepter cela, fit Valentin avec entêtement.

— Quoi qu'il en soit, poursuivit Deliamber, quand j'ai lu dans votre âme, j'ai tout vu exactement comme je viens de vous le décrire. Et j'ai ressenti un grand désarroi – dans ma profession il est rare de rencontrer un Coronal ou de découvrir une imposture aussi énorme –, et il m'a fallu un certain temps pour reprendre mes esprits, et je me suis demandé s'il n'était pas plus sage d'oublier ce que j'avais vu, et pendant un moment je l'ai sérieusement envisagé. Mais j'ai vite compris que je ne pourrais pas le faire, que je serais fouaillé jusqu'à la fin de mes jours par des rêves monstrueux si je taisais ce que je savais. Je me suis dit que sur cette planète, il y avait beaucoup de choses à réparer et que, si le Divin me l'accordait, j'allais participer à cette tâche. Et cela vient de commencer.

— Mais il n'y a rien de vrai là-dedans.

— Admettons, pour le seul plaisir de la discussion, qu'il y ait quelque chose de vrai, insista Deliamber. Imaginons qu'ils se soient emparés de vous à Tilomon, qu'ils vous aient dépouillé de votre enveloppe physique et qu'ils aient placé un usurpateur sur le trône. Supposons que ce soit le cas. Que feriez-vous alors ?

— Rien du tout.

— Vraiment ?

— Rien, répéta Valentin avec force. Que soit Coronal celui qui veut être Coronal. Je crois que le pouvoir est une maladie et que gouverner est une folie réservée aux insensés. J'ai peut-être résidé naguère sur le Mont du Château, admettons, mais je n'y suis plus maintenant, et rien dans ma nature ne me pousse à y retourner. Je suis un jongleur, un bon jongleur en progrès constants, et un homme heureux. Le Coronal est-il heureux, lui ? Et le Pontife ? Si l'on m'a évincé du pouvoir, je considère cela comme une chance. Je n'ai nulle envie de reprendre le fardeau des responsabilités.

— C'est ce à quoi vous étiez destiné.

— Destiné ? Destiné ? répéta Valentin en riant. Autant dire que j'étais destiné à être Coronal pendant une brève période puis à être remplacé par quelqu'un de plus qualifié que moi. Il faut être fou pour vouloir gouverner, Deliamber, et je suis sain d'esprit. Le pouvoir est une charge et une corvée. Je ne l'accepterai pas.

— Mais si, vous l'accepterez, reprit Deliamber. Vous avez été victime de manipulations et vous n'êtes plus vous-même. Mais lorsqu'on a été Coronal, on le reste à jamais. Vous guérirez et vous redeviendrez ce que vous étiez, lord Valentin.

— N'utilisez pas ce titre !

— Il vous reviendra, dit Deliamber.

Valentin écarta la suggestion d'un haussement d'épaules furieux. Il tourna la tête vers Carabella : elle s'était endormie par terre, la tête appuyée contre le lit. Il la souleva précautionneusement et l'allongea sous le couvre-lit. Puis, se tournant vers Deliamber, il lui dit :

— Il se fait tard et nous avons passé beaucoup de temps à des bêtises ce soir. Toute cette pénible discussion m'a donné d'affreux maux de tête. Faites-moi ce que vous lui avez fait, sorcier, et apportez-moi le sommeil, et ne me parlez plus de ces responsabilités qui n'ont jamais

été miennes et ne le seront jamais. Nous avons un spectacle demain, et je veux être frais et dispos.

— Très bien. Couchez-vous.

Valentin s'allongea près de Carabella. Le Vroon le toucha légèrement d'abord, puis avec plus de force, et Valentin sentit son esprit commencer à s'obscurcir. Le sommeil l'enveloppa rapidement, comme une épaisse nappe blanche de brouillard s'avancant sur l'océan au crépuscule. Bien. Très bien. Et il perdit conscience avec plaisir.

Cette nuit-là, il rêva, et son rêve baignait dans une lumière vive et crue, indiscutablement caractéristique d'un message, et les images avaient une acuité au-delà de toute imagination.

Il se vit traversant la terrible plaine pourpre qu'il avait si souvent parcourue dans ses songes récents. Mais cette fois il savait sans discussion où se trouvait la plaine : ce n'était pas une création de l'imagination, c'était le lointain continent de Suvrael qui s'étendait sans protection sous le feu impitoyable du soleil et ces fissures dans la terre étaient les stigmates de l'été par lesquels avait été aspiré le peu d'humidité que le sol contenait.

De hideuses plantes vrillées et flasques, aux feuilles gonflées et grisâtres, gisaient sur le sol et d'innombrables choses hérissées d'épines et aux nœuds curieusement anguleux poussaient très haut. Valentin marchait rapidement malgré la chaleur, le vent impitoyablement mordant et la sécheresse à fendiller la peau. Il était en retard, on l'attendait au palais du Roi des Rêves où il avait été engagé pour jongler.

Le palais se dressait maintenant devant lui, sinistre, plongé dans l'ombre, tout en tourelles crénelées et en portiques déchiquetés, une bâtisse aussi repoussante et hérissée de piquants que les plantes du désert. Elle semblait tenir beaucoup plus de la prison que du palais, tout au moins par son aspect extérieur, mais à l'intérieur tout était différent, frais et luxueux, avec des fontaines dans les cours, des tentures de velours et un parfum de fleurs flottant dans l'air. Des serviteurs s'inclinèrent devant lui et lui montrèrent le chemin d'une grande chambre où ils le dépouillèrent de ses vêtements couverts d'une croûte de sable, le baignèrent, le séchèrent dans des serviettes légères comme la plume, lui offrirent des sorbets, un vin glacé d'une teinte argentée et des morceaux d'une viande savoureuse et inconnue avant de le mener dans la grande salle du trône aux hautes voûtes où le Roi des Rêves siégeait en grand apparat.

De loin, Valentin le vit sur son trône : Simonan Barjazid, la Puissance maléfique et déconcertante qui, de son territoire désert et balayé par les vents, envoyait sur toute la surface de Majipoor ses messages chargés d'une lourde signification. Il était solidement bâti, le visage glabre, mafflu, les yeux enfoncés et cernés, et portait autour de sa tête aux cheveux ras le diadème en or, l'instrument de sa puissance, l'amplificateur de pensée conçu mille ans auparavant par un Barjazid. A la gauche de Simonan était assis son fils Cristoph, bien en chair comme son père, et à sa droite son fils Minax, l'héritier, maigre, la mine rébarbative, le teint foncé, le visage en lame de couteau, comme s'il avait été aiguisé par les vents du désert.

Le Roi des Rêves, d'un geste désinvolte de la main, ordonna à Valentin de commencer.

Il jonglait avec des poignards, dix ou quinze, des stylets brillants qui pouvaient lui traverser le bras de part en part s'il les recevait mal, mais il les maniait avec une grande facilité, jonglant comme seul Sleet pouvait le faire, ou peut-être Zalzan Kavol, une démonstration pleine de virtuosité. Valentin, bien d'aplomb sur ses jambes, ne donnait que d'imperceptibles coups de poignet et les couteaux prenaient leur envol en jetant des éclairs éblouissants, décrivaient un arc très haut dans l'air et retombaient exactement à l'endroit où les doigts les attendaient, et à mesure de leurs montées et de leurs descentes, l'arc qu'ils décrivaient changeait de forme, n'était plus une simple, cascade, mais devenait une constellation, l'emblème du Coronal, les pointes dirigées vers l'extérieur pendant qu'ils étaient en l'air, mais soudain, alors que Valentin approchait de l'apothéose, les poignards s'immobilisèrent en plein vol, planant juste au-dessus de ses doigts impatients et refusant de descendre.

Et de derrière le trône surgit un homme à l'aspect menaçant et au regard farouche, Dominin Barjazid, le troisième fils du Roi des Rêves. Il se dirigea à grands pas vers Valentin et d'un geste méprisant cueillit la constellation de poignards et les glissa dans la ceinture de sa robe.

— Vous êtes un excellent jongleur, lord Valentin, fit le Roi des Rêves avec un sourire moqueur. Vous avez enfin trouvé une occupation qui vous convient.

— Je suis Coronal de Majipoor, répliqua Valentin.

— Vous étiez. Vous étiez. Vous êtes un vagabond, maintenant, et incapable de devenir autre chose.

— Un fainéant, dit Minax Barjazid.

— Un lâche, dit Cristoph Barjazid. Et il ajouta :

— Un oisif.

— Qui se dérobe à son devoir, déclara Dominin Bar-jazid.

— Vous êtes déchu de votre rang, dit le Roi des Rêves. Vous êtes démis de vos fonctions. Partez. Allez jongler, Valentin le jongleur. Partez, saltimbanque. Partez, vagabond.

— Je suis Coronal de Majipoor, répéta Valentin d'une voix ferme.

— Plus maintenant, dit le Roi des Rêves.

Il porta les mains au diadème qui lui ceignait le front et Valentin vacilla et trembla comme si le sol s'était ouvert sous lui, puis il trébucha et tomba, et quand il releva les yeux, il vit que Dominin Barjazid avait revêtu le pourpoint vert et la robe d'hermine du Coronal et que son apparence s'était transformée, si bien que son visage était le visage de lord Valentin et que son corps était le corps de lord Valentin, et avec les poignards qu'il avait pris à Valentin il avait composé la couronne du Coronal dont son père Simonan Barjazid lui ceignait la tête.

— Vous voyez ? cria le Roi des Rêves. Le pouvoir revient à ceux qui en sont dignes ! Partez, jongleur ! Partez !

Et Valentin s'enfuit dans le désert pourpre, et il vit les tourbillons de sable venant du sud qui se précipitaient vers lui, et il essaya de leur échapper, mais la tempête l'environnait de toutes parts. Il hurla : « Je suis lord Valentin le Coronal ! » mais sa voix se perdit dans le vent et il sentit le sable sous ses dents.

Il hurla de nouveau : « C'est une trahison, c'est une usurpation de pouvoir ! » et son cri fut emporté par le vent. Il se retourna vers le palais du Roi des Rêves, mais il n'était plus visible, et il fut accablé par la sensation écrasante d'une perte éternelle. Il se réveilla.

Carabella était paisiblement allongée à ses côtés. Les premières lueurs pâles de l'aube pénétraient dans la chambre.

Bien que son rêve ait été monstrueux, un message du plus sinistre augure, il se sentait parfaitement calme. Pendant des jours, il avait essayé de nier la vérité, mais il n'était plus possible maintenant de la

rejeter, aussi étrange et fantastique qu'elle parût. Il était naguère Coronal de Majipoor dans un autre corps et on l'avait dépouillé de ce corps et de son identité.

Était-ce possible ? On pouvait difficilement écarter un rêve aussi pressant ou refuser d'en tenir compte. Il fouilla jusqu'au plus profond de lui pour essayer de ressusciter des souvenirs du pouvoir, des cérémonies sur le Mont du Château, des fragments de la pompe royale, la saveur des responsabilités, mais en vain.

Il ne retrouvait absolument rien. Il était jongleur, rien d'autre qu'un jongleur, et il ne retrouvait pas le moindre lambeau de son passé avant Pidruïd. C'était comme s'il avait vu le jour au bord de cette falaise, quelques instants avant de rencontrer le pâtre Shanamir, comme s'il était né là-bas avec de l'argent dans sa bourse, une gourde de bon vin rouge accrochée à la hanche et quelques souvenirs diffus et factices dans la tête. Et si c'était vrai ? S'il était vraiment Coronal ? Eh bien, dans ce cas, il lui faudrait aller de l'avant dans l'intérêt de toute la planète, renverser le tyran et reconquérir sa position légitime. C'était une obligation de conscience à laquelle il lui faudrait satisfaire.

Mais l'idée était absurde et lui desséchait la gorge, lui faisait battre le cœur et l'amenait au bord de la panique. Renverser cet homme brun qui détenait le pouvoir, qui avait traversé Pidruïd en grande pompe ? Comment ce projet pouvait-il être réalisable ? Et, sans parler de le détrôner, comment seulement s'approcher d'un Coronal ? Que cela ait – peut-être – été fait une fois n'impliquait pas pour autant que cela pouvait être réalisé de nouveau, surtout par un jongleur itinérant, un jeune homme insouciant qui ne ressentait pas l'irrésistible besoin de s'atteler à une tâche impossible. De plus, Valentin voyait en lui un peu d'aptitude à gouverner. S'il avait réellement été Coronal, il avait dû avoir des années de formation sur le Mont du Château, un long apprentissage des manières et des usages de la cour ; mais il ne lui restait plus la moindre trace de tout cela.

Comment pouvait-il prétendre être un monarque sans avoir aucune des compétences d'un monarque ? Et pourtant... et pourtant...

Il tourna la tête vers Carabella. Elle était éveillée ; elle avait les yeux ouverts ; elle l'observait en silence. Il la sentait encore pleine de déférence, mais la terreur l'avait quittée.

— Qu'allez-vous faire, seigneur ? demanda-t-elle.

— Appelle-moi Valentin, une fois pour toutes.

— Si vous me l'ordonnez.

— Je te l'ordonne.

— Alors, Valentin... dis-moi, que vas-tu faire ?

— Poursuivre le voyage avec les Skandars, répondit-il.

Continuer à jongler. Posséder cet art à fond. Surveiller mes rêves de près. Attendre mon heure en essayant de comprendre.

Que puis-je faire d'autre, Carabella ?

Il posa légèrement la main sur la sienne, elle eut un mouvement de recul instantané, mais se détendit aussitôt et vint placer son autre main sur celle de Valentin.

— Que puis-je faire d'autre, Carabella ? répéta-t-il en souriant.

DEUXIÈME PARTIE

LE LIVRE DES MÉTAMORPHES

1

La cité Ghayrog de Dulorn était une merveille architecturale, une ville d'une éclatante beauté de glace qui s'étendait sur trois cents kilomètres au cœur de l'immense vallée de Dulorn. Bien qu'elle couvrît une vaste superficie, elle était surtout remarquable par son développement en hauteur : de grandes tours brillantes, aux formes hardies, mais dont les matériaux étaient sévèrement limités en nombre, qui s'élevaient en cônes obliques du sol tendre et riche en gypse. Le seul matériau autorisé à Dulorn était la pierre originaire de la région, un calcaire léger, à indice de réfraction élevé, qui scintillait comme le cristal, voire comme le diamant. Les habitants de Dulorn avaient façonné dans ce matériau leurs hautes constructions terminées en pointe et les avaient agrémentées de parapets et de balcons, d'énormes arcs-boutants flamboyants, de corniches en encorbellement, de stalactites et stalagmites aux facettes chatoyantes, de passerelles semblables à de la dentelle jetées très haut au-dessus des rues, de

colonnades, de dômes, de pendentifs et de pagodes. La troupe des jongleurs de Zalzan Kavol, qui approchait de la ville en venant de l'ouest, y arriva presque exactement à midi, à l'heure où le soleil brillait à la verticale et où des flammes blanches paraissaient danser le long des murs des tours titanesques. Valentin en eut le souffle coupé d'émerveillement. Quelle ville immense ! Quelle débauche de lumière et de beauté architecturale !

Dulorn comptait quatorze millions d'habitants, ce qui en faisait une des plus grandes villes de Majipoor, bien qu'en aucun cas la plus peuplée. Valentin avait entendu dire que sur le continent d'Alhanroel une ville de cette taille n'avait rien d'exceptionnel, et que même ici, sur le continent beaucoup plus agreste de Zimroel, nombreuses étaient celles qui l'égalaienent ou la surpassaient. Mais il se dit que nulle autre ville ne devait égaler sa beauté. Dulorn tenait à la fois du feu et de la glace. Ses flèches resplendissantes attiraient l'attention avec insistance, comme une musique légère et irrésistible, comme les accents éclatants d'un orgue puissant déchirant les ténèbres de l'espace.

— Pas d'auberge de campagne pour nous ce soir ! cria Carabella d'une voix joyeuse. Nous aurons un hôtel, avec des draps fins et des oreillers moelleux !

— Tu crois que Zalzan Kavol se montrera aussi généreux ?

demanda Valentin.

— Généreux ? fit Carabella en riant. Il n'a pas le choix.

Dulorn n'a que des hôtels luxueux. Si nous passons la nuit ici, nous dormirons dans la rue ou nous dormirons comme des princes. Il n'y a pas de solution intermédiaire.

— Comme des princes, répéta Valentin. Dormir comme des princes. Pourquoi pas ?

Il lui avait fait jurer, le matin avant de quitter l'auberge, de ne souffler mot à personne des événements de la nuit précédente, ni à Sleet, ni à aucun des Skandars, ni même, si jamais elle éprouvait le besoin d'en consulter un, à un interprète des rêves. Il avait exigé d'elle de prêter serment au nom de la Dame, du Pontife et du Coronal de garder le silence. Il lui avait en outre ordonné de continuer à se conduire vis-à-vis de lui comme s'il avait toujours été et devait rester jusqu'à la fin de ses jours Valentin le jongleur itinérant. En lui arrachant ce serment, Valentin avait parlé avec une force et une noblesse dignes d'un

Coronal, si bien que la pauvre Carabella, agenouillée et tremblante, avait de nouveau eu aussi peur de lui que s'il avait porté la couronne royale. Il avait mauvaise conscience à ce propos, car il était loin d'être convaincu que les rêves étranges de la nuit précédente devaient être pris au pied de la lettre. Mais il n'était pourtant pas question de les ignorer purement et simplement et il lui fallait donc prendre des précautions, garder le secret et user d'artifice. Toutes ces manœuvres produisaient sur lui un effet bizarre. Il fit également jurer à Autifon Deliamber de garder le silence, tout en se demandant dans quelle mesure il pouvait faire confiance à un Vroon et à un sorcier, mais il semblait y avoir des accents de sincérité dans la voix de Deliamber pendant qu'il promettait de mériter sa confiance.

— Et qui d'autre est au courant ? demanda Deliamber.

— Seulement Carabella. Et elle est liée par le même serment.

— Vous n'avez rien dit au Hjort ?

— A Vinorkis ? Pas un seul mot. Pourquoi me demandez-vous ça ?

— Il vous observe avec beaucoup trop d'attention, répondit le Vroon. Il pose trop de questions. Je n'ai guère de sympathie pour lui.

— Ce n'est pas difficile de ne pas aimer les Hjorts, répliqua Valentin en haussant les épaules. Mais que craignez-vous de lui ?

— Il protège trop bien son esprit. Il a une aura maléfique.

Gardez vos distances avec lui, Valentin, sinon il risque de vous créer des ennuis.

Les jongleurs entrèrent dans la cité et suivirent de larges avenues éblouissantes pour se rendre à leur hôtel, guidés par Deliamber qui semblait avoir un plan du moindre recoin de Majipoor gravé dans la tête. La roulotte s'arrêta devant une tour d'une hauteur remarquable et d'une impressionnante audace architecturale avec des minarets, des voûtes en ogive et de brillantes fenêtres octogonales. En descendant de la roulotte Valentin demeura saisi d'étonnement, clignant les yeux, bouche bée.

— On dirait que vous venez de recevoir un coup sur la tête, fit Zalzan Kavol d'un ton bourru. Vous n'aviez jamais vu Dulorn ?

Valentin fit un geste évasif. Sa mémoire poreuse ne lui restituait rien de Dulorn, mais quiconque avait vu une fois cette ville ne pouvait

l'oublier. Cela semblait appeler un commentaire.

— Existe-t-il quelque chose de plus grandiose sur Majipoor ?
demanda-t-il simplement.

— Oui, répondit le gigantesque Skandar. Une sou-pière de bouillon chaud. Un gobelet de bon vin. Une pièce de viande rôtie à la broche. On ne se nourrit pas de belle architecture. Le Mont du Château tout entier ne vaut pas un étron desséché pour un homme affamé.

Zalzan Kavol eut un reniflement d'autosatisfaction et, soulevant ses bagages, pénétra dans l'hôtel d'un pas décidé.

Stupéfait, Valentin cria derrière lui :

— Mais je ne parlais que de la beauté des villes.

Thelkar, habituellement le plus taciturne des Skandars, dit en s'adressant à Valentin :

— Zalzan Kavol admire Dulorn beaucoup plus que vous le croiriez. Mais il ne le reconnaîtra jamais.

— La seule ville pour laquelle il ait une admiration ouverte, intervint à son tour Gibor Haern, est Piliplik, celle où nous sommes nés. Cela lui paraîtrait déloyal de dire un seul mot en faveur de n'importe quelle autre ville.

— Chut ! s'écria Erfon Kavol. Le voilà !

Leur frère aîné venait de réapparaître à la porte de l'hôtel.

— Alors ? tonna Zalzan Kavol. Pourquoi restez-vous plantés là ?
Répétition dans trente minutes !

Ses yeux jaunes flamboyaient comme ceux de quelque bête féroce. Il gronda, serra les quatre poings d'un air menaçant et disparut de nouveau.

Quel étrange patron, se dit Valentin. Il soupçonnait que sous ce pelage hirsute, dans les profondeurs, se trouvait un être plein de courtoisie, voire – qui pouvait le dire ? – de gentillesse.

Mais Zalzan Kavol cultivait avec assiduité le côté bourru de son caractère.

Les jongleurs avaient été engagés pour se produire au Cirque

Perpétuel de Dulorn où des festivités municipales se déroulaient à chaque heure du jour et tous les jours de l'année.

Les Ghayrogs, qui formaient l'essentiel de la population de la ville et de la province environnante, ne dormaient pas la nuit, mais pendant toute une saison, deux ou trois mois d'affilée, surtout en hiver, et quand ils ne dormaient pas, ils avaient un insatiable désir de divertissements. D'après Deliamber, ils payaient bien et il n'y avait jamais assez d'artistes itinérants dans cette partie de Majipoor pour satisfaire leurs besoins.

Quand la troupe fut rassemblée pour la séance d'entraînement de l'après-midi, Zalzan Kavol annonça que leur représentation de la nuit était programmée entre la quatrième et la sixième heure après minuit. Valentin fut loin de s'en réjouir. Car cette nuit-là, il attendait avec une impatience particulière les conseils que pourraient lui apporter ses rêves, après les importantes révélations de la nuit précédente. Mais quelles chances avait-il d'avoir des rêves fructueux s'il passait la plupart des heures fertiles de la nuit sur une scène ?

— Nous pouvons dormir avant, proposa Carabella. Les rêves surviennent à n'importe quelle heure. A moins que tu n'aies pris rendez-vous pour un message.

C'était une remarque bien malicieuse pour quelqu'un qui avait tremblé de peur devant lui un peu de temps auparavant. Il sourit pour lui montrer qu'il ne lui en tenait pas rigueur – il sentait son manque de confiance en elle poindre sous la moquerie – et répondit :

— Je risque de ne pas dormir du tout, en sachant que je dois me lever si tôt.

— Demande à Deliamber de te faire un attouchement comme hier soir, suggéra-t-elle.

— Je préfère ne rien devoir à personne pour m'endormir, dit-il.

C'est ce qu'il fit, après un pénible après-midi d'entraînement et un dîner réconfortant de viande séchée et de vin bleu glacé à l'hôtel. Il avait pris une chambre pour lui seul et avant de se glisser dans les draps – des draps frais et doux, comme l'avait dit Carabella – il se recommanda à la Dame de l'Île et pria pour qu'elle lui envoie un message, ce qui était permis et fréquemment demandé, bien que rarement efficace.

C'était l'aide de la Dame maintenant dont il éprouvait le plus grand

besoin. S'il était en réalité un Coronal déchu, alors elle était sa mère selon la chair aussi bien que sa mère spirituelle et elle pourrait lui confirmer son identité et le diriger dans sa quête.

Pendant qu'il se laissait gagner par le sommeil, il essaya de se représenter la Dame et son Ile, de l'atteindre en franchissant en pensée les milliers de kilomètres qui les séparaient, d'établir par-dessus cette immensité une sorte de liaison qui leur permette d'entrer en contact. Mais il était handicapé par toutes les lacunes de sa mémoire. Il était vraisemblable que chaque adulte de Majipoor connaissait les traits de la Dame et la topographie de l'Ile aussi bien que le visage de sa propre mère et les faubourgs de sa ville, mais l'esprit diminué de Valentin lui fournissait surtout des vides qu'il lui fallait combler grâce à son imagination et en s'en remettant au hasard. A quoi ressemblait son image pendant le feu d'artifice à Pidruïd ? Un visage rond et souriant, une chevelure longue et épaisse. Très bien. Et le reste ?

Supposons qu'elle ait les cheveux bruns et brillants, bruns comme ceux de ses fils lord Valentin et feu lord Voriak. Les yeux sont bruns, chauds et vifs, les lèvres pleines ; elle a de petites fossettes et de charmantes pattes d'oie aux coins des yeux. C'est une femme robuste, au port majestueux, et elle se promène dans un jardin rempli d'une végétation luxuriante et florifère, de tanigales jaunes, de camélias et d'eldirons et de thwales pourpres, toute la richesse d'une vie tropicale. Elle s'arrête pour cueillir une fleur et l'enfonce dans ses cheveux, puis elle reprend sa marche en suivant une allée de dalles de marbre blanc qui serpente entre les buissons. Puis elle débouche sur un vaste patio de pierre creusé dans la colline sur laquelle elle réside, baissant les yeux sur la suite de terrasses en gradins descendant en larges courbes jusqu'à la mer. Et elle regarde vers l'ouest, vers le lointain continent de Zimroel, elle ferme les yeux, elle pense à son fils disparu, errant, exilé dans la cité des Ghayrogs, elle rassemble ses forces et elle envoie de doux messages d'espoir et de courage à destination du proscrit de Dulorn...

Valentin s'enfonça dans un profond sommeil. Et, de fait, il eut la visite de la Dame pendant qu'il rêvait. Ce ne fut pas sur le flanc de la colline, près de son jardin, qu'il la rencontra, mais dans une ville morte au milieu d'un désert, un lieu en ruine aux piliers de grès rongés par les intempéries et aux autels fracassés.

Ils arrivèrent à la rencontre l'un de l'autre en venant des côtés opposés d'un forum délabré sous un clair de lune spectral. Mais le visage de la Dame était voilé et elle détournait la tête ; il la reconnut à ses lourdes boucles brunes et au parfum de la fleur d'eldiron aux pétales soyeux qu'elle portait derrière l'oreille, et il sut qu'il était en présence de la

Dame de l'Île, mais il avait besoin de son sourire pour réchauffer son âme dans ce lieu de désolation, il avait besoin du réconfort de ses doux yeux, et il ne voyait que le voile, les épaules et le profil de cette tête qui se dérobait. « Mère ? fit-il d'une voix mal assurée. Mère, c'est Valentin ! Vous ne me reconnaissez pas ? Regardez-moi, mère ! »

Elle passa en flottant près de lui, tel un spectre, et disparut entre deux colonnes brisées décorées de scènes des hauts faits des grands Coronals. « Mère ! » cria-t-il.

Le rêve était terminé. Valentin tenta de la faire revenir, mais en vain. Il s'éveilla et scruta l'obscurité, revoyant la forme voilée et cherchant une signification. Elle ne l'avait pas reconnu. Était-il si profondément transformé que même sa propre mère n'arrivait pas à savoir qui était dissimulé dans ce corps ? Ou bien n'avait-il jamais été son fils, si bien qu'il n'y avait aucune raison pour qu'elle le reconnût ? Ces questions restaient sans réponse. Si l'âme du brun lord Valentin était enchâssée dans le corps du blond Valentin, la Dame de l'Île de son rêve n'en avait rien montré et il n'en savait pas plus qu'au moment où il avait fermé les yeux.

Que de vaines chimères, se dit-il, que d'idées fumeuses, que de folies ! Il se laissa de nouveau gagner par le sommeil. Et presque aussitôt, à ce qu'il lui sembla, une main se posa sur son épaule et le secoua jusqu'à ce qu'il reprenne conscience à regret.

C'était Carabella.

— Il est deux heures après minuit, lui dit-elle. Zalzan Kavol veut que nous soyons tous en bas dans la roulotte dans une demi-heure. As-tu fait un rêve ?

— Rien de concluant. Et toi ?

— Je suis restée éveillée, répondit-elle. Cela m'a paru plus sûr. Il y a des nuits où l'on préfère ne pas rêver.

Pendant qu'il commençait à s'habiller, elle demanda timidement :

— Est-ce que je partagerai encore ta chambre, Valentin ?

— Tu aimerais ?

— J'ai juré de continuer à agir avec toi comme je le faisais avant... avant de savoir. Oh, Valentin, j'ai eu si peur ! Mais oui.

Oui, soyons de nouveau compagnons, et même amants. Demain soir !

— Et si je suis le Coronal ?

— Je t'en prie, ne pose pas de telles questions.

— Et si c'est vrai ?

— Tu m'as ordonné de t'appeler Valentin et de te considérer comme Valentin. Et cela, je le ferai, si tu le veux bien.

— Crois-tu que je sois Coronal ?

— Oui, murmura-t-elle.

— Cela ne t'effraie plus ?

— Un peu. Juste un peu. Tu me paraissais encore humain.

— Bien.

— J'ai eu toute la journée pour me faire à cette idée. Et j'ai prêté serment. Je dois penser à toi en tant que Valentin. Je l'ai juré sur les Puissances.

Elle lui adressa une grimace espiègle.

— J'ai juré sur le Coronal d'agir comme si tu n'étais pas Coronal et je dois respecter mon serment, et donc te traiter avec désinvolture, t'appeler Valentin, ne manifester aucune crainte devant toi et me conduire comme si rien n'avait changé. Donc je peux partager ton lit demain soir ?

— Oui.

— Je t'aime, Valentin.

Il l'attira doucement vers lui.

— Je te remercie d'avoir réussi à surmonter ta peur. Je t'aime. Carabella.

— Zalzan Kavol sera furieux si nous sommes en retard, dit-elle.

Le Cirque Perpétuel était une construction radicalement différente de l'architecture caractéristique de Dulorn. C'était un édifice cylindrique géant, plat et sans le moindre ornement.

Parfaitement circulaire, il ne faisait pas plus de vingt-cinq mètres de haut et était isolé sur un énorme temin vague situé dans un quartier périphérique à l'est de la ville. A l'intérieur, un vaste espace central constituait une scène impressionnante et, tout autour, couraient les gradins en rangées superposées qui s'élevaient en cercles concentriques jusqu'au plafond.

L'endroit pouvait contenir des milliers, voire des centaines de milliers de spectateurs. Valentin s'aperçut avec stupéfaction qu'il était presque rempli, à cette heure qui pour lui était le milieu de la nuit. Il lui était difficile de porter son regard vers le public car les feux de la scène l'éblouissaient, mais il distinguait toutefois une multitude de spectateurs assis ou vautreés dans leur siège. Presque tous étaient des Ghayrogs, même si de temps à autre il apercevait un Hjort, un Vroon ou un humain. Aucune région de Majipoor n'était entièrement peuplée par une race unique – d'anciens décrets gouvernementaux remontant à l'époque des fortes concentrations de population non humaine interdisaient de tels rassemblements ailleurs que sur le territoire de la réserve des Métamorphes – mais les Ghayrogs avaient l'esprit de clan particulièrement développé et avaient tendance à se regrouper à Dulorn et autour de la ville dans les limites fixées par la loi. Bien que mammifères, ils présentaient certains traits reptiliens oui n'étaient guère appréciés de la plupart des autres races : une langue agile, rouge et fourchue, une peau grisâtre et squameuse, à la consistance élastique et à l'aspect luisant, des yeux verts et froids qui ne cillaient jamais.

Leurs cheveux, qui évoquaient Méduse, étaient composés de tresses noires se tordant en tous sens de manière inquiétante et leur odeur, à la fois douce et acre, était loin de flatter les narines des non-Ghayrogs.

Valentin suivit la troupe sur la scène avec résignation. Il était désorienté par l'heure et, bien qu'il ait eu suffisamment de sommeil, c'était sans enthousiasme qu'il était debout à cette heure indue. Une fois de plus, il se sentait écrasé par le poids d'un rêve pénible. Pourquoi la Dame l'avait-elle rejeté, pourquoi était-il impuissant à entrer en contact avec elle ? A l'époque où il était simplement Valentin le jongleur, tout était de peu de conséquence pour lui, chaque journée suivait son cours et il n'avait pas à se préoccuper de grands desseins, seulement d'améliorer d'un jour à l'autre son adresse

et la sûreté de son coup d'œil. Mais après ces révélations troublantes et ambiguës, il était tenu d'envisager des buts et sa destinée à longue échéance, et de réfléchir à la voie qu'il lui fallait suivre. Tout cela lui déplaisait fort. Il se sentait déjà plein de nostalgie pour le bon vieux temps de Pidruïd, où il errait, heureux et désœuvré, à travers la ville grouillante.

Mais les exigences de son art chassèrent rapidement ces idées noires. Il n'avait pas le temps, sous le feu éblouissant des projecteurs, de penser à autre chose qu'à sa tâche. La scène était immense et de nombreuses attractions s'y déroulaient en même temps. Des magiciens vrooms faisaient un exercice avec des lumières colorées flottant dans l'air et des volutes de fumée faisait se dresser sur leur queue une douzaine de gros serpents.

Un groupe de danseurs grotesquement filiformes, aux corps enduits d'une matière brillante, effectuaient d'austères jetés.

Plusieurs petits orchestres très éloignés les uns des autres et composés d'instruments à vent, interprétaient des morceaux de la musique légère et aiguë dont raffolaient les Ghayrogs. Il y avait un acrobate qui se tenait en équilibre sur un doigt, une funambule sur sa corde raide, un homme qui faisait de la lévitation, un trio de souffleurs en train de confectionner autour d'eux une cage en verre un avaleur d'anguilles, une escouade de clowns déchaînés et bien d'autres encore qui sortaient du champ visuel de Valentin. Le public, affalé et vautré sur les gradins dans la semi-obscurité, n'avait aucun effort à faire pour pouvoir tout regarder, car Valentin s'aperçut que la scène géante se déplaçait lentement, effectuant un léger mouvement de rotation sur un axe invisible, et en une ou deux heures elle faisait un tour complet, présentant ainsi à tour de rôle chaque groupe d'artistes à l'ensemble des spectateurs.

— Toute la scène flotte sur une nappe de mercure, lui souffla Sleet. On pourrait acheter trois provinces avec la valeur du métal.

Comme le regard des spectateurs était sollicité de toutes parts, les jongleurs devaient recourir à leurs effets les plus impressionnants, ce qui impliquait l'exclusion presque totale du novice Valentin, abandonné à des exercices solitaires avec ses massues et utilisé occasionnellement pour envoyer torches et poignards aux autres. Carabella dansait sur un globe d'argent de soixante centimètres de diamètre qui roulait en décrivant des cercles irréguliers au fil de ses mouvements, et elle jonglait avec cinq sphères brillantes qui émettaient une lumière verte. Sleet était juché sur des échasses et se

trouvait ainsi plus haut que les Skandars, silhouette minuscule dominant tout le monde, faisant calmement passer d'une main à l'autre trois énormes œufs de moleeka, rouge moucheté de noir, achetés le soir même au marché. Si un œuf lui échappait d'une telle hauteur, sa chute ne passerait certainement pas inaperçue et l'humiliation serait terrible, mais depuis que Valentin connaissait Sleet, il ne l'avait jamais rien vu laisser tomber, et il ne laissa pas tomber d'œuf cette nuit-là encore. Les six Skandars, pour leur part, s'étaient disposés en étoile et, se tournant le dos, ils jonglaient avec des torches enflammées. Avec une coordination parfaite chacun d'eux lançait une torche en arrière pardessus son épaule extérieure en direction de son frère placé à la branche opposée de l'étoile. Les échanges étaient effectués avec une ahurissante précision, les trajectoires des torches volantes étaient calculées à la perfection de manière à former de superbes traits de feu entrecroisés et pas un poil de la fourrure d'un seul Skandar ne fut roussi pendant tout le temps où ils saisirent en l'air d'un geste désinvolte les torches enflammées que leur envoyaient leurs partenaires invisibles.

Et ils tournaient sur la scène, jonglant par périodes d'une demi-heure, avec cinq minutes pour se détendre dans la fosse centrale, juste au-dessous de la scène, où étaient rassemblés des centaines d'autres artistes faisant une pause. Valentin aspirait à faire quelque chose de plus passionnant que ses petits exercices élémentaires, mais Zalzan Kavol le lui avait interdit. Il n'était pas encore prêt, lui avait dit le Skandar, même s'il se comportait remarquablement bien pour un novice.

Le matin arriva avant que la troupe puisse quitter la scène.

Le paiement était effectué à l'heure et la reconduction de l'engagement était déterminée par des appareils de mesure de la réaction des spectateurs fixés sous les sièges et contrôlés par des Ghayrogs impassibles assis dans une cabine dans la fosse même. Certains artistes ne restaient sur scène que quelques minutes avant d'être chassés par l'indifférence ou le mépris général, mais Zalzan Kavol et sa troupe, à qui l'on avait assuré deux heures de spectacle, restèrent quatre heures sur scène. Ils y seraient même restés une cinquième si Zalzan Kavol n'en avait été dissuadé par ses frères qui s'attroupèrent autour de lui pour une brève et violente discussion.

— Sa cupidité, dit calmement Carabella, le conduira à se mettre dans des situations impossibles. Combien de temps s'imagina-t-il que les gens peuvent lancer ces torches avant que quelqu'un ne fasse une bourde ? Même les Skandars finissent par se fatiguer.

— Pas Zalzan Kavol, à ce qu'on dirait, répliqua Valentin.

— Peut-être que *lui* est une machine à jongler, oui mais ses frères ont des limites. Le synchronisme de Rovorn commence à laisser à désirer. Je suis contente qu'ils aient eu le courage de s'opposer à lui.

Elle sourit.

— Et je commençais à être bien fatiguée aussi. Les jongleurs eurent un tel succès ce soir-là qu'ils furent engagés pour quatre jours supplémentaires. Zalzan Kavol était aux anges – les Ghayrogs versaient de gros cachets à leurs artistes – et il accorda une prime générale de cinq couronnes.

Tout cela est fort bien, se dit Valentin. Mais il n'avait aucune envie de s'installer indéfiniment chez les Ghayrogs. Après le second jour, il commença à bouillir d'impatience.

— Vous aimeriez reprendre la route, lui dit Deliamber. C'est une affirmation, pas une question.

Valentin acquiesça de la tête.

— Je commence à distinguer la forme de la route qui s'ouvre devant moi.

— La route de l'Ile ?

— Pourquoi vous donnez-vous la peine de parler avec les gens, demanda Valentin d'un ton détaché, si vous êtes capable de lire jusqu'au fond de leurs pensées ?

— Cette fois, je n'ai pas eu besoin de lire dans votre âme.

Votre prochain mouvement est bien évident.

— Aller voir la Dame, oui. Qui d'autre peut me dire franchement qui je suis ?

— Vous avez encore des doutes ? demanda Deliamber.

— Je n'ai aucune autre preuve que les rêves.

— Qui expriment des vérités profondes.

— C'est vrai, répondit Valentin, mais les rêves peuvent être des paraboles, les rêves peuvent être des métaphores, les rêves peuvent

être des visions. C'est de la folie de les prendre au sens littéral, sans confirmation. Et la Dame peut m'apporter cette confirmation, tout au moins je l'espère. A quelle distance se trouve l'Ile, magicien ?

Pendant quelques secondes, Deliamber ferma ses grands yeux dorés.

— A des milliers de kilomètres, répondit-il. Nous avons couvert environ un cinquième de la distance à travers Zimroel.

Il vous faut suivre la direction de l'est en passant par Khyntor ou Velathys, contourner le territoire des Métamorphes et peut-

être descendre la rivière en bateau en passant par Ni-moya jusqu'à Piliplok d'où les bateaux de pèlerins partent pour l'Ile.

— Combien de temps cela prendra-t-il ?

— Pour atteindre Piliplok ? A la vitesse où nous allons actuellement, à peu près cinquante ans. En se déplaçant avec ces jongleurs, en s'arrêtant ici et là, une semaine à chaque fois...

— Et si j'abandonnais la troupe et poursuivais ma route tout seul ?

— Six mois, peut-être. La descente de la rivière est rapide.

La traversée des terres prend beaucoup plus de temps. Si nous avions des vaisseaux spatiaux comme ils en ont sur d'autres mondes, cela prendrait un ou deux jours pour se rendre à Piliplok, mais, naturellement, nous nous passons sur Majipoor de bien de appareils dont les autres disposent.

— Six mois ? fit Valentin en grimaçant. Et quel serait le prix pour louer un véhicule et un guide ?

— Environ vingt royaux. Il vous faudra jongler pendant bien longtemps pour rassembler cette somme.

— Et en arrivant à Piliplok, demanda Valentin, que faut-il faire ?

— Payer le passage jusqu'à l'Ile. La traversée dure quelques semaines. Quand on atteint l'Ile, on s'installe sur la terrasse inférieure et on commence l'ascension.

— L'ascension ?

— Des séances de prières, de purification et d'initiation. On gravit les

terrasses une à une jusqu'à ce que l'on atteigne la Terrasse de l'Adoration qui est le seuil du Temple Intérieur.

Vous ne savez rien de tout cela ?

— Vous savez bien, Deliamber, que l'on m'a trafiqué le cerveau.

— Naturellement.

— Et alors, au Temple Intérieur ?

— A ce moment-là, on est devenu un initié. On est un acolyte au service de la Dame et pour obtenir une audience, il faut s'astreindre à des rites et attendre le rêve de convocation.

— Et combien de temps demande l'ensemble de ce processus ? demanda Valentin d'une voix inquiète, les terrasses, les initiations, le service en tant qu'acolyte, le rêve de convocation ?

— Cela varie. Cinq ans parfois. Dix. Ou bien on n'y arrive jamais. La Dame n'a pas de temps à consacrer à chacun des pèlerins.

— Il n'y a pas de manière plus directe d'obtenir une audience ?

Deliamber émit le toussotement gras qui lui tenait lieu de rire.

— Laquelle ? Frapper à la porte du Temple, clamer que vous êtes son fils et qu'il y a eu substitution d'enfant, exiger d'être reçu ?

— Pourquoi pas ?

— Parce que, répondit le Vroon, les terrasses extérieures de l'Ile sont conçues comme des tamis pour éviter que ce genre de chose ne se produise. Il n'y a aucune voie de communication directe avec la Dame, et c'est une volonté délibérée. Cela risque de vous prendre des années.

— Je trouverai un moyen.

Valentin regarda bien en face le petit sorcier.

— Si j'étais sur l'Ile, je pourrais peut-être atteindre son esprit. Je pourrais l'appeler, je pourrais la persuader de me convoquer. Peut-être.

— Peut-être.

— Avec votre aide, je pourrais réussir.

— C'est bien ce que je craignais, fit sèchement Deliamber.

— Vous avez un don pour envoyer des messages. A défaut de la Dame elle-même, nous pourrions atteindre les gens de son entourage. Petit à petit, en nous rapprochant d'elle, en abrégant l'interminable processus des terrasses...

— Oui, c'est peut-être possible, répondit Deliamber. Mais croyez-vous vraiment que j'aie l'intention d'entreprendre le pèlerinage avec vous ?

Valentin regarda le Vroon en silence pendant un long moment.

— J'en suis persuadé, dit-il finalement. Vous faites semblant de marquer de la réticence, mais vous êtes à l'origine de tous les motifs qui me poussent à me rendre sur l'Ile. Avec vous à mes côtés. N'ai-je pas raison ? Alors, Deliamber ? Vous êtes plus impatient que moi de m'y voir arriver.

— Ah ! fit le sorcier. Nous y sommes !

— Ai-je raison ?

— Si vous vous décidez à aller dans l'Ile, Valentin, je serai à vos côtés. Mais êtes-vous décidé ?

— Parfois.

— Les résolutions intermittentes manquent d'efficacité, dit Deliamber.

— Des milliers de kilomètres. Des années d'attente, La peine et l'adversité. Pourquoi ai-je envie d'entreprendre cela, Deliamber ?

— Parce que vous êtes Coronal et que vous devez reprendre votre trône. La première partie est peut-être vraie, même si j'en doute fortement. La seconde appelle des objections.

— Vous préférez vivre sous le règne d'un usurpateur ?

demanda Deliamber d'un air cauteleux.

— Que représentent le Coronal et son règne pour moi ? Il vit de l'autre côté de la planète sur le Mont du Château, et je suis un jongleur itinérant.

Valentin étendit les doigts et les regarda comme s'il n'avait jamais vu sa main jusqu'alors.

— Je m'épargnerais bien des efforts en restant avec Zalzan Kavol et en laissant l'autre, quelle que soit son identité, conserver son trône. Supposons qu'il soit un usurpateur sage et juste. Quel serait l'intérêt de Majipoor si je prends toute cette peine uniquement pour me mettre à sa place ? Oh ! Deliamber, Deliamber, est-ce un roi qui s'exprime ainsi ? Qu'est devenue ma soif de pouvoir ? Comment ai-je jamais pu être un prince quand je me moque si manifestement de ce qui s'est passé ?

— Nous avons déjà parlé de cela. On a altéré votre esprit comme on a changé votre corps, monseigneur.

— Qu'importe ! Ma nature royale, si jamais elle fut mienne, a totalement disparu de moi. Cette soif de pouvoir...

— C'est la seconde fois que vous utilisez cette expression, l'interrompt Deliamber. Le désir du pouvoir n'a rien à voir là-dedans. Un vrai roi n'aspire pas au pouvoir ; c'est la responsabilité qui aspire à s'emparer de lui, à le posséder. Ce Coronal est nouveau, il a fait peu de chose jusqu'à présent, hormis le Grand Périphe, et déjà le peuple murmure contre ses premiers décrets. Et vous me demandez s'il est sage et juste ?

Comment un usurpateur pourrait-il être juste ? C'est un criminel, Valentin, et il règne déjà avec la conscience coupable d'un criminel et, à mesure que le temps passera, ces craintes qui commencent à ronger ses rêves empoisonneront sa vie et il deviendra un tyran. Comment pouvez-vous en douter ? Il éloignera quiconque représentera une menace pour lui... il n'hésitera pas à tuer, s'il en est besoin. Le poison qui court dans ses veines s'attaquera à la vie de la planète tout entière et gagnera chaque citoyen. Et vous, assis ici à contempler vos doigts, ne sentez-vous pas le poids de votre responsabilité ?

Comment pouvez-vous parler de *vous épargner bien des efforts* ? Comme si cela n'avait guère d'importance de savoir qui est le roi. Cela a une grande importance, monseigneur, et vous avez été choisi et éduqué dans ce but, ce n'est pas une loterie.

Ou bien vous imaginez-vous que n'importe qui peut devenir Coronal ?

— Oui. Par un caprice du sort.

— C'était peut-être vrai il y a neuf mille ans, répondit Deliamber en ricanant. Il y a une dynastie, monseigneur.

— Une dynastie adoptive ?

— Exactement. Depuis le règne de lord Arioc, et peut-être même avant, les Coronals ont été choisis au sein d'un petit nombre de familles, pas plus d'une centaine de clans, qui tous résident sur le Mont du Château et participent étroitement au gouvernement. L'éducation du nouveau Coronal est déjà commencée, même si lui-même et quelques rares conseillers sont les seuls à le savoir, et on a déjà dû aussi lui choisir deux ou trois suppléants. Mais maintenant la lignée est interrompue, un intrus s'y est immiscé. Il ne peut rien en sortir de bon.

— Et si l'usurpateur *est* tout simplement l'héritier présomptif qui en a eu assez d'attendre ?

— Non, répliqua Deliamber. C'est inconcevable. Personne jugé digne d'être Coronal ne renverserait un prince légalement intronisé. De plus, pourquoi cette tromperie qui consiste à prétendre être lord Valentin, s'il est quelqu'un d'autre ?

— Je vous l'accorde.

— Accordez-moi aussi ceci : l'homme qui est actuellement au sommet du Mont du Château n'a ni droit ni qualité pour y être, et il faut l'en déloger, et vous êtes le seul qui puissiez le faire.

— Vous exigez beaucoup de moi, soupira Valentin.

— C'est l'histoire qui exige beaucoup, dit Deliamber.

L'histoire a demandé aux êtres intelligents, sur des milliers de mondes et depuis des milliers d'années, de choisir entre l'ordre et l'anarchie, entre la création et la destruction, entre la raison et la déraison. Et les forces de l'ordre, de la création et de la raison se sont toujours concentrées sur un dirigeant unique, un roi, si vous voulez, un président, un chef d'Etat, un grand ministre, un généralissime, utilisez le mot que vous préférez, un monarque sous un nom ou sous un autre. Ici, il s'agit du Coronal, ou plus exactement c'est le Pontife, lui-même ancien Coronal, qui gouverne par la voix du Coronal, et il est important, monseigneur, il est fort important de savoir qui doit devenir Coronal et qui ne le doit pas.

— Oui, fit Valentin. Peut-être.

— Vous allez osciller longtemps entre *oui* et *peut-être*, monseigneur, dit Deliamber : Mais *oui* finira par l'emporter. Et vous ferez le pèlerinage à l'Ile du Sommeil et, avec la bénédiction de la Dame, vous marcherez sur le Mont du Château, et vous reprendrez votre place légitime.

— Toutes ces choses me remplissent de terreur. Si j'ai jamais été habilité à gouverner, si j'ai jamais reçu l'éducation pour cela, on m'a arraché toutes ces choses de l'esprit.

— La terreur disparaîtra. Votre esprit retrouvera son intégralité avec le temps.

— Le temps passe, et nous restons ici, à Dulorn, pour distraire les Ghayrogs.

— Plus pour longtemps, répondit Deliamber. Nous allons prendre la direction de l'est, monseigneur. Ayez foi en l'avenir.

Il y avait quelque chose de contagieux dans l'assurance de Deliamber. Les hésitations et l'incertitude de Valentin s'étaient envolées... pour l'instant. Mais quand le Vroon l'eut quitté, Valentin se trouva confronté aux dures réalités. Pouvait-il simplement louer deux montures et prendre la route de Piliplok le lendemain en compagnie de Deliamber ? Et que deviendrait Carabella qui avait soudain pris une grande importance à ses yeux ? Devrait-il l'abandonner ici à Dulorn ? Et Shanamir ? Le garçon était attaché à Valentin et non aux Skandars. Il ne pouvait ni ne voulait l'abandonner. Il y avait aussi le coût du voyage pour quatre personnes à travers la presque totalité de Zimroel, la nourriture, le logement, le transport, puis il y aurait le pèlerinage jusqu'à l'Ile, sans parler des dépenses à faire sur l'Ile pendant qu'il combinerait un plan pour trouver accès auprès de la Dame. Autifon Deliamber avait estimé que cela pourrait lui coûter vingt royaux pour voyager seul jusqu'à Piliplok. Le coût pour quatre personnes, ou pour cinq si l'on ajoutait Sleet, bien que Valentin ne sût absolument pas si Sleet accepterait de les accompagner, pourrait donc s'élever à cent royaux ou plus, peut-être même cent cinquante, jusqu'à la terrasse inférieure de l'Ile. Il tria l'argent dans sa bourse. Sur la somme qu'il avait eue sur lui lorsqu'il s'était retrouvé aux portes de Pidruïd, il lui restait un peu plus de soixante royaux, auxquels il fallait ajouter un ou deux royaux qu'il avait gagnés avec la troupe. Ce n'était pas suffisant, c'était loin d'être suffisant. Carabella, il le savait, n'avait presque pas d'argent ; Shanamir avait accompli son devoir en rendant à sa famille les cent soixante royaux qu'il avait tirés de la vente de ses montures ; et Deliamber, s'il avait eu de la fortune, ne serait pas, à son âge, en train de se traîner par monts et par vaux à la solde d'une troupe de Skandars mal dégrossis.

Alors, que faire ? Rien d'autre qu'attendre, mûrir des projets et espérer que Zalzan Kavol avait l'intention de se diriger approximativement vers l'est. Et puis économiser ses couronnes et attendre son heure

jusqu'à ce que le moment soit venu d'aller voir la Dame.

3

Quelques jours après leur départ de Dulorn, alors que leurs bourses étaient bien rebondies grâce aux généreux cachets des Ghayrogs, Valentin prit Zalzan Kavol à part pour lui demander dans quelle direction ils poursuivraient leur voyage. C'était une douce journée de l'été finissant et à l'endroit où ils avaient établi leur campement pour déjeuner, le long du versant est de la vallée, tout était enveloppé dans une brume violette, un épais nuage bas et collant qui tirait sa délicate couleur lavande de pigments flottant dans l'air, car il y avait des dépôts de sable de skuwa un peu au nord de l'endroit où ils se trouvaient et les vents soufflaient en permanence sur les sédiments. Ce temps rendait Zalzan Kavol mal à l'aise et irritable. Sa fourrure grise, colorée par les gouttelettes de brume, s'agglutinait en touffes comiques et il la frottait pour essayer de lui rendre son aspect habituel. Valentin comprit que le moment n'était certainement pas bien choisi pour avoir un entretien, mais il était trop tard, le sujet était déjà sur le tapis.

— Lequel de nous deux est le chef de cette troupe, Valentin ?

demanda Zalzan Kavol d'une voix caverneuse.

— C'est vous, sans discussion.

— Alors pourquoi essayez-vous de m'imposer vos vues ?

— Moi ?

— A Pidruïd, poursuivit le Skandar, vous m'avez demandé de nous rapprocher de Falkynkip pour l'honneur de la famille de notre pâtre et palefrenier, et je vous rappelle que pour commencer vous m'avez forcé à engager ce jeune pâtre, bien qu'il ne soit pas jongleur et jamais ne le sera. J'ai cédé sur ces différents points. Je ne sais pas pourquoi. Il faut aussi mentionner votre intervention dans ma querelle avec le Vroon...

— Mon intervention a eu du bon, fit remarquer Valentin, comme vous l'avez vous-même reconnu sur le moment.

— C'est exact. Mais je ne suis pas habitué à ce que l'on intervienne dans mes affaires. Comprenez-vous que je suis le maître absolu de

cette troupe ?

— Personne ne met cela en doute, fit Valentin en haussant légèrement les épaules.

— Mais le comprenez-vous ? Mes frères le comprennent, eux. Ils savent qu'un corps ne peut avoir qu'une seule tête – à moins qu'il ne s'agisse d'un corps de Su-Suheris, et nous ne parlons pas de cela –, et ici la tête, c'est moi, c'est de mon esprit que viennent les projets et les instructions, et de lui seul.

Zalzan Kavol esquissa un sourire.

— Est-ce de la tyrannie ? Non. C'est tout simplement de l'efficacité. La démocratie ne peut exister chez les jongleurs, Valentin. Un *esprit* et un seul conçoit les figures, sinon c'est le chaos. Maintenant, que voulez-vous de moi ?

— Seulement savoir dans quelle direction nous allons.

— Pourquoi ? demanda Zalzan Kavol en réprimant avec peine sa colère. Vous êtes à notre service. Vous allez où nous allons. Votre curiosité est hors de propos.

— Je n'ai pas cette impression. Certaines directions me sont plus utiles que d'autres.

— Utiles ? A vous ? Vous avez des projets ? Vous m'avez dit que vous n'aviez pas de projets !

— J'en ai maintenant.

— Et quels sont-ils ?

Valentin prit une longue inspiration.

— Mon but est de faire le pèlerinage à l'Ile et de devenir un adorateur de la Dame. Comme les bateaux des pèlerins partent de Piliplok, et que tout le continent de Zimroel nous sépare de Piliplok, il me serait précieux de savoir si votre intention est de prendre une autre direction, disons de descendre vers Velathys, ou peut-être de repartir vers Til-omon ou Narabal, au lieu de...

— Considérez que vous n'êtes plus à mon service, lança Zalzan Kavol d'une voix glaciale.

— *Quoi ?* s'exclama Valentin, stupéfait.

— C'est terminé. Mon frère Erfon vous remettra dix couronnes à titre d'indemnité. Je veux que vous soyez parti dans l'heure.

Valentin sentît le sang lui affluer au visage.

— C'est tout à fait inattendu ! J'ai simplement demandé...

— Vous avez simplement demandé. Et à Pidruïd, vous avez simplement demandé, et à Falkynkip, vous avez simplement demandé, et la semaine prochaine à Mazadone vous demanderez simplement. Vous perturbez ma tranquillité, Valentin, et cela vous empêche de vous épanouir en tant que jongleur. En outre, vous êtes déloyal.

— Déloyal ? Envers quoi ? Envers qui ?

— Vous vous engagez avec nous, mais vous avez l'intention cachée de vous servir de nous comme le moyen d'atteindre Piliplok. Vous êtes de mauvaise foi. J'appelle cela de la trahison.

— Quand je me suis engagé avec vous, je n'avais rien d'autre en vue que de voyager avec votre troupe partout où vous alliez.

Mais les choses ont changé et maintenant j'ai une raison de faire le pèlerinage.

— Pourquoi avez-vous laissé les choses changer ? Qu'en estil de votre sens du devoir à l'égard de vos employeurs et de vos professeurs ?

— Me suis-je engagé avec vous pour la vie ? demanda Valentin. Est-ce trahir que découvrir que l'on a un but plus important que la représentation du lendemain ?

— C'est cette dispersion de votre énergie, dit Zalzan Kavol, qui m'incite à me débarrasser de vous. Je veux qu'à toute heure du jour vous ne pensiez qu'à jongler, et non aux dates de départ des bateaux de pèlerins sur le quai de Shkunibor.

— Mais il n'y a pas dispersion d'énergie. Quand je jongle, je jongle. Et je quitterai la troupe quand nous approcherons de Piliplok. Mais d'ici là...

— Assez ! rugit Zalzan Kavol. Pliez bagage ! Allez-vous-en !

Gagnez rapidement Piliplok, embarquez-vous pour l'île et adieu. Je n'ai plus besoin de vous.

Le Skandar avait l'air parfaitement sérieux. La face renfrognée dans la brume violette, aplatissant sa fourrure humide, Zalzan Kavol pivota lourdement sur ses talons et s'éloigna. L'énervement et la consternation faisaient trembler Valentin. Il demeurerait tout pantois à l'idée de devoir partir maintenant, de voyager seul jusqu'à Piliplok. En outre, il se sentait membre à part entière de cette troupe, beaucoup plus qu'il ne l'avait jamais soupçonné, membre d'une équipe bien soudée, et ne s'en séparerait pas de gaieté de cœur. Tout au moins pas maintenant, pas déjà, alors qu'il pouvait rester avec Carabella et Sleet, et même avec les Skandars qu'il respectait sans avoir d'affinités avec eux, et continuer à améliorer son adresse tout en faisant route vers l'est et l'étrange destinée que semblait lui promettre Deliamber.

— Attendez ! cria Valentin. Que faites-vous de la loi ?

Zalzan Kavol lui lança un regard furibond par-dessus l'épaule.

— Quelle loi ?

— La loi qui exige que vous employiez trois jongleurs humains, dit Valentin.

— J'engagerai le jeune pâtre à votre place, répliqua Zalzan Kavol, et je lui apprendrai les rudiments du métier.

— Et il s'éloigna à grands pas.

Valentin était hébété de stupeur. Sa conversation avec Zalzan Kavol avait eu lieu dans un bosquet d'arbustes et de petites plantes aux feuilles dorées qui, de toute évidence, étaient psychosensitives, car il remarqua qu'elles avaient replié leurs folioles fragiles pendant la querelle et qu'elles étaient recroquevillées et noircies à trois mètres à la ronde. Il en toucha une. Elle était cassante et privée de vie comme après le passage d'un incendie de forêt. Il se sentait tout piteux d'avoir été à l'origine d'une telle destruction.

— Que s'est-il passé ? demanda Shanamir qui apparut soudain et regarda avec stupéfaction le feuillage à l'aspect calciné. J'ai entendu des hurlements.

— Le Skandar m'a viré , répondit Valentin d'un air absent, parce que je lui ai demandé dans quelle direction nous nous dirigeons, parce que je lui ai avoué qu'en fin de compte j'avais l'intention d'entreprendre le pèlerinage à l'Ile et que je me demandais si notre itinéraire convenait à mes projets. Shanamir en resta béat d'étonnement.

— Tu fais le pèlerinage ? Première nouvelle !

— C'est une décision toute récente.

— Eh bien, alors, s'exclama le garçon, nous allons le faire ensemble, non ? Viens, nous allons faire nos bagages, emprunter deux montures à ces Skandars et nous mettre en route immédiatement !

— Tu parles sérieusement ?

— Naturellement !

— Il y a des milliers de kilomètres jusqu'à Piliplok. Toi et moi, seuls, sans personne pour nous guider, et...

— Pourquoi pas ? demanda Shanamir. Ecoute-moi. Nous allons avec nos montures jusqu'à Khyntor, puis nous prenons un bateau jusqu'à Ni-moya, de là nous descendons le Zimr jusqu'à la côte et à Piliplok nous embarquons sur un bateau de pèlerins. Et puis... qu'est-ce qui ne va pas, Valentin ?

— Je fais partie de la troupe. Ils sont en train de m'enseigner leur art. Je... je...

Les mots lui manquaient dans son désarroi. Était-il un apprenti jongleur ou un Coronal en exil ? Son destin était-il de courir les routes avec des Skandars hirsutes – avec Carabella et Sleet, aussi – ou bien lui incombait-il de gagner l'Île le plus rapidement possible, et de là, de s'élancer avec l'aide de la Dame vers le Mont du Château ? Cette incertitude le laissait dans une profonde confusion.

— Le coût du voyage ? demanda Shanamir. C'est cela qui t'ennuie ? Tu avais plus de cinquante royaux à Pidruud. Il doit t'en rester. J'ai quelques couronnes de mon côté. Si nous manquons d'argent, tu pourras toujours jongler sur le bateau, et je pourrai étriller des montures, j'espère, et...

— Où comptez-vous aller ? demanda Carabella surgissant brusquement de la forêt. Et qu'est-il arrivé à ces sensibles ?

Quelque chose ne va pas ?

Valentin lui fit brièvement part de son entretien avec Zalzan Kavol.

Elle l'écouta en silence, une main posée sur ses lèvres ; quand il eut terminé, elle fila brusquement, sans un mot, dans la direction que le

Skandar avait prise.

— Carabella ? cria Valentin.

Mais elle avait déjà disparu.

— Allons-y, dit Shanamir. Nous pouvons être partis d'ici dans une demi-heure et à la tombée de la nuit nous serons à des kilomètres. Tiens, occupe-toi de nos bagages, et moi je vais chercher deux montures et je les emmène à travers la forêt, en bas de la pente, près du petit lac devant lequel nous sommes passés en arrivant. Tu me retrouveras en bas, près du bosquet de palmistes.

Shanamir agita les mains en signe d'impatience.

— Dépêche-toi ! Il faut que j'aille chercher les montures pendant que les Skandars ne sont pas aux alentours, et ils peuvent revenir d'une minute à l'autre !

Shanamir s'enfonça dans la forêt. Valentin était statufié.

Partir maintenant, si rapidement, avec si peu de temps pour se préparer à ce bouleversement ? Et Carabella ? Pas même un au revoir ? Et Deliamber ? Et Sleet ? Il se dirigea vers la roulotte pour rassembler ses maigres possessions, s'arrêta, arracha d'un geste hésitant les feuilles mortes des pauvres plantes sensibles, comme si en les émondant, il pouvait faire naître instantanément une nouvelle pousse. Il se força petit à petit à voir le bon côté de la situation. Après tout, c'était peut-être un bien. S'il restait avec les jongleurs, cela retarderait de plusieurs mois, voire de plusieurs années, le moment de faire face à la réalité, auquel, de toute façon, il ne pourrait échapper. Et Carabella, si la tournure que commençaient à prendre les événements se confirmait, ne pouvait avoir aucun rôle à jouer dans ce futur. Ainsi donc, il lui incombait de vaincre son émotion et sa détresse et de reprendre la route en direction de Piliplok et des bateaux de pèlerins. Allez, se dit-il, remue-toi, ramasse tes affaires ! Shanamir t'attend près des palmistes avec les montures. Mais il était incapable de bouger.

Et soudain Carabella arriva en bondissant vers lui, l'air rayonnant.

— Tout est arrangé, dit-elle. J'ai demandé à Deliamber de s'occuper de lui. Un attouchement par-ci par-là, un frôlement avec l'extrémité d'un tentacule... enfin, ses pratiques habituelles. Il a changé d'avis. Ou plutôt, nous l'avons changé pour lui.

Valentin fut surpris par l'intensité du soulagement qu'il éprouva.

— Alors je peux rester ?

— Si tu vas le voir pour lui demander pardon.

— Pardon de quoi ?

— Cela n'a aucune importance, fit Carabella en souriant. Il a pris la mouche, le Divin seul sait pourquoi ! Sa fourrure était trempée. Son nez était gelé. Va savoir pourquoi ? C'est un Skandar, Valentin, il a ses propres critères de ce qui se fait et de ce qui ne se fait pas. Il n'est pas supposé penser de la même manière que les humains. Tu l'as mis en colère et il t'a renvoyé.

Demande-lui poliment de te reprendre, et il le fera. Vas-y tout de suite. Vas-y.

— Mais... mais...

— Mais quoi ? Vas-tu te draper dans ta dignité, maintenant ? Veux-tu qu'il te reprenne dans la troupe ou non ?

— Bien sûr que je le veux.

— Alors vas-y, répéta Carabella.

Elle le prit par les bras et le tira légèrement pour le faire bouger de l'endroit où il restait, l'air gauche et hésitant. Mais, ce faisant, il dut lui venir à l'esprit à qui appartenait le bras qu'elle était en train de tirer, car elle hoqueta, le lâcha et s'écarta de lui, hésitant visiblement à se prosterner et à faire le symbole de la constellation.

— Je t'en prie, fit-elle doucement, je t'en prie, va le voir, Valentin. Avant qu'il ne change encore d'avis. Si tu quittes la troupe, je serai obligée de la quitter aussi, et je ne veux pas. Vas-y. Je t'en prie.

— D'accord, répondit Valentin.

Elle le conduisit sur le sol spongieux et humide de bruine jusqu'à la roulotte. Zalzan Kavol, la mine maussade, était assis sur les marches, enveloppé dans la chaleur moite de la brume violette. Valentin s'approcha de lui et déclara sans hésiter :

— Je n'avais aucunement l'intention de vous mettre en colère. Je vous demande pardon.

Zalzan Kavol émit un grondement sourd, presque à la limite de l'audible.

— Vous êtes insupportable, dit le Skandar. Je me demande pourquoi j'accepte de vous pardonner. Dorénavant, vous ne me *parlerez* que lorsque je vous aurai adressé la parole le premier.

Compris ?

— Compris, oui.

— Vous ne tenterez plus d'infléchir la route que nous suivons.

— D'accord, dit Valentin.

— Si vous m'irritez de nouveau, il sera mis fin à votre engagement sans indemnité, et vous aurez dix minutes pour disparaître de ma vue, quel que soit l'endroit où nous nous trouverons, même si nous campons au beau milieu d'une réserve de Métamorphes à la nuit tombante, vous comprenez ?

— Je comprends, dit Valentin.

Il attendit, se demandant si on allait lui commander de s'incliner, de baiser les doigts velus du Skandar, de se prosterner à ses pieds. Carabella, debout à côté de lui, semblait retenir sa respiration, comme si elle s'attendait à quelque explosion devant le spectacle d'une Puissance de Majipoor demandant pardon à un jongleur skandar itinérant.

Zalzan Kavol regardait Valentin de l'œil méprisant dont il eût examiné un poisson froid d'une fraîcheur douteuse dans une sauce congelée qu'on lui aurait présenté pour son dîner. D'un ton acerbe, il reprit :

— Je ne suis pas tenu de fournir à mes employés des renseignements qui ne les concernent pas ; je vous dirai cependant que Piliplok est ma ville natale, que j'y retourne de temps en temps, et que mon intention est d'y arriver tôt ou tard.

Le temps que cela prendra dépendra des engagements que je pourrai trouver entre ici et là-bas, mais sachez que notre route se dirige approximativement vers l'est, même si parfois il nous faudra nous écarter légèrement de cette direction, car nous devons aussi gagner notre vie. J'espère que cela vous satisfait.

Quand nous atteindrons Piliplok, vous pourrez vous séparer de la troupe si votre intention est toujours d'entreprendre le pèlerinage, mais si vous décidez d'autres membres de la troupe que le petit pâtre à vous accompagner dans ce voyage, j'y ferai opposition par les voies légales et je vous poursuivrai en justice.

Compris ?

— Compris, acquiesça Valentin tout en se demandant si sur ce point il se conduirait de manière très honorable vis-à-vis du Skandar.

— Pour terminer, poursuivit Zalzan Kavol, je vous demande de vous souvenir que vous êtes payé un bon nombre de couronnes par semaine, plus le vivre et le couvert et des primes, pour jongler dans notre troupe. Si je m'aperçois que vous avez l'esprit occupé à des pensées ayant trait à ce pèlerinage, à la Dame ou à ses servantes, ou à quoi que ce soit d'autre que de lancer des objets en l'air et de les rattraper d'une manière tant soit peu théâtrale, je mets fin à votre engagement. Ces derniers jours, vous m'avez déjà paru sujet à des sautes d'humeur, Valentin. Changez d'attitude, besoin de trois humains pour cette troupe, mais pas nécessairement des trois que j'ai actuellement.

Compris ?

— Compris, fit Valentin.

— Vous pouvez disposer.

Pendant qu'ils s'éloignaient, Carabella lui demanda :

— Cela a dû être affreusement désagréable pour toi, non ?

— Cela a dû être particulièrement agréable pour Zalzan Kavol.

— Ce n'est qu'un animal velu !

— Non, répliqua Valentin avec gravité. C'est un être sensible qui jouit des mêmes droits civils que nous. Il a seulement l'apparence d'un animal.

Valentin se mit à rire, et après quelques instants, Carabella l'imita, assez nerveusement.

— Lorsqu'on a affaire à des gens très ombrageux sur le chapitre de l'honneur et de la fierté, reprit-il, je pense qu'il est de loin préférable

de se montrer accommodant, surtout quand ils mesurent deux mètres cinquante et qu'ils vous procurent votre gagne-pain. Pour l'instant, j'ai beaucoup plus besoin de Zalzan Kavol qu'il n'a besoin de moi.

— Et le pèlerinage ? demanda-t-elle. Tu as vraiment l'intention de l'entreprendre ? Quand as-tu décidé cela ?

— A Dulorn. Après une conversation avec Deliamber. Il y a des questions à propos de moi-même auxquelles je dois trouver des réponses, et si quelqu'un peut m'aider à les trouver, c'est la Dame de l'Île. Donc je vais aller la voir, ou du moins essayer.

Mais tout cela est dans un avenir bien éloigné, et j'ai juré à Zalzan Kavol de ne pas penser à ces choses.

Il prit la main de la jeune fille dans la sienne.

— Je te remercie, Carabella, d'avoir arrangé les choses entre Zalzan Kavol et moi. Je n'étais absolument pas prêt à être renvoyé si vite. Ni à te perdre si peu de temps après t'avoir trouvée.

— Pourquoi crois-tu que tu m'aurais perdue, si le Skandar avait insisté pour que tu partes ?

— Je te remercie pour cela aussi, fit-il en souriant. Et maintenant il faut que je descende jusqu'au bosquet de palmistes pour dire à Shanamir de rapporter les montures qu'il avait volées pour notre départ.

4

Au cours des jours qui suivirent, le paysage devint d'une beauté irréelle, et Valentin eut lieu de se réjouir un peu plus de n'avoir pas poursuivi sa route en la seule compagnie de Shanamir.

La région qui s'étendait entre Dulorn et la prochaine grande ville, Mazadone, était relativement peu peuplée. D'après Deliamber, une bonne partie de la contrée était une réserve naturelle royale. Cela tracassait Zalzan Kavol, car des jongleurs ne trouveraient certainement pas d'engagement dans une réserve naturelle, pas plus d'ailleurs que dans une zone agricole basse et marécageuse, occupée surtout par des rizières et des plantations de graines de lusavender. Mais il n'y avait pas d'autre choix que suivre la route principale à travers la forêt, car

rien de plus prometteur ne se trouvait ni au nord ni au sud. Et ils avançaient, accompagnés la plupart du temps par le crachin et l'humidité, traversant une région de villages et de fermes, ponctuée de bouquets denses de palmistes au tronc trapu dont les fruits lourds et blancs poussaient directement sur l'écorce.

Mais alors qu'ils approchaient de la Reserve Naturelle de Mazadone, les palmistes laissèrent la place à d'épais buissons de fougères chanteuses, aux frondes jaunes, d'aspect vitreux, qui émettaient des sons perçants et discordants dès qu'on approchait d'elles, d'affreuses vibrations aiguës, des cris et des stridulations, de déplaisants grincements et d'aigres crissemments. Tout cela eût été tout à fait supportable – Valentin estimait même que le chant dissonant des fougères n'était pas dénué d'un certain charme rauque – si les buissons de fougères n'avaient été remplis d'ennuyeuses bestioles beaucoup plus désagréables que les plantes, de petits rongeurs aux ailes dentelées appelés dhiims, qui s'envolaient des buissons où elles avaient élu domicile à chaque fois que la proximité de la roulotte déclenchait le chant des fougères. Les dhiims avaient à peu près la longueur et la largeur d'un auriculaire et le corps couvert d'une belle fourrure dorée. Ils surgissaient en telles quantités que le ciel en était obscurci, et pullulaient impudemment autour de la roulotte, se hasardant parfois à pincer avec leurs incisives minuscules mais efficaces. Devant, sur le siège du conducteur, les Skandars à l'épaisse toison ne leur prêtaient guère d'attention, se contentant de les écarter d'un revers de la main quand ils se rassemblaient trop près d'eux, mais les montures, habituellement impassibles, en souffraient et ruèrent dans les brancards à plusieurs reprises.

Shanamir, envoyé à l'avant pour calmer les animaux, fut victime d'une demi-douzaine de morsures douloureuses, et lorsqu'il réintégra en toute hâte la roulotte, il laissa entrer avec lui un bon nombre de dhiims. Sleet eut une violente morsure sur la joue, près de l'œil gauche, et Valentin, harcelé en même temps par des douzaines de créatures furieuses, fut mordu aux deux bras. Carabella détruisait méthodiquement les dhiims à l'aide d'un stylet utilisé dans un exercice de jonglerie, les embrochant avec une détermination farouche et une grande adresse, mais il fallut attendre une éprouvante demi-heure avant que le dernier d'entre eux n'eût été tué.

Après avoir traversé le territoire des fougères chanteuses et des dhiims, les voyageurs abordèrent une région au paysage surprenant, une vaste étendue de prairies au milieu desquelles s'élevaient des centaines d'aiguilles de granit noir, larges seulement de deux ou trois mètres et hautes d'environ vingt-cinq, des obélisques naturels, vestiges

de quelque prodigieux bouleversement géologique. Pour Valentin, c'était une région d'une beauté délicate ; pour Zalzan Kavol, ce n'était qu'un nouvel endroit à traverser le plus rapidement possible, sur la route du prochain festival où les jongleurs pourraient se produire ; mais pour Autifon Deliamber, cela paraissait être encore autre chose, un endroit pouvant receler une menace. Le Vroon se pencha en avant et, pendant un long moment, observa les obélisques avec la plus grande attention.

— Arrêtez ! cria-t-il finalement à Zalzan Kavol.

— Que se passe-t-il ?

— Je veux vérifier quelque chose. Laissez-moi sortir. Zalzan Kavol poussa un grognement d'impatience et tira sur les rênes.

Deliamber s'extirpa de la roulotte, avança de sa démarche souple de Vroon en direction des curieuses formations rocheuses et disparut au milieu d'elles, se montrant de temps en temps pendant qu'il se déplaçait en zigzag d'une aiguille à l'autre.

Quand il revint, Deliamber avait l'air sombre et soucieux.

— Regardez là-bas, fit-il en tendant le doigt. Arrivez-vous à distinguer tout là-haut les lianes qui sont tendues entre cette aiguille et l'autre, et de celle-ci à celle-là, et qui continuent jusqu'à cette autre ? Et les petits animaux qui rampent sur les lianes ?

Valentin arrivait péniblement à discerner un réseau de lignes rouges, luisantes et ténues, qui couraient d'une aiguille à l'autre, à une quinzaine de mètres au-dessus du sol. Et, effectivement, une demi-douzaine de sveltes créatures simiesques se déplaçaient d'un obélisque à l'autre comme des acrobates, se balançant avec aisance à l'aide de leurs pieds et de leurs mains.

— On dirait des lianes à glu, fit Zalzan Kavol d'un ton perplexe.

— C'est bien cela, dit Deliamber.

— Mais pourquoi ne restent-ils pas collés ? Que sont ces animaux, d'ailleurs ?

— Des frères de la forêt, répondit Deliamber. Vous en avez entendu parler ?

— Non, allez-y.

— Ils peuvent être dangereux. C'est une espèce sauvage, originaire du centre de Zimroel et qui, habituellement, ne se hasarde pas si loin à l'ouest. On sait que les Métamorphes les chassent pour les manger, ou pour le plaisir, je ne sais plus très bien. Ils sont doués d'intelligence, bien qu'à un degré assez bas, un peu plus que les chiens ou les drôles, moins que les gens civilisés. Ils adorent l'arbre-dwikka ; ils ont une sorte de structure tribale ; ils savent envoyer des flèches empoisonnées et peuvent s'attaquer aux voyageurs. Leur sueur contient une enzyme qui les immunise contre l'adhérence des lianes à glu qu'ils emploient à divers usages.

— S'ils nous importunent, déclara Zalzan Kavol, nous les détruirons. En avant !

Après avoir dépassé la zone des obélisques, ils ne virent plus trace des frères de la forêt ce jour-là. Mais le lendemain, Deliamber aperçut de nouveaux rubans de lianes à glu joignant les cimes des arbres, et le surlendemain, les voyageurs, maintenant engagés bien avant dans la réserve naturelle, découvrirent un groupe d'arbres d'une taille véritablement colossale qui, affirma le magicien vroon, étaient des dwikkas, les arbres sacrés des frères de la forêt.

— Cela explique leur présence si loin du territoire des Métamorphes, dit Deliamber. Il doit s'agir d'une troupe migratrice venue si loin à l'ouest pour célébrer leur culte dans cette forêt.

Les dwikkas étaient des arbres imposants. Il y en avait cinq, très écartés les uns des autres dans des champs où rien d'autre ne croissait. Leurs troncs, couverts d'une écorce rouge vif qui poussait en plaques distinctes séparées par de profondes fissures, avaient un diamètre supérieur à la longueur de la roulotte de Zalzan Kavol. Et bien qu'ils ne fussent pas particulièrement hauts, pas plus d'une trentaine de mètres, leurs branches puissantes, chacune de l'épaisseur du tronc d'un arbre ordinaire, s'étendaient à une telle distance qu'une troupe nombreuse aurait pu s'abriter sous le gigantesque dais de feuillage d'un dwikka. Des tiges aussi grosses que la cuisse d'un Skandar portaient les feuilles, d'énormes choses noires et rigides, de la taille d'une maison, qui retombaient lourdement en jetant une ombre impénétrable. Et à chaque branche étaient suspendus deux ou trois fruits jaunâtres et éléphanterques, des globes irréguliers et bosselés de quatre ou cinq mètres de large.

L'un d'eux était, semblait-il, tombé depuis peu de temps de l'arbre le plus proche – peut-être un jour où la pluie avait amolli le sol, car son

poids avait creusé un cratère peu profond dans lequel il reposait, fendu, montrant de grosses graines noires dans la masse de la pulpe écarlate.

Valentin comprenait que ces arbres puissent être des divinités pour les frères de la forêt. Ils étaient des monarques du règne végétal, imposants, majestueux. Il se sentait lui-même disposé à s'agenouiller devant eux.

Le fruit est savoureux, dit Deliamber. Il est, à vrai dire, exaltant pour le métabolisme humain et quelques autres.

— Pour les Skandars ? demanda Zalzan Kavol.

— Pour les Skandars, oui.

— Nous allons essayer, fit Zalzan Kavol en riant. Erfon !

Thelkar ! Allez nous chercher des morceaux de fruit !

— Les frères de la forêt enfouissent leurs talismans devant chaque arbre, fit Deliamber avec nervosité. Ils sont passés ici récemment et peuvent revenir, et s'ils nous trouvent en train de profaner leur lieu du culte ils attaqueront et leurs flèches peuvent tuer.

— Sleet, Carabella, montez la garde sur la gauche. Valentin, Shanamir, Vinorkis, venez par ici. Donnez l'alerte dès que vous voyez un seul de ces petits singes. Zalzan Kavol fit signe à ses frères.

— Allez ramasser le fruit, ordonna-t-il. Haern, toi et moi défendrons notre position d'ici. Sorcier, vous restez avec nous.

Zalzan Kavol décrocha deux lanceurs d'énergie d'un râtelier d'armes et en donna un à son frère Haern.

Deliamber soupirait et marmonnait pour manifester sa désapprobation.

— Ils se déplacent comme des fantômes. Ils surgissent de nulle part...

— Assez ! dit Zalzan Kavol.

Valentin prit son poste de guet cinquante mètres devant la roulotte et commença à scruter la forêt sombre et mystérieuse au-delà du dernier dwikka. Il s'attendait à voir une flèche mortelle voler vers lui d'une seconde à l'autre. C'était une sensation fort déplaisante. Erfon Kavol et Thelkar, portant entre eux deux un grand panier en osier, se dirigèrent

vers le fruit tombé, s'arrêtant tous les trois ou quatre pas pour regarder dans toutes les directions. Quand ils l'atteignirent, ils commencèrent à le contourner précautionneusement.

— Que va-t-il se passer si une bande de singes est assise en ce moment même derrière ce machin ? demanda Shanamir. En train de festoyer, par exemple ? Supposons que Thelkar trébuche sur eux et...

Un hurlement terrifiant et un épouvantable mugissement, comme seul un taureau bidlak furieux d'être interrompu pendant l'accouplement aurait pu en pousser, s'éleva de derrière le fruit du dwikka. Erfon Kavol, l'air pris de panique, réapparut en galopant et se précipita à toute allure vers la roulotte, suivi quelques secondes plus tard par un Thelkar tout aussi hagard.

— Sagouins ! hurla une voix féroce. Porcs et fils de porcs !

Vous auriez voulu violer une femme en train de déjeuner ! Je vais vous apprendre à violer, moi ! Je vais vous arranger pour que vous ne puissiez plus jamais violer personne ! Défendez-vous, monstres poilus ! Alors, où êtes-vous passés ?

Et de derrière le fruit du dwikka surgit la plus grande femme de race humaine qu'il ait jamais été donné à Valentin de voir, une créature si gigantesque qu'elle était en parfaite harmonie avec les arbres qui l'environnaient. Elle mesurait au moins deux mètres dix et cette montagne de chair reposait sur deux jambes massives semblables à des piliers. Elle était vêtue d'une chemise ajustée et d'un pantalon de cuir gris, et sa chemise était ouverte presque jusqu'à la taille, découvrant les deux énormes globes ballants de ses seins gros comme la tête d'un homme. Une folle tignasse de boucles orangées surmontait des yeux étincelants d'un bleu très pâle. Elle portait un sabre à vibrations d'une longueur imposante qu'elle faisait tourner avec une telle force que Valentin, à trente mètres d'elle, sentait le déplacement d'air. Elle avait les joues et la poitrine barbouillées du jus écarlate du fruit du dwikka.

Elle se précipita à grandes enjambées vers la roulotte, criant au viol et réclamant vengeance.

— Que se passe-t-il ? demanda Zalzan Kavol qui, pour la première fois depuis que Valentin le connaissait, semblait pris de court.

Il jeta un regard noir en direction de ses frères.

— Que lui avez-vous fait ?

— On ne l’a même pas touchée, répondit Erfon Kavol. Nous étions là-bas derrière, à l’affût des frères de la forêt, et Thelkar est tombé sur elle à l’improviste, il a trébuché et il lui a pris le bras pour se retenir...

— Tu m’as dit que vous ne l’aviez même pas touchée aboya Zalzan Kavol.

— Pas *touchée* dans ce sens-là. C’était un accident il a trébuché.

— Faites quelque chose, jeta Zalzan Kavol à Deliamber, car la géante arrivait presque à leur hauteur.

Le Vroon, la mine pâle et chagrine, s’avança d’un pas devant la roulotte et éleva plusieurs tentacules en direction de l’apparition qui se dressait devant lui presque aussi haute qu’un Skandar.

— Du calme, fit Deliamber d’un ton très doux à la géante qui s’avançait. Nous ne vous voulons aucun mal. Tout en parlant, il gesticulait avec une résolution pleine d’inconscience et lui jetait un charme apaisant qui se manifestait sous la forme d’une faible lueur bleutée dansant devant lui. L’énorme femme parut y être sensible, car elle ralentit son allure et réussit à s’arrêter à un ou deux mètres de la roulotte. Elle resta immobile, agitant d’un air morose son sabre à vibrations. Après quelques instants, elle ramena sa chemise vers l’avant et la referma maladroitement.

Foudroyant les Skandars du regard, elle désigna Erfon et Thelkar et dit d’une voix tonnante :

— Qu’avaient-ils l’intention de me faire, ces deux-là ?

— Ils étaient simplement partis ramasser des morceaux du fruit du dwikka, répondit Deliamber. Vous voyez le panier qu’ils avaient emporté.

— Nous ne pouvions pas soupçonner que vous étiez là-bas, murmura Thelkar. Nous avons fait le tour du fruit pour vérifier qu’il n’y avait pas de frères de la forêt cachés derrière, c’est tout.

— Et vous êtes tombé sur moi en gros balourd que vous êtes et vous m’auriez violée si je n’avais pas été armée, hein ?

— J’ai perdu l’équilibre, insista Thelkar. Je n’avais aucune intention de vous agresser. J’étais sur mes gardes contre les frères de la forêt, et quand, à la place, j’ai découvert quelqu’un de votre taille...

— Quoi ? Des insultes maintenant ! Thelkar prit une longue inspiration.

— C'est-à-dire... c'était tellement inattendu quand je...
quand vous...

— Nous ne pouvions pas nous douter... intervint Erfon Kavol.

Valentin, qui avait suivi toute la scène avec un amusement croissant, s'approcha et prit la parole :

— S'ils avaient eu l'intention de vous violer, croyez-vous qu'ils auraient tenté de le faire devant un public aussi fourni ?

Nous sommes de la même race. Nous ne l'aurions jamais toléré.

Il désigna Carabella d'un signe de tête.

— A sa manière, cette femme est aussi ardente que vous, madame. Soyez assurée que si ces Skandars avaient tenté de vous causer le moindre tort, elle les en aurait empêchés à elle seule. C'est un simple malentendu, rien d'autre. Posez votre arme, vous ne courez aucun danger parmi nous.

La géante parut quelque peu calmée par la courtoisie et le charme du discours de Valentin. Elle abaissa lentement son sabre à vibrations et le rengaina.

— Qui êtes-vous ? grogna-t-elle. Pourquoi tout ce cortège ?

— Je m'appelle Valentin et nous sommes des jongleurs itinérants, et ce Skandar est Zalzan Kavol, le maître de notre troupe.

— Je m'appelle Lisamon Hultin, répondit la géante, et je loue mes services comme garde du corps et guerrière, même si cela se fait rare maintenant.

— Nous perdons du temps, intervint Zalzan Kavol, et devrions avoir repris notre route, à condition, bien entendu, d'être entièrement pardonnés d'avoir trouble votre repos.

Lisamon Hultin hocha la tête d'un geste brusque.

— Oui, c'est cela, reprenez votre route. Mais vous savez que vous traversez un territoire dangereux ?

— Les frères de la forêt ? demanda Valentin.

— Ils sont partout. Les bois en sont remplis, un peu plus loin.

— Et pourtant vous n'avez pas peur d'eux ? demanda Deliamber.

— Je parle leur langage, répondit Lisamon Hultin. J'ai négocié un traité privé avec eux. Croyez-vous que sinon j'oserais jouer des mâchoires avec un fruit du dwikka ? Je suis peut-être un peu forte, mais pas lourde à ce point, petit sorcier.

Puis, se tournant vers Zalzan Kavol, elle demanda :

— Où allez-vous ?

— A Mazadone, répondit le Skandar.

— A Mazadone ? Il y a du travail pour vous à Mazadone ?

— C'est ce que nous verrons sur place.

— Il n'y a rien pour vous là-bas. J'en reviens. Le duc vient de mourir et un deuil de trois semaines a été décrété dans toute la province. A moins qu'on n'engage des jongleurs pour des funérailles ?

Le visage de Zalzan Kavol se rembrunit.

— Pas de travail à Mazadone ? Pas de travail dans toute la province ? Mais il nous faut subvenir à nos frais ! Nous n'avons déjà rien gagné depuis Dulorn ! Comment allons-nous faire ?

Lisamon Hultin cracha un morceau de pulpe du fruit du dwikka.

— Ce n'est pas mon problème, dit-elle. De toute façon, vous ne pouvez pas atteindre Mazadone.

— Quoi ?

— A cause des frères de la forêt. Ils ont bloqué la route à quelques kilomètres d'ici. Ils demandent aux voyageurs de leur payer tribut ou quelque chose d'aussi absurde. Ils ne vous laisseront pas passer. Vous aurez de la chance si vous ne vous faites pas cribler de flèches.

— On verra bien s'ils ne nous laissent pas passer ! s'écria Zalzan Kavol.

— Ils ne vous laisseront pas passer sans moi, fit la guerrière en haussant les épaules.

— Sans vous ?

— Je vous l'ai déjà dit, je parle leur langage. Je peux acheter votre passage, en palabrant un peu. Etes-vous intéressés ? Cinq royaux devraient faire l'affaire.

— Quel usage les frères de la forêt font-ils de l'argent ?

demanda Zalzan Kavol.

— Oh ! ce n'est pas pour eux, fit-elle d'un ton désinvolte.

Cinq royaux pour moi. Je leur offrirai autre chose en échange.

D'accord ?

— C'est absurde ! Cinq royaux, c'est une véritable fortune !

— Je ne marchande pas. L'honneur de notre corporation l'interdit. Bonne chance pour la route.

Elle gratifia Thelkar et Erfon d'un regard glacial.

— Si vous le désirez, vous pouvez prendre un peu du fruit du dwikka avant de partir. Mais faites en sorte de ne pas être en train d'en manger quand vous rencontrerez les frères de la forêt !

Elle fit demi-tour avec une lourde dignité et se dirigea vers l'énorme fruit tombé sous l'arbre. Tirant son sabre, elle en découpa trois larges tranches qu'elle poussa d'un geste méprisant vers les deux Skandars qui les glissèrent d'un air gêné dans le panier en osier.

— Tout le monde dans la roulotte ! cria Zalzan Kavol. La route est longue jusqu'à Mazadone.

— Vous n'irez pas bien loin aujourd'hui, dit Lisamon Hultin, en accompagnant ses paroles d'un grand rire de dérision. Vous serez vite de retour ici... si vous survivez !

Les flèches empoisonnées des frères de la forêt préoccupèrent Valentin pendant les premiers kilomètres. Cette mort horrible et soudaine ne lui disait rien du tout. La forêt était profonde et mystérieuse, avec une végétation primitive, des fougères aux sporanges argentés, des prèles vitreuses de quatre mètres de haut et des groupes d'énormes champignons pâles troués de cratères bruns. Dans un cadre aussi inquiétant, tout pouvait arriver, et cela risquait bien d'être le cas.

Mais le jus du fruit du dwikka était un puissant tranquillisant. Vinorkis découpa une des énormes tranches et fit passer des petits cubes à tout le monde. La pulpe, à la saveur très douce et à la consistance granuleuse, se dissolvait rapidement sur la langue et les alcaloïdes qu'elle contenait passaient dans le sang et montaient à la tête, plus vite que le vin le plus fort. Valentin se sentit gagné par une douce chaleur euphorique. Il se laissa aller en arrière dans le compartiment des passagers, un bras passé autour de Carabella, l'autre autour de Shanamir. A l'avant, Zalzan Kavol était évidemment plus détendu lui aussi, car il accéléra l'allure de la roulotte, la lançant à une vitesse folle peu en rapport avec sa prudence habituelle.

Même Sleet, si peu communicatif en général, se coupa une nouvelle tranche de fruit du dwikka en entonnant une chanson paillarde :

Lord Barhold arriva sur la grève

Avec couronne, chaîne et seau

Pour forcer la main du vieux Gornup

Et lui faire manger son...

La roulotte s'arrêta brusquement, si brusquement que Sleet fut projeté en avant et faillit tomber sur les genoux de Valentin et qu'une tranche humide de fruit du dwikka vint s'écraser sur la figure de Valentin. Il s'essuya le visage en riant et en clignant les yeux. Quand il put voir de nouveau, il s'aperçut que tout le monde était rassemblé à l'avant de la roulotte, regardant entre les épaules des Skandars assis sur le siège du conducteur.

— Que se passe-t-il ? demanda Valentin.

— Des lianes à glu, répondit Vinorkis, l'air parfaitement calme. Elles bloquent la route. La géante disait vrai.

Aucun doute. Les lianes collantes et résistantes avaient été tendues en diagonale entre les fougères de manière à former une chaîne à la fois souple et robuste, large et épaisse. La forêt qui flanquait la route était absolument impénétrable à cet endroit. La roulotte n'avait aucune possibilité d'avancer.

— Est-ce difficile à couper ? demanda Valentin.

— Nous pourrions y arriver en dix minutes avec nos lanceurs d'énergie, répondit Zalzan Kavol. Mais regardez là-bas.

— Les frères de la forêt, murmura Carabella.

Ils grouillaient partout dans la forêt, accrochés à tous les arbres, mais ne s'approchaient pas de la roulotte à moins de trente mètres. Vus de près, ils ressemblaient moins à des singes qu'à des sauvages d'une espèce intelligente. C'étaient de petits êtres nus, à la peau lisse gris bleuté et aux membres grêles.

Leurs têtes glabres étaient longues et étroites, le front plat et fuyant, le cou frêle et allongé. Ils avaient la poitrine creusée et le squelette décharné. Tous, mâles et femelles, portaient une sarbacane attachée sur la hanche. Ils montraient la roulotte du doigt en babillant entre eux et en émettant de petits cris aigus et des sifflements.

— Qu'allons-nous faire ? demanda Zalzan Kavol à Deliamber.

— Je pense qu'il faudrait engager la guerrière à notre service.

— Jamais !

— Dans ce cas, reprit le Vroon, préparons-nous à nous installer dans la roulotte jusqu'à la fin de nos jours, à moins de faire demi-tour vers Dulorn et de trouver une autre route.

— Nous pourrions parlementer avec eux, proposa le Skandar. Sortez, sorcier. Parlez-leur en langage des songes, en langage des singes, en langage vroon, essayez tout ce qui pourrait marcher. Expliquez-leur que des affaires urgentes nous appellent à Mazadone, que nous devons jongler aux funérailles du duc et qu'ils seront sévèrement châtiés s'ils nous retardent.

— Allez leur expliquer *vous-même*, répondit calmement Deliamber à Zalzan Kavol.

— Moi ?

— Le premier d'entre nous qui sortira de la roulotte risque d'être criblé de flèches. Je préfère vous laisser cet honneur.

Peut-être seront-ils intimidés par votre grande taille et vous salueront-ils comme leur roi. Mais rien n'est moins sûr.

— Vous refusez ? s'écria Zalzan Kavol, les yeux étincelants.

— Un sorcier mort, reprit Deliamber, ne vous guidera pas très loin sur cette planète. Je connais un peu ces créatures.

Leurs réactions sont imprévisibles et elles sont très dangereuses. Choisissez un autre messenger, Zalzan Kavol. Notre contrat ne stipule pas que je doive risquer ma vie pour vous.

Zalzan Kavol émit un grognement de mécontentement, mais il n'insista pas.

Ils restèrent assis en silence devant l'obstacle pendant de longues minutes. Les frères de la forêt commencèrent à descendre de leurs arbres mais restèrent à une distance considérable de la roulotte. Quelques-uns commencèrent à danser et à exécuter des cabrioles sur la route et bientôt une sorte de mélodie atonale, heurtée, discordante, s'éleva, semblable au bourdonnement d'énormes insectes.

— Il suffirait d'utiliser le lanceur d'énergie pour les disperser, fit Erfon Kavol. Cela ne nous prendrait pas longtemps pour réduire en cendres les lianes à glu. Et alors...

— Et alors ils nous suivraient à travers la forêt, en nous lançant leurs flèches dès que nous passerions la tête dehors, répliqua Zalzan Kavol. Non. Ils sont peut-être des milliers autour de nous. Ils nous voient et nous ne les voyons pas. Nous n'avons aucune chance de gagner en utilisant la force contre eux.

L'air morose, le gros Skandar avala le reste du fruit du dwikka. Puis il grommela d'un ton amer :

— Mazadone est encore à plusieurs jours de route, et cette femme nous a dit que de toute façon il n'y avait pas de travail pour nous là-bas. Il nous faudra donc continuer jusqu'à Borgax, ou peut-être même Thagobar, c'est bien cela, Deliamber ? Nous ne gagnerons pas notre prochaine couronne avant plusieurs semaines. Et nous sommes assis ici, pris au piège au milieu de la forêt par de petits singes armés de flèches empoisonnées.

Valentin ?

— Oui, répondit Valentin, surpris.

— Je veux que vous vous glissiez dehors en passant par l'arrière de la roulotte et que vous alliez retrouver cette guerrière. Proposez-lui trois royaux pour nous sortir de là.

— Etes-vous sérieux ? demanda Valentin.

— Non, je vais y aller à sa place ! s'écria Carabella en poussant un petit cri.

— Que signifie cela ? demanda Zalzan Kavol avec irritation.

— Valentin est... il est... il se perd facilement, il devient vite distrait, il... il ne pourra peut-être pas la retrouver...

— Vous dites des bêtises, fit Zalzan Kavol en agitant les mains en signe d'impatience. La route est droite. Valentin est rapide et résistant. Et c'est une mission dangereuse. Vous nous êtes trop précieuse pour courir ce risque, Carabella. C'est Valentin qui doit y aller.

— Ne le fais pas, souffla Shanamir.

Valentin hésitait. L'idée ne lui souriait guère de quitter la relative sécurité de la roulotte pour se promener seul et à pied dans une forêt infestée de créatures mortelles. Mais il fallait bien que quelqu'un le fasse, et ce ne pouvait être l'un des lourds et lents Skandars ni le Hjort aux pieds plats. Aux yeux de Zalzan Kavol, il était le membre de la troupe le plus facile à sacrifier.

C'était peut-être vrai. Peut-être lui-même le ressentait-il ainsi.

— La guerrière nous a dit que son prix était de cinq royaux, dit-il à Zalzan Kavol.

— Proposez-lui-en trois.

— Et si elle refuse ? Elle a dit que son honneur lui interdisait tout marchandage.

— Trois, répéta le Skandar. Cinq royaux, c'est une fortune.

Trois est un prix suffisamment déraisonnable.

— Vous voulez que je fasse des kilomètres en courant dans une forêt

dangerieuse pour proposer à quelqu'un un prix insuffisant pour une tâche qui doit impérativement être accomplie ?

— Vous refusez ?

— Je vous fais simplement observer que c'est de la folie. S'il me faut risquer ma vie, je dois au moins avoir l'espoir de réussir. Donnez-moi cinq royaux pour elle.

— Ramenez-la ici, dit le Skandar, et je négocierai avec elle.

— Ramenez-la vous-même, répliqua Valentin.

Zalzan Kavol se tut. Carabella, pâle et tendue, secouait la tête.

Sleet conseillait du regard à Valentin de rester sur ses positions.

Shanamir, cramoisi et tremblant, semblait prêt à laisser exploser sa colère. Valentin se demanda si cette fois il n'avait pas poussé trop loin le Skandar qui s'échauffait toujours facilement.

La fourrure de Zalzan Kavol frémissait comme si des spasmes de rage contractaient ses muscles puissants. Il paraissait se contenir au prix d'un énorme effort. Il ne faisait aucun doute que la récente manifestation d'indépendance de Valentin l'avait rendu enragé. Mais dans les yeux du Skandar brillait une lueur rusée comme s'il mettait en balance l'impact du défi public de Valentin et le besoin qu'il avait de lui pour remplir cette mission. Peut-être était-il, même en train de se demander si la prodigalité n'était pas de mise dans cette affaire.

Après un long silence tendu, Zalzan Kavol laissa échapper un long soupir et, le visage fermé, fouilla dans sa bourse et compta lentement les cinq pièces brillantes de un royal.

— Tenez, grommela-t-il. Et dépêchez-vous.

— J'irai aussi vite que possible.

— Si la perspective de la course vous paraît trop pénible, dit Zalzan Kavol, sortez par-devant et demandez aux frères de la forêt la permission de dételer une de nos montures pour faire la route plus confortablement. Mais quelle que soit la solution que vous choisissiez, faites vite.

— Je vais courir, répondit Valentin en commençant à ouvrir la fenêtre arrière.

Il sentait des démangeaisons d'anticipation entre les omoplates, à l'endroit où une flèche allait se ficher dès l'instant où il serait dehors. Mais il n'y eut pas de flèche et très vite il se retrouva sur la route, courant d'une foulée légère et aisée. La forêt qui, vue de l'intérieur de la roulotte, paraissait tellement sinistre, l'était beaucoup moins maintenant. La végétation, peu familière, n'était pas vraiment inquiétante, pas même les énormes champignons troués de cratères, et les fougères n'étaient rien de moins qu'élégantes avec leurs sporanges argentés miroitant dans le soleil de l'après-midi.

Ses longues jambes se déplaçaient à un rythme régulier et son cœur fonctionnait sans se plaindre. La course était délassante, presque hypnotique, aussi apaisante pour lui que la jonglerie.

Il courut longtemps, sans prêter attention ni au temps ni à la distance, jusqu'à ce qu'il lui parût être allé suffisamment loin.

Mais comment aurait-il pu passer en courant devant quelque chose d'aussi voyant que cinq dwikkas sans les remarquer ?

S'était-il étourdiement trompé à un embranchement dans la forêt et avait-il perdu son chemin ? Cela paraissait peu probable. Il continua donc tout simplement à courir jusqu'à ce que finalement il aperçoive les arbres monstrueux, avec l'énorme fruit tombé au pied du plus proche.

Il n'y avait aucune trace de la géante. Il cria son nom, il alla regarder derrière le fruit du dwikka, il fit le tour de la plantation. Personne. Accablé, il envisagea de reprendre sa course en se lançant à sa poursuite, jusqu'à mi-chemin de Dulorn s'il le fallait. Maintenant qu'il s'était arrêté, les effets de la course commençaient à se faire sentir : les muscles de ses mollets et de ses cuisses protestaient et son cœur lui martelait la poitrine de manière fort désagréable. Il ne se sentait nulle envie de recommencer à courir tout de suite.

Mais soudain il aperçut une monture attachée à un piquet, à quelques centaines de mètres en arrière de la plantation de dwikkas – un animal d'une taille très au-dessus de la moyenne, à la croupe énorme et aux pattes massives, capable de supporter le poids de Lisamon Hultin. Il s'en approcha et, regardant un peu plus loin, aperçut un sentier grossièrement tracé qui menait à un cours d'eau.

Le sol descendait en pente raide et se terminait en une falaise déchiquetée. Valentin passa la tête par-dessus le bord.

Un ruisseau arrivait de la forêt à cet endroit et cascadaient le long de la

falaise pour tomber dans un bassin rocheux à une douzaine de mètres en contrebas ; et en bordure de l'eau ; s'exposant au soleil après un bain, il découvrit Lisamon Hultin.

Elle était allongée sur le ventre, son sabre à vibrations à ses côtés. Valentin contempla avec une crainte mêlée de respect ses larges épaules musculeuses, ses bras puissants, les poteaux massifs de ses jambes, les larges globes de ses fesses agrémentées de fossettes.

Il l'appela.

Elle roula immédiatement sur elle-même, se dressa sur son séant et regarda autour d'elle.

— Je suis là-haut, cria-t-il.

Elle leva la tête dans sa direction et, par discrétion, il détourna les yeux. Mais elle ne fit que rire de sa pudeur. Se levant, elle tendit la main vers ses vêtements, avec simplicité et sans précipitation aucune.

— C'est vous, dit-elle. Celui qui parle si courtoisement.

Valentin. Vous pouvez descendre. Je n'ai pas peur de vous.

— Je sais que vous n'aimez pas que l'on trouble votre repos, fit Valentin avec douceur, descendant précautionneusement le sentier rocheux et escarpé.

Lorsqu'il atteignit le pied de la falaise, elle avait eu le temps d'enfiler son pantalon et était en train de passer péniblement une chemise sur son imposante, poitrine.

— Nous sommes arrêtés à l'endroit où la route est coupée.

— Naturellement.

— Il nous faut absolument atteindre Mazadone. Le Skandar m'a envoyé pour vous engager.

Valentin sortit les cinq royaux de Zalzan Kavol.

— Acceptez-vous de nous aider ?

Elle jeta un coup d'œil aux pièces brillantes dans la main de Valentin.

— Mon prix est de sept et demi. Valentin fit la moue.

— Mais vous nous avez dit cinq, avant.

— C'était avant.

— Le Skandar ne m'a donné que cinq royaux pour vous payer.

Elle haussa les épaules et commença à déboutonner sa chemise.

— Dans ce cas, je vais continuer mon bain de soleil Vous pouvez rester si vous voulez, mais gardez vos distances.

— Quand le Skandar a essayé de faire baisser votre prix, reprit paisiblement Valentin, vous avez refusé de discuter, en lui disant que l'honneur de votre profession vous l'interdisait. Ma conception de l'honneur exigerait de moi que je m'en tienne à un prix, une fois que je l'ai avancé.

Elle mit les mains sur ses hanches et éclata de rire un rire si tonitruant qu'il crut qu'il allait l'emporter. Il se sentait comme un jouet devant elle : elle pesait au moins cinquante kilos de plus que lui et le dépassait d'une bonne tête.

— Comme vous êtes brave, ou bien stupide ! s'exclama-t-elle. Je pourrais vous écraser d'un revers de main et vous êtes là à me sermonner sur des points d'honneur !

— Je ne pense pas que vous me feriez du mal.

Elle l'observa avec un intérêt nouveau.

— Peut-être pas, en effet. Mais vous prenez des risques, mon garçon. Je m'offense facilement et je fais parfois plus de dégâts que je ne l'aurais voulu, quand je perds mon contrôle.

— Quoi qu'il en soit, nous devons atteindre Mazadone, et vous êtes la seule qui puissiez intervenir auprès des frères de la forêt. Le Skandar est prêt à vous donner cinq royaux, mais pas plus.

Valentin s'agenouilla et aligna les cinq pièces brillantes sur la roche près de l'eau.

— Néanmoins, j'ai un peu d'argent à moi. Si cela peut régler le problème, je veux bien l'ajouter.

Il fouilla dans sa bourse, trouva une pièce de un royal, puis une seconde, posa un demi-royal à côté et leva vers la géante un regard

plein d'espoir.

— Cinq suffiront, dit Lisamon Hultin.

Elle ramassa les cinq pièces de Zalzan Kavol, laissa celles de Valentin et commença à gravir le sentier escarpé.

— Où est votre monture ? demanda-t-elle en détachant la sienne.

— Je suis venu à pied.

— A pied ? *A pied* ? Vous avez couru sur toute cette distance ? Quel employé dévoué vous faites ! Vous paie-t-il bien pour rendre de tels services et prendre de tels risques ?

— Pas particulièrement.

— Non, je suppose que non. Eh bien, montez en croupe. Cet animal ne s'apercevra même pas du poids supplémentaire.

Elle enfourcha sa monture qui, bien que grande pour sa race, parut frêle et rapetissée une fois qu'elle fut montée dessus.

Valentin, après avoir marqué une hésitation, s'installa derrière elle et passa les bras autour de sa taille. Malgré sa masse, elle n'avait pas de graisse et ses hanches étaient entourées de muscles puissants. La monture quitta la plantation de dwikkas au petit galop et s'engagea sur la route. Quand ils atteignirent la roulotte, toutes les ouvertures étaient encore fermées et les frères de la forêt continuaient à danser et à babiller dans les arbres derrière le barrage.

Ils mirent pied à terre. Lisamon Hultin marcha sans manifester de crainte jusqu'à l'avant de la roulotte et cria quelque chose aux frères de la forêt d'une voix aiguë et perçante.

Une réponse tout aussi crierde tomba des arbres. Elle héla de nouveau ; de nouveau on lui répondit. Puis une longue et fébrile conversation s'engagea, ponctuée de nombreuses protestations et exclamations.

— Ils vont dégager la route pour vous, fit-elle en se tournant vers Valentin. Mais il faut acquitter un droit.

— Combien ?

— Pas de numéraire. Des services.

— Quels services pouvons-nous proposer aux frères de la forêt ?

— Je leur ai dit que vous étiez jongleurs et je leur ai expliqué ce dont il s'agissait. Ils vous laisseront passer si vous acceptez de jongler pour eux. Sinon, ils ont l'intention de vous tuer et de faire des jouets de vos os, mais pas aujourd'hui, car c'est un jour sacré pour eux, et ils ne tuent personne ces jours-là. Je vous conseille d'accepter, mais faites comme vous l'entendez.

Elle ajouta :

— Le poison qu'ils utilisent n'a pas une action particulièrement rapide.

6

Zalzan Kavol étouffait d'indignation – jongler pour des singes ? Jongler sans être payé ? – mais Deliamber lui fit remarquer que les frères de la forêt étaient quand même sensiblement plus haut que les singes dans l'échelle des êtres, Sleet lui signala qu'ils ne s'étaient pas entraînés de la journée et que cette démonstration leur ferait du bien, et c'est Erfon Kavol qui arracha la décision en avançant qu'il ne s'agissait pas d'une représentation gratuite puisqu'elle était échangée contre le droit de passage à travers cette partie de la forêt qui était effectivement sous le contrôle de ces créatures. Et, de toute façon, on ne leur laissait pas le choix. Ils sortirent donc avec massues, balles et faucilles, mais pas les torches, car Deliamber avait suggéré que ces dernières risquaient d'effrayer les frères de la forêt et provoquer chez eux d'imprévisibles réactions. Et ils commencèrent à jongler dans l'espace le plus dégagé qu'ils purent trouver.

Les frères de la forêt regardaient avec ravissement. Ils étaient sortis de la forêt par centaines pour se masser le long de la route et ils regardaient en mordillant leurs doigts et leurs longues queues préhensiles et échangeaient des commentaires en babillant. Les Skandars se lançaient des faucilles, des poignards, des massues et des hachettes. Valentin faisait tourner ses massues. Sleet et Carabella jonglaient avec leur élégance et leur distinction coutumières. Une heure s'écoula ainsi, puis une seconde, et le soleil commença à décliner dans la direction de Pidruid, et les frères de la forêt continuaient à regarder, et les jongleurs à jongler et aucun mouvement ne se faisait en direction des lianes à glu pour les détacher des arbres.

— Allons-nous jongler pour eux toute la nuit ? demanda Zalzan Kavol.

— Chut ! souffla Deliamber. Surtout ne les offensez pas. Nos vies sont entre leurs mains.

Ils profitèrent de l'occasion pour répéter de nouveaux exercices. Les Skandars mirent au point un numéro d'interception, se subtilisant les objets d'une manière tout à fait comique pour des êtres aussi lourds et brutaux. Valentin exécuta avec Sleet et Carabella un numéro d'échanges de massues. Puis Valentin et Sleet, face à face, se lancèrent rapidement des massues pendant que Carabella d'abord et Shanamir ensuite exécutaient avec une folle témérité des sauts de main entre les deux hommes. Et une troisième heure commença.

— Nous avons déjà largement donné à ces frères de la forêt pour cinq royaux de distraction, grommela Zalzan Kavol. Quand cela va-t-il se terminer ?

— Vous jonglez remarquablement, répondit Lisamon Hultin. Ils adorent votre spectacle. J'y prends plaisir aussi.

— Comme ce doit être agréable pour vous, répliqua Zalzan Kavol d'un ton acerbe.

Le crépuscule n'allait pas tarder. La venue de la nuit fut apparemment le signe d'un changement d'humeur chez les frères de la forêt, car d'un instant à l'autre, ils se désintéressèrent totalement du spectacle. Cinq d'entre eux, de qui émanaient prestance et autorité, s'avancèrent et entreprirent d'abattre la barricade constituée par les lianes à glu. Leurs petites mains aux doigts effilés maniaient avec aisance les lianes qui eussent irrémédiablement entortillé n'importe qui d'autre dans un enchevêtrement de fibres collantes. En quelques minutes, la voie fut dégagée et les frères de la forêt s'enfoncèrent en jacassant dans les profondeurs de la forêt.

— Avez-vous du vin ? demanda Lisamon Hultin, pendant que les jongleurs rassemblaient leur matériel et se préparaient à reprendre la route. Je meurs de soif après toute cette attente.

Zalzan Kavol s'apprêtait à faire une remarque sordide sur les provisions qui s'épuisaient, mais trop tard ; Carabella, en jetant un regard vif à son employeur, avait déjà sorti une gourde. La géante s'empara, la renversa et la vida d'un seul trait. Puis elle s'essuya les lèvres avec la manche de sa chemise et éructa.

— Pas mauvais, fit-elle. Il vient de Dulorn ?

Carabella hocha la tête...

— Ces Ghayrogs savent boire, tout serpents qu'ils sont. Vous ne trouverez rien de tel à Mazadone.

— Vous avez dit trois semaines de deuil ? demanda Zalzan Kavol.

— Au moins. Toutes les réjouissances publiques interdites.

Crêpe jaune sur toutes les portes.

— De quoi est mort le duc ? demanda Sleet. La géante haussa les épaules.

— D'aucuns prétendent que c'est un message du Roi qui l'a

fait mourir de peur, d'autres disent qu'il s'est étouffé en avalant une grosse bouchée de viande mal cuite, et d'autres encore qu'il avait fait des excès avec trois de ses concubines. Quelle importance ? Il est mort, c'est la seule chose qui compte, tout le reste n'est que brouilles.

— Et pas moyen de trouver du travail, fit Zalzan Kavol d'un ton lugubre.

— Non, rien jusqu'à Thagobar, et même au-delà.

— Des semaines sans cachet, marmonna le Skandar.

— C'est bien fâcheux pour vous, dit Lisamon Hultin. Mais je sais où vous pourriez recevoir un bon salaire juste après Thagobar.

— Oui, fit Zalzan Kavol. A Khyntor, je présume.

— A Khyntor ? Non, il paraît que les temps sont difficiles là-bas. La récolte de clennets a été bien maigre cet été, les commerçants ont resserré le crédit et je ne pense pas qu'ils aient beaucoup d'argent à dépenser en distractions. Non, je parle d'Iilrivoyne.

— *Quoi ?* s'écria Sleet, comme s'il venait d'être frappé par une flèche.

Valentin fouilla dans sa mémoire, mais en vain, et il murmura à Carabella :

— Où est-ce ?

— Au sud-est de Khyntor.

— Mais au sud-est de Khyntor, c'est le territoire des Métamorphes.

— Exactement.

Les traits lourds de Zalzan Kavol s'animèrent pour la première fois depuis qu'ils s'étaient trouvés devant le barrage sur la route. Il se tourna vers la géante et demanda :

— Quel travail peut-il y avoir pour nous à Ilirivoyne ?

— Les Changeformes organisent leur grand festival le mois prochain, répondit Lisamon Hultin. Il y aura des danses des moissons, toutes sortes de concours et de réjouissances. On m'a dit que parfois des troupes d'artistes venant des provinces impériales pénétraient dans la réserve et gagnaient des sommes énormes pendant le festival. Les Métamorphes font peu de cas de la monnaie Impériale et se hâtent de dépenser leur argent.

— Vraiment ? fit Zalzan Kavol.

Une lueur de cupidité passa sur son visage.

— J'avais entendu dire la même chose, il y a bien longtemps.

Mais il ne m'était jamais venu à l'esprit d'en vérifier l'exactitude.

— Vous la vérifierez sans moi ! s'écria soudain Sleet.

— Hein ? fit le Skandar en tournant la tête vers lui.

Sleet manifestait une tension extrême, comme s'il avait jonglé les yeux bandés tout l'après-midi. Il avait les lèvres pincées et exsangues et les yeux fixes et anormalement brillants.

— Si vous allez à Ilirivoyne, fit-il d'une voix sourde, je ne vous accompagnerai pas.

— Souvenez-vous que nous avons un contrat, dit Zalzan Kavol.

— Cela ne change rien. Rien dans notre contrat ne m'oblige à vous suivre à l'intérieur du territoire Métamorphe. La législation impériale n'y est pas appliquée et notre contrat cesse d'être en vigueur dès l'instant où nous pénétrons dans la réserve. Je n'ai aucune attirance envers les Métamorphes et je refuse de risquer ma vie dans leur province.

— Nous parlerons de cela plus tard, Sleet.

— Plus tard, ma réponse sera la même.

Zalzan Kavol laissa errer son regard sur les visages qui l'entouraient.

— Ça suffit. Nous venons de perdre des heures ici. Je vous remercie de votre aide, dit-il à Lisamon Hultin d'une voix sans chaleur.

— Je vous souhaite un fructueux voyage, répondit-elle, et elle s'enfonça dans la forêt.

Comme ils avaient perdu énormément de temps à cause du barrage, Zalzan Kavol, contrairement à ses habitudes, décida de ne pas s'arrêter pour la nuit. Valentin, épuisé par sa longue course et par les heures de jonglerie, et sentant encore son esprit enveloppé de brumes persistantes dues à l'ingestion du fruit du dwikka, s'endormit assis à l'arrière de la roulotte et ne se souvint de rien d'autre jusqu'au lendemain matin. Les derniers mots qui lui parvinrent furent le début d'une discussion passionnée sur l'opportunité de s'aventurer à l'intérieur du territoire métamorphe : Deliamber émettant la supposition que la rumeur publique avait exagéré les périls auxquels on s'exposait à Ilirivoyne, Carabella faisant observer que Zalzan Kavol serait parfaitement en droit d'engager des poursuites contre Sleet et de lui réclamer des dommages-intérêts s'il y avait rupture du contrat, et Sleet répétant avec une conviction quasi hystérique qu'il craignait les Métamorphes et qu'il refusait de les approcher à moins de mille kilomètres.

Shanamir et Vinorkis exprimèrent à leur tour leur crainte des Métamorphes qui, d'après eux, étaient sinistres, sournois et dangereux.

Valentin se réveilla pour trouver sa tête confortablement blottie dans le giron de Carabella. La lumière du soleil ruisselait dans la roulotte. Ils avaient installé leur campement dans un parc vaste et agréable, avec de larges pelouses gris-bleu et des arbres de haute taille étroits et effilés. L'endroit était entouré de collines basses et très arrondies.

— Où sommes-nous ? demanda-t-il.

— Dans les faubourgs de Mazadone. Le Skandar a conduit comme un fou toute la nuit.

Carabella éclata d'un rire charmant et ajouta :

— Et toi, tu as dormi d'un sommeil de plomb.

Dehors, à quelques mètres de la roulotte, Zalzan Kavol et Sleet avaient une violente discussion. La fureur semblait grandir le petit homme aux cheveux blancs. Il marchait de long en large, frappait du poing dans la

paume de sa main, vociférait, tapait du pied ; il parut même à un moment sur le point de se lancer physiquement à l'assaut du Skandar qui lui, quand on connaissait sa facilité à s'emporter, semblait remarquablement calme et patient. Il restait debout, tous ses bras croisés, dominant Sleet de toute sa taille, se contentant de temps à autre d'une réponse brève et paisible à ses éclats de voix.

— Cela a suffisamment duré, dit Carabella en se tournant vers Deliamber. Pouvez-vous intervenir, magicien, avant que Sleet ne dise quelque chose d'irréparable ?

Le Vroon avait l'air mélancolique.

— Sleet a une terreur irraisonnée des Métamorphes. C'est peut-être dû à ce message du Roi qu'il a reçu il y a bien longtemps à Narabal et qui lui a blanchi les cheveux en une seule nuit. Je ne sais pas. Quoi qu'il en soit, il est peut-être plus sage pour lui de se retirer de la troupe, quelles qu'en soient les conséquences.

— Mais nous avons besoin de lui !

— Et s'il pense que des choses affreuses vont lui arriver à Ilirivoyne ?
Pouvons-nous lui infliger de telles souffrances ?

— Je peux essayer de le calmer, dit Valentin.

Il se leva pour sortir, mais au même instant, Sleet, le visage sombre et fermé, se précipita dans la roulotte. Sans un mot, le petit jongleur trapu commença à entasser ses maigres possessions dans un sac ; puis il se rua dehors, toujours sous l'empire de la rage et, passant à grandes enjambées devant le Skandar immobile, il s'éloigna à une vitesse stupéfiante en direction des basses collines du Nord.

Impuissants, ils le regardaient partir. Personne ne fit un geste pour se lancer à sa poursuite avant qu'il soit presque hors de vue.

— Je vais le rattraper, dit alors Carabella. Je peux le faire changer d'avis. Elle partit en courant en direction des collines.

Au moment où elle passait devant lui, Zalzan Kavol l'appela, mais elle n'en tint aucun compte. Le Skandar, secouant la tête, fit venir les autres occupants de la roulotte.

— Où va-t-elle ? demanda-t-il.

— Essayer de ramener Sleet.

— C'est sans espoir. Sleet a choisi de quitter la troupe. Je ferai en sorte qu'il regrette sa défection. Valentin, des responsabilités plus lourdes vont désormais peser sur vous et j'augmente votre salaire de cinq couronnes par semaine. Cela vous paraît acceptable ?

Valentin acquiesça de la tête. Il pensait à la présence tranquille et solide de Sleet dans la troupe et cette perte lui faisait mal.

Deliamber, poursuivit le Skandar, j'ai décidé, comme vous pouvez vous en douter, d'aller chercher du travail pour nous chez les Métamorphes. Connaissiez-vous l'itinéraire pour aller à Ilirivoyne ?

— Je n'y suis jamais allé, répondit le Vroon. Mais je sais où c'est.

— Et quelle est la route la plus rapide ?

— Je pense que d'ici, il faut passer par Khyntor, puis prendre la direction de l'est en suivant la rivière en bateau sur environ six cents kilomètres, et à Verf, il y a une route qui part droit au sud en s'enfonçant dans la réserve. Ce n'est pas une bonne route, mais elle est assez large pour la roulotte, du moins je le crois. Je vérifierai.

— Et combien de temps nous faudra-t-il pour atteindre Ilirivoyne ?

— A peu près un mois, si rien ne nous retarde.

— Juste à temps pour le festival des Métamorphes, fit Zalzan Kavol avec jubilation. Parfait ! Quel genre de retards craignez-vous ?

— Les retards habituels, répondit Deliamber. Des désastres naturels, la roulotte qui tombe en panne, des troubles locaux, des agressions. Au milieu du continent, les populations sont beaucoup moins policées que le long des côtes. On ne voyage pas sans risques dans ces régions.

— Voilà qui est bien dit ! rugit une voix familière. Et ce qu'il vous faut, c'est une protection !

L'imposante Lisamon Hultin venait de se mêler à eux. Elle paraissait fraîche et détendue, pas le moins du monde comme quelqu'un qui vient de chevaucher toute une nuit, et sa monture non plus ne semblait pas particulièrement fourbue.

— Comment avez-vous fait pour arriver ici si rapidement ?

demanda Zalzan Kavol, l'air perplexe.

— J'ai pris des pistes de forêt. Je suis peut-être grosse, mais pas autant que votre roulotte, et je peux prendre des raccourcis.

Alors, vous allez à Ilirivoyne ?

— Oui, répondit le Skandar.

— Bien. Je le savais. Et je me suis lancée à votre poursuite pour vous proposer mes services. Je n'ai pas de travail, vous abordez une région dangereuse... notre association est logique.

Je vous escorterai sans encombre jusqu'à Ilirivoyne, cela je vous le garantis !

— Vos exigences sont trop élevées pour nous.

— Vous vous imaginez que je reçois toujours cinq royaux pour un petit boulot comme ça ? Si je vous ai pris si cher, c'est parce que vous m'aviez mise en colère, à marcher sur moi pendant que je faisais un festin solitaire. Je vous accompagne jusqu'à Ilirivoyne pour cinq autres royaux, quelle que soit la durée du voyage.

— Trois, fit sèchement Zalzan Kavol.

— La leçon n'a pas porté, je vois.

La géante cracha presque aux pieds du Skandar.

— Je ne marchande pas. Allez à Ilirivoyne sans moi et que la fortune vous soit favorable. Mais j'en doute.

Elle fit un clin d'œil à Valentin.

— Où sont passés les deux autres ?

— Sleet a refusé d'aller à Ilirivoyne. Il est parti d'ici hors de lui il y a dix minutes.

— Je ne lui donne pas tort. Et la femme ?

Elle a couru après lui pour essayer de le convaincre de revenir. Par là.

Valentin montra du doigt le sentier qui s'enfonçait en serpentant dans les collines.

— *Par là ?*

— Entre ces deux collines.

— Dans la plantation de plantes-bouche ?

Il y avait de l'incrédulité dans la voix de Lisamon Hultin.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Valentin.

— Des plantes-bouche ! Ici ! s'exclama Deliamber en même temps.

— Le parc leur est dédié, déclara la géante. Mais il y a des écriteaux au pied des collines. Ils ont pris ce chemin ? A pied ?

Le Divin les protège !

— Elles peuvent bien le manger deux fois, pour ce que je m'en soucie ! s'écria Zalzan Kavol d'une voix où perçait l'exaspération. Mais j'ai besoin d'elle !

— Moi aussi, dit Valentin.

Puis se tournant vers la géante, il ajouta :

— Peut-être qu'en partant tout de suite avec les montures, nous pourrions les retrouver avant qu'ils n'entrent dans la plantation de plantes-bouche.

— Votre maître prétend ne pas avoir de quoi rétribuer mes services.

— Cinq royaux, fit Zalzan Kavol. D'ici à Ilirivoyne.

— Six, répliqua-t-elle avec froideur.

— Six, d'accord. Mais ramenez-les ! Ou au moins, ramenez-la.

— Oui, fit Lisamon Hultin avec une grimace de dégoût. Vous manquez de bon sens, et moi je manque de travail, alors nous sommes sans doute faits pour nous entendre. Prenez une de ces montures, dit-elle à Valentin, et suivez-moi.

— Vous voulez qu'il y aille aussi, gémit Zalzan Kavol. Il ne va plus me rester d'humains dans ma troupe !

— Je vous le ramènerai, répondit la géante. Et avec de la chance, je ramènerai les deux autres aussi.

Elle enfourcha sa monture.

— En route, dit-elle.

7

Le sentier qui partait dans les collines montait en pente douce et l'herbe bleu-gris semblait avoir la douceur du velours.

Il était difficile de croire qu'un danger quelconque pouvait se dissimuler dans ce parc ravissant. Mais au moment où ils atteignaient l'endroit où le sentier commençait à devenir un peu plus pentu, Lisamon Hultin poussa un grognement et montra du doigt un piquet fiché en terre. A côté de lui, à moitié caché par l'herbe, se trouvait un écriteau renversé. Valentin distingua les mots :

DANGER

INTERDICTION DE CIRCULER A PIED

AU-DELA DE CETTE LIMITE

écrits en grosses lettres rouges. Sleet, dans sa fureur, n'avait rien remarqué. Carabella, dans sa hâte, n'avait pas non plus vu l'écriteau, à moins qu'elle ait préféré ne pas en tenir compte.

Le sentier se mit rapidement à grimper et, tout aussi rapidement, il redescendit sur l'autre versant de la colline.

L'herbe avait disparu et le paysage était devenu très boisé.

Lisamon Hultin, qui chevauchait juste devant Valentin, ralentit sa monture et lui fit prendre le pas pour entrer dans un taillis humide et mystérieux où des arbres au fût mince et cannelé poussaient à intervalles espacés, s'élançant comme des tiges de haricots pour former un dais de feuillage de leurs branches étroitement entrelacées.

— Regardez, là-bas, les premières plantes-bouche, dit la géante. Quelles saletés ! Si j'avais la garde de cette planète, je mettrais le feu à tout ça, mais apparemment nos Coronals ont le sentiment de la nature et ils préfèrent les conserver dans des parcs royaux. Espérons que vos amis ont eu la sagesse de rester à bonne distance d'elles.

Sur le sol dénudé de la forêt, dans les espaces dégagés entre les arbres, poussaient des plantes acaules d'une grosseur colossale. Leurs feuilles, larges d'une douzaine de centimètres et longues d'une vingtaine, aux bords dentelés et d'aspect métallique, étaient disposées en rosette. En leur centre, béait un trou profond de trente centimètres de diamètre, à moitié rempli d'un liquide verdâtre et probablement toxique à partir duquel s'élançait toute une panoplie d'organes. Valentin crut y distinguer des choses ressemblant à des lames de couteau, des sortes de mâchoires capables de se refermer violemment et d'autres choses encore qui pouvaient être de délicates fleurs partiellement engluées.

— Ce sont des plantes carnivores, dit Lisamon Hultin. Leurs vrilles couvrent le sol de la forêt, détectent la présence de petits animaux, les capturent et les transportent jusqu'à la bouche.

Regardez bien !

Elle guida sa monture vers la plante-bouche la plus proche.

Dès que l'animal arriva à sept ou huit mètres de la plante, une sorte de fouet vivant commença soudain à se tortiller au milieu de la couche d'humus de la forêt. Puis il s'arracha du sol pour s'enrouler avec un claquement terrifiant autour du paturon de la bête, juste au-dessus du sabot. La monture, sans se départir de sa placidité coutumière, renâcla pourtant lorsque la vrille commença à exercer une traction pour l'attirer vers la bouche béante de la plante.

La guerrière, tirant son sabre à vibrations, se pencha et sectionna la vrille qui se détendit brusquement en reculant presque jusqu'à la cavité centrale de la plante. Et au même moment, une douzaine d'autres vrilles s'élevèrent du sol, battant furieusement l'air tout autour de la plante.

— Ces plantes carnivores n'ont pas assez de force pour attirer un animal aussi lourd qu'une monture dans leur poche digestive. Mais la monture ne serait pas capable de se libérer, et elle finirait par s'affaiblir et par mourir. Et à ce moment-là, la plante pourrait l'attirer à elle. Avec une telle quantité de viande, une de ces plantes pourrait vivre un an.

Valentin frissonna. Carabella, perdue dans une forêt où grouillaient ces plantes ? Sa jolie voix à jamais éteinte à cause d'un de ces répugnants végétaux ? Ses mains prestes, ses yeux brillants... non. Non. Il se sentit glacé d'horreur à cette pensée.

— Comment pouvons-nous les retrouver ? demanda-t-il. Il est peut-être déjà trop tard.

— Comment s'appellent-ils ? demanda la géante. Criez leurs noms. Ils ne doivent pas être loin.

— *Carabella !* hurla Valentin avec une énergie désespérée.

Sleet ! Carabella !

Quelques instants plus tard, lui parvint une réponse étouffée ; mais Lisamon Hultin l'avait entendue la première et elle avançait déjà dans cette direction. Valentin vit Sleet devant lui, un genou à terre, et ce genou était enfoncé profondément dans le sol de la forêt pour l'empêcher d'être attiré vers la plante-bouche par la vrille enroulée autour de son autre cheville. Accroupie derrière, se trouvait Carabella, les bras passés autour de sa poitrine, l'étreignant dans un effort désespéré pour le retenir. Tout autour d'eux, les vrilles excitées des plantés voisines claquaient et se tordaient de frustration.

Sleet tenait un couteau, avec lequel il essayait vainement de scier le puissant filament qui le retenait. L'humus était creusé de traces de glissade indiquant qu'il avait déjà été traîné sur près de deux mètres vers la bouche impatiente. Il cédait, centimètre par centimètre, dans sa lutte pour la vie.

— Aidez-nous ! cria Carabella.

D'un coup de sabre, Lisamon Hultin sectionna la vrille qui retenait Sleet. Au moment où la traction cessa, il recula brusquement, bascula en arrière et il s'en fallut d'un cheveu qu'il ne fût pris à la gorge par la vrille d'une autre plante. Mais avec la grâce et l'agilité d'un acrobate, il roula sur lui-même, évitant le filament menaçant, et bondit sur ses pieds. La guerrière le prit par la taille et le hissa rapidement en croupe sur sa monture. Valentin s'approcha alors de Carabella qui, secouée et tremblante, avait trouvé un endroit sûr entre deux grappes de vrilles qui s'agitaient frénétiquement, et en fit de même.

Elle l'étreignit avec une telle force que ses côtes lui firent mal. Il se retourna vers elle et l'embrassa, la caressant doucement, prenant le lobe de son oreille entre ses lèvres. Il sentit un soulagement inouï le submerger. Il n'avait pas encore réalisé à quel point elle comptait pour lui et comme tout lui était indifférent, hormis le fait qu'elle était saine et sauve. Petit à petit, la terreur de Carabella retomba, mais il la sentait encore trembler d'horreur à l'évocation de la scène.

— Une minute de plus... souffla-t-elle, Sleet commençait à lâcher pied... je le sentais glisser vers cette plante...

Elle tressaillit.

— Comment est-elle arrivée ici ?

— Elle a pris un raccourci à travers la forêt. Zalzan Kavol l'a engagée pour assurer notre protection jusqu'à Illrivoyne.

— Elle a déjà *mérité son salaire*, dit Carabella.

— Suivez-moi, ordonna Lisamon Hultin.

Elle choisit soigneusement son itinéraire pour sortir de la plantation de plantes carnivores, mais malgré toutes ses précautions, sa monture fut prise deux fois par la patte et celle de Valentin une fois. A chaque fois, la géante sectionna la vrille et, en quelques minutes, ils se retrouvèrent dans la clairière et descendirent en galopant le sentier qui menait à la roulotte.

Lorsqu'ils réapparurent, ils furent salués par les acclamations des Skandars. Zalzan Kavol s'adressa à Sleet sans aménité :

— Vous avez choisi une route dangereuse pour votre départ, remarqua-t-il.

— Elle est loin d'être aussi dangereuse que celle que vous avez décidé de prendre, répliqua Sleet. Je vous prie de m'excuser. Je vais poursuivre ma route à pied jusqu'à Mazadone et essayer d'y trouver un emploi.

— Attends ! dit Valentin.

Sleet lui jeta un regard interrogateur.

— J'aimerais que nous parlions un peu. Viens faire quelques pas avec moi.

Valentin posa le bras sur l'épaule du petit homme et le tira à l'écart, l'entraînant dans une clairière herbeuse avant que Zalzan Kavol n'ait eu le temps de provoquer en lui une nouvelle flambée de colère.

Sleet était tendu, méfiant, sur ses gardes.

— Qu'y a-t-il, Valentin ?

— J'ai contribué à convaincre Zalzan Kavol d'engager la géante. S'il en avait été différemment, tu serais en train de faire les délices de la plante-bouche à l'heure qu'il est.

— Je t'en remercie.

— Ce ne sont pas seulement des remerciements que je te demande, dit Valentin. On peut considérer d'une certaine manière que tu me dois la vie.

— C'est possible.

— Alors je te demande, pour acquitter cette dette, de reprendre ta démission.

Les yeux de Sleet lancèrent des éclairs.

— Tu ne sais pas ce que tu me demandes là !

— Les Métamorphes sont des créatures étranges et antipathiques, c'est vrai. Mais Deliamber pense qu'ils ne sont pas aussi dangereux qu'on le prétend souvent. Reste avec la troupe, Sleet.

— Tu crois que c'est par caprice que je vous quitte ?

— Pas du tout. Mais ta conduite a peut-être été irrationnelle.

Sleet secoua la tête.

— J'ai reçu une nuit un message du Roi des Rêves dans lequel un Métamorphe jouait un rôle horrible. C'est le genre de message auquel on prête attention. Je n'ai aucune envie de m'approcher de l'endroit où vivent ces créatures.

— Il ne faut pas les prendre au pied de la lettre.

— C'est exact. Mais c'est souvent le cas. Valentin, le Roi m'a dit que j'aurais une femme qui me serait encore plus chère que mon art lui-même, une femme qui jonglerait avec moi comme le fait Carabella, mais beaucoup plus proche, tellement en harmonie avec moi que nous ne formerions qu'un seul être.

Des gouttes de sueur commencèrent à perler sur le visage balafre de Sleet, la voix lui manqua et il faillit s'en tenir là, mais après un moment, il reprit :

— Valentin, j'ai rêvé qu'un jour les Changeformes étaient venus pour enlever ma femme et qu'ils lui avaient substitué l'un des leurs qui avait si habilement revêtu son apparence que j'étais incapable de voir la différence. Et j'ai rêvé que ce soir-là, nous avions jonglé devant le Coronal, devant lord Malibor, qui régnait à cette époque et devait se noyer peu de temps après, et notre jonglerie avait atteint la perfection, une harmonie que je n'ai jamais retrouvée de ma vie. et le Coronal nous avait régales de viandes savoureuses et de grands vins et nous avait donné une chambre à coucher tendue de soieries, et je l'avais prise dans mes bras et nous avions commencé à faire l'amour, mais au moment où je la prenais, elle s'était transformée sous mes

yeux, et c'était un Métamorphe qui était dans mon lit, une vision d'horreur, Valentin, une peau grise et caoutchouteuse, du cartilage à la place des dents, des yeux comme des flaques d'eau sale ; qui m'embrassait et me serrait contre lui. Depuis cette nuit, je n'ai plus jamais recherché le corps d'une femme, de crainte qu'il ne m'arrive quelque chose de semblable pendant l'étreinte. Je n'ai jamais raconté cette histoire à personne non plus. La perspective d'aller à Ilirivoyne m'est insupportable et je ne veux pas me trouver entouré de créatures au visage de Métamorphe et au corps de Métamorphe.

Une vague de compassion inonda le cœur de Valentin.

Pendant quelques instants, il garda la main posée sur l'épaule du petit homme, comme si, par la seule force de son bras, il pouvait extirper le souvenir de l'affreux cauchemar qui lui avait dévasté l'âme. En relâchant son étreinte, Valentin dit lentement :

— Un tel rêve est véritablement horrible. Mais on nous enseigne à faire bon usage de nos rêves, et non à nous laisser anéantir par eux.

— Celui-là ne peut pas me être d'une grande utilité, ami.

Sinon pour m'avertir de me tenir à distance des Métamorphes.

— Tu le prends trop à la lettre. Et s'il s'agissait d'une allusion détournée à autre chose ? As-tu fait interpréter ce rêve, Sleet ?

— Cela ne m'a pas paru nécessaire.

— C'est toi qui m'avais poussé à aller voir un interprète quand j'avais fait des rêves étranges à Pidruïd. Le Roi n'envoie jamais de messages simples, m'avais-tu dit. Ce sont les termes exacts que tu as employés.

Sleet ne put retenir un sourire ironique.

— On est toujours meilleur médecin pour autrui que pour soi-même, Valentin. De toute façon, il est trop tard pour faire interpréter un rêve vieux de quinze ans et j'en suis prisonnier maintenant.

— Libère-toi !

— Comment ?

— Quand un enfant rêve qu'il est en train de tomber et qu'il se réveille en proie à la terreur, que lui disent ses parents ? Que des rêves dans lesquels on tombe ne doivent pas être pris au sérieux, car on ne peut pas vraiment se blesser dans les rêves ?

Ou bien que l'enfant devrait se réjouir d'avoir fait ce rêve, car ce rêve est un bon rêve, qu'il est symbole de puissance et de force, que l'enfant ne tombait pas, mais qu'il volait jusqu'à un endroit où il aurait appris quelque chose s'il n'avait permis à l'anxiété et à la peur de l'arracher au monde des songes ?

— Que l'enfant devrait se réjouir de ce rêve, répondit Sleet.

— Bien sûr. Et il en est de même pour tous les autres «

mauvais rêves » : on nous apprend à ne pas avoir peur, mais à nous réjouir de la sagesse apportée par les rêves et à agir en fonction d'elle.

— C'est ce qu'on dit aux enfants, c'est vrai. Et pourtant les adultes ne s'y prennent pas toujours mieux que les enfants avec de tels rêves. Je me souviens t'avoir entendu crier et soupirer dans ton sommeil, il n'y a pas si longtemps, Valentin.

— J'essaie d'apprendre quelque chose de mes rêves, aussi inquiétants soient-ils.

— Que veux-tu de moi, Valentin ?

— Que tu nous accompagnes jusqu'à Ilirivoyne.

— Pourquoi est-ce si important pour toi ?

— Tu appartiens à cette troupe, répondit Valentin. Nous formons un tout avec toi, et sans toi cette unité est brisée.

— Les Skandars sont de merveilleux jongleurs. La contribution des artistes humains n'a guère d'importance.

Carabella et moi nous sommes joints à la troupe pour la même raison que toi, pour nous conformer à une loi ridicule. Que je sois avec vous ou non, tu recevras ta paie.

— Mais c'est toi qui m'enseignes notre art.

— Carabella peut s'en charger. Elle est aussi douée que moi et, de plus, elle est ta maîtresse et te connaît mieux que je ne le ferai jamais. Et que le Divin t'accorde, rugit Sleet d'une voix soudain terrifiante, de ne pas la laisser tomber à Ilirivoyne aux mains des Métamorphes !

— Je ne crains pas cela, répondit Valentin. Il étendit les bras vers Sleet.

— J'aimerais que tu restes avec nous.

— *Pourquoi ?*

— *Parce* que je t'estime.

— Moi aussi, je t'estime, Valentin. Ce serait une souffrance affreuse pour moi d'aller où Zalzan Kavol veut que nous allions.

Quelle raison impérieuse fait que tu insistes ainsi pour me faire endurer cette souffrance ?

— Cela pourrait te guérir de cette souffrance, dit Valentin, si tu vas à Ilirivoyne et si tu t'aperçois que les Métamorphes ne sont que des primitifs inoffensifs.

— Je peux vivre avec ma souffrance, répliqua Sleet. Le prix de cette guérison me paraît trop élevé.

— Nous pouvons vivre avec les blessures les plus horribles, mais pourquoi ne pas essayer de les soigner ?

— Il y a autre chose dont tu ne parles pas, Valentin. Valentin hésita et eut une lente expiration.

— Oui, fit-il.

— De quoi s'agit-il, alors ?

— Sleet, commença Valentin d'une voix hésitante, ai-je figuré dans tes rêves depuis que nous nous sommes rencontrés à Pidruïd ?

— Oui.

— De quelle manière ?

— Quelle importance ?

— As-tu rêvé, poursuivit Valentin, que je pouvais être quelqu'un d'exceptionnel sur Majipoor, que je pouvais être quelqu'un d'une puissance et d'une distinction que je ne peux moi-même imaginer ?

— Ton maintien et ta prestance me l'ont appris dès notre première rencontre. Et aussi la facilité phénoménale avec laquelle tu t'es initié à notre art. Et le contenu de tes propres rêves que tu as partagés avec moi.

— Et qui suis-je dans ces rêves, Sleet ?

— Un puissant personnage, déchu par fourberie de sa haute position. Un duc, peut-être. Un prince du royaume.

— Ou plus haut encore ?

Sleet passa la langue sur ses lèvres.

— Oui. Plus haut, peut-être. Que veux-tu de moi, Valentin ?

— Que tu m'accompagnes jusqu'à Ilirivoyne et au-delà.

— Cela signifie qu'il y a du vrai dans ce que j'ai rêvé ?

— Cela, je ne le sais pas encore, répondit Valentin. Mais je pense qu'il y a du vrai, oui. Je sens de plus en plus qu'il doit y avoir du vrai là-dedans. Et les messages me disent qu'il y a du vrai.

— Monseigneur... murmura Sleet.

— C'est possible.

Les yeux écarquillés, Sleet commença à ployer les genoux, mais Valentin le releva en toute hâte et le força à rester debout.

— Je ne veux pas de cela, dit-il. Les autres peuvent nous voir. Je ne veux que personne n'ait le moindre soupçon. De plus, je suis encore dans le doute. Je ne veux pas que tu t'agenouilles devant moi, Sleet, ni que tu fasses le symbole de la constellation avec tes doigts ni rien de tout cela aussi longtemps que je ne serai pas sûr de la vérité.

— Monseigneur...

— Je reste Valentin le jongleur.

— J'ai peur maintenant, monseigneur. Je viens de frôler une mort horrible aujourd'hui, mais cela me fait encore plus peur d'être ici, en train de discuter tranquillement avec vous de ces choses.

— Appelle-moi Valentin.

— Comment pourrais-je ? demanda Sleet.

— Tu m'appelais Valentin il y a cinq minutes.

— Mais c'était avant.

— Il n'y a rien de changé, Sleet. Sleet hocha vigoureusement la tête.

— Tout a changé, monseigneur.

Valentin poussa un profond soupir. Il se sentait dans la peau d'un imposteur, d'un charlatan, à manipuler ainsi Sleet, et pourtant ce n'était pas gratuit, il en éprouvait le besoin sincère.

— Si tout a changé, me suivras-tu alors si je te l'ordonne ?

Même jusqu'à Ilirivoyne ?

— Si je le dois, répondit Sleet, l'air abasourdi.

— Il ne t'arrivera rien de ce que tu crains chez les Métamorphes. Tu sortiras de leur pays guéri de la souffrance qui t'a dévasté l'âme. Mais tu n'en crois rien, n'est-ce pas, Sleet ?

— J'ai peur d'aller là-bas.

— J'ai besoin de toi à mes côtés pour ce qui m'attend, dit Valentin. Et bien que je n'aie été pour rien dans cette décision, Ilirivoyne est devenue une étape de mon voyage. Je te demande de me suivre jusque là-bas.

Sleet courba la tête.

— S'il le faut, monseigneur.

— Et je te demande, en usant de la même autorité, de m'appeler

Valentin et de ne pas manifester devant les autres plus de respect que tu ne l'aurais fait hier.

— Comme vous voulez, dit Sleet.

— *Valentin.*

— Valentin, répéta Sleet avec réticence. Comme... tu veux, Valentin.

— Allez, viens.

Il ramena Sleet vers le groupe. Zalzan Kavol faisait les cent pas pour calmer son impatience, Les autres préparaient la roulotte pour le départ. Valentin s'adressa au Skandar :

— J'ai réussi à convaincre Sleet de reprendre sa démission.

Il va nous accompagner jusqu'à Ilirivoyne.

Zalzan Kavol avait l'air totalement ébahi.

— Comment avez-vous réussi à faire cela ? demanda-t-il.

— Oui, intervint Vinorkis. Que lui avez-vous donc raconté ?

— Je crois que l'explication serait fastidieuse, répondit Valentin avec un charmant sourire.

8

Le rythme du voyage s'accéléra. La roulotte ne quittait pas la route de toute la journée, et parfois bien avant dans la soirée Lisamon Hultin chevauchait à leurs côtés, bien que sa monture, aussi robuste qu'elle fût, ait eu besoin de plus de repos que celles qui tiraient la roulotte, et de temps à autre elle se laissait distancer, quitte à rattraper son retard dès que l'occasion se présentait. Porter sa masse imposante n'était pas tâche facile pour un animal quel qu'il fût.

Ils traversèrent toute une province où les villes uniformes se succédaient avec monotonie, interrompues seulement par de maigres zones de culture maraîchère. La province de Mazadone était une région où les activités commerciales fournissaient un emploi à des millions d'individus, car Mazadone était la plaque tournante desservant tous les territoires du nord-ouest de Zimroel pour les

marchandises en provenance de l'Est et le principal centre de transbordement par transport terrestre des marchandises de Pidruïd et de Til-omon à destination de l'Est.

Ils traversèrent sans s'arrêter une ribambelle de villes interchangeables et inintéressantes, Cynthion, Apoortel et Doirectine, la cité de Mazadone elle-même, Borgax et, plus loin, Thagobar. toutes vivant comme au ralenti et en sourdine pendant la période de deuil décrétée pour la mort du duc, avec des bandes d'étoffes jaunes flottant partout en signe de deuil.

Que feraient ces gens, se demanda Valentin, s'il s'agissait du décès d'un Pontife ? Comment avaient-ils réagi à la disparition prématurée du Coronal lord Voriâx deux ans auparavant ? Mais peut-être prenaient-ils plus au sérieux la perte de leur duc local, car c'était un personnage visible, présent et réel, alors que pour les populations de Zimroel, séparées par des milliers de kilomètres du Mont du Château et du Labyrinthe, les Puissances de Majipoor devaient être avant tout des abstractions, des figures mythiques, légendaires, immatérielles. Sur une planète aussi vaste que celle-ci, aucune autorité centrale ne pouvait gouverner avec une réelle efficacité et elle ne pouvait exercer qu'un contrôle symbolique. Valentin soupçonnait que la stabilité de Majipoor reposait en grande partie sur un contrat social par lequel les gouverneurs locaux – les ducs des provinces et les maires des municipalités – acceptaient de faire respecter et d'apporter leur soutien aux édits du gouvernement impérial, à condition d'avoir toute liberté pour faire ce qu'ils voulaient à l'intérieur de leurs propres territoires.

Comment un tel contrat peut-il rester valide, se demanda-t-il, lorsque le pouvoir n'est plus détenu par celui qui a été sacré et proclamé prince, mais par un usurpateur à qui fait défaut la grâce du Divin sur laquelle repose le si fragile édifice social ?

Il se prit à penser de plus en plus fréquemment à des sujets de cet ordre pendant les paisibles, monotones et longues heures du voyage vers l'est. Le sérieux de ces réflexions le surprenait, car il s'était accoutumé à la légèreté et à la simplicité de son esprit depuis le début de son séjour à Pidruïd et il sentait maintenant un enrichissement progressif et une complexité croissante de ses facultés mentales. C'était comme si les effets du sort qu'on lui avait jeté s'atténuaient et que son véritable intellect commençait à réapparaître.

A condition, bien entendu, qu'il ait été victime d'une telle pratique de magie, comme l'hypothèse qu'il était en train de former l'exigeait.

Il était encore rempli d'incertitude. Mais ses doutes se dissipaient de jour en jour.

Dans ses rêves, il se voyait maintenant souvent occupant des positions d'autorité. Une nuit, ce fut lui, et non Zalzan Kaval, qui dirigeait la troupe des jongleurs ; une autre, il se vit présider, revêtu de la robe royale, un grand conseil des Métamorphes qui lui apparaissaient sous une forme spectrale, vaporeuse et inquiétante, incapables de conserver la même apparence plus d'une minute ; une des nuits suivantes, il eut une vision de lui-même sur la place du marché de Thagobar, rendant la justice aux marchands de tissu et aux vendeurs de bracelets dans leurs disputes bruyantes et mesquines.

— Tu vois, lui dit Carabella, tous ces rêves évoquent la puissance et la majesté.

— La puissance ? La majesté ? Assis sur un tonneau dans un marché et administrant la justice à des marchands de toile et de coton ?

— Dans les rêves, il y a bien des choses à déchiffrer. Ces visions sont de puissantes allégories.

Valentin sourit à cette interprétation dont il lui fallut toutefois reconnaître le caractère plausible.

Une nuit, alors qu'ils approchaient de la ville de Khyntor, il eut une vision extrêmement explicite de sa vie antérieure supposée. Il était dans une salle lambrissée des plus belles et des plus rares boiseries, des panneaux luisants de semotan et de bannikop et d'acajou sombre et chaud, et il signait des documents, assis à un bureau de palissandre bruni aux arêtes vives. Le sceau à la constellation était à sa droite ; des secrétaires obséquieux s'affairaient autour de lui ; l'énorme fenêtre cintrée qui lui faisait face donnait sur un gouffre béant comme si elle avait vue sur un des versants démesurés du Mont du Château. Était-ce une création de son imagination ? Ou bien était-ce un fragment fugitif de son passé enseveli qui s'était dégagé et qui, dans son sommeil, était remonté jusqu'à la surface de sa conscience ? Il décrivit la salle et le bureau à Carabella et à Deliamber, en espérant qu'ils pourraient lui dire à quoi le bureau du Coronal ressemblait en réalité, mais ils n'en savaient pas plus là-dessus que sur ce que le Pontife prenait à son petit déjeuner. Le Vroon lui demanda comment il s'était vu lorsqu'il était assis au bureau de palissandre : avait-il les cheveux dorés, comme le Valentin qui partageait la roulotte des jongleurs, ou bruns, comme le Coronal qui avait accompli le Grand Périple à travers Pidruïd et toutes les provinces occidentales ?

- Bruns, répondit immédiatement Valentin. Puis il fronça les sourcils.
- Est-ce bien sûr ? J'étais assis au bureau, et je ne regardais pas l'homme qui y était, puisque *j'étais* cet homme. Et pourtant... et pourtant...
- Dans le monde des rêves, nous nous voyons souvent avec nos propres yeux, dit Carabella.
- J'étais peut-être à la fois blond et brun. Tantôt l'un, tantôt l'autre... ce point m'échappe. Tantôt l'un, tantôt l'autre, hein ?
- Oui, fit Deliamber.

Ils avaient presque atteint Khyntor maintenant, après de trop longs jours de voyage, monotones et lassants. Khyntor, la ville principale du centre de Zimroel, se trouvait dans une région accidentée, parsemée de lacs et de hauts plateaux, et de forêts profondes, pratiquement impénétrables. L'itinéraire choisi par Deliamber traversait le faubourg sud-ouest de la ville, célèbre par les phénomènes géothermiques qu'on pouvait y admirer – de grands geysers qui jaillissaient en chuintant, un large lac exhalant des vapeurs roses et aux bouillonnements et gargouillements sinistres, et sur deux ou trois kilomètres, des crevasses grises, d'aspect caoutchouteux, d'où s'échappaient à intervalles rapprochés des fumerolles verdâtres accompagnées de bruits comiques d'éruclation et, plus en profondeur, d'étranges grondements souterrains. Le ciel était chargé de gros nuages pommelés de la couleur des perles sans éclat, et bien que l'été finissant régnât encore, il y avait déjà une fraîcheur automnale dans le vent vif et piquant qui soufflait du nord.

Le Zimr, le plus grand fleuve de Zimroel, séparait le faubourg de la ville proprement dite. Quand les voyageurs y arrivèrent, la roulotte sortit soudain d'un quartier ancien aux rues étroites pour s'engager sur la vaste esplanade qui menait au pont de Khyntor, et Valentin ne put retenir une exclamation de surprise.

- Qu'y a-t-il ? demanda Carabella.
- Le fleuve... je ne m'attendais pas à ce qu'il soit aussi large !
- Tu n'as jamais vu de fleuve ?

— Il n'y a aucun cours d'eau important entre Pidruïd et ici, remarquait-il. Et je ne me souviens clairement de rien avant Pidruïd.

— Il n'y a nulle part de fleuve qui soutienne la comparaison avec le Zimr, intervint Sleet. Son étonnement n'est pas déplacé.

A droite et à gauche, aussi loin que portait la vue de Valentin, s'étendaient les eaux sombres du Zimr. Le fleuve était si large à cet endroit qu'il ressemblait beaucoup plus à une baie.

Il arrivait à peine à distinguer les sommets carrés des tours de Khyntor sur la rive opposée. Une dizaine de ponts énormes enjambaient le fleuve à cet endroit, si longs que Valentin se demanda comment il avait été possible de les construire. Celui qui s'ouvrait juste devant eux, le pont de Khyntor, faisait la largeur de quatre routes ; c'était une construction dont les arches montaient et descendaient, reliant par bonds successifs les deux berges du fleuve. Un peu en aval, se trouvait un ouvrage d'une conception entièrement différente, une lourde superstructure de brique reposant sur des piles d'une hauteur étonnante, et juste en amont, il y en avait un autre qui paraissait fait de verre, tellement il brillait en jetant des feux éblouissants.

— C'est le pont du Coronal, dit Deliamber, et à notre droite, c'est le pont du Pontife, et plus loin en aval, se trouve le pont des Rêves. Ce sont tous des ouvrages anciens et célèbres.

— Mais pourquoi construire des ponts à un endroit où le fleuve est si large ? demanda Valentin, tout perturbé.

— C'est un des points où les rives sont le plus rapprochées, répondit Deliamber.

— Le cours du Zimr, expliqua le Vroon, était de quelque onze mille kilomètres. Il prenait sa source au nord-ouest de Dulorn, à l'extrémité de la grande vallée, et coulait en direction du sud-est en traversant tout le continent de Zimroel jusqu'à la ville côtière de Piliplok sur la Mer Intérieure. Ce fleuve agréable, navigable sur toute sa longueur, était un cours d'eau rapide et d'une largeur phénoménale, décrivant de larges méandres comme un aimable serpent. Ses rives étaient occupées par des centaines de villes opulentes et d'importants ports fluviaux dont Khyntor était le plus occidental. De l'autre côté de la ville, s'éloignant vers le nord-est et à peine visibles dans le ciel nuageux, s'élevaient les pics déchiquetés des Marches de Khyntor, neuf hautes montagnes sur les versants glacés desquelles vivaient des tribus de rudes et intrépides chasseurs.

On les trouvait à Khyntor une bonne partie de l'année, troquant des peaux et du gibier contre des produits manufacturés.

Cette même nuit, Valentin rêva qu'il pénétrait dans le Labyrinthe pour conférer avec le Pontife.

Ce n'était pas un rêve vague et brumeux, mais d'une précision aiguë et presque douloureuse. Il était debout sous une lumière crue d'hiver et voyait devant lui un temple à ciel ouvert, aux murs droits et blancs, dont Deliamber lui dit qu'il s'agissait de l'entrée du Labyrinthe. Il était accompagné du Vroon et de Lisamon Hultin, ainsi que de Carabella, qui formaient autour de lui une phalange protectrice, mais quand Valentin s'engagea sur la terrasse d'ardoise nue, il se retrouva seul. Un être à la mine sinistre et rébarbative se dressait devant lui. La forme de cette créature lui était inconnue et elle n'appartenait à aucune des races non humaines installées depuis longtemps sur Majipoor –ce n'était ni un Lii ni un Ghayrog ni un Vroon ni un Skandar ni un Hjort ni un Su-Suheris, mais quelque chose de mystérieux et de déconcertant, une créature musculeuse, aux bras épais, à la peau rouge et grêlée, le crâne en forme de dôme arrondi dans lequel flamboyaient des yeux jaunes brillant d'une rage presque intolérable. Cet être humain demanda à Valentin quel était l'objet de sa demande d'audience auprès du Pontife.

— Le pont de Khyntor a grand besoin d'être réparé, répondit Valentin. C'est la tâche séculaire du Pontife de s'occuper de ce genre d'affaires.

— Croyez-vous que le Pontife daignera s'y intéresser ?

demanda en riant la créature aux yeux jaunes.

— Il est de mon devoir de requérir son aide.

— Alors, passez.

Le gardien du portique lui fit signe d'avancer avec une politesse sardonique et s'écarta pour le laisser passer. Au moment où Valentin arrivait à sa hauteur, la créature émit un grondement à glacer le sang puis il claqua une porte derrière Valentin. La retraite était coupée. Devant Valentin s'ouvrait un corridor étroit et tortueux, éclairé par une lumière blanche, crue et aveuglante émanant d'une source invisible. Pendant des heures, Valentin suivit le chemin qui descendait en spirale. Puis les murs du corridor commencèrent à s'écarter et il se retrouva dans un autre temple de pierre blanche à ciel ouvert, peut-être le même que précédemment car l'être à la peau rouge et grêlée lui bloquait de nouveau le passage en grondant avec la même incommensurable rage.

— Voici le Pontife, rugit la créature. Valentin regarda derrière elle à

l'intérieur d'une salle obscurcie et vit le souverain impérial de Majipoor assis sur un trône, revêtu de robes noires et écarlates, et portant la tiare pontificale. Et le Pontife de Majipoor était un monstre doté de plusieurs bras et de plusieurs jambes, avec le visage d'un homme mais les ailes d'un dragon, et il hurlait et rugissait comme un forcené sur son trône. Un sifflement terrifiant sortait des lèvres du Pontife, et l'odeur qu'il dégageait était une affreuse puanteur, et les ailes noires battaient l'air avec violence, giflant Valentin de coups de vent froid.

— Votre Majesté, dit Valentin. Puis il s'inclina et répéta :

— Votre Majesté.

— Votre Seigneurie, répondit le Pontife.

Puis il éclata de rire, tendit les bras vers Valentin et le tira en avant, et Valentin se retrouva sur le trône alors que le Pontife, riant comme un possédé, s'enfuyait dans un corridor violemment éclairé, battant des ailes en courant, hurlant et divaguant jusqu'à ce qu'il disparaisse.

Valentin se réveilla, trempé de sueur, dans les bras de Carabella. Sur son visage se lisait une inquiétude proche de la peur, comme si l'épouvante que Valentin venait de vivre en rêve n'avait été que trop évidente pour elle, et elle le tint serré contre elle pendant un bon moment, sans rien dire, pour lui laisser le temps de réaliser qu'il était réveillé. Tendrement, elle lui caressait les joues.

— Tu as crié trois fois, lui dit-elle.

— Il y a des fois, dit-il après avoir bu un peu de vin dans la gourde qui était près du lit, où il paraît plus épuisant de dormir que de rester éveillé. Mes rêves sont extrêmement pénibles, Carabella.

— Il y a beaucoup de choses dans ton âme qui demandent à s'exprimer.

— Elles le font avec beaucoup d'acharnement, dit Valentin avant de se nicher contre sa poitrine. Si les rêves sont la source de la sagesse, j'espère ne pas devenir plus sage d'ici le lever du jour.

bateau à vapeur à destination de Ni-moya et de Piliplok. Mais ils n'allaient descendre le fleuve que sur une petite partie de son cours, jusqu'à la petite ville de Verf d'où l'on accédait au territoire métamorphe.

Valentin regrettait de devoir abandonner le vapeur à Verf, alors qu'il pouvait facilement, pour dix ou quinze royaux supplémentaires, descendre tout le fleuve jusqu'à Piliplok et embarquer pour l'Ile du Sommeil. Car, après tout, sa destination la plus urgente dans l'immédiat n'était pas la réserve des Changeformes mais l'Ile de la Dame où il pourrait peut-être trouver confirmation des visions qui le tourmentaient.

Mais le moment n'était pas encore venu, pas tout à fait.

Il ne fallait pas bousculer le destin, se dit Valentin.

Jusqu'alors, les choses avaient évolué sans hâte mais vers un but bien défini, même s'il n'était pas toujours parfaitement compréhensible. Il n'était plus l'oisif plein de simplicité et de joie de vivre de Pidruïd, et bien qu'il ne sût pas avec certitude ce qu'il était en train de devenir, il avait le sentiment *très clair* d'une évolution intérieure, de frontières franchies sans retour. Il se voyait comme un acteur dans un drame aussi vaste que confus dont les scènes décisives étaient encore éloignées dans l'espace et dans le temps.

Le vapeur était un bâtiment grotesque et extravagant, mais qui n'était pas dénué d'une certaine beauté. Les long-courriers qui avaient mouillé dans le port de Pidruïd avaient été conçus pour allier la grâce à la robustesse puisqu'ils avaient à effectuer des traversées de plusieurs milliers de kilomètres entre les différents ports. Alors que le vapeur, limité à la navigation fluviale, était un bateau ramassé et aux larges baux, tenant plus de la plate-forme flottante que du navire mais, comme pour compenser l'inélégance de ces formes, ses constructeurs l'avaient décoré d'une profusion d'ornements – un grand pont surélevé et surmonté d'une triple figure de proue peinte en rouge et jaune flamboyants, une énorme cour centrale qui avait presque les dimensions d'une place de village, avec des statues, des pavillons et des salons de jeux, et à la poupe, une superstructure à plusieurs niveaux pour le logement des passagers. Sous le pont se trouvaient la cargaison, la timonerie, des salles à manger et les cabines de l'équipage ainsi que la chambre des machines d'où s'élevaient deux gigantesques cheminées qui s'incurvaient le long de la coque avant de s'élancer droit vers le ciel comme les cornes d'un démon. Toute la charpente du bateau était en bois, car le métal était trop rare sur

Majipoor pour des constructions aussi importantes et la pierre était en général considérée comme un matériau impropre à une utilisation maritime, et les charpentiers avaient déployé toute leur imagination pour décorer presque chaque centimètre carré de la surface, l'enjolivant de moulures, de volutes bizarres, de solives en saillies et autres fioritures.

Le vapeur semblait être un microcosme grouillant. En attendant le départ, Valentin, Deliamber et Carabella se promènèrent sur le pont où se pressaient des citoyens originaires de nombreuses régions et appartenant à toutes les races de Majipoor. Valentin vit des chasseurs descendus des montagnes de Khyntor, des Ghayrogs vêtus avec la recherche caractéristique de Dulorn, des habitants des humides provinces du Sud, tout de blanc vêtus, des voyageurs en somptueuses robes pourpres et vertes dont Carabella lui dit qu'elles étaient typiques de l'ouest d'Alhanroel, et bien d'autres encore. Les Lii omniprésents vendaient leurs sempiternelles saucisses grillées ; des Hjorts zélés se pavanaient en uniforme de la compagnie de navigation, abreuvant de renseignements et d'instructions les passagers qui leur posaient des questions et bon nombre d'autres qui ne leur demandaient rien ; une famille de Su-Suheris en robes vertes et diaphanes, que l'on remarquait à cause de leur invraisemblable corps bicéphale et de leur allure distante et impérieuse, tels des émissaires du monde des rêves, fendaient la foule qui s'écartait respectueusement à leur approche. Et, cet après-midi-là, il y avait également sur le pont un petit groupe de Métamorphes.

Deliamber les vit le premier. Le petit Vroon gloussa et toucha le bras de Valentin.

— Vous les voyez ? Espérons que Sleet ne les remarquera pas.

— Ce sont lesquels ? demanda Valentin.

— Appuyés au bastingage. Un peu à l'écart, l'air mal à l'aise.

Ils *ont* leur forme naturelle.

Valentin les regarda. Ils étaient cinq, deux adultes, peut-être un mâle et une femelle, et trois plus jeunes. C'étaient des êtres au corps fluide et anguleux et aux longues jambes, avec quelque chose de frêle et d'immatériel dans l'apparence. Les plus âgés étaient plus grands que lui. Ils avaient la peau d'une teinte verdâtre. La forme de leur visage était assez proche de celle des humains, à l'exception des pommettes aux arêtes vives, des lèvres presque inexistantes et du nez réduit à un léger renflement. Les yeux, écartés et descendant vers le centre du visage, étaient taillés en amande et dépourvus de pupille.

Valentin était incapable de déterminer si leur attitude traduisait de l'arrogance ou de la réserve, mais ils devaient certainement se considérer en territoire ennemi à bord de ce vaisseau, ces membres de la race autochtone, ces descendants de ceux qui possédaient Majipoor avant la venue des premiers colons terriens quatorze mille ans auparavant. Valentin ne parvenait pas à détacher d'eux son regard.

— Comment s'effectue le changement de forme ? demandait-il.

— Leurs os ne se joignent pas comme ceux de la plupart des races, répondit Deliamber. Sous la pression musculaire, ils changent de position et adoptent une nouvelle disposition. Ils ont également dans la peau des cellules mimétiques qui leur permettent de changer de couleur et de texture, et encore d'autres adaptations. Un adulte peut se transformer presque instantanément.

— A quoi cela leur sert-il ?

— Qui sait ? Il est plus que vraisemblable que les Métamorphes se demandent à quelles fins ont été créées dans l'univers des races incapables de changer de forme. Cela doit avoir pour eux une certaine valeur.

— Très peu, intervint Carabella avec causticité, s'ils possédaient de tels pouvoirs et ont malgré tout vu leur monde arraché de leurs mains.

— La propriété de changer de forme n'est pas une défense suffisante, rétorqua Deliamber, quand des gens voyagent d'une étoile à une autre pour venir vous dépouiller de votre patrimoine.

Les Métamorphes fascinaient Valentin. A ses yeux, ils étaient des témoins de la longue histoire de Majipoor, des vestiges archéologiques, des survivants de l'époque où il n'y avait pas d'humains sur la planète, ni de Skandars, ni de Vroons, ni de Ghayrogs, rien que ces fragiles créatures vertes disséminées sur toute

la surface d'un monde colossal. Avant l'arrivée des colons... des intrus, qui finirent par devenir les conquérants. Comme cela était loin ! Il se prit à souhaiter qu'ils effectuent une transformation pendant qu'il les regardait, peut-

être se changer en Skandars ou en Lii sous ses yeux. Mais ils conservèrent leur identité.

Shanamir, l'air agité, sortit soudain de la foule. Il prit le bras de Valentin et s'écria :

— Sais-tu ce qu'il y a à bord avec nous ? J'ai entendu les débardeurs discuter. Il y a toute une famille de Change...

— Pas si fort, l'interrompit Valentin. Regarde là-bas. Le garçon regarda et frissonna.

— Quels êtres angoissants !

— Où est Sleet ?

— Sur la passerelle, avec Zalzan Kavol. Ils essaient d'obtenir l'autorisation de jouer ce soir. S'il les voit...

— Il faudra bien, tôt ou tard, qu'il se trouve en présence de Métamorphes, murmura Valentin.

— Puis, s'adressant à Deliamber, il demanda :

— Est-ce rare d'en trouver à l'extérieur de leur réserve ?

— On en trouve partout, mais jamais en grand nombre et rarement sous leur propre forme. Il pouvait y en avoir, disons, onze vivant à Pidruïd, six à Falkynkip, neuf à Dulorn...

— Sous une fausse apparence ?

— Oui, sous l'apparence de Ghayrogs, de Hjorts ou d'humains, ce qui leur semble préférable selon l'endroit où ils sont.

Les Métamorphes commencèrent à quitter le pont. Ils se déplaçaient avec une grande dignité mais, contrairement aux Su-Suheris, il n'y avait rien d'impérieux dans leur démarche. Ils donnaient plutôt l'impression de souhaiter être invisibles.

— Est-ce par choix ou par obligation qu'ils restent dans leur territoire

— Un peu des deux, je pense. Quand lord Stiamot a achevé sa conquête, il les a obligés à quitter tout le continent d'Alhanroel. Zimroel n'était guère colonisé à l'époque, à part les comptoirs côtiers, et on leur a abandonné la majeure partie de l'intérieur. Mais ils ont préféré choisir le territoire compris entre le Zimr et les montagnes méridionales, dont l'accès pouvait être facilement contrôlé, et ils s'y sont retirés. De nos jours, la tradition veut que les Métamorphes résident tous dans ce territoire, à l'exclusion de quelques-uns vivant incognito dans les villes. Mais j'ignore totalement si cette tradition a force de loi. Il est certain qu'ils ne prêtent guère attention aux décrets émanant du Labyrinthe ou du Mont du Château.

— Si la loi impériale a si peu d'importance pour eux, ne prenons-nous pas de grands risques en nous rendant à Ilirivoyne ?

— L'époque où les Métamorphes agressaient les étrangers par simple désir de vengeance, fit Deliamber en riant, est depuis longtemps révolue, tout au moins d'après ce que l'on m'a assuré.

C'est un peuple réservé et renfermé, mais ils ne nous feront pas de mal et nous avons toutes les chances de sortir intacts de leur territoire, les poches pleines de cet argent que Zalzan Kavol aime tant. Tiens, le voici qui arrive.

Le Skandar, accompagné de Sleet, approchait, l'air content de lui.

— Nous avons obtenu l'autorisation de jouer ce soir, annonça-t-il. Cinquante couronnes pour une heure de travail, juste après dîner ! Mais nous leur proposerons nos numéros les plus simples. Pourquoi nous donner du mal avant d'arriver à Ilirivoyne ?

— Non, fit Valentin. Je pense que nous devons faire de notre mieux.

Il regarda Sleet droit dans les yeux.

— Il y a un groupe de Métamorphes à bord du bateau. La rumeur de la qualité de notre spectacle pourrait ainsi précéder notre arrivée à Ilirivoyne.

— Excellent raisonnement, dit Zalzan Kavol.

Sleet était tendu et anxieux. Ses narines palpaient, il pinçait les lèvres et se signait de la main gauche. Valentin se tourna vers lui et lui

dit à voix basse :

— Maintenant commence le processus de la guérison.

Jongle pour eux ce soir comme tu le ferais pour la cour du Pontife.

— Ce sont mes ennemis ! répliqua Sleet d'une voix rauque.

— Pas ceux-là. Ce ne sont pas ceux de ton rêve. Ces derniers t'ont fait tout le mal qui était en leur pouvoir, et c'était il y a bien longtemps.

— Cela me rend malade d'être sur le même bateau qu'eux.

— Il n'est plus question de débarquer maintenant, répondit Valentin. Et ils ne sont que cinq. Une petite dose... un bon entraînement pour affronter ce qui nous attend à Ilirivoyne.

— A Ilirivoyne...

— Pas moyen d'éviter Ilirivoyne, dit Valentin. Pense au serment que tu m'as fait, Sleet...

Sleet leva les yeux vers Valentin et le regarda en silence pendant un moment.

— Oui, monseigneur, souffla-t-il.

— Alors, viens. Jongle avec moi, nous avons tous les deux besoin d'entraînement. Et souviens-toi, je m'appelle Valentin !

Ils trouvèrent un endroit tranquille dans l'entrepont et commencèrent à s'exercer avec les massues. Au début, leurs rôles furent curieusement inversés, car Valentin jonglait à la perfection alors que Sleet faisait preuve d'une maladresse de débutant, laissant constamment tomber les massues et se meurtrissant les doigts à plusieurs reprises. Mais en quelques minutes, il retrouva ses automatismes. L'air se remplit de massues qu'il échangeait avec Valentin en formant des figures d'une telle complexité que Valentin, à bout de souffle et ne pouvant s'empêcher de rire, fut obligé de supplier Sleet de faire une pause et de lui demander de revenir à des exercices plus à sa portée.

Ce soir-là, pour leur représentation sur le pont supérieur –la première depuis l'exhibition impromptue donnée pour distraire les frères de la forêt –, Zalzan Kavol décida d'un programme qu'ils n'avaient jamais présenté en public. Les jongleurs se divisèrent en trois groupes de trois – Sleet, Carabella et Valentin d'un côté, Zalzan Kavol, Thelkar et

Gibor Haern d'un autre et Heitrag Kavol, Rovorn et Erfon Kavol pour finir – et ils se lancèrent dans des triples échanges parfaitement synchrones, un groupe de Skandars jonglant avec des poignards, l'autre avec des torches enflammées et les humains avec des massues argentées. C'était un des plus difficiles tests de ses capacités que Valentin eût jamais passé. Toute la symétrie de l'exercice exigeait une absolue perfection. Si un seul jongleur laissait tomber un objet, tout l'effet d'ensemble était détruit. Il était *le* chaînon le plus fragile et, en conséquence, tout l'impact du numéro reposait sur lui.

Mais il ne fit pas tomber de massue et les applaudissements, quand les jongleurs eurent parachevé leur numéro par une série de lancers plus puissants et de réceptions désinvoltes, furent enthousiastes. Pendant qu'il saluait, Valentin remarqua la famille de Métamorphes assise à quelques rangs de lui. Il jeta un rapide coup d'œil à Sleet, qui multipliait les saluts, en s'inclinant de plus en plus profondément.

Au moment où ils quittaient la scène, Sleet lui dit :

— Je les ai vus quand nous avons commencé, et puis je n'ai plus fait attention à eux. Je n'ai plus fait attention à eux, Valentin !

Il éclata de rire.

— Ils ne ressemblaient pas le moins du monde à la créature de mon rêve.

10

La troupe dormit cette nuit-là dans une sorte de cellule humide et surpeuplée dans les entrailles du vapeur. Valentin se trouva coincé entre Shanamir et Lisamon Hultin sur le sol dur, et la proximité de la guerrière semblait lui promettre une nuit sans sommeil, car elle ronflait en produisant un assourdissant vrombissement mais, plus affolant encore que le ronflement, il était tourmenté par la crainte d'être écrasé sous le poids du corps gigantesque qui tanguait et s'agitait à côté de lui. Et, de fait, à plusieurs reprises, elle vint se plaquer contre lui, et il eut toutes les peines du monde à se dégager. Mais bientôt elle s'apaisa, et il sentit le sommeil le gagner.

Il fit un rêve dans lequel il était Coronal, le lord Valentin au teint olivâtre et à la barbe noire, maniant les sceaux du pouvoir, et puis, sans savoir comment, il se retrouva dans une cité méridionale où la

chaleur humide et tropicale faisait croître des plantes grimpantes géantes et éclore des fleurs aux couleurs criardes, une ville qu'il savait être Tilomon, à l'autre extrémité de Zimroel, et il assistait à un grand festin donné en son honneur. Mais il y avait un autre hôte de marque à la table, un homme au regard sombre et à la peau rêche, qui était Dominin Barjazid, le second fils du Roi des Rêves, et Dominin Barjazid versait du vin en l'honneur du Coronal et portait des toasts en lui souhaitant longue vie et en lui prédisant un règne glorieux, un règne à mettre au rang de ceux de lord Stiamot, de lord Prestimion et de lord Confalume. Et lord Valentin buvait, et buvait encore, il prenait des couleurs et devenait de plus en plus gai, il portait des toasts à son tour, à son hôte, au maire de Tilomon et au duc de la province, à Simonan Barjazid le Roi des Rêves, au Pontife Tyeveras et à la Dame de l'Ile, sa propre mère bien-aimée, et son gobelet était sans cesse rempli de vin ambré et de vin rouge, et de vin bleu du Sud, jusqu'à ce qu'il ne puisse plus boire et se retire dans sa chambre où il s'écroula immédiatement comme une masse. Pendant son sommeil, des ombres s'agitèrent autour de lui, les hommes de l'entourage de Dominin Barjazid, qui le soulevèrent et l'emportèrent, enroulé dans des draps de soie, et il ne pouvait pas leur opposer de résistance, car il lui semblait que ses bras et ses jambes ne lui obéissaient pas, comme s'il vivait en rêve cette scène d'un rêve.

Et Valentin se vit allongé sur une table dans une pièce secrète, et il avait les cheveux blonds et la peau pâle et c'était Dominin Barjazid qui avait pris le masque du Coronal.

— Emmenez-le dans une ville, quelque part au nord, ordonna le faux lord Valentin, relâchez-le et laissez-le se débrouiller tout seul.

Le rêve aurait continué, mais Valentin se sentit suffoquer dans son sommeil et il reprit conscience pour découvrir Lisamon Hultin vautrée sur lui, un de ses bras musculeux lui écrasant le visage. Il se dégagea péniblement, mais après cela, il fut incapable de se rendormir.

Le lendemain matin, il ne parla à personne de son rêve : il soupçonnait que le moment était venu de commencer à garder pour lui les éléments que la nuit lui apportait, car cela commençait à friser le secret d'Etat. C'était la seconde fois qu'il rêvait avoir été dépossédé de son trône par Dominin Barjazid, et Carabella, plusieurs semaines auparavant, avait rêvé que des ennemis inconnus l'avaient drogué et dépouillé de son identité.

Tous ces rêves pouvaient encore se révéler n'être rien d'autre que fantaisies et paraboles, mais Valentin avait de plus en plus tendance à

en douter. Ils présentaient trop de concordances entre eux et une répétition trop fréquente de leur structure sous-jacente.

Et si c'était un Barjazid qui portait maintenant la couronne à la constellation ? Et alors ? Et alors ?

Le Valentin de Pidruïd se serait contenté de hausser les épaules et de dire : « Quelle importance, un souverain en vaut un autre », mais le Valentin qui effectuait maintenant la descente du fleuve entre Khyntor et Verf voyait les choses avec moins d'insouciance. Il y avait sur ce monde un équilibre des pouvoirs, un équilibre soigneusement élaboré pendant une période s'étendant sur plusieurs millénaires, un système qui s'était développé depuis le règne de lord Stiamot, peut-être même plus tôt, à partir de la forme de gouvernement, depuis longtemps oubliée, que Majipoor avait connue lors des premiers siècles de la colonisation. Et dans ce système, un Pontife inaccessible gouvernait par le truchement d'un Coronal vigoureux et dynamique qu'il avait choisi lui-même, avec un haut fonctionnaire connu sous le nom de Roi des Rêves, dont le rôle était d'exécuter les ordres du gouvernement et de châtier ceux qui les transgressaient grâce au privilège dont il jouissait d'introduire dans l'esprit des dormeurs, alors que la Dame de l'Ile, la mère du Coronal, exerçait une influence modératrice en distribuant amour et sagesse. Ce système était efficace, sinon il ne se serait pas perpétué pendant des milliers d'années ; grâce à lui, Majipoor était une planète heureuse et prospère, sujette, il est vrai, aux faiblesses de la chair et aux caprices de la nature mais, dans l'ensemble, exempte de conflits et de souffrances.

Qu'allait-il advenir, se demanda Valentin, si un Barjazid, issu du sang du Roi des Rêves, déposait un Coronal légalement intronisé et détruisait cet équilibre de droit divin ? Quel tort causé à l'Etat, quel trouble de la tranquillité publique !

Et que ne pouvait-on dire d'un Coronal déchu qui choisissait d'accepter sa destinée ainsi modifiée et de ne pas défier l'usurpateur ? Ne s'agissait-il pas d'une abdication et y avait-il jamais eu dans l'histoire de Majipoor abdication d'un Coronal ? Ne se faisait-il pas, en agissant ainsi, complice de Dominin Barjazid dans son renversement du régime ?

Ses dernières hésitations étaient en train de s'évanouir.

Lorsque les premiers indices lui étaient apparus qu'il pouvait être le véritable lord Valentin le Coronal, Valentin le jongleur avait trouvé la chose comique ou, pour le moins, bizarre. Il avait considéré cela

comme une absurdité, une aberration, une farce.

Mais il n'en était plus rien maintenant. La trame de ses rêves était lourde de vraisemblance. Il était hors de doute qu'une chose monstrueuse s'était produite. Mais Valentin commençait seulement à en mesurer toute la portée. Et c'était à lui qu'il incombait, sans plus de tergiversations, de rétablir l'ordre.

Mais comment ? Comment jeter le gant à un Coronal en exercice ? Se lancer à l'assaut du Mont du Château en costume de jongleur ?

Il passa la matinée tranquillement, sans rien laisser deviner à personne de ses pensées. Il resta presque tout le temps accoudé au bastingage, regardant la rive défiler dans le lointain.

L'immensité du fleuve dépassait son entendement ; à certains endroits il était si large qu'on ne voyait la terre ni d'un côté ni de l'autre ; à d'autres endroits, ce que Valentin avait pris pour la berge se révélait n'être que des îles, elles-mêmes d'une grande étendue, que des kilomètres d'eau séparaient de la rive du fleuve. Le courant était puissant et l'énorme vapeur se laissait entraîner rapidement vers l'est.

C'était une journée radieuse et le fleuve ondoyant miroitait sous le soleil éclatant. Dans l'après-midi, il y eut quelques gouttes de pluie tombant de nuages si denses qu'ils restaient nimbés de lumière. Mais la pluie devint rapidement plus forte et les jongleurs durent se résoudre à annuler leur seconde représentation, au grand dam de Zalzan Kavol, et à chercher un abri.

Cette nuit-là, Valentin prit soin de dormir à côté de Carabella et laissa les Skandars supporter les ronflements de Lisamon Hultin. Il attendait presque avidement de nouveaux rêves révélateurs, mais ce qu'il eut ne lui fut d'aucune utilité, l'habituel salmigondis de visions chaotiques, de rues sans nom et de visages inconnus, de lumières éclatantes et de couleurs criardes, de discussions sans queue ni tête et de conversations décousues, d'images au contour indécis, et le lendemain matin, le vapeur arriva au port de Verf, sur la rive droite du fleuve.

— La province des Métamorphes, dit Autifon Deliamber, s'appelle Piurifavne, d'après le nom que tes Métamorphes se donnent dans leur propre langue et qui est Piurivar. Elle est limitée au nord par les

quartiers excentriques de Verf, à l'ouest par la faille de Velathys, au sud par l'importante chaîne de montagnes connue sous le nom de Gonghars et à l'est par la Steiche, un gros affluent du Zimr. J'ai vu de mes propres yeux chacune de ces zones frontalières, même si je n'ai jamais vraiment pénétré dans Piurifayne. Il est d'ailleurs difficile d'y entrer, car la faille de Velathys est un véritable mur d'un kilomètre et demi de hauteur et de cinq cents kilomètres de long, les Gonghars sont battues par les tempêtes et inhospitalières, et la Steiche est une rivière impétueuse, pleine de rapides et de turbulences. La seule manière raisonnable d'y accéder est de traverser Verf et de passer par la porte de Piurifayne.

Les jongleurs, ayant quitté la morne ville commerçante de Verf aussi vite que possible, n'étaient plus qu'à quelques kilomètres au nord de cette entrée. La pluie, légère mais insistante, n'avait cessé de tomber de toute la matinée. Le paysage était dépourvu d'intérêt, un sol sablonneux où poussaient de denses bouquets d'arbres nains à l'écorce vert pâle et aux feuilles étroites et frémissantes. Il n'y avait guère de conversation dans la roulotte. Sleet paraissait plongé dans la méditation, Carabella, installée au centre du compartiment arrière, jonglait inlassablement avec trois balles rouges, les Skandars qui ne conduisaient pas la roulotte s'étaient lancés dans un jeu compliqué avec des jetons d'ivoire, Shanamir somnolait, Vinorkis écrivait son journal, Deliamber se distrayait en se livrant à de menues incantations, en allumant de minuscules bougies de nécromancie et autres pratiques de sorcellerie, et Lisamon Hultin, qui avait ajouté sa monture à l'attelage de manière à trouver dans la roulotte un abri contre la pluie, ronflait comme un dragon de mer échoué sur la grève, se

réveillant de temps à autre pour vider fin gobelet du médiocre vin gris qu'elle avait acheté à Verf.

Valentin était assis dans un coin, adossé à une fenêtre et il pensait au Mont du Château. A quoi pouvait bien ressembler une montagne de cinquante kilomètres de haut ? Une aiguille de pierre s'élançant comme une tour colossale dans les ténèbres de l'espace ? Si la faille de Velathys, qui ne faisait qu'un kilomètre et demi de haut, était, comme l'avait dit Deliamber, un mur infranchissable, quel genre de barrière pouvait représenter une montagne plus de trente fois plus haute ? Quelle ombre projetait le Mont du Château quand le soleil était à l'est ? Une bande sombre couvrant toute la longueur d'Alhanroel ? Et comment la chaleur et l'air nécessaires à la vie des villes qui s'accrochaient sur ses pentes étaient-ils fournis ? D'après ce que

Valentin avait entendu dire, il y avait des machines des anciens qui fabriquaient de la chaleur et de la lumière et répandaient un air doux, des machines miraculeuses de cette ère technologique oubliée, vieille déjà de plusieurs millénaires, où les arts anciens apportés de la Terre étaient largement pratiqués sur Majipoor.

Mais Valentin ne comprenait pas plus le fonctionnement de telles machines que les forces qui actionnaient les rouages de son cerveau pour lui indiquer que cette jeune femme brune était Carabella et cet homme aux cheveux blancs Sleet. Puis il se prit à penser au sommet du Mont du Château et à cette, construction de quarante mille pièces qui le couronnait, le Château de lord Valentin actuellement, de lord Voriak peu de temps auparavant et de lord Malibor quand il était un petit garçon au cours de cette enfance dont il n'avait aucun souvenir.

Le Château de lord Valentin ! Un tel endroit existait-il vraiment ou bien le Château et le Mont n'étaient-ils qu'une fable, une fiction, une vision, de celles qui apparaissent en rêve ? Le Château de lord Valentin ! Il l'imagina s'étalant au faite de la montagne comme une couche de peinture, une tache de couleur brillante et minuscule à l'échelle titanesque de cette invraisemblable montagne, une tache tentaculaire coulant irrégulièrement à partir de la cime, des centaines de pièces s'étendant sur un versant et des centaines sur l'autre, un amas de salles immenses déployant des pseudopodes dans toutes les directions, une succession de cours et de galeries. Et au plus profond de l'édifice, le Coronal au faite des honneurs, ce lord Valentin à la barbe noire, même s'il n'y était pas pour le moment, car il poursuivait son Grand Périple à travers le royaume, à Ni-moya ou dans quelque autre cité de la côte orientale à l'heure actuelle. Et moi, se dit Valentin, j'habitais naguère sur ce Mont ? Je résidais dans ce Château ? Que faisais-je quand j'étais Coronal – quels décrets, quelles nominations avais-je à signer, quelles tâches à accomplir ? Tout cela était inconcevable, et pourtant, et pourtant, il sentait la conviction s'approfondir en lui, il y avait une plénitude, une densité et de la substance dans les intangibles fragments de souvenirs qui flottaient dans son esprit. Il savait maintenant qu'il n'était pas né à Ni-moya, à un méandre du fleuve, comme les souvenirs factices plaqués sur son esprit le lui suggéraient, mais plutôt dans l'une des Cinquante Cités, tout près du sommet du Mont, presque au bord du Château lui-même, et qu'il avait été élevé au sein de la caste royale, à l'intérieur du cadre dans lequel on choisissait les princes, qu'il avait passé dans le confort une enfance et une adolescence privilégiées. Il n'avait toujours aucun souvenir de son père, qui devait avoir été un haut prince du royaume, pas plus qu'il ne parvenait à se souvenir de quoi que ce fût à propos de sa mère, si ce n'est qu'elle était brune et qu'elle avait le teint bistré,

comme le sien l'avait été, et – une image surgie de nulle part remonta à la surface de sa conscience

– , et un jour, elle l'avait tenu longtemps embrassé, versant quelques larmes, avant de lui annoncer que Voriach avait été choisi pour être Coronal à la place de lord Malibor qui venait de se noyer et que, dès lors, elle allait devenir la Dame et vivre sur l'Île du Sommeil. Y avait-il une vérité là-dedans ou venait-il d'imaginer la scène à l'instant ? Il devait avoir – Valentin s'arrêta pour calculer – vingt-deux ans, très probablement, quand Voriach avait pris le pouvoir. Sa mère aurait-elle pu l'embrasser ? Le fait de devenir la Dame l'aurait-il fait pleurer ?

Ou bien se serait-elle plutôt réjouie de ce qu'elle et son fils aîné aient été choisis comme Puissances de Majipoor ? Peut-être se serait-elle réjouie et aurait-elle pleuré en même temps. Valentin secoua la tête. Aurait-il de nouveau jamais accès à ces scènes intenses, à ces moments décisifs de l'histoire, ou bien devrait-il pâtir à jamais du handicap que lui avaient infligé ceux qui l'avaient dépouillé de son passé ?

Il y eut une terrifiante explosion au loin, suivie d'un long grondement sourd qui fit trembler le sol et alarma tous les occupants de la roulotte. Il se poursuivit plusieurs minutes et se réduisit progressivement à un lent battement, puis le silence revint.

— Qu'est-ce que c'était ? cria Sleet en tendant le bras vers le râtelier d'armes.

— Du calme, du calme, fit Deliamber. C'est le bruit de la Fontaine de Piurifayne. Nous approchons de la frontière.

— La Fontaine de Piurifayne ? demanda Valentin.

— Attendez, vous allez voir, lui répondit Deliamber.

La roulotte s'arrêta quelques minutes plus tard. Zalzan Kavol se retourna sur le siège du conducteur et hurla :

— Où est ce Vroon ? Sorcier, il y a un barrage juste devant nous !

— Nous sommes à la porte de Piurifayne, répondit Deliamber.

Une barrière formée de gros tronçons de bois jaune et luisant liés par une brillante corde émeraude coupait l'étroite route et, sur la gauche, se trouvait un corps de garde occupé par deux Hjorts en uniforme gris et vert du service des douanes. Ils firent sortir tout le monde de la roulotte et attendre sous la pluie, pendant qu'eux-mêmes restaient à

l'abri sous un auvent.

— Votre destination ? demanda le plus corpulent des deux.

— Ilirivoyne, pour participer au festival des Métamorphes, répondit Zalzan Kavol. Nous sommes des jongleurs.

— Laissez-passer pour entrer dans la province de Piurifayne ? demanda le second Hjort.

— Il n'y a pas besoin de laissez-passer, répondit Deliamber.

— Vous parlez avec trop d'assurance, Vroon. Un décret de lord Valentin le Coronal promulgué il y a plus d'un mois interdit à tout citoyen de Majipoor de pénétrer en territoire métamorphe sans motif légitime.

— Nous avons un motif légitime, grommela Zalzan Kavol.

— Alors vous devriez avoir un laissez-passer.

— Mais nous ignorions qu'il en fallait un ! protesta le Skandar.

L'argument sembla laisser les Hjorts indifférents. Ils paraissaient prêts à tourner leur attention d'un autre côté.

Zalzan Kavol jeta un coup d'œil en direction de Vinorkis, comme s'il espérait qu'il pût exercer une quelconque influence sur ses congénères. Mais le Hjort se contenta de hausser les épaules en signe d'impuissance. Zalzan Kavol tourna alors sur Deliamber son regard furibond et lui dit :

— Cela entre dans vos attributions, sorcier, de m'informer de dispositions de ce genre.

— Même un sorcier, répondit le Vroon en haussant les épaules, ne peut se tenir au courant des modifications apportées à la loi pendant qu'il voyage dans des réserves naturelles ou

autres endroits reculés.

— Mais qu'allons-nous faire maintenant ? retourner à Verf ?

La perspective parut allumer une étincelle de joie dans le regard de Sleet. L'expédition en territoire métamorphe lui serait finalement épargnée ! Mais Zalzan Kavol bouillait. La main de Lisamon Hultin

glissait vers la poignée de son sabre à vibrations. Valentin se raidit en s'en apercevant.

— Les Hjorts ne sont pas toujours incorruptibles, dit-il tout bas à Zalzan Kavol.

— Excellente idée, répondit le Skandar dans un souffle.

Zalzan Kavol sortit sa bourse. L'attention des Hjorts s'aiguisa immédiatement. Valentin en conclut que c'était effectivement la bonne tactique.

— Je viens peut-être de retrouver le document nécessaire, dit Zalzan Kavol.

Sortant ostensiblement de la bourse deux pièces d'une couronne, il prit l'une des mains rugueuses et bouffies de chaque Hjort dans deux des siennes, et avec la dernière glissa une pièce dans chaque paume en leur adressant son sourire le plus avantageux. Les Hjorts échangèrent un regard, mais il était loin d'exprimer la béatitude. D'un geste méprisant, ils laissèrent tomber les pièces sur le sol boueux.

— Une couronne ? murmura Carabella, incrédule. Il voulait les acheter avec une *couronne* ?

— La corruption d'un fonctionnaire du gouvernement impérial constitue un délit, déclara d'un ton menaçant le gros Hjort. Vous êtes en état d'arrestation et vous comparâtes en justice à Verf. Restez dans votre véhicule en attendant que l'on vous trouve une escorte adéquate.

Zalzan Kavol prit un air outragé. Il pivota sur ses talons, tout d'un bloc, commença à dire quelque chose à Valentin, se ravisa, gesticula rageusement en direction de Deliamber, gronda entre ses dents puis s'adressa à voix basse et en langage skandar à ses trois frères les plus proches de lui. Lisamon Hultin recommença à palper la poignée de son sabre. Valentin sentit le désespoir l'envahir. Dans quelques instants, il allait y avoir deux cadavres de Hjorts et les jongleurs allaient tous devenir des criminels en fuite aux lisières de Piurifayne. Cela ne risquait pas de hâter son voyage jusqu'à l'île du Sommeil.

— Faites vite quelque chose, souffla Valentin à Autifon Deliamber.

Mais le petit sorcier vroom avait déjà réagi. S'avancant d'un pas, il ramassa l'argent et l'offrit de nouveau aux Hjorts en leur disant :

— Je vous demande pardon, mais vous devez avoir laissé tomber ces petites pièces.

Il les lâcha dans les mains des Hjorts, laissant en même temps l'extrémité de ses tentacules s'enrouler légèrement un instant autour de leurs poignets. Lorsqu'il les retira, le petit Hjort déclara :

— Votre visa n'est valable que pour une durée de trois semaines et il vous faudra ressortir de Piurifayne par cette porte. Les autres sorties vous sont interdites.

— Sans compter qu'elles sont très dangereuses, ajouta l'autre.

Il fit un signe et des silhouettes qu'ils n'avaient pas vues tirèrent la barrière sur le côté le long d'une tranchée, ce qui dégagait le passage pour la roulotte.

Au moment où ils montaient dans la roulotte, Zalzan Kavol s'adressa à Valentin d'une voix courroucée :

— A l'avenir, abstenez-vous de vos conseils illicites ! Et vous, Deliamber, tenez-vous au courant de la législation qui peut nous concerner. Cette affaire aurait pu énormément nous retarder et nous faire perdre beaucoup d'argent.

— Peut-être que si vous aviez essayé de les acheter avec des royaux plutôt que des couronnes, dit Carabella sans que le Skandar puisse l'entendre, les choses auraient été plus simples.

— Aucune importance, aucune importance, fit Deliamber.

On nous a laissés entrer, oui ou non ? Ce n'était rien qu'un petit tour de magie, et beaucoup plus économique que s'il avait fallu les soudoyer.

— Ces nouvelles lois, intervint Sleet. Il y a tant de décrets !

— C'est un nouveau Coronal, dit Lisamon Hultin. Il veut montrer son pouvoir. Ils sont tous pareils. Ils décrètent ceci, ils décrètent cela, et le vieux Pontife laisse tout passer. Vous savez que c'est à la suite d'un décret du dernier Coronal que je me suis retrouvée sans emploi ?

— Comment cela ? demanda Valentin.

— J'étais garde du corps d'un marchand de Mazadone qui avait très peur de ses concurrents jaloux de sa réussite. Ce lord Valentin a

institué une nouvelle taxe sur les gardes du corps de toute personne n'appartenant pas à la noblesse, qui s'élevait à l'équivalent d'une année de mon salaire. Et mon employeur, que le diable l'emporte, m'a mise à la porte avec une semaine de préavis ! Après deux ans de bons et loyaux services ; *« salut Lisamon, et merci beaucoup ; et prends donc une bouteille de ma meilleure eau-de-vie en guise de cadeau d'adieu ! »*

Elle lâcha un rot retentissant.

— Un jour, je protégeais sa misérable vie, et le lendemain, j'étais devenue un luxe superflu, et tout cela grâce à lord Valentin ! Oh, pauvre Voriach ! Croyez-vous que son frère l'ait fait assassiner ?

— Mesurez vos paroles ! fit Sleet d'un ton cassant. Ce genre de chose n'existe pas sur Majipoor.

Mais elle s'obstinait dans son idée.

— Un accident de chasse, vraiment ? Et son prédécesseur, le vieux Malibor, noyé alors qu'il était à la pêche ? Pourquoi nos Coronals meurent-ils soudain de manière si étrange ? Cela n'arrivait jamais avant, si ? Ils vieillissaient et devenaient Pontifes, tous, et ils allaient se terrer dans le Labyrinthe où ils vivaient pour ainsi dire éternellement, alors que coup sur coup nous avons vu Malibor servir de pâture aux dragons de mer et Voriach recevoir dans la forêt la flèche d'un maladroit. Elle éructa de nouveau.

— Je me demande si là-haut, sur le Mont du Château, la soif du pouvoir ne commence pas à leur monter à la tête.

— Assez, dit Sleet, que cette discussion mettait mal à l'aise.

— Une fois qu'un nouveau Coronal est choisi, tous les autres princes sont finis, vous savez, plus d'espoir d'avancement pour eux. A moins, à moins, à moins que le Coronal ne meure, car alors l'espoir renaît d'être choisi. Quand Voriach est mort et que ce Valentin est arrivé au pouvoir, j'ai dit...

— Taisez-vous ! hurla Sleet.

Il se dressa de toute sa hauteur, ce qui atteignait à peine la poitrine de la guerrière, et ses yeux flamboyaient comme s'il avait eu l'intention de lui couper les jambes à la hauteur des cuisses pour égaliser les chances. Elle resta parfaitement détendue, mais une nouvelle fois sa main se dirigea lentement vers son sabre. Valentin s'interposa doucement.

— Elle ne veut pas offenser le Coronal, dit-il à Sleet, mais elle aime bien boire et le vin lui délie la langue.

Puis, s'adressant à Lisamon Hultin :

— Pardonnez-lui, voulez-vous ? Comme vous le savez, mon ami est extrêmement nerveux depuis que nous sommes dans cette partie du monde.

Une seconde explosion, cinq fois plus forte et cinquante fois plus terrifiante que celle qui s'était produite une demi-heure plus tôt, mit fin à la discussion. Les montures se cabrèrent et hennirent, la roulotte fit une embardée, Zalzan Kavol lâcha une bordée de jurons du siège du conducteur.

— La Fontaine de Piurifayne, annonça Deliamber. Un des plus beaux spectacles de Majipoor, dont la vue vaut bien que l'on se mouille.

Valentin et Carabella s'élancèrent hors de la roulotte, suivis de près par les autres. Ils étaient arrivés à un endroit dégagé au bord de la route, où la forêt de petits arbres au tronc vert s'interrompait pour former une sorte d'amphithéâtre naturel complètement dépourvu de végétation, qui s'étendait à quelque huit cents mètres en retrait de la route. A l'autre bout de cet amphithéâtre, un geyser était en éruption, mais un geyser qui était à ceux que Valentin avait vus à Khyntor ce que le dragon de mer est à l'épinochette. Celui-ci formait une colonne d'eau écumeuse qui semblait, plus haute que les plus hautes tours de Dulorn et s'élevait à cent cinquante, cent quatre-vingts mètres, ou peut-être plus, jaillissant en grondant du sol avec une force incalculable. Au sommet, à l'endroit où la colonne se brisait pour se transformer en gerbes et en filets d'eau ruisselant dans toutes les directions, une mystérieuse lumière semblait luire, qui nimbait les bords de la colonne de tout un spectre de couleurs, rose, perle, cramoisi, lavande clair et opale. L'air était brillant du poudrolement d'une poussière d'eau chaude.

Et l'éruption se poursuivait, un incroyable volume d'eau projeté dans le ciel avec une puissance incroyable. Valentin sentait tout son corps malaxé par les forces souterraines qui étaient à l'œuvre. Il regardait, terrifié et fasciné, et ce fut presque un choc pour lui lorsqu'il réalisa que le phénomène touchait à sa fin, que la colonne était en train de rapetisser, qu'elle ne s'élevait plus qu'à cent vingt mètres, puis quatre-vingts mètres, qu'elle se réduisait à un pathétique filet d'eau qui s'enfonçait dans le sol, qu'elle n'avait plus que quinze mètres de haut, plus que dix, et que finalement elle avait disparu, complètement

disparu, laissant de l'air libre à l'endroit où fusait cette stupéfiante masse liquide dont les seuls vestiges étaient quelques gouttelettes d'eau chaude.

— Toutes les trente minutes, leur signala Deliamber, se produit une éruption. On prétend que depuis que les Métamorphes vivent sur Majipoor, ce geyser n'a jamais eu une seule minute de retard. C'est un endroit sacré pour eux. Voyez ?

Il y a des pèlerins là-bas.

Sleet retint sa respiration et commença à se signer.

Effectivement, des Métamorphes, des Changeformes, des Piurivars, au nombre d'une douzaine ou plus, s'étaient rassemblés à une faible distance devant une sorte de chapelle en bordure de route. Ils regardaient les voyageurs d'une manière que Valentin ne trouva pas particulièrement amicale. Plusieurs des aborigènes du premier rang s'effacèrent derrière les autres et lorsqu'ils réapparurent, les contours de leur corps étaient étrangement flous et indistincts, mais ce n'était pas tout, ils avaient également subi des transformations. L'un avait des seins en obus pour caricaturer la poitrine de Lisamon Hultin, un autre s'était fait pousser quatre bras velus de Skandar, un autre encore avait contrefait les cheveux blancs de Sleet. Ils émettaient un curieux son grêle qui pouvait être la version métamorphe du rire, puis soudain, le groupe tout entier disparut dans la forêt.

Valentin ne relâcha pas son étreinte sur l'épaule de Sleet avant de sentir une partie de la tension se retirer du corps raide du petit jongleur.

— C'est un très bon tour qu'ils ont, dit-il d'un ton détaché, si nous pouvions faire la même chose – nous faire pousser, par exemple, des bras supplémentaires au milieu de notre numéro –

, qu'en penses-tu, Sleet, cela ne te plairait pas ?

— J'aimerais être à Narabal, répondit Sleet, ou à Piliplok, ou n'importe où ailleurs, mais très loin d'ici.

— Et moi à Falkynkip, ajouta Shanamir, l'air pâle et secoué, en train de nourrir mes montures.

— Ils ne nous veulent aucun mal, reprit Valentin. Cela promet d'être une expérience intéressante, quelque chose que nous n'oublierons jamais.

Il fit un large sourire. Mais personne d'autre ne souriait autour de lui, pas même Carabella, Carabella à l'optimisme inébranlable. Jusqu'à Zalzan Kavol qui semblait étrangement mal à l'aise, comme si, tout bien considéré, il mettait en doute la nécessité de se laisser attirer par amour des royaux jusqu'au cœur du territoire métamorphe. Valentin ne se sentait pas capable, par la seule force de son optimisme, de dérider ses compagnons. Il se tourna vers Deliamber et lui demanda :

— A quelle distance sommes-nous d'Iilrivoyne ?

— La ville est droit devant nous, répondit le Vroon. A quelle distance, je n'en ai aucune idée. Nous y arriverons quand nous y arriverons.

Il n'y avait rien d'encourageant dans cette réponse.

12

Les jongleurs s'enfonçaient dans une nature primitive, intemporelle, vierge, une survivance de l'aube des temps sur cette planète de Majipoor souillée par la civilisation. Les Métamorphes s'étaient installés dans une région forestière et pluvieuse où un déluge quotidien purifiait l'air et permettait à une végétation luxuriante de croître avec exubérance. Les fréquents orages venant du nord s'engouffraient dans l'entonnoir naturel formé par la faille de Velathvs et les Ghongars, et lorsque l'air humide s'élançait à l'assaut des contreforts des Ghongars, une petite pluie tombait, qui détrempait le sol meuble et spongieux. Les branches élevées des arbres de haut fût, au tronc mince, tissaient un dais de feuillage haut dans le ciel. Des feuilles sombres et effilées ondoyaient en luisant comme si la pluie leur conférait un lustre permanent.

Dès que la forêt présentait une trouée, Valentin distinguait dans le lointain le manteau vert de montagnes drapées dans la brume, d'énormes épaulements ramassés, menaçants et mystérieux. La faune était rare, du moins elle ne se montrait guère : çà et là un serpent rouge et jaune rampant sur une branche, de temps à autre un oiseau vert et écarlate ou un lézard volant brun, aux ailes membraneuses, passait en un battement précipité. Ils virent une fois un bilantoon apeuré qui s'enfuit précipitamment à l'approche de la roulotte et disparut sous le couvert des arbres en faisant claquer ses petits sabots pointus et en agitant frénétiquement sa queue relevée en panache. Il était probable que des frères de la forêt étaient tapis par-là, car ils virent plusieurs bouquets de dwikkas. Et nul doute que les cours d'eau

grouillaient de poissons et de reptiles et qu'insectes fousisseurs et rongeurs aux formes et aux couleurs fantastiques pullulaient dans la forêt et que chacun des innombrables petits lacs contenait dans ses eaux sombres son propre monstrueux amorfibot qui remontait la nuit à la surface pour rôder en quête de la première proie passant à la portée de son corps massif au cou interminable, à la mâchoire énorme et aux petits yeux brillants. Mais aucune de ces créatures ne fut visible pendant que la roulotte filait vers le sud sur la route étroite et raboteuse qui traversait des terres incultes.

Les Piurivars eux-mêmes ne se manifestaient guère non plus – çà et là un sentier battu s'enfonçant dans la jungle, quelques frères huttes d'osier apparaissant un peu à l'écart de la route, des pèlerins cheminant par petits groupes en direction de la chapelle de la Fontaine. Deliamber leur expliqua que c'était un peuple vivant de pêche, de chasse et de cueillette et ne s'adonnant que peu à l'agriculture. Il était fort possible que leur civilisation ait jadis été plus avancée, car on avait découvert, en particulier sur Alhanroel, les ruines de grandes villes construites en pierre et vieilles de plusieurs milliers d'années, qui pouvaient remonter à l'époque des premiers Piurivars, avant l'arrivée des vaisseaux spatiaux, même si, d'après Deliamber, certains historiens soutenaient que ces ruines étaient celles d'anciens établissements humains fondés et détruits lors de la turbulente période prépontificale, douze à treize mille ans auparavant.

Quoi qu'il en fût, qu'ils aient ou non jamais eu un mode de vie plus complexe, les Métamorphes avaient préféré devenir des habitants des forêts. S'agissait-il d'une régression ou d'un progrès, Valentin eût été bien incapable de le dire. Vers le milieu de l'après-midi, le bruit de la Fontaine de Piurifayne cessa d'être perceptible derrière eux, la forêt s'éclaircit et devint plus peuplée. Toute signalisation était absente de la route et subitement ils se trouvèrent devant un embranchement sans aucune indication de directions. Zalzan Kavol se tourna vers Deliamber pour lui demander son avis et le Vroon interrogea Lisamon Hultin du regard.

— Le diable m'emporte si j'en sais quelque chose, rugit la géante. Prenons-en une au hasard. Nous aurons une chance sur deux d'atteindre Ilirivoyne.

Mais Deliamber avait une meilleure idée. Il s'agenouilla sur le sol boueux pour faire une incantation. Il sortit de son sac deux cubes d'encens magique. Les protégeant de la pluie avec son manteau, il les alluma, et ils commencèrent à dégager une pâle fumée brune qu'il inhala tout en décrivant avec ses tentacules des arabesques

compliquées.

— C'est du bluff, ricana la guerrière. Il va se contorsionner pendant quelque temps et puis il choisira une route au jugé.

Une chance sur deux que ce soit celle d'Iilrivoyne.

— A gauche, annonça finalement Deliamber.

Etait-ce de la magie efficace ou un choix heureux, toujours est-il que les signes de peuplement métamorphe se multiplièrent. Il n'y avait plus de huttes solitaires et éparpillées, mais de petits groupes d'habitations en osier, huit ou dix tous les cent mètres, puis de plus en plus rapprochées. Il y avait également de plus en plus de monde qui se déplaçait à pied, surtout des enfants portant divers petits objets en bandoulière.

Beaucoup s'arrêtaient au passage de la roulotte qu'ils regardaient avec des yeux ronds en la montrant du doigt et en jacassant.

Ils

approchaient

manifestement

d'une

importante

agglomération. La route grouillait d'enfants et de Métamorphes adultes, et les habitations se multipliaient. Le comportement des enfants ne laissait pas d'être inquiétant. Ils semblaient s'exercer en marchant à leur don encore embryonnaire et prenaient sans cesse des formes différentes et bizarres pour la plupart : l'un s'était fait pousser des jambes comme des échasses, un autre avait des appendices tentaculaires de Vroon qui baillaient presque jusqu'au sol, un troisième avait dilaté son corps en une masse globulaire soutenue par des jambes minuscules.

— Est-ce nous qui sommes venus présenter un spectacle, demanda Sleet, ou bien eux ? Ces gens me rendent malade !

— Du calme, dit doucement Valentin.

— Je crains que certaines de leurs distractions ne soient un peu

macabres, fit Carabella d'une voix sourde. Regardez.

Juste devant eux, ils virent une douzaine de grandes cages d'osier sur le bord de la route. Des équipes de porteurs, qui venaient apparemment de les déposer, se reposaient à côté des cages. De petites mains aux doigts effilés se tendaient à travers les barreaux et des queues préhensiles s'enroulaient autour d'eux. Au moment où la roulotte passait à leur hauteur, Valentin vit que les cages étaient pleines de frères de la forêt, entassés à trois ou quatre par cage, que l'on emmenait à Ilirivoyne pour...

pour quoi faire ? Pour être massacrés et mangés ? Pour être martyrisés pendant le festival ? Valentin ne put s'empêcher de frissonner.

— Attendez ! s'exclama Shanamir alors que la roulotte passait devant la dernière cage. Qu'y a-t-il là-dedans ?

La dernière cage était plus grande que les autres et ne contenait pas de frères de la forêt mais un captif d'un autre genre, un être visiblement intelligent, un être singulier, de haute taille, la peau d'un bleu très foncé, des yeux pourpres d'une extraordinaire intensité et luminosité exprimant une désolation farouche, et une large fente bordée de lèvres minces en guise de bouche. Ses vêtements – un beau tissu vert – étaient déchirés, presque en lambeaux et éclaboussés de taches sombres, peut-

être de sang. Il s'agrippait aux barreaux de sa cage avec une force terrible, les secouant et les tirant, et appelait les jongleurs à l'aide d'une voix rauque aux intonations étranges et totalement inconnues.

La roulotte passa sans s'arrêter.

Glacé d'horreur, Valentin s'adressa à Deliamber :

— Ce n'est pas un être de Majipoor.

— Non, répondit Deliamber. Je n'ai jamais vu personne de cette race.

— J'en ai rencontré un une fois, intervint Lisamon Hultin.

Un habitant d'un autre monde, originaire d'une étoile assez proche, mais dont j'ai oublié le nom.

— Mais que viendraient faire ici des habitants d'un autre monde ? demanda Carabella. Il n'y a plus guère de liaisons interstellaires

maintenant et rares sont les vaisseaux spatiaux qui arrivent à Majipoor.

— Pourtant il y en a toujours, reprit Deliamhei

— Nous ne sommes pas encore totalement à l'écart des couloirs de navigation spatiale, même s'il est hors de doute que nos échanges commerciaux interplanétaires sont stagnants. Et...

— Etes-vous tous complètement fous ? hurla Sleet, exaspéré. Vous voilà assis comme un groupe d'experts en train de discuter du commerce entre les mondes, alors que dans cette cage il y a un être civilisé qui nous appelle au secours et qui risque fort de finir sa vie dans une marmite et d'être mangé pendant le festival métamorphe. Et nous ne prêtons aucune attention à ses supplications et fonçons allègrement vers leur capitale ! Il poussa un cri de colère et se précipita vers l'avant du véhicule jusqu'aux Skandars qui occupaient le siège du conducteur. Valentin, redoutant un éclat, le suivit. Sleet tirait sur le manteau de Zalzan Kavol.

— Vous l'avez vu ? demanda-t-il. L'être d'un autre monde dans cette cage ?

— Et alors ? demanda Zalzan Kavol sans se retourner.

— Vous avez l'intention de ne pas tenir compte de ses cris ?

— Cela ne nous concerne pas, répondit le Skandar d'un ton détaché. Sommes-nous ici pour libérer les prisonniers d'un peuple indépendant ? Ils doivent avoir eu une bonne raison pour arrêter cet être.

— Une raison ? Bien sûr, le faire cuire pour le manger ! Et nous nous retrouverons dans la prochaine marmite. Je vous demande de faire demi-tour et d'aller libérer...

— Impossible !

— Allons au moins lui demander pourquoi on l'a enfermé dans cette cage ! Zalzan Kavol, nous sommes peut-être en train de foncer allègrement vers notre mort. Etes-vous si pressé d'atteindre Ilirivoyne que vous êtes prêt à refuser d'interroger quelqu'un qui pourrait nous renseigner sur les conditions que nous allons trouver ici et qui se trouve en si fâcheuse posture ?

— Il y a du vrai dans ce que dit Sleet, fit observer Valentin.

— Très bien ! grogna Zalzan Kaval. Il arrêta la roulotte.

— Allez aux renseignements, Valentin. Mais faites vite.

— Je vais l'accompagner, dit Sleet.

— Restez ici. S'il pense avoir besoin d'un garde du corps, qu'il prenne la géante.

Cela paraissait raisonnable. Valentin fit signe à Lisamon Hultin de l'accompagner. Ils descendirent de la roulotte et repartirent en direction de l'endroit où ils avaient vu les cages.

Immédiatement, les frères de la forêt commencèrent à pousser frénétiquement des cris perçants et à taper sur leurs barreaux.

Les porteurs métamorphes – armés, Valentin le remarqua seulement à ce moment-là, de courts poignards de corne ou de bois poli d'aspect redoutable – prirent sans hâte une formation en phalange sur la route, empêchant ainsi Valentin et Lisamon Hultin de s'approcher de la grande cage. Un Métamorphe, le chef, de toute évidence, s'avança et attendit avec un calme menaçant qu'on lui pose des questions.

— Va-t-il parler notre langue ? demanda paisiblement Valentin à la géante.

— Probablement. Essayez.

— Nous sommes une troupe de jongleurs itinérants, commença Valentin d'une voix forte et claire, venus présenter notre spectacle au festival qui doit se tenir à Ilirivoïne.

Sommes-nous près d'Ilirivoïne ici ?

La question parut amuser le Métamorphe qui, bien que beaucoup plus chétif que Valentin, faisait une demi-tête de plus que lui.

— Vous êtes à Ilirivoïne, répondit-il d'un air froid et distant.

Valentin s'humecta les lèvres. Les Métamorphes dégageaient une odeur fine et piquante, acre mais pas désagréable. Leurs yeux à l'inclinaison étrange étaient terrifiants par leur manque d'expression.

— A qui devons-nous nous adresser pour demander l'autorisation de jouer à Ilirivoïne ? demanda-t-il.

— La Danipiur interroge tous les étrangers de passage à Ilirivoïne.

Vous la trouverez à la Maison de ville.

L'attitude réservée et glaciale du Métamorphe était déconcertante.

— Encore une question, ajouta Valentin après quelques instants. Nous avons vu que vous retenez dans cette grande cage un être d'une race inconnue. Puis-je vous demander dans quel but ?

— Lui faire subir un châtiment.

— Un criminel ?

— Il paraît, répondit le Métamorphe, toujours distant. En quoi cela vous concerne-t-il ?

— Nous sommes des étrangers dans votre pays. Si chez vous les étrangers sont mis en cage, nous préférons peut-être trouver un engagement ailleurs.

Un léger tressaillement d'émotion – amusement ou mépris ? – parcourut les narines et le tour de la bouche du Métamorphe.

— Pourquoi redouteriez-vous cela ? Etes-vous des criminels ?

— Certainement pas.

— Alors vous ne serez pas mis en cage. Allez présenter vos hommages à la Danipiur et si vous avez d'autres questions, posez-les-lui. Des tâches importantes m'appellent.

Valentin tourna la tête vers Lisamon Hultin qui haussa les épaules. Le Métamorphe s'éloigna. Il n'y avait rien d'autre à faire que de retourner à la roulotte.

Les porteurs soulevaient les cages et les attachaient à des perches posées sur leurs épaules. De la plus grande cage s'éleva un rugissement de colère et de désespoir.

13

Ilirivoyne n'était ni une ville ni un village, mais quelque chose d'intermédiaire, une morne concentration d'habitations en osier ou en bois léger, basses et d'aspect provisoire, disposées le long des rues inégales et non pavées qui semblaient s'étirer sur des distances

considérables à l'intérieur de la forêt.

L'ensemble donnait l'impression d'une installation de fortune, comme si, quelques années auparavant, l'agglomération avait pu être située ailleurs et si, dans quelques années, Ilirivoyne pouvait se trouver dans une tout autre région. Le fait qu'il s'agissait de l'époque du festival à Ilirivoyne était apparemment signalé par des sortes de bâtons fétiches fichés en terre devant presque chaque maison, des piquets polis auxquels étaient attachés des rubans de couleur et des bandes de fourrure. Dans de nombreuses rues, des estrades avaient également été dressées, qui devaient faire office de scènes, à moins, se dit Valentin avec inquiétude, qu'elles ne soient utilisées pour la célébration de rites tribaux autrement macabres.

Trouver la Maison de ville et la Danipiur ne fut pas difficile.

La rue principale débouchait sur une grande place bordée sur trois côtés par de petites constructions au toit en forme de dôme, tressé et ornementé, et sur le quatrième côté par un bâtiment plus important, le premier édifice à trois niveaux qu'ils aient vu depuis leur arrivée à Ilirivoyne, avec, sur le devant, un jardin touffu d'arbrisseaux gris et blanc à tige épaisse, taillés en boule. Zalzan Kavol arrêta la roulotte sur un dégagement à proximité de la place.

— Venez avec moi, dit le Skandar à Deliamber. Nous allons voir ce que nous pouvons arranger. Ils restèrent un long moment à l'intérieur de l'édifice municipal. Quand ils en ressortirait, une femelle métamorphe de belle prestance et à l'allure autoritaire – sans doute la Danipiur – les accompagnait et ils restèrent tous les trois en conversation animée dans le jardin. La Danipiur montrait quelque chose du doigt ; Zalzan Kavol hochait et secouait alternativement la tête ; Autifon Deliamber, qui faisait figure de nain entre ces deux êtres de haute taille, multipliait avec diplomatie les gestes de conciliation. Finalement, Zalzan Kavol et le Vroon revinrent à la roulotte. L'humeur du Skandar semblait s'être sensiblement améliorée.

— Nous sommes arrivés juste à temps, annonça-t-il. Le festival a déjà commencé. Demain soir a lieu une des fêtes les plus importantes.

— Serons-nous payés ? demanda Sleet.

— Il semblerait que oui, répondit Zalzan Kavol. Mais nous ne serons ni nourris ni logés, car il n'y a pas d'auberge à Ilirivoyne. Il y a également certains quartiers déterminés de la ville dont l'accès nous est interdit. J'ai déjà reçu des accueils plus chaleureux dans certains

endroits, mais je suppose qu'il m'est aussi arrivé de temps à autre d'être accueilli plus froidement.

Ils traînèrent derrière eux une ribambelle d'enfants métamorphes graves et taciturnes pendant qu'ils menaient la roulotte de la place à un endroit légèrement en retrait où ils pouvaient la garer. En fin d'après-midi, ils firent une séance d'entraînement, et bien que Lisamon Hultin eût fait de son mieux pour éloigner les jeunes Métamorphes de la scène et les tenir à distance, il était impossible de les empêcher de revenir furtivement, sortant d'entre les arbres ou surgissant au milieu des buissons pour dévorer des yeux les jongleurs. Valentin trouvait fort énervant de travailler devant eux et il n'était visiblement pas le seul, car Sleet se montrait tendu et d'une maladresse insolite, jusqu'à Zalzan Kavol, le maître entre les maîtres, qui laissa tomber une massue pour la première fois depuis que Valentin le connaissait. Le silence des enfants était troublant — ils restaient immobiles comme des statues aux yeux morts, un public distant qui vidait les jongleurs de leur énergie sans rien leur apporter en contrepartie — mais plus déconcertante encore était leur manie de se métamorphoser sans cesse, de passer d'une forme à l'autre avec la désinvolture qu'un jeune humain mettait à sucer son pouce. C'était apparemment le mimétisme qui les intéressait, car les formes qu'ils prenaient étaient des imitations grossières et à demi reconnaissable

des

jongleurs,

comme

l'avaient

fait

précédemment les Métamorphes plus âgés à la Fontaine de Piurifayne. Les enfants étaient incapables de conserver longtemps leurs formes — ils ne semblaient guère doués — mais dans les intervalles entre les exercices, Valentin les voyait tantôt se faire pousser des cheveux dorés pour lui-même, blancs pour Sleet ou bruns pour Carabella, tantôt se transformer en êtres velus dotés de plusieurs bras comme les Skandars, ou bien essayer d'imiter des traits ou des expressions de visages, le tout de manière déformée et peu flatteuse.

Les voyageurs passèrent la nuit entassés dans la roulotte et dormirent serrés les uns contre les autres. Ils eurent l'impression que toute la nuit, la pluie tombait sans interruption. Valentin eut un sommeil

haché ; il s'assoupissait parfois, mais il passa le plus clair de la nuit à écouter les ronflements impétueux de Lisamon Hultin et les sons encore plus grotesques émis par les Skandars. A un moment, il dut s'endormir vraiment, car il fit un rêve, flou et incohérent, dans lequel il vit des Métamorphes accompagnant un cortège de prisonniers, des frères de la forêt et l'étranger à la peau bleue, le long de la route de la Fontaine de Piurifayne dont la haute gerbe jaillissante surplombait le monde comme une colossale montagne blanche. Et de nouveau, à l'approche du matin, il dormit profondément pendant quelque temps jusqu'à ce que Sleet le tire du sommeil en lui secouant l'épaule un peu avant l'aube.

Valentin se dressa sur son séant en se frottant les yeux.

— Qu'y a-t-il ?

— Sortons. J'ai à te parler.

— Mais il fait encore nuit !

— Ça ne fait rien. Viens !

Valentin bâilla, s'étira et se leva en faisant craquer ses

articulations. Sleet et lui enjambèrent précautionneusement les corps endormis de Carabella et de Shanamir, contournèrent prudemment un des Skandars et descendirent les marchés de la roulotte. La pluie avait cessé, mais le petit matin était obscur et froid, et un brouillard déplaisant s'élevait du sol.

— J'ai reçu un message, dit Sleet. De la Dame, je pense.

— Quel genre ?

— A propos de l'être à la peau bleue dans la cage, dont ils prétendent qu'il est un criminel et qu'il doit être puni. Dans mon rêve, il est venu me voir et m'a dit qu'il n'avait rien d'un criminel, qu'il était seulement un voyageur qui avait commis l'erreur de pénétrer dans le territoire métamorphe et qu'il avait été capturé parce que leur coutume est de sacrifier un étranger à la Fontaine de Piurifayne pendant la période du festival. Et j'ai vu comment ils procèdent. La victime, pieds et poings liés, est abandonnée dans la cuvette du geyser et, quand l'éruption se produit, elle est projetée très haut dans le ciel.

Valentin fut parcouru d'un frisson qui n'était pas dû à la brume

matinale.

— J'ai rêvé quelque chose de semblable, dit-il.

— J'ai encore appris autre chose dans mon rêve, poursuivit

Sleet. Que nous sommes également en danger. Peut-être pas d'être sacrifiés, mais en danger tout de même. Et que si nous portons secours à l'étranger, il nous aidera à sortir d'ici sains et saufs, mais que si nous l'abandonnons à son sort, nous ne quitterons pas vivants le pays piurivar. Tu sais que j'ai peur de ces Métamorphes, Valentin, mais ce rêve est un élément nouveau. Il m'est venu avec toute la clarté d'un message. Il ne faut pas l'ignorer en considérant qu'il s'agit d'une nouvelle folie de ce peureux de Sleet.

— Que comptes-tu faire ?

— Délivrer l'étranger.

— Et s'il était vraiment un criminel ? demanda Valentin, embarrassé. De quel droit interviendrions-nous dans une affaire qui est du ressort de la justice piurivar ?

— A cause de ce message, répondit Sleet. Ces frères de la forêt sont-ils également des criminels ? Eux aussi, je les ai vus aller à la Fontaine. Nous sommes chez des sauvages, Valentin.

— Non, pas chez des sauvages. Mais un peuple étrange dont les mœurs sont différentes de celles de Majipoor.

— Je suis résolu à libérer l'homme à la peau bleue. Si tu ne m'apportes pas ton aide, je le ferai seul.

— Maintenant ?

— Quel moment pourrait être plus opportun ? demanda Sleet. Il fait encore nuit. Tout est calme. Je vais ouvrir la cage et il se coulera sans bruit dans la jungle.

— Tu t'imagines que la cage n'est pas gardée ? Non, Sleet.

Attends. Ce n'est pas raisonnable. Tu vas tous nous mettre en péril si tu agis maintenant. Laisse-moi essayer d'en apprendre plus sur ce prisonnier et de savoir pourquoi il est encagé. Et quel est le sort qu'on lui réserve. S'ils ont vraiment l'intention de le sacrifier, ce sera à un point culminant de leur festival. Nous avons le temps.

— Le message pèse sur moi maintenant, insista Sleet.

— J'ai fait un rêve un peu comme le tien.

— Mais ce n'était pas un message.

— Pas un message, non. Et pourtant cela suffit à me faire croire qu'il y a du vrai dans ton rêve. Je t'aiderai. Sleet. Mais pas maintenant. Le moment n'est pas encore venu. Nous avons le temps.

Sleet avait l'air très agité. Il était visiblement prêt à se diriger vers les cages et l'opposition de Valentin contrecarrait ses plans.

— Sleet ?

— Oui ?

— Ecoute-moi. Ce n'est pas encore le moment. Nous avons le temps.

Valentin regarda le jongleur droit dans les yeux. Sleet lui rendit son regard avec une égale fermeté pendant quelques instants, puis brusquement sa résolution l'abandonna et il baissa les yeux.

— Oui, monseigneur, fit-il calmement.

Pendant la journée, Valentin essaya de glaner des renseignements sur le prisonnier, mais sans grand succès. Les cages, dont onze contenaient les frères de la forêt et la douzième l'étranger, avaient été installées sur la place, en face de la Maison de ville, sur quatre rangées superposées, la cage de l'étranger couronnant le tout, très loin du sol. Des Piurivars armés de poignards les gardaient.

Valentin s'approcha, mais à peine avait-il traversé la moitié de la place qu'on lui barra le passage. Un Métamorphe lui dit :

— L'accès de cette zone vous est interdit. Les frères de la forêt commencèrent à taper frénétiquement sur leurs barreaux.

L'être à la peau bleue cria quelque chose, des mots fortement accentués que Valentin eut de la peine à comprendre. L'étranger avait-il dit : « Fuyez, idiot, avant qu'ils ne vous tuent aussi ! » ou bien était-ce simplement l'imagination surchauffée de Valentin qui lui jouait des tours ? Les gardes s'étaient disposés en un cordon serré autour des cages. Valentin retourna sur ses pas. Il essaya de demander à des enfants qui se tenaient tout près de là de lui donner l'explication de ces cages ; mais ils s'enfermèrent dans un mutisme opiniâtre, le

dévisageant de leur regard froid et dénué d'expression, échangeant des murmures et effectuant de petites métamorphoses partielles pour imiter ses cheveux blonds, puis soudain ils s'égaillèrent en courant comme s'ils avaient eu affaire à quelque démon.

Toute la matinée, les Métamorphes envahirent Ilirivoyne, accourant en foule de leurs agglomérations forestières écartées.

Ils apportaient des décorations de toutes sortes, guirlandes, pavillons et draperies, des poteaux ornés de miroirs et de longues perches portant de mystérieuses inscriptions. Chacun semblait savoir ce qu'il avait à faire et tout le monde déployait une grande activité. Dès le lever du soleil, la pluie cessa de tomber. Valentin se demanda si c'était par des pratiques magiques que les Piurivars s'assuraient exceptionnellement une journée sèche pour leur grande fête ou s'il s'agissait d'une pure coïncidence.

Dès le milieu de l'après-midi, les festivités allaient bon train. De petits orchestres jouaient une musique lourde, vibrante et discordante, au rythme excentrique, et une foule de Métamorphes exécutaient de lents et majestueux pas de danse, se déplaçant presque comme des somnambules. Dans certaines rues, d'autres participaient à des courses, et les juges disposés tout le long du parcours se lançaient dans de vives discussions quand les concurrents passaient devant eux. Des baraques apparemment construites pendant la nuit proposaient soupes, ragoûts, boissons et viandes grillées.

Valentin se sentait dans la peau d'un intrus. Il avait envie de s'excuser auprès des Métamorphes d'être venu chez eux pendant cette période sacrée. Et pourtant, personne hormis les enfants ne paraissait leur accorder la moindre attention et, de toute évidence, les enfants les considéraient comme des curiosités amenées ici pour leur plaisir. De jeunes Métamorphes craintifs, imitant de manière fugace et approximative les traits de Deliamber, de Sleet, de Zalzan Kavol et des autres, entouraient les jongleurs sans jamais permettre à aucun d'eux de les approcher.

Zalzan Kavol avait prévu pour la fin de l'après-midi une répétition derrière la roulotte. Valentin fut un des premiers arrivés, ravi de trouver une excuse pour fuir les rues fourmillantes. Il n'y trouva que Sleet et deux Skandars.

Il eut l'impression que Zalzan Kavol l'observait d'une manière bizarre. Il y avait quelque chose de nouveau et de déconcertant dans la qualité de l'attention du Skandar. Après quelques minutes, Valentin en fut si

troublé qu'il lui demanda :

— Quelque chose ne va pas ?

— Qu'est-ce qui n'irait pas ?

— Vous avez l'air tout pensif.

— Moi ? Moi ? Non, il n'y a absolument rien. Un rêve, c'est tout. J'étais en train de penser à un rêve que j'ai fait la nuit dernière.

— Vous avez rêvé du prisonnier à la peau bleue ?

— Qu'est-ce qui vous fait croire cela ? demanda Zalzan Kavol, l'air totalement déconcerté.

— J'ai rêvé de lui, et Sleet aussi.

— Mon rêve n'avait absolument rien à voir avec l'être à la peau bleue, dit Zalzan Kavol. Mais je n'ai pas la moindre envie d'en parler. C'est de la bêtise. Rien que de la bêtise.

Et Zalzan Kavol, s'éloignant, ramassa deux paires de poignards et commença à jongler, l'air agacé et préoccupé.

Valentin haussa les épaules. Il ne lui était encore jamais venu à l'esprit que les Skandars puissent avoir des rêves ni, à plus forte raison, que ces rêves puissent les tourmenter. Mais ils étaient, bien entendu, des citoyens à part entière de Majipoor et devaient en tant que tels avoir une vie onirique riche et pleine, comme tout le monde, avec des messages du Roi et de la Dame et d'épisodiques intrusions d'esprits de moindre envergure et leur moi remontant des profondeurs, tout comme les humains ou, Valentin le supposait, les Hjorts, les Vroons et les Lii.

Pourtant, c'était curieux. Zalzan Kavol dissimulait si soigneusement toute émotion, il se montrait si peu désireux de laisser les autres lire ce qu'il y avait en lui, à part son âpreté au gain, son impatience et son irascibilité, que Valentin trouva étrange qu'il reconnût être préoccupé par un rêve.

Il se demanda si les Métamorphes avaient des rêves remplis de signification, s'ils recevaient des messages et tout le reste.

La répétition se déroula de manière satisfaisante. Après quoi, les jongleurs firent un dîner léger avec des fruits et des baies que Lisamon

Hultin avait cueillis dans la forêt, qu'ils arrosèrent avec le reste du vin qu'ils avaient apporté de Khyntor. Des feux de joie flambaient maintenant dans de nombreuses rues d'Iilrivoyne et la musique discordante des différents orchestres créait un étrange semblant d'harmonie.

Valentin avait présumé que le spectacle aurait lieu sur la place, mais non, des Métamorphes revêtus de ce qui pouvait être des costumes sacerdotaux arrivèrent à la tombée de la nuit pour les escorter jusqu'à une partie entièrement différente de la ville, un espace en ovale beaucoup plus vaste où les attendaient déjà des centaines, voire des milliers de spectateurs. Zalzan Kavol et ses frères reconnurent soigneusement le terrain, – à la recherche de trous ou d'aspérités risquant de les gêner dans leurs évolutions.

Habituellement, Sleet prenait part à cette opération, mais Valentin remarqua tout à coup qu'il avait disparu quelque part entre la roulotte et le lieu de la représentation. Était-il arrivé à bout de patience et s'était-il lancé dans quelque entreprise téméraire ? Valentin était sur le point de partir à sa recherche quand le petit jongleur réapparut, la respiration légèrement précipitée, comme quelqu'un qui vient de courir.

— Je suis allé sur la place, dit-il à voix basse. Les cages sont encore empilées. Mais la plupart des gardes doivent être partis danser. J'ai pu échanger quelques mots avec le prisonnier avant d'être chassé.

— Et alors ?

— Il m'a dit qu'il devait être sacrifié à minuit à la Fontaine, exactement comme dans mon rêve. Et demain soir, ce sera notre tour.

— Quoi ?

— Je le jure sur la Dame, dit Sleet dont le regard était comme une vrille. C'est après vous avoir prêté serment d'allégeance que je suis venu ici, monseigneur. Vous m'aviez assuré que je ne courais aucun danger.

— Tes craintes me paraissent irraisonnées.

— Et maintenant ?

— Je commence à changer d'opinion, répondit Valentin.

Mais nous quitterons Ilirivoyne sains et saufs, cela je te le promets. Je parlerai à Zalzan Kavol après le spectacle, dès que j'aurai eu l'occasion d'en discuter avec Deliamber.

— Je préférerais reprendre la route le plus tôt possible.

— Ce soir, les Métamorphes sont occupés à festoyer et à faire des libations. Si nous attendons, notre départ aura de meilleures chances de passer inaperçu et les Métamorphes seront moins aptes à nous poursuivre, si telle est leur intention.

En outre, t'imagines-tu que Zalzan Kavol accepterait d'annuler une représentation sur de simples rumeurs de danger ? Nous présenterons notre numéro, puis nous commencerons à nous replier. Qu'en dis-tu ?

— Je suis tout à vous, monseigneur, répondit Sleet.

14

Ce fut une représentation éblouissante, et nul ne se montra en meilleure forme que Sleet qui fit son numéro de jonglerie les yeux bandés sans commettre la moindre erreur. Les Skandars échangèrent des torches enflammées avec une vertigineuse désinvolture, Carabella exécuta mille cabrioles sur son globe roulant, Valentin jongla en dansant, en sautillant, en s'agenouillant et en courant. Les Métamorphes étaient assis autour d'eux en cercles concentriques, parlant peu, n'applaudissant jamais, les observant dans l'obscurité chargée de brume avec une concentration d'une insondable intensité.

Il était ardu de se produire devant un tel public, pire qu'une répétition, car alors le public n'existe pas, mais là, il y avait des milliers de spectateurs qui n'apportaient rien aux jongleurs : public austère, d'une immobilité de statue, comme les enfants l'avaient été, ne manifestant ni approbation ni désapprobation, mais ce qu'il fallait bien interpréter comme de l'indifférence.

Malgré cela, les jongleurs présentaient des exercices de plus en plus merveilleux et audacieux, mais pendant plus d'une heure ils ne suscitèrent aucune réaction.

Et puis, stupéfaits, ils virent les Métamorphes commencer un numéro de jonglerie à leur manière, simulant comme dans un rêve fantastique ce que les jongleurs venaient de faire devant eux.

Par groupes de deux ou trois, ils émergèrent de l'obscurité et prirent position au centre du cercle, à quelques mètres seulement des jongleurs. Ce faisant, ils changèrent rapidement de forme, si bien que six d'entre eux ressemblaient maintenant aux Skandars massifs et velus, que l'un était petit et souple, tout à fait comme Carabella, qu'un autre avait le corps trapu de Sleet et que le dernier, grand et blond, était l'image de Valentin. Il n'y avait aucune espièglerie dans cette appropriation du corps des jongleurs. Valentin n'y vit qu'une dérision de mauvais augure et une menace explicite, et lorsqu'il regarda du côté des membres de la troupe qui ne jonglaient pas, il vit Autifon Deliamber tortillant ses tentacules avec inquiétude, Vinorkis le visage assombri et Lisamon Hultin se balançant d'un pied sur l'autre comme pour se préparer au combat.

Zalzan Kavol semblait déconcerté par la tournure que prenaient les événements.

— Continuez, ordonna-t-il avec rudesse. Nous sommes ici pour leur présenter un spectacle.

— Je pense, dit Valentin, que nous sommes ici pour les distraire, mais pas nécessairement en tant qu'artistes.

— Qu'importe, nous sommes des artistes et nous continuerons à présenter notre spectacle.

Il donna un signal et commença à échanger avec ses frères une multitude d'objets pointus et dangereux. Sleet, après un moment d'hésitation, ramassa une poignée de massues et commença à les lancer en cascade, imité bientôt par Carabella.

Valentin avait les mains gelées... Il ne les sentait aucunement disposées à jongler.

A côté d'eux, les neuf Métamorphes s'étaient mis à leur tour à jongler.

Mais ce n'était qu'une jonglerie factice, une illusion de jonglerie, sans technique véritable ni adresse. Rien d'autre qu'un simulacre. Ils tenaient dans leurs mains des fruits noirs à la peau rêche, des morceaux de bois et autres objets communs, et ils se les lançaient d'une main à l'autre en une enfantine parodie de jonglerie, ratant même de temps à autre ces réceptions élémentaires et se baissant vivement pour ramasser ce qu'ils avaient laissé tomber. Ce spectacle enflamma le public beaucoup plus que ne l'avaient fait les prouesses des vrais jongleurs. Les Métamorphes émettaient une sorte de bourdonnement – était-ce leur manière d'applaudir ? –, se

balançaient en cadence et frappaient des mains sur leurs genoux, et Valentin vit que certains d'entre eux se transformaient au petit bonheur, prenant curieusement des formes successives, humains, Hjorts ou Su-Suheris selon l'inspiration du moment, ou bien prenant pour modèle Carabella, Deliamber ou les Skandars. Il vit à un moment six ou sept Valentin dans les rangs les plus proches de lui.

Continuer à jongler au milieu de tant de distractions était rien de moins qu'impossible, mais les jongleurs s'opiniâtèrent farouchement dans leurs exercices avec de médiocres résultats, laissant tomber des massues, sautant des temps, rompant des enchaînements depuis longtemps familiers. L'intensité du bourdonnement des Métamorphes s'amplifia.

— Oh, regardez, regardez ! s'écria soudain Carabella. Elle gesticulait en direction des neuf faux jongleurs et montrait du doigt celui qui représentait Valentin. Valentin eut un haut-le-corps.

Ce que le Métamorphe était en train de faire dépassait l'entendement et le frappa de terreur et de stupeur. Car le Métamorphe avait commencé à osciller entre deux formes.

L'une était l'image de Valentin, le grand jeune homme aux cheveux dorés, aux larges épaules et aux mains fortes. Et l'autre était l'image de lord Valentin le Coronal. La métamorphose était presque instantanée, comme le clignotement d'une lumière. A un moment, Valentin avait son double devant les yeux, et l'instant d'après, il y avait à sa place le Coronal à la barbe noire et au regard farouche, l'incarnation de la puissance et de la majesté, qui disparaissait à son tour pour être remplacé par le simple jongleur. Le bourdonnement de la foule s'intensifia encore : le numéro lui plaisait. Valentin... Lord Valentin...

Valentin... Lord Valentin...

Le regard fixé sur le Métamorphe, Valentin sentit un filet de sueur glacée descendre le long de son échine, son cuir chevelu le picoter et ses jambes flageoler. Il n'y avait pas à se tromper sur le sens de cette étrange pantomime. S'il avait jamais espéré quelque confirmation de tout ce qui avait bouillonné en lui ces dernières semaines, depuis Pidruid, il la recevait maintenant.

Mais ici ? Dans cette ville au cœur de la forêt, au milieu de cette peuplade aborigène ? Il regardait l'imitation de son propre visage. Il regardait le visage du Coronal. Les huit autres jongleurs bondissaient

et faisaient des cabrioles en exécutant une danse cauchemardesque, levant haut les jambes et martelant le sol, les faux bras des Skandars s'agitant en l'air et frappant les côtes des faux Skandars, les faux cheveux de Sleet et de Carabella flottant dans le vent de la nuit, alors que le faux Valentin demeurait immobile, ses deux visages se succédant en alternance. Et tout à coup, ce fut terminé. Neuf Métamorphes étaient debout au centre du cercle, les bras tendus vers le public, pendant que le reste des Piurivars s'était levé et exécutait la même danse échevelée.

La représentation était finie. Dansant toujours, la foule des Métamorphes s'enfonça dans la nuit, vers les cabanes et les jeux de leur festival.

Valentin, abasourdi, se retourna lentement et vit l'étonnement peint sur les visages figés de ses compagnons.

Zalzan Kavol avait la mâchoire pendante et les bras ballants. Ses frères s'étaient agglutinés derrière lui, les yeux écarquillés de surprise et de crainte. Sleet était affreusement pâle, au contraire de Carabella qui avait les joues empourprées et l'air fébrile.

Valentin tendit la main vers eux. Zalzan Kavol s'avança d'une démarche chancelante, hébété, manquant de se prendre les pieds l'un dans l'autre. Le Skandar géant s'arrêta à quelques mètres de Valentin. Il cligna les yeux, passa la langue sur ses lèvres et semblait avoir toutes les peines du monde à faire fonctionner ses cordes vocales.

Lorsqu'il y parvint enfin, ce fut un ridicule filet de voix qui sortit de sa bouche :

— Monseigneur...

Zalzan Kavol d'abord puis ses cinq frères mirent maladroitement et en hésitant un genou en terre. De ses mains tremblantes, Zalzan Kavol fit le symbole de la constellation ; ses frères l'imitèrent. Sleet, Carabella, Vinorkis, Deliamber, tous s'agenouillèrent à tour de rôle. Shanamir, l'air effrayé et dérouté, fixait Valentin, bouche bée. La surprise semblait le paralyser. Lentement il ploya le genou à son tour.

— Etes-vous tous devenus fous ? s'écria Lisamon Hultin.

— A genoux et rendez hommage ! lui ordonna Sleet d'une voix rauque. Vous l'avez vu comme nous, femme ! C'est le Coronal ! A genoux et rendez hommage !

— Le Coronal ? répéta-t-elle, toute confuse.

Valentin étendit les bras sur tous ses compagnons en un geste qui se voulait autant un réconfort qu'une bénédiction... Ils avaient peur de lui et de ce qui venait d'arriver. Il partageait leurs sentiments, mais sa crainte était en train de se dissiper rapidement et à sa place venaient force, conviction et confiance.

Le ciel même semblait lui crier : *Tu es lord Valentin, qui fut Coronal sur le Mont du Château, et le Château redeviendra tien si tu te bats pour le reconquérir.* Il se sentait tout entier imprégné par le pouvoir, s'attachant à cette charge impériale, qu'il avait détenu. Et même là, dans cet arrière-pays pluvieux et reculé, dans ce village aborigène aux constructions primitives, le corps encore couvert de la sueur du jongleur, dans ses vêtements communs d'étoffe grossière, Valentin se sentait redevenu ce qu'il était naguère, et même s'il ne comprenait pas de quelle manière on avait agi sur lui pour le transformer en ce qu'il était, il ne remettait plus en question la réalité des messages qu'il avait reçus en rêve. Et c'est sans nulle honte, ni fausseté, ni sentiment de culpabilité qu'il recevait l'hommage de ses compagnons éberlués.

— Debout, dit-il doucement. Tous. Relevez-vous. Il nous faut partir d'ici. Shanamir, rassemble les montures. Zalzan Kavol, préparez la roulotte. Puis, s'adressant à Sleet, il ajouta :

— Il faut des armes pour tout le monde. Des lanceurs d'énergie pour ceux qui savent s'en servir, des poignards de jongleurs pour les autres. Occupe-t'en.

— Monseigneur, commença Zalzan Kavol avec difficulté, il y a dans tout cela comme un parfum de rêve. Dire que pendant toutes ces semaines j'ai voyagé en compagnie du... que j'ai traité *avec rudesse* le... que je me suis querellé avec le...

— Plus tard, dit Valentin. Nous n'avons pas le temps de discuter de cela maintenant.

Il se tourna vers Lisamon Hultin qui paraissait en proie à un débat intérieur, remuant les lèvres, gesticulant, se donnant à elle-même des explications, essayant d'y voir clair dans tous ces événements déroutants. D'une voix forte et paisible, Valentin lui dit :

— Vous n'avez été engagée que pour nous escorter jusqu'à Ilirivoyne. J'ai besoin de vous pour nous prêter main-forte pendant notre fuite. Acceptez-vous de nous accompagner jusqu'à Ni-moya et après ?

— Ils ont fait le symbole de la constellation devant vous, fit-elle, l'air perplexe. Ils se sont tous agenouillés. Et les Métamorphes... ils...

— J'étais effectivement lord Valentin du Mont du Château.

Acceptez-le. Croyez-le. Le royaume est tombé dans des mains dangereuses. Restez à mes côtés, Lisamon, pendant que je poursuis mon voyage vers l'est pour rétablir l'ordre.

Elle couvrit sa bouche de son énorme main et le regarda avec stupéfaction.

Puis elle commença à ployer le genou, mais il secoua la tête et la prit par le coude pour la relever.

— Venez, dit-il. Cela n'a pas d'importance maintenant.

Partons d'ici !

Ils rassemblèrent leur matériel et s'élancèrent en courant dans l'obscurité pour rejoindre la roulotte, de l'autre côté de la ville. Shanamir et Carabella étaient déjà partis et ils couraient loin devant. Les Skandars avaient formé une lourde phalange et le sol tremblait sous leurs pas. Valentin ne les avait jamais vus se déplacer aussi vite. Il les suivait de près, accompagné de Sleet. Vinorkis, avec ses pieds plats, luttait pour ne pas se faire distancer. Lisamon Hultin fermait la marche. Elle avait délicatement cueilli Deliamber et portait le petit magicien perché dans le creux de son bras gauche. De la main droite, elle tenait son sabre sorti du fourreau.

Alors qu'ils approchaient de la roulotte, Sleet demanda à Valentin :

— Allons-nous libérer le prisonnier ?

— Oui.

Il fit un signe à Lisamon Hultin. Elle déposa Deliamber et suivit Valentin.

Sleet en tête, ils coururent vers la place. Au grand soulagement de Valentin, elle était presque vide et il n'y avait qu'une poignée de Piurivars qui montaient la garde. Les douze cages étaient encore empilées à l'extrémité opposée, quatre par terre, puis une rangée de quatre, trois au-dessus et celle qui contenait l'étranger à la peau bleue perchée tout au sommet.

Avant que les gardes aient eu le temps de réagir, Lisamon Hultin avait fondu sur eux et, les prenant deux par deux, elle les projetait en l'air à travers la place.

— Ne les tuez pas ! lui cria Valentin.

Sleet, avec une agilité de singe, était en train de se hisser sur l'empilement de cages. Il atteignit le sommet et commença à couper les épais brins d'osier qui maintenaient la cage fermée. Il les tailladait à petits coups de poignard pendant que Valentin les tenait tendus. En quelques instants, le dernier rameau fut rompu et Valentin souleva la porte.

L'étranger sortit à quatre pattes, étira ses membres ankylosés et jeta un regard interrogateur à ses sauveurs.

— Venez avec nous, dit Valentin. Notre roulotte est là-bas derrière, de l'autre côté de la place. Vous comprenez ?

— Oui, je comprends, répondit l'étranger.

Il avait une voix rauque, profonde et résonnante qui détachait nettement les syllabes. Sans ajouter un mot, il se laissa glisser le long des cages des frères de la forêt jusqu'à terre où Lisamon Hultin, qui en avait fini avec les gardes métamorphes, était en train de les disposer en un petit tas bien propre.

Impulsivement, Valentin commença à couper les liens d'osier de la cage de frères de la forêt la plus proche de lui. Les petites mains agiles des créatures se tendirent à travers les barreaux et soulevèrent le loquet, et ils sortirent. Valentin passa à la cage suivante alors que Sleet était déjà descendu.

— Un instant, cria Valentin. Notre travail n'est pas tout à fait terminé.

Sleet sortit son poignard et se mit à l'œuvre. En quelques instants, toutes les cages étaient ouvertes et les frères de la forêt s'enfonçaient par douzaines dans la nuit.

Pendant qu'ils regagnaient la roulotte en courant, Sleet demanda :

— Pourquoi as-tu fait cela ?

— Pourquoi pas ? fit Valentin. Ils ont envie de vivre aussi.

Shanamir et les Skandars tenaient la roulotte prête à partir, les

montures étaient attelées et les rotors tournaient. Lisamon Hultin fut la dernière à monter. Elle claqua la porte derrière elle et cria à Zalzan Kavol de démarrer, ce qu'il fit immédiatement.

Mais ce fut juste à temps, car une demi-douzaine de Métamorphes apparurent et se lancèrent dans une course éperdue derrière eux en hurlant et gesticulant. Zalzan Kavol accéléra et petit à petit les poursuivants se firent distancer, et ils les perdirent de vue quand la roulotte s'engagea dans l'obscurité profonde de la jungle.

Sleet regardait derrière avec inquiétude.

— Croyez-vous qu'ils nous suivent encore ?

Ils ne peuvent pas soutenir notre allure, répondit Lisamon Hultin. Et ils ne se déplacent qu'à pied. Nous nous en sommes sortis sains et saufs.

— Vous êtes sûre ? demanda Sleet. Et s'il existe un raccourci qui leur permette de nous rattraper ?

— Nous nous préoccupons de cela quand le besoin s'en fera sentir, dit Carabella. La roulotte va vite.

Elle frissonna.

— Et j'espère ne pas revoir Ilirivoyne de sitôt.

Le silence tomba. La roulotte glissait rapidement de l'avant.

Valentin était assis légèrement à l'écart des autres. C'était inévitable, et pourtant cela le désolait, car il était encore plus Valentin que lord Valentin et il était à la fois étrange et désagréable de s'élever au-dessus de ses amis. Mais il n'y avait pas moyen d'échapper à cette situation. Carabella et Sleet, ayant eu connaissance dans le privé de son identité, s'en étaient accommodés chacun à sa manière ; Deliamber, qui avait su la vérité avant Valentin lui-même, n'en avait jamais été effrayé outre mesure ; mais les autres, quelques soupçons qu'ils aient pu avoir que Valentin était bien plus qu'un baladin sans souci, étaient frappés de stupeur par la divulgation de son rang par le biais de la grotesque pantomime des Métamorphes. Ils le dévisageaient, ils restaient sans voix, assis dans des postures pleines de raideur et sans naturel, comme s'ils avaient craint de se laisser aller en présence d'un Coronal. Mais comment devait-on se conduire en présence d'une Puissance de Majipoor ? Ils ne pouvaient tout de même pas rester assis en faisant continuellement le symbole de la constellation. D'ailleurs ce

geste paraissait absurde à Valentin, écarter ridiculement les doigts et rien d'autre : le sentiment croissant qu'il avait de sa propre importance ne semblait guère encore impliquer une quelconque vanité.

L'étranger se présenta. Il se nommait Khun et venait de Kianimot, une étoile relativement proche de Majipoor. Il semblait être d'un naturel plutôt sombre et renfermé avec, aux tréfonds de son être, une amertume et un désespoir très marqués, qui faisaient partie intégrante de lui-même et s'exprimaient, selon Valentin, dans la minceur des lèvres, les inflexions de la voix et surtout l'étrange intensité de son oeil pourpre et hagard. Valentin reconnut qu'il était certes possible qu'il projetât ses propres notions humaines de l'expression sur cet être d'un autre monde, et il se pouvait fort bien que Khun fût, pour les habitants de Kianimot, un individu d'une jovialité et d'une affabilité peu communes. Mais Valentin en doutait.

Khun était arrivé sur Majipoor deux ans auparavant, pour un voyage d'affaires qu'il préféra ne pas préciser.

Ce fut, dit-il avec amertume, la plus grosse erreur de sa vie, car au contact de Majipooriens menant joyeuse vie, il avait dilapidé sa fortune, il s'était imprudemment embarqué dans un voyage sur Zimroel, ignorant qu'il n'y avait pas sur ce continent de cosmodrome d'où il aurait pu regagner sa planète natale, et encore plus inconsidérément, il s'était aventuré en territoire piurivar, où il s'imaginait pouvoir se rattraper de ses pertes par quelque négoce avec les Métamorphes. Mais au lieu de cela, ils s'étaient emparés de lui et l'avaient jeté dans une cage, le retenant prisonnier pendant plusieurs semaines et le destinant à la Fontaine la nuit marquant l'apogée de leur festival.

— Ce qui aurait peut-être été préférable, dit-il. Un jet violent, et c'en aurait été fini de cette vie sans feu ni lieu. Je suis las de Majipoor. Si je suis destiné à mourir sur votre planète, je crois que je préfère que cela arrive bientôt.

— Excusez-nous de vous avoir délivré, fit sèchement Carabella.

— Non. Non. Je n'ai nulle intention d'être ingrat envers vous. Seulement...

Khun s'interrompt.

— J'ai eu bien des malheurs sur votre planète. Comme j'en avais eu sur Kianimot. Y a-t-il un endroit dans tout l'univers où la vie ne soit

pas synonyme de souffrance ?

— Cela a vraiment été si terrible ? demanda Carabella. Nous trouvons la vie supportable ici. Le pire lui-même est supportable, si on le compare à la mort.

Elle éclata de rire.

— Etes-vous toujours aussi sinistre ?

— Si vous êtes heureux, répondit l'étranger avec un haussement d'épaules, je vous admire et vous envie. Je trouve l'existence pénible et la vie dénuée de sens. Mais ce sont de bien sombres pensées pour quelqu'un qui vient de retrouver la liberté. Je vous remercie pour votre aide. Qui êtes-vous et quelle témérité vous a poussés à Piurifayne, et où allez-vous maintenant ?

— Nous sommes des jongleurs, répondit Valentin en jetant aux autres un regard vif. Nous sommes venus dans cette province parce que nous pensions y trouver du travail. Si nous réussissons à sortir d'ici sans encombre, nous nous dirigerons vers Ni-moya et descendrons le fleuve jusqu'à Piliplok.

— Et de là ?

Valentin fit un geste vague de la main.

— Certains d'entre nous feront le pèlerinage de l'Ile du Sommeil. Vous savez ce que c'est ? Et les autres... j'ignore où ils iront.

— Je dois regagner Alhanroel, dit Khun. Mon seul espoir consiste à rentrer chez moi, ce qui est impossible à partir de ce continent. A Piliplok, je trouverai peut-être un moyen pour traverser la mer. Puis-je vous accompagner jusque-là ?

— Bien entendu.

— Je n'ai pas d'argent.

— Nous voyons bien, dit Valentin. Peu importe.

La roulotte filait à travers la nuit. Personne ne dormait sinon par petits sommes. Une pluie fine avait recommencé à tomber. Dans l'obscurité de la forêt, le danger pouvait surgir de partout, mais il était paradoxalement réconfortant de ne rien distinguer et la roulotte poursuivait sa route sans rencontrer d'obstacle.

Environ une heure plus tard, Valentin leva les yeux et découvrit Vinorkis, debout devant lui, la bouche grande ouverte comme un poisson hors de l'eau, tremblant sous l'effet de ce qui devait être une insupportable tension.

— Monseigneur ? fit-il d'une voix à peine audible. Valentin fit un signe de la tête au Hjort.

— Vous tremblez, Vinorkis.

— Monseigneur... comment m'y prendre pour vous dire cela ? J'ai une terrible confession à vous faire...

Sleet ouvrit les yeux et lui lança un regard noir. Valentin lui fit signe de rester calme.

— Monseigneur... commença Vinorkis, mais la voix lui manqua.

Il reprit :

— Monseigneur, à Pidruud un homme est venu me voir et m'a dit : « Il y a un étranger, grand, aux cheveux blonds, dans une certaine auberge, et nous croyons qu'il a commis des crimes monstrueux. » Et cet homme me proposait une pleine bourse de couronnes si j'acceptais de surveiller étroitement l'étranger blond, de le suivre partout où il irait et de rapporter ses faits et gestes aux procureurs impériaux à intervalles réguliers.

— Un espion ! éructa Sleet, portant la main à son poignard.

— Qui était l'homme qui vous a engagé ? demanda Valentin d'un ton paisible.

— D'après la manière dont il était vêtu, répondit le Hjort en secouant la tête, c'était quelqu'un au service du Coronal. Il ne m'a pas dit son nom.

— Et vous avez fait ces rapports ? demanda Valentin.

— Oui, monseigneur, murmura Vinorkis, les yeux baissés.

Dans chaque ville. Après quelque temps, j'ai eu de la peine à croire que vous puissiez être le criminel qu'on m'avait décrit, car vous aviez l'air doux et bon, mais j'avais accepté leur argent et à chaque nouveau rapport j'en recevais d'autre...

— Laissez-moi le tuer tout de suite, grommela Sleet d'une voix rauque.

— Il n'est pas question de le tuer, dit Valentin. Ni maintenant ni plus tard.

— Il est dangereux, monseigneur !

— Plus maintenant.

— Je n'ai jamais eu confiance en lui, dit Sleet. Pas plus que Carabella ou Deliamber. Mais pas uniquement parce qu'il était un Hjort. Il avait des manières cauteleuses et quelque chose de sournois et de fuyant. Toutes ces questions qu'il posait, toujours à essayer de nous tirer les vers du nez...

— Je vous demande pardon, fit Vinorkis. Je n'avais pas la moindre idée de l'identité de l'homme que je trahissais, monseigneur.

— Vous croyez cela ? rugit Sleet.

— Oui, répondit Valentin. Pourquoi pas ? Il ne savait pas plus qui j'étais... que je ne le savais moi-même. On lui a demandé de suivre un homme blond et d'apporter des renseignements au gouvernement. Où est le mal ? Il servait son Coronal, ou croyait le servir. Ton poignard ne doit pas être le salaire de sa loyauté, Sleet.

— Vous êtes parfois naïf, monseigneur, dit Sleet.

— Tu as peut-être raison. Mais pas cette fois. Nous avons beaucoup à gagner en pardonnant à Vinorkis et absolument rien en le tuant.

Se tournant vers le Hjort, Valentin lui dit :

— Je vous accorde mon pardon, Vinorkis. Je vous demande seulement de vous montrer aussi loyal envers le véritable Coronal que vous l'avez été envers le faux.

— Je vous en fais le serment, monseigneur.

— Parfait. Allez prendre un peu de repos maintenant et soyez sans crainte.

Vinorkis fit le symbole de la constellation et se retira, allant s'installer au milieu du compartiment entre deux Skandars.

— C'est bien imprudent, monseigneur, dit Sleet. Et s'il continue à vous espionner ?

— Dans cette jungle ? A qui enverrait-il ses messages ?

— Et quand nous quitterons la jungle ?

— Je pense que l'on peut lui faire confiance, répondit Valentin. Je sais que sa confession peut n'avoir été que double jeu de sa part, destiné à endormir nos soupçons. Je ne suis pas aussi naïf que tu l'imagines, Sleet. Je te charge de le tenir à l'œil dès que nous retrouverons la civilisation... on ne sait jamais.

Mais je pense que tu t'apercevras que son repentir est sincère.

Et à mon service, il pourrait se montrer fort utile.

— Utile, monseigneur ?

— Un espion peut nous mener à d'autres espions. Et il y aura d'autres espions, Sleet. Peut-être demanderons-nous à Vinorkis de maintenir ses contacts avec les agents impériaux, hein ?

— Je vois ce que vous voulez dire, monseigneur, fit Sleet avec un clin d'œil complice.

Valentin lui sourit et ils se turent.

Oui, se dit Valentin, l'horreur et le remords de Vinorkis étaient sincères. Et ils lui avaient appris bien des choses qu'il désirait savoir ; car si le Coronal avait consenti à déboursier de fortes sommes pour faire suivre un saltimbanque insignifiant de Pidruid à Ilirivoyne, dans quelle mesure ce saltimbanque pouvait-il réellement être insignifiant ? Valentin sentit un étrange picotement lui parcourir la peau. Plus que tout le reste, la confession de Vinorkis était la confirmation de tout ce que Valentin avait découvert à propos de lui-même. Nul doute que, si la technique utilisée pour le dépouiller de son corps était nouvelle et relativement peu éprouvée, les conspirateurs n'aient eu aucune certitude quant à la permanence de l'effacement du passé et qu'ils n'aient répugné à laisser le Coronal proscrit errer par monts et par vaux en liberté et sans surveillance. Ils l'avaient donc fait accompagner d'un espion et il y en avait probablement d'autres rôdant à proximité. Et la menace planait de rapides mesures préventives si l'usurpateur apprenait que Valentin commençait à retrouver la mémoire. Il se demanda avec quelle attention les forces impériales le surveillaient et à quel moment de son voyage vers Alhanroel elles choisiraient de l'intercepter.

Et la roulotte avançait dans la nuit noire. Deliamber et Lisamon Hultin conféraient interminablement avec Zalzan Kavol sur l'itinéraire à suivre. La seconde agglomération métamorphe d'importance,

Avendroyne, était située quelque part au sud-est d'Iirivoyne, dans un défilé entre deux hautes montagnes, et il semblait probable que la route qu'ils suivaient allait les y mener. Foncer tête baissée dans une autre ville métamorphe ne semblait, naturellement, guère prudent. La nouvelle de la libération du prisonnier et de la fuite de la roulotte avait déjà dû se répandre. Et pourtant, il y avait encore plus grand péril à tenter de repartir en direction de la Fontaine de Piurifayne.

Valentin, que le sommeil fuyait, repassa une centaine de fois dans son esprit la pantomime métamorphe. Certes, cela avait une qualité onirique, mais aucun rêve n'avait cette immédiateté.

Il avait été assez près pour toucher son sosie métamorphe; il avait vu, sans que le doute soit permis, les changements de traits, le passage du blond au brun, et du brun au blond. Les Métamorphes connaissaient la vérité, beaucoup mieux que lui-même. Etaient-ils capables de lire dans les âmes, comme le faisait parfois Deliamber ? Et qu'avaient-ils ressenti en sachant qu'ils avaient parmi eux un Coronal déchu ? Aucune crainte, assurément : les Coronals ne représentaient rien pour eux, tout au plus des symboles de leur propre défaite des milliers d'années plus tôt. Il avait dû leur paraître follement drôle de voir un successeur de lord Stiamot lancer des massues pour leur festival et les amuser avec des tours et des danses ridicules, loin des splendeurs du Mont du Château, un Coronal dans la boue de leur village de bois. Que tout cela est étrange, se dit-il. Que tout cela ressemble à un rêve...

15

A l'approche de l'aube, d'énormes montagnes aux sommets arrondis commencèrent à devenir visibles, séparées par un défilé. Avendroyne ne devait pas être loin. Zalzan Kavol, avec une déférence dont il n'avait jamais fait montre jusqu'alors, vint à l'arrière pour consulter Valentin sur la stratégie à adopter.

Rester cachés dans les bois toute la journée et attendre la tombée de la nuit pour essayer de traverser Avendroyne ? Ou bien tenter de forcer le passage de jour ?

Valentin n'avait plus l'habitude du commandement. Il réfléchit quelques instants, essayant de se donner un air avisé et clairvoyant.

— Si nous avançons de jour, dit-il finalement, nous nous ferons

remarquer. D'autre part, si nous perdons toute la journée à rester cachés ici, nous leur laissons plus de temps pour nous tendre des pièges.

— Ce soir, fit remarquer Sleet, est encore un soir de fête à Ilirivoyne, et il en est probablement de même ici. Nous pourrions essayer de nous faufiler en profitant des réjouissances. Mais pendant la journée nous n'avons aucune chance.

— Je suis d'accord avec lui, dit Lisamon Hultin.

— Carabella ? demanda Valentin en tournant la tête.

— Si nous attendons, nous laissons à ceux d'Ilirivoyne le temps de nous rattraper. A mon avis, il faut continuer.

— Deliamber?

Le Vroon mit délicatement en contact l'extrémité de ses tentacules.

— En avant. Dépassons Avendroyne et obliquons en direction de Verf. Il y aura sûrement à partir d'Avendroyne une seconde route menant à la Fontaine.

— Oui, dit Valentin.

Il se tourna vers Zalzan Kavol.

— Je partage l'avis de Deliamber et Carabella. Quelle est votre opinion?

— Ce que je voudrais, répondit le Skandar, le visage sombre, c'est que le sorcier fasse voler cette roulotte et qu'elle nous transporte pendant la nuit jusqu'à Ni-moya. A défaut de cela, je propose de continuer sans perdre de temps.

— Ainsi ferons-nous, dit Valentin, comme s'il avait pris la décision tout seul. Et quand nous approcherons d'Avendroyne, nous enverrons des éclaireurs pour trouver une route qui contourne la ville.

Ils poursuivirent leur chemin, redoublant d'attention alors que l'aube commençait à poindre. La pluie tombait toujours par intermittence, mais lorsqu'elle reprit, il ne s'agissait plus d'un petit crachin, mais d'une averse presque tropicale dont les grosses gouttes s'écrasaient avec un bruit fracassant sur le toit de la roulotte. Pour Valentin, cette pluie était la bienvenue : peut-être obligerait-elle les Métamorphes à

rester à l'abri pendant leur traversée de la ville. Ils approchaient des faubourgs, maintenant, et des huttes en osier se disséminaient au bord de la route qui bifurquait de plus en plus souvent.

Deliamber

devinait

la

bonne

direction

à

chaque

embranchement jusqu'à ce que finalement ils aient acquis la certitude d'être à proximité d'Avendroyne. Lisamon Hultin et Sleet partirent en éclaireurs et revinrent une heure plus tard, porteurs de bonnes nouvelles : l'une des deux routes qui s'ouvraient devant eux menait au cœur d'Avendroyne où les préparatifs du festival battaient leur plein, et l'autre obliquait vers le nord-est, contournant toute la ville et traversant une zone de cultures sur les pentes de la montagne.

Ils prirent la route du nord-est et dépassèrent sans encombre la région d'Avendroyne.

En fin d'après-midi, ils sortirent du défilé et s'engagèrent dans une vaste plaine couverte de forêts, battue par la pluie et sombre, qui marquait la limite orientale du territoire métamorphe. Zalzan Kavol conduisait la roulotte avec une sorte d'acharnement, ne faisant halte que lorsque Shanamir insistait pour que les montures prennent un peu de repos et de fourrage.

Elles avaient beau être virtuellement infatigables et d'origine synthétique, elles n'en étaient pas moins vivantes et avaient besoin, de temps à autre, de se reposer. Le Skandar cédait à contrecœur; il semblait possédé par une nécessité désespérée de mettre la plus grande distance possible entre Piurifayne et lui.

À l'heure du crépuscule, alors qu'ils traversaient un terrain raboteux et accidenté, les ennuis commencèrent soudain.

Valentin voyageait dans le compartiment central en compagnie de

Deliamber et de Carabella ; la plupart des autres dormaient, et Heitrag Kavol et Gibor Haern occupaient le siège du conducteur. De l'avant leur parvint un long craquement sinistre et le bruit retentissant d'un écroulement, et quelques secondes plus tard, la roulotte s'arrêtait en cahotant.

— Un arbre abattu par la tempête! cria Heitrag Kavol. La route est bloquée devant nous!

Zalzan Kavol se répandit en jurons et tira sur la manche de Lisamon Hultin pour la réveiller. Devant la roulotte, Valentin ne voyait qu'une masse verte, toute la cime de quelque géant de la forêt qui obstruait la route. Cela risquait de prendre des heures, voire des jours pour la dégager. Les Skandars, épaulant leurs lanceurs d'énergie, sortirent pour constater les dégâts. Valentin les suivit. La nuit tombait rapidement. Le vent soufflait par rafales qui leur projetaient presque horizontalement la pluie sur le visage.

— Mettons-nous au travail, grommela Zalzan Kavol en secouant la tête de contrariété. Thelkar! Tu commences à couper à partir d'ici! Rovorn! Tu t'occupes des grosses branches latérales! Erfon...

— Il serait peut-être plus rapide, suggéra Valentin, de faire demi-tour et de se mettre à la recherche d'un autre embranchement de la route.

La suggestion laissa Zalzan Kavol tout pantois, comme si, en cent ans de vie, le Skandar n'eût pas été capable de concevoir cette idée. Il la rumina pendant un moment.

— Oui, fit-il finalement. Il y a du vrai là-dedans. Si nous...

Et un second arbre, encore plus imposant que le premier, s'abattit à cent mètres derrière eux. La roulotte était prise au piège.

Valentin fut le premier à comprendre ce qui devait être en train de se passer.

— Tout le monde dans la roulotte ! C'est une embuscade ! Il se précipita vers la porte restée ouverte. Trop tard. De la forêt qui s'assombrissait, jaillit un flot de Métamorphes, une vingtaine ou plus, qui surgirent silencieusement au milieu d'eux. Zalzan Kavol laissa échapper un terrible cri de rage et ouvrit le feu avec son lanceur d'énergie ; la langue de feu projetait une étrange lueur lavande sur le bas-côté de la route et deux Métamorphes tombèrent, le corps hideusement calciné.

Mais au même instant, Heitrag Kavol émit un gargouillement étranglé et s'écroula, une lame lui ayant transpercé le cou, et Thelkar tomba aussi, les mains crispées sur un autre poignard fiché dans sa poitrine.

Soudain l'arrière de la roulotte s'enflamma. Ceux qui étaient à l'intérieur sortirent en se bousculant, Lisamon Hultin ouvrant la marche en brandissant son sabre à vibrations. Valentin se trouva attaqué par un Métamorphe ayant revêtu son propre visage. Il repoussa la créature d'un coup de pied, pivota sur ses talons et en pourfendit un second à l'aide du couteau qui était sa seule arme. Qu'il était étrange de blesser quelqu'un. Avec une singulière fascination, il observa le liquide bronze qui commençait à couler. Mais le Métamorphe Valentin revint à l'attaque et lança ses griffes en avant, cherchant les yeux.

Valentin esquiva, se retourna et porta un coup de couteau. La lame s'enfonça profondément et le Métamorphe recula en titubant, se tenant la poitrine. Valentin se mit à trembler, mais cela ne dura qu'un instant. Il se tourna pour affronter le suivant.

Le fait de se battre et de tuer était une expérience nouvelle pour lui, qui lui serrait le cœur. Mais faire preuve de clémence maintenant équivalait à s'exposer à une mort rapide. Il frappait d'estoc et de taille. Il entendit, venant de derrière lui, la voix de Carabella qui lui demandait :

— Comment t'en sors-tu ?

— Je... tiens... bon... grogna-t-il en réponse.

Zalzan Kavol, voyant sa superbe roulotte en feu, saisit en hurlant un Métamorphe par la taille et le précipita dans le brasier ; deux autres se ruèrent sur lui, mais un autre Skandar les arrêta au passage et les cassa comme des fétus de paille avec ses deux paires de mains. Dans cette furieuse mêlée, Valentin aperçut Carabella luttant corps à corps avec un Métamorphe et le plaquant au sol grâce à la puissance des muscles de ses avant-bras que des années de jonglerie avaient développés. Et Sleet, féroce vindictif, en écrasait un autre à coups de botte avec une joie sauvage. Mais la roulotte était la proie des flammes. La roulotte brûlait. Les bois étaient remplis de Métamorphes, la nuit tombait rapidement, il pleuvait à verse, et la roulotte brûlait.

Comme la chaleur du feu augmentait, le centre de la bataille se déplaça du bas-côté à la forêt, et la confusion atteignit son comble, car

dans l'obscurité il était difficile de distinguer les amis des ennemis. Les perpétuels changements de formes des Métamorphes ne faisaient que compliquer les choses, bien que dans la frénésie du combat ils fussent incapables de conserver longtemps leur nouvelle apparence, et ce qui semblait être Sleet, Shanariir ou Zalzan Kavol reprenait rapidement sa forme première...

Valentin se battait avec sauvagerie. Il était ruisselant de sa propre sueur et du sang des Métamorphes, et son cœur lui martelait douloureusement la poitrine à cause de sa débauche d'efforts. Essoufflé, haletant, sans un instant de tranquillité, il se frayait un chemin à travers les rangs ennemis avec une ardeur qui l'étonnait lui-même, sans jamais s'arrêter pour prendre une seconde de repos. De taille et d'estoc. D'estoc et de taille. Les Métamorphes n'avaient que des armes primitives, et bien qu'ils aient été des douzaines, leurs rangs s'éclaircissaient rapidement. Lisamon Hultin faisait un carnage avec son sabre à vibrations qu'elle brandissait en le tenant à deux mains, élaguant les arbres autant qu'elle sectionnait les membres des Métamorphes. Les Skandars survivants, tirant furieusement tout autour d'eux, avaient mis le feu à une demi-douzaine d'arbres et jonché le sol de corps de Métamorphes. Sleet estropiait et massacrait à tour de bras comme s'il s'imaginait pouvoir en quelques folles minutes se venger de toute la douleur qu'il avait éprouvée et dont il rendait les Métamorphes responsables. Khun et Vinorkis se battaient également en déployant une énergie farouche. Et aussi brusquement qu'elle avait commencé, l'embuscade fut terminée.

A la lumière des arbres en flammes, Valentin voyait le sol

couvert de Métamorphes. Deux Skandars morts gisaient parmi eux. Lisamon Hultin avait une blessure sanglante mais peu profonde à une cuisse ; Sleet avait eu la moitié de son pourpoint arrachée et avait reçu plusieurs estafilades superficielles ; Shanamir avait des marques de griffes qui lui traversaient la joue ; Valentin, lui aussi, ne souffrait que de légères égratignures et la fatigue lui alourdissait les bras, mais *il* n'était pas blessé. Deliamber... tiens, où était passé Deliamber ? Nulle part il n'y avait trace du Vroon. Valentin se tourna vers Carabella et lui demanda d'une voix où perçait l'angoisse :

— Le Vroon est-il resté dans la roulotte ?

— J'ai cru que nous étions tous sortis quand elle s'est enflammée.

Valentin fronça les sourcils. Les seuls bruits qui troublaient le silence

de la forêt étaient les sifflements et les craquements du feu et le crépitemment régulier et moqueur de la pluie.

— Deliamber ! appela Valentin. Deliamber, où êtes-vous ?

— Ici, répondit une voix aiguë venant d'en haut.

Valentin leva les yeux et vit le magicien juché sur une énorme branche, à cinq mètres au-dessus du sol.

— La guerre n'est pas un art dans lequel j'excelle, expliqua le Vroon d'un ton imperturbable.

Puis il se suspendit à sa branche et se laissa tomber dans les bras de Lisamon Hultin,

— Que faisons-nous, maintenant ? demanda Carabella.

Valentin réalisa que c'était à lui qu'elle posait la question.

C'était lui qui commandait. Zalzan Kavol, agenouillé près des corps de ses frères, semblait pétrifié par leur mort et par la perte de sa précieuse roulotte.

— Nous n'avons pas le choix, dit Valentin. Il nous faut couper à travers la forêt. Si nous essayons de suivre la route principale, nous allons rencontrer d'autres Métamorphes.

Shanamir, où en sont les montures ?

— Mortes, répondit le garçon, avec des sanglots dans la voix. Toutes. Les Métamorphes...

— Eh bien, nous irons à pied. La marche sous la pluie risque d'être longue et pénible. Deliamber, à quelle distance croyez-vous que nous soyons de la Steiche ?

— A quelques jours de marche, je présume. Mais nous n'avons aucune notion de la direction à prendre.

— Suivons la pente du terrain, proposa Sleet. La rivière ne peut pas être plus haut que nous. Si nous continuons à nous diriger vers l'est, nous ne pouvons la manquer.

— A moins qu'une montagne ne se dresse sur notre chemin, fit remarquer Deliamber.

— Nous trouverons cette rivière, dit Valentin d’une voix ferme. La Steiche se jette dans le Zimr à Ni-moya, c’est bien cela ?

— Oui, répondit Deliamber, mais son cours est impétueux.

— C’est un risque à courir. Je suppose qu’un radeau sera ce qu’il y a de plus rapide à construire. Allons-y. Si nous restons ici plus longtemps, ils vont lancer une nouvelle attaque.

Il n’y avait rien à récupérer dans la roulotte, ni vêtements, ni nourriture, ni objets personnels, ni leur matériel de jonglerie

– tout avait brûlé, ils avaient tout perdu, sauf ce qu’ils avaient sur eux lorsqu’ils étaient sortis à la rencontre de leurs assaillants. Pour Valentin, la perte n’était pas grave, mais pour certains des autres, les Skandars en particulier, elle était considérable. La roulotte avait longtemps été leur foyer.

Il fut difficile d’arracher Zalzan Kavol de sa place. Il était prostré et paraissait incapable d’abandonner les corps de ses frères et la carcasse encore fumante de sa roulotte. Avec douceur, Valentin le força à se relever.

— Quelques-uns des Métamorphes, dit-il, avaient fort bien pu sortir vivants de la bataille et pouvaient bientôt revenir avec des renforts ; il était périlleux de rester ici.

Ils creusèrent rapidement des tombes peu profondes dans le sol meuble de la forêt et y ensevelirent Thelkar et Heitrag Kavol.

Après quoi, sous une pluie battante et à la nuit tombante, ils se mirent en route en espérant que la direction qu’ils suivaient était celle de l’est.

Ils marchèrent pendant plus d’une heure, jusqu’à ce que l’obscurité devienne trop profonde pour distinguer quoi que ce fût. Ils s’entassèrent misérablement pour la nuit, dégoulinants de pluie, se serrant les uns contre les autres en attendant l’aube.

Dès potron-minet, ils se levèrent, raides et frigorifiés, et commencèrent à se frayer un chemin à travers l’enchevêtrement de la végétation. La pluie avait enfin cessé. La forêt commençait à s’éclaircir et ils ne rencontraient plus guère d’obstacles, excepté, de temps à autre, un cours d’eau rapide qu’il leur fallait traverser précautionneusement à gué. Lors d’un de ces passages, Carabella perdit l’équilibre et fut repêchée par Lisamon Hultin ; à un autre, ce

fut Shanamir qui fut emporté par le courant et Khun qui le retira de l'eau. Ils marchèrent jusqu'à midi, puis firent halte pendant une ou deux heures, déjeunant avec frugalité de racines crues et de baies. Puis ils reprirent leur route jusqu'à la tombée de la nuit.

Et ils vécurent pendant deux autres jours de la même façon.

Le troisième jour, ils arrivèrent devant un groupe de dwikkas, huit arbres gigantesques et trapus dont les monstrueux fruits renflés pendaient aux branches.

— De la nourriture ! hurla Zalzan Kavol.

— De la nourriture sacrée pour les frères de la forêt, lui dit Lisamon Hultin. Faites attention !

Le Skandar affamé était pourtant sur le point de couper la tige d'un des énormes fruits quand Valentin fit sèchement :

— Non ! Je vous l'interdis !

Zalzan Kavol le fixa d'un air incrédule. Pendant un instant, ses vieilles habitudes de commandement s'affirmèrent et il regarda Valentin comme s'il était prêt à le frapper. Mais il réussit à se contrôler.

— Regardez, dit Valentin.

Des frères de la forêt sortaient de derrière chaque arbre. Ils étaient armés de leurs sarbacanes. Voyant les fragiles créatures simiesques les encercler, Valentin, accablé de fatigue, en vint presque à souhaiter qu'ils en finissent vite. Mais cela ne dura qu'un moment. Il reprit ses esprits et s'adressa à Lisamon Hultin.

— Demandez-leur s'ils peuvent nous procurer de la nourriture et des guides jusqu'à la Steiche. S'ils demandent à être payés, nous pourrons jongler pour eux avec des pierres ou des morceaux de fruits, je suppose.

La guerrière, qui mesurait le double des frères de la forêt, s'avança au milieu d'eux et parla un long moment. Quand elle revint, elle souriait.

— Ils sont au courant que nous sommes ceux qui ont libéré leurs frères à Ilirivoyne !

— Alors nous sommes sauvés ! s'écria Shanamir.

— Les nouvelles vont vite dans cette forêt, dit Valentin.

— Nous sommes leurs hôtes, reprit Lisamon Hultin. Ils vont nous nourrir et nous guider.

Ce soir-là, les voyageurs firent un repas plantureux, avec des fruits du dwikka et autres délices de la forêt et, pour la première fois depuis l'embuscade, des rires s'élevèrent parmi eux. Après le dîner, les frères de la forêt exécutèrent une danse en leur honneur, des sortes de cabrioles simiesques et, pour ne pas demeurer en reste, Sleet, Carabella et Valentin exécutèrent un numéro de jonglerie impromptu en utilisant des objets ramassés dans la forêt. Après quoi, Valentin dormit d'un sommeil profond et réparateur. Il rêva qu'il était capable de voler et il se vit prendre son essor et s'élever jusqu'au sommet du Mont du Château.

Le lendemain matin, un groupe de frères de la forêt jacasseurs les conduisit jusqu'à la Steiche, à trois heures de marche des dwikkas, où ils leur souhaitèrent bon voyage avec force gazouillements.

A la vue de la rivière, ils se sentirent tout dégrisés. Elle était large, même si elle était loin d'atteindre les dimensions imposantes du Zimr, et coulait vers le nord à une vitesse stupéfiante, avec une telle force qu'elle s'était creusé un lit profond bordé en de nombreux endroits par de hautes parois rocheuses. Çà et là d'affreux écueils apparaissaient à fleur d'eau et, en aval, Valentin distinguait les tourbillons blanchâtres des rapides.

La construction des radeaux leur prit une journée et demie.

Ils abattirent les jeunes arbres élancés qui poussaient près de la berge, les ébranchèrent et les dégauchirent à l'aide de leurs poignards et de pierres tranchantes, et les assemblèrent avec des lianes. Le résultat manquait certes d'élégance, mais les radeaux, bien que rudimentaires, inspiraient relativement confiance. Il y en avait trois en tout – un pour les quatre Skandars, un pour Khun, Vinorkis, Lisamon Hultin et Sleet, et le dernier occupé par Valentin, Carabella, Shanamir et Deliamber.

— Nous serons probablement séparés en descendant la rivière, dit Sleet. Il vaudrait mieux se donner rendez-vous à Ni-moya.

— La Steiche et le Zimr se rencontrent à un endroit appelé Nissimorn, dit Deliamber. Il y a une grande plage de sable.

Donnons-nous rendez-vous à la plage de Nissimorn.

— A la plage de Nissimorn, d'accord, dit Valentin.

Il trancha la corde qui retenait son radeau à la rive et ils furent emportés par le courant.

La première journée s'écoula sans incident ; il y avait des rapides, mais aucun de très dangereux et ils les traversèrent sans difficulté en s'aidant de la gaffe. Carabella se montra très habile à gouverner le radeau et elle le manœuvrait adroitement autour des rares écueils.

Au bout d'un certain temps, les radeaux se séparèrent, celui de Valentin prenant rapidement de l'avance sur les deux autres sous l'action des courants. Le matin venu, il attendit, espérant que les autres le rattraperaient. Mais ne voyant aucun signe d'eux, il décida finalement de repartir.

Et ils continuèrent, se laissant la plupart du temps entraîner par le courant, avec, de temps à autre, des moments d'anxiété lorsque l'eau blanchissait devant eux. L'après-midi du second jour, le cours de la rivière commença à devenir plus agité. Le terrain semblait descendre à mesure que le Zimr s'approchait et la rivière suivait cette inclinaison, plongeant par à-coups.

Valentin commençait à craindre de trouver des chutes d'eau en aval. Et ils n'avaient pas de carte, ni aucune notion des dangers qu'ils pouvaient rencontrer ; ils prenaient les choses comme elles venaient. Il n'avait plus qu'à s'en remettre à la chance pour que cette rivière impétueuse les déposât en sécurité à Ni-moya.

Et après ? Descendre le fleuve jusqu'à Piliplok et s'embarquer sur un bateau de pèlerins pour l'Ile du Sommeil, obtenir une entrevue avec la Dame, sa mère, et après ? Et après ? Comment pouvait-il revendiquer le trône du Coronal alors que son visage n'était pas le visage de lord Valentin, le souverain légitime ? De quel droit, en vertu de quelle autorité ?

Cela semblait à Valentin une impossible quête. Il ferait mieux de rester ici dans la forêt, à régner sur sa petite troupe. Eux, au moins, l'acceptaient volontiers pour ce qu'il croyait être ; mais dans ce monde peuplé de milliards d'inconnus, dans ce vaste empire aux cités géantes qui s'étendait au-delà de la ligne de l'horizon, comment, mais comment pourrait-il jamais réussir à convaincre les sceptiques que lui, Valentin le jongleur, était... ?

Non. Toutes ces idées étaient insensées. Jamais encore, depuis qu'il

était apparu, amputé de sa mémoire et de son passé, sur l'escarpement surplombant Pidruïd, il n'avait ressenti le besoin de régner sur les autres ; et s'il en était arrivé à commander sa petite troupe, c'était plus par un don naturel et par la carence de Zalzan Kavol que par désir manifeste de sa part. Et pourtant, c'était lui qui détenait l'autorité, aussi fragile et hésitante fût-elle. Et il en serait ainsi tant qu'ils iraient de l'avant sur Majipoor. Il allait avancer pas à pas et faire ce qui lui paraîtrait juste et approprié, et peut-être la Dame le guiderait-elle, et si le Divin le voulait, il réintégrerait un jour le Château, mais si cela n'entraînait pas dans ses grands desseins, il saurait également l'accepter. Il n'y avait rien à craindre. Les événements allaient sereinement suivre leur cours, comme ils l'avaient fait depuis Pidruïd. Et...

— *Valentin !* hurla Carabella.

D'énormes dents rocheuses semblaient émerger de la rivière. Partout autour d'eux, des blocs de pierre et de monstrueux tourbillons blancs, et juste devant, une terrifiante rupture de pente, un endroit où la Steiche se jetait dans le vide et dégringolait en rugissant une suite de niveaux jusqu'à la vallée, loin en contrebas. Valentin s'agrippa à sa gaffe, mais elle ne pouvait plus lui être d'aucune utilité. Elle se bloqua entre deux écueils et fut arrachée à son étreinte. Quelques instants plus tard, il y eut un affreux craquement alors que le frêle radeau, heurté par des rochers immergés et dévié de sa course, se disloquait. Valentin fut projeté dans le courant glacé et entraîné comme un bouchon. Il réussit pendant quelques secondes à agripper Carabella par le poignet, mais le courant la détacha de lui et, alors qu'il tendait désespérément la main pour la retenir, il fut submergé par le flot tumultueux et attiré vers le fond. Haletant et suffoquant, Valentin se débattit pour sortir la tête de l'eau. Quand il y parvint, le courant l'avait déjà entraîné au loin. Nulle part il n'y avait trace de l'épave du radeau.

— Carabella ? cria-t-il. Shanamir ? Deliamber ? Ohé ! Ohé !

Il hurla jusqu'à ce que sa voix fût cassée, mais le mugissement des rapides couvrait tellement ses cris qu'il pouvait à peine les entendre lui-même. Une affreuse sensation de peine et de perte lui engourdissait l'esprit. Avaient-ils donc tous disparu ? Ses amis, sa bien-aimée Carabella, le madré petit Vroon, ce jeune effronté de Shanamir, tous engloutis en un instant ? Non, non. C'était impensable. C'était une douleur bien plus aiguë que cette histoire, encore irréelle à ses yeux, de Coronal dépossédé de son Château. Quelle importance cela avait-il ? D'un côté, des êtres de chair et de sang et qui lui étaient chers ; de l'autre, rien qu'un titre et le pouvoir. Ballotté par les flots, il ne cessait

de crier leurs noms :

— *Carabella ! Shanamir !*

Valentin s'accrochait aux rochers, essayant de ralentir l'inéluctable chute, mais il se trouvait maintenant au cœur des rapides, secoué et meurtri par le courant et les pierres du lit de la rivière. Etourdi, épuisé, à demi paralysé par la douleur, Valentin abandonna la lutte et se laissa entraîner, tournoyant, montant et descendant comme un ludion. Il ramena ses genoux contre sa poitrine et se couvrit la tête de ses bras, essayant ainsi de réduire la surface de son corps entrant en contact avec les rochers. La force de la rivière était terrifiante. Ainsi voilà la fin, se dit-il, la fin de la grande aventure de Valentin de Majipoor, naguère Coronal, ancien jongleur itinérant, réduit en miettes par les forces impersonnelles et insoucieuses de la nature. Il recommanda son âme à la Dame, qu'il croyait être sa mère, prit une grande gorgée d'air, fit une culbute et s'enfonça, de plus en plus profondément, heurta quelque chose avec une violence terrible, se dit que ce devait être la fin, mais ce n'était pas encore la fin, car il heurta encore quelque chose et le choc sur ses côtes lui causa une douleur atroce, vidant ses poumons de l'air qu'ils contenaient, et il dut perdre conscience pendant quelque temps, car la douleur disparut. Il se retrouva allongé sur une plage de galets, le long d'un bras secondaire de la rivière. Il avait l'impression d'avoir été agité pendant des heures dans un cornet à des géants avant d'être jeté au hasard, comme un objet de rebut, inutile. Tout son corps n'était que souffrance. Dès qu'il respirait, il sentait ses poumons gorgés d'eau. Il tremblait et avait la chair de poule. Et il était seul, sous un ciel vaste et sans nuages, à la lisière de quelque inconnu. La civilisation était devant lui, à une distance indéterminée, et tous ses amis s'étaient peut-être fracassés contre les rochers.

Mais il était vivant. Cela au moins ne faisait aucun doute.

Seul, meurtri, désesparé, accablé de chagrin, perdu... mais vivant. Ainsi l'aventure n'était pas encore terminée. Lentement, avec une peine infinie, Valentin s'arracha au ressac, tituba jusqu'à la berge, s'allongea précautionneusement sur un grand rocher plat, ôta ses vêtements de ses doigts gourds et s'offrit à la chaleur bienfaisante du soleil. Il regardait vers la rivière, espérant voir Carabella arriver à la nage ou Shanamir avec le magicien perché sur l'épaule. Personne. Mais cela ne signifie pas qu'ils sont morts, se dit-il. Peut-être ont-ils été rejetés sur une autre grève. Je vais me reposer un peu ici, décida Valentin, puis je partirai à la recherche des autres et alors, avec ou sans eux, je me remettrai en route, vers Ni-moya, vers Piliplok, vers

l'Île du Sommeil, j'irai de l'avant, toujours de l'avant, jusqu'au Mont du Château ou quoi que ce soit d'autre que le destin me réserve. De l'avant. Toujours de l'avant.

TROISIÈME PARTIE LE LIVRE DE L'ÎLE DU SOMMEIL

Pendant ce qui lui parut durer des mois, voire des années, Valentin resta étendu de tout son long, nu sur une pierre plate et chaude de la plage de galets où la tumultueuse Steiche l'avait déposé. Le grondement de la rivière formait dans ses oreilles un bourdonnement continu, étrangement apaisant. Le soleil l'enveloppait d'un nimbe doré et vapoureux et il se dit que cette caresse allait le guérir de ses meurtrissures, de ses écorchures et de ses contusions, s'il pouvait seulement rester allongé assez longtemps. Il sentait vaguement qu'il aurait dû se lever, s'occuper de trouver un abri et se lancer à la recherche de ses compagnons, mais il parvenait à peine à trouver la force de se retourner. Il savait que cette conduite n'était pas digne d'un Coronal de Majipoor. Une telle indolence pouvait à la rigueur être acceptable de la part de commerçants, de taverniers ou même de jongleurs, mais celui qui avait des prétentions au pouvoir suprême devait s'astreindre à une discipline plus sévère. Alors relève-toi, se dit-il, rhabille-toi et commence à marcher vers le nord en suivant la berge de la rivière jusqu'à ce que tu trouves ceux qui peuvent l'aider à reconquérir ta haute position. Oui, debout, Valentin ! Mais il restait où il était.

Coronal ou non, il avait consumé jusqu'à la dernière parcelle toute l'énergie qu'il y avait en lui lors de son plongeon tumultueux dans les rapides. Dans la position où il était, il avait le sentiment très vif de l'immensité de Majipoor, de ses nombreux milliers de kilomètres de circonférence qui s'étendaient sous son corps, une planète suffisamment vaste pour que vingt milliards d'habitants y vivent sans être à l'étroit, une planète aux villes énormes, avec des parcs, des réserves naturelles, des districts sacrés et des territoires agricoles aux dimensions fabuleuses, et il avait l'impression que s'il prenait la peine de se lever, il lui faudrait parcourir à pied toute cette colossale étendue, pas à pas. Il paraissait plus simple de rester où il était. Quelque chose lui chatouillait le bas du dos, quelque chose de caoutchouteux et d'insistant. Il feignit de ne pas s'en apercevoir.

— Valentin ?

Il n'eut toujours pas de réaction. Le chatouillement recommença. Mais déjà l'idée s'était infiltrée à travers son cerveau engourdi de fatigue que quelqu'un l'avait appelé par son nom et donc que l'un de ses compagnons devait malgré tout avoir survécu. Une joie profonde

l'envahit. Rassemblant le peu d'énergie qu'il lui restait, Valentin leva la tête et vit la petite silhouette aux nombreux tentacules d'Autifon Deliamber debout près de lui. Le magicien vroom se disposait à l'effleurer une troisième fois.

— Vous êtes vivant ! s'écria Valentin.

— Evidemment que je suis vivant. Et vous aussi, plus ou moins.

— Et Carabella ? Et Shanamir ?

— Je ne les ai pas vus.

— C'est bien ce que je craignais, murmura Valentin d'une voix faible.

Il ferma les yeux, baissa la tête, et écrasé de désespoir, il retomba en arrière comme une loque humaine.

— Venez dit Deliamber, un long voyage nous attend.

— Je sais, c'est pour cela que je ne veux pas me lever.

— Etes-vous blessé ?

— Je ne pense pas. Mais je veux me reposer, Deliamber. Me reposer au moins pendant un siècle.

Les tentacules du sorcier palpèrent et tâtèrent le corps de Valentin en une douzaine d'endroits.

— Rien de grave, murmura le Vroom. Une bonne partie de votre corps est en parfait état.

— Une bonne partie ne l'est plus, dit Valentin indistinctement. Et vous ?

— Les Vrooms sont d'excellents nageurs, même les vieux comme moi. Je suis indemne. Nous devrions reprendre la route, Valentin.

— Plus tard.

— Est-ce ainsi qu'un Coronal de Majip...

— Non, le coupa Valentin. Mais un Coronal de Majipoor n'aurait jamais eu à descendre les rapides de la Steiche sur un radeau construit à la va-vite. Un Coronal n'aurait jamais eu à errer dans une jungle

pendant des jours et des jours, dormant sous la pluie et se nourrissant exclusivement de fruits secs et de baies. Un Coronal...

— Un Coronal n'accepterait pas que ses lieutenants le voient dans un tel état d'indolence et d'abattement, l'interrompt sèchement Deliamber. Et en voici justement un qui approche.

Valentin cligna des yeux et se mit sur son séant. Lisamon Hultin arpentait la plage en se dirigeant vers eux. Elle avait l'air un tantinet défaite, avec ses vêtements en lambeaux et son gigantesque corps musculeux parsemé de bleus, mais sa démarche était toujours aussi fringante et c'est de son habituelle voix de stentor qu'elle les héla.

— Ohé ! Etes-vous indemnes ?

— Je pense, répondit Valentin. Avez-vous vu les autres ?

— Carabella et le garçon, à environ un kilomètre et demi en amont.

Il sentit son moral remonter.

— Ils vont bien ?

— Elle, oui, en tout cas.

— Et Shanamir ?

— Il refuse de reprendre conscience. Elle m'a envoyée chercher le sorcier. Je l'ai trouvé plus vite que je ne pensais.

Pouah, quelle rivière ! Ce radeau s'est disloqué si rapidement que c'en était presque drôle !

Valentin tendit la main pour prendre ses vêtements, qu'il trouva encore mouillés, et les reposa sur la pierre avec un haussement d'épaules.

— Il faut aller voir Shanamir tout de suite. Avez-vous des nouvelles de Khun, de Sleet et de Vinorkis ?

— Je ne les ai pas vus. Je me suis retrouvée dans la rivière, et quand j'en suis sortie, j'étais seule.

— Et les Skandars ?

— Aucune trace d'eux.

Puis, se tournant vers Deliamber, elle demanda :

— Où sommes-nous, à votre avis, sorcier ?

— Loin de tout, répondit le Vroon. Mais en tout cas, nous sommes sortis sains et saufs du territoire métamorphe. Allez, conduisez-moi jusqu'au garçon.

Lisamon Hultin hissa Deliamber sur son épaule et remonta la plage à grandes enjambées ; Valentin, portant ses vêtements mouillés sur le bras, clopinait derrière eux. Au bout de quelque temps, ils trouvèrent Carabella et Shanamir installés dans une anse au sable d'un blanc éclatant et bordée de hauts roseaux aux tiges écarlates. Carabella, toute contusionnée et l'air exténué, ne portait qu'une courte jupe de cuir, mais elle ne paraissait pas trop mal en point. Shanamir était allongé, inconscient, la respiration lente, la peau d'une inquiétante teinte sombre.

— Oh, Valentin ! s'écria Carabella, bondissant sur ses pieds et courant à sa rencontre. Je t'ai vu emporté par le courant... et puis... et puis... Oh, j'ai cru ne jamais

te revoir !

Il la serra fort contre lui.

— Et j'ai cru la même chose. J'ai cru t'avoir perdue à jamais, mon amour.

— Tu as été blessé ?

— Rien de grave, répondit-il. Et toi ?

— J'ai été tellement secouée et ballottée que je ne savais plus qui j'étais. Et puis j'ai trouvé un endroit plus calme et j'ai nagé jusqu'à la rive, et Shanamir y était déjà. Mais il était impossible de le réveiller. Et puis Lisamon est sortie des broussailles et elle a dit qu'elle allait essayer de trouver Deliamber, et... Va-t-il reprendre conscience, sorcier ?

— Encore un instant, répondit Deliamber, disposant l'extrémité de ses tentacules sur la poitrine et le front du garçon, comme s'il opérât un transfert d'énergie.

Shanamir grogna et remua faiblement. Il essaya d'ouvrir les yeux, les

referma, les rouvrit. D'une voix pâteuse, il tenta de dire quelque chose, mais Deliamber lui ordonna de se taire, de rester immobile et de laisser l'énergie affluer en lui.

Il n'était pas question pour eux d'essayer de reprendre la route dans l'après-midi. Carabella et Valentin construisirent un abri rudimentaire à l'aide de roseaux, Lisamon Hultin prépara un dîner de fruits crus et de jeunes pousses de pininna, puis ils s'assirent en silence au bord de la rivière, admirant un féérique coucher de soleil, des bandes violettes et or striant le dôme du ciel, des reflets orange et pourpres sur la surface de l'eau, auréolés de nuances vert pâle, rouge satine et cramoisi soyeux, puis les premières traînées de gris et de noir et la prompte tombée de la nuit.

Le lendemain matin, bien qu'encore raides de leur nuit à la belle étoile, ils se sentaient tous capables de repartir. Shanamir ne se ressentait plus de sa faiblesse de la veille : les soins de Deliamber et la résistance naturelle de la jeunesse lui avaient permis de retrouver toute sa vitalité.

Ayant rafistolé leurs vêtements du mieux possible, ils se mirent en route vers le nord, suivant la rive sableuse jusqu'à ce qu'elle disparaisse, puis continuant à travers la forêt de grêles androdragmas et d'alabandinas en fleurs qui flanquait la rivière.

L'air était doux et le soleil jouant à cache-cache à travers le feuillage apportait à la petite troupe errante une chaleur qui était la bienvenue.

Pendant leur troisième heure de marche, Valentin sentit l'odeur d'un feu juste devant lui et huma quelque chose qui ressemblait à s'y méprendre à des effluves de poisson grillé. Il partit en courant, salivant, prêt à acheter, à mendier et, si nécessaire, à voler un peu de ce poisson, car il ne savait plus depuis combien de jours il n'avait pas pris d'aliments cuits. Il se laissa glisser en bas d'un talus en pente raide, et arriva sur des galets, si blancs sous le soleil qu'il en fut aveuglé. Dans la lumière éblouissante, il distingua trois silhouettes penchées sur un feu au bord de l'eau, et quand il mit sa main en visière, il s'aperçut que l'une des silhouettes était un humain trapu, à la peau pâle, à la tignasse d'un blanc stupéfiant, qu'une autre était un être d'un autre monde, aux longues jambes et à la peau bleue, et que la troisième était un Hjort.

— Sleet ! s'écria Valentin. Khun ! Vinorkis !

Il courut vers eux, glissant et trébuchant sur les galets.

Ils le suivirent d'un œil calme dans sa course éperdue, et lorsqu'il arriva près d'eux, Sleet, d'un geste plein de simplicité, lui tendit un morceau de bois sur lequel était embroché un filet de quelque poisson de rivière à chair rose.

— Tu mangeras bien quelque chose, lui proposa aimablement Sleet.

Valentin resta bouche bée.

— Comment êtes-vous arrivés si loin devant nous ? Avec quoi avez-vous allumé ce feu ? Comment avez-vous attrapé les poissons ? Qu'avez-vous...

— Votre poisson va refroidir, l'interrompt Khun. Mangez d'abord, vous poserez des questions après.

Valentin mordit avec voracité dans le poisson – jamais il n'avait mangé quelque chose d'aussi succulent, une chair tendre et juteuse, parfaitement saisie, il était sûr que jamais mets plus délicat n'avait été servi aux festins du Mont du Château – et, se retournant, il fit signe à ses compagnons de descendre le talus.

Mais ils arrivaient déjà, Shanamir bondissant et poussant de grands cris, Carabella filant gracieusement comme une flèche au-dessus des cailloux, Lisamon Hultin, portant toujours Deliamber, martelant le sol de son pas lourd.

— Il y a du poisson pour tout le monde ! proclama Sleet.

Ils en avaient attrapé au moins une douzaine, qui nageaient tristement en rond dans une petite flaque bordée de rochers.

Avec une grande habileté, Khun les sortit de l'eau, les ouvrit et les vida. Sleet les présenta quelques secondes à la flamme et les fit passer aux autres qui les mangèrent gloutonnement.

Sleet expliqua que lorsque leur radeau s'était disloqué, ils s'étaient accrochés à trois troncs d'arbres qui étaient restés assemblés et qu'ils avaient réussi ainsi à traverser les rapides et à se laisser porter loin en aval. Ils se souvenaient vaguement avoir vu la plage sur laquelle Valentin avait été rejeté, mais ils n'avaient pas remarqué sa présence sur la plage lorsqu'ils étaient passés devant et s'étaient laissé entraîner par le courant pendant encore plusieurs kilomètres jusqu'à ce qu'ils aient suffisamment récupéré de leur descente des rapides pour avoir envie d'abandonner leurs troncs d'arbres et de gagner la rive à la nage. C'était Khun qui avait pêché les poissons à main nue ; il avait,

dit Sleet les mains les plus prestes qu'il lui avait jamais été donné de voir et il ferait probablement un jongleur de tout premier ordre. Khun grimaça un sourire – c'était la première fois que Valentin voyait son visage se départir de son expression lugubre.

— Et le feu ? demanda Carabella. Vous l'avez allumé en claquant des doigts, je suppose.

— Nous avons essayé, répondit benoîtement Sleet. Mais l'entreprise s'est avérée trop pénible. Alors nous sommes allés jusqu'au village de pêcheurs, juste derrière le coude de la rivière, et nous avons demandé à leur emprunter du feu.

— Un village de pêcheurs ? fit Valentin, stupéfait.

— Une colonie de Lii qui ignorent à l'évidence que la destinée de leur race est de vendre des saucisses dans les agglomérations occidentales. Ils nous ont offert le gîte pour la nuit et ont accepté de nous transporter cet après-midi jusqu'à Ni-moya pour que nous puissions attendre nos amis à la plage de Nissimorn.

Il sourit.

— Je présume qu'il nous faudra louer une seconde embarcation maintenant.

— Sommes-nous si près de Ni-moya ? demanda Deliamber.

— Deux heures de bateau, d'après ce qu'on m'a dit, jusqu'au confluent des deux cours d'eau.

Le monde parut soudain moins démesuré à Valentin, et les tâches qui l'attendaient moins écrasantes. Avoir enfin fait un vrai repas, savoir qu'il y avait à proximité un village ami et qu'il allait bientôt laisser derrière lui la vie sauvage, tout cela était merveilleusement réconfortant. Une seule chose le tracassait encore : le sort de Zalzan Kavol et de ses trois frères survivants.

Le village Lii était effectivement tout proche – il comptait environ cinq cents âmes, des gens trapus, la tête plate et la peau sombre, dont les trois yeux luisants comme des braises n'exprimaient guère de curiosité à l'égard des voyageurs. Ils vivaient dans de modestes huttes au toit de chaume bâties tout près de la rivière et s'adonnaient dans des jardinets à des cultures variées pour fournir un supplément aux prises que rapportait leur flottille de bateaux de pêche primitifs. Leur dialecte était difficile, mais Sleet semblait capable de communiquer avec eux

et il réussit non seulement à retenir une seconde embarcation, mais encore à acquérir, pour quelques couronnes, des vêtements frais pour Carabella et Lisamon Hultin.

En début d'après-midi, ils embarquèrent pour Ni-moya avec un équipage de quatre Lii taciturnes.

La rivière coulait aussi vite qu'ailleurs, mais il y avait peu de rapides d'importance et les deux bateaux suivaient le courant à bonne allure à travers une campagne de plus en plus peuplée et civilisée. Les rives escarpées des hautes terres faisaient place à de larges plaines alluviales de limon noir et épais, et bientôt ils virent défiler devant eux une succession presque ininterrompue de villages.

Puis la rivière se transforma en un large plan d'eau d'un bleu profond. A cet endroit, le terrain était plat et découvert, et bien que les agglomérations sur les deux rives fussent sans aucun doute des villes de belle taille, peuplées de plusieurs milliers d'habitants, on eût dit de simples hameaux, tellement elles étaient rapetissées par l'immensité de la nature environnante.

Devant eux, il y avait une énorme étendue d'eau qui paraissait s'allonger jusqu'à l'horizon, comme s'il s'agissait de la mer.

— Le Zimr, annonça l'homme de barre de l'embarcation de Valentin. La Steiche se termine ici. La plage de Nissimorn sur la gauche.

Valentin contempla une énorme plage en forme de croissant, bordée d'une dense palmeraie dont les arbres surmontés de leurs pourpres feuilles pennées avaient une inclinaison très prononcée. En approchant de la plage, Valentin découvrit avec stupéfaction un radeau composé de troncs d'arbres grossièrement assemblés et, assis près de lui, quatre silhouettes velues dotées chacune de quatre bras. Les Skandars les attendaient.

2

La descente de la rivière n'avait rien eu d'extraordinaire pour Zalzan Kavol. Son radeau était arrivé aux rapides ; ses frères et lui les avaient traversés en manœuvrant à la gaffe, se faisant un peu secouer, mais rien de bien méchant ; ils s'étaient laissé entraîner par le courant jusqu'à la plage de Nissimorn où ils s'étaient installés, attendant avec une impatience croissante et se demandant ce qui avait pu retarder le

reste de la troupe. Il n'était pas venu à l'esprit du Skandar que les autres radeaux avaient pu se fracasser pendant la descente de la rivière et il n'avait vu aucun des naufragés sur la grève.

— Vous avez eu des ennuis ? demanda-t-il avec ce qui paraissait être une innocence sincère.

— Qualifions-les de mineurs, répondit sèchement Valentin, Mais nous sommes apparemment tous réunis et il sera bon de retrouver un vrai toit pour dormir cette nuit.

Ils reprirent leur voyage et, très vite, ils arrivèrent au confluent de la Steiche et du Zimr, une étendue d'eau si vaste qu'il fut impossible à Valentin de concevoir qu'il ne s'agissait que du point de rencontre de deux cours d'eau. Arrivés à la ville de Nissimorn, sur la rive sud-ouest, ils prirent congé des Lii et s'embarquèrent

sur

le

ferry-boat

qui

allait

les

transporter jusqu'à Ni-moya, la plus grande ville du continent de Zimroel.

Trente millions de citoyens y habitaient. A Ni-moya, le Zimr faisait une grande courbe, orientant brusquement son cours de l'est au sud-est. Là, une prodigieuse mégapole avait pris forme. Elle étendait ses tentacules sur des centaines de kilomètres le long des deux rives du fleuve et en remontant plusieurs des affluents venant du nord.

Valentin et ses compagnons virent d'abord la banlieue sud, des quartiers résidentiels qui laissaient place, tout à fait au sud, à la zone agricole qui s'étendait jusqu'à la vallée de la Steiche. La principale zone urbaine était située sur la rive nord et on ne la voyait qu'indistinctement de prime abord, des rangées de tours blanches au toit plat descendant en terrasses jusqu'au fleuve.

Des douzaines de ferry-boats sillonnaient l'eau à cet endroit, reliant entre elles la myriade de villes qui bordaient le fleuve. La traversée

leur prit plusieurs heures et ce n'est qu'au crépuscule qu'ils virent la ville de Ni-moya proprement dite.

La cité était d'une beauté magique. Elle commençait à se parsemer de lumières au clignotement tentateur sur le fond de vertes collines boisées et de bâtiments d'un blanc immaculé.

Des jetées géantes s'avançaient comme des doigts tendus dans le fleuve et une incroyable profusion de bateaux de toutes dimensions étaient amarrés le long du front de mer. La ville de Pidruïd, qui avait paru si imposante à Valentin au début de sa longue errance, ne soutenait vraiment pas la comparaison avec celle-ci.

Seuls les Skandars, Khun et Deliamber étaient déjà venus à Ni-moya. Deliamber leur parla des merveilles qu'offrait la cité : son Portique Flottant, une galerie marchande d'un kilomètre et demi de long, suspendue au-dessus du sol par des câbles presque invisibles ; son Parc des Animaux Fabuleux, où les spécimens les plus rares de la faune de Majipoor, des créatures dont l'espèce était menacée d'extinction par le développement de la civilisation, vivaient en liberté dans un milieu reproduisant leur habitat naturel ; son Boulevard de Cristal, une artère rutilante aux réflecteurs tournants, une vue grandiose ; son Grand Bazar, vingt-cinq kilomètres carrés d'un dédale de ruelles abritant des milliers de minuscules échoppes sous une ligne continue de toits d'un jaune éblouissant ; son Musée des Mondes, sa Chambre de la Sorcellerie ; son palais ducal, construit à une échelle démesurée et dont on prétendait que seul le Château de lord Valentin le surpassait, et bien d'autres choses encore qui paraissaient à Valentin relever beaucoup plus du mythe et de la chimère que de ce que l'on pouvait découvrir dans une véritable ville. Mais ils ne verraient rien de tout cela.

L'orchestre municipal et ses mille instrumentistes, les restaurants flottants, les oiseaux artificiels aux yeux de pierres précieuses et tout le reste devraient attendre, si ce jour devait jamais arriver, qu'il revienne à Ni-moya revêtu de la robe du Coronal.

Alors que le ferry-boat approchait du débarcadère, Valentin réunit tout le monde et leur dit :

— Le moment est venu pour chacun de choisir sa route.

Mon intention est de m'embarquer d'ici pour Piliplok et d'entreprendre de là-bas le pèlerinage de l'Île. J'ai fort prisé votre compagnie jusqu'à maintenant et j'aimerais la conserver, mais je n'ai

rien d'autre à vous offrir qu'une interminable vie de voyages et l'éventualité d'une mort prématurée. Mes chances de succès sont minces et les obstacles sont considérables.

Quelqu'un d'entre vous veut-il continuer avec moi ?

— Je te suivrai jusqu'au bout du monde ! s'écria Shanamir.

— Moi aussi, dit Sleet, imité par Vinorkis.

— Douterais-tu de moi ? demanda Carabella.

Valentin lui sourit puis tourna la tête vers Deliamber qui dit :

— La légitimité du royaume est en jeu. Comment pourrais-je ne pas suivre le véritable Coronal partout où il lui semblera bon d'aller ?

— Tout cela me déroute, dit Lisamon Hultin, je ne comprends rien à cette histoire de Coronal qui vadrouille loin de son véritable corps. Mais je n'ai pas d'autre emploi, Valentin. Je suis des vôtres.

— Je vous remercie tous, dit Valentin. Et je vous remercierai de nouveau, et de manière plus grandiose, dans la salle des banquets du Mont du Château.

— Et les Skandars ne peuvent-ils vous être d'aucune utilité, monseigneur ? demanda Zalzan Kavol.

Valentin ne s'attendait pas à cela.

— Voulez-vous venir aussi ?

— Notre roulotte est détruite. La mort a frappé notre famille. Tout notre matériel de jonglerie a disparu. Je n'ai aucune vocation de pèlerin, mais je vous suivrai jusqu'à l'Île et au-delà, et mes frères feront de même, si vous nous acceptez.

— Je vous accepte, Zalzan Kavol. S'il existe un poste de jongleur à la cour impériale, il sera pour vous. Je vous le promets !

— Merci, monseigneur, répondit le Skandar d'un ton empreint de gravité.

— Il y a encore un volontaire, dit Khun.

— Vous aussi ? demanda Valentin, surpris.

— Peu m'importe, répondit l'étranger à la mine lugubre, de savoir qui est le monarque de cette planète où j'ai échoué. Par contre, il est important pour moi de me conduire honorablement. Sans vous, je serais maintenant mort à Piurifayne. Je vous dois la vie et je vous aiderai de mon mieux.

— Nous n'avons fait pour vous que ce que tout être civilisé aurait fait pour un autre, répliqua Valentin en secouant la tête.

Vous n'avez aucune dette de reconnaissance à acquitter.

— Je ne vois pas les choses de la même manière reprit Khun. De plus, la vie que j'ai menée jusqu'à ce jour a été frivole et superficielle. J'ai quitté sans raison Kianimot, ma planète natale, pour venir ici où j'ai vécu de manière stupide et failli perdre la vie, alors pourquoi continuer ainsi ? J'épouserai votre cause et la ferai mienne, et peut-être finirai-je par y croire, et si je meurs pour vous faire roi, je ne ferai que payer la dette qui existe entre nous. Avec une mort réussie, je pourrai me racheter aux yeux de l'univers d'une vie ratée. Voulez-vous de moi ?

— De tout cœur, vous êtes le bienvenu, répondit Valentin.

Le ferry-boat fit entendre un long coup de sirène et accosta sans heurt le débarcadère.

Ils passèrent la nuit dans l'hôtel le moins cher qu'ils purent trouver sur le front de mer, un gîte propre mais nu, aux murs blanchis à la chaux et aux baignoires communes. Ils s'offrirent un dîner modeste et plantureux dans une auberge proche.

Valentin demanda à mettre les fonds en commun et nomma Shanamir et Zalzan Kavol trésoriers puisqu'ils semblaient avoir la meilleure appréciation de la valeur et de l'usage de l'argent. Il restait à Valentin la majeure partie de la somme qu'il avait sur lui à Pidruïd et Zalzan Kavol sortit d'une bourse cachée une pile impressionnante de pièces de dix royaux. A eux deux, ils avaient largement de quoi mener tout le monde jusqu'à l'île du Sommeil. Le lendemain matin, ils payèrent leur passage à bord d'un vapeur semblable à celui qui les avait transportés de Khyntor à Verf et ils commencèrent le voyage jusqu'à Piliplok, le grand port situé à l'embouchure du Zimr.

Malgré toute la distance qu'ils avaient déjà parcourue à travers Zimroel, plusieurs milliers de kilomètres les séparaient encore de la côte orientale. Mais sur toute la largeur du Zimr, les bateaux faisaient route rapidement et paisiblement. Bien sûr, le vapeur faisait escale à

chacune des innombrables villes sises en bordure du fleuve, Larnimisculus, Belka et Clarischanz, Flegit, Hiskuret et Centriun, Obliorn Vale, Salvamot et Gourkaine, Semirod et Cerinor, Haunfort Major, Impemond, Orgeliuse, Dambemuir et beaucoup d'autres, une interminable succession d'agglomérations presque indiscernables, chacune avec ses jetées, ses promenades en bordure du fleuve, ses plantations de palmiers et d'alabandinas, ses entrepôts peints de couleurs gaies et ses bazars gigantesques, ses queues de passagers, leurs billets serrés dans la main, avides de monter à bord et impatients de partir dès qu'ils avaient franchi la passerelle. Sleet tailla des massues dans des morceaux de bois dont l'équipage lui avait fait cadeau, et Carabella dénicha quelque part des balles pour jongler. Pendant les repas, les Skandars escamotaient tranquillement de la vaisselle, si bien que la troupe accumulait progressivement tout un matériel de jongleurs et, à partir du troisième jour, ils gagnèrent quelques couronnes en se produisant sur le pont promenade. Maintenant qu'il avait recommencé à jongler, Zalzan Kavol retrouvait peu à peu une partie de son assurance bourrue, bien qu'il parût encore étrangement radouci, abondant avec un luxe de précautions des situations qui auraient auparavant provoqué des explosions de rage.

C'était le pays natal des Skandars, qui avaient vu le jour à Piliplok et débuté en faisant des tournées dans les villes de l'intérieur de cette immense province qui s'étendait jusqu'à Stenwamp et Port Saikforge en bordure du fleuve, à quinze cents kilomètres de la cote. Ce paysage familier les dérida, ce moutonnement de collines fauves et ces petites villes animées aux constructions de bois, et Zalzan Kavol s'étendit sur le début de sa carrière, ses premiers succès et ses très rares échecs, et mentionna une dispute avec un imprésario qui l'avait conduit à chercher fortune à l'autre extrémité de Zimroel. Valentin soupçonna que cela avait dû entraîner quelque violence et peut-

être quelque transgression de la loi, mais il ne posa pas de questions.

Un soir, après force libations, les Skandars allèrent jusqu'à chanter – pour la première fois depuis que Valentin partageait leur vie – une chanson skandar, une complainte lugubre sur un ton mineur, tout en dansant en rond, traînant les pieds, les épaules basses :

Parfois mon cœur soupire ;

D'obscurs pressentiments

Voilent mes yeux de larmes

Où coulent lentement.

La mort et l'affliction,

La mort et l'affliction

Nous suivent pas à pas

Partout où nous allons.

Ils sont loin les sentiers

Où je vagabondais.

Les monts et ruisselets

Du pays bien-aimé.

La mort et l'affliction,

La mort et l'affliction

Nous suivent pas à pas

Partout où nous allons.

Les dragons ont la mer,

Le malheur tient la terre,

Jamais ne reverrai

Mon pays bien-aimé.

La mort et l'affliction,

La mort et l'affliction

Nous suivent pas à pas

Partout où nous allons.

La chanson était d'une monotonie tellement sinistre et les énormes Skandars, se dandinant lourdement en chantant, avaient l'air si ridicule que Carabella et Valentin eurent au début toutes les peines du monde à réprimer une violente envie de rire. Mais dès le second couplet, Valentin se sentit remué par l'émotion sincère qui semblait se

dégager de la complainte : les Skandars avaient réellement connu la mort et l'affliction, et bien qu'ils fussent tout près de leur pays natal, ils avaient passé la majeure partie de leur vie loin de Piliplok.

Valentin se dit qu'il était peut-être effectivement dur et pénible d'être un Skandar sur Majipoor, une créature velue se déplaçant pesamment dans l'air chaud au milieu d'êtres plus légers et à la peau lisse.

L'été touchait maintenant à sa fin, et sur la côte orientale de Zimroel c'était la saison sèche pendant laquelle des vents chauds soufflaient du sud, la végétation entraînait en sommeil et, d'après Zalzan Kavol, les gens s'emportaient facilement et les crimes passionnels étaient monnaie courante. Valentin trouva la région moins intéressante que les jungles de l'intérieur du continent ou la luxuriance de la végétation subtropicale, mais après quelques jours d'observation attentive, il conclut qu'elle n'était pas dépourvue d'une sorte de beauté austère, sobre et sévère, bien éloignée de la folle exubérance de l'Ouest. Malgré tout, c'est avec plaisir et soulagement, après de longs jours passés sur ce fleuve monotone et apparemment interminable, qu'il entendit Zalzan Kavol annoncer que les faubourgs de Piliplok étaient en vue.

3

La ville de Piliplok était à peu près aussi vieille et aussi grande que le port qui lui faisait pendant sur la côte opposée du continent, Pidruïd. Mais la ressemblance s'arrêtait là, car Pidruïd avait été construit sans plan et offrait un capricieux enchevêtrement de rues, d'avenues et de boulevards s'entortillant au petit bonheur les uns autour des autres, alors que Piliplok avait été construite selon un plan tracé avec une précision rigoureuse et presque maniaque.

La ville était bâtie sur un large promontoire situé à l'embouchure du Zimr, sur sa rive droite. Le fleuve atteignait une largeur inconcevable, de l'ordre de cent kilomètres à l'endroit où il se jetait dans la Mer Intérieure, et il charriait le limon et les sédiments accumulés sur les onze mille kilomètres de son cours rapide depuis l'extrême nord-ouest du continent, souillant ainsi l'océan et mêlant aux flots bleu-vert une tache sombre qui, à ce que l'on disait, pouvait être vue jusqu'à plusieurs centaines de kilomètres en mer. Le cap nord de l'embouchure était une falaise crayeuse d'un kilomètre et demi de haut et de plusieurs kilomètres de long qui, même de Piliplok, était visible par temps clair, une muraille d'un blanc éblouissant, miroitant

sous le soleil matinal. Rien là-bas ne pouvait être utilisé pour des installations portuaires, aussi cette zone avait-elle été laissée à l'abandon et convertie en territoire sacré. Des adeptes de la Dame y vivaient dans une réclusion si totale que nul ne les avait importunés depuis plus de cent ans.

Mais Piliplok était une tout autre affaire : onze millions d'habitants dans cette ville qui rayonnait dans toutes les directions à partir de son magnifique port naturel. Une série de rues coupaient ces grands axes et délimitaient les différents quartiers de la ville, les quartiers commerçants au centre, puis des zones réservées aux activités professionnelles et aux loisirs et enfin, à la périphérie, les quartiers résidentiels, eux-mêmes soigneusement cloisonnés en fonction de la situation de fortune et, dans une certaine mesure, de la race. Il y avait à Piliplok une forte concentration de Skandars – Valentin avait l'impression qu'une personne sur trois se promenant sur le front de mer

appartenait au peuple de Zalzan Kavol – et il était quelque peu intimidant de voir déambuler une telle quantité de géants velus à quatre bras. Dans cette ville, vivaient également bon nombre de Su-Suheris, cette race distante et aristocratique, négociants en articles de luxe, étoffes précieuses, bijouterie et artisanat d'art en provenance de toutes les régions de la planète. L'air était vif et sec et, sentant l'incessant vent du sud lui brûler les joues, Valentin commença à comprendre ce que Zalzan Kavol voulait dire lorsqu'il avait parlé de la propension à l'emportement suscitée par ce vent.

— Cela lui arrive-t-il d'arrêter de souffler ? demanda-t-il.

— Le premier jour du printemps, répondit Zalzan Kavol.

Valentin espérait être déjà loin à ce moment-là. Mais ils durent immédiatement faire face à un problème. En compagnie de Zalzan Kavol et de Deliamber, Valentin se rendit sur le quai de Shkunibor à l'extrémité est du port de Piliplok pour s'occuper du transport jusqu'à l'île. Depuis des mois, Valentin s'imaginait dans cette ville et sur ce quai, et il avait acquis à ses yeux un prestige quasi légendaire, avec de vastes perspectives et une architecture majestueuse, aussi ne fut-il pas peu déçu en y arrivant de découvrir que le principal point d'embarquement sur les bateaux de pèlerins était une bâtisse croulante et délabrée, dont la peinture verte s'écaillait sur les murs et les drapeaux lacérés flottaient au gré du vent.

Mais il y avait plus grave encore. Le quai semblait désert.

Après quelques minutes de recherche, Zalzan Kavol trouva un horaire des départs placardé dans un coin sombre du bureau des billets. Les bateaux de pèlerins partaient pour l'Île les premiers du mois – sauf en automne, où les départs étaient beaucoup plus espacés à cause des vents contraires dominants.

Le dernier bateau de la saison avait levé l'ancre une semaine plus tôt. Le prochain partait dans trois mois.

— Trois mois. s'écria Valentin. Mais qu'allons-nous faire à Piliplok pendant trois mois ? Jongler dans les rues ? Mendier ?

Voler ? Relisez cet horaire, Zalzan Kavol !

— Il dira la même chose, déclara le Skandar. J'aime Piliplok par-dessus tout, poursuivit-il en grimaçant, mais je ne tiens guère à y être pendant la saison des vents. Quelle poisse !

— Il n'y a vraiment aucun bateau qui appareille à cette saison ? demanda Valentin.

— Seulement les dragonniers, répondit Zalzan Kavol.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ce sont des navires équipés pour la pêche aux dragons de mer qui se réunissent en troupes pour s'accoupler à cette époque de l'année et sont faciles à tuer. Nombreux sont les dragonniers qui prennent la mer en ce moment. Mais de quelle utilité peuvent-ils nous être ?

— Jusqu'où vont-ils en mer ? demanda Valentin.

— Aussi loin qu'il le faut pour trouver leurs prises. Ils poussent parfois jusqu'à l'archipel de Rodamaunt si les dragons se rassemblent à l'est.

— Où est cet archipel ?

— C'est une longue chaîne d'îles très loin dans la Mer Intérieure, à peu près à mi-chemin de l'Île du Sommeil.

— Elles sont habitées ?

— La population y est dense.

— Bon. Dans ce cas, il y a sûrement des échanges entre les îles. Nous pourrions peut-être, en payant, nous faire accepter comme passagers sur un de ces dragonniers et transporter jusqu'à l'archipel et, de là,

trouver un capitaine, et affréter son navire pour nous emmener dans l'Ile.

— C'est possible, dit Deliamber.

— Il n'y a pas de règlement exigeant de tous les pèlerins qu'ils arrivent sur les bateaux de pèlerins ?

— Pas à ma connaissance, répondit le Vroon.

— Les capitaines des dragonniers ne voudront pas s'embarrasser de passagers, objecta Zalzan Kavol. Jamais ils n'exercent ce genre de commerce.

— Même une poignée de royaux ne pourrait éveiller leur intérêt ?

— Je n'en ai aucune idée, répondit Zalzan Kavol, l'air dubitatif. Leur métier est déjà fort lucratif. Ils peuvent considérer que des passagers risquent de les encombrer ou même de leur porter malheur. De plus, il n'est même pas sûr qu'ils acceptent de nous transporter jusqu'à l'archipel, s'il se trouve cette année au-delà de leur zone de pêche. Et au cas où nous réussirions à atteindre l'archipel, nous ne pouvons pas non plus être sûrs d'y trouver quelqu'un qui acceptera de nous transporter jusqu'à l'Ile.

— Par ailleurs, dit Valentin, tout cela pourrait peut-être s'arranger très facilement. Nous avons de l'argent et je préférerais l'utiliser à persuader des patrons de pêche de nous prendre comme passagers que le dépenser en nourriture et en logement à Piliplok pendant les trois mois à venir. Où peut-on trouver les pêcheurs de dragons ?

Toute une portion du front de mer, cinq à six kilomètres de quais, était réservée à leur usage exclusif et dans le port, on était en train de compléter l'armement de plusieurs douzaines d'énormes navires en bois pour la saison de pêche qui ne faisait que commencer. Les dragonniers étaient tous construits sur le même modèle, que Valentin trouva morbide et sinistre, de lourds bâtiments bombés, à la coque ventrue, aux énormes mâts extravagants et fourchus, avec de terrifiantes figures de proue aux dents proéminentes, et à la poupe terminée par de longues queues en pointe. La plupart étaient décorés tout le long de leurs flancs d'audacieux motifs représentant des yeux écarlate et jaune ou des rangées de dents blanches de carnassiers ; et, très haut au-dessus des ponts, des coupoles hérissées pour les harponneurs, des treuils géants pour les filets et des plates-formes tachées de sang sur lesquelles le dépeçage avait lieu. Il paraissait incongru à Valentin d'utiliser un de ces navires semant la mort pour

gagner le havre de paix et de sainteté qu'était l'Île du Sommeil. Mais il n'avait pas d'autre solution.

Et *même* cette solution commença très vite à devenir problématique. Ils allaient de bateau en bateau, d'appontement en appontement, de forme de radoub en forme de radoub, et partout les patrons de pêche écoutaient leur proposition d'une oreille distraite et leur opposaient un rapide refus. Zalzan Kavol leur servait la plupart du temps de porte-parole, car les patrons étaient en majorité des Skandars et l'on pouvait penser qu'ils accueilleraient avec plus de sympathie la proposition de quelqu'un de leur propre race. Mais en dépit de tous les arguments invoqués, ils demeuraient inflexibles.

— Vous ne feriez que distraire l'équipage, leur dit le premier patron. Vous seriez toujours en train de vous prendre les pieds dans le grément, d'avoir le mal de mer ou des exigences particulières pour le service...

— Nous ne pouvons être affrétés pour le transport de passagers, dit le second. Nos statuts nous l'interdisent.

— L'archipel est au sud de nos parages préférés, déclara le troisième.

— Cela fait bien longtemps que je suis persuadé, dit le quatrième, qu'un dragonnier prenant la mer avec à son bord des étrangers à la corporation est un bateau qui ne reverra jamais, Piliplik. Je préfère ne pas vérifier cette année encore le bien-fondé de cette superstition.

— Les pèlerins ne m'intéressent pas, leur dit le cinquième.

Que la Dame vous transporte dans les airs si elle le veut. Mais vous ne monterez pas à bord de mon bateau.

Le sixième refusa à son tour, ajoutant qu'aucun patron n'était susceptible de les aider. Le septième leur dit la même chose. Le huitième, ayant été averti qu'un groupe de terriens parcourait les quais pour essayer de s'embarquer, n'accepta même pas de les recevoir.

Le neuvième patron, une vieille Skandar grisonnante, à la bouche édentée et à la fourrure pelée, se montra plus amicale que les autres, bien que tout aussi hostile à l'idée de leur faire de la place sur son bateau. Elle alla jusqu'à leur faire une suggestion.

— Sur le quai Prestimion, leur dit-elle, vous trouverez le capitaine Gorzval, le patron du Brangalyn . Gorzval a fait plusieurs voyages

malheureux et tout le monde sait qu'il est à court d'argent. Je l'ai entendu dans une taverne, pas plus tard que l'autre soir, essayer de faire un emprunt pour payer les réparations de sa coque. Il est possible que le revenu supplémentaire apporté par des passagers lui soit bien utile en ce moment.

— Et où se trouve le quai Prestimion ? demanda Zalzan Kavol.

— Tout à fait au bout, derrière Dekkeret et Kinniken, juste à l'ouest du bassin de désarmement.

Une heure plus tard, après avoir jeté un premier coup d'œil au bateau du capitaine Gorzval, Valentin se disait avec tristesse qu'un poste de mouillage situé à proximité du bassin de désarmement était tout à fait indiqué pour le Brangalyn, qui paraissait bon pour la ferraille. C'était un bateau plus petit et plus vieux que les autres que Valentin avait vus, et dans le cours de sa longue histoire, sa coque avait dû être déchirée car, à la suite de sa reconstruction, elle était devenue mal proportionnée, avec des poutres dépareillées et l'air bizarrement de guingois à tribord. Les yeux et les dents peints le long de la ligne de flottaison avaient perdu leur éclat ; la figure de proue était de travers ; les queues en pointe avaient été brisées net à quelque trois mètres de leur base, peut-être par un vigoureux coup de queue d'un dragon furieux ; les mâts, eux aussi, avaient été amputés de quelques vergues. Des hommes d'équipage, l'air mou et abattu, étaient au travail, mais sans grande efficacité, calfatant, lovant des cordages et ravaudant la voilure.

Le capitaine Gorzval lui-même paraissait aussi fatigué et usé que son rafiot. C'était un Skandar, à peine de la taille de Lisamon Hultin – pratiquement un nain pour sa race – affecté de strabisme, avec un moignon à l'endroit où aurait dû se trouver son bras extérieur gauche. Sa fourrure était rêche et emmêlée, il avait les épaules tombantes et tout dans son attitude exprimait la lassitude et le découragement. Mais son visage s'épanouit dès que Zalzan Kavol lui demanda s'il accepterait de prendre des passagers jusqu'à l'archipel de Rodamaunt.

— Combien ?

— Douze. Quatre Skandars, un Hjort, un Vroon, cinq humains et un... un autre.

— Tous des pèlerins, vous m'avez dit.

— Tous des pèlerins.

Gorzval fit négligemment le signe de la Dame et reprit :

— Vous savez qu'il est illégal de prendre des passagers à bord des dragonniers. Mais je dois à la Dame des remerciements pour des faveurs qu'elle m'accorda dans le passé. Je suis prêt à faire une exception pour vous. Vous payez d'avance ?

— Naturellement, répondit Zalzan Kavol.

Valentin cessa de retenir son souffle. Le rafiot était d'une vétusté pitoyable et Gorzval, selon toute probabilité, un navigateur de troisième ordre, poursuivi par la guigne, à moins qu'il ne s'agisse d'incompétence pure et simple, et pourtant il acceptait de les prendre à bord de son bateau, alors que tous les autres en avaient repoussé l'idée.

Gorzval fit connaître son prix et attendit, visiblement tendu, que le marchandage s'engage. Ce qu'il demandait était à peine la moitié de ce qu'ils avaient offert sans succès aux autres patrons de pêche. Zalzan Kavol, sans nul doute par habitude et par fierté, commença à débattre le prix et demanda un abattement de trois royaux. Gorzval, l'air effaré, proposa une réduction d'un royal et demi ; Zalzan Kavol paraissait prêt à rogner encore quelques couronnes sur cette somme, quand Valentin, prenant en pitié l'infortuné patron, s'interposa vivement et dit :

— Marché conclu. Quand levons-nous l'ancre ?

— Dans trois jours, répondit Gorzval.

Il en fallut quatre, en réalité — Gorzval ayant vaguement mentionné des réparations supplémentaires, Valentin s'aperçut qu'il s'agissait en fait de boucher quelques voies d'eau de dimension non négligeable. Il n'avait pu mener à bien cette opération avant d'avoir touché l'argent du passage des pèlerins.

Lisamon Hultin leur apprit que d'après les ragots qui couraient dans les tavernes du port, Gorzval avait essayé d'emprunter de quoi payer les charpentiers en hypothéquant une partie de sa pêche, mais qu'il n'avait pas trouvé preneur. Il avait, dit-elle, une réputation douteuse ; il manquait de jugement, était poursuivi par la malchance et son équipage était composé de tire-au-flanc sous-payés. Une année, il avait complètement raté le rassemblement des dragons de mer et était revenu à vide à Piliplok ; lors d'une autre campagne de pêche, un jeune dragon, pas tout à fait aussi mort qu'il le croyait, lui avait coûté un bras ; et la dernière fois, le Brangalyn avait été heurté par le

travers par un animal furieux et avait failli être envoyé par le fond.

— Nous ferions peut-être mieux, suggéra Lisamon Hultin, d'essayer de gagner l'Ile à la nage.

— Nous allons peut-être lui porter chance, dit Valentin.

— S'il suffisait d'être optimiste pour conquérir le trône, répliqua Sleet en riant, vous auriez réintégré le Château avant le premier jour de l'hiver.

Valentin se mit à rire avec lui. Mais après le désastre de Piurifayne, il espérait ne pas entraîner ses compagnons vers de nouvelles catastrophes à bord de ce bateau pourri. Car, après tout, ils ne le suivaient que parce qu'ils avaient foi en lui, sur la seule preuve de quelques rêves, de sorcellerie et d'une énigmatique mascarade métamorphe. Quel opprobre et quel désespoir pour lui si, dans sa hâte à atteindre l'Ile, il leur causait de nouveaux tourments. Et pourtant Valentin éprouvait une vive sympathie envers le Skandar manchot et dépenaillé. Bien malheureux, peut-être, en tant que patron de pêche, Gorzval ferait un timonier tout à fait acceptable pour un Coronal à qui la fortune avait été si contraire qu'il avait réussi à perdre en une seule nuit son trône, sa mémoire et son identité !

La veille du départ du *Brangalyn*, Vinorkis prit Valentin à part et lui dit d'un ton inquiet :

— Monseigneur, on nous épie.

— Comment savez-vous cela ?

Le Hjort sourit en lissant sa moustache orange.

— Monseigneur, quand on fait un peu d'espionnage, on en retrouve les tics chez les autres. J'ai remarqué un Skandar grisonnant qui flânait sur les quais ces jours-ci et posait des questions aux hommes de Gorzval. Un des charpentiers du bateau m'a dit qu'il s'intéressait aux passagers que Gorzval avait pris et à notre destination.

Valentin se renfrogna.

— J'avais espéré que nous les avions semés dans la jungle !

— Ils ont dû nous retrouver à Ni-moya, monseigneur.

— Alors il nous faudra les dépister de nouveau dans l'archipel, dit

Valentin. Et d'ici là, prendre garde aux autres espions qui se trouveraient sur notre chemin. Je vous remercie, Vinorkis.

— Vous n'avez pas à me remercier, monseigneur. Je n'ai fait que mon devoir.

3 (suite)

Un vent fort soufflait du sud lorsqu'ils appareillèrent le lendemain matin. Vinorkis surveilla attentivement le quai pendant l'embarquement pour repérer le Skandar un peu trop curieux, mais il n'en vit pas trace. Valentin supposa qu'il avait accompli sa tâche et qu'un autre informateur reprendrait ultérieurement la surveillance pour le compte de l'usurpateur.

Ils mirent le cap au sud-est. Les dragonniers avaient l'habitude de louvoyer avec ce vent qui restait constamment contraire jusqu'aux terrains de chasse. Rien de plus fastidieux, mais impossible de faire autrement, car les dragons de mer ne passaient à portée des chasseurs qu'à cette époque de l'année.

Le *Brangalyn* avait un moteur d'appoint, mais pas très puissant, les carburants étant si rares sur Majipoor. Avec une lourdeur non dépourvue d'une certaine majesté, le *Brangalyn* prit le vent de travers et sortit du port de Piliplok pour gagner le large.

La Mer Intérieure, qui séparait l'est de Zimroel de l'ouest d'Alhanroel, était la plus petite des deux mers de Majipoor. Son étendue était loin d'être négligeable — quelque huit mille kilomètres d'un littoral à l'autre — et pourtant ce n'était qu'une simple mare comparativement à la Grande Mer qui occupait la majeure partie de l'autre hémisphère, un océan sur lequel la navigation était impossible, des milliers et des milliers de kilomètres de haute mer. La Mer Intérieure avait une échelle beaucoup plus humaine et, à mi-chemin entre les deux continents, elle était coupée par l'Ile du Sommeil — elle-même suffisamment grande pour être considérée comme un continent sur un autre monde aux proportions moins extraordinaires — et ponctuée de plusieurs chapelets d'îles plus ou moins importantes.

La vie des dragons de mer s'écoulait en d'interminables migrations entre les deux océans. Ils tournaient autour du globe et la circumnavigation leur prenait des années, voire des décennies, personne n'en savait rien. Chaque été, une de ces troupes achevait sa

traversée de la Grande Mer, passait au sud de Narabal et remontait la côte méridionale de Zimroel en direction de Piliplok. Il était interdit de les chasser à cette époque car la troupe abondait en femelles gravides. L'automne venu, les petits étaient nés, la troupe avait atteint les eaux battues par les vents du sud situées entre Piliplok et l'île du Sommeil, et la chasse annuelle pouvait commencer. Les dragonniers quittaient le port de Piliplok en grand nombre.

Petits et adultes devenaient la proie des chasseurs et les survivants repassaient le tropique, longeant la côte sud de l'île du Sommeil, contournant la pointe de la longue péninsule de Stoienzar et se dirigeant vers l'est au-dessous d'Alhanroel et jusqu'à la Grande Mer dans les flots de laquelle ils pourraient s'ébattre sans être inquiétés jusqu'à ce que le moment revienne pour eux de retrouver les parages de Piliplok. De tous les animaux de Majipoor, les dragons de mer étaient de loin les plus gros. A la naissance ils étaient fort petits, pas plus d'un mètre cinquante à deux mètres de long, mais leur croissance se poursuivait pendant toute leur vie, et leur existence était longue, bien que personne n'ait jamais pu la chiffrer avec précision.

Gorzval, qui partageait sa table avec ses passagers et, maintenant qu'il avait laissé ses soucis derrière lui, se révélait d'un naturel très loquace, raffolait d'histoires ayant trait à l'immensité de certains dragons de mer. L'un, qui avait été pris sous le règne de lord Malibor, mesurait cinquante-sept mètres de long ; un autre, sous lord Confalume, soixante-douze mètres, et, à l'époque où Prestimion était Pontife et lord Dekkeret Coronal, on en avait pris un qui faisait neuf mètres de plus.

Mais le champion, d'après Gorzval, était un autre encore, qui était apparu impudemment presque à l'entrée du port de Piliplok et dont des témoins dignes de foi avaient estimé la longueur à quatre-vingt-quinze mètres. Ce monstre, baptisé dragon de lord Kinniken, s'en était sorti indemne parce qu'à ce moment-là toute la flotte de dragonniers avait déjà gagné le large. On prétendait qu'il avait été aperçu en plusieurs occasions par des chasseurs pendant les siècles suivants, la dernière fois remontant à l'année où lord Voriach était devenu Coronal, mais jamais un seul harpon ne l'avait atteint, et chez les chasseurs il avait une funeste réputation.

— Il doit bien mesurer cent cinquante mètres maintenant, dit Gorzval, et je souhaite que l'honneur de le rencontrer quand il sera de retour dans nos eaux revienne à un autre patron que moi.

Valentin avait vu de petits dragons de mer, vidés, salés et séchés, en

vente sur tous les marchés de Zimroel, et en plusieurs occasions il en avait goûté la chair, sombre et ferme, à la saveur piquante. On ne préparait de cette manière que les dragons de moins de trois mètres. Les autres, jusqu'à une quinzaine de mètres de long, étaient dépecés et leur chair était vendue fraîche tout le long de la côte orientale de Zimroel, mais les difficultés de transport en interdisaient la commercialisation loin de la mer. Au-delà de cette longueur, les dragons étaient trop vieux pour être comestibles, mais leur chair était fondue et transformée en huile, qui avait de multiples usages, le pétrole et les autres combustibles fossiles étant si rares sur Majipoor. Les os des dragons de mer de toutes tailles étaient utilisés en architecture, car ils étaient presque aussi résistants que l'acier et il était plus facile de s'en procurer, et les œufs de dragons, que l'on trouvait par centaines de livres dans l'abdomen des femelles adultes, avaient une certaine valeur thérapeutique. La peau de dragon, les ailes de dragon, tout était source de profit et il n'y

avait pas de déchets.

— Tenez, par exemple, voici du lait de dragon, dit Gorzval en tendant à ses hôtes une flasque remplie d'un liquide bleu pâle. A Ni-moya ou à Khyntor, une flasque comme celle-là vaudrait dix couronnes. Allez-y, goûtez.

Lisamon Hultin but une petite gorgée en hésitant et la recracha immédiatement par terre.

— Du lait de dragon ou de la pisse de dragon ? demanda-t-elle.

Le patron lui adressa un sourire glacial.

— A Dulorn, dit-il, ce que vous venez de cracher vous aurait coûté au moins une couronne et vous vous estimeriez heureuse d'en avoir trouvé.

Il poussa la flasque en direction de Sleet qui refusa d'un signe de tête, puis de Valentin. Après avoir marqué un moment d'hésitation, Valentin la porta à ses lèvres.

— C'est amer, fit-il, avec un léger goût de moisi, mais ce n'est pas épouvantable. Pourquoi est-il donc si estimé ?

— C'est un aphrodisiaque ! rugit le Skandar en se tapant sur les cuisses. Il active les humeurs, fouette le sang et prolonge la vie !

Plein de jovialité, il pointa le doigt vers Zalzan Kavol qui, sans y avoir

été invité, avait avalé une grande lampée du breuvage.

— Voyez ! Le Skandar sait ce qui est bon ! Un natif de Piliplok ne se fait pas prier pour en boire !

— Du lait de dragon ? demanda Carabella. Ce sont des mammifères ?

— Des mammifères, oui. Les œufs sont incubés dans le ventre de la mère, et quand les petits sortent, ils sont vivants, de dix à vingt par portée, et il y a des mamelles tout le long du ventre. Cela vous paraît bizarre qu'il y ait du lait de dragon ?

— Pour moi, les dragons sont des reptiles, et les reptiles n'ont pas de lait.

— Considérez les dragons comme des dragons, cela vaudra mieux. Vous voulez goûter ?

— Non, merci, répondit-elle. Mes humeurs n'ont pas besoin d'être activées.

Valentin estimait que les meilleurs moments du voyage étaient les repas qu'ils prenaient dans la cabine du patron. Pour un Skandar, Gorzval était ouvert et accommodant, et la chère était bonne, avec du vin, de la viande et des poissons de différentes espèces, y compris pas mal de chair de dragon de mer. Mais le bateau était délabré et exigu, mal conçu et encore plus mal entretenu, et l'équipage, composé d'une douzaine de Skandars et d'un assortiment de Hjorts et d'humains, n'était guère communicatif et se montrait souvent franchement hostile.

De toute évidence, les chasseurs de dragons constituaient une caste orgueilleuse et fermée, même l'équipage d'un rafioteur comme le *Brangalyn*, et ils s'irritaient de la présence d'étrangers parmi eux pendant qu'ils exerçaient leur industrie.

Seul Gorzval se montrait hospitalier ; mais c'était visiblement par reconnaissance, car sans l'argent de leur passage, son bateau n'eût jamais été en état de prendre la mer.

Ils étaient déjà loin de la terre dans un monde tout d'uniformité, où le bleu pâle de l'océan se fondait dans le bleu pâle du ciel pour faire perdre tout sens de l'espace et de la direction. Ils avaient mis le cap au sud-est et plus ils s'éloignaient de Piliplok, plus le vent devenait chaud, et il était maintenant plus sec et brûlant que jamais.

— Nous appelons ce vent notre message, dit Gorzval, parce qu'il vient tout droit de Suvrael. C'est un petit cadeau du Roi des Rêves, aussi charmant que tous les autres.

La mer était vide : ni îles ni bois flottants, pas le moindre signe de quoi que ce fût, pas même de dragons de mer. Les dragons étaient passés très au large de la côte cette année, comme cela leur arrivait parfois, et ils se chauffaient dans les eaux tropicales, à proximité immédiate de l'archipel. De temps à autre, un gihorna passait très haut dans le ciel, accomplissant sa migration d'automne, qui le menait des îles aux marais du Zimr, lesquels ne se trouvaient pas près du fleuve, mais sur la côte, à quelque huit cents kilomètres au sud de Piliplok. Ces échassiers auraient dû faire des cibles tentantes, mais personne ne les visait. Sans doute une autre tradition de la marine.

Les premiers dragons se manifestèrent dans le courant de la seconde semaine après leur départ de Piliplok. La veille, Gorzval avait prédit leur venue, ayant rêvé qu'ils étaient proches.

— Tous les patrons de pêche voient les dragons en songe, expliqua-t-il. Nos pensées sont à l'unisson avec eux ; nous les sentons approcher de nous. Il y a même une des nôtres, du nom de Guidrag, une femme à qui il manque plusieurs dents, qui les voit en rêve une semaine à l'avance, et parfois plus. Elle se dirige droit sur eux, et ils sont toujours là. Moi, je ne suis pas aussi bon et je ne peux pas faire mieux qu'une journée à l'avance. Mais, de toute façon, personne n'est aussi bon que Guidrag. Je fais de mon mieux. Nous aurons des dragons à la hauteur de l'étrave dans dix à douze heures, cela je vous le garantis.

Valentin n'avait guère confiance dans ce que le patron Skandar pouvait garantir, mais en milieu de matinée la vigie perchée au sommet de son mât se mit à crier : « Dragons en vue ! »

Toute une troupe, une cinquantaine ou plus, s'ébattait juste devant la proue du *Brangalyn*. Les dragons de mer étaient des animaux pansus et disgracieux, d'une largeur égale à celle du *Brangalyn*, au long cou puissant prolongé par une lourde tête triangulaire, à la courte queue terminée en nageoire caudale plate en éventail et à l'épine dorsale saillante qui courait sur toute la longueur de leur dos voûté. Mais leur caractéristique la plus étonnante était leurs ailes... des nageoires, en réalité, car il paraissait inconcevable que des créatures aussi énormes pussent prendre leur vol, mais elles ressemblaient beaucoup plus à des ailes qu'à des nageoires, des ailes de chauves-souris, sombres et membraneuses, aux attaches massives situées sous le cou et qui recouvraient la moitié du corps. La plupart des dragons gardaient

leurs ailes repliées comme des manteaux, mais quelques-uns les étendaient totalement, les déployant en éventail en suivant l'axe des longues nervures d'aspect fragile, et ils couvraient l'eau autour d'eux sur une stupéfiante étendue, les ailes déroulées comme une toile goudronnée.

La plupart des dragons étaient jeunes, mesurant de six à quinze mètres, mais il y avait de nombreux nouveau-nés, de deux mètres de long environ, qui nageaient et barbotaient gaiement ou bien s'accrochaient aux mamelles de leur mère. Au milieu de la troupe flottaient quelques monstres, à demi immergés et somnolents, dont les épines dorsales s'élevaient très haut au-dessus de l'eau, comme la ligne de crête du relief d'une île flottante. Il était difficile d'évaluer leur longueur totale, car ils avaient tendance à garder immergée la partie postérieure du corps, mais leur masse était impressionnante et deux ou trois d'entre eux paraissaient au moins aussi gros que le bateau. Au moment où Gorzval passait devant lui sur le pont, Valentin lui demanda :

— Le dragon de lord Kinniken ne fait pas partie de ceux-là, n'est-ce pas ?

Le patron Skandar étouffa un petit rire indulgent.

— Non, le Kinniken fait au moins trois fois la taille de ceux-là.

— Trois fois ? Plus que cela ! Ceux-là font à peine quarante-

cinq mètres. J'en ai vu des douzaines de plus gros. Vous aussi, l'ami, vous en verrez, et sous peu.

Valentin essaya d'imaginer des dragons faisant trois fois la taille des plus gros qu'il avait sous les yeux. Son esprit s'y refusait. C'était comme s'il essayait de se représenter le Mont du Château dans toute son immensité : c'était tout simplement impossible.

Le dragonnier s'avança et la tuerie commença. L'opération exigeait une coordination parfaite. Des embarcations furent mises à la mer ; debout à l'avant de chacune, un Skandar porteur d'une lance était retenu par une sangle. Les canots se déplaçaient lentement au milieu des jeunes dragons en train de téter. Les victimes étaient réparties dans chaque portée, de manière que la disparition totale de sa progéniture ne donne l'éveil à aucune mère. Les jeunes dragons étaient attachés par la queue aux embarcations, et quand les canots revinrent au dragonnier, on descendit des filets pour hisser les prises.

Ce n'est que lorsque plusieurs douzaines de petits furent ainsi remontés sur le bateau que les chasseurs s'attaquèrent à un plus gros gibier. Les canots furent remontés sur le pont et le harponneur, un gigantesque Skandar à la poitrine traversée d'une longue cicatrice d'un bleu terne à l'endroit où la fourrure était depuis longtemps arrachée, prit sa place dans la coupole.

Sans précipitation, il choisit son arme qu'il engagea dans la catapulte pendant que Gorzval manœuvrait le bateau pour lui offrir le meilleur angle de tir possible. Le harponneur pointa son arme ; les dragons continuaient de se repaître avec insouciance.

Valentin s'aperçut qu'il retenait sa respiration et qu'il serrait très fort la main de Carabella. Puis le trait sombre et luisant fendit l'air.

Il se ficha jusqu'à la hampe dans le lard de l'épaule d'un dragon d'une trentaine de mètres de long, et immédiatement la mer commença à s'agiter. Le dragon blessé fouettait la surface de l'eau avec sa queue et déployait ses ailes qui battaient la mer avec une fureur titanesque, comme si l'animal avait voulu prendre son essor, entraînant le *Brangalyn* à sa suite dans les airs.

Dès ces premières manifestations frénétiques de douleur, les femelles déployèrent leurs ailes à leur tour, rassemblant leur progéniture sous ce bouclier, et commencèrent à s'éloigner en donnant de puissants coups de queue tandis que les plus gros de la troupe, de véritables monstres, se contentaient de disparaître en plongeant, se laissant glisser dans les profondeurs sans presque provoquer de rides à la surface de l'eau. Si bien qu'il ne restait qu'une douzaine de dragons encore jeunes qui sentaient qu'il se passait quelque chose de fâcheux, mais ne savaient pas très bien comment réagir ; ils nageaient en décrivant de larges cercles autour de leur congénère blessé, gardant avec circonspection leurs ailes à demi ouvertes et battant légèrement la surface de l'eau. Pendant ce temps, le harponneur, choisissant toujours ses traits avec une absolue tranquillité, en lança un second, puis un troisième dans sa proie.

— Canots ! cria Gorzval. Filets !

Ce fut le signal du déclenchement d'une curieuse opération.

Les embarcations furent de nouveau mises à la mer et les chasseurs firent force de rames en se dirigeant vers le cercle de dragons excités. Ils lancèrent dans l'eau des sortes de grenades qui explosèrent avec un fracas assourdi, étalant sur la surface de l'eau une couche de teinture

jaune et brillante. Les explosions et, sembla-t-il, la teinture provoquèrent une terreur panique dans les rangs des dragons restants. Ils s'éloignèrent rapidement avec des battements éperdus d'ailes et de queues, et disparurent. Seule la victime restait encore pleine de vigueur, mais solidement accrochée. Elle nageait vers le nord, mais il lui fallait remorquer toute la masse du *Brangalyn* et ce violent effort l'affaiblissait visiblement de minute en minute. Les marins tentaient à l'aide de leurs grenades, de forcer le dragon à se rapprocher du bateau ; pendant ce temps, les hommes chargés du maniement des filets mettaient à l'eau un colossal réseau à larges mailles qui, actionné par un mécanisme invisible, s'ouvrit et s'étala sur l'eau puis se referma quand le dragon se fut empêtré dans ses mailles.

— Treuils ! hurla Gorzval, et le filet s'éleva.

Le dragon restait suspendu dans le vide. A cause de son poids énorme, le dragonnier donnait de la bande de manière inquiétante. Tout là-haut, dans sa coupole, le harponneur s'apprêtait à donner le coup de grâce. Il saisit la catapulte de ses quatre mains et tira. Il poussa un grondement féroce au moment où il décochait son trait, auquel répondit un instant plus tard un sourd cri d'agonie du dragon. Le harpon avait pénétré dans le crâne de l'animal, juste derrière les grands yeux verts ouverts comme des soucoupes. Les ailes puissantes furent agitées d'un ultime et terrible spasme.

Le reste ne fut qu'une affreuse boucherie. Les treuils se mirent en marche, le cadavre du dragon fut hissé jusqu'à la plate-forme de dépeçage et l'écorchement commença. Valentin regarda quelque temps, jusqu'à ce que le spectacle sanglant commence à le dégoûter : le délardement, la récupération des précieux organes, le sectionnement des ailes et tout le reste.

Lorsqu'il en eut assez, il redescendit, et quand il revint quelques heures plus tard, le squelette du dragon se dressait sur le pont comme une de ces carcasses exposées dans un musée, un grand arc blanc couronné par les étranges dentelures de l'épine dorsale, et les chasseurs avaient déjà entrepris de le désassembler.

— Tu as l'air bien sombre, lui dit Carabella.

— C'est un art que je n'apprécie guère, répondit-il.

Valentin avait l'impression que Gorzval aurait pu remplir entièrement la cale de son bateau, aussi grande fût-elle, avec les prises de cette seule première troupe de dragons de mer. Mais il s'était contenté

d'une poignée de petits et d'un seul adulte, qui était loin d'être le plus gros, et avait délibérément fait prendre le large aux autres. Zalzan Kavol lui expliqua qu'il y avait des quotas, déterminés par les Coronals des siècles passés, pour éviter que l'espèce ne disparaisse ; les troupes devaient être décimées et non exterminées et un dragonnier revenant trop tôt de sa campagne de pêche aurait à fournir des explications et se verrait infliger de lourdes sanctions. Il était en outre essentiel de hisser les dragons à bord avant l'arrivée des prédateurs et de traiter rapidement la chair ; un équipage trop vorace n'aurait pas été en mesure d'exploiter ses prises de manière rationnelle et profitable. Ce premier succès de la saison parut apporter un peu d'entrain à l'équipage de Gorzval. Il leur arrivait de saluer les passagers d'un signe de tête et ils allaient jusqu'à leur octroyer un sourire de temps à autre tout en vaquant aux tâches du bord d'un air détendu et presque enjoué. Leur silence hargneux fit place à des rires, des plaisanteries et des chansons.

Lord Malibor, si brave et beau,

Descend de son Château.

Il voulait chasser le dragon

Quand la mer fait le gros dos.

Lord Malibor arme un bateau ;

Qu'il était beau à voir !

Ses voiles en feuilles d'or battu

Et ses mâts en ivoire.

Valentin et Carabella entendirent les chanteurs – c'était l'équipe qui mettait le lard en barils – et s'approchèrent pour mieux les écouter. Carabella ne fut pas longue à retenir la mélodie, qui était d'une grande simplicité, et elle commença doucement à pincer les cordes de sa harpe de poche, ajoutant entre chaque couplet quelques fioritures de son cru.

Lord Malibor tenait la barre ;

Bravant les flots houleux.

Voguant en quête du dragon.

Le dragon fier et preux.

Lord Malibor jette un défi

D'une voix de stentor :

« J'affronte le roi des dragons

Dans un combat à mort ! »

« J'entends, monseigneur, me voici »,

Rugit le monstre bientôt

Il mesurait douze miles de long.

Cinq de large, trois de haut.

— Regarde, dit Carabella. Voici Zalzan Kaval.

Valentin tourna la tête. Oui, c'était bien le Skandar, qui écoutait, près de la rambarde, tous ses bras croisés, la mine de plus en plus renfrognée. Il ne semblait guère apprécier la chanson. Qu'avait-il donc ?

Lord Malibor seul sur le pont

Combattit bravement,

Fît couler des torrents de sang

Et frappa tant et tant

Les rois des dragons sont retors

Et rarement vaincus.

Lord Malibor, pourtant si fort.

Fut avalé tout cru.

Braves chasseurs, souvenez-vous

De sa triste aventure.

Gare aux dragons, si ne voulez

Leur servir de pâture.

Valentin éclata de rire et applaudit. Cela lui valut immédiatement un regard noir de Zalzan Kavol qui, s'avancant vers eux à grands pas, semblait suffoquer d'indignation.

— Monseigneur ! s'écria-t-il. Comment pouvez-vous tolérer une irrévérence... ?

— Pas si fort, le monseigneur, répliqua sèchement Valentin.

Irrévérence, dites-vous ? De quoi parlez-vous ?

— Aucun respect pour cette affreuse tragédie ! Aucun respect pour un défunt Coronal ! Aucun respect...

— Zalzan Kavol ! fit malicieusement Valentin. Etes-vous donc si soucieux de respectabilité ?

— Je sais discerner le bien du mal, monseigneur. Tourner en dérision la mort de lord Malibor est...

— Calmez-vous, ami, l'interrompit Valentin avec douceur en posant la main sur l'un des gigantesques avant-bras du Skandar.

Quel que soit l'endroit où il se trouve maintenant, lord Malibor est très au-dessus de ces questions de respect et d'irrespect. Et cette chanson m'a fort diverti. Si *moi*, je ne m'en offense pas, pourquoi le feriez-vous ?

Mais Zalzan Kavol continuait à bougonner et à fulminer.

— Si je puis me permettre, monseigneur, vous n'avez peut-

être pas tout à fait retrouvé le sens des convenances. Si j'étais à votre place, j'irais voir ces marins et je leur ordonnerais de ne plus jamais chanter cela en votre présence.

— En ma présence ? fit Valentin avec un large sourire. Ils se soucient

de ma présence comme de leur premier dragon. Qui suis-je d'autre qu'un passager, et encore à peine toléré ? Si je leur disais cela, je passerais par-dessus la rambarde dans la minute qui suivrait et ce serait à mon tour de servir de pâture aux dragons. Hein ? Pensez à cela, Zalzan Kavol ! Et calmez-vous, mon vieux ! Ce n'est qu'une bête chanson de marins.

— Ce n'est pas une raison, grommela le Skandar en s'éloignant d'une démarche très digne.

— Il se prend tellement au sérieux, pouffa Carabella.

Valentin commença à fredonner puis se mit à chanter : *Braves chasseurs, souvenez-vous*

De sa...

De cette triste...

De sa triste aventure...

— Oui, c'est ça, dit-il. Amour, veux-tu me rendre un service ? Quand ces marins auront terminé leur travail, peux-tu en prendre un à part – par exemple celui qui a la barbe rousse et la belle voix de basse – et lui demander de t'apprendre les paroles ? Et après, tu me les apprendras. Et je chanterai cette chanson à Zalzan Kavol pour le faire sourire.

— Hein ? Qu'en dis-tu ? Voyons...

« J'entends, monseigneur, me voici »,

Rugit le monstre bientôt

Il mesurait douze miles de long.

Cinq de large, trois de haut.

Il s'écoula environ une semaine avant qu'ils ne revoient des dragons, et non seulement Carabella et Valentin, mais aussi Lisamon Hultin mirent à profit ce temps pour apprendre le refrain, et la géante prenait plaisir à le beugler de par les ponts d'une voix rauque de baryton. Mais Zalzan Kavol continuait à grommeler et à pester à chaque fois qu'il l'entendait.

La seconde troupe de dragons était beaucoup plus importante que la première, et Gorzval put se permettre de tuer deux bonnes douzaines de petits, un adulte de taille moyenne et un mastodonte d'une quarantaine de mètres de long. Cela donna du travail à tous les hommes pendant les quelques jours qui suivirent.

Le pont devint rouge de sang de dragon, et les os et les ailes étaient empilés dans tous les coins du dragonnier pendant que l'équipage s'échinait à réduire tout cela à des dimensions permettant de le mettre dans la cale. A la table du patron, on servait des morceaux exquis provenant de mystérieuses régions du corps des créatures, et Gorzval, de plus en plus expansif, sortit des fûts de vins fins, ce qui était pour le moins inattendu de la part de quelqu'un qui venait de se trouver au bord de la faillite.

— Du doré de Piliplok, annonça-t-il en remplissant généreusement les verres. Je gardais ce vin pour une grande occasion, et c'en est indiscutablement une. Vous nous avez vraiment porté chance.

— Vos collègues ne se réjouiront pas de l'apprendre, dit Valentin. Nous aurions fort bien pu nous embarquer avec eux, si seulement ils avaient su que nous pouvions leur servir de mascottes.

— Le malheur des uns fait le bonheur des autres. A votre pèlerinage, amis ! cria le patron Skandar en portant un toast.

Ils naviguaient maintenant dans des eaux de plus en plus calmes. Le vent chaud de Suvrael commençait à tomber à l'approche des tropiques, et une brise plus caressante et moins sèche leur arrivait de la lointaine péninsule de Stoienzar sur Alhanroel. La mer était d'un vert profond, les oiseaux marins se faisaient plus nombreux, la couche d'algues était si épaisse à certains endroits que la navigation en était parfois ralentie, et l'on pouvait voir des poissons aux couleurs vives filer juste en dessous de la surface de l'eau – la proie des dragons, qui étaient carnivores et nageaient la gueule ouverte pour capturer de petits animaux marins. L'archipel de Rodamaunt n'était plus très loin maintenant. Gorzval se proposait de compléter dès que possible sa pêche : le *Brangalyn* pouvait encore contenir quelques gros dragons, deux autres de taille moyenne et une quarantaine de petits. Dès qu'il serait rempli, il débarquerait ses passagers et cinglerait vers Piliplok pour commercialiser ses prises.

— Dragons en vue ! cria la vigie.

C'était de loin la plus grande troupe, composée de centaines

d'individus dont les protubérances spinales couvraient la mer.

Pendant deux jours, le *Brangalyn* évolua parmi eux, les massacrant à volonté. A l'horizon, on pouvait voir d'autres dragonniers, mais ils restaient à bonne distance, car des règlements draconiens interdisaient d'empiéter sur le territoire de chasse d'autrui.

La réussite de son expédition faisait rayonner Gorzval. Il n'hésitait pas à se joindre fréquemment en personne aux équipages des canots, ce qui, à ce que Valentin crut comprendre, était inhabituel, et il alla même jusqu'à monter une fois dans la coupole pour lancer un harpon. Le bateau s'enfonçait de plus en plus sous le poids de la chair de dragon.

Le troisième jour, les dragons nageaient toujours autour du bateau, impavides devant le carnage et paraissant peu disposés à se disperser.

— Encore un gros, déclara Gorzval, et nous mettons le cap sur les îles.

Il prit pour dernière cible un dragon de vingt-cinq mètres.

Valentin commençait à être écoeuré, et plus qu'écoeuré, par toute cette boucherie, et quand le harponneur ficha son troisième trait dans sa proie, il se détourna et se dirigea vers l'autre côté du pont. Il y trouva Sleet, et ils restèrent accoudés à la rambarde, scrutant l'horizon en direction de l'est.

— Crois-tu que nous puissions voir l'archipel d'ici ?

demanda Valentin. J'ai hâte de retrouver la terre ferme et de ne plus avoir l'odeur du sang de dragon dans les narines.

— J'ai le regard perçant, monseigneur, mais les îles sont à deux jours de voile d'ici, et même ma vue a des limites. Mais...

Sleet eut un hoquet de surprise.

— Monseigneur...

— Qu'y a-t-il ?

— Il y a une île qui nage vers nous, monseigneur !

Valentin fouilla la mer du regard, mais non sans difficulté au début. C'était le matin et le reflet du soleil sur la surface de l'eau était aveuglant. Mais Sleet prit la main de Valentin pour lui montrer la

bonne direction et alors Valentin vit à son tour.

L'épine dorsale d'un dragon brisait la surface de la mer, une épine dorsale d'un dragon qui se prolongeait interminablement et, dessous, on apercevait une masse d'une taille absolument invraisemblable.

— Le dragon de lord Kinniken ! fit Valentin d'une voix étouffée. Et il se dirige droit sur nous !

4

C'était peut-être le Kinniken, ou plus vraisemblablement un autre, pas tout à fait aussi gros, mais bien assez, beaucoup plus gros que le *Brangalyn*, et il fonçait droit sur eux, sans marquer ni ralentissement ni hésitation – soit un ange exterminateur soit une force aveugle, il n'était pas possible de se prononcer, mais sa masse était indiscutable.

— Où est Gorzval ? balbutia Sleet. Il faut des armes... des fusils...

— Autant essayer d'arrêter un écoulement de rochers avec un harpon, fit Valentin en riant. Es-tu bon nageur, Sleet ?

La plupart des chasseurs s'occupaient encore de leurs prises, mais quelques-uns d'entre eux avaient déjà tourné les yeux de l'autre côté et une activité frénétique commençait à régner sur le pont. Le harponneur s'était retourné et sa silhouette se découpait sur le ciel, une arme dans chaque main.

D'autres marins avaient gagné les coupoles voisines. Valentin, cherchant Carabella, Deliamber et les autres, aperçut Gorzval qui courait comme un fou vers le gouvernail ; le Skandar avait le visage livide et les yeux exorbités, et il avait l'air de quelqu'un qui se trouve soudain en présence des émissaires de la mort.

— Les canots à la mer ! hurla une voix.

Les treuils se mirent en marche. Des silhouettes affolées couraient dans tous les sens. Un Hjort, la mine grise de peur, s'approcha de Valentin en montrant le poing et, le saisissant brutalement par le bras, éructa :

— C'est vous qui nous avez amené cela ! Jamais nous n'aurions dû laisser monter à bord un seul d'entre vous !

Lisamon Hultin surgit de nulle part et écarta le Hjort d'un revers de la main. Puis elle entoura Valentin de ses bras puissants comme pour le protéger de tous les dangers qui pourraient le menacer.

— Le Hjort était dans le vrai, vous savez, dit calmement Valentin. Nous sommes vraiment des oiseaux de malheur.

D'abord c'est Zalzan Kavol qui perd sa roulotte, et maintenant c'est ce pauvre Gorzval qui...

Il y eut un choc effroyable quand le dragon heurta le bateau par le travers.

Le *Brangalyn* donna de la gîte comme s'il avait été poussé par la main d'un géant, puis revint en arrière comme sous l'effet d'un vertigineux coup de roulis. Toute sa carcasse fut parcourue d'un affreux tremblement. Il y eut un second impact – les ailes venant frapper la coque ou un violent coup de la nageoire caudale ? — puis un troisième, et le *Brangalyn* se mit à danser comme un bouchon,

— Il y a une voie d'eau ! hurla une voix désespérée. Sur le pont, des objets roulaient dans tous les sens, un des gigantesques chaudrons où l'on fondait la graisse rompit les cordages qui le retenaient et se renversa sur trois infortunés marins, une caisse de hachoirs fut éventrée et glissa par-dessus bord. Alors que le bateau continuait à rouler et à tanguer, Valentin aperçut l'énorme dragon sur le bord opposé, où leur dernière prise était toujours suspendue dans le vide, déséquilibrant ainsi le bateau, et le monstre était en train de faire demi-tour pour revenir à la charge, levant ainsi le doute.

C'était bien de propos délibéré qu'il avait donné l'assaut au dragonnier.

Le dragon frappa de nouveau ; la terrible secousse fit vibrer le *Brangalyn*, Valentin poussa un grognement quand Lisamon Hultin accentua son étreinte et qu'il se sentit écrasé. Il n'avait aucune idée de l'endroit où pouvaient se trouver les autres ni du sort qui leur était réservé. De toute façon, le bateau était perdu.

Il donnait de plus en plus de la bande à mesure que l'eau s'engouffrait dans la cale. La queue du dragon s'éleva presque jusqu'à la hauteur du pont et frappa encore une fois. Tout fut précipité dans le chaos. Valentin se sentit décoller : il prit gracieusement son essor, tournoya en l'air, commença à redescendre et réussit à effectuer un élégant plongeon.

Il tomba dans une sorte de gigantesque tourbillon et fut immédiatement entraîné vers le bas par le terrible mouvement de rotation.

Tout en s'enfonçant, Valentin s'aperçut que la ballade de lord Malibor lui trottait par la tête. En réalité, il avait pris à ce Coronal, une dizaine d'années auparavant, la lubie de partir à la chasse au dragon, et il s'était embarqué sur un dragonnier considéré comme le plus beau de Piliplok, et le bateau avait disparu en mer avec tout son équipage. Nul ne savait ce qui s'était passé, mais – si Valentin devait en croire ses souvenirs fragmentaires – le gouvernement avait parlé d'une brusque tempête. Valentin se dit que plus vraisemblablement il avait été victime de ce tueur, de ce dragon vengeur de sa race.

Il mesurait douze miles de long, Cinq de large, trois de haut Et maintenant, un second Coronal, un de ses successeurs, allait subir le même sort. Cette perspective laissait Valentin étrangement indifférent. Il s'était déjà vu mourir dans les rapides de la Steiche, et il avait survécu ; ici, séparé par cent cinquante kilomètres de mer du havre le plus proche, avec un monstre furieux battant la mer à grands coups de queue juste à côté de lui, son tragique destin faisait encore moins de doute, mais il était vain de se lamenter. Le Divin lui avait clairement retiré sa faveur. Ce qui l'affligeait, c'était de savoir que les autres, ceux qu'il aimait, allaient mourir avec lui, simplement parce qu'ils s'étaient montrés loyaux, parce qu'ils s'étaient engagés à le suivre dans son pèlerinage sur l'Ile, parce qu'ils avaient lié leur sort à celui d'un Coronal malchanceux et d'un patron de pêche tout aussi malchanceux et qu'ils allaient devoir partager leur triste destin.

Il fut aspiré dans les profondeurs de l'océan et cessa de méditer sur les caprices de la fortune. L'air commença à lui manquer, il toussa, s'étrangla, cracha de l'eau, en avala encore plus. Sa tête était sur le point d'éclater. Il eut le temps de penser Carabella et il sombra dans l'inconscience.

Jamais, depuis qu'il s'était réveillé près de Pidruïd, dépouillé de tout son passé, Valentin n'avait beaucoup réfléchi à la mort. La vie lui proposait suffisamment de défis à relever. Il se souvenait vaguement de ce qu'on lui avait appris dans son enfance, que toutes les âmes retournaient à la Source Divine à leur dernier instant, quand la force vitale se retirait, et qu'elles empruntaient le Pont des Adieux, ce pont qui est la responsabilité première du Pontife. Mais Valentin ne s'était jamais penché sur la question de savoir s'il y avait du vrai là-dedans, s'il y avait un autre monde, et si tel était le cas, quelle était sa nature.

Lentement il reprit conscience dans un lieu si étrange qu'il dépassait les chimères des esprits les plus inventifs.

Était-ce donc cela, la vie future ? C'était une salle aux dimensions gigantesques, une énorme pièce silencieuse aux murs épais, humides et roses. Par endroits, le plafond haut, en forme de dôme, était soutenu par de puissants piliers ; ailleurs, il s'affaissait au point de presque toucher le sol. Au plafond, d'énormes globes lumineux émettaient une faible lueur bleue qu'on eût dit phosphorescente. L'atmosphère était humide et fétide, avec des relents acres et aigres, désagréables et suffocants. Valentin était allongé sur le côté, sur une surface humide et glissante, rude au toucher, profondément plissée, agitée de palpitations et de tremblements constants. Il y appliqua la paume de sa main et sentit une sorte de convulsion en profondeur. La texture de cette surface ne ressemblait à rien de ce qu'il connaissait et les mouvements légers mais perceptibles qui s'y produisaient lui firent se demander si l'endroit où il était entré, plutôt que l'au-delà, n'était pas tout simplement une vision hallucinatoire.

Valentin se releva en chancelant. Ses vêtements étaient trempés, et il avait perdu une de ses bottes quelque part. Le goût du sel lui brûlait les lèvres, et il avait l'impression que ses poumons étaient pleins d'eau. Il flageolait sur ses jambes et se sentait tout étourdi ; de plus, il était malaisé de se tenir droit sur cette surface qui tremblait sans cesse. Il regarda autour de lui et la lumière pâle et diffuse lui permit de distinguer des excroissances flexibles comme des fouets, mais épaisses, charnues et aphyllées qui poussaient sur le sol. Elles aussi ondulaient, comme mues de l'intérieur. Passant entre deux hauts piliers et traversant un endroit où le sol et le plafond se touchaient presque, il aperçut ce qui lui parut être une sorte de poche remplie d'un liquide verdâtre. L'obscurité l'empêchait de voir plus loin.

Il se dirigea vers cette cavité et fut fort intrigué par ce qu'il y découvrit : des centaines de poissons aux vives couleurs, de la même espèce que ceux qu'il avait vus frétiller dans l'eau avant le début de la journée de chasse. Mais ils ne nageaient plus. Ils étaient morts et en état de putréfaction, la chair se détachant des arêtes, et au-dessous d'eux la cavité contenait une couche d'arêtes semblables sur plusieurs mètres d'épaisseur.

Soudain, Valentin entendit derrière lui un bruit qui évoquait le mugissement du vent. Il se retourna. Les parois de la salle se mirent en mouvement et reculèrent pendant que le plafond se rétractait aux endroits où il s'affaissait pour former un vaste espace dégagé. Des torrents d'eau se précipitèrent vers Valentin, lui arrivant à mi-cuisse. Il

eut à peine le temps d'atteindre un des piliers et de l'entourer de ses bras que déjà le flot impétueux essayait de l'entraîner avec une force terrifiante. Il banda tous ses muscles pour résister. Il avait l'impression que la moitié de l'eau de la Mer Intérieure était en train de déferler autour de lui et, pendant un moment, il eut peur d'être obligé de lâcher prise, mais bientôt le flot baissa et l'eau s'écoula dans des fentes qui étaient apparues brusquement dans le sol, laissant derrière elle des dizaines et des dizaines de poissons. Le sol se convulsa ; les fouets charnus commencèrent à le balayer en poussant les poissons qui sautaient désespérément en direction de la poche verdâtre. Dès qu'ils y tombaient, ils cessaient rapidement de remuer.

Et soudain la lumière se fit dans L'esprit de Valentin. Il sut qu'il n'était pas mort et qu'il ne se trouvait pas dans quelque au-delà. Je suis dans le ventre du dragon, se dit-il.

Il se mit à rire.

Valentin renversa la tête en arrière et laissa échapper d'énormes éclats de rire. Quelle autre réaction eût mieux convenu à la situation ? Des larmes ? Des imprécations ? Le monstrueux animal l'avait avalé tout entier, avah gobé le Coronal de Majipoor avec autant d'indifférence que s'il s'était agi d'une vulgaire épinoche. Mais il était trop gros pour être poussé dans la poche digestive de l'animal et c'est pourquoi il se retrouvait debout dans sa panse, au milieu de ce canal alimentaire aux dimensions de cathédrale, et maintenant, qu'allait-il faire ? S'entourer d'une cour de poissons ? Leur dispenser la justice quand ils étaient aspirés ? S'installer ici et passer le reste de ses jours à se nourrir de poisson cru soustrait à la capture du monstre ? C'était du plus haut comique, se dit Valentin.

Mais c'était en même temps une affreuse tragédie pour Carabella, Sleet, le jeune Shanamir et tous les autres qui avaient trouvé la mort dans le naufrage du *Brangalyn*, victimes de leur affection et de l'invraisemblable malchance qui le poursuivait.

Le chagrin lui brisait le cœur. La voix mélodieuse de Carabella s'était tue à jamais, la prodigieuse vivacité des yeux et des gestes de Sleet avait disparu pour toujours, les Skandars bourrus ne feraient plus tourbillonner en l'air une multitude de poignards, de faucilles et de torches, et Shanamir, fauché par la Mort avant même d'avoir commencé à vivre...

Ses pensées lui étaient insupportables.

En ce qui le concernait, il n'éprouvait qu'une incontrôlable hilarité devant l'absurdité de sa situation. Pour chasser de son esprit la douleur, le chagrin et cette affreuse sensation de perte, il se mit à rire de nouveau et, les bras grands ouverts devant les parois de cette étrange salle, il s'écria :

— Voici le Château de lord Valentin ! La salle du trône ! Je vous convie tous à dîner avec moi dans la grande salle de réception !

— Par mes boyaux, j'accepte l'invitation ! rugit une voix dans les ténèbres.

La stupéfaction de Valentin fut indicible.

— Lisamon ?

— Non, c'est le Pontife Tyeveras et son oncle bigleux ! C'est vous, Valentin ?

— Oui ! Où êtes-vous ?

— Dans le gésier de ce dragon puant ! Et vous, où êtes-vous ?

— Pas très loin de vous ! Mais je ne vous vois pas !

— Chantez ! cria-t-elle. Restez où vous êtes et chantez, et ne vous arrêtez pas ! Je vais essayer de vous rejoindre !

Valentin commença à chanter aussi fort qu'il put :

Lord Malibor, si brave et beau

Descend de son Château...

Une nouvelle fois, il entendit le mugissement derrière lui ; une nouvelle fois, le gosier de l'énorme créature s'ouvrit pour laisser entrer une cascade d'eau de mer et une multitude de poissons ; une nouvelle fois, Valentin s'accrocha à un pilier pour ne pas être emporté par le flot.

— Oh ! par le Divin ! hurla Lisamon. Tenez bon, Valentin, tenez bon !

Il s'accrocha jusqu'à ce que la force du flot commence à décroître, puis il s'effondra contre le pilier, trempé, pantelant.

Quelque part au loin, la géante l'appela, et il répondit. La voix se rapprochait. Elle l'exhorta à continuer de chanter et il reprit :

Lord Malibor tenait la barre,

Bravant les flots houleux,

Voguant en quête du dragon.

Il l'entendait de temps à autre beugler des passages de la ballade, qu'elle agrémentait d'aimables paillardises, tout en se frayant un chemin dans les intérieurs du dragon. Puis il leva les yeux et, sous la lumière diffuse, il vit l'énorme silhouette surgir à ses côtés. Il lui sourit. Elle lui rendit son sourire et éclata de rire, et il se mit à rire avec elle, et ils échangèrent une longue étreinte humide et glissante.

Mais la vue de celle qui avait survécu lui rappela ceux qui n'avaient certainement pas eu cette chance et le replongea dans la honte et le chagrin. Il détourna la tête en se mordant les lèvres.

— Monseigneur ? demandait-elle intriguée.

— Il ne reste plus que nous deux, Lisamon.

— Oui, et que le Divin en soit loué !

— Mais les autres... ils seraient encore en vie maintenant, si seulement ils n'avaient pas commis la bêtise de parcourir le monde avec moi...

— Monseigneur, fit-elle en le prenant par le bras, croyez-vous que l'affliction puisse les ramener à la vie, si tant est qu'ils soient morts ?

— Je sais tout cela, mais...

— Nous sommes en vie. Si nous avons perdu nos amis, monseigneur, vous avez toutes les raisons d'éprouver du chagrin, mais pas de vous sentir coupable. C'est de leur propre gré qu'ils vous ont suivi, n'est-ce pas, monseigneur ? Et si leur heure est venue, eh bien, c'est que leur heure est venue, et on ne peut rien y changer. Plutôt que vous abandonner à votre chagrin, monseigneur, ne pouvez-vous vous réjouir de ce que nous sommes sains et saufs ?

— Sains et saufs, oui, fit-il en haussant les épaules. C'est vrai, le chagrin n'a jamais ramené personne à la vie. Mais croyez-vous que

nous soyons vraiment sains et saufs ? Combien de temps pouvons-nous survivre ici, Lisamon ?

— Assez longtemps pour me permettre de nous dégager, répondit-elle en dégainant son sabre à vibrations.

— Vous croyez pouvoir nous frayer un chemin jusqu'à l'extérieur ? demanda Valentin avec stupéfaction.

— Pourquoi pas ? J'ai déjà transpercé bien pire.

— Dès que votre arme va entrer en contact avec sa chair, le dragon va plonger jusqu'au fond de la mer. Nous sommes plus en sécurité ici qu'en essayant de remonter à la surface depuis une profondeur de sept ou huit kilomètres.

— On disait de vous que vous étiez d'un optimisme inébranlable dans les heures les plus sombres, déclara la guerrière. Qu'est devenu cet optimisme ? Le dragon vit en surface. Il va peut-être gigoter un peu, mais il ne plongera pas.

Et même si nous nous retrouvons à sept ou huit kilomètres de profondeur ? Au moins, ce sera une mort rapide. Vous sentez-vous capable de vivre longtemps dans cette puanteur ? Avez-vous l'intention de vous promener longtemps à l'intérieur de ce monstre ?

Lisamon Hultin appliqua délicatement la pointe de son sabre à vibrations contre la paroi. La chair épaisse et moite trembla un peu, mais ne se rétracta pas.

— Vous voyez ? Il n'a pas de nerfs là-dedans, dit-elle en enfonçant l'arme un peu plus profondément et en la retournant pour creuser une excavation.

Il y eut des frémissements et des tressaillements. Elle continua à creuser.

— Croyez-vous que quelqu'un d'autre ait été avalé en même temps que nous ? demanda-t-elle.

— Votre voix est la seule que j'aie entendue.

— La vôtre aussi. Pouah, quel monstre ! J'ai essayé de vous retenir quand nous sommes passés par-dessus bord, mais le dernier choc m'a fait lâcher prise. En tout cas, nous sommes arrivés au même endroit.

Elle avait déjà creusé une cavité de trente centimètres de profondeur et de soixante de largeur dans l'estomac du dragon.

L'incision ne semblait pas l'incommoder. Nous sommes comme des vers en train de le ronger de l'intérieur, se dit Valentin.

— Pendant que je taille dans la chair, dit Lisamon Hultin, allez donc voir si vous pouvez trouver quelqu'un d'autre. Mais ne vous éloignez pas trop, d'accord ?

— Je ferai attention.

Il choisit de longer la paroi de l'estomac, tâtonnant dans la semi-obscurité, s'arrêtant deux fois pour se retenir à un pilier pendant que le flot s'engouffrait et appelant continuellement dans l'espoir de recevoir une réponse. Mais il ne vint aucune réponse. L'excavation creusée par Lisamon était devenue énorme ; il la vit, profondément enfoncée dans la chair du dragon, taillant toujours dans la masse. De gros morceaux de viande s'amoncelaient de tous côtés, et tout son corps était couvert de sang pourpre et épais. Tout en découpant la chair, elle chantait avec entrain :

Lord Malibor seul sur le pont

Combattit bravement,

Fit couler des torrents de sang

Et frappa tant et tant,

— A quelle distance de l'extérieur croyez-vous que nous soyons ? demanda-t-il.

— Un petit kilomètre.

— Vraiment ?

— Trois à quatre mètres, je suppose, fit-elle en riant. Tenez, pouvez-vous dégager l'ouverture derrière moi ? La viande s'entasse trop vite pour que je puisse l'enlever.

Se sentant un peu dans la peau d'un boucher et n'appréciant guère cette sensation, Valentin saisit les morceaux de viande et les transporta en dehors de la cavité, les jetant aussi loin que possible. Il fut parcouru d'un frisson d'horreur en voyant les fouets charnus de

l'estomac s'approcher des morceaux de viande et les pousser en direction de la poche digestive.

Apparemment, toutes les protéines y étaient les bienvenues.

Ils s'enfonçaient de plus en plus profondément dans la paroi abdominale du dragon. Valentin essaya d'en calculer l'épaisseur en estimant à quatre-vingt-dix mètres au moins la longueur du dragon, mais il se perdit dans ses calculs. Ils étaient très à l'étroit pour travailler dans cette atmosphère viciée et étouffante. Le sang, la chair crue, la sueur, l'étroitesse de la cavité... il était difficile d'imaginer un endroit plus répugnant.

Valentin se retourna.

— Le trou se referme derrière nous !

— Un animal qui vit si longtemps doit avoir des trucs pour cicatriser ses blessures, grommela la géante.

Elle enfonçait son sabre, excavait, taillait. Valentin regardait avec inquiétude la chair nouvelle pousser comme par magie, la plaie se cicatrisant à une vitesse phénoménale. Et si l'ouverture se refermait complètement derrière eux ? S'ils se trouvaient étouffés par les chairs qui se régénéraient ? Lisamon Hultin feignait l'indifférence, mais il vit qu'elle travaillait plus vite et plus fort, grognant et ahanant, bien plantée sur ses jambes colossales, tous les muscles des épaules bandés. La plaie s'était maintenant refermée derrière eux, la chair nouvelle et rose avait obstrué l'ouverture et les parois se rapprochaient. Lisamon Hultin tailladait et découpait avec une furieuse ardeur, et Valentin poursuivait son humble tâche qui consistait à dégager les débris. Mais la lassitude commençait visiblement à gagner la géante et sa vigueur diminuait à vue d'œil, tandis que la cavité semblait se refermer presque aussi vite que Lisamon Hultin découpait.

— Je ne sais pas... si j'y... arriverai, murmura-t-elle.

— Alors, passez-moi le sabre !

— Attention ! fit-elle en riant. Vous n'en seriez pas capable !

Elle reprit la lutte avec fureur, se répandant en invectives contre la chair du dragon qui continuait à repousser autour d'elle. Il leur était devenu impossible de déterminer où ils étaient, creusant leur galerie sans le moindre point de repère.

Elle ahanait de plus en plus fort et de plus en plus vite.

— Nous ferions peut-être mieux d'essayer de retourner dans l'estomac, suggéra Valentin. Avant d'être complètement pris au piège...

— Non ! rugit-elle. Je crois que nous y arrivons ! Cela devient beaucoup moins charnu par ici... plus ferme comme des muscles... nous atteignons peut-être la peau...

Tout à coup, de l'eau de mer se déversa sur eux.

— Nous avons réussi ! s'écria Lisamon Hultin.

Se retournant, elle saisit Valentin comme s'il s'agissait d'une poupée de chiffon et le poussa en avant, la tête la première, dans l'ouverture percée dans le flanc du monstre. Elle referma les bras autour des cuisses de Valentin en le serrant très fort et donna une violente poussée. Il eut à peine le temps de remplir ses poumons d'air avant d'être projeté à l'extérieur entre les parois glissantes et de retrouver l'étreinte fraîche et verte de l'océan. Lisamon Hultin sortit juste après lui, s'agrippant toujours, tantôt à sa cheville, tantôt à son poignet, et ils remontèrent en chandelle, interminablement, comme des bouchons de liège.

Valentin eut la sensation de mettre des heures pour atteindre la surface. Des élancements furieux lui traversaient le crâne. Sa cage thoracique allait bientôt éclater. Il avait la poitrine en feu. Nous sommes en train de remonter depuis le fond de la mer, se dit-il avec désespoir, et nous allons périr noyés avant d'atteindre l'air libre, ou bien notre sang va entrer en ébullition comme celui des pêcheurs de pierres au large de Til-omon, quand ils plongent à une trop grande profondeur, ou bien nous allons être écrasés par la pression, ou bien...

Il émergea dans un air pur et doux, son corps jaillissant presque entièrement hors de l'eau et retombant dans un grand éclaboussement d'écume. Il se laissa flotter mollement, tel un fêtu de paille, faible, tremblant, essayant de reprendre son souffle. Lisamon Hultin flottait à ses côtés. Juste au-dessus de leurs têtes brillait un air chaud, un éblouissant, un merveilleux soleil.

Il était vivant. Il était indemne. Il était délivré du dragon. Il flottait quelque part à la surface de la Mer Intérieure, à cent kilomètres de la terre la plus proche.

Quand le premier moment d'épuisement fut passé, il leva la tête et regarda autour de lui. Le dragon était encore visible, l'épine dorsale proéminente dépassant la surface de l'eau, à quelques centaines de mètres d'eux seulement. Mais il semblait placide et paraissait nager lentement dans la direction opposée.

Du *Brangalyn*, il n'y avait nulle trace – seulement quelques morceaux de bois épars sur une vaste étendue d'océan. Il n'y avait pas non plus d'autres survivants en vue.

Ils nagèrent jusqu'à l'épave la plus proche, un morceau de la coque, de belle taille, se hissèrent et se jetèrent en travers.

Pendant un long moment, ils gardèrent tous deux le silence.

Finalement, Valentin demanda :

— Et maintenant, allons-nous nager jusqu'à l'archipel ? Ou bien ne serait-il pas plus simple de nous diriger directement vers l'île du Sommeil ?

— La nage nous demandera bien des efforts, monseigneur.

Nous pourrions nous déplacer sur le dos du dragon.

— Mais comment le guider ?

— En tirant sur les ailes, suggéra-t-elle.

— Permettez-moi d'en douter. Le silence retomba.

— Au moins, dit Valentin, quand nous étions dans le ventre du dragon, nous étions régulièrement approvisionnés de poisson frais.

— Et l'auberge était vaste, ajouta Lisamon Hultin, mais la ventilation laissait à désirer. Tout compte fait, je crois que je préfère être ici.

— Mais combien de temps pouvons-nous dériver ainsi ?

Elle lui jeta un regard étonné.

— Doutez-vous que nous allons être sauvés, monseigneur ?

— On peut raisonnablement en douter, oui.

— On m’a prophétisé dans un rêve émanant de la Dame que je mourrai dans un endroit sec quand je serai très vieille. Je suis encore jeune et nous sommes probablement à l’endroit le moins sec de toute la planète, si l’on excepte peut-être le milieu de la Grande Mer. En conséquence, il n’y a rien à craindre. Je ne périrai pas ici, et vous non plus.

— C’est une révélation on ne peut plus réconfortante, dit Valentin. Mais qu’allons-nous faire ?

— Pouvez-vous envoyer des messages, monseigneur ?

— J’étais Coronal, pas Roi des Rêves.

— Mais tout esprit peut atteindre n’importe quel autre, avec une concentration suffisante ! Vous imaginez-vous que seuls le Roi et la Dame ont ce pouvoir ? Le petit sorcier s’introduisait la nuit dans les esprits, je le sais, et Gorzval a dit qu’il communiquait avec les dragons dans son sommeil, et vous...

— Mais je n’ai plus l’intégrité de mes moyens, Lisamon. Ce qui me reste de mon esprit n’est pas capable d’envoyer des messages.

— Essayez. Traversez l’océan. Adressez-vous à la Dame votre mère, monseigneur, ou à ses disciples de l’Ile, ou bien aux habitants de l’archipel. Vous avez le pouvoir de le faire. Je ne suis bonne qu’à manier un sabre, mais vous, seigneur, votre esprit a été jugé digne du Château, et maintenant, quand l’heure est grave...

L’exaltation semblait transfigurer la géante.

— Faites-le, lord Valentin. Appelez au secours, et le secours arrivera !

Valentin était sceptique. Il ne savait pas grand-chose du réseau de l’interpénétration des rêves sur lequel semblait reposer toute l’unité de la planète. Il était apparemment fréquent que les esprits communiquent entre eux et, bien entendu, il y avait les Puissances de l’Ile et de Suvrael qui étaient supposées émettre des messages amplifiés par des moyens mécaniques, mais là, dérivant sur un bout de bois perdu dans l’océan, le corps et les vêtements encore souillés par la chair et le sang du monstrueux animal qui l’avait avalé peu de temps auparavant, tellement vidé par l’incessante adversité que son optimisme légendaire, sa foi en la chance et en l’avenir se désagrégeaient, comment pouvait-il espérer implorer du secours à travers une telle immensité ?

Il ferma les yeux. Il essaya de concentrer toute son énergie sur un seul point de son cerveau. Il se représenta une étincelle brillante, un rayonnement caché qu'il pouvait émettre à volonté.

Mais en vain. Il se surprit à se demander quelle créature aux dents pointues allait bientôt lui happer un pied. La crainte s'empara de lui à l'idée que les messages qu'il pourrait réussir à envoyer n'atteignent que les brumes de la conscience du dragon encore tout proche qui, après avoir détruit le *Brangaiyn* et presque tout l'équipage et ses passagers, pourrait être tenté de revenir achever son œuvre. Il essaya néanmoins. Malgré tous les doutes qu'il nourrissait, il devait bien cela à Lisamon Hultin. Il restait parfaitement immobile, respirant à peine, essayant de toutes ses forces de faire ce qu'il fallait pour transmettre un tel message.

Tout le long après-midi durant et jusqu'au début de la soirée, il multiplia les tentatives. La nuit tomba rapidement et l'eau devint étrangement phosphorescente, émettant une lueur verdâtre et spectrale. Ils n'osèrent pas dormir en même temps, de crainte de glisser de leur épave et de la perdre ; ils décidèrent donc de veiller à tour de rôle, et quand ce fut le tour de Valentin, il lui fallut lutter contre le sommeil et il se sentit à plusieurs reprises sur le point de perdre conscience. Des créatures invisibles nageaient autour d'eux, laissant derrière elles des sillages de feu dans les vaguelettes lumineuses.

De temps à autre, Valentin continuait à essayer d'envoyer des messages, mais il ne voyait pas quelle utilité cela pouvait avoir.

Nous sommes perdus, se dit-il.

A l'approche du matin, il succomba au sommeil et fit un rêve troublant dans lequel des anguilles dansaient sur la crête des vagues. Tout en dormant, il essaya confusément d'entrer par l'esprit en communication avec d'autres esprits éloignés, mais il glissa bientôt dans un sommeil trop profond pour cela.

Ce fut le contact de la main de Lisamon Hultin sur son épaule qui le réveilla.

— Monseigneur ?

Il ouvrit les yeux et la regarda d'un air ahuri.

— Monseigneur, vous pouvez arrêter d'envoyer des messages

maintenant. Nous sommes sauvés !

— Quoi ?

— Il y a un bateau, monseigneur ! Vous voyez ? A l'est ?

Il leva la tête avec lassitude et suivit la direction de son bras.

C'était vrai, il y avait bien un bateau, un petit, qui se dirigeait vers eux. Le soleil se réverbérait sur les avirons. Une hallucination, se dit-il. Une vision. Un mirage.

Mais l'embarcation grossissait à l'horizon, et bientôt elle fut là, des mains se tendirent vers lui et le hissèrent à bord, et il s'affala contre quelqu'un, et quelqu'un d'autre lui glissait une gourde entre les lèvres, une boisson fraîche, du vin ou de l'eau, il n'en savait rien, et on le dépouillait de ses vêtements trempés et souillés, et on l'enveloppait dans quelque chose de sec et de propre. Des inconnus, deux hommes et une femme, aux longues crinières fauves et à la mise insolite. Il entendit Lisamon Hultin discuter avec eux, mais leurs paroles étaient confuses et se brouillaient dans sa tête, et il ne fit aucun effort pour essayer d'en comprendre le sens. Les messages émis par son cerveau avaient-ils donc suffi pour faire apparaître ces sauveteurs ?

Etaient-ils des anges ? Des esprits ? Valentin se laissa retomber en arrière, indifférent à ce qui se passait, totalement à bout de force. Il envisagea confusément de prendre Lisamon Hultin à part et de lui recommander de ne pas faire mention de sa véritable identité, mais il n'avait même pas l'énergie de le faire, et il espéra qu'elle aurait suffisamment de bon sens pour ne pas multiplier les absurdités en disant quelque chose du genre :

« Oui, c'est le Coronal de Majipoor, et le dragon nous a avalés tous les deux, mais nous avons réussi à nous libérer en nous frayant un chemin à travers sa chair, et... » Oui. Nul doute que pour ces gens cela aurait un accent d'irréfragable vérité.

Valentin esquissa un sourire et se laissa glisser dans un sommeil sans rêves.

Quand il reprît conscience, il était allongé dans une pièce agréable et ensoleillée qui donnait sur une grande plage dorée, et Carabella était penchée sur lui avec, sur le visage, une expression d'inquiète sollicitude.

— Monseigneur ?

demanda-t-elle

doucement.

Vous

m'entendez ?

— Est-ce un rêve ?

— C'est l'île de Mardigile, dans l'archipel, lui dit-elle. On vous a retrouvé hier, dérivant sur l'océan, en compagnie de la géante. Ces insulaires sont des pêcheurs qui ont sillonné la mer à la recherche de survivants depuis le naufrage du bateau.

— Qui d'autre a survécu ? demanda vivement Valentin :

— Deliamber et Zalzan Kavol sont ici avec moi. Les gens de Mardigile disent que Khun, Shanamir et des Skandars – je ne sais pas si ce sont les nôtres – ont été repêchés par des embarcations d'une île voisine. Une partie de l'équipage du dragonnier a réussi à s'échapper dans les canots et ils ont également atteint les îles.

— Et Sleet ? Qu'est devenu Sleet ?

Une anxiété fugace se peignit sur les traits de Carabella.

— Je n'ai pas de nouvelles de Sleet, dit-elle. Mais les recherches se poursuivent. Il est peut-être sain et sauf sur une de ces îles. Il y en a des douzaines près d'ici. Le Divin nous a épargnés jusqu'à présent, il ne va pas nous abandonner maintenant. Elle eut un petit rire.

— Lisamon Hultin a raconté une merveilleuse histoire, d'après laquelle vous avez été tous deux avalés par le gros dragon et avez réussi à vous ouvrir un chemin à l'aide du sabre à vibrations. Les insulaires ont adoré cette histoire. C'est la plus admirable fable qu'ils aient entendue depuis la légende de lord Stiamot et...

— Cela s'est vraiment passé ainsi, dit Valentin.

— Monseigneur ?

— Le dragon. Il nous a avalés. Elle dit la vérité. Carabella gloussa.

— Quand j'ai appris dans mes songes que tu étais réellement, je l'ai

cru. Mais si tu veux me faire croire...

— A l'intérieur du dragon, l'interrompt Valentin d'un air sérieux, il y avait de grands piliers qui soutenaient la voûte de l'estomac et, à une extrémité, une ouverture par laquelle entraient des torrents d'eau de mer à intervalles réguliers. Dans cette eau étaient entraînés des poissons que des sortes de petits fouets poussaient vers une poche remplie d'un liquide verdâtre où ils étaient digérés et où la géante et moi aurions subi le même sort si nous avions été moins chanceux. C'est bien ce qu'elle vous a dit ? T'imagines-tu que nous avons passé notre temps là-bas à inventer une fable pour le seul plaisir de vous amuser ?

— C'est vrai, fit Carabella, les yeux écarquillés, elle nous a raconté la même histoire. Mais nous avons cru ...

— C'est la vérité, Carabella.

— Alors c'est un miracle du Divin, et tu deviendras célèbre jusqu'à la fin des siècles !

— Je vais déjà être célèbre, reprit Valentin d'un ton amer, comme le Coronal qui a perdu son trône et qui s'est tourné vers la jonglerie faute de pouvoir assumer sa charge royale. Cela me vaudra une place dans les ballades aux côtés du Pontife Arioc qui a fini sa vie comme Dame de l'Île. Quant au dragon, il ne fera qu'embellir la légende que je suis en train de tisser autour de moi. Son expression changea brusquement.

— J'espère que tu n'as dit à personne qui je suis.

— Pas un seul mot, monseigneur.

— Bien. Laisse-les dans l'ignorance. Ils ont déjà bien assez de choses difficiles à croire sur nous.

Un insulaire, mince et hâlé, avec la longue toison blonde qui semblait être la seule coiffure en honneur sur cette île, apporta à Valentin un plateau de nourriture : un clair brouet, un tendre morceau de poisson grillé et des quartiers de fruit à la pulpe indigo piquetée de minuscules pépins écarlates. Valentin s'aperçut qu'il avait une faim dévorante.

Plus tard, il alla faire une promenade avec Carabella sur la plage qui s'étendait devant sa hutte.

— Encore une fois, j'ai cru t'avoir perdue à jamais, lui dit-il doucement. J'ai pensé que je n'entendrais plus jamais ta voix.

— Ai-je tant d'importance pour toi ?

— Plus que je ne saurais le dire.

— Ce sont de belles paroles, Valentin, n'est-ce pas ? fit-elle avec un petit sourire triste. Tu vois, je t'appelle *Valentin*, mais tu es *lord* Valentin, et combien de beautés, lord Valentin, attendent ton retour sur le Mont du Château ?

Il s'était déjà plusieurs fois posé la même question. Avait-il une amoureuse là-bas ? Plusieurs ? Une fiancée, même ? Il y avait tant de choses dans son passé qui étaient encore obscures.

Et si, en arrivant au Château, une femme qui l'avait attendu s'avançait vers lui et...

— Non, dit-il. Tu m'appartiens, Carabella, comme je t'appartiens, et tout ce qui peut être arrivé dans le passé – si tant est qu'il soit arrivé quelque chose – restera enfoui dans le passé. Mon visage est différent maintenant. Et mon âme aussi.

Elle paraissait sceptique, mais ne mit pas en doute ce qu'il venait d'affirmer ; il se pencha vers elle et l'embrassa légèrement pour la dérider.

— Chante-moi quelque chose, lui dit-il. Cette chanson que tu m'as chantée sous le buisson à Pidruid, la nuit du festival.

Quelque chose comme :

... Ni tous les joyaux de la mer

N'égale mon amour si beau,

c'est bien cela ?

— J'en connais une autre qui lui ressemble beaucoup, dit-elle en décrochant la harpe de poche de sa ceinture.

Mon bien-aimé, un beau matin

Loin au-delà des mers

Prit sa robe de pèlerin

Par-delà les flots verts.

Lui d'une beauté sans pareille

Loin au-delà des mers

Me quitta pour l'Ile du Sommeil

Par-delà les flots verts.

Mes rêves, douce

Dame, emplissez

Loin au-delà des mers

Du sourire de mon bien-aimé

Par-delà les flots verts.

— Ce n'est pas le même genre de chanson, dit Valentin, Elle est plus triste. Chante-moi l'autre, amour.

— Une autre fois.

— S'il te plaît. Pour fêter nos retrouvailles, Carabella. S'il te plaît.

Elle poussa un soupir en souriant et reprit la harpe.

Mon amour blond comme les blés

Est aussi tendre que la nuit,

A la douceur d'un fruit volé...

Oui, se dit-il, je préfère celle-ci. Il laissa tendrement reposer sa main sur la nuque de Carabella et la caressa doucement tout en marchant le long de la plage. La nature était d'une étonnante beauté, tout était doux et paisible. Des oiseaux multicolores étaient perchés sur les branches noueuses des petits arbres qui bordaient la grève, et une mer cristalline, étale et transparente venait lécher le sable fin. L'air était doux et embaumé de fragrances de fleurs inconnues. Dans le lointain, s'élevaient des rires et les sons argentins d'une musique gaie et vive. Comme il était tentant, se dit Valentin, de renoncer à toutes ces chimères de Mont du Château, de s'installer pour toujours sur

Mardigile, de partir à l'aube dans un bateau de pêche pour la capture du jour et de passer le reste de la journée à batifoler au soleil. Mais ce genre de démission n'était pas pour lui. Dans l'après-midi, Zalzan Kavol et Autifon Deliamber, tous deux éclatants de santé et bien reposés après la dure épreuve qu'ils venaient de subir, vinrent lui rendre visite et, très vite, ils commencèrent à envisager la manière dont ils allaient poursuivre leur voyage.

Zalzan Kavol, grâce à sa prudence accoutumée, avait eu sa bourse sur lui quand le *Brangalyn* avait coulé, et ils avaient donc ainsi sauvé au moins la moitié de leur fortune, même si Shanamir avait perdu le reste. Le Skandar exhiba les espèces brillantes.

— Avec ceci, dit-il, nous pouvons engager des pêcheurs pour qu'ils nous transportent jusqu'à l'Île. J'ai discuté avec nos hôtes.

L'archipel fait quatorze cents kilomètres de long et compte trois mille îles dont plus de huit cents sont habitées. Personne ici ne tient à effectuer tout le voyage jusqu'à l'île, mais pour quelques royaux, nous pouvons affréter un grand trimaran qui nous transportera jusqu'à Rodamaunt Graun, qui est à peu près au milieu de la chaîne d'îles, et de là, nous trouverons probablement un moyen de transport pour finir le voyage.

— Quand pouvons-nous partir ? demanda Valentin.

— Dès que nous serons tous réunis, répondit Deliamber. J'ai appris que plusieurs des nôtres sont en route en ce moment même depuis l'île voisine de Burbont.

— Lesquels ?

— Khun, Vinorkis et Shanamir, répondit Zalzan Kavol, ainsi que mes frères Erfon et Rovorn. Ils sont accompagnés du capitaine Gorzval. Gibor Haern s'est noyé – je l'ai vu périr, frappé par un madrier et envoyé par le fond –, et nous n'avons aucune nouvelle de Sleet.

Valentin posa la main sur l'avant-bras velu du Skandar.

— Croyez que cette nouvelle perte me désole.

Mais Zalzan Kavol semblait parfaitement maîtriser son émotion.

— Réjouissons-nous plutôt qu'une bonne partie d'entre nous soit encore en vie, dit-il calmement.

En début d'après-midi, une embarcation venant de Burbont amena les autres survivants. Ils se retrouvèrent avec force accolades, puis Valentin se tourna vers Gorzval qui se tenait à l'écart, l'air à la fois gauche et désorienté, frottant son moignon.

Le patron de pêche semblait être en état de choc. Valentin se disposait à aller reconforter l'infortuné marin, mais au moment où il approchait de lui, Gorzval se laissa tomber à genoux dans le sable et se prosterna, le front collé au sol, et resta ainsi, tremblant, les bras écartés, formant le symbole de la constellation.

— Monseigneur... fit-il d'une voix rauque. Monseigneur...

Valentin, contrarié, se retourna.

— Qui a parlé ?

Il y eut un silence. Puis Shanamir, un peu effrayé, dit :

— C'est moi, monseigneur. Je ne pensais pas à mal. Le Skandar semblait tellement souffrir de la perte de son bateau...

J'ai voulu le consoler en lui apprenant qui il avait eu comme passager et en lui disant qu'en vous prenant à son bord il était entré dans l'histoire de Majipoor. C'était avant que nous sachions que vous aviez survécu au naufrage.

Les lèvres du garçon se mirent à trembler.

— Monseigneur, je ne voulais pas mal faire !

— Et il n'y a pas de mal, dit Valentin en hochant la tête. Je te pardonne. Gorzval ?

Le patron de pêche, tremblant, restait recroquevillé aux pieds de Valentin.

— Levez la tête, Gorzval. Je ne peux pas vous parler ainsi.

— Monseigneur ?

— Levez-vous.

— Monseigneur...

— Debout ! Gorzval ! Je vous en prie.

Le Skandar, abasourdi, leva les yeux vers Valentin et répéta :

— « Je vous en prie » ? Vous avez dit, « je vous en prie » ?

Valentin éclata de rire.

— Je suppose que j'ai perdu l'habitude du pouvoir.

D'accord : Debout ! Je vous l'ordonne Gorzval se releva en chancelant. Le petit Skandar à trois bras offrait un spectacle pitoyable, avec sa fourrure emmêlée et pleine de sable, ses yeux injectés de sang et l'expression d'accablement peinte sur son visage.

— J'ai attiré sur vous le mauvais sort, et vous n'aviez pas besoin de cela, dit Valentin. Acceptez mes excuses, et si la chance tourne et se met à me sourire, je vous dédommagerai un jour du préjudice que vous avez subi. Je vous le promets. Que comptez-vous faire maintenant ? Rassembler votre équipage et regagner Piliplok ?

— Jamais je ne pourrai y retourner, répondit le Skandar en secouant pathétiquement la tête. Je n'ai plus de bateau, je suis discrédité, je n'ai pas d'argent. J'ai tout perdu, sans espoir de rien retrouver. Mon équipage a été libéré de son engagement quand le *Brangalyn* a coulé. Je suis seul maintenant. Et je suis ruiné.

— Alors, accompagnez-nous jusqu'à l'Ile de la Dame, Gorzval.

— Monseigneur ?

— Vous ne pouvez rester ici. Je pense que les insulaires ne tiennent pas à voir des étrangers s'installer chez eux, et de toute façon le climat ne convient pas à un Skandar. Et je ne pense pas non plus qu'un chasseur de dragons puisse se transformer en pêcheur sans éprouver un affreux pincement au cœur chaque fois qu'il lance son filet. Venez avec nous. Si nous n'allons pas plus loin que l'Ile, vous pourrez peut-être y trouver la paix au service de la Dame. Et si nous poursuivons notre quête, vous trouverez l'honneur quand nous ferons l'ascension du Mont du Château. Qu'en dites-vous, Gorzval ?

— Cela me fait peur d'être près de vous, monseigneur.

— Suis-je si terrifiant ? Ai-je une gueule de dragon ? Voyez-vous les gens qui m'entourent verts de peur ?

Valentin tapa sur l'épaule du Skandar. Puis, se tournant vers Zalzan

Kavol, il lui dit :

— Nul ne peut remplacer les frères que vous avez perdus.

Mais à défaut, je vous donne un autre compagnon de votre race.

Et maintenant, prenons nos dispositions pour le départ. L'île est encore à de nombreux jours de voyage.

En moins d'une heure, Zalzan Kavol réussit à retenir une embarcation pour les emmener vers l'est le lendemain matin. Ce soir-là, les insulaires hospitaliers les régalerent d'un merveilleux festin, des vins verts et frais, des fruits fondants et sucrés et de la délicieuse chair fraîche de dragon de mer. A la vue de cette dernière, Valentin eut un haut-le-cœur et il s'apprêtait à la repousser quand il vit Lisamon Hultin engloutir sa part comme s'il s'agissait de son dernier repas. Comme exercice d'autodiscipline, il se força à en avaler un morceau, et il en trouva la saveur tellement irrésistible qu'il oublia sur-le-champ tous les malaises que les dragons de mer pouvaient créer dans son esprit. Pendant le dîner, le soleil se coucha, tôt comme toujours sous les tropiques, et ce fut un extraordinaire coucher de soleil, striant le ciel de teintes riches et saisissantes, ambre et violet, amarante et or. Valentin se dit que ces îles étaient décidément paradisiaques, extraordinairement favorisées, même sur une planète où la plupart des lieux incitaient au bonheur et où la plupart des gens étaient comblés. Dans l'ensemble, leur population était homogène, composée d'humains, à la silhouette gracieuse, aux longues jambes, à l'abondante chevelure dorée et à la peau lisse, couleur de miel.

Mais il y avait également quelques Vroons et même des Ghayrogs parmi eux et, d'après Deliamber, d'autres races peuplaient certaines îles de l'archipel. Deliamber qui, depuis son sauvetage, s'était beaucoup mêlé à la population, affirma également que les îles n'avaient guère de contacts avec les grands continents et vivaient en marge du monde et dans l'ignorance des hautes destinées qui s'accomplissaient sur la planète. Quand Valentin demanda à l'une de leurs hôtesse si le Coronal lord Valentin s'était trouvé à passer par là lors de son récent voyage à Zimroel, la femme lui jeta un regard atone et demanda ingénument :

— Ce n'est pas lord Voriak qui est Coronal ?

— Il est mort il y a au moins deux ans, à ce qu'il paraît, déclara un autre des insulaires, et cela parut surprendre la plupart des gens assis autour de la table.

Cette nuit-là, Valentin partagea son logis avec Carabella. Ils restèrent longtemps debout sous la véranda, les yeux fixés sur le disque blanc de la lune qui brillait au-dessus des flots dans la direction du lointain port de Piliplok. Il se prit à songer aux dragons en train de se repaître dans cette mer et au monstre dans le ventre duquel il avait fait ce séjour qui lui semblait irréel et, avec chagrin, à ses deux camarades disparus, Gibor Haern et Sleet, dont l'un était maintenant au fond de la mer et dont l'autre partageait peut-être le sort. Quel long voyage ! se dit-il en se souvenant de Pidruid, Dulorn, Mazadone, Ilirivoyne et Ni-moya, et en évoquant la fuite à travers la forêt, l'impétuosité de la Steiche, la froideur des patrons de dragonniers de Piliplok, l'image du dragon fracassant le bateau maudit du pauvre Gorzval. Un si long voyage, déjà de si nombreux milliers de kilomètres derrière eux, et encore de si nombreux milliers de kilomètres à parcourir avant de pouvoir commencer à répondre aux questions qui se bouscuaient dans son esprit.

Carabella s'était nichée tout contre lui, silencieuse. Son attitude envers lui ne cessait d'évoluer et était devenue un mélange de crainte et d'amour, de déférence et irrévérence, car elle l'acceptait et le respectait en tant que Coronal de Majipoor, mais elle ne pouvait faire abstraction de son innocence, de son ignorance et de sa naïveté, qui ne l'avaient pas encore abandonné. Et il était visible qu'elle craignait de le perdre dès qu'il serait redevenu lui-même. Mais pour ce qui était des rapports quotidiens avec le monde, elle était beaucoup plus compétente que lui, beaucoup plus expérimentée, et cela dénaturait l'image qu'elle avait de lui, le faisant paraître formidable et puéril à la fois. Il comprenait cela et ne le contestait pas car, même si des fragments de son passé et de son éducation princière lui revenaient quotidiennement en mémoire et s'il s'accoutumait de jour en jour à son attitude de commandement, la majeure partie de sa personnalité antérieure lui était encore inaccessible et il demeurait dans une large mesure Valentin l'insouciant vagabond, Valentin le candide, Valentin le jongleur. L'homme brun, le lord Valentin qu'il avait été, et qu'il redeviendrait peut-être un jour, existait dans son esprit comme un substrat, rarement agissant, mais dont il fallait toujours tenir compte. Il estimait que Carabella se sortait au mieux de la délicate position où elle se trouvait.

— A quoi penses-tu, Valentin ? demanda-t-elle finalement,

— A Sleet. Il me manque, ce petit homme.

— Il va se montrer. Nous allons le trouver à quatre îles d'ici.

— Je l'espère, dit Valentin en lui entourant les épaules de son bras. Je pense aussi à tout ce qui s'est passé et à tout ce qui va se passer. J'ai l'impression d'évoluer dans un monde de rêve, Carabella.

— Qui peut dire, en fait, où est le rêve et où est la réalité ?

Nous agissons d'après les recommandations du Divin, et nous ne posons pas de questions, car il n'y a pas de réponses. Tu comprends ce que je veux dire ? Il y a, bien entendu, des questions et des réponses. Je peux te dire quel jour nous sommes, et ce que nous avons eu au dîner, et le nom de cette île, si tu me le demandes, mais il n'y a pas de questions, il n'y a pas de réponses.

— C'est bien ce que je pense aussi, dit Valentin.

6

Zalzan Kavol avait affrété un des plus beaux bateaux de pêche de l'île, un merveilleux, trimaran turquoise baptisé *Gloire de Mardigile*. C'était un voilier de quinze mètres, prenant fièrement appui sur ses trois coques et dont les voiles, immaculées et éblouissantes sous le soleil matinal, étaient entourées d'une gaine vermillon qui donnait un air de fête à l'embarcation. Leur capitaine était un homme d'âge mûr, un des pêcheurs les plus prospères de l'île, un nommé Grigitor, grand et robuste, dont les cheveux descendaient jusqu'à la taille et la peau était si éclatante qu'elle semblait huilée. C'était un de ceux qui avaient sauvé Deliamber et Zalzan Kavol dès que la nouvelle qu'un bateau avait coulé s'était répandue sur l'île. Il avait cinq membres d'équipage, ses filles et ses fils, tous beaux et bien découplés à son image.

Ils mirent d'abord le cap sur Burbont, à moins d'une demi-heure de voile, puis s'engagèrent dans un chenal peu profond, aux eaux vertes, qui séparait des autres les deux îles les plus écartées. Le fond de la mer était constitué d'un banc de sable blanc et le soleil y pénétrait aisément, dessinant sur le sable des motifs aux paillettes étincelantes et montrant la faune sous-marine, les diables de mer, les crabes aux pinces tranchantes, les homards aux queues énormes, les multitudes de poissons aux couleurs criardes et les sinistres murènes. Ils virent même passer un petit dragon de mer, beaucoup trop près de la terre pour son bien et visiblement désorienté. Une des filles de Grigitor exhorta son père à le poursuivre, mais il en écarta l'idée en déclarant qu'ils s'étaient engagés à transporter au plus vite leurs passagers jusqu'à Rodamaunt Graun.

Ils naviguèrent toute la matinée, passant au large de trois nouvelles îles – Richelure, Grialon et Voniaire, annonça leur capitaine –, et à midi ils jetèrent l'ancre pour déjeuner. Deux des enfants de Grigitor se mirent à l'eau pour chasser, nageant nus dans l'eau étincelante comme de superbes animaux, harponnant rapidement poissons et crustacés sans presque jamais manquer leur but. Ce fut Grigitor qui prépara le repas, des cubes de chair blanche et crue marinée dans une sauce épicée et arrosés de vin vert pétillant. Deliamber se retira peu après le début du repas et alla se percher sur la pointe de l'une des coques extérieures, le regard fixé sur le nord. Valentin remarqua son absence au bout d'un moment et se disposait à aller le rejoindre, mais Carabella le retint par le poignet.

— Il est en transe, dit-elle. Laisse-le.

Cela retarda de quelques minutes leur départ après le déjeuner, jusqu'à ce que le petit Vroon descende de son perchoir pour les rejoindre. Le magicien avait l'air ravi.

— J'ai projeté mon esprit devant nous, annonça-t-il Et je vous apporte une bonne nouvelle : Sleet est en vie !

— C'est vraiment une bonne nouvelle ! s'écria Valentin. Où est-il ?

— Sur une des Iles de ce groupe, répondit Deliamber en agitant ses tentacules dans une direction imprécise. Il est en compagnie de plusieurs membres de l'équipage de Gorzval qui ont échappé au désastre à bord d'un canot.

— Dites-moi de quelle île il s'agit, et nous allons mettre le cap sur elle.

— Elle est de forme circulaire, avec une baie d'un côté et une nappe d'eau en son centre. Les habitants ont la peau noire, de longs cheveux bouclés et des anneaux dans le lobe des oreilles.

— Kangrisorn, fit immédiatement une des filles de Grigitor.

Son père acquiesça de la tête.

— C'est bien Kangrisorn, dit-il. Levez l'ancre ! Kangrisorn était à une heure au vent, ce qui les déroutait légèrement. C'était l'un d'une demi-douzaine de petits atolls, simples récifs de corail émergés, en forme d'anneau, entourant une lagune, et les visites des habitants de Mardigile devaient être rares, car longtemps avant que le trimaran soit entré dans le port, les enfants de Kangrisorn étaient sortis en masse dans les bateaux pour contempler de plus près les étrangers. Ils étaient

aussi noirs que les pêcheurs de Mardigile étaient dorés, et tout aussi beaux, leurs éclatantes dents blanches et leurs cheveux de jais, si noirs qu'ils en paraissaient presque bleus, ajoutant une curieuse touche solennelle. Avec force rires et gesticulations, ils les guidèrent pour entrer dans la lagune, et là, ils découvrirent Sleet en chair et en os, accroupi au bord de l'eau, le teint hâlé, quelque peu déguenillé, mais apparemment indemne. Il jonglait avec cinq ou six boules de corail blanc devant un public composé de quelques douzaines d'insulaires et de cinq membres de l'équipage de Gorzval, quatre humains et un Hjort. Gorzval semblait rempli d'appréhension à la perspective de retrouver ses anciens employés. Il avait commencé à reprendre ses esprits au cours de la matinée, mais quand le trimaran commença à pénétrer dans la lagune, il devint maussade et tendu. Carabella fut la première à débarquer, sautant dans l'eau peu profonde et se précipitant vers Sleet pour l'embrasser en soulevant de grandes gerbes d'eau. Valentin la suivit de près. Gorzval restait à la traîne, les yeux baissés.

— Comment nous avez-vous trouvés ? demanda Sleet.

— Grâce à la magie, répondit Valentin en désignant Deliamber du doigt. Comment aurions-nous pu faire autrement ? Comment te sens-tu ?

— J'ai cru mourir du mal de mer en arrivant jusqu'ici, mais j'ai eu une ou deux journées pour récupérer. Et toi ? ajouta-t-il après un frisson. Je t'ai vu aspiré vers le fond et j'ai cru que tout était fini.

— C'est bien ce qu'on aurait pu croire, dit Valentin. Une incroyable histoire que je te raconterai une autre fois. Eh bien, Sleet, nous voici de nouveau tous réunis. Tous, sauf Gibor Haern, ajouta-t-il avec tristesse, qui a péri dans le naufrage.

Mais nous avons adopté Gorzval comme nouveau compagnon.

Approchez donc. Gorzval ! N'êtes-vous pas content de revoir vos marins ?

Gorzval grommela quelque chose d'inaudible et regarda entre Valentin et les autres, le regard fuyant. Valentin comprit la situation et se tourna vers les membres de l'équipage, avec l'intention de leur demander de ne pas tenir rigueur à leur ancien patron d'un désastre contre lequel tout homme eût été impuissant, mais à sa grande stupéfaction, il les découvrit tous les cinq prosternés à ses pieds.

— J'ai cru que vous étiez mort, monseigneur, commença Sleet d'une

voix embarrassée. Je n'ai pu résister à l'envie de leur raconter toute l'histoire.

— Je vois, fit Valentin, que la nouvelle risque de se répandre beaucoup plus rapidement que je ne le souhaiterais, même en vous ayant demandé de prêter solennellement serment de garder le silence. Enfin, c'est pardonnable, Sleet.

Puis, s'adressant aux autres, il leur dit :

— Levez-vous. Levez-vous. Cela ne sert absolument à rien de se vautrer ainsi dans le sable.

Ils se relevèrent. Il leur était impossible de dissimuler leur mépris pour Gorzval, mais il céda le pas à la stupeur qu'ils éprouvaient de se trouver en présence du Coronal. Valentin apprit rapidement que sur les cinq, deux – le Hjort et l'un des humains – choisissaient de rester à Kangrisorn dans l'espoir de trouver, tôt ou tard, un moyen de transport pour retourner à Piliplok et reprendre leur métier. Les trois autres le prièrent d'accepter leur compagnie dans son pèlerinage.

Les nouveaux membres de la troupe qui grossissait rapidement étaient deux femmes – Pandelon et Cordeine, menuisier et gabier – et un homme, Thesme, l'un des préposés aux treuils. Ils lui prêtèrent serment d'allégeance, et cette cérémonie provoqua en lui un vague malaise. Et pourtant, il commençait maintenant à s'habituer aux hommages rendus à son rang.

Grigitor et ses enfants n'avaient pas prêté la moindre attention aux génuflexions et baisemains entre leurs passagers.

C'était aussi bien ainsi ; Valentin préférait ne pas voir se répandre la nouvelle qu'il avait retrouvé sa conscience, avant de s'être entretenu avec la Dame. Il demeurait encore incertain de sa stratégie et manquait de confiance en ses facultés. De plus, s'il faisait connaître son existence, il risquait d'attirer l'attention de l'usurpateur qui, selon toute probabilité, ne resterait pas inactif s'il avait vent qu'un prétendant au trône était en route vers le Mont du Château.

Le trimaran reprit la mer. Ils naviguèrent d'île en île, empruntant de préférence les chenaux et ne s'aventurant qu'occasionnellement dans des eaux plus profondes et plus bleues. Ils longèrent ainsi Lormanar et Climidole, laissèrent derrière eux Secundail, Blayhar Strand, Garhuven et Wiswis Keep ; puis ils longèrent Quile, Fruil et Dawnbreak, puis Nissehold et Thiaquil, Roazen et Piplinat ; ils virent le grand croissant sablonneux de Damozal. Ils mouillèrent devant l'île de

Sungyve pour renouveler leur provision d'eau douce et jetèrent l'ancre à Musorn pour se procurer des fruits et des légumes et à Cadibyre pour embarquer quelques tonnelets de vin rosé de l'île.

Et après de nombreux jours de navigation en ces lieux édeniques, ils jetèrent l'ancre dans le vaste port de Rodamaunt Graun.

C'était une grande île à la végétation luxuriante, d'origine volcanique, entourée de plages de lave noire et dotée sur sa côte méridionale d'un splendide brise-lames naturel, Rodamaunt Graun occupait une position dominante dans l'archipel dont elle était de loin l'île la plus importante, avec une population, d'après Grigitor, de cinq millions et demi d'habitants. Des cités jumelles s'étendaient comme des ailes des deux côtés du port, mais les flancs du pic central de l'île étaient également fort peuplés, avec des rangées bien ordonnées d'habitations en rotin ou en bois de skupik s'étagant jusqu'à mi-pente. Après la dernière rangée de maisons, les pentes commençaient à se couvrir d'une épaisse végétation et tout au sommet s'élevait un mince panache de fumée blanche, car Rodamaunt Graun était un volcan encore en activité. La dernière éruption, affirma Grigitor, s'était produite moins de cinquante ans auparavant.

Mais c'était difficile à croire quand on voyait l'impeccable alignement des habitations et l'uniformité d'aspect de la forêt qui les surmontait. C'était l'endroit où le *Gloire de Mardigile* allait faire demi-tour, mais Grigitor s'arrangea pour que les voyageurs soient pris à bord d'un autre trimaran, encore plus magnifique que le sien, le *Reine de Rodamaunt* qui allait les transporter jusqu'à l'Île du Sommeil. Le capitaine, une femme nommée Namurinta, avait une prestance et un port de reine, de longs cheveux raides aussi blancs que ceux de Sleet et un visage juvénile sans la moindre ride. D'un œil critique et légèrement dédaigneux, elle examina minutieusement son assortiment de passagers, comme pour essayer de déterminer quelle force pouvait bien pousser une troupe si hétérogène à entreprendre un pèlerinage hors saison, mais elle déclara seulement :

— Si l'accès de l'Île vous est interdit, je vous ramènerai à Rodamaunt Graun, mais dans ce cas, il y aura des frais supplémentaires pour la nourriture.

— Les pèlerins se voient-ils souvent refuser l'accès de l'Île ?

demanda Valentin.

— Pas lorsqu'ils arrivent pendant la période des pèlerinages.

Mais je suppose que vous savez que les bateaux de pèlerins ne naviguent pas en automne. Il n'y aura peut-être pas pour vous de possibilités d'accueil.

— Nous sommes arrivés jusqu'ici sans avoir à surmonter de difficultés majeures, dit Valentin d'un ton désinvolte.

Il entendit Carabella étouffer un rire et Sleet se racler longuement la gorge.

— J'ai la conviction, poursuivit-il, que nous ne rencontrerons pas d'obstacles plus importants que ceux qui se sont déjà dressés devant nous.

— J'admire votre détermination, dit Namurinta, et elle fit signe à l'équipage de se préparer à appareiller.

La moitié orientale de l'archipel s'incurvait légèrement vers le nord et, dans cette partie, les îles étaient, dans l'ensemble, fort différentes de Mardigile et des îles voisines, car elles étaient constituées, pour la plupart, des sommets d'une chaîne de montagnes immergée et non de plates formations coralliennes.

L'étude des cartes marines de Namurinta permit à Valentin d'en conclure que cette partie de l'archipel avait jadis formé la longue queue d'une péninsule s'avancant dans la mer depuis la pointe sud-ouest de l'Île du Sommeil, mais qui avait été engloutie par une montée des eaux de la Mer Intérieure à une époque ancienne. Seuls les pics les plus élevés étaient restés émergés et, entre l'île la plus orientale de l'archipel et le rivage de l'Île, il y avait maintenant plusieurs centaines de kilomètres de haute mer, une distance impressionnante pour un trimaran, même aussi bien équipé que l'était celui de Namurinta.

Mais la traversée se déroula sans encombre. Ils mouillèrent dans quatre ports – Hellirache, Sempifiore, Dimmid et Guadeloom – pour s'approvisionner en eau douce et en vivres, laissèrent derrière deux Rodamaunt Onze, la dernière île de l'archipel, et s'engagèrent dans le détroit d'Ungehoyer qui séparait l'archipel de l'Île du Sommeil. C'était un bras de mer large mais peu profond, doté d'une faune marine très abondante et pêchée à outrance par les insulaires, à l'exception des cent cinquante derniers kilomètres qui faisaient partie du périmètre sacré de l'Île. Ces eaux abritaient des monstres inoffensifs, des créatures en forme de gros ballons, connues sous le nom de volevants, qui s'ancrent en profondeur sur des rochers, se nourrissant de plancton qu'ils filtraient à travers leurs branchies. Ces animaux

excrétaient un flot constant de substances nutritives qui alimentaient l'énorme rassemblement d'organismes gravitant autour d'eux. Dans les jours qui suivirent, Valentin vit des douzaines de volevants, gonflés comme d'énormes outres sphériques, de quinze à vingt-cinq mètres de diamètre, dont la riche teinte carmin ressortait très distinctement à un ou deux mètres au-dessous de la surface calme de l'eau. Ils avaient des marques semi-circulaires sur la peau, et Valentin s'imaginait qu'il s'agissait d'yeux, de nez et de lèvres, si bien qu'il se représentait des visages levant un regard grave depuis le fond de l'eau, et il avait l'impression que les volevants étaient des êtres d'une profonde mélancolie, des êtres de poids, des sages, des philosophes réfléchissant éternellement au phénomène du flux et du reflux des marées.

— Cela me rend triste, dit-il à Carabella, de les voir se balancer ainsi, fixés par le pied à d'invisibles roches lentement ballottés au gré des courants. Comme ils ont l'air méditatifs !

— Méditatifs ! De vulgaires ballons pleins de gaz ! Une intelligence comparable à celle des éponges !

— Mais regarde-les attentivement, Carabella. Ils ont envie de prendre leur essor, de s'élever dans les airs... ils ont les yeux tournés vers le ciel, vers cet espace infini, et ils aspirent à s'y laisser porter, alors qu'ils sont condamnés à rester sous les flots en oscillant et en se remplissant d'organismes microscopiques.

Juste au-dessus d'eux s'étend un autre monde, et y pénétrer signifierait la mort pour eux. Comment peux-tu rester insensible à cela ?

— C'est ridicule, répliqua Carabella.

Pendant la seconde journée de la traversée du détroit, le *Reine de Rodamaunt* croisa cinq bateaux de pêche qui avaient arraché un volevant, l'avaient remonté à la surface et fendu en pointes ; ils étaient agglutinés autour de l'énorme dépouille, la découpant en lames plus étroites qu'ils empilaient comme des peaux sur leurs ponts. Valentin fut horrifié. Quand je serai redevenu Coronal, se dit-il, j'interdirai de tuer ces créatures, puis il considéra avec stupeur ce qu'il venait de penser, se demandant si son intention était de promulguer des lois en prenant ses inclinations pour seul critère et sans s'être auparavant penché sur les faits. Il demanda à Namurinta quelle utilisation était faite des peaux de volevants.

— Elles sont utilisées en médecine, répondit-elle, pour soigner les

vieillards dont le sang circule trop paresseusement.

La peau d'un seul animal fournit une quantité de substance suffisante pour l'ensemble des îles pendant au moins un an. La scène à laquelle vous assistez est très rare.

Quand je serai redevenu Coronal, décida Valentin, je m'abstiendrai de porter un jugement aussi longtemps que je ne posséderai pas toute la vérité, si une telle chose est jamais possible. L'illusoire profondeur solennelle des volevants continua néanmoins à le hanter en provoquant en lui d'étranges émotions et il se sentit soulagé lorsqu'ils s'éloignèrent de la zone où ils vivaient pour entrer dans les eaux fraîches et bleues qui bordaient l'Ile du Sommeil.

7

A l'est, l'Ile était maintenant nettement visible, et elle grossissait perceptiblement d'heure en heure, Valentin ne l'avait jamais vue qu'en songe et dans ses rêveries, et cela ne reposait sur rien d'autre que sa propre imagination et les quelques bribes de souvenirs subsistant dans son esprit ; et il n'était absolument pas préparé à contempler la réalité de ce lieu.

L'Ile était immense. Cela n'aurait rien dû avoir de surprenant sur un monde lui-même gigantesque et où tant de choses étaient à l'échelle des dimensions de la planète. Mais Valentin s'était fourvoyé en imaginant qu'une île était nécessairement une terre de dimensions raisonnables. Il s'était attendu à découvrir quelque chose d'environ deux ou trois fois plus grand que Rodamaunt Graun, ce qui était parfaitement absurde. L'Ile du Sommeil, il le voyait maintenant, fermait tout l'horizon et, à cette distance, elle paraissait aussi grande que la côte de Zimroel telle qu'ils la voyaient un ou deux jours après avoir quitté Piliplok. C'était bien une île, mais n'en était-il pas de même de Zimroel, d'Alhanroel et de Suvrael ? La seule raison, pour laquelle l'île ne portait pas le nom de continent, comme c'était leur cas, était qu'ils avaient des dimensions vraiment colossales, alors qu'elle était seulement très grande.

L'Ile était éblouissante. Comme le promontoire que l'on voyait de Piliplok, de l'autre côté de l'embouchure du fleuve, elle s'était fait un rempart d'une falaise crayeuse d'un blanc très pur, miroitant sous le soleil de l'après-midi. Cette falaise formait une muraille haute de plusieurs centaines de mètres et longue, peut-

être, de plusieurs centaines de kilomètres sur le rivage occidental de l'Île. Son sommet était couronné d'une étendue vert sombre et il y avait, semblait-il, une seconde muraille crayeuse à l'intérieur des terres, plus élevée que la première et surmontée également d'une forêt, puis une troisième encore plus éloignée de la mer, si bien que l'Île, de ce côté, offrait aux regards une superposition de terrasses brillantes s'élevant jusqu'à une mystérieuse et peut-être inaccessible citadelle centrale. Valentin avait entendu parler des terrasses de l'Île, dont il avait cru comprendre qu'il s'agissait de constructions artificielles remontant à une époque lointaine, jalons symboliques des étapes de l'initiation. Mais l'Île même semblait constituée de terrasses naturelles qui ne faisaient qu'en rehausser le mystère. Rien d'étonnant que cet endroit soit devenu le refuge du sacré sur Majipoor.

— Dans cette brèche de la falaise, dit Namurinta en la montrant du doigt, se trouve Taleis, où accostent les bateaux de pèlerins. C'est l'un des deux ports de l'Île ; l'autre est Numinor, beaucoup plus loin, du côté d'Alhanroel. Mais puisque vous êtes des pèlerins, vous devez savoir tout cela.

— Nous avons eu très peu de temps pour nous renseigner, dit Valentin. L'idée de ce pèlerinage nous est venue brusquement.

— Comptez-vous passer ici le reste de votre vie au service de la Dame ? demanda-t-elle.

— Au service de la Dame, certainement, répondit Valentin.

Mais ici, je ne pense pas. Pour une partie d'entre nous, l'Île n'est qu'une étape, sur une route beaucoup plus longue.

Cette réponse parut déconcerter Namurinta, mais elle s'abstint de poser d'autres questions.

Il y avait un fort vent du sud-ouest qui poussait le *Reine de Rodamaunt* à vive allure en direction de Taleis. La haute muraille crayeuse occupa bientôt tout le champ visuel et l'ouverture se révéla être non pas une simple brèche, mais un port d'une taille gigantesque. Le trimaran y entra toutes voiles dehors. Valentin, debout, le visage tourné vers la proue, les cheveux flottant dans le vent, fut impressionné par le spectacle qui s'offrait à ses yeux car, à l'intérieur du V que formait le port de Taleis, les falaises plongeaient presque à la verticale d'une hauteur d'au moins quinze cents mètres, et à leur pied s'étendait une langue de terre unie, bordée d'une large plage blanche. D'un côté il y avait des quais, des jetées, des bassins, le tout écrasé par la hauteur

phénoménale de ce gigantesque amphithéâtre. Il était difficile d'imaginer comment l'on pouvait, de ce port au pied de la falaise, atteindre l'intérieur de l'île : l'endroit était une véritable forteresse naturelle.

Et tout était silencieux. Il n'y avait aucun navire dans le port et il y régnait un silence surnaturel où se répercutait l'écho et dans lequel le bruit du vent ou l'aigre piaillage des rares mouettes prenaient d'étranges résonances.

— N'y a-t-il personne ici ? demanda Sleet. Qui va nous accueillir ?

Carabella ferma les yeux.

— S'il faut maintenant faire le tour jusqu'à Numinor... ou pis encore, retourner dans l'archipel.

— Non, dit Deliamber. Quelqu'un va nous accueillir. Ne craignez rien.

Le trimaran glissa vers le rivage et accosta une jetée déserte.

A l'endroit où ils se trouvaient, à la pointe du V formé par le port, le décor était d'une écrasante majesté, avec les falaises s'élevant si haut qu'elles semblaient sur le point de s'écrouler.

Un homme d'équipage amarra le trimaran et ils mirent pied à terre.

La confiance de Deliamber semblait déplacée. Il n'y avait âme qui vive. Tout était parfaitement silencieux, d'un silence si profond que Valentin avait envie de se boucher les oreilles pour ne plus l'entendre. Ils attendirent. Ils échangèrent des regards indécis.

— Allons explorer le terrain, dit-il finalement. Lisamon, Khun, Zalzan Kavol... allez examiner les bâtiments sur notre gauche. Sleet, Deliamber, Vinorkis, Shanamir... descendez par là. Pandelon, Thesme, Rovorn... suivez la plage jusqu'à cette courbe et regardez derrière. Gorzval, Erfon...

Valentin, accompagné de Carabella et de Cordeine, se dirigea tout droit, jusqu'au pied de la colossale falaise crayeuse.

Une sorte de sentier y commençait, qui s'élevait en suivant une pente invraisemblable, presque à pic, vers le sommet de la falaise où il disparaissait entre deux flèches blanches. Valentin estima que pour grimper ce sentier il fallait toute l'agilité d'un frère de la forêt. Il ne

semblait pourtant pas y avoir d'autre moyen de quitter la plage. Il jeta un coup d'œil à l'intérieur de la petite cabane en bois qui se trouvait au pied du sentier, mais n'y trouva rien d'autre que quelques flotteurs utilisés, selon toute probabilité, pour l'ascension. Il en sortit un qu'il traîna jusqu'à l'aire de décollage et monta dessus ; mais il ne trouva aucun moyen de le mettre en mouvement. Déçu, il retourna vers la jetée. La plupart des autres étaient déjà revenus.

— L'endroit *est* désert, dit Sleet. Valentin se tourna vers Namurinta.

— Combien de temps cela vous prendrait-il pour faire le tour de l'Ile et nous transporter du côté d'Alhanroel ?

— Jusqu'à Numinor ? Plusieurs semaines. Mais il n'en est pas question.

— Nous avons de l'argent, dit Zalzan Kavol. Cela parut la laisser indifférente.

— Je suis pêcheuse de mon métier. La saison de la pêche à l'épinoche est toute proche. Si je vous emmène à Numinor, je la raterai, et la moitié de la saison du gissoon par la même occasion. Vous ne pourriez pas me dédommager de ce manque à gagner.

Le Skandar sortit une pièce de cinq royaux, comme s'il espérait que son seul miroitement pourrait faire changer d'avis le capitaine. Mais elle secoua la tête en signe de refus.

— Pour la moitié de ce que vous m'avez versé pour vous transporter de Rodamaunt Graun à ici, je vous ramènerai à Rodamaunt Graun, mais c'est tout ce que je peux faire pour vous. Dans quelques mois, les bateaux de pèlerins reprendront la mer et ce port retrouvera toute son activité, et à ce moment-là, je vous ramènerai ici, toujours pour la moitié de la somme que vous avez payée. Quelle que soit votre décision, je suis à votre service. Mais je lèverai l'ancre avant la tombée de la nuit, et je ne mettrai pas le cap sur Numinor.

Valentin examina la situation. C'était beaucoup plus fâcheux qu'avoir été avalé par le dragon de mer, car il s'en était libéré assez vite, alors que cet obstacle imprévu menaçait de le retarder jusque bien avant dans l'hiver, voire au-delà, et pendant tout ce temps, Dominin Barjazid régnerait du haut du Mont du Château, de nouvelles lois seraient promulguées, le cours de l'histoire serait altéré et l'usurpateur consoliderait sa position. Mais alors, que faire ? Il tourna les yeux vers Deliamber, mais le magicien, l'air placide et serein, n'offrait aucune suggestion. Ils ne pouvaient pas escalader la muraille, ils ne pouvaient

pas la franchir en la survolant. Ils ne pouvaient pas s'élever d'un bond prodigieux jusqu'à la forêt inaccessible et infiniment désirable qui en couvrait le sommet. Fallait-il donc repartir à Rodamaunt Graun ?

— Pouvez-vous attendre ici avec nous une journée de plus ?

demanda Valentin. Nous vous paierons, bien entendu. Peut-être trouverons-nous demain matin quelqu'un qui...

— Je suis loin de Rodamaunt Graun, répondit Namurinta.

J'ai hâte de revoir ses côtes. Même si je restais une seule heure de plus, vous n'y gagneriez rien, et moi encore moins. La saison est terminée ; les disciples de la Dame n'attendent plus de pèlerins à Taleis, et il n'y aura personne.

Shanamir tira légèrement Valentin par la manche.

— Tu es le Coronal de Majipoor, murmura le garçon.

Ordonne-lui d'attendre ! Révèle-lui ton identité et force-la à mettre un genou en terre !

— Le truc risque de ne pas marcher, répondit Valentin en souriant. J'ai oublié d'emporter ma couronne.

— Alors demande à Deliamber de la soumettre par la magie !

C'était une possibilité, mais elle n'enchantait guère Valentin. Namurinta les avait pris à son bord en toute bonne foi et, en toute justice, elle était libre de repartir ; de plus, elle avait probablement raison d'estimer qu'il était vain d'attendre ici un, deux ou trois jours supplémentaires. Il répugnait à utiliser les pouvoirs de Deliamber pour la forcer à céder. Par ailleurs...

— Lord Valentin ! cria une voix de femme au loin. Par ici !

Venez !

Il regarda vers l'autre extrémité du port. C'était Pandelon, le menuisier de Gorzval, qui était parti avec Thesme et Rovom examiner ce qu'il y avait au-delà de la courbe de la plage. Elle agitait la main et faisait signe de venir. Il partit en courant dans sa direction et, quelques instants après, les autres le suivirent.

Dès qu'il fut arrivé à sa hauteur, elle l'entraîna dans l'eau peu profonde et ils contournèrent une saillie de la roche qui dérobaît à la

vue une autre plage, beaucoup plus petite. Il y découvrit une construction de grès rose, à un seul étage, portant l’emblème de la Dame, le triangle dans le triangle, et qui pouvait être une sorte de chapelle. Sur le devant, un jardin dont les arbustes aux fleurs rouges, bleues, orange et jaunes étaient disposés symétriquement. Deux jardiniers, un homme et une femme, l’entretenaient. Ils levèrent la tête et regardèrent Valentin approcher sans manifester d’intérêt. Il fit maladroitement de la main le signe de la Dame qu’ils lui rendirent beaucoup plus expertement.

— Nous sommes des pèlerins, dit-il, et nous cherchons quelqu’un qui puisse nous indiquer le chemin jusqu’aux terrasses.

— Vous arrivez hors saison, dit la femme.

Elle avait une grosse figure blanche parsemée de pâles taches de rousseur. Il n’y avait nulle chaleur dans sa voix.

— C’est dû à notre impatience d’entrer au service de la Dame.

La femme haussa les épaules et retourna à son sarclage.

L’homme, musculeux, court de stature, les cheveux grisonnants et clairsemés, prit la parole :

— A cette époque de l’année, vous auriez dû aller à Numinor.

— Nous venons de Zimroel.

Une étincelle d’intérêt s’alluma dans ses yeux.

— Avec les vents des dragons ? La traversée a dû être difficile.

— Nous avons eu quelques moments pénibles, dit Valentin, mais tout cela, c’est le passé. Nous ne ressentons plus maintenant qu’une grande joie d’avoir enfin atteint cette île.

— La Dame vous apportera le réconfort, fit l’homme d’un ton froid en se remettant à l’ouvrage avec son sécateur.

Après un moment de silence qui devint rapidement insoutenable, Valentin demanda :

— Et pour atteindre les terrasses ?

— Vous n’y arriverez pas, répondit la femme aux taches de rousseur.

— Vous ne voulez pas nous aider ? Un nouveau silence.

— Cela ne vous prendrait qu'un moment, reprit Valentin, et nous ne vous dérangerions plus. Montrez-nous le chemin.

— Nous avons notre besogne à accomplir, répondit l'homme au crâne dégarni.

Valentin s'humecta les lèvres. Cela ne le menait nulle part, et Namurinta avait peut-être déjà quitté l'autre plage depuis cinq minutes et faisait voile sur Rodamaunt Graun, les abandonnant à leur triste sort. Il regarda Deliamber. Le recours à des pratiques magiques risquait de s'imposer. Deliamber fit semblant de ne pas comprendre. Valentin s'approcha de lui et murmura :

— Effleurez-les de vos tentacules pour les persuader de se montrer plus coopératifs.

— Je crains que ma magie n'ait guère de pouvoir sur cette île sacrée, répliqua Deliamber. Essayez vos propres incantations.

— Mais je n'en connais pas !

— Essayez, répéta le Vroon.

Valentin fit de nouveau face aux jardiniers. Je suis le Coronal de Majipoor, se dit-il, et je suis le fils de la Dame que ces deux individus adorent et servent. Il était impossible de dire cela aux jardiniers, mais peut-être réussirait-il à le transmettre par la seule force de sa volonté. Il se redressa de toute sa taille et se transporta vers le centre de son être, comme il eût fait pour se préparer à jongler devant un public hautement critique, et il les gratifia d'un sourire si chaleureux qu'il aurait pu faire éclater des bourgeons sur les branches des arbustes en fleurs et, après quelques instants, les jardiniers, détachant les yeux de leur travail, découvrirent ce sourire et y répondirent par une réaction de surprise, de confusion et... de soumission. Un amour ardent irradiait de tout son être.

— Nous avons fait de nombreux milliers de kilomètres, dit-il d'une voix douce, pour venir chercher la paix auprès de la Dame, et nous vous prions, au nom du Divin que nous servons tous, de nous aider à trouver notre route, car nous sommes dans un grand dénuement et nous sommes las d'errer.

Ils clignèrent les yeux, comme si le soleil venait d'émerger de derrière un nuage gris.

— Nous avons notre besoin, fit la femme d'une voix faible.

— Nous ne sommes pas supposés faire l'ascension avant d'avoir fini d'entretenir le jardin, marmotta l'homme.

— Le jardin prospère, dit Valentin, et il continuera à prospérer en se passant de vous quelques heures aujourd'hui.

Aidez-nous, avant la tombée de la nuit. Nous vous demandons seulement de nous mettre sur la route, et je vous assure que la Dame vous en récompensera.

Les jardiniers étaient visiblement troublés. Ils échangèrent un regard puis levèrent les yeux vers le ciel, comme pour voir s'il était déjà tard. Le visage sombre, ils se levèrent, frottèrent leurs genoux pour enlever le sable qui y était collé et, comme des somnambules, ils s'approchèrent du bord de l'eau, firent quelques pas dans le léger ressac, contournèrent la pointe qui cachait la grande plage et longèrent le pied de la falaise jusqu'à l'endroit où le sentier à pic commençait son ascension.

Namurinta était encore là, mais elle était prête à lever l'ancre. Valentin se dirigea vers elle.

— Nous vous remercions de tout cœur pour votre aide, dit-il.

— Vous restez ?

— Nous avons trouvé un moyen d'accéder aux terrasses.

Elle lui adressa un sourire empreint de plaisir sincère.

— L'idée de vous abandonner ici ne me réjouissait pas, mais Rodamaunt Graun me rappelait. Je vous souhaite de faire un heureux pèlerinage.

— Et moi, je vous souhaite un excellent voyage de retour.

Il se détourna.

— Encore une chose, dit Namurinta.

— Oui ?

— Quand la femme vous a appelé de là-bas, dit-elle, elle a crié *lord* Valentin. Que voulait-elle dire ?

— C'est une plaisanterie, répondit Valentin. Rien qu'une plaisanterie.

— D'après ce que j'ai entendu dire, lord Valentin est le nom que porte le nouveau Coronal, celui qui règne depuis un ou deux ans.

— C'est vrai, dit Valentin. Mais il est brun. C'était une plaisanterie, un jeu de mots sur notre nom, car je m'appelle Valentin aussi. Bon voyage, Namurinta.

— Un fructueux pèlerinage, Valentin.

Il se dirigea vers la falaise. Les jardiniers avaient sorti plusieurs des flotteurs de la cabane et les avaient alignés sur l'aire de décollage. Sans un mot, ils firent signe aux voyageurs de monter sur les véhicules. Valentin prit le premier avec Carabella, Deliamber, Shanamir et Khun. La jardinière entra dans la cabane où, apparemment, étaient situées les commandes des véhicules car, un instant plus tard, le flotteur décollait et commençait la vertigineuse et terrifiante ascension de l'écrasante falaise blanche.

8

— Vous êtes arrivés, dit l'acolyte Talinot Esulde, à la Terrasse de l'Evaluation. Ici vous serez jaugés. Quand le moment sera venu pour vous d'avancer, vous accéderez à la Terrasse des Commencements, puis à la Terrasse des Miroirs où vous vous trouverez face à vous-même. Si ce que vous voyez est satisfaisant, aussi bien pour vous que pour vos guides, vous accéderez à la Seconde Falaise, où une autre série de terrasses vous attend. Vous arriverez ainsi jusqu'à la Terrasse de l'Adoration. De là, si vous avez gagné la faveur de la Dame, vous serez convoqués dans le Temple Intérieur. Mais n'attendez pas que cela se fasse rapidement. Et à votre place, je ne l'attendrais pas du tout. Ceux qui *comptent* parvenir jusqu'à la Dame sont les moins susceptibles d'être admis auprès d'elle.

L'humeur de Valentin s'assombrit à ces mots, car non seulement il comptait parvenir jusqu'à la Dame, mais il était absolument vital qu'il y réussisse ; néanmoins, il comprenait bien le sens des propos de l'acolyte. En ce lieu sacré, il fallait abandonner toute exigence sur la trame de l'existence. Il fallait se soumettre ; il fallait renoncer à tout désir, à tout besoin, à toute exigence pour espérer trouver la paix. Ce n'était pas un endroit pour un Coronal. L'essence d'un Coronal résidait

dans l'exercice du pouvoir, avec sagesse s'il était capable de sagesse, mais en tout cas avec fermeté. L'essence du pèlerin était la soumission. Il risquait d'être victime de cette incompatibilité.

Pourtant il n'avait pas le choix, il lui fallait arriver jusqu'à la Dame. Il avait, au moins, atteint les confins du domaine de la Dame. Au sommet de la falaise, ils avaient été accueillis sans surprise par des acolytes manifestement prévenus de l'arrivée hors saison d'un groupe de pèlerins. Et maintenant, l'air pieux et légèrement ridicule dans leurs robes aux tons pastel, ils étaient rassemblés dans un bâtiment long et bas, de pierre rose et polie, à proximité de la crête de la falaise. Des dalles de la même pierre rose formaient une vaste esplanade semi-circulaire qui s'étendait sur ce qui paraissait être une grande distance le long de la lisière de la forêt couronnant la falaise : c'était la Terrasse de l'Evaluation. Après, il y avait encore une forêt, et les autres terrasses étaient au-delà ; encore plus loin dans les terres, invisible de l'endroit où ils se trouvaient, s'élevait la seconde falaise crayeuse sur le plateau que formait la falaise extérieure. Et Valentin savait qu'une troisième falaise s'élevait au-dessus de la seconde quelque part à des centaines de kilomètres dans les terres, et c'était le Saint des Saints, l'endroit où se trouvait le Temple Intérieur et où la Dame résidait. Malgré toute la distance qu'il avait déjà parcourue, il lui semblait impossible de pouvoir couvrir les quelques centaines de kilomètres qui restaient. La nuit tombait rapidement. Il se retourna pour regarder par la fenêtre circulaire qui était derrière lui et il vit le ciel en train de s'obscurcir et l'immensité sombre de l'océan, éclairée seulement par les derniers rougeoiements du soleil qui disparaissait dans la direction de Piliplok. Il y avait une tâche tout là-bas, un point sur la surface unie de la mer, et il se prit à penser et à espérer qu'il s'agissait du trimaran *Reine de Rodamaunt*, cinglant vers son port d'attache, et encore plus loin il y avait les volevants s'abandonnant à leur rêve sans fin, et les dragons de mer se dirigeant vers un océan plus vaste encore, et derrière tout cela il y avait Zimroel, ses villes grouillantes, ses parcs et ses réserves naturelles, ses festivals, ses milliards d'habitants. Il avait déjà bien des choses à se souvenir, mais il lui fallait maintenant se tourner vers l'avenir. Il regarda fixement Talinot Esulde, leur premier guide, une personne grande et mince, à la peau d'un blanc laiteux et au crâne rasé, qui pouvait appartenir à l'un ou l'autre sexe. Valentin penchait plutôt pour le sexe masculin – la taille et quelque chose dans la carrure semblaient l'indiquer, mais pas de manière formelle – alors que la finesse des traits de Talinot Esulde, en particulier la courbe délicate des arcades sourcilières qui surmontaient d'étonnants yeux bleus, dénotait le contraire.

Talinot Esulde était en train de leur expliquer les activités

quotidiennes, prières, travail et méditation, le système d'interprétation des songes, les conditions d'hébergement, le régime alimentaire qui proscrivait les boissons alcoolisées et un certain nombre d'épices, et bien d'autres choses encore.

Valentin essayait de tout enregistrer, mais il y avait tellement de règlements, de conditions, d'obligations et d'usages qu'ils s'embrouillaient tous dans son esprit, si bien qu'au bout d'un moment, il cessa de faire des efforts, espérant que la pratique quotidienne les lui inculquerait.

Quand la nuit fut venue, Talinot Esulde les conduisit de la salle d'endoctrinement, en passant devant la fontaine jaillissante creusée dans le roc, où on leur avait fait prendre un bain avant de revêtir leurs robes de pèlerins et où ils se baigneraient deux fois par jour tout le temps qu'ils resteraient sur cette terrasse, jusqu'au réfectoire, à quelque distance du bord de la falaise. On leur servit un repas frugal composé de potage et de poisson qu'ils trouvèrent fadasses et peu appétissants malgré leur faim dévorante. Les serveurs, vêtus de robes vert clair, étaient des novices comme eux. Le réfectoire, une vaste salle, n'était que partiellement rempli – l'heure du dîner était presque passée, fit remarquer Talinot Esulde.

Valentin observa ses compagnons de pèlerinage. Toutes les races étaient représentées, avec approximativement la moitié d'humains, mais également bon nombre de Vroons et de Ghayrogs, d'assez nombreux Skandars, quelques Lii, quelques Hjorts, mais pas beaucoup, et dans un angle, un petit groupe de Su-Suheris qui se tenait à l'écart. La Dame prenait dans ses rets toutes les races de Majipoor, semblait-il. Toutes sauf une.

— Il n'y a jamais de Métamorphes qui viennent adorer la Dame ? demanda Valentin.

— Si un Piurivar venait en pèlerinage, répondit Talinot Esukle avec un sourire angélique, nous l'accepterions. Mais ils ne partagent pas nos rites. Ils vivent repliés sur eux-mêmes, comme s'ils étaient seuls sur toute la surface de Majipoor.

— Peut-être certains sont-ils venus ici sous une autre forme que la leur, suggéra Sleet.

— Nous nous en serions aperçus, dit calmement Talinot Esulde.

Après dîner, on les mena à leurs chambres – des chambres individuelles, à peine plus grandes que des placards, semblables aux

alvéoles d'une ruche. Un lit, un lavabo, un endroit pour les vêtements... c'était tout. Lisamon Hultin considéra la sienne d'un air furibond.

— Pas de vin, fit-elle, je dois leur laisser mon sabre, et maintenant on me fait dormir dans cette boîte ? Je crois que je vais faire un mauvais pèlerin, Valentin.

— Du calme, et faites un effort. Nous allons essayer d'avancer vers l'intérieur de l'Ile aussi vite que possible.

Il pénétra dans sa chambre, qui était située entre celle de la géante et celle de Carabella. Dès qu'il fut entré, le globe lumineux se mit en veilleuse, et à peine s'était-il allongé sur son lit qu'il s'enfonça dans le sommeil, bien qu'il fût encore tôt. Au moment où il perdait conscience, une lumière se mit à luire doucement dans son esprit et il contempla la Dame.

Incontestablement, sans méprise possible, c'était la Dame de l'Ile.

Depuis Pidruid, Valentin l'avait vue en rêve à maintes reprises, le doux regard, les longs cheveux bruns, la fleur derrière l'oreille, le teint olivâtre, mais cette fois, l'image était plus nette, la vision plus précise, et il remarqua les petites rides qu'elle avait au coin des yeux, les minuscules pierres vertes qui ornaient les lobes de ses oreilles et le mince cercle d'argent qui lui ceignait le front. Dans son rêve, il tendit les mains vers elle et lui dit :

— Mère, me voici. Appelle-moi à tes côtés, mère. Elle lui sourit, mais ne lui répondit pas. Ils étaient dans un jardin, entourés d'alabandinas en fleur. Elle ébourgeonnait les plantes à l'aide d'un petit ustensile doré, enlevant une partie des boutons pour que ceux qui restaient donnent naissance à des fleurs plus belles. Il restait à côté d'elle, attendant qu'elle se tourne vers lui, mais elle continuait à ébourgeonner.

Finalement, toujours sans regarder dans sa direction, elle dit :

— Il faut apporter une attention constante à son ouvrage si l'on veut le faire correctement.

— Mère, c'est moi, Valentin, ton fils !

— Tu vois, chaque branche porte cinq boutons. Si on les laisse, ils fleuriront tous, mais j'en enlève deux, un ici, et un autre là, et les fleurs seront magnifiques.

Et pendant qu'elle disait ces mots, les boutons s'épanouirent et les alabandinas emplirent l'air d'une fragrance si exquise qu'il en fut étourdi. Et les grands pétales jaunes s'ouvrirent comme des plateaux, montrant à l'intérieur de la fleur le pistil et les noires étamines. Elle les effleura du doigt, dispersant dans l'air le pollen pourpre. Et elle ajouta :

— Tu es qui tu es, et tu le seras à jamais.

A ce moment-là, son rêve changea, et il ne resta plus rien de la Dame, seulement une charmille d'arbustes épineux agitant devant lui leurs branches raides et des oiseaux moleeka se pavanant alentour, et d'autres images encore, floues, s'enchaînant rapidement et dénuées de signification cohérente.

Dès qu'il se réveilla, on lui demanda de se présenter immédiatement devant son interprète des rêves, qui n'était pas Talinot Esulde, mais un autre acolyte du même degré hiérarchique, une personne du nom de Stauminaup, le crâne également rasé et de sexe également mal déterminé. Valentin avait appris la veille que ces acolytes étaient à un stade intermédiaire de leur initiation. Ils étaient revenus de la Seconde Falaise pour satisfaire ici les besoins des novices.

L'interprétation des songes sur l'Ile n'avait rien à voir avec ce qu'il avait vécu à Falkynkip chez Tisana. Point de drogue, point de corps enlacés. Il fut simplement reçu par l'interprète et lui décrivit son rêve. Stauminaup l'écouta avec impassibilité.

Valentin soupçonna l'interprète d'avoir eu accès à son rêve pendant qu'il se déroulait, et de vouloir seulement comparer la relation que Valentin en faisait avec ses propres observations, de manière à relever les divergences et les contradictions entre les deux versions. Il décida donc de lui présenter le rêve tel qu'il s'en souvenait, disant, comme il l'avait fait dans son sommeil :

« Mère, c'est moi, Valentin, ton fils ! » et épiant les réactions de Stauminaup sur son visage. Mais il aurait aussi bien pu épier la face calcaire de la falaise.

Quand il eut terminé, l'interprète des songes lui demanda :

— Et de quelle couleur étaient les fleurs d'alabandina ?

— Eh bien, jaunes, avec un cœur noir !

— Une belle fleur. Sur Zimroel, les alabandinas sont écarlates, et

jaunes au centre. Vous préférez les couleurs des vôtres ?

— Je n'ai pas de préférence, répondit Valentin.

— Les alabandinas d'Alhanroel sont jaunes, fit Stauminaup en souriant, et noires au centre. Vous pouvez vous retirer maintenant.

Les interprétations étaient peu ou prou les mêmes chaque jour : un commentaire sibyllin ou qui, lorsqu'il était moins énigmatique, pouvait donner lieu à plusieurs explications, mais Stauminaup ne donnait jamais d'explication. Elle était une sorte de dépositaire des rêves de Valentin, qu'elle absorbait sans jamais donner son avis. Valentin s'y accoutuma.

Il s'accoutuma également à sa tâche quotidienne. Il passait tous les matins deux heures dans le jardin à de menus travaux d'émondage et de sarclage et surtout à retourner la terre, et l'après-midi, il se transformait en maçon, apprenant à jointoyer les dalles de la terrasse. Il y avait de longues séances de méditation pour lesquelles il ne recevait pas la moindre directive et était seulement envoyé dans sa chambre pour contempler les murs. C'est à peine s'il avait le temps d'apercevoir ses compagnons de voyage lorsqu'ils se baignaient ensemble, en milieu de matinée et juste avant le dîner, dans la fontaine jaillissante ; et ils n'avaient pas grand-chose à se dire. Il était facile de s'adapter au rythme de vie de l'endroit et de bannir toute précipitation. L'air des tropiques, le parfum de millions de fleurs, la douceur ambiante, tout cela berçait et apaisait comme un bain chaud.

Mais Alhanroel était encore à des milliers de kilomètres à l'est et il n'avancait pas d'un pouce vers son but, tout le temps qu'il restait sur la Terrasse de l'Evaluation. Une semaine entière s'était déjà écoulée. Pendant ses séances de méditation, Valentin caressait parfois le projet chimérique de rassembler sa petite troupe et de s'esquiver nuitamment, traversant clandestinement terrasse après terrasse, escaladant la Seconde Falaise et la Troisième et se présentant finalement devant la Dame à la porte de son Temple, mais il craignait qu'ils ne pussent aller bien loin sur cette Ile où on lisait les rêves à livre ouvert.

Alors il rongea son frein. Mais il savait que l'impatience ne lui vaudrait pas d'avancement sur cette terrasse et il essayait de se détendre, de s'absorber entièrement dans ses tâches, de débarrasser son esprit de ses exigences, de ses impulsions, de ses attachements et préparer ainsi le terrain pour le rêve de convocation par lequel la

Dame lui ferait signe d'avancer. Mais cela resta sans effet. Il arrachait les mauvaises herbes, il cultivait la terre fertile, il transportait des seaux de mortier jusqu'à l'extrémité de la terrasse, il restait assis en tailleur pendant ses heures de méditation, l'esprit totalement vide, et nuit après nuit, il se mettait au lit en priant pour que la Dame lui apparaisse et lui dise : « Le moment est venu pour toi de venir à moi », mais il ne voyait rien venir.

— Combien de temps cela va-t-il durer ? demanda-t-il un jour à Deliamber à la fontaine. Nous en sommes à la cinquième semaine !... ou peut-être la sixième, je ne sais plus ! Vais-je rester ici un an ? Ou deux ? Ou cinq ?

— C'est ce qu'ont fait certains des pèlerins qui nous entourent, répondit le Vroon. J'ai discuté avec l'un d'eux, une Hjort qui servait dans les milices sous lord Voriak. Elle a déjà passé quatre ans ici et elle paraît totalement résignée à passer le restant de sa vie sur la terrasse extérieure.

— Rien ne l'appelle ailleurs. L'hôtellerie n'a rien de déplaisant, Deliamber. Mais moi, j'ai...

— ... des affaires urgentes qui m'appellent à l'est, acheva le Vroon. Et en conséquence, vous êtes condamné à rester ici. Il y a un paradoxe dans votre dilemme, Valentin. Tous vos efforts tendent au renoncement, mais ce renoncement même a un but.

Vous voyez ? Votre interprète le voit sûrement, *elle*.

— Bien sûr que je vois. Mais que puis-je faire ? Comment puis-je faire semblant de ne pas me soucier de rester ici jusqu'à la fin de mes jours ?

— Toute simulation est impossible. Le jour où vous serez sincèrement insouciant du lendemain, vous avancerez. Mais pas avant.

— C'est comme si vous me disiez que mon salut dépend du fait de ne jamais penser à des gihornas, fit Valentin en secouant la tête. Plus je m'efforcerai de chasser de mon esprit les vols de gihornas, plus ils seront nombreux à m'apparaître. Que puis-je faire, Deliamber ?

Mais Deliamber n'avait pas d'autre suggestion. Le lendemain, Valentin apprit que Shanamir et Vinorkis avaient reçu leur promotion pour la Terrasse des Commencements.

Deux autres jours s'écoulèrent avant que Valentin revoie Deliamber.

Le magicien fit remarquer à Valentin qu'il n'avait pas bonne mine, et ce dernier répliqua avec un agacement qu'il ne put contrôler :

— Quelle mine voulez-vous que j'aie ? Savez-vous combien de mauvaises herbes j'ai arrachées, combien de seaux de mortier j'ai transportés, pendant qu'à Alhanroel, un Barjazid règne sur le Mont du Château et...

— Calmez-vous, fit Deliamber d'une voix douce. Cela ne vous ressemble pas.

— Me calmer ? Me calmer ? Combien de temps vais-je devoir conserver mon calme ?

— Peut-être met-on votre patience à l'épreuve. Auquel cas, monseigneur, vous êtes en train d'échouer.

Cela fit réfléchir Valentin.

— Je reconnais que votre analyse est pertinente, reprit-il au bout d'un moment. Mais peut-être est-ce mon ingéniosité qui est mise à l'épreuve. Deliamber, introduisez-moi un rêve de convocation dans la tête pour cette nuit.

— Vous savez que ma magie ne semble guère être efficace sur cette île.

— Allez-y. Essayez. Concoctez un message de la Dame et enfoncez-le-moi dans la tête, et nous verrons bien.

Deliamber, haussant les épaules, entoura de ses tentacules les mains de Valentin qui sentit un léger picotement quand le contact s'établit.

— Votre magie est encore efficace, dit-il.

Et cette nuit-là, il fit un rêve dans lequel il flottait dans la fontaine comme un voleur, fixé à la roche par une sorte de membrane qui s'était développée sous ses pieds, et alors qu'il tentait de se libérer, le visage souriant de la Dame lui apparut dans le ciel nocturne et murmura : « Viens, Valentin, viens près de moi, viens » et la membrane se résorba et il s'éleva dans le ciel et fut entraîné par le vent vers le Temple Intérieur.

Valentin relata son rêve à Stauminaup pendant la séance d'interprétation des songes. Elle l'écouta comme s'il lui racontait un rêve dans lequel il aurait arraché des mauvaises herbes dans le jardin.

Valentin prétendit avoir fait le même rêve la nuit suivante, et une fois de plus elle ne fit aucun commentaire. Le surlendemain, il lui proposa encore le *même* rêve et demanda une interprétation.

— L'interprétation de votre rêve, dit Stauminaup, est qu'il n'est pas d'oiseau qui vole avec les ailes d'un autre.

Les joues empourprées, Valentin quitta la pièce sans un mot.

Cinq jours plus tard, Talinot Esulde l'informa de son admission à la Terrasse des Commencements.

— Mais *pourquoi* ? demanda-t-il à Deliamber.

— *Pourquoi* ? est une question oiseuse pour ce qui a trait à l'évolution spirituelle. De toute évidence, quelque chose a changé en vous.

— Mais je n'ai pas eu d'authentique rêve de convocation !

— Peut-être que si, répondit le sorcier.

Un des acolytes le mena, à pied, le long des sentiers tracés dans la forêt jusqu'à la terrasse suivante. L'itinéraire était extrêmement tortueux, présentant de déroutants zigzags et s'éloignant à plusieurs reprises dans ce qui semblait être la direction exactement opposée à celle qu'ils suivaient. Valentin était totalement perdu lorsque, quelques heures plus tard, ils débouchèrent sur un espace dégagé d'une étendue considérable.

Des pyramides de pierre d'un bleu sombre, hautes de trois mètres, s'élevaient à intervalles réguliers sur les dalles roses de la terrasse.

La vie ne différait guère de ce qu'elle avait été sur la première terrasse – travaux manuels, méditation, interprétation quotidienne des songes, cellule austère et nue, nourriture frugale. Mais on y recevait aussi les premiers éléments d'une instruction religieuse, une heure chaque après-midi, pendant laquelle les principes de la grâce de la Dame étaient expliqués par le moyen d'elliptiques paraboles et de dialogues abscons.

Au début, Valentin écouta tout cela avec impatience. Cela lui paraissait aussi vague qu'abstrait et il lui était difficile de se concentrer sur des sujets aussi brumeux, alors qu'il était poussé par une claire passion politique – atteindre le Mont du Château et régler la question de la suprématie sur Majipoor. Mais le troisième jour, il fut frappé par le fait que ce que l'acolyte était en train de dire du rôle de

la Dame était purement politique.

Valentin réalisa qu'elle était une force modératrice, le ciment d'amour et de foi qui liait entre eux les différents centres du pouvoir de la planète. Quelle qu'ait été la nature du pouvoir magique grâce auquel elle envoyait des rêves – et il était impossible de croire le mythe populaire selon lequel elle était chaque nuit en contact avec l'esprit de millions d'individus –, il était évident que son esprit serein apportait à la planète apaisement et détente. Valentin savait que le dispositif du Roi des Rêves pouvait envoyer des messages directs et adaptés à chaque cas, qui cinglaient les coupables et admonestaient ceux qui inspiraient la défiance, et les messages du Roi pouvaient être féroces. Mais, de même que la chaleur de l'océan tempère le climat des terres, la Dame adoucissait la violence des forces qui contrôlaient Majipoor, et la doctrine théologique qui s'était développée autour de la personne de la Dame en temps que divine Mère incarnée n'était. Valentin le comprenait maintenant, qu'une image utilisée pour la division des pouvoirs telle que les premiers dirigeants de Majipoor l'avaient conçue.

Il prêta donc une oreille plus attentive et il mit de côté pour un temps son impatience de gagner des terrasses plus élevées pour pouvoir continuer à apprendre là où il était.

Valentin se retrouvait totalement seul sur cette terrasse.

C'était nouveau pour lui. Il n'y avait pas trace de Shanamir ni de Vinorkis – avaient-ils déjà accédé à la Terrasse des Miroirs ? —et, à sa connaissance, les autres étaient restés derrière. La pétulance de Carabella et la sagesse sardonique de Deliamber lui manquaient particulièrement, mais il s'était aussi attaché à tous les autres tout au long du pénible voyage à travers Zimroel et il était chagriné de ne plus les avoir autour de lui. Les jours heureux qu'il avait coulés comme jongleur lui paraissaient lointains et enfuis à jamais. Il lui arrivait de temps à autre, pendant ses moments de loisir, de cueillir des fruits sur les arbres et de les lancer en retrouvant les vieux exercices familiers, au grand amusement des acolytes et des novices de passage. L'un d'eux en particulier, un homme à la barbe noire et aux larges épaules, du nom de Farssal, ne manquait jamais d'observer attentivement Valentin chaque fois qu'il jonglait.

— Où avez-vous été initié à cet art ? demanda un jour Farssal.

— À Pidruid, répondit Valentin. Je faisais partie d'une troupe de jongleurs.

— Ce devait être la belle vie.

— Oui, dit Valentin, se souvenant de l'excitation qu'il avait ressentie lorsqu'il s'était trouvé dans l'arène de Pidruïd devant le lord Valentin à la barbe noire et se revoyant monter sur la vaste scène du Cirque Perpétuel de Dulorn, et tout le reste, ces images inoubliables de son passé.

— Est-ce que cette adresse peut s'acquérir ou bien est-ce un don inné ? demanda Farssal.

— Tout le monde peut apprendre, à condition d'avoir le regard vif et de savoir se concentrer. En ce qui me concerne, il ne m'a pas fallu plus d'une ou deux semaines pour apprendre, l'an dernier à Pidruïd.

— Non ! Je suis sûr que vous avez jonglé toute votre vie !

— Jamais avant l'an dernier.

— Qu'est-ce qui vous a poussé à commencer, alors ?

— J'avais besoin de trouver un gagne-pain, répondit Valentin en souriant, et il y avait à Pidruïd une troupe de jongleurs itinérants qui étaient venus pour le festival du Coronal et avaient besoin d'une paire de bras supplémentaire. Ils m'ont rapidement initié à cet art, comme je pourrais le faire pour vous.

— Vous pourriez, vous croyez ?

— Tenez, dit Valentin, en lançant au barbu un des fruits avec lesquels il jonglait, un bishawar vert et ferme. Lancez-vous cela d'une main dans l'autre pendant un moment, pour vous assouplir les doigts. Il vous faudra assimiler quelques positions de base et certaines habitudes de perception, ce qui demande de la pratique, et après...

— Que faisiez-vous avant d'être jongleur ? demanda Farssal en faisant passer le fruit d'une main à l'autre.

— Je me promenais, répondit Valentin. Et maintenant, tendez les mains de cette manière...

Il fit faire des exercices à Farssal pendant une demi-heure, essayant de l'entraîner comme Carabella et Sleet l'avaient fait pour lui à l'auberge de Pidruïd. C'était une agréable diversion qui venait rompre la tranquillité et la monotonie de sa vie.

Farssal avait les mains prestes et de bons yeux, et il apprenait vite, même si cela n'avait rien de comparable avec la vitesse avec laquelle Valentin avait appris. Au bout de quelques jours, il avait acquis une habileté technique élémentaire et parvenait à jongler tant bien que mal, même si cela manquait de grâce. C'était un homme expansif et loquace, qui ne cessait d'entretenir la conversation tout en faisant passer ses bishawars d'une main à l'autre. Il était né à Ni-moya, disait-il, et après avoir été pendant de longues années commerçant à Piliplok, il avait récemment été en proie à une crise religieuse qui avait jeté la confusion dans son esprit et l'avait finalement poussé à entreprendre le pèlerin de l'Île. Il parla de son mariage, de ses fils sur lesquels il ne pouvait compter, des énormes fortunes qu'il avait gagnées et reperdues aux tables de jeu ; et il voulait également tout savoir sur Valentin, sa famille, ses ambitions, les mobiles qui l'avaient poussé vers la Dame. Valentin essayait de fournir des réponses plausibles à ces questions et il écartait les plus gênantes en se lançant dans des discours improvisés sur l'art du Jongleur.

A la fin de la seconde semaine – travail, études, méditation, moments de liberté passés à jongler avec Farssal, une routine stable et figée –, Valentin se sentit de nouveau gagné par l'impatience et le désir d'aller de l'avant.

Il n'avait pas la moindre idée du nombre de terrasses qu'il y avait, mais s'il passait à chacune autant de temps, il lui faudrait des années pour arriver jusqu'à la Dame. Il devait donc trouver un moyen d'abrégé le processus de l'ascension.

La simulation des rêves de convocation ne paraissait pas être la bonne solution. Il proposa à Silimein, son interprète des songes sur cette terrasse, son rêve de voleur dans la fontaine, mais elle ne fut pas plus impressionnée que l'avait été Stauminaup. Il essaya, pendant ses séances de méditation et en s'endormant le soir, d'atteindre l'esprit de la Dame pour l'implorer de le convoquer. Mais cela aussi resta sans effet.

Il demanda à ses voisins de table au réfectoire depuis combien de temps ils étaient à la Terrasse des Commencements.

— Deux ans, répondit l'un.

— Huit mois, lui dit un autre. Cela ne paraissait pas les perturber.

— Et vous ? demanda-t-il à Farssal.

Farssal répondit qu'il n'était arrivé que quelques jours avant Valentin. Mais il n'avait aucune démangeaison de partir,

— Il n'y a pas péril en la demeure, si ? Nous servons la Dame où que nous soyons, ce n'est pas votre avis ? Alors, une terrasse en vaut bien une autre.

Valentin acquiesça de la tête. Il n'osa pas manifester son désaccord. Vers la fin de la troisième semaine, il crut apercevoir Vinorkis tout à fait à l'autre bout du champ de stajja où il travaillait. Mais il n'en fut pas sûr – était-ce bien un éclair orange sur les moustaches de ce Hjort ? – et la distance qui les séparait était trop grande pour qu'il se mette à crier. Et pourtant, le lendemain, alors que Valentin était tranquillement en train de jongler avec Farssal près de la fontaine, il vit Vinorkis, et il s'agissait indiscutablement de Vinorkis, qui l'observait de l'autre côté de l'esplanade. Valentin s'excusa et courut à sa rencontre. Après toutes ces semaines où il avait été sevré de la compagnie de ses proches, cela le réjouissait de revoir même le Hjort.

— Ainsi, c'était bien vous dans le champ de stajja, dit Valentin.

Vinorkis acquiesça de la tête.

— Ces jours derniers, je vous ai entr'aperçu plusieurs fois, monseigneur. Mais la terrasse est immense... je n'ai jamais réussi à arriver auprès de vous. Depuis combien de temps êtes-vous ici ?

— Je suis arrivé environ une semaine après vous. Y a-t-il encore quelqu'un des nôtres ici ?

— Pas à ma connaissance, répondit le Hjort. Shanamir y était, mais il est déjà reparti. Je vois que vous n'avez rien perdu de vos talents de jongleur, monseigneur. Qui est votre partenaire ?

— Un homme de Piliplok. Agile de ses mains.

— Et de sa langue aussi, peut-être ?

— Que voulez-vous dire ? demanda Valentin, les sourcils froncés.

— Avez-vous dévoilé à cet homme beaucoup de votre passé, monseigneur, ou de vos projets ?

— Bien sûr que non, répondit Valentin en ouvrant de grands yeux. Non, Vinorkis ! Vous n'allez pas me dire qu'il y a des espions du Coronal ici, sur l'île même de la Dame !

— Pourquoi pas ? Est-ce si difficile de s'infiltrer ici ?

— Mais pourquoi soupçonnez-vous...

— Hier soir, après vous avoir aperçu dans le champ, je suis venu ici pour essayer de vous retrouver. Un de ceux à qui je me suis adressé était votre nouvel ami, monseigneur. Je lui ai demandé s'il vous connaissait et c'est *lui* qui a commencé à m'interroger. Étais-je un de vos amis, vous avais-je rencontré à Pidruïd, pourquoi étions-nous venus sur l'île, et bien d'autres questions encore. Monseigneur, je me sens mal à l'aise quand des étrangers posent des questions. En particulier sur cette île, où l'on nous enseigne de nous tenir à l'écart les uns des autres.

— Vous me paraissez bien soupçonneux, Vinorkis.

— C'est possible. Mais en tout cas, restez sur vos gardes, monseigneur.

— N'ayez crainte. Il n'apprendra rien d'autre de moi que ce que je lui ai déjà appris. Ce qui se résume en un peu de jonglerie.

— Peut-être en sait-il déjà trop long sur vous, reprit le Hjort d'un ton lugubre. Mais s'il vous surveille, nous allons aussi le surveiller.

L'idée que, même ici, il puisse être sous surveillance le consterna. N'existait-il donc plus aucun asile ? Valentin regretta de ne pas avoir Sleet à ses côtés, ou Deliamber. Un espion pouvait fort bien se transformer en assassin, quand Valentin se rapprocherait de la Dame et deviendrait d'autant plus menaçant pour l'usurpateur.

Mais Valentin ne semblait pas se rapprocher de la Dame.

Une nouvelle semaine s'écoula, semblable aux autres. Puis, alors qu'il en arrivait à croire qu'il allait passer le reste de ses jours sur la Terrasse des Commencements et que cela lui devenait indifférent, on alla le chercher dans les champs et on l'avisa de se préparer à gagner la Terrasse des Miroirs.

9

La troisième terrasse était un lieu d'une beauté éblouissante dont le miroitement évoquait pour Valentin la cité de Dulorn.

Elle était nichée au pied de la Seconde Falaise, une terrifiante muraille

verticale de craie blanche qui semblait former une barrière absolument infranchissable, et quand le soleil brillait à l'occident, son éblouissante réverbération sur la paroi de la falaise aveuglait et arrachait des cris d'admiration.

Et puis, il y avait aussi les miroirs – de grandes dalles grossièrement taillées de pierre noire polie, disposées verticalement sur toute la surface de la terrasse, si bien que quel que soit l'endroit où se portait le regard, on retrouvait sa propre image. Au début, Valentin s'observa d'un œil critique, cherchant à déceler les changements que le voyage avait provoqués en lui, une atténuation du rayonnement qui émanait de lui depuis l'époque de Pidruïd, ou bien des traces de lassitude ou de tension. Mais il ne découvrit rien de cela et ne vit que l'image familière et souriante d'un homme aux cheveux dorés, et il se fit des signes de la main, des clins d'œil complices et de grands saluts, et au bout d'une semaine il cessa de prêter attention à son reflet. S'il avait reçu l'ordre de ne pas tenir compte des miroirs, il aurait probablement vécu dans un état de coupable tension, portant involontairement son regard sur eux et le détournant aussitôt, mais personne ne lui avait dit à quoi ils servaient ni quelle attitude il devait adopter à leur égard, si bien qu'avec le temps il finit tout simplement par oublier leur présence. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'il réalisa que la clé de la progression sur l'île était que l'esprit devait évoluer de l'intérieur et accroître sa capacité de discerner l'accessoire et d'y renoncer. Il se trouvait totalement seul sur cette terrasse. Pas de Shanamir, pas de Vinorkis, et pas plus de Parssal. Valentin était en garde contre le barbu brun ; s'il s'agissait réellement d'un espion, il était hors de doute qu'il trouverait un moyen de suivre Valentin de terrasse en terrasse. Mais il ne vit pas Farssal arriver.

Valentin resta onze jours sur la Terrasse des Miroirs, puis il reçut l'autorisation d'avancer et, en compagnie de cinq autres novices, il accéda en flotteur à la Seconde Falaise et à la Terrasse de la Consécration.

De là, il y avait une vue superbe sur les trois premières terrasses, loin en contrebas et, au-delà, jusqu'à la mer. Valentin distinguait à peine la Terrasse de l'Évaluation – réduite à une mince bande rose sur le fond vert sombre de la forêt – mais la vaste Terrasse des Commencements, aux dimensions impressionnantes, occupait tout le centre du plateau inférieur.

Juste en dessous, la Terrasse des Miroirs flamboyait de ses mille bûchers ardents.

La vitesse de sa progression commençait à lui devenir indifférente. Le temps perdait toute signification. Il avait entièrement adopté le rythme de l'Ile. Il travaillait dans les champs ; il suivait de longues séances d'instruction religieuse ; il passait une bonne partie de son temps dans le bâtiment obscurci au toit de pierre qui était le sanctuaire de la Dame, demandant – mais pouvait-on appeler cela demander ? – qu'on lui accorde l'illumination. De temps à autre, il se souvenait avoir eu l'intention de gagner aussi vite que possible le cœur de l'Ile et d'être reçu par la femme qui y résidait. Mais tout cela ne lui paraissait plus maintenant présenter aucun caractère d'urgence.

Il était devenu un vrai pèlerin.

Après la Terrasse de la Consécration se trouvait la Terrasse des Fleurs, puis il y avait la Terrasse de la Dévotion, et encore au-delà, la Terrasse du Renoncement. Elles faisaient toutes partie de la Seconde Falaise, ainsi que la Terrasse de l'Ascension, qui était l'ultime étape avant d'accéder au plateau sur lequel vivait la Dame. Chacune des terrasses, finit par comprendre Valentin, faisait le tour complet de l'Ile, si bien qu'il pouvait y avoir en même temps sur chaque terrasse un million ou plus d'adorateurs et que chaque pèlerin ne voyait qu'une infime portion de l'ensemble tout le long de sa progression vers le centre de l'Ile. Que d'efforts avait dû coûter la construction de tout cela ! Combien de vies avaient été entièrement consacrées au service de la Dame ! Et chaque pèlerin évoluait à l'intérieur d'une sphère de silence : nulle ébauche d'amitié ici, nul échange de confidences, nulle étreinte d'amants. Farssal avait été une mystérieuse exception à cette coutume. C'était comme si ce lieu existait en dehors du temps et à l'écart des pratiques habituelles de la société.

Dans cette zone intermédiaire de l'Ile, l'accent était mis beaucoup moins sur l'enseignement que sur le labeur. Il savait que lorsqu'il atteindrait la Troisième Falaise, il se joindrait à ceux qui effectuaient réellement le travail de la Dame dans tout le vaste monde, car ce n'était pas la Dame en personne, il le comprenait maintenant, qui envoyait la plupart des messages sur toute la surface de la planète, mais les millions d'acolytes les plus avancés de la Troisième Falaise dont les esprits servaient d'amplificateurs à la bienveillance de la Dame. Bon nombre des plus anciens acolytes, à ce qu'il avait cru comprendre, avaient passé plusieurs décennies sur la Seconde Falaise, accomplissant d'obscurités tâches administratives, sans espoir ni désir d'accéder aux responsabilités plus lourdes de la zone centrale.

Dans le courant de sa troisième semaine à la Terrasse de la Dévotion, Valentin fit un rêve qui était indiscutablement un rêve de convocation.

Il se vit traversant la plaine pourpre et desséchée qui avait perturbé son sommeil à Pidruïd. Le soleil descendait sur l'horizon et le ciel était lourd et sinistre, et devant lui se dressaient deux grandes chaînes de montagnes, comme deux poings géants brandis. La vallée jonchée de blocs de pierre aux arêtes vives qui les séparait recevait les derniers rougeoiements du soleil couchant, une curieuse et inquiétante lumière huileuse qui tenait plus du suintement que du rayonnement. Un *vent sec* et frais soufflait dans cette vallée étrangement éclairée et apportait avec lui des soupirs et des chants, de douces mélodies empreintes de mélancolie. Valentin marchait depuis des heures, mais il ne progressait pas : les montagnes ne se rapprochaient pas, les sables du désert s'étiraient à l'infini sous ses pas, l'ultime clarté qui baignait la vallée ne disparaissait pas. Il sentait ses forces décliner. Des mirages menaçants dansaient devant ses yeux. Il vit Simonan Barjazid, le Roi des Rêves, et ses trois fils. Il vit l'abominable et sénile Pontife rugissant sur son trône souterrain. Il vit de monstrueux amorfibots rampant pesamment dans les dunes et les groins d'énormes dhumkars perçant le sable comme des tarières et humant l'air en quête de proies. Il entendait des chuintements, des nasillements, des susurrements ; de petits nuages d'insectes venaient bourdonner à ses oreilles ; une fine pluie de sable sec commença à tomber, l'aveuglant et lui obstruant les narines. Il était las et prêt à tout moment à baisser les bras et à s'arrêter, à s'allonger dans le sable et à se laisser recouvrir par les dunes mouvantes, mais quelque chose le poussait à continuer, car dans la vallée une forme rayonnante allait et venait, une femme souriante, la Dame, sa mère, et aussi longtemps qu'il la verrait là-bas, il ne cesserait d'aller de l'avant. Il sentait la chaleur de sa présence, l'attraction de son amour.

— Viens, murmurait-elle. Viens à moi, Valentin. Elle tendait les bras vers lui par-dessus ce monstrueux désert. Les épaules de Valentin tombaient. Ses genoux fléchissaient. Il se sentait incapable de continuer, et pourtant il savait qu'il le fallait.

— Ma Dame, souffla-t-il, je suis à bout, il faut que je me repose, il faut que je dorme !

A ces mots, le rayonnement entre les montagnes se fit plus vif et plus chaud.

— Valentin, cria-t-elle, Valentin, mon fils !

Il parvenait à peine à garder les yeux ouverts. Il était si tentant de s'allonger sur le sable chaud.

— Tu es mon fils, lui disait la voix de la Dame à travers cette infranchissable distance, et j'ai besoin de toi.

Et comme elle prononçait ces mots, il sentit ses forces revenir, il accéléra le pas, puis commença à courir avec légèreté sur la surface durcie du désert, reprenant courage et allongeant sa foulée. La distance qui les séparait commençait à diminuer rapidement, et Valentin la voyait maintenant distinctement, qui l'attendait sur une terrasse de pierre violette, souriant, les bras tendus vers lui, l'appelant par son nom d'une voix qui résonnait comme les cloches de Ni-moya.

Il s'éveilla avec le son de cette voix résonnant toujours dans sa tête.

C'était l'aube. Son esprit débordait d'une prodigieuse énergie. Il se leva d'un bond et se dirigea vers le grand bassin d'améthyste qui était la piscine de la Terrasse de la Dévotion et plongea bravement dans l'eau de source glacée. Après quoi, il trotta jusqu'à la chambre de Menesipta, son interprète des songes sur cette terrasse ; une femme trapue, aux yeux noirs étincelants et au visage émacié et tiré, et lui débita tout son rêve d'une seule haleine.

Menesipta l'écouta en silence.

La froideur de sa réaction tempéra l'exubérance de Valentin.

Il se souvint de sa visite à Stauminaup sur la Terrasse de l'Evaluation pour lui raconter le fallacieux rêve de convocation du voleur et de la rapidité avec laquelle Stauminaup avait rejeté ce rêve. Mais là, il n'y avait pas de supercherie. Il n'avait pas Deliamber pour agir sur son esprit par des pratiques magiques.

— Puis-je vous demander une appréciation ? dit finalement Valentin.

— Ce rêve a des résonances familières, répondit calmement Menesipta.

— C'est là toute votre interprétation ?

— Qu'aimeriez-vous que je vous dise d'autre ? demanda-t-elle, l'air amusé.

Valentin serra les poings de frustration.

— Si quelqu'un venait me voir pour une interprétation d'un tel rêve, j'appellerais cela un rêve de convocation.

- Très bien.
- Vous êtes d'accord ? Appelleriez-vous cela un rêve de convocation ?
- Si cela peut vous faire plaisir.
- La question n'est pas de me faire plaisir, reprit Valentin au comble de l'irritation. Soit ce rêve était un rêve de convocation, soit il ne l'était pas. Quel est votre point de vue ?
- Je considère que votre rêve est un rêve de convocation, répondit l'interprète avec un sourire en coin.
- Et maintenant ?
- Maintenant ? Eh bien, maintenant vous vous acquittez de vos tâches matinales.
- Un rêve de convocation, si je ne me trompe, fit sèchement Valentin, est nécessaire pour être admis en présence de la Dame.
- Absolument.

— Ne devrais-je donc pas accéder maintenant au Temple Intérieur ?

— Nul ne passe de la Seconde Falaise au Temple Intérieur, répondit Menesipta en secouant la tête. Ce n'est que lorsque vous atteindrez la Terrasse de l'Adoration qu'un rêve de convocation sera la condition suffisante pour vous permettre de pénétrer à l'intérieur. Votre rêve est intéressant et important, mais il ne change rien. Allez vaquer à vos taches, Valentin.

Il tremblait de colère en quittant la chambre de Menesipta, Il savait que sa réaction était ridicule et qu'un simple rêve ne pouvait suffire à renverser tous les obstacles qui le séparaient encore de la Dame, et pourtant il avait tant attendu de ce rêve...

il avait espéré voir Menesipta battre des mains, pousser des cris de joie et l'expédier sur l'heure vers le Temple Intérieur, mais rien de cela ne s'était produit, et la déception était cruelle et le rendait furieux.

Mais il n'était pas au bout de ses peines. En revenant des champs, deux heures plus tard, il fut arrêté par un acolyte qui lui annonça de but en blanc :

— Vous avez ordre de vous rendre immédiatement au port de Taleis où vous guiderez les nouveaux pèlerins.

Valentin fut abasourdi. Etre renvoyé au point de départ était bien la dernière chose qu'il souhaitait.

Il devait se mettre en route sur-le-champ et rebrousser chemin, à pied et seul, de terrasse en terrasse, et parvenir à la Terrasse de l'Evaluation dans le laps de temps le plus court possible. On lui fournit au magasin de vivres de la terrasse une ration suffisante pour atteindre la Terrasse des Fleurs. On lui remit également un appareil d'orientation qu'il devait fixer à son bras, qui détectait les bornes enfouies dans le sol le long du chemin et émettait des impulsions sonores faibles et aiguës.

Il quitta la Terrasse de la Dévotion à midi. Mais le chemin qu'il choisit était celui de l'intérieur, qui menait à la Terrasse du Renoncement, et non celui qui le ramenait vers la côte.

La décision s'imposa brusquement et avec une force irrésistible. Il ne pouvait tout simplement pas se permettre d'être ainsi éloigné de la Dame. S'écarter du droit chemin sur cette île où régnait une stricte discipline était une entreprise pleine de risques, mais il n'avait pas le choix.

Valentin longea le bord de la terrasse et s'engagea sur le sentier herbeux qui coupait en diagonale à travers le terrain de jeux jusqu'à la route principale. C'était l'endroit où il était supposé tourner à gauche en direction des terrasses extérieures.

Mais – ayant l'affreuse impression d'attirer tous les regards, – il tourna à droite et prit d'un pas vif la direction de l'intérieur. Il se trouva bientôt au-delà de la zone aménagée de la terrasse, et la large route pavée se transforma en une piste de terre battue qui s'enfonçait dans la forêt.

Au bout d'une demi-heure, il arriva à un embranchement. Il s'engagea au hasard sur la piste de gauche, mais les impulsions sonores du détecteur cessèrent et ne réapparurent que lorsqu'il eut fait demi-tour pour prendre l'autre piste. Un appareil bien pratique, pensa-t-il.

Il marcha sans s'arrêter jusqu'à la tombée de la nuit. Il choisit pour bivouaquer un riant bosquet près d'un clair ruisseau et fit un frugal dîner composé de fromage et d'une tranche de viande. Il dormit d'un sommeil agité, allongé sur le sol humide et frais entre deux arbres élancés.

La première lueur rose de l'aube le réveilla. Il remua, s'étira et ouvrit les yeux. Un petit plongeon dans le ruisseau, et puis manger un

morceau, et puis...

Valentin entendit du bruit derrière lui, dans la forêt... des craquements de brindilles, quelque chose qui se déplaçait à travers les buissons. Il se glissa tranquillement derrière un arbre au tronc épais, au bord du ruisseau, et sortit précautionneusement la tête pour regarder. Et il vit un homme bâti en force, avec une barbe brune, sortir du sous-bois, s'arrêter devant le bivouac et regarder prudemment autour de lui. C'était Farssal.

En robe de pèlerin. Mais avec un poignard dans sa gaine attaché à l'avant-bras gauche...

Sept à huit mètres séparaient les deux hommes. Les sourcils froncés, Valentin envisagea les possibilités qui s'offraient à lui et réfléchit à sa tactique. Où Farssal avait-il bien pu dénicher un poignard sur cette île paisible ? Pourquoi le suivait-il à la trace dans la forêt sinon pour se débarrasser de lui ?

La violence était étrangère à Valentin. Mais prendre Farssal par surprise semblait être la seule solution raisonnable. Il oscilla d'avant en arrière sur la pointe des pieds pendant quelques secondes, se concentrant comme s'il se préparait à jongler, et bondit hors de sa cachette.

Farssal pivota sur lui-même et réussit à dégainer son poignard juste au moment où Valentin arrivait sur lui pour le culbuter. D'un geste brusque et désespéré, Valentin frappa du tranchant de la main le dessous du bras de Farssal, l'engourdisant, et le poignard tomba par terre ; mais l'instant d'après, Farssal nouait ses bras musculeux autour de Valentin, comme s'il avait voulu le broyer.

Face à face, ils luttèrent corps à corps. Farssal mesurait une tête de moins que Valentin, mais il était plus large de poitrine et d'épaules et fort comme un taureau. Il s'efforçait de jeter Valentin au sol ; Valentin luttait pour se dégager ; aucun des deux ne réussissait à déséquilibrer l'autre, les veines saillaient sur leurs fronts et leurs visages étaient gonflés et empourprés par l'effort.

— C'est de la folie, murmura Valentin. Lâche-moi et va-t'en.

Je ne te veux pas de mal.

Pour toute réponse, Farssal accentua son étreinte.

— Qui t'envoie ? demanda Valentin. Que veux-tu de moi ?

Toujours pas de réponse. Les bras puissants, aussi forts que ceux d'un Skandar, continuaient inexorablement à se refermer.

Valentin suffoquait ; la douleur était insupportable. Il essaya d'écartier les coudes pour se dégager de la prise. Rien à faire. Le visage de Farssal était enlaidi et tordu par l'effort, le regard farouche, les lèvres serrées. Lentement, insensiblement, il poussait Valentin vers le sol.

Il était impossible de résister à cette terrible étreinte.

Valentin cessa brusquement de le faire et se laissa complètement aller. Farssal, surpris, le poussa sur le côté ; Valentin fléchit les genoux et n'offrit aucune résistance pendant que Farssal le projetait au sol. Mais il tomba sur le dos avec légèreté, les jambes repliées au-dessus de lui, et au moment où Farssal se précipitait furieusement sur lui, Valentin lança de toutes ses forces ses pieds dans le ventre de son adversaire.

Farssal hoqueta, poussa un grognement et recula en titubant, étourdi. Valentin se releva d'un bond, saisit Farssal avec des bras que des mois de jonglerie avaient fortement musclés et le projeta brutalement au sol. Il le maintenait allongé sur le dos, les genoux sur les bras écartés de Farssal, les mains plaquant ses épaules au sol.

Comme il est étrange, se dit Valentin, de lutter ainsi corps à corps avec un autre être humain, comme si nous étions de petits garnements ! Cela lui semblait irréal.

Farssal lui jetait des regards flamboyants de haine, tapait furieusement du pied contre le sol et essayait en vain de repousser Valentin.

— Tu vas parler maintenant, fit Valentin. Explique-moi ce que cela signifie. Es-tu venu ici pour me tuer ?

— Je ne dirai rien.

— Toi qui parlais tant quand nous jonglions.

— C'était avant.

— Que vais-je faire de toi ? demanda Valentin. Si je te laisse te relever, tu vas recommencer. Et si je te tiens comme cela, je ne peux pas bouger non plus !

— Tu ne me tiendras pas longtemps ainsi.

Une nouvelle fois, Farssal essaya de se soulever. Il avait une force de

colosse. Mais la poigne de Valentin était solide. Le visage de Farssal était devenu écarlate ; de grosses cordes saillaient sur sa gorge ; ses yeux flamboyaient de fureur et de frustration. Pendant un long moment, il resta absolument immobile. Puis il parut rassembler toutes ses forces et, bandant ses muscles, il se souleva. Valentin ne put résister à la terrible poussée. Pendant quelques instants, ni l'un ni l'autre ne contrôla la situation, Valentin à demi rejeté sur le côté, Farssal se tortillant et gigotant pour essayer de rouler sur lui-même.

Valentin saisit Farssal par ses larges épaules et tenta de le repousser contre le sol. Farssal se dégagea et lança la main en avant, visant les yeux de Valentin. Valentin esquiva le coup de griffe et, sans prendre le temps de réfléchir, il empoigna Farssal par sa rude barbe noire et le tira sur le côté, lui cognant la tête contre un bloc rocheux qui affleurait juste à côté d'eux. Farssal poussa un long gémissement et cessa de remuer. Se relevant d'un bond, Valentin ramassa le poignard et se pencha sur son adversaire. Il tremblait, non pas de peur, mais à cause du relâchement de la tension, comme la corde d'un arc après que la flèche a été décochée. Ses côtes étaient endolories par la féroce étreinte et les muscles de ses bras et de ses épaules étaient parcourus de contractions et de tressaillements convulsifs.

— Farssal ? dit-il en le poussant du pied. Pas de réponse.

Était-il mort ? Non. La large poitrine montait et descendait lentement, et Valentin percevait le bruit d'un souffle rauque et saccadé.

Valentin soupesa le poignard. Et maintenant ? Sleet lui aurait peut-être conseillé d'achever l'homme à terre avant qu'il ne revienne à lui. C'était impossible. On ne tuait pas, sauf en cas de légitime défense. Et, en tout cas, on ne tuait pas un homme inconscient, même s'il s'agissait d'un virtuel assassin. Tuer un autre être intelligent impliquait toute une vie de rêves expiatoires, la vengeance de la victime. Mais il ne pouvait pas se permettre de simplement partir, laissant Farssal reprendre ses esprits et se lancer à sa poursuite. Des lianes à glu se seraient révélées bien utiles. Mais Valentin vit une autre variété de plante grimpante, une liane jaune et verte, d'aspect robuste et grosse comme le doigt, qui s'enlaçait autour du tronc d'un arbre ; en quelques tractions violentes, il réussit à en couper cinq longs tronçons. Il s'en servit pour ligoter Farssal qui remua et gémît, mais sans reprendre conscience. En dix minutes, il l'eut enroulé dans les lianes de la poitrine aux chevilles, comme une momie entourée de bandelettes. Il tira sur les lianes pour vérifier leur solidité et elles résistèrent.

Valentin rassembla ses maigres possessions et s'éloigna d'un pas vif.

La rencontre dans la forêt avait profondément bouleversé Valentin. Non seulement la bataille, dont la sauvagerie allait le troubler pendant longtemps, mais également l'idée que son ennemi ne se contentait plus de le faire espionner, mais qu'il envoyait des assassins après lui. Puisqu'il en est ainsi, se dit Valentin, puis-je douter plus longtemps de la véracité des visions qui m'affirment que je suis lord Valentin ?

Valentin avait de la peine à concevoir l'idée de meurtre avec préméditation. Il était hors de question d'ôter la vie à quelqu'un.

Dans le monde qu'il connaissait, c'était fondamental. Même l'usurpateur, lorsqu'il l'avait renversé, n'avait pas osé le tuer, de crainte de subir les rêves expiatoires, mais de toute évidence il acceptait maintenant de courir ce terrible risque. A moins, se dit Valentin, que Farssal n'ait pris sur lui de commettre une tentative d'homicide, tentant par cet acte odieux de gagner la faveur de ses employeurs, quand il s'était aperçu que Valentin avait filé à l'anglaise en direction du centre de l'Ile.

Sombre histoire, se dit Valentin en frissonnant. Plus d'une fois, alors qu'il suivait les sentiers de la forêt, il se retourna nerveusement pour regarder derrière lui, s'attendant presque à voir l'homme à la barbe noire lancé à sa poursuite.

Mais il n'eut pas de poursuivants. Vers le milieu de l'après-midi, Valentin arriva en vue de la Terrasse du Renoncement et il vit dans le lointain la blanche paroi verticale de la Troisième Falaise.

Personne ne risquait de remarquer un pèlerin clandestin se déplaçant tranquillement au milieu de toute cette multitude. Il pénétra sur la Terrasse du Renoncement avec une expression qu'il espérait être innocente, comme s'il était parfaitement en droit de se trouver là. La terrasse était vaste et opulente, avec une rangée de hauts bâtiments de pierre bleu foncé à son extrémité orientale et un bosquet d'arbres de bassa juste devant.

Valentin glissa dans son sac une demi-douzaine de tendres et succulents fruits de bassa et se dirigea vers la fontaine de la terrasse où il se débarrassa de la saleté accumulée pendant sa première journée de marche. S'enhardissant, il trouva le réfectoire et se servit de potage et de ragoût. Et, tout aussi désinvolte que lorsqu'il était arrivé, il s'esquiva par l'autre extrémité de la terrasse au moment où la nuit commençait à tomber.

Il se fit une nouvelle fois un lit de fortune dans la forêt, sommeillant et se réveillant à plusieurs reprises en sursaut à la pensée de Farssal. Dès qu'il fit assez jour, il se leva et reprit la route. La stupéfiante muraille blanche de la Troisième Falaise se dressait au-dessus de la forêt devant lui. Il marcha toute la journée et toute la journée du lendemain, et pourtant il n'avait pas l'impression de se rapprocher de la falaise. Il estima qu'à pied, à travers ces bois, il ne parcourait pas plus de vingt-cinq à trente kilomètres par jour ; il pouvait y en avoir encore quatre-vingts à cent vingt jusqu'à la Troisième Falaise. Et après, quelle distance y avait-il jusqu'au Temple Intérieur ? Le trajet risquait de lui prendre plusieurs semaines. Il continua d'avancer. Ses foulées devenaient de plus en plus élastiques ; cette vie dans la forêt lui convenait parfaitement.

Le quatrième jour, Valentin atteignit la Terrasse de l'Ascension. Il fit une brève halte pour se restaurer, dormit dans un paisible bosquet et, le lendemain matin, reprit la route jusqu'au pied de la Troisième Falaise.

Il ignorait tout du mécanisme qui permettait aux flotteurs de faire l'ascension des murailles des falaises. D'où il était, il voyait la petite installation de la station de flotteurs, quelques habitations, plusieurs acolytes travaillant dans un champ, des flotteurs empilés au pied de la falaise. Il se demanda s'il allait attendre l'obscurité pour s'emparer d'un flotteur et essayer de le manœuvrer, mais il écarta cette solution : s'élever sans aide à cette vertigineuse hauteur en utilisant du matériel qu'il ne connaissait pas lui paraissait trop risqué. Et il lui déplaisait encore plus de forcer les acolytes à l'aider.

Il ne restait qu'une option. Il nettoya sa robe souillée par le voyage, afficha un air de suprême autorité et s'avança d'une démarche digne vers la station de flotteurs.

Les acolytes – ils étaient trois – le regardèrent approcher d'un air soupçonneux.

— Les flotteurs sont-ils prêts pour l'ascension ? demanda-t-il.

— Vous êtes appelé sur la Troisième Falaise ?

— Absolument.

Valentin les gratifia de son plus éblouissant sourire, leur laissant voir, en même temps, un fond de confiance, de force et d'absolue sûreté de lui-même.

— Je suis Valentin d'Alhanroel, reprit-il d'un ton cassant, et je réponds à une convocation extraordinaire de la Dame. On m'attend en haut pour m'escorter jusqu'au Temple Intérieur.

— Pourquoi n'en avons-nous pas été informés ?

— Comment le saurais-je ? fit Valentin en haussant les épaules. Quelqu'un a visiblement fait une erreur. Vais-je devoir attendre ici jusqu'à ce que les documents arrivent ? La Dame devrait-elle m'attendre ? Allez, mettez les flotteurs en marche !

— Valentin d'Alhanroel... convocation extraordinaire de la Dame...

Les acolytes fronçaient les sourcils, secouaient la tête, se regardaient d'un air gêné.

— Cela est tout à fait irrégulier. Qui doit vous escorter là-haut, avez-vous dit ?

Valentin prit une longue inspiration.

— La Haute Interprète Tisana de Falkynkip en personne a été envoyée pour m'accueillir ! proclama-t-il d'une voix retentissante. Devra-t-elle attendre, elle aussi, que vos tergiversations arrivent à leur fin ? Etes-vous prêts à assumer la responsabilité de ce retard ? Vous connaissez le caractère de la Haute Interprète !

— C'est vrai, c'est vrai, acquiescèrent nerveusement les acolytes en échangeant des hochements de tête comme si cette personne existait réellement et avait des flambées de colère particulièrement redoutables.

Valentin comprit qu'il avait partie gagnée. Avec des gestes vifs et impatients, il les mobilisa pour accomplir leur tâche et, quelques instants plus tard, il était à bord d'un flotteur et s'élevait sereinement vers la plus haute et la plus sacrée des trois falaises de l'Ile du Sommeil.

Au sommet de la Troisième Falaise, l'air était clair, pur et frais, car l'Ile à cet endroit s'élevait à plusieurs milliers de mètres au-dessus du niveau de la mer, et tout là-haut, sur l'aire de la Dame, la végétation était tout à fait différente de celle des deux niveaux inférieurs. Les

arbres étaient de haut fût, avec des feuilles circulaires des branches symétriques, et les buissons et les plantes qui les environnaient avaient une vigueur subtropicale, larges feuilles vernissées et tiges robustes.

Valentin se retourna, mais d'où il était, il ne pouvait voir l'océan, seulement le moutonnement de la forêt sur la Seconde Falaise, et il apercevait la Première Falaise dans le lointain. Une allée à l'élégant dallage de pierre partait du bord de la Troisième Falaise en direction de la forêt. Sans hésiter, Valentin s'y engagea. Il n'avait aucune idée de la topographie des lieux et savait seulement qu'il y avait plusieurs terrasses dont la dernière était la Terrasse de l'Adoration où l'on attendait d'être appelé par la Dame. Il n'espérait pas atteindre les abords du Temple Intérieur sans s'être fait arrêter ; mais il avait l'intention d'aller aussi loin que possible, et lorsqu'il serait appréhendé, il donnerait son nom et demanderait qu'il soit transmis à la Dame, et pour le reste, il s'en remettrait à sa miséricorde et à sa grâce. Il fut arrêté avant même d'atteindre la première terrasse de la Troisième Falaise.

Cinq acolytes, revêtus des robes de la haute hiérarchie, sortirent de la forêt et se déployèrent calmement en travers du chemin. Il y avait trois hommes et deux femmes, tous d'un âge très avancé, et ils ne manifestaient pas la moindre crainte de lui.

L'une des femmes, tête chenue, lèvres minces, yeux noirs et perçants, prit la parole :

— Je suis Lorivade, de la Terrasse des Ombres, et je vous demande au nom de la Dame d'expliquer votre présence ici.

— Je suis Valentin d'Alhanroel, répondit-il d'un ton paisible, je suis la chair de la chair de la Dame, et je vous demande de me mener à elle.

L'impudence de cette déclaration n'amena pas un seul sourire sur les lèvres des hauts dignitaires.

— Vous prétendez être apparenté à la Dame ? demanda Lorivade.

— Je suis son fils.

— Son fils s'appelle Valentin, et il est Coronal sur le Mont du Château. Quelle est cette folie ?

— Transmettez à la Dame la nouvelle que son fils Valentin a traversé

la Mer Intérieure et tout le continent de Zimroel pour venir à elle et qu'il est blond, et je ne vous demanderai rien de plus.

— Vous portez la robe de la Seconde Falaise, intervint l'un des hommes qui entouraient Lorivade. Il vous était interdit de faire l'ascension.

— Je comprends parfaitement cela, fit Valentin en soupirant. L'ascension était interdite, illégale et présomptueuse.

Mais j'invoque la raison d'Etat. Si l'on tarde à transmettre mon message à la Dame, vous en assumerez la responsabilité.

— Nous n'avons pas ici l'habitude de recevoir des menaces, déclara Lorivade.

— Je ne menace personne. Je parle seulement de conséquences inévitables.

— C'est un dément, fit une femme à la droite de Lorivade.

Nous allons devoir l'interner et le traiter.

— Et donner un blâme à l'équipe du bas, dit un homme.

— Et découvrir de quelle terrasse il vient et comment on a pu l'autoriser à s'en écarter, dit un autre.

— Tout ce que je vous demande, c'est de transmettre mon message à la Dame, dit calmement Valentin.

Ils l'entourèrent et le firent avancer à vive allure le long du chemin forestier jusqu'à une clairière où étaient garés trois flotteurs et où attendaient de nombreux acolytes dans la force de l'âge. De toute évidence, tout était prêt pour faire face à une situation tendue. Lorivade fit signe à l'un des acolytes et lança quelques ordres brefs ; puis les cinq dignitaires montèrent à bord d'un des flotteurs qui les emporta aussitôt.

Plusieurs acolytes se dirigèrent vers Valentin. Ils l'empoignèrent sans ménagement et le poussèrent vers un des flotteurs. Il leur signala en souriant qu'il n'avait pas l'intention de leur opposer de résistance, mais ils ne relâchèrent pas leur étreinte et le jetèrent brutalement sur un siège. Le flotteur s'éleva et, à un signal, les montures qui y étaient attelées commencèrent à trotter en direction de la terrasse toute proche.

La Terrasse des Ombres comprenait de grands bâtiments bas et de vastes esplanades de pierre. Les ombres auxquelles elle devait son nom étaient noires comme de l'encre, de mystérieux pans de nuit qui engloutissaient tout et s'étendaient sur les sculptures de pierre abstraites en prenant des formes étrangement significatives. Mais la tournée de la terrasse de Valentin fut brève. Le flotteur s'arrêta devant un bâtiment bas et nu, dépourvu de fenêtres ; une porte parfaitement ajustée s'ouvrit à la plus légère poussée, glissant silencieusement sur ses gonds ; on le fit pénétrer à l'intérieur.

La porte se referma sans laisser de trace dans le mur. Il était prisonnier.

La pièce était carrée, basse de plafond et sinistre. Une unique veilleuse projetait une douce lueur verdâtre. Un purificateur, un lavabo, une commode et un matelas composaient tout le mobilier. Allaient-ils transmettre son message à la Dame ? Ou bien allaient-ils le laisser moisir ici pendant qu'ils enquêtaient sur sa venue irrégulière sur la Troisième Terrasse, gaspillant des semaines en recherches bureaucratiques ?

Une heure s'écoula, puis une seconde et une troisième. Il pria pour qu'on lui envoie un interrogateur, un inquisiteur, n'importe qui, mais tout plutôt que ce silence, cette inaction, cette solitude. Il se mit à compter les pas. La pièce n'était pas exactement carrée : la longueur des murs faisait dans un sens un pas et demi de plus que dans l'autre. Il chercha les contours de la porte, mais ne réussit pas à les trouver. L'ajustement était parfait, mais cette petite merveille de construction ne l'égaya guère. Il s'inventa des dialogues et les enjoliva en silence : Valentin et Deliamber, Valentin et la Dame, Valentin et Carabella, Valentin et lord Valentin. Mais il se lassa vite de cette distraction.

Il entendit un léger crissement et pivota pour voir une fente s'ouvrir dans le mur et un plateau glisser à l'intérieur de la cellule. On lui avait donné du poisson et une grappe de raisin éburnéen, avec un gobelet de jus de fruit rouge et frais.

— Pour ce repas, je vous remercie de tout cœur, s'écria-t-il.

Il palpa le mur, cherchant l'endroit par où le plateau était entré. Nulle trace.

Il mangea en s'inventant d'autres dialogues, conversant en esprit avec Sleet, avec la vieille interprète des rêves Tisana, avec Zalzan Kavol et le capitaine Gorzval. Il leur posait des questions sur leur enfance, sur

leurs rêves et leurs espoirs, sur leurs opinions politiques et leurs goûts en matière de nourriture, de boisson et d'habillement. Mais au bout d'un moment, il se fatigua de nouveau de ce jeu et il s'étendit pour dormir.

Il dormit d'un sommeil léger, des assoupissements peu profonds entrecoupés au moins une demi-douzaine de fois de languissantes périodes de veille. Ses rêves étaient fragmentés, la Dame, Farssal, le Roi des Rêves, le chef de la tribu métamorphe et la haute dignitaire Lorivade s'y succédèrent, mais ils ne prononçaient que des paroles obscures et confuses. Quand il se réveilla finalement, il trouva dans la pièce un petit déjeuner servi sur un plateau. Une longue journée s'écoula.

Jamais il n'avait vécu une journée aussi interminable. Il n'y avait absolument rien à faire, rien, rien du tout, un néant, une interminable grisaille. Il aurait bien jonglé avec ses assiettes, mais elles étaient beaucoup trop légères et il aurait eu l'impression de jongler avec des plumes. Il essaya de jongler avec ses bottes, mais il n'en avait que deux et jongler avec deux objets n'était pour lui qu'un jeu d'enfant. Il résolut en désespoir de cause de jongler avec ses souvenirs, revivant tout ce qui lui était arrivé depuis Pidruïd, mais la perspective de passer une infinité d'heures à faire cela l'épouvanta. Il médita jusqu'à ce que ses oreilles commencent à bourdonner de fatigue. Il s'accroupit au centre de la pièce, mais la tension d'esprit qu'il lui fallait fournir n'était guère divertissante.

La seconde nuit, Valentin fit une tentative pour entrer en communication avec la Dame. Il se disposa à dormir, mais au moment où il se sentit sombrer dans l'inconscience, il s'efforça de glisser dans un état intermédiaire, aux franges du sommeil et de la veille, une sorte d'état de transe. L'entreprise était délicate, car s'il se concentrait trop intensément, il allait retrouver l'état de veille, et s'il se détendait trop, il allait basculer dans le sommeil. Il resta longtemps à ce point d'équilibre, regrettant de ne pas avoir saisi l'occasion, pendant les heures creuses de son voyage à travers Zimroel, de demander à Deliamber de l'initier dans cette matière. Finalement, il projeta son esprit hors de lui.

— *Mère ?*

Il imagina son âme s'envolant de la Terrasse des Ombres et flottant vers l'intérieur de l'Ile, survolant terrasse après terrasse, jusqu'au cœur de la Troisième Falaise, jusqu'au Temple Intérieur, jusqu'à la chambre où reposait la Dame de L'Ile.

— *Mère, c'est Valentin. C'est Valentin, ton fils. J'ai tant de choses à te dire, et tant à te demander ! Mais j'ai besoin de ton aide pour pouvoir te rejoindre.*

Valentin restait immobile. Il était d'une absolue sérénité. Il sentait dans son esprit un rayonnement pur et blanc.

— *Mère, je suis, sur la Troisième Falaise, dans une cellule de la Terrasse des Ombres. Je suis arrivé jusque-là, mère. Mais je ne puis aller plus loin. Fais-moi appeler, mère !*

— *Mère...*

— *Ma Dame...*

— *Mère...*

Il sombra dans le sommeil.

Le rayonnement subsistait. Il perçut les premiers tintements annonciateurs d'un rêve, l'ouverture, les premières sensations d'un contact qui s'établissait. Des visions lui vinrent.

Il n'était plus emprisonné. Il était allongé sous le firmament étoilé sur une grande plateforme circulaire de pierre finement polie, qui ressemblait à un autel, et il vit venir vers lui une femme aux cheveux d'ébène lustrés, qui s'agenouilla près de lui et, l'effleurant de la main, lui dit d'une voix affectueuse :

— Tu es mon fils, Valentin, et devant tout Majipoor je te reconnais comme mon fils et te convoque sur-le-champ à mes côtés.

Ce fut tout. Lorsqu'il s'éveilla, il n'avait d'autre souvenir de son rêve que cela.

Ce matin-là, il n'y avait pas de plateau de petit déjeuner qui l'attendait. Était-ce donc vraiment le matin, ou s'était-il réveillé au beau milieu de la nuit ? Les heures passèrent. L'avait-on oublié ? Avait-on l'intention de le laisser mourir de faim ? A cette perspective, il sentit un frisson de terreur le parcourir.

Était-ce une amélioration par rapport à l'ennui qu'il avait connu ? Il se dit que tout bien considéré, il préférerait l'ennui à la terreur, même si sa préférence était légère. Il appela, mais en sachant que c'était inutile. Il était muré comme dans un tombeau. Un tombeau. Valentin contempla d'un œil morne l'empilement de vieux plateaux contre le mur opposé.

Il évoqua les plaisirs et les joies de la nourriture, les saucisses des Lii, le poisson que Khun et Sleet avaient fait griller sur les berges de la Steiche, le goût du fruit du dwikka, la saveur piquante du vin de feu à Pidruïd. Sa faim devenait pressante. Et il avait peur. Il ne s'ennuyait plus du tout maintenant ; il avait peur. Ils s'étaient peut-être réunis et l'avaient condamné à mort pour folie incurable.

Les minutes. Les heures. Une demi-journée s'était déjà écoulée depuis son réveil.

C'était de la folie de penser qu'il pouvait atteindre l'esprit de la Dame dans son sommeil. Folie de s'imaginer qu'il pouvait sans effort laisser flotter son âme jusqu'au Temple Intérieur et recevoir l'aide de la Dame. Folie de croire qu'il pouvait reconquérir le Mont du Château, si tant est qu'il ait jamais été sien. Il s'était propulsé sur la moitié de la surface de la planète avec sa folie pour seule force motrice, et maintenant, se dit-il avec amertume, je vais recevoir la récompense de ma présomption et de mon aveuglement.

Enfin il entendit le léger crissement familier. Mais ce n'était pas la fente par laquelle passaient les plateaux. C'était la porte.

Deux dignitaires chenus pénétrèrent dans la cellule. Ils le gratifièrent d'un regard empreint d'une frustration amère et morose.

— Etes-vous venus m'apporter mon petit déjeuner ?

demanda Valentin.

— Nous sommes venus, répondit le plus grand, vous conduire au Temple Intérieur.

11

Il insista pour prendre un peu de nourriture avant de partir

– sage précaution, car le trajet s'avéra fort long et leur prit le reste de la journée, en flotteur couvert tiré par des montures.

Assis de chaque côté de lui, les deux hauts dignitaires gardèrent un silence glacial pendant tout le voyage. Quand il leur posait une question – par exemple le nom d'une des terrasses qu'ils traversaient –, ils répondaient aussi brièvement que possible et refusaient d'alimenter la conversation.

La Troisième Falaise comprenait de nombreuses terrasses

– Valentin cessa de les compter après la septième, et elles étaient beaucoup plus rapprochées que sur les falaises extérieures et n'étaient séparées que par des bandes de forêt symboliques. Cette zone centrale de l'Ile semblait fort active et peuplée.

Au crépuscule, ils atteignirent la Terrasse de l'Adoration, un espace occupé par de paisibles jardins et des bâtiments bas blanchis à la chaux. Comme toutes les terrasses, elle était circulaire, mais beaucoup plus petite que les autres, située comme elle l'était au cœur de l'Ile, un petit anneau dont on pouvait parcourir à pied toute la circonférence en une ou deux heures, alors qu'il aurait fallu des mois pour faire le circuit de l'une des terrasses de la Première Falaise. De vieux arbres nouveaux aux feuilles ovales et serrées poussaient à intervalles réguliers le long du rempart. Des plantes grimpantes s'entrelaçaient entre les bâtiments et il y avait une profusion de petites cours décorées de minces colonnettes de pierre noire polie et ornées de buissons en fleurs. Les serviteurs de la Dame se déplaçaient tranquillement par deux ou par trois dans cette paisible enceinte. On conduisit Valentin dans une chambre beaucoup plus plaisante que la dernière où il avait vécu, avec une baignoire encastrée, un lit tentant, des fenêtres donnant sur un jardin et des corbeilles de fruits sur la table. Les hauts dignitaires le laissèrent seul. Il prit un bain, grignota des fruits et attendit la suite des événements. Il dut attendre une bonne heure, puis on frappa à la porte et une voix douce demanda s'il désirait dîner. Une table roulante pénétra dans la pièce, portant une chère plus substantielle que ce qu'il avait eu depuis son arrivée sur l'Ile – des viandes grillées, des courgettes bleues ingénieusement farcies avec un hachis de poisson, et un pichet d'une boisson fraîche qui ressemblait à s'y méprendre à du vin.

Valentin mangea avec voracité. Après quoi, il resta longtemps debout devant ses fenêtres, scrutant l'obscurité. Il ne voyait rien, il n'entendait rien. Il alla tourner la poignée de sa porte : fermée. Ainsi, il était encore prisonnier, même si le cadre était beaucoup plus agréable qu'auparavant.

Il dormit d'un sommeil sans rêves. Un flot de lumière dorée ruisselant dans sa chambre le réveilla. Il prit un bain. Le même serviteur discret apparut, apportant un petit déjeuner composé de saucisses et d'une compote de fruits roses. A peine avait-il terminé que deux graves dignitaires entrèrent à leur tour et lui annoncèrent :

— Vous êtes convoqué ce matin par la Dame. Ils le conduisirent à

travers un jardin d'une fantastique beauté et sur une fragile passerelle de pierre d'un blanc très pur qui enjambait un étang aux eaux sombres dans lequel des poissons

dorés nageaient en décrivant d'étincelantes arabesques. Plus loin s'étendait une pelouse merveilleusement entretenue. En son centre s'élevait un grand bâtiment à un seul étage, d'une forme extraordinairement délicate, rayonnant comme les branches d'une étoile à partir d'un centre circulaire. Cela ne peut être que le Temple Intérieur, se dit Valentin.

Il se sentait tout tremblant. Après il ne savait combien de mois, il avait enfin atteint le but de son voyage, le seuil du royaume de cette mystérieuse femme qu'il imaginait être sa mère. Enfin il y était arrivé ; et si tout cela se révélait n'être qu'une aberration, une chimère, une épouvantable méprise, s'il n'était personne de particulier, rien qu'un blond vagabond de Zimroel, dépouillé de ses souvenirs par quelque accident stupide et gonflé d'ambitions extravagantes par des compagnons malavisés ? Cette pensée lui était insupportable. Si la Dame le répudiait maintenant, si elle le reniait... Il pénétra dans le temple.

Toujours flanqué des deux dignitaires, Valentin traversa un interminable hall d'entrée gardé tous les cinq mètres par de raides guerriers au masque impénétrable et entra dans une pièce octogonale, avec des murs de belle pierre blanche et une fontaine, octogonale elle aussi, qui en occupait le centre. La lumière du matin pénétrait dans la pièce par une ouverture à huit côtés. Dans chaque angle se tenait une silhouette grave revêtue de la robe de la haute hiérarchie. Valentin, éberlué, les regarda l'une après l'autre, mais il ne lut sur leurs visages aucune cordialité, rien qu'une sorte de désapprobation pincée.

Une unique note retentit, s'enfla lentement et s'évanouit, et quand le silence revint, la Dame de l'Île était dans la pièce.

Elle ressemblait beaucoup à la silhouette que Valentin avait si souvent vue en rêve. C'était une femme d'âge mûr et de taille moyenne, le teint bistré, les cheveux noirs et brillants, des yeux remplis de douceur, des lèvres pleines sur lesquelles semblait flotter un sourire perpétuel et – mais oui – une fleur derrière l'oreille et le front ceint d'un diadème d'argent. Une aura semblait l'entourer, un nimbe, une auréole de force, d'autorité et de majesté, comme il seyait à la Puissance de Majipoor qu'elle était, mais il n'était pas préparé à cela, s'attendant seulement à trouver une femme affectueuse et maternelle

et ayant oublié qu'elle était une reine, une grande prêtresse et presque une déesse. Il resta sans voix devant elle pendant qu'elle l'observait longuement par-dessus la fontaine, posant sur son visage un regard à la fois léger et pénétrant. Puis elle fit un geste brusque de la main qui ne pouvait être interprété que comme un congédiement. Il n'était pas adressé à Valentin, mais aux dignitaires. Cela mit un terme à leur froideur marmoréenne. Ils se regardèrent, visiblement décontenancés. La Dame répéta son geste, un petit coup sec du poignet, et un éclair impérieux, d'une intensité presque insoutenable, passa dans son regard. Trois ou quatre des dignitaires quittèrent la pièce ; les autres ne mettaient aucun empressement à obtempérer, comme s'ils se refusaient à croire que la Dame avait l'intention de rester en tête à tête avec le prisonnier. Pendant un instant, il sembla qu'un troisième geste de la main allait être nécessaire lorsqu'un des plus âgés et des plus imposants des dignitaires tendit vers elle un bras tremblant dans un geste de protestation. Mais le regard que la Dame darda sur lui lui fit baisser le bras. Tous ceux qui restaient se retirèrent lentement. Valentin résista à l'impulsion de ployer le genou.

— Je n'ai aucune idée de la manière dont il faut vous rendre hommage, commença-t-il d'une voix à peine audible. Je ne sais pas non plus, ma Dame, comment je dois m'adresser à vous pour ne pas vous offenser.

— Il suffira, Valentin, répondit-elle d'une voix calme que tu m'appelles mère.

A ces mots, il resta frappé de stupeur. Il fit quelques pas chancelants dans sa direction, et s'immobilisa, les yeux écarquillés.

— C'est vrai ? demanda-t-il dans un souffle.

— Cela ne fait aucun doute.

Il sentait ses pommettes enflammées et demeurait frappé d'impuissance, pétrifié par sa grâce. Elle lui fit signe d'approcher en remuant à peine le bout des doigts, et il se mit à trembler comme une feuille.

— Approche-toi, dit-elle. As-tu peur ? Approche-toi de moi, Valentin !

Il traversa la pièce, contourna la fontaine et arriva devant elle. Elle glissa les mains dans les siennes. Immédiatement, il sentit une décharge d'énergie le parcourir, une pulsation sensible, tangible, quelque chose de voisin de ce qu'il avait ressenti quand Deliamber l'avait touché pour accomplir ses

pratiques de magie, mais d'une puissance infiniment supérieure, infiniment plus effrayante. Il aurait voulu dégager ses mains après cette première décharge, mais elle le retenait et il n'avait pas la force de le faire, et les yeux de la Dame, tout proches des siens, semblaient lire jusqu'au fond de son âme et pénétrer ses mystères.

— Oui, fit-elle finalement, par le Divin, c'est bien toi, Valentin. Ton corps *est* changé, mais ton âme est bien *telle* que je l'ai faite ! Oh, Valentin, Valentin, que t'ont-ils fait ? Qu'ont-ils fait à Majipoor ?

Elle pressa ses mains et l'attira vers elle. Il se retrouva dans ses bras, la Dame se dressant sur la pointe des pieds pour mieux l'étreindre, et il la sentait trembler. Ce n'était plus une déesse, mais une femme, une mère serrant contre *elle* son fils tourmenté. Il trouvait dans cet embrassement plus de paix qu'il n'en avait connu depuis son apparition à Pidruïd et il s'accrochait à elle en priant pour qu'elle ne mette pas fin à cette étreinte.

Puis elle fit un pas en arrière et l'examina en souriant.

— Ils t'ont au moins donné un corps séduisant. Rien de commun avec ce que tu étais naguère, mais plaisant à l'œil, robuste et plein de santé. Ils auraient pu faire bien pire. Ils auraient pu faire de toi quelqu'un de souffreteux, de rachitique ou de contrefait, mais je suppose qu'ils n'en ont pas eu le courage, sachant qu'ils seraient châtiés au centuple pour tous leurs forfaits.

— Qui, mère ?

La question parut la surprendre.

— Qui ? Mais Barjazid et les siens !

— Je ne sais rien, mère, dit Valentin, hormis ce qui m'est venu en rêve, et même cela est nébuleux et confus.

— Et que sais-tu ?

— Je sais qu'on m'a dépouillé de mon corps, qu'à la suite de je ne sais quel maléfice du Roi des Rêves on m'a abandonné tel que tu me vois devant Pidruïd et que quelqu'un d'autre, je pense qu'il pourrait s'agir de Dominin Barjazid, règne maintenant du haut du Mont du Château. Mais je sais tout cela de la manière la plus douteuse.

— Tout cela est vrai, déclara la Dame.

— Et quand cela s'est-il passé ?

— Au début de l'été, répondit-elle, alors que tu effectuais le Grand Périple sur Zimroel. J'ignore comment ils ont procédé, mais une nuit, pendant que je dormais, j'ai ressenti une violente douleur, un déchirement, comme si l'on venait d'arracher le cœur de la planète, et je me suis réveillée en sachant que quelque chose de funeste et de monstrueux venait de se produire. J'ai projeté mon âme vers toi, mais je n'ai pu t'atteindre. Je ne trouvais plus que le silence et le vide là où tu étais. Et pourtant ce silence était différent de celui qui m'a accablée quand Voriak a disparu, car je sentais encore ta présence, mais hors de ma portée, comme si on avait interposé entre nous une épaisse plaque de verre. J'ai immédiatement demandé des nouvelles du Coronal. Il est à Til-omon, m'a-t-on répondu. Et va-t-il bien ? ai-je demandé. Oui, m'a-t-on assuré, il va bien et doit s'embarquer aujourd'hui même pour Pidruïd.

Mais je ne pouvais entrer en contact avec toi, Valentin. J'ai projeté mon âme, comme je l'avais fait pendant des années, dans toutes les parties du monde, et tu étais partout et nulle part en même temps. J'avais peur, j'étais bouleversée, Valentin, mais je ne pouvais rien faire d'autre que chercher et attendre. Je reçus la nouvelle que lord Valentin avait débarqué à Pidruïd, qu'il était l'invité du maire de la ville, et j'eus une vision de lui par-delà tout le continent, et son visage était le visage de mon fils. Mais son esprit était autre, et il m'était fermé. J'ai essayé d'envoyer un message, mais je ne pouvais l'atteindre. Et finalement j'ai commencé à comprendre.

— Savais-tu où j'étais ?

— Au début, non. Ils t'avaient si bien ensorcelé que ton esprit était totalement changé. Nuit après nuit, je projetais mon âme sur Zimroel à ta recherche – je négligeais, tout le reste ici, mais cette substitution de Coronal n'était pas une mince affaire

– et je crus percevoir, des lueurs, un fragment de ton être véritable, et au bout d'un certain temps, je réussis à établir que tu étais vivant, que tu étais au nord-ouest de Zimroel, mais il n'était toujours pas question de t'atteindre. Il me fallait attendre que tu reprennes conscience de qui tu étais, que l'effet du sortilège commence à se dissiper et que ton esprit véritable te soit rendu, au moins partiellement.

— Il est encore loin d'être entier, mère.

— Je sais. Mais je pense que nous pourrions y remédier.

— Quand as-tu finalement réussi à m’atteindre ?

Elle réfléchit quelques instants.

— C’était près de la cité Ghayrog, je crois, près de Dulorn, et au début, je ne t’ai vu que par le biais de ceux qui t’entouraient et qui apprenaient en rêve la vérité à ton sujet. Je suis entrée en contact avec leur esprit, j’ai clarifié et décanté ce qui s’y trouvait et je me suis aperçue que ton âme les avait marqués de son empreinte et qu’ils savaient mieux que toi-même ce qui t’était arrivé. C’est ainsi que j’ai pu tourner autour de toi pour commencer, avant de réussir à pénétrer en toi. Et à partir de ce moment-là, la connaissance de ta précédente identité s’est approfondie, et je me suis efforcée, malgré les milliers de kilomètres qui nous séparaient, de te guérir et de t’attirer vers moi. Mais ce fut loin d’être facile. Le monde des rêves, Valentin, est un monde ardu et mouvant, même pour moi, et tenter de le contrôler est aussi difficile qu’essayer d’écrire un livre sur le sable, au bord de l’océan. La marée remonte et efface presque tout, et il n’y a plus qu’à recommencer. Mais enfin te voici.

— L’as-tu su, quand j’ai abordé dans l’île ?

— Oui, je l’ai su. J’ai senti que tu étais à proximité.

— Et pourtant tu m’as laissé me traîner de terrasse en terrasse !

— Il y a des millions de pèlerins sur les terrasses extérieures, dit-elle en riant. Te sentir était une chose, te repérer avec précision en était une autre, beaucoup plus difficile. De plus, tu n’étais pas encore prêt à venir jusqu’à moi, pas plus que je n’étais prête à te recevoir. Je te mettais à l’épreuve, Valentin.

Je t’observais de loin pour savoir si beaucoup de ton âme avait survécu, s’il restait en toi un peu du Coronal. Avant de te reconnaître, il me fallait savoir cela.

— Et alors, reste-t-il en moi beaucoup de lord Valentin ?

— Enormément. Beaucoup plus que tes ennemis ne pourraient le soupçonner. Leur plan était défectueux : ils ont cru t’éliminer, alors qu’ils n’ont fait que provoquer l’embrouillement, la confusion de tes idées.

— N'auraient-ils pas été mieux avisés en se débarrassant définitivement de moi plutôt que de mettre mon âme dans un autre-corps ?

— Certainement, répondit la Dame, mais ils n'ont pas osé.

Ton esprit a été oint, Valentin. Ces Barjazid sont des brutes superstitieuses. Ils acceptent, semble-t-il, de courir le risque de renverser un Coronal, pas de le supprimer, de peur que son esprit ne se venge. Et leur lâcheté entraînera la faillite de leur machination.

— Crois-tu que je pourrai un jour retrouver ma position ?

demanda doucement Valentin.

— En doutes-tu ?

— Barjazid a le visage de lord Valentin. Le peuple l'accepte comme Coronal. Il a le contrôle du pouvoir du Mont du Château. Je n'ai guère qu'une douzaine de partisans et je suis inconnu. Si je me proclame Coronal légitime, qui me croira ? Et alors, combien de temps Dominin Barjazid me laissera-t-il avant de se débarrasser de moi, comme il aurait dû le faire à Tilomon ?

— Tu as le soutien de la Dame, ta mère.

— As-tu donc une armée, mère ?

— Non, je n'ai pas d'armée, répondit la Dame avec un sourire très doux. Mais je suis une Puissance de Majipoor, ce qui n'est pas à négliger. J'ai la force que me confèrent la justice et l'amour, Valentin. Mais j'ai aussi ceci.

Elle porta la main au bandeau d'argent qui lui ceignait le front.

— Ce qui te sert à transmettre les messages ? demanda Valentin.

— Oui, ce qui me permet d'entrer en contact avec les esprits sur toute la surface de Majipoor. Je n'ai pas le pouvoir de contrôler et de diriger qu'ont les Barjazid grâce à leurs appareils, mais je peux communiquer, je peux guider, je peux influencer. Je te remettrai un de ces bandeaux avant que tu quittes l'Ile.

— Et je traverserai tranquillement Alhanroel, envoyant aux citoyens du continent des messages d'amour, en attendant que Dominin

Barjazid descende du Mont pour me rendre le trône ?

Les yeux de la Dame lancèrent le même éclair de colère que celui que Valentin y avait surpris lorsqu'elle avait renvoyé les dignitaires.

— Quel langage tiens-tu, Valentin ? fit-elle d'un ton cassant.

— Mère...

— Oh, si, ils t'ont bien changé ! Le Valentin que j'ai mis au monde et élevé refusait d'envisager la défaite.

— Moi aussi, mère. Mais l'entreprise est si vaste et je suis si las... Et s'il faut guerroyer contre les citoyens de Majipoor –même contre un usurpateur –, mère, il n'y a pas eu de guerre sur Majipoor depuis les temps les plus reculés. Serai-je celui qui va rompre la paix ?

Le regard de la Dame était impitoyable.

— La paix est déjà rompue, Valentin, dit-elle. Il t'incombe de rétablir l'ordre dans le royaume. Un faux Coronal règne depuis près d'un an déjà. Des lois iniques et absurdes sont promulguées quotidiennement. Les innocents sont punis, les coupables prospèrent. De fragiles équilibres instaurés depuis des millénaires sont en passe d'être détruits. Quand nos ancêtres sont arrivés ici, venant de la Vieille Terre, il y a quatorze mille ans de cela, bien des erreurs ont été commises et bien des souffrances endurées avant de trouver notre système de gouvernement. Mais depuis l'époque du premier Pontife, nous avons vécu sans bouleversements d'importance, et depuis l'époque de lord Stiamot, la paix a régné sur notre planète.

Maintenant, cette paix est rompue et c'est à toi qu'il incombe de remettre les choses en ordre.

— Et si je m'incline devant le fait accompli ? Si je refuse d'entraîner Majipoor dans la guerre civile ? Les conséquences seraient-elles si dramatiques ?

— Tu connais déjà les réponses à ces questions.

— J'aimerais les entendre de ta bouche, car ma résolution est vacillante.

— J'ai honte de t'entendre dire cela.

— Mère, j'ai vécu d'étranges aventures pendant ce voyage, et elles

m'ont vidé d'une bonne partie de mon énergie. N'ai-je pas le droit de me remettre de mes fatigues ?

— Tu es un roi, Valentin.

— Je l'étais, peut-être, et peut-être le redeviendrai-je. Mais on m'a dérobé à Til-omon une grande part de ma noblesse. Je ne suis plus qu'un homme ordinaire. Et même les rois ne sont pas à l'abri de la fatigue et du découragement, mère.

— Le Barjazid ne gouverne pas encore en tyran absolu, reprit la Dame d'un ton plus doux que celui qu'elle venait d'employer, car cela pourrait dresser le peuple contre lui, et il est encore incertain de son pouvoir – tant que tu seras en vie.

Mais il gouverne pour lui-même et pour les siens, et non pour Majipoor. Il n'a aucun sens du droit et ne fait que ce qui lui paraît utile et avantageux. A mesure que sa confiance augmentera, il en sera de même de ses crimes, jusqu'à ce que Majipoor gémissse sous la fêrule d'un monstre.

— Quand je ne suis pas si fatigué, je comprends bien tout cela, fit Valentin en hochant la tête.

— Pense aussi à ce qui va se produire à la mort du Pontife Tyeveras, ce qui arrivera tôt ou tard, et plus probablement tôt que tard.

— A ce moment-là, Barjazid descendra dans le Labyrinthe et deviendra un reclus sans pouvoir.

— Le Pontife n'est pas sans pouvoir et il n'est pas nécessaire qu'il vive en reclus. De ton vivant, tu n'as connu que Tyeveras, qui est devenu très vieux et de plus en plus bizarre. Mais un Pontife dans la force de l'âge est quelqu'un de très différent. Que va-t-il se passer si Barjazid devient Pontife dans cinq ans ?

T'imagines-tu qu'il se résignera à trôner dans son palais souterrain comme Tyeveras le fait actuellement ? Il régnera avec fermeté, Valentin.

Elle lui jeta un regard perçant.

— Et qui deviendra Coronal, à ton avis ? Valentin secoua la tête en signe d'ignorance.

— Le Roi des Rêves a trois fils, reprit-elle. Minax est l'aîné et il est

l'héritier du trône de Suvrael. Dominin est Coronal pour l'instant et deviendra Pontife, si tu choisis de le laisser faire. Qui d'autre que son frère Cristoph, le benjamin, choisira-t-il comme Coronal ?

— Mais c'est absolument contre nature qu'un Pontife offre le Mont du Château à son propre frère !

— Il est également contre nature que le fils du Roi des Rêves renverse un Coronal légitime, dit la Dame.

Un nouvel éclair passa dans ses yeux.

— Réfléchis également à ceci : lorsque le Coronal change, la Dame de l'Ile change aussi ! J'irai donc finir mes jours dans le palais des anciennes Dames sur la Terrasse des Ombres, et qui viendra résider dans le Temple Intérieur ? La mère des Barjazid ! Tu comprends, Valentin, ils seront partout, ils contrôleront toute la planète !

— Il ne faut pas qu'il en soit ainsi, déclara Valentin.

— Il n'en sera pas ainsi.

— Que dois-je faire ?

— Tu embarqueras de mon port de Numinor pour Alhanroel, avec tes compagnons et d'autres que je te fournirai.

Tu débarqueras dans la péninsule de Stoienzar et tu te rendras dans le Labyrinthe pour aller chercher la bénédiction de Tyeveras.

— Mais si Tyeveras est fou...

— Il n'est pas complètement fou. Il vit dans un rêve perpétuel, un rêve très étrange, mais je suis entrée en contact avec son esprit il y a peu, et le vieux Tyeveras existe encore quelque part à l'intérieur. Cela fait quarante ans qu'il est Pontife, Valentin, et avant cela, il fut Coronal pendant longtemps, et il sait comment notre planète doit être gouvernée.

Si tu réussis à arriver jusqu'à lui, si tu parviens à lui démontrer que tu es le véritable lord Valentin, il t'apportera son aide.

Après, il te faudra marcher sur le Mont du Château. Vas-tu te dérober à cette tâche ?

— Ma seule crainte est de plonger Majipoor dans le chaos.

— Le chaos est déjà proche. Tu n'apporteras que l'ordre et la justice.

Elle se rapprocha de lui, lui montrant ainsi le terrifiant pouvoir qui émanait d'elle, toucha sa main et dit d'une voix basse et véhémence :

— J'ai mis au monde deux fils, et dès l'instant où l'on se penchait sur le berceau, l'on savait qu'ils étaient destinés à être rois. Le *premier* était Vori-ax – tu te souviens de lui ? Je suppose que non, du moins pas encore – et il était magnifique, un homme superbe, un héros, un demi-dieu, et dès son enfance, on

disait de lui sur le Mont du Château : celui-ci sera Coronal quand lord Malibor deviendra Pontife. Vori-ax était un prodige, mais il y avait un second fils, Valentin, aussi vigoureux et superbe que Vori-ax, moins friand que lui de sports et de prouesses, plus chaleureux et plus sage à la fois, qui savait, sans rien qu'on lui dise, distinguer le bien du mal, qui était dépourvu de toute cruauté et avait un caractère égal, équilibré et heureux, si bien qu'il était universellement aimé et respecté, et l'on disait de Valentin qu'il ferait encore un meilleur roi que Vori-ax, mais Vori-ax était l'aîné et serait naturellement choisi, et Valentin était condamné à ne devenir qu'un grand ministre. Et Malibor n'est pas devenu Pontife puisqu'il est mort prématurément à la chasse aux dragons, et des émissaires de Tyeveras sont venus trouver Vori-ax et lui ont annoncé : vous êtes Coronal de Majipoor, et le premier à ployer le genou devant lui et à faire le signe de la constellation fut son frère Valentin. Et ainsi lord Vori-ax régna du Mont du Château, et ce fut un bon règne, et je vins m'installer sur l'Ile du Sommeil comme je le savais depuis toujours, et pendant huit ans, tout se passa bien sur Majipoor.

Puis il advint ce que personne n'aurait pu prévoir, à savoir que lord Vori-ax mourut prématurément, comme lord Malibor avant lui, frappé à mort par une flèche perdue en chassant dans la forêt. Mais il restait Valentin, et bien qu'il fût rare pour le frère d'un Coronal de devenir Coronal à son tour, il n'y eut guère de discussion, car tout le monde s'accordait à reconnaître ses hautes compétences. C'est ainsi que lord Valentin prit possession du Château et que moi, mère de deux rois, je restai dans le Temple Intérieur, satisfaite des fils que j'avais donnés à Majipoor et certaine que le règne de lord Valentin serait à la gloire de Majipoor. Crois-tu que je puisse permettre à des Barjazid de rester longtemps sur le trône que mes fils ont occupé ? Crois-tu que je puisse supporter longtemps la vue du visage de lord Valentin masquant l'âme fangeuse d'un Barjazid ?

Oh, Valentin ! tu n'es encore que la moitié de ce que tu étais, à peine

la moitié, mais tu redeviendras toi-même et le Mont du Château sera tien et le destin de Majipoor ne sera pas de connaître le mal. Ne me parle plus de ta crainte de plonger Majipoor dans le chaos. Le chaos est déjà installé. Tu es le libérateur. Comprends-tu ?

— Je comprends, mère.

— Alors, viens avec moi, et je vais te rendre ton intégrité.

12

Elle l'entraîna hors de la chambre octogonale, et ils s'engagèrent dans l'un des rayons qui formaient le Temple Intérieur, passant devant les gardes raides et un groupe de dignitaires à l'air renfrogné et stupéfait, et arrivèrent dans une petite chambre claire, décorée d'éblouissantes fleurs d'une douzaine de couleurs différentes. Elle contenait un bureau façonné dans une unique plaque de darbelion luisant, un lit bas et quelques meubles. C'était, apparemment, le bureau de la Dame. Elle fit signe à Valentin de prendre un siège et prit sur le bureau deux petits flacons.

— Bois ce vin d'un seul trait, lui dit-elle en lui tendant l'un des flacons.

— Du vin, mère ? Sur l'Ile ?

— Ni toi ni moi ne sommes des pèlerins. Bois.

Il déboucha le flacon et le porta à ses lèvres. L'odeur lui était familière, un bouquet à la fois poivré et doux, mais il lui fallut quelques instants pour la reconnaître : c'était le breuvage utilisé par les interprètes des songes, celui, qui contenait la drogue qui ouvrait les esprits. La Dame vida d'un trait le contenu du second flacon.

— C'est une interprétation que nous allons faire ? demanda Valentin.

— Non. Il faut rester éveillés pour ce que nous avons à faire.

J'ai longtemps réfléchi à la manière dont il fallait procéder.

Elle prit sur son bureau un scintillant bandeau d'argent, identique au sien, et le lui tendit.

— Pose-le sur ton front, dît-elle. A partir de maintenant et jusqu'à ton

ascension du Mont du Château, porte-le constamment, car il sera le centre de ton pouvoir.

Il posa précautionneusement le bandeau sur sa tête. Il s'adaptait parfaitement à ses tempes, lui procurant une sensation curieuse, pas vraiment à sa convenance, bien que la bande de métal fût si légère qu'il s'étonnait de la sentir. La Dame s'approcha de lui et lissa l'épaisse chevelure blonde par-

dessus le bandeau.

— Des cheveux dorés, fit-elle doucement. Je n'aurais jamais cru avoir un fils aux cheveux dorés !

Après un silence, elle demanda ;

— Que ressens-tu, avec le bandeau sur ton front ?

— Son étroitesse.

— Rien d'autre ?

— Rien d'autre, mère.

— Tu t'y habitueras très vite. Commences-tu à sentir les effets de la drogue ?

— Mon esprit commence à s'embrumer. Je crois que je pourrais m'endormir, si on me laissait faire.

— Le sommeil sera bientôt la dernière chose à laquelle tu aspireras, dit la Dame en tendant les deux mains vers lui. Es-tu un bon jongleur, mon fils ? demanda-t-elle à brûle-pourpoint.

— On le dit, répondit-il en souriant.

— Très bien. Il faudra demain que tu me montres tes talents. Mais maintenant, donne-moi les mains. Les deux.

Comme cela.

Elle tint pendant un instant ses mains robustes, aux jointures fines, au-dessus des siennes. Puis, d'un geste vif et décidé, elle entrecroisa leurs doigts.

Ce fut comme si l'on venait d'actionner un interrupteur, de fermer un

circuit. Le choc fit chanceler Valentin. Il vacilla, faillit tomber et sentit la Dame resserrer son étreinte, le retenant pendant qu'il titubait dans la pièce. Il avait la sensation qu'on lui enfonçait un clou à la base du crâne. Il voyait tout tourner autour de lui et était incapable de contrôler ses yeux et de les fixer sur quoi que ce fût. Il ne voyait que des images brouillées et fragmentaires : le visage de sa mère, la surface luisante du bureau, les couleurs flamboyantes des fleurs, et tout cela tremblait, palpitait et tourbillonnait.

Son cœur battait la chamade. Il avait la gorge sèche et l'impression de ne plus avoir d'air dans les poumons. C'était encore plus terrifiant que lorsqu'il avait été aspiré dans le tourbillon créé par le dragon de mer et qu'il avait disparu dans les profondeurs. Ses jambes se dérobaient sous lui et, incapable de rester debout plus longtemps, il se laissa tomber à genoux, conscient malgré tout de voir la Dame s'agenouiller devant lui, son visage tout contre lui, ses doigts toujours unis aux siens, prolongeant ce terrible et torturant contact entre leurs *âmes*.

Les souvenirs commencèrent à affluer. Il vit la magnificence gigantesque du Mont du Château et l'inimaginable énormité tentaculaire du Château du Coronal qui en couronnait l'invraisemblable sommet. Son esprit parcourait à la vitesse de l'éclair des salles de réceptions aux murs dorés et aux plafonds voûtés, des salles de banquets, des salles du conseil, des

corridors larges comme des places. Partout des lumières brillaient, étincelaient et l'éblouissaient. Il sentait à ses côtés une mâle présence, un homme grand, puissant, confiant et fort qui lui tenait une main, et une femme, tout aussi forte et confiante, lui tenait l'autre, et il savait qu'il s'agissait de son père et de sa mère et que le garçon qui était juste devant lui était son frère Vori-ax.

— Quelle est cette salle, père ?

— La salle du Trône de Confalume.

— Et cet homme aux longs cheveux roux ? Celui qui est assis dans le grand fauteuil ?

— C'est le Coronal lord Malibor.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Est-il bête, ce Valentin ! Il ne sait même pas ce qu'est un Coronal !

— Tais-toi, Vori-ax. Le Coronal est le roi, Valentin. L'un des deux rois,

le plus jeune. L'autre est le Pontife, qui lui-même a été Coronal avant.

— Lequel est-ce ?

— Le grand maigre, avec la barbe très noire.

— Il s'appelle Pontife ?

— Il s'appelle Tyeveras. Pontife est le titre qu'on lui donne comme roi. Il habite près de la Stoienar, mais il est ici aujourd'hui parce que le Coronal lord Malibor va se marier.

— Et est-ce que les enfants de lord Malibor seront Coronals aussi, mère ?

— Non, Valentin.

— Qui sera le prochain Coronal ?

— Personne ne le sait encore, mon fils.

— Ce sera moi ? Ce sera Voriax ?

— Cela pourrait se faire si, en grandissant, vous devenez sages et forts.

— Oh, je le serai, père ! Je le serai, je le serai ! L'image de la salle du Trône s'effaça. Valentin se vit dans une autre salle, tout aussi somptueuse, mais pas tout à fait aussi grande, et il était plus âgé, ce n'était plus un garçonnet, mais un jeune homme, et devant lui se tenait Voriax, la couronne à la constellation sur la tête, ce qui semblait le rendre quelque peu perplexe.

— Voriax ! Lord Voriax !

Valentin s'agenouilla et leva les mains en écartant les doigts.

Et Voriax lui sourit et tendit la main vers lui.

— Relève-toi, frère, relève-toi. Il n'est pas convenable que tu rampes ainsi devant moi.

— Tu seras le plus aimable Coronal de toute l'histoire de Majipoor, lord Voriax.

— Appelle-moi frère, Valentin. Je suis Coronal, mais je suis encore ton frère.

— Longue vie à toi, frère ! Longue vie au Coronal ! Et d'autres se mirent à crier autour de lui :

— Longue vie au Coronal ! Longue vie au Coronal ! Mais quelque chose avait changé, bien que la salle fût la même, car lord Vori-ax avait disparu et c'était Valentin qui portait maintenant cette étrange couronne, et les autres l'acclamaient, s'agenouillaient devant lui et agitaient les doigts en l'air en criant son nom. Il les regardait avec étonnement.

— Longue vie à lord Valentin !

— Je vous remercie, mes amis. J'essaierai d'être digne de la mémoire de mon frère.

— Longue vie à lord Valentin !

— Longue vie à lord Valentin, murmura la Dame. Valentin cligna des yeux et resta bouche bée. Pendant quelques instants, il fut totalement desorienté, se demandant ce qu'il faisait à genoux, dans quelle pièce il se trouvait et qui était cette femme dont le visage était si proche du sien. Puis les vapeurs de son esprit se dissipèrent. Il se leva.

Il se sentait totalement transformé. De tumultueux souvenirs bouillonnaient dans son cerveau : les années passées sur le Mont du Château, ses études – toute cette histoire aride, la liste des Coronals, le catalogue des Pontifes, les ouvrages de droit constitutionnel, les interminables leçons avec ses précepteurs, l'étude de l'économie des provinces de Majipoor, son père vérifiant sans cesse son savoir, et sa mère – puis le reste, les moments de détente, les jeux, les voyages sur le fleuve, les tournois, ses amis, Elidath, Stasilaine et Tunigorn, le vin coulant à flots, les parties de chasse, les bons moments avec Vori-ax, tous les regards convergeant sur eux deux, princes parmi les princes, et les instants affreux à l'annonce de la mort de lord Malibor, et le mélange de crainte et de joie sur le visage de Vori-ax quand il fut nommé Coronal, et puis, huit ans plus tard, la délégation de princes venant trouver Valentin pour lui offrir la couronne de son frère... Il se souvenait.

Il se souvenait de tout, jusqu'à la nuit à Til-omon, où tout s'effaçait de sa mémoire. Et après cela, il n'y avait plus que le soleil de Pidru-uid, des pierres dévalant de l'escarpement, Shanamir debout en contre-haut avec ses montures. Il se regarda en esprit, et il lui sembla qu'il projetait une ombre double, l'une éclatante et l'autre obscure ; et il regarda à travers le voile de fallacieux souvenirs que l'on avait jeté sur

son esprit à Til-omon, par-dessus un abîme de ténèbres, et il retrouva l'époque où il était Coronal. Il savait maintenant que son esprit était redevenu aussi entier qu'il était susceptible de l'être.

— Longue vie à lord Valentin, répéta la Dame. ; Oui, fit-il, émerveillé, oui, je suis lord Valentin et je redeviendrai. Mère, donne-moi des vaisseaux. Le Barjazid a déjà passé trop de temps sur le trône.

— Des vaisseaux attendent à Numinor, et des gens qui me sont fidèles se mettront à ton service.

— Parfait. Il me faut maintenant rassembler mes compagnons. J'ignore sur quelle terrasse ils se trouvent, mais il faudra les trouver rapidement. Un petit Vroon, plusieurs Skandars, un étranger à la peau bleue, originaire d'un autre monde, et quelques humains. Je te donnerai leurs noms.

— Nous les trouverons, dit la Dame.

— Et je te remercie, mère, ajouta Valentin, pour m'avoir rendu à moi-même.

— Me remercier ? Pourquoi me remercier ? Je t'ai mis au monde une première fois. Tu n'as pas eu à m'en remercier.

Maintenant, c'est une seconde naissance pour toi, Valentin, et s'il le faut, je le ferai une troisième fois. Espérons que ce ne sera pas nécessaire. La chance va recommencer à te sourire.

Les yeux pétillants de gaieté, elle demanda :

— Te verrai-je jongler ce soir, Valentin ? Combien de balles peux-tu garder en l'air en même temps ?

— Douze, répondit-il.

— Et les blaves savent danser. Dis-moi la vérité !

— Moins de douze, reconnut-il. Mais plus de deux. Je ferai un numéro après le dîner. Et... mère ?

— Oui ?

— Quand j'aurai réintégré le Château, j'organiserai une grande fête, et tu quitteras l'Ile, et tu viendras me voir jongler de nouveau, depuis les marches du Trône de Confalume. Je te le promets, mère. Depuis les

QUATRIÈME PARTIE LE LIVRE DU LABYRINTHE

1

Les navires de la Dame appareillèrent du port de Numinor.

Ils étaient sept, toutes voiles dehors, leurs hautes proues fendant les flots, sous le commandement du Hjort Asenhardt, amiral de la flotte de la Dame, avec à leur bord lord Valentin le Coronal, son principal ministre Autifon Deliamber le Vroon, ses aides de camp Carabella de Til-omon et Sleet de Narabal, son adjudant-major Lisamon Hultin, ses ministres d'Etat Zalzan Kavol le Skandar et Shanamir de Falkynkip et quelques autres.

La destination de la flotte était le port de Stoien, à la pointe de la péninsule de Stoienzar, sur le continent d'Alhanroel, sur la côte opposée de la Mer Intérieure. Ils naviguaient déjà depuis plusieurs semaines, poussés par le fort vent d'ouest qui soufflait dans ces parages à la fin du printemps, mais la terre n'était toujours pas en vue, et il fallait encore attendre plusieurs jours.

Valentin trouvait cette longue traversée réconfortante. Il n'avait pas peur des tâches qui l'attendaient, mais il n'était pas non plus impatient de s'y atteler : plus exactement, il lui fallait un peu de temps pour s'y retrouver dans son esprit fraîchement recouvré et découvrir qui il avait été et ce qu'il avait espéré devenir. Quel endroit plus propice pour ce faire que le milieu de l'océan où rien ne changeait d'un jour à l'autre, hormis la forme des nuages, et où le temps semblait suspendre son vol ? Ainsi, il restait des heures d'affilée accoudé au bastingage du vaisseau amiral, le *Lady Thiin*, à l'écart de ses amis, s'entretenant avec lui-même.

Il était tout à fait satisfait de ce qu'il avait été : plus fort et plus énergique de caractère que Valentin le jongleur, mais sans la laideur morale que l'on trouve parfois chez ceux qui détiennent le pouvoir. Son moi antérieur semblait à Valentin raisonnable, judicieux, calme et modéré, un homme à l'allure sérieuse, mais non dépourvu d'entrain, un homme qui connaissait la nature des responsabilités et des obligations.

C'était un esprit cultivé, comme on pouvait s'y attendre de la part de quelqu'un qui avait consacré sa vie entière à se préparer à une haute charge, avec de solides connaissances en histoire, en droit constitutionnel et en économie, un peu moins approfondies en littérature et en philosophie, et autant que Valentin puisse en juger, une très légère teinture de mathématiques et de physique, qui étaient reléguées au second plan sur Majipoor.

L'apport de ce moi antérieur était comme un trésor découvert par le seul effet du hasard. Valentin n'était pas encore complètement uni à son autre moi, et il avait tendance à penser en termes de « il » et « je », ou bien « nous », au lieu de concevoir sa personnalité comme formant un tout ; mais de jour en jour, la faille devenait moins apparente. L'esprit du Coronal avait subi suffisamment de dégâts à Til-omon pour qu'un clivage marque maintenant la discontinuité entre lord Valentin le Coronal et Valentin le jongleur, et peut-être le tissu cicatriciel était-il voué à ne jamais disparaître, en dépit des soins prodigués par la Dame. Mais Valentin pouvait franchir cette faille à volonté, il pouvait remonter le cours du temps jusqu'à son enfance, le début de son âge d'homme ou sa brève période de règne, et partout où il regardait, il découvrait une plus grande abondance de savoir, d'expérience et de maturité que ce qu'il avait jamais espéré accumuler pendant sa vie de jongleur itinérant. Il lui importait peu, pour l'instant, de compulsier ses souvenirs comme on feuillette une encyclopédie ; il était certain que ses deux « moi » fusionneraient en temps voulu. C'est au cours de la neuvième semaine de traversée qu'une mince bande verte de terre apparut à l'horizon.

— Stoienzar, annonça l'amiral Asenhardt. Vous voyez là-bas, sur le côté, cet endroit plus sombre ? C'est le port de Stoien.

Valentin observa la côte du continent qui se rapprochait avec la double vision qui était la sienne. D'une part Valentin le jongleur ne savait pratiquement rien d'Alhanroel, sinon qu'il s'agissait du plus vaste des continents de Majipoor et du premier à avoir été colonisé par les humains, que la population y était très dense, qu'il recelait de fantastiques merveilles naturelles, qu'il était le siège du gouvernement planétaire et que le Coronal et le Pontife y avaient tous deux leur résidence. Mais la mémoire de lord Valentin était beaucoup plus fertile. Pour lui, Alhanroel signifiait le Mont du Château, sur les gigantesques versants duquel on pouvait passer une vie entière à parcourir les Cinquante Cités sans épuiser toutes leurs merveilles. Alhanroel, c'était le Château de lord Malibor couronnant le Mont — car c'était ainsi qu'il l'avait appelé pendant toute son enfance, et l'habitude lui en était restée, même pendant son propre règne. Il se

représentait le Château, enveloppant le sommet du Mont comme une créature aux innombrables bras recouvrant pics, escarpements et herbages, et pénétrant dans les replis de terrain et les larges vallées, édifice unique comprenant de si nombreux milliers de salles qu'il était impossible de les dénombrer, bâtiment qui paraissait animé d'une vie propre, s'augmentant, de sa propre autorité, d'annexés et de dépendances à sa périphérie. Alhanroel, c'était également l'énorme éminence qui surmontait le Labyrinthe du Pontife et le labyrinthe souterrain, lui-même, contrepartie de l'Ile de la Dame, car alors que la Dame résidait dans le Temple Intérieur, sur une hauteur en plein vent, éclaboussée de soleil et entourée par les cercles concentriques des terrasses découvertes, le Pontife vivait sous terre, terré comme une taupe, au point le plus bas de son royaume, entouré par les galeries de son Labyrinthe. Valentin ne s'était rendu qu'une seule fois dans le Labyrinthe, chargé de mission par lord Voriach, des années auparavant, mais le souvenir de ces cavernes sinueuses brillait encore d'une inquiétante lueur dans son esprit.

Alhanroel, c'était encore les Six Fleuves qui dévalaient les pentes du Mont du Château, les plantes-créatures de la Stoiensar qu'il allait bientôt revoir, les maisons-arbres de Treymone et les ruines de pierre de la plaine de Velalisier, dont on prétendait qu'elles étaient antérieures à l'arrivée des humains sur Majipoor. Regardant vers l'est cette mince ligne qui grossissait lentement, mais était encore à peine visible, Valentin eut la sensation de voir toute l'immensité de Majipoor se dérouler devant lui comme un titanesque parchemin, et la tranquillité dans laquelle il avait baigné pendant toute la traversée s'envola aussitôt. Il avait hâte de débarquer et de commencer sa marche sur le Labyrinthe.

— Quand allons-nous toucher terre ? demanda-t-il à Asenhart.

— Demain soir, monseigneur.

— Nous allons donc festoyer et nous divertir ce soir. Sortez les meilleurs vins, et que l'équipage en ait sa part. Et après, un petit spectacle sur le pont, pour clore les réjouissances.

Asenhart le considéra d'un air grave. L'amiral était un aristocrate parmi les Hjorts, plus mince que la plupart de ceux de sa race, mais il avait la peau rêche et grenue qui était leur caractère distinctif et une attitude de componction que Valentin trouvait quelque peu déroutante. La Dame le tenait en très haute considération.

— Un spectacle, monseigneur ?

— Un peu de jonglerie, répondit Valentin. Mes amis éprouvent un besoin nostalgique de pratiquer de nouveau leur art, et quel moment serait mieux choisi que celui où nous célébrons la fin de notre longue traversée ?

— Bien entendu, fit Asenhart en hochant poliment la tête.

Mais il désapprouvait visiblement un tel comportement à bord de son vaisseau amiral.

C'était Zalzan Kavol qui lui en avait donné l'idée. Le Skandar, de toute évidence, supportait mal la traversée ; on le voyait souvent remuer en cadence ses quatre bras, mimant les gestes du jongleur, les mains vides. Plus que quiconque, il lui avait fallu s'adapter aux circonstances pendant ce long voyage sur la surface de Majipoor. Un an auparavant, Zalzan Kavol était encore un prince de sa profession, un maître parmi les maîtres dans l'art de la jonglerie, voyageant avec magnificence de ville en ville dans sa superbe roulotte. Maintenant, tout cela lui avait été enlevé. La roulotte n'était plus qu'un tas de cendres quelque part dans les forêts de Piurifayne ; deux de ses cinq frères y avaient également laissé la vie et un troisième gisait au fond de l'océan ; c'en était fini de l'époque où il hurlait ses ordres à des employés qui lui obéissaient au doigt et à l'œil ; et au lieu de s'exhiber le soir devant un public émerveillé qui remplissait sa bourse d'espèces sonnantes et trébuchantes, il en était maintenant réduit à errer de place en place dans le sillage de Valentin, avec un rôle subalterne. Toute cette énergie inemployée et ces élans refoulés s'accumulaient chez Zalzan Kavol. Son visage et son attitude le montraient clairement, car alors qu'au bon vieux temps il donnait libre cours à son caractère hargneux, il était devenu renfermé, presque humble, et Valentin savait que ce devait être le signe d'une profonde détresse. Les envoyés de la Dame avaient trouvé Zalzan Kavol encore à la Terrasse de l'Evaluation, accomplissant ses humbles tâches de pèlerin en traînant les pieds, avec des gestes de somnambule, comme s'il s'était déjà résigné à passer le reste de ses jours à arracher les mauvaises herbes et à poser des enduits.

— Vous seriez capable de faire le numéro avec les torches et les poignards ? lui demanda Valentin.

Le visage de Zalzan Kavol s'épanouit immédiatement.

— Naturellement Et vous voyez ces allumettes là-bas ?

demandait-il en montrant d'énormes massues en bois, de plus d'un

mètre de long, alignées près du mât. Hier soir, quand tout le monde dormait, Erfon et moi nous sommes entraînés avec ça.

Si votre amiral n'y voit pas d'objection, nous les utiliserons ce soir.

— Celles-ci ? Comment peut-on jongler avec quelque chose d'aussi long ?

— Obtenez-moi la permission de l'amiral, monseigneur, et ce soir je vous montrerai !

La troupe s'entraîna tout l'après-midi dans un grand espace vacant à fond de cale. C'était la première fois qu'ils le faisaient depuis Ilirivoyne, ce qui leur semblait faire des lustres. Mais en utilisant l'assortiment improvisé d'objets que les Skandars avaient tranquillement rassemblés, il ne leur fallut pas longtemps pour retrouver la cadence. Valentin sentit une douce chaleur l'envahir en les regardant — Sleet et Carabella échangeant furieusement des massues, Zalzan Kavol, Rovorn et Erfon mettant au point de nouvelles combinaisons compliquées pour remplacer celles que la mort de leurs trois frères avait rendues impossibles. Pendant quelques instants, il retrouva l'innocence du bon vieux temps de Falkynkip ou de Dulorn, quand rien d'autre ne comptait que de trouver un engagement au prochain festival, où le seul défi à relever consistait à garder une parfaite coordination des mains et des yeux. Cette époque était à jamais révolue. Maintenant qu'ils étaient entraînés dans ces intrigues de haute volée qui faisaient et défaisaient les rois, aucun d'entre eux ne pourrait plus jamais être ce qu'il avait été.

Tous les cinq avaient dîné avec la Dame, avaient vécu avec le Coronal et faisaient force de voiles pour un rendez-vous avec le Pontife ; ils étaient déjà entrés dans l'histoire, même si la campagne de Valentin n'aboutissait pas.

Il lui avait fallu bien des jours pour rassembler ses compagnons dans le Temple Intérieur. Valentin s'était imaginé qu'il suffisait à la Dame ou à ses dignitaires de fermer les yeux pour pouvoir atteindre n'importe quel esprit sur Majipoor, mais ce n'était pas aussi simple ; la communication était imprécise et limitée. Ils avaient d'abord localisé les Skandars, tous sur la terrasse extérieure. Shanamir avait atteint la Seconde Falaise et, avec sa candeur juvénile, il avançait rapidement ; Sleet, ni candide ni juvénile, avait également réussi à se faire admettre sur la Seconde Falaise, et il en était de même pour Vinorkis ; Carabella était juste derrière eux, encore à la Terrasse des Miroirs, mais à la suite d'une erreur, on avait commencé à la chercher ailleurs ; trouver

Khun et Lisamon Hultin n'avait pas présenté de grandes difficultés, tellement leur aspect était différent de celui du reste des pèlerins ; mais les trois anciens membres de l'équipage de Gorzval, Pandelon, Cordeine et Thesme, avaient disparu dans la population de l'Ile, comme s'ils étaient devenus invisibles, si bien que Valentin aurait été obligé de les abandonner s'ils ne s'étaient présentés au dernier moment. Mais le plus difficile de tous à dépister fut Autifon Deliamber. Il y avait de nombreux Vroons sur l'Ile, dont quelques-uns étaient aussi petits que le minuscule sorcier, et tous les efforts pour retrouver sa trace se soldèrent par des échecs. Quand la flotte fut prête à appareiller, on n'avait toujours pas trouvé Deliamber, mais la veille du départ, alors que Valentin était affreusement tiraillé entre la nécessité d'aller de l'avant et sa répugnance à se séparer de son conseiller le plus précieux, le Vroon apparut à Numinor sans fournir d'explications sur l'endroit où il était ni la manière dont il avait réussi à traverser l'Ile en passant inaperçu. Ainsi ils se retrouvèrent tous réunis, tous ceux qui avaient survécu au long voyage depuis Pidruïd.

Valentin savait que sur le Mont du Château lord Valentin avait eu son propre cercle d'intimes, dont les noms et les visages lui avaient été rendus, princes, courtisans et hauts fonctionnaires qui étaient ses proches depuis l'enfance, Elidath, Stasilaine et Tunigorn, ses camarades les plus chers, et pourtant, bien que toujours loyal envers ses anciens amis, ils lui étaient devenus terriblement lointains et ce groupe hétéroclite de compagnons d'aventures lui était maintenant beaucoup plus proche. Il se demanda comment cela allait se passer quand, de retour sur le Mont du Château, il lui faudrait concilier ces deux groupes.

Sur un point au moins, ses souvenirs fraîchement retrouvés l'avaient rassuré. Nulle épouse ne l'attendait au Château, nulle fiancée, pas même une amoureuse tendrement aimée et susceptible de remettre en question la place de Carabella à ses côtés. En tant que prince et que jeune Coronal, il avait mené une vie insouciant et sans attaches, le Divin en soit loué. Il serait déjà assez difficile d'imposer à la cour l'idée que l'élue du Coronal était une femme du peuple, originaire de la plaine côtière, une jongleuse itinérante ; mais cela eût été absolument impossible s'il avait déjà offert son cœur à une autre femme.

— Valentin ! cria Carabella.

La voix interrompit sa rêverie. Il tourna les yeux vers elle et elle pouffa en lui lançant une massue. Il l'attrapa comme on lui avait appris à le faire il y avait si longtemps, entre le pouce et les doigts, la

tête de la massue légèrement en biais. Quelques secondes plus tard, il en recevait une seconde de Sleet, puis une troisième de Carabella. Il se mit à rire et commença à faire tourner les massues au-dessus de sa tête, retrouvant le vieil exercice familial – lancer, lancer, réception – et Carabella applaudit et lui lança une nouvelle massue. Comme c'était bon de jongler de nouveau. Lord Valentin – un superbe athlète, l'œil vif et très doué pour de nombreux jeux, bien que quelque peu handicapé par une légère claudication, à la suite d'une ancienne chute de monture – n'avait pas connu ce plaisir. La jonglerie était l'art dans lequel excellait l'autre Valentin. Mais à bord de ce navire, avec son auréole d'autorité retrouvée grâce à la guérison de son esprit par sa mère, Valentin avait bien senti que ses compagnons, tout en s'efforçant de le considérer comme le Valentin de l'époque de Zimroel, se tenaient à distance respectueuse. Aussi cela lui fit-il extrêmement plaisir de voir Carabella lui lancer si irrévérencieusement une massue.

Mais cela lui fit également plaisir de manier les massues –même lorsqu'il en laissa tomber une et que, se baissant pour la ramasser, il en reçut une autre sur la tête, ce qui provoqua un ricanement dédaigneux de la part de Zalzan Kavol.

— Si vous refaites cela ce soir, cria le Skandar, vous serez privé de vin pendant une semaine !

— Ne craignez rien, répliqua Valentin, si je laisse tomber les massues maintenant, ce n'est que pour m'entraîner à les récupérer. Mais ce soir, vous ne verrez pas ce genre de maladresse.

Et il n'y en eut pas. Au coucher du soleil, tout le monde se rassembla sur le pont pour la représentation. D'un côté, Asenhardt et ses officiers occupaient une plate-forme d'où ils avaient la meilleure vue, mais quand l'amiral fit signe à Valentin de s'installer à la place d'honneur, ce dernier déclina l'invitation en souriant. Ce refus rendit Asenhardt perplexe, mais son expression était loin d'être aussi réprobatrice qu'elle devait le devenir quelques instants plus tard quand Shanamir, Vinorkis et Lisamon Hultin commencèrent à battre le tambour et à souffler dans les serpentins, que les jongleurs sortirent d'une écoutille dans une joyeuse galopade et que, au moment où ils commençaient leur merveilleuse représentation, la silhouette de lord Valentin le Coronal apparut parmi eux, lançant allègrement massues, assiettes et morceaux de fruits comme un vulgaire saltimbanque.

S'il n'avait tenu qu'à l'amiral Asenhardt, il y aurait eu une grande fête à Stoien pour célébrer l'arrivée de Valentin, quelque chose d'au moins aussi fastueux que le festival qui s'était tenu à Pidruïd à l'époque de la visite de l'usurpateur. Mais Valentin, dès qu'il eut vent du projet d'Asenhardt, y mit le holà. Il n'était pas encore prêt à revendiquer le trône ni à lancer des accusations publiques contre l'individu qui se faisait appeler lord Valentin, ni à exiger du peuple qu'il lui rende un hommage quelconque.

— Tant que je n'aurai pas le soutien du Pontife, annonça gravement Valentin à Asenhardt, j'ai la ferme intention de progresser tranquillement et de consolider mes forces sans attirer l'attention. Il n'y aura pas de festival en mon honneur à Stoien.

C'est ainsi que le *Lady Thiin* fit une entrée relativement discrète dans le grand port de la pointe sud-ouest d'Alhanroel.

Bien que les navires de la flotte aient été au nombre de sept – et les vaisseaux de la Dame, même s'ils mouillaient fréquemment dans le port de Stoien, n'arrivaient en général pas aussi nombreux –, ils entrèrent tranquillement sans battre de pavillons de fantaisie. Les autorités du port ne posèrent guère de questions : ils voyageaient visiblement pour le compte de la Dame et ses desseins dépassaient les compétences de simples douaniers.

Pour renforcer cette impression, Asenhardt envoya dès le premier jour dans la zone des entrepôts des courtiers chargés de faire l'acquisition de grandes quantités de glu, de toile à voile, d'épices et d'outils. Pendant ce temps, Valentin et ses compagnons s'installaient discrètement dans un hôtel sans prétention.

Stoien était une cité à vocation essentiellement maritime –import-export, entrepôts, constructions navales, tous les emplois et entreprises profitant d'un emplacement exceptionnel sur la côte d'un magnifique port. La ville, qui comptait quelque quatorze millions d'âmes, s'étendait sur des centaines de kilomètres sur toute la longueur du grand cap qui séparait le golfe de Stoien de la Mer Intérieure. Stoien n'était pas le port continental le plus proche de l'Ile – c'était Alaisor, plus loin sur la côte d'Alhanroel, à des milliers de kilomètres au nord – mais en cette saison les vents dominants et les courants étant ce qu'ils étaient, il était plus rapide de faire la longue traversée jusqu'à Stoien que de mettre le cap à l'est sur Alaisor pour une traversée plus courte, mais plus difficile.

Après avoir pris le temps de réapprovisionner les navires, ils allaient

naviguer sur le paisible golfe, longeant la côte septentrionale jusqu'à Kircidane et remontant jusqu'à Treymone, la ville côtière la plus proche du Labyrinthe. Il ne resterait plus alors qu'un trajet relativement court sur la terre ferme jusqu'à la résidence du Pontife.

Valentin trouva Stoien d'une beauté saisissante. Toute la péninsule était totalement plate, atteignant à peine six mètres au-dessus du niveau de la mer en son point le plus élevé, mais les habitants de la ville avaient imaginé un merveilleux agencement de plates-formes de brique parementées de pierres blanches pour donner l'illusion de collines. Il n'y avait pas deux de ces plates-formes d'une hauteur semblable, certaines s'élevant seulement à trois ou quatre mètres et d'autres montant jusqu'à une cinquantaine de mètres. Des quartiers entiers reposaient ainsi sur de gigantesques piédestaux hauts de plusieurs dizaines de mètres et de plusieurs kilomètres carrés ; certains bâtiments importants avaient des plates-formes à eux, qui dominaient les alentours comme montés sur des échasses ; cette alternance de plates-formes hautes et basses créait de stupéfiantes perspectives.

Ce qui aurait pu être un effet de fantasmagorie purement mécanique, donnant très vite une impression de brutalité, d'arbitraire, ou lassant à regarder, était adouci et égayé par des plantations tropicales telles qu'il n'avait jamais été donné à Valentin d'en voir. A la base de chaque plate-forme poussaient de denses bouquets d'arbres au large faite dont les branches entrelacées formaient d'impénétrables berceaux de verdure. Des plantes grimpantes feuillues ruisselaient le long des murs des plates-formes. Les larges rampes qui, du niveau de la rue, menaient aux plates-formes les plus élevées étaient bordées de grandes cuves de béton contenant des massifs d'arbustes dont les feuilles étroites et effilées étaient mouchetées de surprenantes taches de couleur, bordeaux, bleu de cobalt, vermillon, écarlates et indigo, topaze, jade ou couleur d'ambre, dont le mélange composait des motifs irréguliers. Et dans tous les lieux publics de la cité se trouvait le spectacle le plus étonnant, des parterres des fameuses plantes animées qui poussaient à l'état sauvage à quelques centaines de kilomètres au sud, sur la côte torride qui faisait face au lointain continent désert de Suvrael. Ces plantes, et il s'agissait bien de plantes, car elles fabriquaient leur nourriture par photosynthèse et passaient leur vie enracinées au même endroit – avaient quelque chose de charnu dans leur aspect, avec leurs bras préhensiles qui remuaient, et se tortillaient, leurs yeux qui fixaient et leurs corps tubulaires qui ondulaient et se balançaient, et bien que le soleil et l'eau leur fussent pour vivre, elles étaient toujours prêtes et tout à fait capables de dévorer et digérer toutes les petites créatures qui passaient témérairement à leur portée. Des groupes de ces plantes, élégamment

disposés et entourés de murets de pierre servant à la fois de protection et de décoration, étaient plantés dans toute la ville de Stoien. Certaines étaient aussi hautes que de petits arbres, d'autres étaient courtes et globulaires, d'autres encore étaient arborescentes. Mais toutes remuaient constamment, réagissant aux souffles d'air, aux odeurs, aux cris soudains, à la voix de leurs gardiens et autres stimuli. Valentin les trouvait sinistres, mais fascinantes. Il se demanda s'il ne serait pas possible d'en emporter un assortiment sur le Mont du Château.

— Pourquoi pas ? dit Carabella. On arrive bien à les garder vivantes pour les exposer à Pidruïd. Il doit y avoir moyen de les conserver en bonne santé au Château de lord Valentin.

Valentin acquiesça de la tête.

— Nous engagerons une équipe de gardiens de Stoien. Nous nous renseignerons pour savoir de quoi elles se nourrissent et nous le ferons régulièrement expédier par bateau jusqu'au Mont.

— Ces créatures me donnent la chair de poule, monseigneur, fit Sleet en frissonnant. Vous les trouvez vraiment jolies ?

— Jolies n'est pas le mot, répondit Valentin. Disons intéressantes.

— Comme

vous

avez

trouvé

les

plantes-bouche

intéressantes, je suppose, hein ?

— Les plantes-bouche, mais bien sur ! s'écria Valentin. Nous en ferons venir aussi quelques-unes au Château !

Sleet poussa un gémissement.

Valentin n'y prêta aucune attention. Le visage rayonnant d'enthousiasme, il prit Sleet et Carabella par la main et dit :

— Chaque Coronal a ajouté quelque chose au Château : un observatoire, une bibliothèque, un parapet, un rempart de prismes et d'écrans, une salle d'armes, une salle de banquets, une salle des trophées, et le Château s'est agrandi au fil des règnes, se modifiant et devenant de plus en plus riche et complexe. Pendant le peu de temps où j'y suis resté, je n'ai même pas eu le temps de réfléchir à ce que serait ma contribution. Mais quel Coronal a vu Majipoor comme je l'ai vue ? Qui a voyagé si loin et de manière si tumultueuse ? Pour commémorer toutes mes aventures, je rassemblerai toutes les bizarreries que j'ai vues, les plantes-bouche et ces plantes animées, les arbres-vessie et un ou deux dwikkas de belle taille, un bouquet de palmiers de feu, des sensitives et ces fougères chantantes, toutes ces merveilles qui ont émaillé notre voyage. Il n'y a rien de tel au Château pour l'instant, rien d'autre que les petites serres que lord Confalume a fait construire. Je le ferai sur une grande échelle ! Le jardin de lord Valentin ! Trouvez-vous que cela sonne bien ?

— Ce sera une merveille, monseigneur, approuva Carabella.

— Je ne me risquerai pas à me promener au milieu des plantes-bouche du jardin de lord Valentin, fit Sleet d'un ton acrimonieux, pas pour trois duchés et les revenus de Ni-moya et de Piliplok.

— Nous te dispensons de tours de jardin, dit Valentin en riant.

Mais il n'y aurait pas de tours de jardin, ni même de jardin aussi longtemps que Valentin n'aurait pas réintégré le Château de lord Valentin. Il passa une interminable semaine à Stoien, attendant qu'Asenhardt ait complété son approvisionnement.

Trois des navires allaient repartir vers l'Ile, emportant les marchandises destinées au royaume de la Dame. Les quatre autres continueraient, faisant une discrète escorte à Valentin. La Dame avait mis à sa disposition plus d'une centaine de ses plus robustes gardes du corps, sous le commandement de l'imposante Lorivade ; ce n'étaient pas, à proprement parler, des guerriers, car il n'y avait pas eu de violence sur l'Ile du Sommeil depuis la dernière invasion des Métamorphes plusieurs milliers d'années auparavant, mais des hommes et des femmes compétents et intrépides, fidèles à la Dame et prêts, s'il en était besoin, à donner leur vie pour rétablir l'harmonie dans le royaume. Ils formaient le noyau d'une armée privée – à la connaissance de Valentin, la première force militaire constituée sur Majipoor depuis des temps très éloignés. Enfin la flotte fut prête à appareiller. Les navires à destination de l'Ile partirent les premiers, un chaud Secondi matin, à la première heure, cap nord-nord-ouest. Les

autres attendirent l'après-midi de Terdi pour partir dans la même direction, mais ils changèrent de cap à la nuit tombée pour faire route à l'est à travers le golfe de Stoien.

La péninsule de Stoienzar s'avançait dans la Mer Intérieure comme un pouce colossal. Sur la côte méridionale, du côté de l'océan, régnait une chaleur intolérable. Le peuplement était très réduit sur cette côte grouillante d'insectes et couverte par la jungle. La majeure partie de la considérable population de la péninsule était regroupée le long de la côte du golfe, qui avait une importante agglomération tous les cent cinquante kilomètres environ et une ligne pratiquement continue de villages de pêcheurs, de régions agricoles et de stations balnéaires entre chaque ville. L'été avait maintenant commencé et une épaisse brume de chaleur flottait au-dessus des eaux tièdes et pratiquement immobiles du golfe. La flotte mouilla une journée à Kircidane pour de nouveaux approvisionnements, à l'endroit où la côte commençait à s'incurver vers le nord, puis elle reprit la mer en direction de Treymone. Valentin resta seul dans sa cabine pendant une bonne partie des paisibles heures passées en mer, s'entraînant à utiliser le bandeau que lui avait donné la Dame. En une semaine, il réussit à maîtriser l'art d'entrer dans une transe légère – il était maintenant capable de faire franchir à son esprit le seuil du sommeil et d'en sortir aussi aisément, tout en restant pendant tout ce temps parfaitement conscient de ce qui se passait autour de lui. Lorsqu'il était en transe, il était capable, bien que fragmentairement et sans guère de force, d'entrer en contact avec d'autres esprits, de parcourir le navire et de localiser l'aura d'une âme endormie, car les dormeurs étaient beaucoup plus vulnérables à ce genre d'intrusion. Il parvenait à toucher légèrement l'esprit de Carabella, de Sleet ou de Shanamir et à leur transmettre sa propre image ou quelque bienveillant message. Atteindre un esprit moins familier – celui de Pandelon le menuisier, par exemple, ou de Lorivade était encore trop difficile pour lui, sinon de manière extrêmement brève et incomplète, et tous ses efforts pour avoir accès à l'esprit de non-humains, y compris ceux qu'il connaissait bien, Zalzan Kavol, Khun ou Deliamber, se soldaient par des échecs. Mais il continuait à se perfectionner et il sentait sa maîtrise s'affirmer de jour en jour, comme lorsqu'il s'était initié à l'art du jongleur ; et c'était une sorte de jonglerie car, pour utiliser le bandeau, il lui fallait se transporter au centre de lui-même, sans se laisser distraire par des pensées accessoires, et coordonner tous les aspects de son être vers un but unique, établir le contact. Le jour où le *Lady Thiin* arriva en vue de Treymone, il avait progressé au point de pouvoir implanter dans l'esprit de ses sujets des esquisses de rêves, avec des événements, des péripéties et des images. A Shanamir il envoya un rêve de Falkynkip,

avec des montures pâturent dans un champ et un grand gihorna décrivant des cercles dans le ciel et descendant brusquement dans un grand battement d'ailes. Le lendemain matin à table, le garçon décrivit le rêve avec tous ses détails, avec cette différence que l'oiseau était un milufta, un charognard, au bec d'un orange vif et aux hideuses serres bleues.

— Que peut bien signifier un rêve où je vois un milufta fondre sur une proie ? demanda Shanamir.

Valentin lui dit :

— Il se pourrait que tes souvenirs soient erronés et que tu aies confondu avec un autre oiseau, un gihorna, peut-être, un oiseau de bon augure.

Mais Shanamir, avec la franchise et la simplicité qui lui étaient propres, secoua lentement la tête en disant :

— Si je ne suis pas capable de distinguer un gihorna d'un milufta, monseigneur, même dans mon sommeil, je n'ai plus qu'à retourner à Falkynkip pour nettoyer les écuries.

Valentin détourna les yeux en dissimulant un sourire et décida de redoubler d'efforts dans l'étude de sa technique de projection d'images.

Il envoya à Carabella un rêve où elle jonglait avec des gobelets de cristal remplis de vin doré, et elle lui en fit le récit avec une exactitude qui allait jusqu'à décrire la forme allongée des gobelets. A Sleet, il envoya un rêve du jardin de lord Valentin, un monde enchanteur peuplé de buissons blancs au feuillage plumeux et luisant, de choses sphériques et hérissées de piquants, montées sur de longues tiges, et de petites plantes fourchues terminées par des yeux rieurs qui clignaient. Tout cela était le produit de son imagination et il avait bien pris garde de ne pas y introduire de plantes-bouche. Sleet décrivit avec ravissement ce jardin imaginaire, déclarant que si le Coronal créait un jardin comme celui-là sur le Mont du Château, il s'y promènerait avec grand plaisir.

Mais Valentin aussi recevait des rêves. Presque chaque nuit, la Dame, sa mère, entrait en contact avec son âme. Sa présence sereine traversait son esprit endormi comme un rayon de lune, le calmant et le rassurant. Il revoyait aussi en rêve son passé sur le Mont du Château, les souvenirs de jeunesse affluaient, les tournois, les courses

et les jeux, ses amis Tunigorn, Elidath et Stasilaine à ses côtés, et son frère Voriach lui apprenant le maniement du sabre et de l'arc, et lord Malibor le Coronal voyageant de ville en ville sur le Mont comme une sorte de demi-dieu imposant et resplendissant, et bien d'autres images semblables dont le flot jaillissait des profondeurs de son esprit.

Mais tous les rêves n'étaient pas aussi plaisants. La dernière nuit avant que le *Lady Thiin* aborde le continent, il se vit débarquer sur une plage déserte et balayée par le vent, plantée d'arbustes rabougris à l'air triste et morne dans la lumière de la fin d'après-midi. Et il commença à s'enfoncer dans les terres en direction du Mont du Château qui s'élevait dans le lointain comme une aiguille déchiquetée. Mais il y avait un mur sur son chemin, un mur plus haut que les blanches falaises de l'Ile du Sommeil, et ce mur était une bande de fer, représentant plus de métal qu'il n'en existait sur toute la surface de Majipoor, une sombre et terrifiante ceinture de fer qui paraissait courir d'un pôle à l'autre, et il se trouvait d'un côté et le Mont du Château était de l'autre. En s'approchant il vit que le mur grésillait comme sil était chargé d'électricité, et un bourdonnement sourd en provenait, et quand il regarda de plus près, il vit son reflet sur le métal luisant et le visage qui apparut sur cette terrifiante bande de fer était le visage du fils du Roi des Rêves.

3

Treymone était la ville des célèbres maisons-arbre, fameuses sur toute la planète. Pendant sa seconde journée à terre, Valentin alla les voir, dans la région côtière, juste au sud de l'embouchure du fleuve Trey.

Les maisons-arbre ne vivaient nulle part ailleurs que dans la plaine alluviale du Trey. Elles avaient des troncs courts et trapus, un peu comme ceux des dwikkas, mais loin d'être aussi épais, et leur écorce était d'un joli vert pâle vernissé. De ces fûts cylindriques, de grosses branches étalées s'élevaient en s'écartant, comme les doigts de deux mains collées à la base de la paume, et des ramilles couraient de branche en branche, adhérant à de nombreuses branches et constituant une enceinte douillette en forme de coupe.

Les occupants des arbres de Treymone modelaient leurs habitations au gré de leur fantaisie en donnant aux branches flexibles la forme de pièces et de couloirs et en les assujettissant à l'endroit voulu jusqu'à ce que les écorces commencent à adhérer entre elles par un processus naturel, rendant la soudure permanente. Les arbres produisaient des

feuilles tendres, à la saveur douce, pour faire de la salade, des fleurs odoriférantes, d'un ton crème, dont le pollen était légèrement euphorisant, des fruits bleuâtres et acides aux nombreux usages, et une sève pâle et douce, facile à recueillir, qui faisait office de vin. Chaque arbre vivait mille ans ou plus et les familles exerçaient sur eux un contrôle jaloux. Il y en avait dix mille qui occupaient la plaine, tous adultes et habités. Valentin vit quelques jeunes plants chétifs en bordure de la plaine.

— Ceux-ci, lui dit-on, viennent d'être repiqués pour remplacer ceux qui sont morts ces dernières années.

— Où va habiter une famille quand son arbre meurt ?

— En ville, répondit le guide, dans ce que nous appelons les maisons de deuil, jusqu'à ce que le nouvel arbre soit devenu adulte. Cela prend une vingtaine d'années. C'est une véritable hantise pour nous, mais heureusement cela n'arrive qu'à une génération sur dix.

— Et il n'y a pas moyen de faire pousser les arbres ailleurs ?

— Pas un centimètre au-delà de l'endroit où vous les voyez.

Ils ne poussent bien que sous notre climat et ce n'est que dans le sol sur lequel vous marchez qu'ils peuvent atteindre leur plein développement. Partout ailleurs ils vivent un ou deux ans seulement et restent des avortons.

— Nous pouvons quand même tenter l'expérience, dit doucement Valentin à Carabella. Je me demande s'ils accepteraient de céder un peu de leur précieux sol pour le jardin de lord Valentin.

— Une maison-arbre, fit-elle en souriant, même petite, un endroit où tu puisses aller quand les soucis du gouvernement deviendront trop pesants et t'asseoir, caché dans le feuillage, respirer le parfum des fleurs et cueillir les fruits... oh, si tu pouvais avoir cela !

— Je l'aurai un jour, dit Valentin. Et tu t'assiéras à mes côtés dans l'arbre.

Carabella lui lança un regard étonné.

— Moi, monseigneur ?

— Si ce n'est pas toi, qui veux-tu que ce soit ? Dominin Barjazid ?

Il lui effleura la main.

— Crois-tu que nos routes vont se séparer quand nous atteindrons le Mont du Château ?

— Nous ne devrions pas parler de ce genre de choses maintenant, fille d'un ton sévère.

Puis, se tournant vers le guide, elle demanda d'une voix plus forte :

— Et ces jeunes arbres, comment les soignez-vous ? Faut-il les arroser souvent ?

De Treymone, il y avait plusieurs semaines de voyage en floteur rapide jusqu'au Labyrinthe. Ils traversaient un paysage de plaine où le riche sol rouge de la vallée du fleuve laissait place au-delà à une terre grise et sablonneuse, et le peuplement se raréfiait à mesure que Valentin et sa troupe s'enfonçaient dans les terres. Lorsque la pluie tombait, elle semblait s'enfoncer immédiatement dans le sol poreux. Il faisait chaud et parfois la chaleur devenait oppressante. Les journées s'écoulaient lentement pendant le trajet languissant et monotone. Aux yeux de Valentin, ce genre de voyage était totalement dépourvu du charme et du mystère – agrémenté maintenant de nostalgie – des mois qu'il avait passé à traverser Zimroel dans l'élégante roulotte de Zalzan Kavol. Le bon vieux temps où chaque jour était un pas de plus dans l'inconnu, avec de nouveaux défis à relever à chaque tournant de la route, sans compter l'excitation des représentations, les arrêts dans des villes inconnues pour présenter leur spectacle. Et maintenant ?

Toute la besogne lui était mâchée par des officiers d'ordonnance et des aides de camp. Il redevenait un prince – même s'il s'agissait d'un prince d'une puissance très modeste, avec guère plus d'une centaine de fidèles – et il n'était pas certain d'en être heureux.

Vers la fin de la seconde semaine, le paysage changea brusquement, devenant raboteux et accidenté, avec des collines sombres s'élevant d'un plateau aride et bosselé. La végétation était uniquement composée d'arbustes rabougris, noirs, aux formes tourmentées et aux minces feuilles lustrées, et plus haut sur les pentes, de cactus-lune d'un blanc spectral, en forme de candélabres, et qui mesuraient le double de la taille d'un homme. De petits animaux au pelage roux et à la queue jaune en panache sautillaient sur leurs longues pattes et disparaissaient dans des terriers dès qu'un floteur s'approchait trop d'eux.

— Voici le début du désert du Labyrinthe, annonça Deliamber. Nous

allons bientôt voir les villes de pierre des anciens.

Valentin, l'unique fois où il était venu au Labyrinthe dans sa précédente vie, était arrivé par l'autre côté, le nord-ouest. Il y avait également un désert de ce côté-là, et les ruines de la grande cité hantée de Velalisier ; mais il était venu en bateau du Mont du Château, évitant toutes les terres désolées et stériles qui entouraient le Labyrinthe, et cette zone sinistre et rebutante lui était totalement inconnue. Il la trouva étrangement envoutante au début, en particulier au soleil couchant, quand le vaste ciel sans nuages était strié de fantastiques bandes de violentes couleurs et que le sol desséché luisait d'un éclat métallique surnaturel. Mais après quelques jours, la nudité de ce paysage désolé cessa de lui plaire et devint troublante, inquiétante, menaçante. L'âpreté de l'air du désert avait peut-

être une influence néfaste sur sa sensibilité. C'était sa première expérience du désert, car il n'y en avait aucun à Zimroel et rien d'autre que cette poche intérieure de sécheresse sur tout le continent bien arrosé d'Alhanroel. Le climat désertique était pour lui associé à Suvrael, qu'il avait si souvent visité en rêve et dont chacun de ces rêves l'avait tourmenté ; et il ne pouvait chasser l'idée, aussi étrange et irrationnelle qu'elle fût, qu'il allait à un rendez-vous avec le Roi des Rêves.

— Voici les ruines, dit Deliamber au bout d'un moment.

Il était difficile au début de les distinguer des rochers du désert. Tout ce que Valentin vit furent de sombres monolithes écroulés, éparpillés comme par le dédaigneux revers de main d'un géant, par petits groupes distants d'un ou deux kilomètres.

Mais petit à petit il parvint à discerner des formes : ici un pan de mur, là les fondations de quelque palais cyclopéen, là-bas un autel, peut-être. Tout était construit à une échelle titanesque, bien que les différents groupes de ruines à moitié recouverts par les sables mouvants, ne fussent plus que des avant-postes n'ayant plus rien d'imposant. Valentin fit arrêter le convoi devant une jonchée de ruines particulièrement importantes et se dirigea vers le site à la tête d'un groupe d'inspection. Il toucha précautionneusement un bloc de pierre, craignant de commettre un sacrilège quelconque. La pierre était froide, douce au toucher et légèrement incrustée d'un lichen rêche et jaune.

— Et tout cela est l'œuvre des Métamorphes ? demanda-t-il.

— C'est ce que nous pensons, répondit Deliamber en haussant les épaules, mais personne n'en est certain.

— J'ai entendu dire, intervint l'amiral Asenhardt, que les premiers colons humains ont construit ces villes peu de temps après leur arrivée et qu'ils furent vaincus pendant les guerres civiles qui ont précédé l'établissement du gouvernement du Pontife Dvorn.

— Il est évident, fit Deliamber, que les archives de cette époque ne sont pas légion.

— Etes-vous donc d'une opinion contraire ? demanda Asenhardt en jetant au Vroon un regard en coin.

— Moi ? Moi ? Je n'ai pas la moindre opinion sur des événements vieux de quatorze mille ans. Je ne suis pas aussi âgé que vous semblez le croire, amiral.

— Il me paraît peu vraisemblable, dit Lorivade d'une voix profonde légèrement teintée d'ironie, que les premiers colons aient construit leurs villes si loin de la côte et qu'ils se soient donné la peine de transporter des blocs de pierre aussi colossaux.

— Alors, vous pensez aussi qu'il s'agit d'anciennes cités métamorphes ? demanda Valentin.

— Les Métamorphes, déclara Asenhardt, sont des sauvages qui vivent dans la jungle et dansent pour attirer la pluie.

Lorivade, que l'interruption de l'amiral parut indisposer, répondit avec une précision agacée :

— Je pense que c'est tout à fait vraisemblable.

Puis, se tournant vers Asenhardt, elle ajouta :

— Pas des sauvages, amiral, mais des réfugiés. Il est fort possible qu'ils soient déçus d'une grandeur passée.

— Disons plutôt qu'on les a poussés, fit Carabella.

— Le gouvernement devrait étudier ces ruines, dit Valentin, si cela n'a déjà été fait. Nous avons besoin d'en savoir plus sur les civilisations pré-humaines de Majipoor, et si ce sont des sites métamorphes, nous pourrions envisager de leur donner des gardiens.

— Nous...

— Les ruines n'ont pas besoin de gardiens autres que ceux qu'elles ont déjà, dit brusquement une nouvelle voix.

Valentin sursauta et se retourna. Une silhouette bizarre venait de surgir de derrière un monolithe – un homme maigre, presque décharné, d'une soixantaine d'années, l'œil farouche et flamboyant sous des arcades sourcilières proéminentes, et dont la bouche dessinait un sourire moqueur. Il était armé d'une longue rapière et portait un étrange vêtement fabriqué uniquement avec la fourrure rousse des animaux du désert. Sur son crâne était posée une toque d'épaisse fourrure jaune provenant de la queue de ces animaux, avec laquelle il balaya l'air en effectuant un ample et profond salut.

Quand il se redressa, sa main reposait sur le pommeau de sa rapière.

— Et sommes-nous en présence de l'un de ces gardiens ?

demanda courtoisement Valentin.

— Je ne suis pas seul, répondit l'homme.

Et de derrière les rochers surgirent tranquillement une dizaine d'autres excentriques, aussi décharnés et osseux que le premier, comme lui vêtus de jambières et de vestes de fourrure crasseuses, et portant le même couvre-chef ridicule. Ils avaient tous des rapières et semblaient prêts à les utiliser. Un second groupe apparut derrière eux, semblant surgir du sol, puis un troisième, une troupe plus nombreuse, composée de trente à quarante hommes.

Ils n'étaient que onze dans le petit groupe de Valentin, et la plupart n'étaient pas armés. Les autres étaient restés derrière dans les flotteurs, à deux cents mètres de la route principale.

Pendant qu'ils restaient là à débattre un point passionnant d'histoire ancienne, ils s'étaient laissé encercler.

— En vertu de quel droit violez-vous ce lieu ? demanda le chef.

Valentin entendit Lisamon Hultin se racler légèrement la gorge. Il vit également Asenhardt se raidir. Mais il leur fit signe de rester calmes.

— Puis-je savoir à qui j'ai l'honneur de parler ? demanda Valentin.

— Je suis le duc Nascimonte de Vornek Crag. Suzerain des Marches du

Ponant. Vous voyez autour de moi les principaux seigneurs de mon royaume, qui me servent loyalement en toutes choses.

Valentin n'avait aucun souvenir d'une province appelée Marches du Ponant, ni d'un duc de ce nom. Peut-être avait-il oublié quelques connaissances de géographie à la suite de l'opération de Til-omon, mais cela l'eût fort étonné d'en avoir oublié autant. Il choisit pourtant de ne pas ergoter avec le duc Nascimonte.

— Nous n'avons nulle intention, Votre Grandeur, dit-il d'un ton solennel, de violer votre domaine. Nous sommes des voyageurs en route pour le Labyrinthe, pour affaires avec le Pontife, et ce chemin nous paraissait être le plus direct à partir de Treymone.

— En effet. Mais vous auriez mieux fait d'emprunter une route moins directe pour vous rendre chez le Pontife.

— Ne nous créez pas d'ennuis ! rugit soudain Lisamon Hultin. Savez-vous qui est cet homme ?

Agacé, Valentin claqua des doigts pour faire taire la géante.

— Je n'en ai pas la moindre idée, répondit paisiblement Nascimonte. Mais il pourrait être lord Valentin en personne qu'il n'en serait pas quitte à meilleur compte. A vrai dire, lord Valentin moins que quiconque.

— Avez-vous donc un sujet particulier de désaccord avec lord Valentin ? demanda Valentin.

— Le Coronal est mon ennemi mortel, ricana le bandit.

— Eh bien, dans ce cas, vous devez vous dresser contre l'ensemble de la civilisation, car tout le monde doit obéissance au Coronal et doit, pour maintenir l'ordre, s'opposer à ses ennemis. Pouvez-vous réellement être un duc et ne pas accepter l'autorité du Coronal ?

— Pas celle de ce Coronal là, répondit Nascimonte. Il franchit tranquillement l'espace qui le séparait de Valentin et il le dévisagea, la main toujours posée sur sa rapière.

— Vous avez de beaux habits. Vous êtes habitué au confort de la ville. Vous devez être riche et vivre dans une grande demeure en haut du Mont du Château, avec de nombreux domestiques pour satisfaire tous vos besoins. Que diriez-vous si un jour vous deviez être dépouillé de tout cela, hein ? Si vous étiez réduit à la misère par le caprice d'un

individu ?

— J'en ai déjà fait l'expérience, répondit Valentin d'un ton égal.

— Allons donc ! Vous qui voyagez avec toute votre suite dans un convoi de flotteurs ? D'ailleurs, qui êtes-vous ?

— Lord Valentin le Coronal, répondit Valentin sans marquer la moindre hésitation.

Les yeux de Nascimonte flamboyèrent de rage. Pendant un instant, il parut sur le point de dégainer sa rapière puis, comme s'il ne voyait dans cette réponse qu'une plaisanterie, il se détendit et dit :

— Je vois, vous êtes Coronal comme je suis duc. Eh bien, lord Valentin, vous aurez la bonté de me dédommager des pertes que j'ai subies. La redevance pour la traversée de la zone des ruines s'élève maintenant à mille royaux.

— Nous ne disposons pas de cette somme, dit doucement Valentin.

— Alors, vous resterez avec nous jusqu'à ce que vos laquais la rapportent.

Il fit signe à ses hommes.

— Emparez-vous d'eux et attachez-les. Laissez-en un en liberté – celui-ci, le Vroon – pour servir de messenger.

— Vroon, dit-il en s'adressant à Deliamber, faites savoir à ceux des flotteurs que nous retenons ces gens comme otages contre le versement de mille royaux, payables en un mois. Et si vous revenez avec la milice à la place de l'argent, n'oubliez surtout pas que nous connaissons parfaitement ces collines et que les représentants de la loi ne les connaissent pas. Et dans ce cas vous ne reverrez jamais vivant aucun des captifs.

— Attendez, dit Valentin, alors que les hommes de Nascimonte s'avançaient. Qu'avez-vous exactement à reprocher au Coronal ?

Le front de Nascimonte s'assombrit.

— Il est passé par ici l'an dernier, retour de Zimroel où il effectuait le Grand Périple. J'habitais à l'époque au pied du Mont Ebersinul, face au Lac Ivory, et je cultivais du ricca, du thuyol et du milaille, et ma plantation était la plus belle de toute la province, car ma famille avait

passé seize générations à la faire prospérer. Le Coronal et sa suite devaient prendre leurs cantonnements chez moi, car je paraissais le plus apte à satisfaire aux lois de l'hospitalité ; et il est arrivé au beau milieu de la récolte de thuyol, avec ses centaines d'écornifleurs et de laquais, ses innombrables courtisans et assez de montures pour tondre la moitié d'un continent, et d'un Steldi à l'autre, ils ont vidé ma cave, ils ont fait la fête dans les champs et détruit la récolte, ils ont mis le feu au manoir pour rire, un soir de beuverie, ils ont fracassé le barrage et inondé mes champs, ils m'ont entièrement ruiné, simplement pour s'amuser, et puis ils sont repartis sans se soucier ni même savoir ce qu'ils m'avaient fait. Tout est maintenant aux mains des usuriers, et moi je vis dans les rochers de Vornek Crag grâce à lord Valentin et à ses amis, et où est la justice là-dedans ? Cela vous coûtera mille royaux pour sortir de ces ruines, étranger, et bien que je ne vous veuille aucun mal, sachez que si l'argent n'arrive pas, je vous trancherai la gorge de sang-froid et avec la même indifférence que les hommes de lord Valentin lorsqu'ils ont ouvert mon barrage.

Il se retourna et répéta :

— Attachez-les.

Valentin prit une très longue inspiration et ferma les yeux puis, comme la Dame le lui avait appris, il se laissa glisser dans le sommeil éveillé, dans la transe qui faisait agir le bandeau. Et il projeta son esprit en direction de l'âme sombre et amère du suzerain des Marches du Ponant et il l'emplit d'amour.

Il dut faire appel à toute l'énergie qu'il y avait en lui. Il oscilla, s'arc-bouta sur ses jambes et s'appuya sur Carabella, posant une main sur son épaule, et elle lui insufflait une énergie et une vitalité nouvelles qu'il projetait vers Nascimonte. Il comprit alors à quel point le prix que payait Sleet lorsqu'il jonglait les yeux bandés était élevé, car l'effort le vidait de toute sa substance. Il réussit néanmoins à le prolonger pendant de longs, d'interminables moments.

Nascimonte restait pétrifié, le corps à demi tourné, le regard planté dans celui de Valentin. Valentin maintenait son implacable étreinte sur l'âme de l'autre et l'inondait de miséricorde jusqu'à ce que la carapace de ressentiment de Nascimonte s'amollisse, se desserre et se détache de lui comme une coquille vide, et Valentin répandit alors dans l'âme devenue vulnérable du duc une vision de tout ce qui lui était arrivé depuis sa chute déjà lointaine de Til-omon, le tout condensé sous la forme d'un unique et éblouissant point lumineux.

Il rompit le contact et, flageolant sur ses jambes, il se laissa aller contre Carabella qui le soutint sans fléchir. Nascimonte regardait Valentin comme quelqu'un qui vient d'être touché par le Divin.

Puis il tomba à genoux et fit le signe de la constellation.

— Monseigneur... fit-il d'une voix pâteuse, venant du fond de la gorge et à peine audible, monseigneur... pardonnez-moi...

pardon...

4

Valentin était à la fois surpris et consterné de savoir au'il y avait des bandits en liberté dans ce désert, car il n'y avait guère de précédents d'une telle anarchie dans la société policée de Majipoor. Que ces bandits soient de riches fermiers tombés dans l'indigence à cause de l'insensibilité du Coronal régnant le navrait encore plus. La classe dirigeante de Majipoor n'avait pas coutume de profiter de sa position avec une telle impudence.

Dominin Barjazid, s'il s'imaginait pouvoir se conduire de cette manière et conserver longtemps son trône, n'était pas seulement un scélérat, mais le dernier des imbéciles.

— Allez-vous

renverser

l'usurpateur ?

demanda

Nascimonte.

— En temps voulu, répondit Valentin. Mais il y a encore beaucoup à faire avant que ce jour arrive.

— Je suis à vos ordres, si je puis vous être utile.

— Y a-t-il d'autres bandits entre ici et l'entrée du Labyrinthe ?

— Beaucoup,

répondit

Nascimonte

en

hochant

vigoureusement la tête. Cela devient la mode dans cette province de prendre le maquis dans les collines.

— Et avez-vous quelque influence sur eux ou bien votre titre de duc n'est-il que dérision ?

— Ils m'obéissent.

— Bien, dit Valentin. Alors, je vous demande de nous guider à travers ces terres jusqu'au Labyrinthe et d'empêcher vos brigands d'amis de nous retarder pendant le trajet.

— Je suis à vos ordres, monseigneur.

— Mais pas un mot à quiconque de ce que je vous ai montré.

Considérez-moi seulement comme un fonctionnaire de la Dame envoyé en députation auprès du Pontife.

Une infinie lueur de défiance passa dans le regard de Nascimonte.

— Je ne puis vous proclamer Coronal ? demanda-t-il, l'air embarrassé. Pourquoi cela ?

— C'est toute mon armée que vous voyez dans ces quelques flotteurs, répondit Valentin en souriant. Je ne peux pas déclarer la guerre à l'usurpateur tant que mes forces ne seront pas plus importantes. De là cette discrétion, et de là ma visite au Labyrinthe. Plus tôt j'obtiendrai le soutien du Pontife, plus vite commencera la véritable campagne. Combien de temps vous faut-il pour vos préparatifs de départ ?

— Moins d'une heure, monseigneur. Nascimonte et quelques-uns de ses hommes montèrent avec Valentin dans le flotteur de tête. Le paysage devenait de plus en plus désolé ; c'était maintenant une étendue de terre brune et stérile, presque inhabitée, où le vent sec et chaud soulevait des tourbillons de poussière. De temps à autre, ils voyaient des hommes aux vêtements grossiers, se déplaçant par groupes de trois ou quatre, à l'écart de la route principale, qui

s'arrêtaient pour regarder passer les voyageurs, mais il n'y eut aucun incident. Le troisième jour, Nascimonte leur proposa de prendre un raccourci qui leur ferait gagner plusieurs journées de route.

Valentin accepta sans hésiter et le convoi bifurqua vers le nord-ouest pour traverser l'énorme lit asséché d'un lac, suivit des ravins encaissés, franchit une chaîne de montagnes aux sommets arrondis et déboucha finalement sur un vaste plateau venteux dépourvu de tout relief, une simple étendue de sable et de pierres à perte de vue. Valentin vit Sleet et Zalzan Kavol échanger des regards inquiets quand les flotteurs s'engagèrent dans ce triste et morne lieu, et il supposa que ce qu'ils marmonnaient devait être à propos de trahison et de perfidie, mais sa propre confiance en Nascimonte n'en fut pas ébranlée, il était entré en contact avec l'esprit du chef des bandits grâce au bandeau de la Dame et ce qu'il y avait trouvé n'était pas l'âme d'un traître. Un autre jour, puis un second et un troisième s'écoulèrent sur cette piste du bout du monde. Carabella, à son tour, commençait à se rembrunir, Lorivade avait une mine encore plus renfrognée qu'à l'accoutumée, et pour finir, Lisamon Hultin prit Valentin à part et lui dit aussi calmement qu'il lui était possible de s'exprimer :

— Et si ce Nascimonte était un mercenaire à la solde du faux Coronal et payé pour vous perdre dans un endroit où nul ne vous retrouvera jamais ?

— Dans ce cas, nous sommes perdus et nos ossements blanchiront dans le désert jusqu'à la fin des temps, répondit Valentin. Mais je n'ai guère de crainte à ce sujet.

Une certaine nervosité commençait pourtant à le gagner. Il continuait à se fier à la foi de Nascimonte – il paraissait peu vraisemblable qu'un agent de Dominin Barjazid ait choisi une méthode aussi longue et tortueuse pour se débarrasser de lui, alors qu'un seul coup de rapière devant les ruines métamorphes eût abouti au même résultat – mais il n'était pas vraiment persuadé que Nascimonte savait où il allait. Il n'y avait aucun point d'eau, et même les montures, capables de transformer n'importe quelle substance organique en aliment, devenaient –au dire de Shanamir – efflanquées et leurs muscles fondaient, car de rares herbes chétives constituaient leur unique pâture.

S'il leur arrivait quoi que ce fût dans ce désert, ils n'auraient aucun espoir d'être secourus. Mais la pierre de touche de Valentin était Autifon Deliamber ; le magicien avait un instinct de conservation particulièrement développé et éprouvé, et Deliamber n'avait pas l'air

inquiet et restait parfaitement serein au fil des mornes journées.

Enfin Nascimonte fit arrêter le convoi à un endroit où deux lignes de collines pelées et escarpées convergeaient pour former un étroit canyon aux versants abrupts.

— Vous croyez que nous avons perdu notre chemin, monseigneur ? dit-il à Valentin. Venez, je vais vous montrer quelque chose.

Valentin et quelques autres le suivirent jusqu'à l'entrée du canyon, à une distance d'environ cinquante pas. Nascimonte tendit le bras vers l'immense vallée qui commençait à l'extrémité du canyon.

— Regardez, dit-il.

Cette vallée n'était qu'un nouveau désert, une énorme étendue de sable rouge s'ouvrant en éventail et s'écartant vers le nord et le sud sur cent cinquante kilomètres au moins. Et juste au centre de cette vallée, Valentin distingua un cercle plus sombre, lui-même d'une taille colossale, qui s'élevait légèrement au-dessus du fond plat de la vallée. Il le reconnut, car il l'avait déjà vu lorsqu'il était arrivé par l'autre côté : c'était le gigantesque monticule qui recouvrait le Labyrinthe du Pontife.

— Nous serons après-demain à l'Entrée des Lames, dit Nascimonte.

Valentin se souvenait qu'il y avait en tout sept entrées, disposées à équidistance tout autour de l'énorme édifice.

Lorsqu'il était venu en tant qu'émissaire de Voriach, il avait emprunté l'Entrée des Eaux, du côté opposé, là où le Glayge, après avoir descendu les pentes du Mont du Château, arrosait les fertiles provinces du Nord-Est. C'était la voie d'accès la plus confortable, celle qu'empruntaient les hauts fonctionnaires lorsqu'ils avaient des affaires à traiter avec les ministres du Pontife. Sur tout le reste du pourtour du Labyrinthe, le paysage était beaucoup moins hospitalier, le pire étant le désert par lequel Valentin approchait. Mais il était réconfortant de savoir qu'après avoir traversé cet endroit désolé, il quitterait le Labyrinthe par son côté le plus riant.

Le Labyrinthe couvrait une surface énorme, et comme il était construit sur plusieurs niveaux, s'enfonçant en spirale dans le sol et s'étageant dans les entrailles de la planète, il était impossible de dénombrer avec exactitude sa population. Le Pontife lui-même n'occupait que le secteur le plus profond du Labyrinthe, où seuls de rares privilégiés étaient admis. La zone qui l'entourait immédiatement était le domaine

des agents supérieurs du pouvoir exécutif, une multitude d'âmes mystérieuses et dévouées consacrant toute leur vie à des tâches obscures qui dépassaient l'entendement de Valentin, tenue d'archives, création de taxes, recensement, et bien d'autres encore. Et autour de la zone gouvernementale s'était développé, au fil des millénaires, l'épiderme protecteur du Labyrinthe, un dédale de passages circulaires peuplé de millions de formes indécises, bureaucrates et commerçants, mendiants et employés, et toute une racaille, un univers qui ignorait tout de la douce chaleur du soleil, où les clairs rayons de lune ne pouvaient pénétrer, où toutes les beautés, les merveilles et les joies de l'immense planète avaient été troquées contre les plaisirs blafards d'une vie souterraine.

Les flotteurs longèrent le bord du monticule pendant une heure environ avant d'atteindre enfin l'Entrée des Lames. Ce n'était qu'une ouverture au toit de bois donnant accès à un tunnel qui disparaissait dans la terre. Une rangée de sabres anciens et rouillés fixés dans du béton en défendait l'entrée, formant une barrière plus symbolique qu'efficace, car ils étaient fort espacés. Combien de temps faut-il, se demanda Valentin, pour que des sabres se rouillent avec ce climat sec et désertique ?

Les gardiens du Labyrinthe attendaient dans l'entrée.

Ils étaient sept – deux Hjorts, un Ghayrog, un Skandar, un Lii et deux humains –, et tous étaient masqués, comme l'était l'ensemble des fonctionnaires du Labyrinthe. Le masque lui aussi avait surtout une valeur symbolique, une simple banda d'étoffe jaune lustrée, posée sur les yeux et l'arête du nez des humains et à des endroits équivalents pour les autres ; mais produisait un effet d'une grande étrangeté, ce qui était le but recherché.

Les gardiens impassibles faisaient face en silence à Valentin et à ses compagnons.

— Ils vont demander un prix pour l'entrée, souffla Deliamber. Tout cela est traditionnel. Avancez vers eux et exposez le motif de votre visite.

Valentin s'adressa aux gardiens.

— Je suis Valentin, frère de Voriak, fils de la Dame de l'Île, et je suis venu demander une audience au Pontife.

Malgré le côté bizarre et provocant de cette déclaration, les masques ne manifestèrent guère de réactions. Le Ghayrog se contenta de dire :

— Le Pontife n'admet personne en sa présence.

— Alors, je sollicite une audience auprès de ses ministres qui lui transmettront mon message.

— Ils refuseront également de vous recevoir, dit l'un des Hjorts.

— Dans ce cas, reprit Valentin, je m'adresserai aux ministres des ministres. Ou aux ministres des ministres des ministres, s'il le faut. Tout ce que je vous demande est d'accorder à mes compagnons et à moi-même l'autorisation de pénétrer dans le Labyrinthe.

Les gardiens se consultèrent solennellement, émettant un murmure sourd et confus, mais ils accomplissaient de toute évidence une sorte de rituel purement automatique, car ils paraissaient à peine écouter ce qu'ils se disaient. Quand leurs marmonnements se furent éteints, le porte-parole Ghayrog pivota sur lui-même pour faire face à Valentin et demanda :

— Quelle est votre offre ?

— Mon offre ?

— Le prix d'entrée.

— Fixez-le et je paierai.

Valentin fit un signe à Shanamir qui portait une bourse pleine de pièces. Mais les gardiens parurent mécontents, secouant la tête d'un air réprobateur, certains d'entre eux allant jusqu'à se détourner quand Shanamir sortit quelques pièces d'un demi-royal.

— Pas de l'argent, fit le Ghayrog d'un ton dédaigneux. Une *offre* !

Valentin était désespéré. Il jeta un regard embarrassé à Deliamber qui agita ses tentacules, les levant et les baissant en cadence. Valentin fronça les sourcils. Puis il comprit. Jongler !

— Sleet... Zalzan Kavol...

Ils allèrent chercher des balles et des massues dans l'un des flotteurs. Sleet, Carabella et Zalzan Kavol se mirent en position devant les gardiens et, à un signal du Skandar, commencèrent à jongler. Immobiles comme des statues, les sept masques regardaient. Tout cela paraissait à Valentin tellement absurde qu'il avait toutes les peines du monde à garder son sérieux et il dut à plusieurs reprises réprimer un

rire ; mais les trois jongleurs continuaient leur numéro imperturbablement et avec une parfaite dignité, comme s'ils accomplissaient un rite religieux crucial. Ils exécutèrent trois combinaisons complètes d'échanges et s'arrêtèrent d'un commun accord, s'inclinant avec raideur devant les gardiens. Le Ghayrog les remercia d'un signe de tête presque imperceptible.

— Vous pouvez entrer, dit-il.

5

Ils franchirent la barrière de lames dans les flotteurs et pénétrèrent dans une sorte de sombre vestibule où flottait une odeur de moisi et qui s'ouvrait sur une large voie en pente. Un peu plus bas, ils arrivèrent à l'intersection d'un tunnel, le premier des anneaux du Labyrinthe.

Il était haut de plafond et éclairé à giorno, et aurait fort bien pu être une rue commerçante de n'importe quelle grande ville, avec ses étals, ses échoppes, ses piétons et ses véhicules flottants, de toute forme et de toute taille. Mais un examen plus attentif permettait de déterminer qu'il ne s'agissait manifestement pas d'une quelconque Pidruïd, ou Piliplok, ou Ni-moya. Les gens dans les rues étaient d'une pâleur irréaliste, avec des mines de déterrés révélatrices de vies entières passées hors d'atteinte des rayons du soleil. Leurs vêtements, de couleurs sombres et ternes, avaient quelque chose d'archaïque.

Nombreux étaient ceux qui portaient un masque, les fonctionnaires pontificaux, qui passaient inaperçus dans le contexte du Labyrinthe et se mêlaient à la foule sans que leurs masques attirent la moindre attention. Mais Valentin trouva aussi que tous, masqués ou non, avaient une expression tendue et farouche, quelque chose de hagard dans les yeux et la bouche.

Dehors, à l'air libre, sous le chaud et joyeux soleil, les habitants de Majipoor souriaient largement et facilement, pas seulement avec la bouche, mais avec les yeux, les joues, le visage tout entier, de toute leur âme. Mais ici, dans ces catacombes, les âmes étaient d'une autre espèce.

— Êtes-vous capable de vous orienter ici ? demanda Valentin à Deliamber.

— Absolument pas. Mais il devrait être facile de trouver un guide.

— Comment cela ?

— Il suffit d'arrêter les flotteurs, d'en sortir et de rester autour en prenant un air perplexe. Dans la minute qui suit, les guides arriveront en foule.

Cela prit encore moins longtemps. A peine Valentin, Sleet et Carabella avaient-ils quitté leur véhicule qu'un garçonnet d'une dizaine d'années, qui était en train de courir dans la rue avec d'autres enfants encore plus jeunes, se retourna et cria :

— Je vous montre le Labyrinthe ? Une couronne pour la journée !

— Tu n'as pas un grand frère ? demanda Sleet.

Le garçon lui lança un regard furieux.

— Vous pensez que je suis trop jeune ? Eh bien, allez-y !

Débrouillez-vous pour trouver votre chemin ! Dans cinq minutes, vous serez perdus !

— Comment t'appelles-tu ? demanda Valentin en riant.

— Hissune.

— Combien de niveaux nous faut-il descendre, Hissune, avant d'atteindre la zone du gouvernement ?

— Vous voulez aller là-bas ?

— Pourquoi pas ?

— Ils sont tous fous là-bas, fit le garçon en souriant. Ils travaillent, ils travaillent. Ils brassent de la paperasse toute la journée, ils grommellent, ils marmonnent, ils se tuent à la tâche dans l'espoir d'obtenir une promotion encore plus en profondeur. Vous leur parlez, ils ne vous répondent même pas.

Tout ce travail leur met la tête en compote. D'abord la Cour des Colonnes, ensuite la Salle des Vents, la Place des Masques, la Cour des Pyramides, la Cour des Globes, l'Arène, et puis vous arrivez à la Chambre des Archives. Cela fait sept niveaux. Je vous y emmène, mais pas pour une couronne.

— Combien ?

— Un demi-royal. Valentin émit un sifflement.

— Que ferais-tu avec tout cet argent ?

— J'achèterais un manteau à ma mère, je brûlerais cinq cierges à la Dame, j'achèterais à ma sœur les médicaments dont elle a besoin. Et je m'offrirais peut-être une ou deux douceurs, ajouta le garçon avec un clin d'œil.

Pendant cet échange de propos, une foule respectable s'était assemblée – quinze ou vingt enfants de l'âge de Hissune et quelques autres plus jeunes, des adultes aussi, tous agglutinés en demi-cercle et regardant avec attention pour voir si Hissune allait être engagé. Aucun d'eux ne l'appelait, mais du coin de l'œil Valentin les voyait faire des efforts pour attirer son attention, se dressant sur la pointe des pieds, prenant un air intelligent et responsable. S'il refusait l'offre du garçon, il allait en avoir cinquante autres l'instant d'après, une immense clameur et une forêt de bras levés. Mais Hissune semblait connaître son affaire, et son côté cynique et carré n'était pas dépourvu d'un certain charme.

— D'accord, dit Valentin. Emmène-nous à la Chambre des Archives.

— Tous ces véhicules sont à vous ?

— Celui-ci, oui. Et celui-là, et l'autre... oui, tous. Le garçon émit un sifflement d'admiration.

— Vous êtes quelqu'un d'important ? D'où venez-vous ?

— Du Mont du Château.

— Oui, je suppose que vous devez être quelqu'un d'important. Mais si vous venez du Mont du Château, que faites-vous du côté de l'Entrée des Lames ?

Le garçon était perspicace.

— Nous avons voyagé, répondit Valentin. Nous arrivons de l'Ile.

— Ah !

Hissune ouvrit de grands yeux l'espace d'un instant, la première faille dans sa désinvolture et son aplomb de gamin des rues. Nul doute que pour lui l'Ile était un lieu mythique, aussi inaccessible que la plus lointaine des étoiles, et il éprouvait malgré lui un certain respect

envers quelqu'un qui y était effectivement allé. Il s'humecta les lèvres.

— Comment dois-je vous appeler ? demanda-t-il au bout d'un moment.

— Valentin.

— Valentin, répéta le garçon. Valentin du Mont du Château.

C'est un très joli nom.

Il grimpa dans le premier flotteur. Quand Valentin s'installa à côté de lui, Hissune demanda :

— Vraiment ? *Valentin* ?

— Vraiment.

— Très joli nom, répéta-t-il. Donnez-moi un demi-royal.

Valentin, et je vous montre le Labyrinthe.

Valentin savait qu'un demi-royal était un prix exorbitant, le salaire de plusieurs jours de travail pour un artisan d'art, mais il n'éleva pas d'objection : il lui paraissait indigne pour quelqu'un de sa condition de marchander avec un enfant. Hissune avait peut-être fait le même calcul. Quoi qu'il en fût, cette somme se révéla être un bon investissement, car Hissune montra une parfaite connaissance des tours et des détours du Labyrinthe, les guidant avec une surprenante rapidité vers le cœur de l'édifice. Ils descendirent et descendirent, prenant des virages inattendus et des raccourcis par d'étroites allées laissant à peine le passage aux flotteurs, dévalant des rampes cachées qui paraissaient franchir d'in vraisemblables gouffres.

Plus ils s'enfonçaient dans les profondeurs, plus le Labyrinthe devenait sombre et tortueux. Seul le niveau supérieur était bien éclairé. Les cercles intérieurs étaient ténébreux et sinistres, avec d'obscurs corridors rayonnant dans toutes les directions à partir des passages principaux, des fragments d'étrange statuaire et des ornements architecturaux vaguement visibles dans de lugubres renforcements couverts de moisissure. L'air était chargé d'humidité et d'histoire. Valentin se sentait mal à l'aise en ce lieu qui avait toute la froideur d'une immémoriale ancienneté, dans cette gigantesque caverne triste et lugubre, privée d'air, de soleil et de joie, peuplée d'ombres au visage fermé et au regard dur qui effectuaient des allées et venues

aussi mystérieuses que leurs ténébreuses personnes.

Plus bas... encore plus bas... toujours plus bas.

Le garçon déversait un incessant flot de paroles. Il s'exprimait merveilleusement bien, était vif et drôle et ne semblait pas le moins du monde être un produit de cet endroit malsain. Il leur raconta l'histoire de touristes de Ni-moya qui s'étaient égarés entre la Salle des Vents et la Place des Masques et avaient vécu pendant un mois des restes que leur offraient les habitants des niveaux inférieurs, mais qui, par fierté, n'avaient jamais reconnu qu'ils s'étaient perdus et étaient incapables de retrouver leur chemin. Il leur parla de l'architecte de la Cour des Globes qui avait aligné chaque sphéroïde de cette salle imposante d'après un système numérogique affreusement complexe et s'était aperçu que les ouvriers, ayant perdu la légende de ses plans, avaient tout installé selon un système de leur cru ; il s'était ruiné pour reconstruire à ses frais l'ensemble dans sa disposition correcte pour finalement découvrir que ses calculs étaient erronés et que l'agencement était impossible.

— On l'a enterré juste à l'endroit où il est tombé, dit Hissune.

Et le garçon leur raconta l'histoire du Pontife Arioc, celui qui, quand la place de Dame de l'Île s'était trouvée vacante, s'était proclamé femme, s'était nommé Puissance de l'Île et avait abdiqué son trône ; nu-pieds et revêtu d'une ample robe flottante, expliqua le garçon, Arioc était sorti en marchant des profondeurs du Labyrinthe, suivi par une nuée de ses

principaux ministres qui tentaient désespérément de le dissuader de ce projet.

— Ici même, dit Hissune, il a rassemblé ses fidèles et leur a annoncé qu'il était devenu leur Dame, et il a fait venir un carrosse pour le transporter jusqu'à Stoiën. Et les ministres n'ont rien pu faire ! Absolument rien ! J'aurais bien aimé voir leur tête ! Toujours plus bas...

Pendant toute la journée, le convoi descendit. Ils traversèrent la Cour des Colonnes où des milliers d'énormes piliers gris poussaient comme d'énormes champignons vénéneux et où de lourdes flaques d'eau noire et huileuse recouvraient le sol de pierre sur une hauteur de plus d'un mètre.

Ils traversèrent la Salle des Vents, un endroit terrifiant où des rafales d'air glacé soufflaient inexplicablement à travers les grilles finement

ouvrées disposées dans les murs. Ils virent la Place des Masques, un tortueux corridor où des visages géants et sans corps, avec des fentes creusées à la place des yeux, étaient montés sur des socles de marbre. Ils admirèrent la Cour des Pyramides, une forêt de polyèdres blancs si proches les uns des autres qu'il était impossible de circuler entre eux, un enchevêtrement de monolithes pointus dont certains étaient des tétraèdres réguliers, mais pour la plupart allongés, fusiformes et menaçants. Au niveau immédiatement inférieur, ils se promènèrent dans la célèbre Cour des Globes, une structure encore plus complexe, de deux kilomètres de long, où des objets sphériques, certains à peine plus gros que le poing et d'autres de la taille d'un grand dragon de mer, étaient mystérieusement suspendus par d'invisibles attaches et illuminés par-dessous.

Hissune prit soin de leur montrer la tombe de l'architecte – sans épitaphe, une simple dalle de marbre noir sous le plus gros des globes.

Plus bas... toujours plus bas...

Lors de sa précédente visite, Valentin n'avait rien vu de tout cela. De l'entrée des Eaux, on descendait rapidement en empruntant des passages réservés au Pontife et au Coronal, qui arrivaient directement à l'antre impérial situé au cœur du Labyrinthe.

Un jour, se dit Valentin, si je redeviens Coronal, il me faudra succéder à Tyeveras comme Pontife. Et quand ce jour viendra, je ferai savoir à mon peuple que je choisis de ne pas vivre dans le Labyrinthe et que je me fais construire un palais dans un endroit plus accueillant.

Il se prit à sourire. Il se demanda combien de Coronals avant lui, devant la colossale hideur du Labyrinthe, avaient fait le même vœu. Et pourtant tous, tôt ou tard, s'étaient retirés du monde et y avaient finalement établi leur résidence. Il était facile maintenant, alors qu'il était encore jeune et plein de vitalité, de prendre de telles résolutions, facile d'envisager de transférer le Pontificat d'Alhanroel dans quelque endroit attrayant du nouveau continent, à Ni-moya par exemple, ou à Dulorn, et de vivre dans l'allégresse et la beauté. Et pourtant, et pourtant, tous l'avaient fait avant lui, de Dekkeret à Confalume, de Prestimion à Stiamot et à Kinniken, et tous les autres depuis le passé le plus reculé, tous s'étaient, le moment venu, transportés du Mont du Château dans ce sombre trou. Peut-être n'était-ce pas aussi dramatique que cela le paraissait. Peut-être qu'après avoir occupé suffisamment longtemps la charge de Coronal, on était heureux de se retirer des hauteurs du Mont du Château. Je réfléchirai sur ces questions quand le moment approchera, se dit Valentin.

Le convoi amorça un virage en épingle à cheveux et arriva à un niveau inférieur.

— L'Arène, annonça gravement Hissune. Valentin vit une immense chambre vide, si longue et si large qu'il n'en apercevait pas les murs et ne distinguait que des clignotements lointains de lumière dans les coins ombreux. Le plafond n'avait aucun support visible. Il était stupéfiant de penser à toute l'énorme masse des niveaux supérieurs, à ces millions de gens, à l'enchevêtrement sans fin des rues et des allées, aux bâtiments, aux statues, aux véhicules et à tout le reste, qui pesaient de tout leur poids sur le toit de l'Arène et à ce vaste espace vide qui devait résister à cette colossale pression.

— Ecoutez bien, dit Hissune.

Il se laissa tomber du véhicule, porta les mains à sa bouche et lança un cri perçant. Il fut répercuté par les échos, des sons aigus et vibrants rebondissant de mur en mur, les premiers amplifiés, les suivants diminuant progressivement d'intensité pour se réduire finalement à un doux gazouillis comparable à celui des drôles. Il poussa un autre cri, qu'il fit suivre immédiatement d'un troisième, si bien que tout autour d'eux l'air retentit de la réverbération des sons pendant plus d'une minute. Puis, avec un sourire d'autosatisfaction, le garçon revint vers le flotteur.

— A quoi sert cet endroit ? demanda Valentin.

— A rien.

— A rien ? A rien du tout ?

— C'est juste un vide. Le Pontife Dizimaule a voulu créer un grand espace vide à cet endroit. Il ne s'y passe jamais rien.

Personne n'est autorisé à construire ici, d'ailleurs personne ne le voudrait. L'Arène existe, c'est tout. Elle fait de bons échos, vous ne trouvez pas ? C'est sa seule utilité. Allez-y, Valentin, faites un écho.

Valentin secoua la tête en souriant.

— Une autre fois, dit-il.

Ils eurent l'impression qu'il leur fallait une journée entière pour traverser l'Arène. Ils avançaient sans jamais voir un seul mur ni une seule colonne. C'était exactement comme s'ils avaient traversé une plaine, avec cette différence qu'ils apercevaient vaguement le plafond,

très haut au-dessus d'eux.

Valentin n'eut pas conscience du moment exact auquel ils avaient commencé à quitter l'Arène. Il s'aperçut au bout d'un certain temps que le sol de l'Arène s'était transformé en une rampe et qu'ils étaient insensiblement passés à un niveau inférieur qui les ramenait à la familière atmosphère confinée des replis du Labyrinthe. A mesure de leur progression le long de ce nouveau corridor, l'éclairage devenait de plus en plus vif, et il se trouva bientôt presque aussi illuminé que le niveau le plus proche de l'entrée, à l'endroit où se trouvaient les échoppes et les marchés. Devant, s'élevant à une hauteur extraordinaire juste sous leurs yeux, se trouvait une sorte d'écran couvert d'inscriptions en lettres lumineuses.

— Nous arrivons à la Chambre des Archives, dit Hissune. Je ne peux pas vous accompagner plus loin.

De fait, la route se terminait en une place pantagonale devant le grand écran qui, Valentin le voyait maintenant, était une sorte de chronique de Majipoor. Sur la gauche, se trouvaient les noms des Coronals, dont la liste était si longue qu'il parvenait à peine à lire jusqu'en haut. A droite, s'inscrivait la liste correspondante des Pontifes. La date du règne figurait en regard de chaque nom.

Il parcourut les listes des yeux. Des centaines et des centaines de noms, parmi lesquels certains étaient familiers, les noms glorieux de l'histoire de la planète, Stiamot, Thimin, Confalume, Dekkeret, Prestimion, et d'autres qui n'étaient que des assemblages de lettres n'éveillant aucun écho, des noms que Valentin avait déjà rencontrés quand, encore enfant, il parcourait les listes des Puissances pour tuer les après-midi pluvieux, et dont le seul titre de gloire était de figurer sur la liste — Prankipin et Hunzimar, Meyk et Struin, Scaul et Spurifon

— des hommes qui avaient détenu le pouvoir sur le Mont du Château puis dans le Labyrinthe mille ans auparavant, ou trois mille, ou cinq mille, qui avaient été le centre de toutes les conversations, l'objet de tous les hommages, qui avaient occupé le devant de la scène impériale avant de retomber dans les oubliettes de l'histoire. Lord Spurifon. Lord Scaul. Qui étaient-ils ? De quelle couleur étaient leurs cheveux, quelles étaient leurs

occupations

préférées,

quelles

lois

avaient-ils

promulguées, avaient-ils accueilli la mort avec calme et courage ?

Quel avait été leur impact sur les milliards d'habitants de Majipoor, et en avaient-ils seulement eu ? Valentin vit que certains n'avaient régné comme Coronal que quelques années avant que la mort du Pontife les relègue dans le Labyrinthe.

Mais d'autres avaient occupé le sommet du Mont du Château pendant toute une génération. Ce lord Meyk, par exemple, Coronal pendant trente ans et Pontife pendant – Valentin scruta la liste vertigineuse –, Pontife pendant vingt-quatre années.

Cinquante ans de pouvoir suprême, et qui à ce jour se souvenait de lord Meyk et du Pontife Meyk ?

Il regarda vers la fin des listes. Lord Tyeveras – lord Malibor – lord Voriak – lord Valentin.

C'était, bien entendu, là où la liste de gauche se terminait.

Lord Valentin, trois ans de règne, en cours...

Au moins, lord Valentin entrerait dans la postérité. Il ne tomberait pas dans l'oubli comme tous les Spurifons et les Scauls, car pendant des générations on raconterait sur Majipoor l'histoire du jeune Coronal brun dont l'âme, à la suite d'une perfidie, avait été transplantée dans le corps d'un homme blond, et qui avait cédé son trône au fils du Roi des Rêves. Mais que dirait-on de lui ? Qu'il était un naïf, aussi ridicule qu'Arioc qui s'était proclamé Dame de l'Île ? Que c'était un être faible qui n'avait pas su se protéger des dangers ? Qu'il avait été victime d'une stupéfiante déchéance et qu'il avait vaillamment reconquis sa place ? Comment raconterait-on l'histoire de lord Valentin, dans mille ans de cela ? Debout devant la longue liste de la Chambre des Archives, il demanda une seule chose : que l'on ne puisse dire de lord Valentin qu'il avait reconquis son trône avec un superbe héroïsme et qu'il avait ensuite régné mollement et sans but pendant cinquante ans. Il valait mieux abandonner le Château au Barjazid que de laisser ce souvenir.

Hissune le tira par la main.

— Valentin ?

Valentin, surpris, baissa les yeux.

— Je vous quitte ici, dit le garçon. Les agents du Pontife vont bientôt venir vous chercher.

— Hissune, je te remercie pour tout ce que tu as fait. Mais comment vas-tu rentrer tout seul ?

— Je ne rentrerai pas à pied, répondit Hissune avec un clin d'œil. Je vous le promets.

Il leva un regard grave et dit après un instant de silence :

— Valentin ?

— Oui.

— Vous n'êtes pas supposé avoir des cheveux bruns et une barbe ?

— Tu crois que je suis le Coronal ? fit Valentin en riant.

— Oh, je sais bien que oui ! Cela se lit partout sur votre visage. Seulement voilà... ce visage n'est pas le bon.

— Ce n'est pas un mauvais visage, dit Valentin d'un ton détaché. Un peu plus doux que mon ancien, et peut-être plus beau aussi. Je crois que je vais le garder. Je suppose que celui qui l'avait à l'origine n'en a plus besoin maintenant.

Le garçon avait les yeux écarquillés.

— Alors, vous êtes ici sous une fausse apparence ?

— Oui, on peut dire cela.

— C'est bien ce qu'il me semblait.

Il glissa sa petite main dans celle de Valentin.

— Eh bien, bonne chance, Valentin. Si jamais vous revenez dans le Labyrinthe, demandez-moi et je vous servirai de nouveau de guide, et la prochaine fois ce sera gratuit. Souvenez-vous de mon nom : Hissune.

— Au revoir, Hissune.

Sur un dernier clin d'œil, le garçon s'éloigna.

Valentin reporta son regard sur le grand écran de l'histoire.

Lord Tyeveras – lord Malibor – lord Voriax – lord Valentin. Et peut-être un jour lord Hissune, se dit-il. Pourquoi pas ? Le garçon semblait être au moins aussi qualifié que bon nombre de ceux qui avaient régné, et il serait certainement assez sensé pour ne pas boire le vin drogué de Dominin Barjazid. Il faut que je me souvienne de lui, se dit-il. Oui, il faut que je me souvienne de lui.

6

Trois silhouettes sortirent d'un portail à l'autre extrémité de la place de la Chambre des Archives, une Hjort et deux humains, portant le masque des fonctionnaires du Labyrinthe.

Ils avancèrent sans se presser vers l'endroit où Valentin attendait en compagnie de Deliamber, Sleet et quelques autres.

La Hjort dévisagea longuement Valentin et ne parut pas impressionnée.

— Que venez-vous faire ici ? demanda-t-elle.

— Demander une audience au Pontife.

— Une audience au Pontife ? répéta la Hjort aussi stupéfaite que si Valentin avait répondu : « Demander une paire d'ailes »

ou « Demander la permission d'assécher l'océan. » Une audience au Pontife ! Le Pontife ne donne pas d'audience.

— Etes-vous de ses principaux ministres ? Un éclat de rire lui répondit.

— Nous sommes à la Chambre des Archives, pas à la Cour des Trônes. Il n'y a pas de ministres d'Etat ici.

Les trois fonctionnaires se retournèrent et rebroussèrent chemin vers le portail.

— Attendez ! cria Valentin.

Il se laissa glisser dans l'état de rêve et projeta une vision urgente dans

leur direction. Elle n'avait aucun contenu spécifique, seulement la signification très générale que la stabilité des choses était en péril, que la bureaucratie elle-même était cruellement menacée et qu'ils étaient les seuls à pouvoir repousser les forces du chaos. Ils continuèrent à marcher, et Valentin redoubla l'intensité de son message jusqu'à ce qu'il commence à transpirer et à trembler sous l'effort. Ils s'arrêtèrent. La Hjort tourna la tête.

— Que voulez-vous ? demanda-t-elle.

— Introduisez-nous auprès des ministres du Pontife.

Les fonctionnaires se consultèrent en chuchotant.

— Que faisons-nous ? demanda Valentin à Deliamber. Nous jonglons pour eux ?

— Essayez d'être un peu patient, murmura le Vroon.

Valentin trouvait cela difficile, mais il réussit à garder le silence, et au bout de quelques instants les fonctionnaires revinrent pour lui dire qu'il pouvait entrer avec cinq de ses compagnons. Les autres devaient trouver un logement à un niveau supérieur. Valentin fronça les sourcils. Mais toute discussion avec les fonctionnaires paraissait impossible. Il choisit Deliamber, Carabella, Sleet, Asenhardt et Zalzan Kavol pour l'accompagner.

— Comment les autres vont-ils trouver à se loger ?

demanda-t-il.

La Hjort haussa les épaules. Ce n'était pas son affaire.

De l'ombre sur la gauche de Valentin s'éleva une voix claire et aiguë.

— Quelqu'un a-t-il besoin d'un guide pour remonter aux niveaux supérieurs ?

— Hissune ? Encore ici ? fit Valentin en pouffant.

— J'avais pensé pouvoir être utile.

— Tu avais raison. Peux-tu trouver un endroit correct pour ma petite troupe dans l'anneau extérieur, près de l'Entrée des Eaux, où ils pourront attendre que j'aie terminé ici ?

— Je ne demande que trois couronnes, fit Hissune en hochant la tête.

— Quoi ? Mais de toute façon, il te faut remonter aux niveaux supérieurs ! Et il y a cinq minutes, tu m’as dit que la prochaine fois que tu me servirais de guide, tu le ferais gratuitement !

— C’est pour la prochaine fois, répliqua Hissune avec gravité. Mais nous sommes encore à cette fois. Voulez-vous priver un pauvre garçon de sa seule source de revenus ?

— Donnez-lui trois couronnes, dit Valentin à Zalzan Kavol en soupirant.

Le garçon bondit dans le premier véhicule. Très vite, tout le convoi fit demi-tour et s’éloigna. Valentin et ses cinq compagnons franchirent le portail de la Chambre des Archives.

Des corridors partaient dans toutes les directions. Dans des niches parcimonieusement éclairées, des gratte-papier étaient courbés sur des montagnes de documents. L’air était sec et il flottait une odeur de renfermé. Valentin trouvait ce lieu encore plus repoussant que ce qu’il avait vu aux niveaux précédents.

Valentin réalisa qu’il s’agissait de l’administration centrale de Majipoor, de l’endroit où était effectivement exercé le gouvernement de vingt milliards d’êtres. Il frissonna à l’idée que le véritable pouvoir était détenu par ces gnomes affairés, ces êtres enfouis sous terre.

Il avait eu jusqu’alors tendance à croire que c’était le Coronal qui était le véritable souverain, le Pontife étant voué à un rôle purement décoratif. C’était le Coronal que l’on voyait commander les forces de l’ordre quand le chaos menaçait, le Coronal dynamique et vigoureux, alors que le Pontife restait cloîtré dans son Labyrinthe dont il ne sortait que pour les plus grandes occasions.

Mais il n’en était plus aussi sûr.

Le Pontife lui-même n’était peut-être plus qu’un vieillard au cerveau un peu dérangé, mais ces centaines de milliers de falots bureaucrates affublés de leurs masques ridicules détenaient peut-être collectivement plus d’autorité sur Majipoor que le fringant Coronal et son entourage princier. C’était ici qu’étaient établis les rôles d’impôt, et équilibrés les échanges commerciaux entre les provinces, ici qu’était coordonné l’entretien des routes, des parcs, des établissements d’enseignement et autres charges relevant des autorités provinciales. Valentin était loin d’être convaincu qu’un véritable gouvernement central était possible

sur un monde aussi vaste que Majipoor, mais il en existait au moins les bases, les grandes structures, et il comprit en parcourant le dédale intérieur du Labyrinthe que le gouvernement de Majipoor ne consistait pas seulement à organiser de fastueux défilés et à envoyer des rêves. La toute-puissante

bureaucratie

terrée

dans

les

profondeurs

accomplissait la majeure partie de la tâche.

Et il se trouva pris dans ses rets. A plusieurs niveaux au-dessous de la Chambre des Archives, il y avait des logements réservés aux fonctionnaires provinciaux qui se rendaient au Labyrinthe en visite officielle ; on lui donna une suite composée de plusieurs pièces sans prétention, où il resta les quelques jours qui suivirent sans que personne se préoccupât de lui. Il ne semblait y avoir aucune possibilité d'aller plus loin. En tant que Coronal, il aurait, bien entendu, eu le droit d'être immédiatement admis en présence du Pontife ; mais il n'était pas Coronal, pas d'une manière effective, et prétendre l'être lui aurait probablement interdit tout espoir de progression.

Il finit, après avoir fouillé dans sa mémoire, par retrouver le nom des principaux ministres du Pontife. A moins de changements récents, Tyeveras était entouré de cinq ministres plénipotentiaires – Hornkast,

son

porte-parole

officiel ;

Dilifon, son secrétaire particulier ; Shinaam, un Ghayrog, son ministre des Affaires extérieures ; Sepulthrove, son ministre des Disciplines scientifiques et son médecin traitant ; Narrameer enfin, son interprète des rêves, dont on disait qu'elle était la plus puissante de tous, la conseillère qui avait été à l'origine du choix de Voriak puis de Valentin comme Coronal.

Mais il semblait aussi ardu d'atteindre l'un des cinq que le Pontife lui-même. Comme Tyeveras, ils se terraient dans les profondeurs, lointains, inaccessibles. Les capacités de Valentin avec le bandeau que sa mère lui avait donné n'allaient pas jusqu'à établir le contact avec l'esprit de quelqu'un qui lui était inconnu et se trouvait à une distance indéterminée.

Il apprit rapidement que deux autres fonctionnaires qui, pour être moins élevés dans la hiérarchie, n'en occupaient pas moins d'importantes fonctions, servaient de gardiens aux niveaux centraux du Labyrinthe. Il s'agissait des deux majordomes impériaux, Dondak-Sajamir, un Su-Suheris, et Gitamorn Suul, une humaine.

— Mais, dit Sleet qui avait discuté avec les hôteliers, ces deux-là sont à couteaux tirés depuis plus d'un an. Ils travaillent aussi peu que possible en collaboration. Et il te faudra l'accord des deux pour être reçu par les principaux ministres.

— Nous allons passer le reste de notre vie à moisir ici ! fit Carabella en trépignant d'impatience. Valentin, pourquoi perdrons-nous notre temps dans le Labyrinthe ? Pourquoi ne pas filer d'ici et marcher directement sur le Mont du Château ?

— C'est tout à fait mon avis, dit Sleet.

— Le soutien du Pontife est essentiel, répondit Valentin en secouant la tête. C'est ce que la Dame m'a dit et je partage son avis.

— Essentiel pour quoi ? demanda Sleet. Le Pontife sommeille loin au-dessous du sol. Il ne sait rien de rien. Le Pontife a-t-il une armée à te confier ? Le Pontife existe-t-il seulement ?

— Le Pontife a une armée de ronds-de-cuir et de fonctionnaires, fit doucement remarquer Deliamber. Ils s'avéreront extrêmement utiles. Ce sont eux, et non les guerriers, qui contrôlent l'équilibre des pouvoirs sur notre monde.

Mais Sleet n'était pas convaincu.

— Je prétends qu'il faut lever l'étendard à la constellation, battre le tambour et faire sonner les trompettes, et se mettre en route à travers Alhanroel en te proclamant Coronal et en faisant connaître au monde entier l'imposture de Dominin Barjazid.

Dans chaque ville que nous traverserons, tu rencontreras ceux qui occupent une position clé et tu obtiendras leur appui grâce à ton

ardeur et à ta sincérité, avec peut-être un petit coup de pouce du bandeau de la Dame. Quand tu arriveras au Mont du Château, tu auras dix millions d'individus derrière toi et le

Barjazid se rendra sans combattre !

— C'est une vision séduisante, dit Valentin. Mais je crois malgré tout qu'il vaut mieux obtenir le concours du Pontife avant de lancer ouvertement notre défi. Je vais rendre visite à ces deux majordomes.

Dans l'après-midi, on le mena auprès de Dondak-Sajamir qui occupait un petit bureau sinistre environné d'une profusion de minuscules niches de gratte-papier. On fit attendre Valentin pendant plus d'une heure dans un étroit vestibule encombré avant de l'introduire enfin auprès du majordome.

Valentin n'était pas très sûr de la manière dont il fallait se conduire avec un Su-Suheris. Une tête était-elle Dondak et l'autre Sajamir ? Fallait-il s'adresser aux deux en même temps ou bien ne parler qu'à la tête qui lui parlait ? Convenait-il de laisser son attention se déplacer d'une tête à l'autre pendant l'entretien ?

Dondak-Sajamir regarda Valentin comme s'il le voyait de très haut. Un silence tendu régna dans le bureau pendant que les quatre yeux froids et verts examinaient sans passion le visiteur. Le Su-Suheris était une créature mince et longue, le visage glabre et la peau lisse, les épaules inexistantes, et dont le cou fin comme une baguette s'élevait sur vingt-cinq ou trente centimètres et se divisait en forme de fourche pour soutenir les deux étroites têtes fuselées. Il manifestait un tel air de supériorité qu'il eût été facile de penser que la charge de majordome du Pontife était beaucoup plus importante que celle de Pontife elle-même. Mais Valentin savait que cette hauteur glaciale était en partie inhérente à la race du majordome : un Su-Suheris ne pouvait éviter de paraître naturellement arrogant et dédaigneux.

Finalement, la tête de gauche de Dondak-Sajamir prit la parole :

— Pourquoi êtes-vous venu ici ?

— Pour demander une audience aux principaux ministres du Pontife.

— C'est ce qui figure dans votre lettre. Mais de quoi voulez-vous les entretenir ?

— D'une question de la plus extrême urgence. Une Affaire d'Etat.

— Oui ?

— Vous ne vous attendez certainement pas à ce que j'accepte d'en discuter en dehors des niveaux les plus élevés de la hiérarchie.

Dondak-Sajamir se lança dans une interminable réflexion.

Lorsqu'il reprit la parole, ce fut de sa tête droite. La seconde voix était beaucoup plus profonde que la première.

— Si je fais perdre leur temps aux principaux ministres, le blâme tombera sur moi.

— Si vous placez des obstacles entre eux et moi, le blâme finira également par retomber sur vous.

— C'est une menace ?

— Pas le moins du monde. Je puis seulement vous dire que s'ils ne reçoivent pas l'information dont je suis porteur, les conséquences seront très graves pour nous tous... et nul doute qu'ils seront désolés d'apprendre que c'est à cause de vous qu'ils n'ont pas été en possession de cette information.

— Pas seulement de moi, dit le Su-Suheris. Il y a un second majordome et nous devons agir conjointement pour accepter ce genre de requête. Vous n'avez pas encore parlé à ma collègue ?

— Non.

— Elle est folle. Elle a délibérément et avec une malveillance manifeste cessé de coopérer avec moi depuis plusieurs mois.

Dondak-Sajamir s'était mis à parler simultanément avec ses deux têtes, les deux voix ayant un intervalle de près d'une octave. L'effet était déconcertant en diable.

— Même si je vous donnais mon accord, elle refuserait.

Vous ne parviendrez jamais à voir les principaux ministres.

— Mais c'est impossible ! N'y a-t-il aucun moyen de passer outre ?

— Ce serait illégal.

— Mais enfin, si elle bloque toutes les démarches légitimes...

L'argument parut laisser le Su-Suheris indifférent.

— Elle en assume la responsabilité.

— Non,

répliqua

Valentin.

Vous

partagez

cette

responsabilité ! Vous ne pouvez vous contenter de dire que, sous prétexte qu'elle refuse de coopérer, je ne puis aller de l'avant, alors que la pérennité même du gouvernement est en jeu !

— Vous croyez vraiment ? demanda Dondak-Sajamir.

Valentin fut déconcerté par cette question. Mettait-il en doute le fait qu'une menace pesait sur le royaume ou simplement l'idée qu'il partageait la responsabilité des entraves mises à l'action de Valentin ?

— Que me suggérez-vous de faire ? demanda Valentin après quelques instants.

— De retourner chez vous, répondit le majordome, de couler une vie heureuse et fructueuse, et de laisser à ceux dont c'est le destin le soin de régler les problèmes du gouvernement.

7

L'entretien avec Gitamorn Suul ne fut pas plus fructueux.

L'autre majordome était moins hautaine que le Su-Suheris, mais guère plus coopérative.

C'était une grande femme brune, âgée d'une douzaine d'années de plus que Valentin, l'air sérieux et compétent. Sur son secrétaire, dans un bureau sensiblement plus gai et plus attrayant, mais pas plus spacieux, que celui de Dondak-Sajamir, se trouvait un dossier contenant la requête de Valentin. Elle le tapota à plusieurs reprises avant de déclarer :

— Vous ne pouvez pas les voir, vous savez.

— Puis-je vous demander pourquoi ?

— Parce que personne ne les voit.

— Personne ?

— Personne de l'extérieur. Cela ne se fait plus.

— Est-ce à cause du désaccord qui existe entre Dondak-Sajamir et vous ?

— Cet

abruti !

fit

Gitamorn

Suul

en

pinçant

dédaigneusement les lèvres. Mais non... même s'il s'acquittait correctement de sa tâche, ce ne serait malgré tout pas possible d'être reçu par les ministres. Ils ne veulent pas être importunés.

Ils ont d'écrasantes responsabilités. Le Pontife est vieux, vous savez. Il ne consacre que peu de temps aux affaires du gouvernement et, en conséquence, toute la charge retombe sur ceux qui l'entourent. Vous comprenez ?

— Je dois absolument les voir, dit Valentin.

— Je n'y peux rien. Ils refusent d'être dérangés même pour les cas les plus urgents.

— Supposez, reprit lentement Valentin, que le Coronal ait été renversé et qu'un usurpateur ait pris possession du Château.

Elle le regarda avec stupéfaction.

— C'est cela que vous voulez leur raconter ? Allez. Requête rejetée.

Se levant, elle lui fit signe de se retirer.

— Nous avons déjà suffisamment de cinglés dans le Labyrinthe sans que de nouveaux venus, arrivant de...

— Attendez, dit Valentin.

Il se laissa glisser dans l'état de transe et fit appel au pouvoir du bandeau. Désespérément il projeta son âme vers celle de Gitamorn Suul, la toucha, l'enveloppa. Il n'entrait pas dans ses plans de révéler grand-chose à ces fonctionnaires subalternes, mais il ne semblait pas y avoir d'autre solution que de la mettre dans la confiance. Il maintint le contact jusqu'à l'apparition des premiers vertiges ; il le rompit alors et revint précipitamment à l'état de veille. Elle le fixait d'un air abasourdi, les joues empourprées, les yeux hagards, la poitrine se soulevant à un rythme accéléré. Il lui fallut quelque temps avant de pouvoir parler.

— Quel tour essayez-vous de me jouer ? demandat-elle finalement.

— Il n'y a pas de tour. Je suis le fils de la Dame, et c'est ellemême qui m'a enseigné l'art d'envoyer des messages.

— Lord Valentin est brun.

— Il l'était effectivement. Mais il ne l'est plus.

— Vous me demandez de croire...

— Je vous en prie, dit-il.

Il mit dans ces mots toute l'intensité dont son esprit était capable.

— Je vous en prie, croyez-moi. Tout dépend de la possibilité que j'aurai d'informer le Pontife de ce qui s'est passé.

Mais la méfiance de Gitamorn Suul était profondément enracinée. Nulle prosternation de sa part, nul hommage, nul signe de la constellation, rien qu'une sorte de morne stupéfaction, comme si elle avait plutôt tendance à admettre la véracité de cette incroyable histoire tout en souhaitant qu'elle ait été assenée à un autre fonctionnaire.

— Le Su-Suheris opposera son veto à tout ce que je pourrais proposer.

— Même si je lui montrais ce que je vous ai montré ?

— Son entêtement est légendaire, répondit-elle en haussant les épaules. Même pour sauver la vie du Pontife, il n'approuverait aucune de mes recommandations.

— Mais c'est de la folie !

— Très exactement. Lui avez-vous parlé ?

— Oui, répondit Valentin. Il m’a semblé hostile et gonflé d’orgueil. Mais pas fou.

— Attendez d’avoir eu affaire avec lui un peu plus longtemps avant de porter sur lui un jugement définitif, lui conseilla Gitamorn Suul.

— Et ne pouvons-nous falsifier son approbation, de manière à ce que je puisse entrer à son insu ?

— Vous voulez me faire commettre un crime ? demanda-t-elle, l’air scandalisé.

Valentin fit un violent effort pour conserver son calme.

— Un crime a déjà été commis, dit-il d’une voix basse et ferme, et pas n’importe quel crime. Je suis le Coronal de Majipoor, déposé par trahison. Pour reprendre mon trône, votre aide est vitale. Cela n’est-il pas suffisant pour passer outre à tous ces règlements mesquins ? Ne comprenez-vous pas que j’ai le pouvoir de vous pardonner de les enfreindre ?

Il se pencha sur elle.

— Nous sommes en train de perdre du temps. Le Mont du Château abrite un usurpateur. Je cours de l’un à l’autre des subordonnés du Pontife quand je devrais traverser Alhanroel à la tête d’une armée de libération. Donnez-moi votre accord et laissez-moi poursuivre mon chemin, et vous serez récompensée quand l’ordre sera revenu sur Majipoor.

Le regard de Gitamorn Suul se fit soudain froid et dur.

— Votre histoire exige de moi une grande crédulité. Et si tout cela n’était qu’un tissu de mensonges ? Et si vous étiez à la solde de Dondak-Sajamir ?

— Je vous en prie, fit Valentin d’une voix gémissante.

— Non, c’est tout à fait vraisemblable. Il peut fort bien s’agir d’un piège. Vous, votre incroyable histoire, cette sorte d’hypnotisme, toute une machination destinée à m’éliminer, à laisser le champ libre au Su-Suheris, à lui conférer le pouvoir absolu dont il rêve depuis si longtemps...

— Je jure sur la Dame, ma mère, que je ne vous ai pas menti.

— Un véritable criminel n'hésiterait pas à jurer sur la mère de n'importe qui, mais que signifie cela ?

Après un instant d'hésitation, Valentin avait résolument tendu les mains pour prendre celles de Gitamorn Suul. Il la regarda droit dans les yeux avec une intensité farouche. Ce qu'il s'apprêtait à faire était fort déplaisant, mais tout ce que ces bureaucrates mesquins lui avaient fait subir ne l'était pas moins.

Le moment était venu de faire preuve d'un peu d'impudence, faute de quoi il resterait à jamais empêtré dans les profondeurs du Labyrinthe.

— Même si j'étais à la solde de Dondak-Sajamir, dit-il en s'approchant d'elle, jamais je ne pourrais trahir une femme aussi belle que vous.

Elle prit un air dédaigneux, mais ses pommettes se colorèrent derechef.

— Faites-moi confiance, poursuivit-il. Ayez foi en moi. Je suis lord Valentin et vous serez l'un des héros de mon rétablissement sur le trône. Je sais ce que vous désirez le plus au monde et vous l'obtiendrez dès que j'aurai réintégré le Château.

— Vous le savez ?

— Oui, souffla-t-il en caressant doucement les mains qui étaient maintenant abandonnées dans les siennes. Détenir sans partage le contrôle du cœur du Labyrinthe. Etre l'unique majordome.

Elle acquiesça lentement de la tête comme dans un rêve.

— Ce sera fait, dit-il. Alliez-vous à moi, et Dondak-Sajamir sera déchu de son rang pour m'avoir fait obstacle. Voulez-vous faire cela ? Acceptez-vous de m'aider à atteindre les principaux ministres, Gitamorn Suul ?

— Ce sera... difficile...

— Mais c'est possible ! Tout est possible. Et quand je serai redevenu Coronal, le Su-Suheris perdra sa place. Je vous le promets.

— Jurez-le !

— Je le jure, dit Valentin avec passion, se sentant rempli de honte et

d'abjection. Je le jure sur ma mère. Je le jure sur tout ce qu'il y a de plus sacré. Nous sommes d'accord ?

— D'accord, fit-elle d'une petite voix tremblante. Mais comment allez-vous vous y prendre ? Vous avez besoin des deux signatures sur le laissez-passer, et s'il voit que la mienne y figure, il refusera d'y apposer la sienne.

— Etablissez-moi un laissez-passer et signez-le, dit Valentin.

Je vais retourner le voir et le convaincre de le contresigner.

— Jamais il n'acceptera.

— Laissez-moi faire. Je peux être très persuasif. Une fois que j'aurai sa signature, je pourrai pénétrer dans le cœur du Labyrinthe et accomplir ce que j'ai à accomplir. Quand j'en ressortirai, je serai investi de toute l'autorité du Coronal... et je démettrai Dondak-Sajamir de ses fonctions, cela, je vous le promets.

— Mais comment obtiendrez-vous sa signature ? Depuis des mois, il refuse d'apposer son contreseing !

— Laissez-moi faire, dit Valentin.

Elle sortit de son bureau un cube vert foncé d'une matière lisse et brillante et le plaça dans une machine qui jeta sur lui une vive lueur jaune incandescente. Quand elle le retira, la surface du cube avait acquis un nouvel éclat.

— Tenez. Voici votre laissez-passer. Mais je vous préviens que sans contreseing il n'a aucune valeur.

— Je l'obtiendrai, dit Valentin.

Il retourna voir Dondak-Sajamir. Le Su-Suheris se montra réticent pour le recevoir, mais Valentin persévéra.

— Je *comprends* maintenant votre aversion contre Gitamorn Suul, dit-il.

— N'est-elle pas haïssable ? demanda Dondak-Saja-mir avec un sourire froid. Je suppose qu'elle a rejeté votre requête.

— Oh, non ! dit Valentin en sortant le cube de son manteau et en le plaçant devant le majordome. Elle me l'a accordée de bon cœur en sachant que vous me l'aviez refusée et que son autorisation n'avait

aucune valeur. C'est son autre refus qui m'a si profondément blessé.

— Et de quoi s'agit-il ?

— Cela vous paraîtra peut-être ridicule, dit tranquillement Valentin, ou même répugnant, mais j'ai été fortement ému par sa beauté. Je dois vous avouer que pour des yeux humains, cette femme a une présence physique extraordinaire, un port majestueux, une sensualité saisissante qui... enfin, peu importe.

Je me suis offert à elle avec une ingénuité embarrassante. J'étais confiant et vulnérable. Et elle s'est cruellement moquée de moi.

Elle m'a dédaigneusement repoussé comme si elle prenait plaisir à retourner le fer dans cette plaie profonde. Comprenez-vous cela, qu'elle se soit montrée si impitoyable, si méprisante envers un étranger qui éprouvait pour elle les sentiments les plus ardents et les plus profondément passionnés ?

— Sa beauté m'échappe, dit Dondak-Sajamir. Mais je connais fort bien son arrogance et sa froideur.

— Je partage maintenant votre animosité envers elle, reprit Valentin. Si vous voulez bien de moi, je vous propose mes services pour travailler ensemble à son élimination.

— Oui, fit pensivement Dondak-Sajamir, le moment serait bien choisi pour provoquer sa chute. Mais comment ?

Valentin tapota le cube qui reposait sur le bureau du majordome.

— Apposez votre contreseing à ce laissez-passer. Je serai alors libre de pénétrer dans le cœur du Labyrinthe. Dès que je serai à l'intérieur, vous ouvrez une enquête officielle sur les circonstances dans lesquelles j'y ai été admis, en prétendant ne jamais m'avoir donné votre autorisation. Au retour de mon entretien avec le Pontife, convoquez-moi pour témoigner. Je déclarerai que vous avez rejeté ma requête et que j'ai obtenu de Gitamorn Suul le laissez-passer déjà contresigné, sans soupçonner qu'il avait pu être falsifié par quelqu'un qui m'avait laissé entrer à seule fin de contrecarrer votre action. Votre accusation de falsification, jointe à mon témoignage que vous avez refusé de faire droit à ma requête, causera sa perte. Qu'en pensez-vous ?

— C'est un plan magnifique ! s'exclama Dondak-Sajamir. Je n'aurais pu imaginer mieux !

Le Su-Suheris glissa le cube dans une machine qui lui conféra un éclat rose superposé au jaune de Gitamorn Suul. Le laissez-passer était maintenant valide. Toutes ces manœuvres, se dit Valentin, créaient une tension presque aussi pénible pour l'esprit que les dédales du Labyrinthe lui-même, mais il en avait terminé, et avec succès. Que maintenant ces deux-là manigancent et complotent l'un contre l'autre tout leur soûl pendant que lui poursuivait sans encombre sa route vers les ministres du Pontife. Ils risquaient d'être déçus de la manière dont il tenait ses promesses, car il avait l'intention, s'il le pouvait, de démettre les deux rivaux de leurs fonctions. Mais il n'exigeait pas de lui-même de se conduire comme un petit saint lorsqu'il avait affaire à des gens dont la principale préoccupation dans le gouvernement paraissait être de faire obstacle et de poser des entraves.

Il prit le cube sur le bureau de Dondak-Sajamir et inclina la tête en signe de gratitude.

— Puissiez-vous avoir tout le pouvoir et le prestige que vous méritez, dit Valentin d'un ton mielleux.

Puis il se retira.

8

Les gardiens du cœur du Labyrinthe parurent surpris de voir que quelqu'un de l'extérieur avait réussi à obtenir accès à leur domaine. Mais après avoir soumis le cube à un minutieux examen, ils reconnurent à contrecœur sa validité et laissèrent entrer Valentin et ses compagnons.

Un étroit véhicule les transporta silencieusement et rapidement en plongeant dans les galeries de cet univers intérieur. Les fonctionnaires masqués qui les accompagnaient ne paraissaient pas le guider eux-mêmes, tâche qui n'eût d'ailleurs pas été aisée, car à ces niveaux profonds le Labyrinthe multipliait embranchements et ramifications et faisait des tours et des détours. N'importe quel intrus se serait rapidement trouvé désespérément égaré au milieu de ces innombrables courbes, entortillements, sinuosités et enchevêtrements. Et pourtant leur véhicule semblait flotter en suivant un itinéraire caché qui déterminait sa direction, effectuant un trajet rapide à défaut d'être parfaitement rectiligne, s'enfonçant de plus en plus dans les anneaux que formaient les galeries retirées.

A chaque contrôle, Valentin était interrogé par des fonctionnaires incrédules, se refusant presque à accepter l'idée qu'un étranger venait pour être reçu par les ministres du Pontife. Leurs interminables chicanes étaient lassantes mais parfaitement vaines. Valentin agitait son laissez-passer sous leur nez comme s'il s'agissait d'une baguette magique.

— Je suis chargé d'une mission de la plus haute importance, répétait-il à chaque fois, et ne m'entretiendrai qu'avec les membres les plus éminents de la cour pontificale. S'armant de toute la dignité et la prestance dont il disposait, Valentin balayait toutes les objections, repoussait toutes les arguties.

— Cela se passera mal pour vous, les avertissait-il, si vous me retardez plus longtemps.

Et enfin

— Valentin avait l'impression qu'un siècle s'était écoulé depuis qu'il avait acquis en jonglant à l'Entrée des Lames le droit de pénétrer dans le Labyrinthe – il se trouva debout devant Shinaam, Dilifon et Narrameer, trois des cinq principaux ministres du Pontife.

Ils le reçurent dans une salle sombre et humide, construite avec d'énormes blocs de pierre noire, très haute de plafond et ornée d'ogives. L'atmosphère lourde et oppressante de ce lieu évoquait beaucoup plus un cachot qu'une salle de conseil. En y pénétrant, Valentin sentit tout le poids du Labyrinthe peser sur lui, niveau après niveau : l'Arène, la Chambre des Archives, la Cour des Globes, la Salle des Vents et tous les autres, les corridors obscurs, les niches encombrées, la multitude d'employés besogneux. Quelque part là-haut, très haut, le soleil brillait, l'air était frais et vif, une brise soufflait du sud, apportant les fragrances des alabandinas, des eldirons et des tanigales. Et il était là, coincé sous un monticule géant de terre et des kilomètres de galeries tortueuses, au cœur du royaume de la nuit éternelle. Son trajet vers les profondeurs du Labyrinthe l'avait laissé fébrile et tendu, comme s'il n'avait pas dormi depuis des semaines.

Il toucha Deliamber de la main, et le Vroon lui transmit une décharge d'énergie qui le picota en ravivant ses forces déclinantes. Il regarda Carabella qui lui sourit et lui envoya un baiser du bout des doigts. Il regarda Sleet qui hochait lentement la tête et lui adressa une grimace résolue. Il regarda Zalzan Kavol. et le farouche Skandar bougon esquissa de tous ses bras un geste de jonglerie en guise

d'encouragement. Ses compagnons, ses amis qui l'avaient assisté tout au long de cette pénible et étrange odyssée.

Les ministres avaient pris place côte à côte sur des sièges presque assez majestueux pour être des trônes. Shinaam était au centre, le ministre des Affaires extérieures, d'origine ghayrog, d'aspect reptilien, les yeux froids sans paupières, la langue rouge et fourchue s'agitant sans cesse, la chevelure rêche et flexueuse se tortillant. A sa droite se trouvait Dilifon, le secrétaire particulier du Pontife, une silhouette frêle et spectrale, le cheveu aussi blanc que Sleet, la peau flétrie et parcheminée, les yeux flamboyants dans le visage sénile. De l'autre côté du Ghayrog était assise Narrameer, l'interprète impériale des rêves, une femme mince et élégante qui devait être d'un âge très avancé, car sa collaboration avec Tyeveras remontait à l'époque déjà lointaine où il était Coronal. Et pourtant elle semblait à peine avoir atteint l'âge mûr. Sa peau était lisse et sans rides, ses cheveux auburn abondants et lustrés. Ce n'était que dans l'expression distante et énigmatique du regard que Valentin parvenait à déceler la sagesse, l'expérience et le pouvoir accumulés pendant de nombreuses décennies qui étaient siens. Il y a de la sorcellerie là-dessous, en conclut-il.

— Nous avons pris connaissance de votre requête, dit Shinaam.

Sa voix était profonde et cassante, très légèrement sifflante.

— L'histoire que vous nous proposez nous laisse incrédules.

— Avez-vous parlé avec la Dame, ma mère ?

— Oui, nous avons parlé avec la Dame, répondit le Ghayrog d'une voix sans chaleur. Elle vous reconnaît comme son fils.

— Elle nous presse de collaborer avec vous, dit Dilifon d'une voix fêlée et grinçante.

— Elle nous est apparue dans des messages, dit Narrameer de sa voix douce et mélodieuse, et elle vous a recommandé à nous, nous demandant de vous apporter toute l'aide dont vous aurez besoin.

— Eh bien, alors ? demanda Valentin.

— La possibilité existe que la Dame ait pu être trompée.

— Vous me considérez comme un imposteur ?

— Vous nous demandez de croire, reprit le Ghayrog, que le Coronal de Majipoor a été pris par surprise par un des fils cadets du Roi des Rêves, expulsé de son propre corps, dépouillé de sa mémoire et placé – tout au moins ce qui restait de lui – dans un tout autre corps, qui se trouvait, de manière bien pratique, être disponible, et que l’usurpateur a réussi à pénétrer dans l’enveloppe vide du Coronal et à y imposer sa propre conscience. Nous trouvons ce genre de chose excessivement difficile à croire.

— Mais il existe une science qui déplace les corps d’une âme à une autre, dit Valentin. Il y a des précédents.

— Il n’existe aucun précédent, intervint Dilifon, d’une substitution de Coronal de cette manière.

— C’est pourtant ce qui s’est produit, répliqua Valentin. Je suis lord Valentin, j’ai retrouvé la mémoire grâce aux soins de la Dame et je demande le soutien du Pontife pour retrouver les responsabilités auxquelles il m’avait appelé à la mort de mon frère.

— Oui, dit Shinaam, si vous êtes celui que vous prétendez être, il serait juste que vous réintégriez le Mont du Château.

Mais comment pouvons-nous le savoir ? L’affaire est grave. Elle laisse présager une guerre civile. Devons-nous conseiller au Pontife de plonger le monde dans la confusion sur la seule assertion d’un jeune inconnu qui...

— J’ai déjà convaincu ma mère de l’authenticité de mon identité, fit remarquer Valentin. Elle a lu dans mon esprit sur l’île et elle m’a vu tel que je suis.

Il porta la main au bandeau d’argent qui lui ceignait le front.

— Comment croyez-vous que je sois entré en possession de cet instrument ? C’est elle qui me l’a donné, de ses propres mains, alors que nous étions ensemble dans le Temple Intérieur,

— Il ne fait aucun doute que la Dame vous accepte et vous soutient, dit paisiblement Shinaam.

— Mais c’est son jugement que vous mettez en doute ?

— Il nous faut la preuve formelle de ce que vous avancez.

— Alors, permettez-moi d’envoyer un message, ici et tout de suite,

pour vous convaincre que je dis la vérité.

— Comme vous voulez, dit Dilifon.

Valentin ferma les yeux et se laissa glisser dans l'état de transe.

Avec toute sa passion et sa conviction, il sentit le flot radieux de son être se projeter hors de lui, comme il l'avait fait lorsqu'il avait eu besoin de gagner la confiance de Nascimonte dans l'aride désert jonché de ruines au-delà de Treymone, lorsqu'il avait ébranlé l'esprit des trois fonctionnaires devant le portail de la Chambre des Archives et lorsqu'il avait révélé sa véritable identité au majordome Gitamorn Suul. Avec des degrés variables de réussite, il avait accompli ce qu'il fallait accomplir en chacune de ces occasions.

Mais maintenant il se sentait incapable de vaincre l'impénétrable scepticisme des ministres du Pontife.

L'esprit du Ghayrog lui était totalement opaque, un mur aussi lisse et infranchissable que les blanches falaises de l'Ile du Sommeil. Valentin ne percevait que les tremblotements extrêmement diffus d'une conscience derrière l'écran mental de Shinaam, et il ne parvenait pas à la franchir. L'esprit du vieux Dilifon parcheminé était tout aussi lointain, non pas parce qu'il était protégé par un écran, mais parce qu'il semblait poreux, ouvert, un nid d'abeilles qui n'offrait aucune résistance : il le traversait, comme de l'air passant à travers de l'air, sans rien rencontrer de tangible. Ce n'est qu'avec l'esprit de l'interprète des songes de Narrameer que Valentin sentit un contact, mais cela non plus ne fut pas satisfaisant. Elle semblait drainer toute son âme, absorber tout ce qu'il lui donnait et l'aspirer dans quelque gouffre insondable de son être, si bien qu'il pouvait émettre sans jamais atteindre le centre de l'esprit de Narrameer.

Néanmoins il refusait de s'avouer vaincu. Avec une furieuse intensité, il projetait l'intégralité de son âme, se proclamant lord Valentin du Mont du Château et les exhortant à fournir la preuve qu'il était quelqu'un d'autre. Il fouilla sa mémoire à la recherche de souvenirs – de sa mère, de son frère le Coronal, de son éducation princière, de son renversement à Til-omon, de ses pérégrinations sur Zimroel, de tout ce qui avait contribué à façonner l'homme qui s'était battu pour atteindre les entrailles du Labyrinthe afin d'obtenir leur aide. Il s'offrit totalement, témérairement, féroce, jusqu'à ce qu'il ne puisse plus rien projeter, jusqu'à ce qu'il demeure chancelant, abruti d'épuisement, appuyé sur Sleet et Carabella, une loque semblable à un

vieux vêtement inutile dont le possesseur se serait débarrassé.

Il émergea de l'état de transe en craignant d'avoir échoué.

Il était faible et tremblant. Son corps était baigné de sueur.

Tout se brouillait devant ses yeux et une douleur atroce lui vrillait les tempes.

Il lutta pour reprendre ses forces, fermant les yeux et aspirant profondément l'air dans ses poumons. Puis il leva la tête vers le trio des ministres.

Leurs visages étaient durs et sombres. Leurs regards étaient froids et implacables. Leurs expressions étaient distantes, dédaigneuses, hostiles presque. La terreur s'empara soudain de Valentin. Serait-il possible qu'ils soient tous les trois de connivence avec Dominin Barjazid ? Etait-il en train de plaider devant ses propres ennemis ?

Mais c'était impensable et impossible, une hallucination de son esprit épuisé, se dit-il désespérément. Il se refusait à croire que le complot dirigé contre lui ait pu atteindre le cœur du Labyrinthe.

— Alors ? demanda-t-il d'une voix rauque et éraillée. Qu'en pensez-vous maintenant ?

— Je n'ai rien ressenti, répondit Shinaam.

— Je ne suis pas convaincu, dit Dilifon. N'importe quel sorcier peut envoyer ce genre de message. Votre sincérité et votre passion peuvent être feintes.

— C'est aussi mon avis, dit Narrameer. Les messages peuvent transmettre des mensonges aussi bien que la vérité.

— Non ! s'écria Valentin. Vous m'avez eu grand ouvert devant vous. Vous ne pouvez avoir manqué de voir...

— Pas suffisamment ouvert, dit Narrameer.

— Que voulez-vous dire ?

— Faisons une interprétation, vous et moi, répondit-elle. Ici.

Tout de suite, dans cette salle, devant ces témoins. Laissons nos esprits devenir véritablement un. Et alors je pourrai évaluer la plausibilité de

votre histoire. Etes-vous d'accord ? Acceptez-vous de prendre la drogue avec moi ?

Effrayé, Valentin regarda ses compagnons... et il vit la crainte peinte sur tous les visages, sauf celui de Deliamber dont l'expression restait neutre et impénétrable, comme si le Vroon se trouvait dans un tout autre endroit. Risquer une interprétation ? Oserait-il le faire ? La drogue allait le rendre inconscient, complètement transparent, totalement vulnérable.

Et si les trois ministres étaient alliés au Barjazid et cherchaient à le réduire à l'impuissance, leur tâche en serait facilitée. Et puis il ne s'agissait pas d'une quelconque interprète de village qui lui proposait de pénétrer son âme ; c'était l'interprète du Pontife, une femme âgée d'au moins cent ans, rusée et puissante, réputée pour être la véritable maîtresse du Labyrinthe, contrôlant tous les autres, y compris le vieux Tyeveras lui-même. Deliamber prenait soin de ne lui donner aucune indication. La décision dépendait entièrement de lui.

— D'accord, dit Valentin en plantant son regard dans celui de Narrameer. Puisqu'il n'y a rien d'autre à faire, faisons une interprétation. Ici. Tout de suite.

9

Ils paraissaient y être prêts. A un signal, des assistants apportèrent tout l'attirail nécessaire à une interprétation : un épais tapis aux chaudes couleurs, or bordé d'écarlate et de vert ; un haut flacon de pierre blanche polie, deux délicates tasses de porcelaine. Narrameer descendit de son siège imposant et versa elle-même le vin des rêves dont elle offrit la première tasse à Valentin.

Il la tint un moment sans la boire. Dominin Barjazid lui avait versé du vin à Til-omon et une seule gorgée avait suffi pour que tout change. Allait-il boire ceci maintenant, sans crainte des conséquences ? Qui pouvait dire quel nouvel ensorcellement on lui réservait ? Où allait-il reprendre conscience, et sous quelle apparence altérée ?

Narrameer l'observait en silence. Le regard de l'interprète des songes était indéchiffrable, mystérieux et pénétrant. Elle souriait, d'un sourire ambigu qui pouvait exprimer aussi bien un encouragement que le triomphe, Valentin n'aurait su le dire.

Il leva sa tasse en ébauchant un salut et la porta à ses lèvres.

L'effet du vin fut instantané et d'une force inattendue. Pris de vertiges, Valentin commença à osciller sur ses jambes. Un voile s'abattit sur son esprit. Ce breuvage était-il plus fort que celui que lui avait donné l'interprète des rêves Tisana à Falkynkip, il y avait si longtemps déjà. Une diabolique mixture dont Narrameer avait le secret ? Ou bien était-ce simplement qu'il était plus réceptif en cet instant, affaibli et vidé de ses forces par l'utilisation du bandeau ? De ses yeux qui refusaient de se fixer sur quoi que ce fût, il vit Narrameer boire son propre vin, lancer la tasse vide à un assistant et ôter prestement sa robe. Son corps nu était souple, lisse, juvénile encore... le ventre plat, les cuisses fuselées, les seins hauts et ronds. C'est de la sorcellerie, se dit-il.

Oui, de la sorcellerie. Sa peau était d'un brun très soutenu. Les mamelons, presque noirs, le fixaient comme des yeux morts.

— La drogue avait déjà trop profondément agi sur Valentin pour qu'il puisse se dépouiller de sa robe. Les mains de ses amis ouvrirent les agrafes et les crochets de son vêtement. Il sentit l'air froid sur son corps et il vit qu'il était nu.

Narrameer lui fit signe de venir sur le tapis des songes.

Les jambes en coton, Valentin se dirigea vers elle, et elle l'attira par terre. Il ferma les yeux, s'imaginant qu'il était avec Carabella, mais Narrameer était loin d'être Carabella. Son étreinte était sèche et froide, sa chair dure et sans élasticité. Son corps ne dégageait nulle chaleur et ne palpitait point. Cette apparente juvénilité n'était qu'une habile projection. Allongé dans ses bras, il avait la sensation de reposer sur un lit de pierre froide et lisse.

Valentin sentit les ténèbres commencer à l'envelopper, une sorte de fluide chaud et épais qui devenait de plus en plus profond ; il s'y laissa glisser en éprouvant une sensation de bien-

être et le sentit remonter le long de ses jambes, jusqu'à la taille, jusqu'à la poitrine.

C'était tout à fait comme la fois où le monstrueux dragon de mer avait fracassé le bateau de Gorzval et où Valentin s'était senti aspiré par le tourbillon. Il était si facile de ne pas résister, tellement plus facile que de lutter. Abdiquer toute volonté, se détendre, accepter tout ce qui pouvait advenir, se laisser engloutir... c'était si tentant, si séduisant. Il était tellement las. Il avait lutté pendant longtemps. Maintenant, il pouvait se reposer et laisser la marée noire le recouvrir. Que les autres

se battent avec vaillance pour l'honneur, le pouvoir et les acclamations.

Que les autres...

Non.

C'était cela qu'ils voulaient, le laisser s'empêtrer dans ses propres faiblesses. Il était trop confiant, trop candide. Il avait dîné avec un ennemi, sans le savoir, et cela avait causé sa perte ; s'il relâchait maintenant son effort, cela causerait de nouveau sa perte. Ce n'était pas le moment de se laisser glisser dans de noirs et chauds fluides.

Il commença à nager. Au début, il n'avancait que difficilement, car le fluide noir, profond, épais et visqueux lui collait aux bras. Mais après quelques brasses, Valentin trouva un moyen de rendre son corps plus anguleux, une lame fendant le fluide : il avançait de plus en plus rapidement, bras et jambes effectuant des mouvements de piston parfaitement coordonnés.

Cette étendue liquide qui l'avait incité à chercher l'oubli lui offrait maintenant un support. Elle le portait pendant qu'il nageait rapidement vers la rive lointaine. Le soleil, brillant, immense, un gros globe jaune pourpré, lançait d'éblouissants rayons qui formaient une traînée de feu sur la mer.

— Valentin.

C'était une voix profonde, qui roulait comme le tonnerre. Il ne la reconnut pas.

— Valentin, pourquoi nagez-vous si vite ?

— Pour atteindre la rive.

— Mais pourquoi cela ?

Valentin esquissa un haussement d'épaules et continua à nager. Il vit une île, une large plage blanche, une jungle où des arbres minces et élancés poussaient tronc contre tronc, un enchevêtrement de lianes réunissant leurs cimes en un dense dais de feuillage. Mais il avait beau nager de plus en plus vite, il ne parvenait à s'en rapprocher.

— Vous voyez, reprit la grosse voix, rien ne sert de s'affoler !

— Qui êtes-vous ? demanda Valentin.

— Je suis lord Spurifon, répondit la voix majestueuse et résonnante.

— Qui ?

— Lord Spurifon le Coronal, successeur de lord Scaul, qui est maintenant Pontife, et je vous conseille d'arrêter cette folie.

Où espérez-vous donc aller ?

— Au Mont du Château, répondit Valentin en accélérant encore.

— Mais je suis Coronal !

— Jamais... entendu parler... de vous...

Lord Spurifon poussa un cri perçant. La surface lisse et huileuse de la mer se rida et se plissa comme si des millions d'aiguilles la perçaient par-dessous. Valentin se força à aller de l'avant, n'essayant plus d'être anguleux, mais se transformant plutôt en quelque chose d'émoussé et d'obstiné, une bille de bois dotée de bras, se frayant un chemin à travers les turbulences.

Il était arrivé à proximité de la rive. Il baissa les jambes et sentit le sable sous ses pieds, un sable chaud, mouvant et fuyant, qui se dérobait sous lui dès qu'il le touchait, faisant de la marche une corvée, mais pas insurmontable au point de ne pouvoir atteindre la terre ferme. Il se hissa sur la plage en marchant à quatre pattes et resta quelques instants à genoux.

Quand il leva la tête, un homme maigre, au teint pâle et aux yeux bleus inquiets l'observait.

— Je suis lord Hunzimar, dit-il d'une voix douce, le Coronal des Coronals, qui jamais ne tombera dans l'oubli. Et voici mes immortels compagnons.

Il fit un geste et la plage se couvrit d'hommes qui lui ressemblaient. Insignifiants, hésitants, falots.

— Voici lord Struin, déclara lord Hunzimar, et lord Prankipin. Et voici lord Meyk, lord Scaul et lord Spurifon. Tous de grands et puissants Coronals ! Inclinez-vous devant nous !

— Vous êtes tous complètement oubliés ! s'écria Valentin en riant.

— Non ! Non !

— Que de piailllements !

Il tendit le doigt vers le dernier nommé.

— Vous... Spurifon ! Nul ne se souvient de vous.

— *Lord Spurifon*, je vous prie.

— Et vous... lord Scaul. Toute votre renommée s'est volatilisée depuis trois mille ans.

— Vous faites erreur. Mon nom est inscrit sur la liste des Puissances.

— C'est vrai, fit Valentin en haussant les épaules. Mais qu'importe ? Lord Prankipin, lord Meyk, lord Hunzimar, lord Struin... rien que des noms... plus rien... que des... noms...

— Rien que des noms... répondirent-ils en écho sur un ton aigu et plaintif.

Et ils commencèrent à diminuer et à se rapetisser jusqu'à être réduits à la taille d'un drôle, de petites choses galopant pitoyablement en tout sens sur la plage et criant leur nom en poussant des piailllements. Puis ils disparurent et à leur place apparurent de petites sphères blanches, à peine plus grosses que des balles de jongleurs. En se penchant pour les examiner, Valentin s'aperçut qu'il s'agissait de crânes. Il les ramassa et les lança en l'air avec entrain, puis il les attrapa au vol pendant qu'ils retombaient et les relança, les déployant en une brillante cascade. Les mâchoires battaient et claquaient pendant que les crânes montaient et descendaient. Un sourire flottait sur les lèvres de Valentin. Avec combien pouvait-il jongler en même temps ? Spurifon, Struin, Hunzimar, Meyk. Prankipin et Scaul...

cela ne faisait que six. Il y avait eu des centaines de Coronals, un tous les dix, vingt ou trente ans pendant à peu près onze mille ans. Il allait jongler avec tous. Il en cueillit d'autres en l'air, de plus grands, Confalume, Prestimion, Stiamot, Dekkeret, Pinitor, une douzaine, une centaine dont il emplît l'air, lançant et rattrapant, lançant et rattrapant. Jamais, depuis l'arrivée des premiers colons sur la planète, personne n'avait fait sur Majipoor une telle démonstration de ses talents de jongleur ! Ce n'étaient plus des crânes qu'il lançait maintenant ; ils s'étaient transformés en diadèmes étincelants aux multiples facettes, en couronnes, en mille couronnes impériales jetant leurs feux dans toutes les directions. Il jonglait avec elles sans commettre d'erreur, reconnaissant en chacune la Puissance qu'elle représentait, lord Confalume ou lord Spurifon, lord Dekkeret ou lord

Saul, les conservant toutes en l'air de manière à ce qu'elles forment une grande pyramide inversée de lumière, tous les royaux personnages de Majipoor dansant au-dessus de lui, tous convergeant vers le jeune homme blond et souriant, bien planté sur ses jambes dans le sable chaud de cette plage dorée. Il les soutenait tous. Il tenait dans ses mains toute l'histoire de la planète et il la maintenait en l'air.

Les diadèmes éblouissants formaient au-dessus de lui une énorme et resplendissante constellation.

Sans manquer un seul temps, Valentin commença à marcher vers l'intérieur de l'île, franchissant les dunes en pente légère qui menaient au mur formé par la dense jungle. Les arbres s'écartaient à son approche, s'inclinant à droite et à gauche, lui ouvrant un passage, une voie aux pavés écarlâtes qui se dirigeait vers l'intérieur inconnu de l'île. Valentin regarda devant lui et il vit des contreforts, de basses collines grises qui s'élevaient en pente douce pour se transformer en versants granitiques escarpés derrière lesquels s'élevaient des pics déchiquetés, une impressionnante cordillère aux sommets pointus qui s'étirait jusqu'au cœur d'un continent. Et sur le plus haut de tous les pics, sur un sommet si élevé que l'air qui l'entourait miroitait d'une pair lueur visible seulement en rêve, s'étendaient les murailles arc-boutées du Château. Valentin marchait vers lui tout en continuant à jongler. Des silhouettes le croisaient sur le chemin, qui venaient à sa rencontre, le saluaient de la main, lui souriaient et s'inclinaient devant lui.

L'une d'elles était lord Voriach, une autre était la Dame, sa mère, et cette autre était la haute et solennelle figure du Pontife Tyeveras, et toutes le saluaient cordialement, et Valentin leur rendait leur salut sans faire tomber un seul diadème, sans interrompre son harmonieuse et sereine cascade. Il avait atteint le sentier des contreforts et il montait sans effort, alors que la foule s'épaississait autour de lui. Carabella et Sleet à ses côtés, avec Zalzan Kavol et toute la troupe de jongleurs Skandars.

Lisamon Hultin la géante et Khun de Kianimot, Shanamir et Vinorkis. Gorzval, Lorivade, Asenhart et des centaines d'autres, des Hjorts et des Ghayrogs, des Lii et des Vroons, des marchands, des fermiers, des pêcheurs, des acrobates, des musiciens et le duc Nascimonte, le chef des bandits, l'interprète des songes Tisana. Gitamorn Suul et Dondak-Sajamir bras dessus, bras dessous, une horde de danseurs métamorphes. une phalange de capitaines de dragonniers brandissant gaiement leurs harpons, une troupe de frères de la forêt s'ébattant et se balançant de branche en branche dans les arbres bordant le sentier,

tout ce monde chantant, riant, gambadant, l'escortant vers le Château, le Château de lord Malibor, le Château de lord Spurifon, le Château de lord Confalume, le Château de lord Stiamot, le Château de lord Valentin...

Le Château de lord Valentin...

Il y était presque maintenant. Malgré le sentier de montagne qui s'élevait pratiquement à pic, maître des brumes aussi épaisses que du coton qui rampaient juste au-dessus du sol. Il poursuivait son chemin de plus en plus vite, sautillant et courant, jonglant magnifiquement avec ses centaines de couronnes brillantes. Juste devant lui, il vit trots grands piliers de feu, qui à son approche, se transformèrent en trois visages

— Shinaam, Dilifon et Narrameer, côte à côte sur son chemin.

— Où allez-vous ? demandèrent-ils d'une seule voix.

— Au Château.

— Le Château de qui ?

— Le Château de lord Valentin.

— Et qui êtes-vous ?

— Demandez-leur, répondit Valentin en montrant tous ceux qui dansaient derrière lui. Demandez-leur de vous dire qui je suis !

— Lord Valentin ! cria Shanamir, le premier à l'acclamer.

— C'est lord Valentin ! s'écrièrent ensemble Sleet, Carabella et Zalzan Kavol.

— Lord Valentin le Coronal ! crièrent les Métamorphes, les capitaines de dragonniers et les frères de la forêt.

— Est-ce ainsi ? demandèrent les ministres du Pontife.

— Je suis lord Valentin, dit doucement Valentin.

Et il lança les mille diadèmes très haut en l'air, et ils s'élevèrent et s'évanouirent dans les ténèbres qui régnaient entre les mondes ; et ils redescendirent de ces ténèbres en flottant silencieusement, chatoyant

et miroitant comme des flocons de neige tombant sur les pentes des montagnes du Nord, et quand ils touchèrent les formes de Shinaam, de Dilifon et de Narrameer, les trois ministres disparurent instantanément, ne laissant derrière eux qu'une lueur argentée, et les portes du Château s'ouvrirent.

10

Valentin reprit conscience.

Il sentit la laine du tapis contre sa peau nue et vit, très haut, les ogives du sinistre plafond de pierre. Pendant quelques instants, le monde de son rêve demeura si vif dans son esprit qu'il essaya de le retrouver, refusant de tout son être cette salle aux recoins obscurs et sentant le renfermé. Puis il se mit lentement sur son séant et regarda autour de lui, secouant les brumes qui s'accrochaient à son esprit.

Il vit ses compagnons, Sleet, Carabella, Deliamber, Zalzan Kavol et Asenhardt, étrangement agglutinés contre le mur opposé, visiblement tendus et remplis d'appréhension.

Il se tourna de l'autre côté, s'attendant à retrouver les trois ministres du Pontife assis sur leurs trônes. Ils l'étaient effectivement, mais deux autres des superbes fauteuils avaient été avancés dans la salle et c'étaient maintenant cinq silhouettes assises qui lui faisaient face. Narrameer, de nouveau revêtue de sa robe, était assise sur la gauche. A ses côtés se trouvait Dilifon.

Au centre du groupe, siégeait un homme à la figure ronde, au nez épaté et au regard sombre et grave, que Valentin reconnut après quelques instants de réflexion : c'était Hornkast, le porte-parole officiel du Pontife. A côté de lui était assis Shinaam, et tout à fait à droite, une personne que Valentin ne connaissait pas, un homme au visage en lame de couteau, aux lèvres minces et au teint terreux. Tous les cinq l'observaient avec gravité, d'une manière distante et préoccupée, comme s'il s'agissait des juges de quelque haute cour réunis pour rendre un verdict qui se faisait attendre depuis longtemps.

Valentin se leva. Il ne fit pas un geste pour reprendre ses vêtements. Sans qu'il sût pourquoi, il lui semblait approprié d'être nu devant ce tribunal

— Votre esprit est-il redevenu clair ? demanda Narrameer.

— Oui, je crois.

— Vous avez dormi plus d’une heure depuis la fin de votre rêve. Nous vous avons attendu.

Elle montra l’homme au teint terreux qui siégeait à l’extrémité du groupe et annonça :

— Je vous présente Sepulthrove, le praticien du Pontife.

— C’est bien ce qu’il me semblait, dit Valentin.

— Et cet homme – elle montra celui qui était au centre –, je pense que vous le connaissez déjà.

— Oui, Hornkast, répondit Valentin en hochant la tête.

Nous nous sommes déjà rencontrés.

Puis la signification profonde des mots employés par Narrameer le frappa. Son visage s’éclaira d’un large sourire.

— Nous nous sommes rencontrés, mais à cette époque, j’occupais un autre corps. Ainsi vous faites droit à ma revendication ?

— Oui, lord Valentin, nous en acceptons le bien-fondé, répondit Hornkast d’une voix riche et mélodieuse. Un étrange forfait a été perpétré sur cette planète, mais la justice sera rétablie. Venez et rhabillez-vous. Il ne sied point que vous vous présentiez nu devant le Pontife.

Hornkast mena la procession jusqu’à la salle du trône impérial. Narrameer et Dilifon le suivaient en encadrant Valentin ; Sepulthrove et Shinaam fermaient la marche. Les compagnons de Valentin n’avaient pas été autorisés à les suivre.

Le passage qu’ils suivaient était un étroit tunnel voûté, d’une matière vitreuse aux reflets verdâtres, distordus, qui luisaient et ondoyaient dans les profondeurs. Il s’enroulait interminablement en décrivant une spirale qui s’enfonçait en pente douce vers l’intérieur. Tous les cinquante pas, une porte de bronze scellait totalement le passage ; à chacune, Hornkast posait les doigts sur un panneau caché, et la porte glissait silencieusement sur le côté et donnait accès au tronçon suivant du passage jusqu’à ce que finalement ils atteignent une porte plus ornementée que les précédentes, richement décorée du symbole du

Labyrinthe en fines ciselures d'or et du monogramme impérial de Tyeveras superposé. Valentin savait qu'ils étaient arrivés au cœur même du Labyrinthe, en son point le plus central et le plus profond. Et quand cette ultime porte glissa sur le côté au contact du doigt de Hornkast, elle dévoila une énorme salle claire et sphérique, une vaste pièce en forme de globe et aux murs de verre, au milieu de laquelle le Pontife de Majipoor trônait dans toute sa splendeur.

Valentin avait déjà vu le Pontife Tyeveras en cinq occasions.

La première fois, Valentin était encore enfant, et le Pontife était venu au Mont du Château pour assister au mariage de lord Malibor ; puis, quelques années plus tard, au couronnement de lord Voriach, et l'année suivante, au mariage de Voriach ; une quatrième fois quand Valentin était venu au Labyrinthe comme émissaire de son frère ; leur dernière rencontre remontait à trois ans exactement – bien qu'il eût plutôt l'impression que cela en faisait trente – lorsque Tyeveras avait assisté au couronnement de Valentin. Le Pontife était déjà vieux lors du premier de ces événements, un homme immensément grand, décharné, d'aspect rébarbatif, aux traits durs et anguleux, à la barbe noire comme du charbon, aux yeux mélancoliques profondément enfoncés ; et en vieillissant, toutes ces caractéristiques s'étaient fortement accentuées, au point qu'on eût dit une sorte de cadavre, un vieillard chenu, à la démarche lente et raide, mais malgré tout alerte et l'esprit vif, projetant encore une aura d'incommensurable puissance et majesté. Alors que maintenant... Alors que maintenant...

Le trône sur lequel avait pris place Tyeveras était celui qu'il avait occupé lors de la précédente visite de Valentin au Labyrinthe, un splendide siège doré à haut dossier placé au sommet de trois larges degrés. Mais cette fois, il était totalement enfermé dans une cage sphérique de verre bleuté, à l'intérieur de laquelle s'entrecroisait un réseau vaste et complexe de tubes formant une sorte de cocon presque impénétrable. Ces tuyaux transparents dans lesquels bouillonnaient des liquides colorés, ces indicateurs et ces cadrans, ces appareils de mesure appliqués sur les joues et le front du Pontife, ces fils, ces électrodes, ces bornes et ces pinces avaient un aspect étrange et terrifiant, car ils attestaient que la vie du Pontife ne dépendait plus du Pontife, mais de tous les instruments qui l'entouraient.

— Depuis combien de temps est-il comme cela ? murmura Valentin.

— Le système se développe depuis vingt ans, répondit Sepulthrove avec une évidente fierté, mais il n'y est installé en permanence que depuis ces deux dernières années.

— Est-il conscient ?

— Oh oui, il est indiscutablement conscient ! répondit Sepulthrove. Approchez-vous. Regardez-le.

Valentin s’avança avec une certaine gêne jusqu’au pied du trône et leva les yeux vers le mystérieux vieillard à l’intérieur de sa bulle de verre. Et il vit effectivement une lueur de vie brillant encore dans les yeux de Tyeveras, et ses lèvres pincées et décharnées encore pleines de résolution. Sur le crâne du Pontife la peau était semblable à un parchemin, et sa longue barbe, bien qu’encore étrangement noire, était rare et clairsemée.

— Reconnaît-il les gens ? demanda Valentin en se tournant vers Hornkast. Peut-il parler ?

— Naturellement. Laissez-lui quelques instants.

Le regard de Valentin croisa celui de Tyeveras. Il y eut un silence affreux. Le vieil homme grimaça, remua faiblement et se passa rapidement la langue sur les lèvres.

Le Pontife eut un chevrottement inintelligible, une sorte de gémissement étrange et doux.

— Le Pontife, dit Hornkast, présente ses salutations à son fils bien-aimé, lord Valentin le Coronal. Valentin réprima un frisson.

— Dites à Sa Majesté... dites-lui... dites-lui que son fils lord Valentin le Coronal lui apporte, comme toujours, tout son respect et son affection.

Tel était le protocole : ne jamais s’adresser directement au Pontife, formuler ses phrases comme si le porte-parole devait intégralement les répéter, bien qu’en réalité il n’en fît rien.

Le

Pontife

dit

encore

quelques

mots,

aussi

incompréhensibles que précédemment.

— Le Pontife, dit Hornkast, exprime son inquiétude pour les troubles qui se sont produits dans le royaume. Il demande à lord Valentin le Coronal quels sont ses projets pour rétablir l'ordre naturel des choses.

— Dites au Pontife, répondit Valentin, que mon intention est de marcher sur le Mont du Château en demandant à tous les citoyens de me prêter serment d'allégeance. J'aimerais obtenir de lui un document stigmatisant l'imposture de Dominin Barjazid et dénonçant tous ceux qui le soutiennent.

Le Pontife commença à émettre des sons plus animés, perçants et aigus, qui semblaient obéir à une force impérieuse.

— Le Pontife, dit Hornkast, aimerait recevoir l'assurance que vous éviterez l'affrontement direct et les pertes, dans toute la mesure du possible.

— Dites-lui que je préférerais reconquérir le Mont du Château sans qu'il en coûte une seule vie de part et d'autre. Mais j'ignore si cela est réalisable.

Il y eut d'étranges gargouillements qui parurent laisser Hornkast perplexe. Il se tenait debout, la tête inclinée, l'oreille tendue.

— Que dit-il ? souffla Valentin.

Le porte-parole secoua la tête en signe d'ignorance.

— Il n'est pas possible d'interpréter tout ce que dit Sa Majesté. Il évolue parfois dans un inonde inaccessible à notre expérience.

Valentin acquiesça de la tête. Il jeta un regard empreint de pitié et d'affection sur le vieillard grotesque, enfermé dans la cage de verre qui le maintenait en vie et capable seulement de communiquer par ces gémissements oniriques. Plus que centenaire, monarque absolu de la planète depuis des décennies et maintenant radotant et babillant comme un enfant en bas âge... et pourtant quelque part à l'intérieur du cerveau ramolli de ce vieillard décrépît battait encore l'esprit du Tyeveras d'autrefois, emprisonné par la déchéance de la chair. Le contempler ainsi signifiait pour Valentin comprendre l'ultime vanité de l'autorité suprême ; un Coronal ne vivait dans un monde d'actions et de responsabilités que pour succéder au Pontife et achever sa vie au

fond du Labyrinthe dans une démente sénile. Valentin se demanda combien de Pontifes étaient devenus captifs de leur porte-parole, de leur médecin et de leur interprète des songes, et dont il avait finalement fallu se débarrasser en douceur pour que la grande rotation des Puissances élève sur le trône un homme plus vigoureux.

Valentin comprenait maintenant pourquoi le système séparait celui qui agissait et celui qui gouvernait et pourquoi le Pontife finissait par se terrer dans son Labyrinthe. Pour lui aussi, le moment viendrait de se cloîtrer ici mais, si le Divin le lui accordait, ce ne serait pas de sitôt.

— Dites au Pontife, reprit-il, que lord Valentin le Coronal, son fils respectueux, fera tout son possible pour réparer la lézarde qui s'est formée dans l'édifice social. Dites au Pontife que lord Valentin compte sur le soutien de Sa Majesté, sans lequel il ne saurait être question de prompt réparation.

Après un silence, un long et douloureux jaillissement de paroles inintelligibles arriva du trône, un fatras de sons flûtes et gargouillants qui montaient et descendaient l'échelle, un peu comme les fantastiques mélodies de la musique ghayrog.

Hornkast semblait faire tous ses efforts pour saisir ne fût-ce qu'une syllabe intelligible ici ou là. Le Pontife cessa de parler et Hornkast, troublé, tira sur ses bajoues et se mordit les lèvres.

— Que signifiait tout cela ? demanda Valentin.

— Il vous prend pour lord Malibor, répondit Hornkast d'un air abattu. Il vous prémunit contre les risques de prendre la mer pour chasser le dragon.

— Un sage conseil, dit Valentin. Mais il arrive un peu tard.

— Il dit que le Coronal est trop précieux pour risquer sa vie à de telles distractions.

— Dites-lui que je suis d'accord et que si je réintègre le Château, je consacrerai toute mon énergie à ma tâche et j'éviterai toutes ces diversions.

Sepulthrove, le médecin du Pontife, s'avança et dit d'une voix calme :

— Nous le fatiguons. Je crains qu'il ne faille mettre un terme à cette audience.

— Encore un instant, dit Valentin.

Sepulthrove fronça les sourcils. Mais Valentin, avec un sourire, s'avança de nouveau jusqu'au pied du trône et, s'agenouillant, il tendit les bras vers le vieillard dans sa bulle de verre et, se laissant glisser dans l'état de transe, il projeta son esprit vers Tyeveras pour lui transmettre son respect et son affection. Quelqu'un avait-il jamais montré de l'affection envers le redoutable Tyeveras ? Très probablement pas. Mais pendant des décennies cet homme avait été le centre et l'âme de Majipoor, et maintenant, perdu sur son trône dans un rêve intemporel de grandeur, ne prenant conscience que par intermittence des responsabilités qui naguère avaient été siennes, il était digne de toute l'affection que son fils adoptif et successeur lui portait et que Valentin lui offrait avec toute l'intensité que le pouvoir de son bandeau lui permettait. Et Tyeveras sembla reprendre des forces, ses yeux s'animent et ses joues se colorèrent. Était-ce un sourire qui commença à flotter sur ses lèvres desséchées ? La main gauche du Pontife s'éleva-t-elle en un geste presque imperceptible de bénédiction ?

Mais oui. Mais oui. Il était hors de doute que le Pontife sentait la chaleur émanant de Valentin, qu'il la recevait avec plaisir et qu'il y répondait.

Tyeveras émit quelques mots qui étaient presque cohérents.

— Il dit qu'il vous apporte son soutien sans réserve, lord Valentin, dit Hornkast.

Longue vie, vieil homme, pensa Valentin en se relevant avant de s'incliner devant le Pontife. Vous préféreriez probablement vous endormir du sommeil éternel ; mais il me faut vous souhaiter une vie encore plus longue que celle que vous avez déjà eue, car de lourdes tâches m'attendent sur le Mont du Château. Il se retourna.

— Allons-y, dit-il aux cinq ministres. J'ai obtenu ce que je voulais.

Ils se retirèrent lentement de la salle du trône. Quand la porte se fut refermée derrière eux, Valentin regarda Sepulthrove et lui demanda :

— Combien de temps peut-il survivre ainsi ?

— Presque indéfiniment, répondit le praticien en haussant les épaules. Le système le soutient parfaitement. Avec quelques légères rectifications de temps à autre, nous pouvons le maintenir en vie pendant encore cent ans.

— Ce ne sera pas nécessaire. Mais il faudra peut-être qu'il reste avec nous encore une douzaine ou une quinzaine d'années.

Est-ce en votre pouvoir ?

— Vous pouvez y compter, répondit Sepulthrove.

— Bien. Très bien.

Valentin regardait le passage clair et sinueux qui s'élevait devant eux. Il avait passé suffisamment de temps dans le Labyrinthe. Le moment était venu de retrouver le monde du soleil, du vent et de la vie et d'en finir avec Dominin Barjazid. Se tournant vers Hornkast, il dit :

— Retournez voir mes compagnons et prenez les dispositions nécessaires pour nous transporter à l'extérieur. Et avant mon départ, je voudrais avoir un dossier détaillé des forces armées que vous serez en mesure de mettre à ma disposition.

— Bien entendu, monseigneur, répondit le porte-parole.

Monseigneur. C'était la première indication de soumission qu'il ait reçue des ministres du Pontife. La bataille décisive était encore à venir, mais en entendant ce petit mot, Valentin sentit presque qu'il avait déjà reconquis le Mont du Château.

CINQUIÈME PARTIE LE LIVRE DU CHÂTEAU

1

La remontée des profondeurs du Labyrinthe fut accomplie beaucoup plus rapidement que ne l'avait été la descente, car pendant l'interminable spirale descendante Valentin n'avait été qu'un aventurier anonyme qui avait dû vaincre l'indifférence du lourd appareil bureaucratique, alors qu'au retour il était une Puissance du royaume.

Pas question pour lui d'effectuer la tortueuse montée, niveau après niveau, anneau après anneau, de rebrousser chemin à travers le dédale de la tanière du Pontife, la Chambre des Archives, l'Arène, la Place des Masques, la Salle des Vents et tout le reste. Il remonta avec ses compagnons, rapidement et sans encombre, en utilisant le passage

réservé exclusivement aux Puissances.

Il ne lui fallut que quelques heures pour atteindre l'anneau extérieur, cette étape populeuse et bien éclairée sur le pourtour de la cité souterraine. Malgré toute la rapidité de son ascension, la nouvelle de son identité s'était répandue encore plus vite. Le bruit s'était propagé à travers le Labyrinthe que le Coronal était ici, un Coronal mystérieusement transformé, mais Coronal malgré tout, et lorsqu'il déboucha du passage impérial, une grande foule s'était déjà assemblée comme s'il devait en sortir quelque créature à neuf têtes et à trente pattes.

C'était une foule silencieuse. Quelques-uns firent le signe de la constellation, d'autres crièrent son nom, mais la plupart se contentèrent de le regarder passer bouche bée. Après tout, le Labyrinthe était le domaine du Pontife, et Valentin savait que l'adulation dont un Coronal recevrait les témoignages partout ailleurs sur Majipoor était ici peu vraisemblable. De la crainte, oui. Du respect, certes. De la curiosité, par-dessus tout. Mais certainement pas les acclamations ni les saluts que Valentin avait vus répandus sur le passage du faux lord Valentin lorsqu'il avait parcouru les rues de Pidruïd pendant le grand défilé.

C'était aussi bien ainsi, se dit Valentin. Il avait perdu l'habitude d'être un objet d'adoration et, de toute façon, il n'y avait jamais beaucoup tenu. Il était suffisant – largement suffisant – qu'ils l'acceptent maintenant comme le personnage qu'il prétendait être.

— Tout sera-t-il toujours aussi facile ? demanda-t-il à Deliamber. Me suffira-t-il de traverser Alhanroel en me proclamant le véritable lord Valentin pour que tout me tombe entre les mains ?

— J'en doute fort. Barjazid a encore le visage du Coronal. Il détient encore les sceaux du pouvoir. Ici, si les ministres du Pontife affirment que vous êtes le Coronal, les citoyens vous salueront comme Coronal. S'ils avaient déclaré que vous étiez la Dame de l'Ile, on vous aurait probablement salué comme la Dame de l'Ile. Je pense qu'il n'en sera pas de même à l'extérieur.

— Je ne veux pas d'effusion de sang, Deliamber.

— Personne ne le veut. Mais le sang coulera avant que vous repreniez possession du Trône de Confalume. Il n'y a pas moyen de l'éviter, Valentin.

— Je crois, dit Valentin, l'air sombre, que je préférerais presque

abandonner le trône au Barjazid plutôt que de plonger le pays dans un bain de sang. Je tiens par-dessus tout à la paix, Deliamber.

— Et la paix finira par régner, répondit le petit magicien.

Mais la route qui mène à la paix n'est pas toujours de tout repos.

Regardez, là-bas... votre armée se rassemble déjà, Valentin.

Et, pas très loin, Valentin vit tout un rassemblement de gens. Certains visages lui étaient familiers et d'autres inconnus.

Tous ceux qui l'avaient accompagné jusqu'au Labyrinthe étaient là, la troupe qui s'était formée autour de lui au cours de son voyage autour du monde, les Skandars, Lisamon Hultin, Vinorkis, Khun, Shanamir, Lorivade et les gardes du corps de la Dame et les autres. Mais il y en avait également plusieurs centaines portant les couleurs du Pontife, déjà rassemblés, le premier détachement de... de quoi ? Ce n'étaient pas des troupes ; le Pontife n'avait pas de troupes. Une milice civile, alors ? En tout cas, c'était l'armée de lord Valentin.

— Mon armée, dit Valentin. Le mot avait un goût amer.

— Les armées sont une survivance de l'époque de lord Stiamot, Deliamber. Depuis combien de milliers d'années n'y a-t-il pas eu de guerre sur Majipoor ?

— Il est vrai que la paix règne depuis longtemps, répondit le Vroon. Il existe cependant de petites armées. Les gardes du corps de la Dame, les serviteurs du Pontife... sans oublier les chevaliers du Coronal. Comment peut-on les qualifier autrement que d'armée ? Ils portent des armes, ils font des exercices sur les champs de manœuvre du Mont du Château...

De quoi s'agit-il, Valentin ? De dames et de seigneurs s'adonnant à des jeux ?

— C'était ce que je croyais, Deliamber, lorsque j'étais l'un d'eux.

— Il est temps de réviser votre jugement, monseigneur. Les chevaliers du Coronal forment le noyau d'une force militaire et il faudrait être innocent pour croire le contraire. Et vous vous en apercevrez inéluctablement quand vous vous rapprocherez du Mont du Château.

— Dominin Barjazid peut-il envoyer mes propres chevaliers livrer bataille contre moi ? demanda Valentin d'une voix horrifiée.

Le Vroon lui jeta un long regard froid.

— L'homme que vous appelez Dominin Barjazid est, pour l'instant, lord Valentin le Coronal, auquel les chevaliers du Mont du Château sont liés par serment. Auriez-vous oublié cela ? Avec de la chance et de l'habileté, vous pourriez réussir à les convaincre que leur serment les lie à l'âme et à l'esprit de lord Valentin et non à son visage et à sa barbe. Mais certains resteront fidèles à celui qu'ils croient être vous et ils tireront l'épée contre vous en son nom.

Cette pensée le révolta. Depuis qu'il avait retrouvé la mémoire, Valentin avait maintes fois pensé aux compagnons de sa vie antérieure, à ces nobles jeunes gens avec lesquels il avait grandi, en compagnie desquels il s'était initié aux arts princiers en des jours plus heureux, dont l'amour et l'amitié avaient occupé une place essentielle dans sa vie, jusqu'au jour où l'usurpateur avait brisé cette vie. Elidath de Morvole, le hardi chasseur, le blond et agile Stasilaine, et Tunigorn, si vif à manier l'arc, et tant d'autres qui n'étaient plus maintenant pour lui que des noms, des formes indistinctes dans un passé lointain, mais qui pouvaient pourtant en un instant retrouver vie, couleur et vigueur. Allaient-ils maintenant lui livrer bataille ? Ses amis, ses compagnons bien-aimés de naguère... s'il lui fallait se battre contre eux dans l'intérêt de Majipoor, il s'y résignerait, mais cette perspective était accablante.

— Peut-être pouvons-nous éviter cela, dit-il en secouant la tête. Il est temps de partir d'ici.

Près de la porte connue sous le nom d'Entrée des Eaux, Valentin réunit ses fidèles et fit connaissance avec les officiers que les ministres du Pontife avaient mis à sa disposition. Ils paraissaient former une équipe tout à fait capable, l'esprit visiblement stimulé par cette chance qui leur était offerte de sortir des sinistres profondeurs du Labyrinthe. Leur chef était un homme trapu et robuste, répondant au nom de Ermanar, aux cheveux roux coupés ras et à la barbe taillée en pointe, qui, par sa morphologie, ses gestes et sa franchise ressemblait à Sleet comme un frère. Il plut immédiatement à Valentin. Ermanar fit hâtivement et pour la forme le signe de la constellation, adressa à Valentin un sourire chaleureux et déclara :

— Je resterai à vos côtés, monseigneur, jusqu'à ce que le Château soit de nouveau à vous.

— Espérons que le voyage vers le nord sera facile, dit Valentin.

— Avez-vous choisi un itinéraire ?

— Le plus rapide serait de remonter le Glayge en bateau, n'est-ce pas ?

— A n'importe quelle autre époque de l'année, certainement, répondit Ermanar en hochant lentement la tête.

Mais les pluies d'automne sont déjà arrivées et elles ont été exceptionnellement abondantes.

Il sortit une petite carte du centre d'Alhanroel qui montrait en rouge brillant sur un fond sombre les régions séparant le Labyrinthe du Mont du Château.

— Voyez, monseigneur, le Glayge descend du Mont et se jette dans le lac Roghoiz, puis il ressort ici et continue jusqu'à l'Entrée des Eaux devant nous. En ce moment, le fleuve est en crue et dangereux de Pendiwane jusqu'au lac... c'est-à-dire sur plusieurs centaines de kilomètres. Je vous propose d'aller par la route au moins jusqu'à Pendiwane. De là, nous pourrions nous arranger pour nous embarquer presque jusqu'à la source du Glayge.

— Cela me paraît sage. Connaissez-vous les routes ?

— Fort bien, monseigneur. Il posa le doigt sur la carte.

— Tout dépend si les inondations de la plaine du Glayge sont aussi graves que les rapports le prétendent. Je préférerais traverser la vallée du Glayge de cette manière et simplement contourner la rive nord du lac Roghoiz sans jamais beaucoup m'éloigner du fleuve.

— Et si la vallée est inondée ?

— Alors, il existe plus au nord des routes que nous pouvons utiliser. Mais c'est une contrée sèche, inhospitalière, presque un désert. Nous risquons d'avoir de la peine à trouver des provisions. Et nous passerions beaucoup trop près de cet endroit à mon gré.

Il indiqua sur la carte un point situé juste au nord-est du lac Roghoiz.

— Velalisier ? demanda Valentin. Les ruines ? Pourquoi avez-vous l'air si troublé, Ermanar ?

— C'est un endroit malsain, monseigneur, un endroit qui porte malheur. Il y a des esprits qui y rôdent. L'air est souillé de crimes impunis. Je n'aime pas les histoires que l'on raconte sur Velalisier.

— Des inondations d'un côté, des ruines hantées de l'autre, c'est bien cela ? demanda Valentin en souriant. Pourquoi, dans ces conditions, ne pas passer franchement au sud du fleuve ?

— Au sud ? Non, monseigneur. Vous vous souvenez du désert que vous avez traversé lors de votre voyage depuis Treymone ? Eh bien, c'est encore pire là-bas, bien pire. Pas une goutte d'eau, rien d'autre à se mettre sous la dent que des pierres et du sable. Je préférerais traverser les ruines de Velalisier que d'essayer le désert du Sud.

— Alors, nous n'avons pas le choix ? Nous passerons donc par la vallée du Glayge, en espérant que l'inondation ne sera pas trop grave. Quand partons-nous ?

— Quand désirez-vous partir ? demanda Ermanar.

— Dans deux heures, répondit Valentin.

2

En début d'après-midi, les forces de lord Valentin quittèrent le Labyrinthe par l'Entrée des Eaux. C'était une porte monumentale, richement ornementée, comme il convenait à l'accès principal de la cité pontificale, celui qu'empruntaient traditionnellement les Puissances. Une foule d'habitants du Labyrinthe s'était assemblée pour assister au départ de Valentin et de ses compagnons.

Comme il était bon de revoir le soleil. Comme il était bon de respirer de nouveau l'air frais et pur... pas l'air sec et brûlant du désert, mais le bon air, doux et suave, de la basse vallée du Glayge. Valentin avait pris place dans le véhicule de tête d'un long convoi de flotteurs. Il ordonna d'ouvrir les fenêtres toutes grandes.

— Comme du vin nouveau ! s'écria-t-il en respirant à pleins poumons. Ermanar, comment pouvez-vous supporter de vivre dans le Labyrinthe en sachant qu'il y a cela juste dehors ?

— Je suis né dans le Labyrinthe, répondit paisiblement l'officier. Ma famille est au service du Pontife depuis cinquante générations. Nous sommes habitués à l'air ambiant.

— Ainsi, vous trouvez l'air frais offensant ?

— Offensant ? demanda Ermanar, l'air surpris. Non, non, certainement

pas offensant ! J'apprécie ses qualités, monseigneur. Il me paraît simplement – comment dire ? – il me paraît simplement *superflu*.

— Pas à moi, reprit Valentin en riant. Et regardez comme tout est vert, comme tout a l'air frais et neuf !

— Ce sont les pluies d'automne, dit Ermanar. Elles apportent la vie dans cette vallée.

— Un peu trop de vie cette année, si j'ai bien compris, dit Carabella. Savez-vous à quel point l'inondation est grave ?

— J'ai envoyé des éclaireurs, répondit Ermanar. Nous aurons bientôt des nouvelles.

Le convoi poursuivait sa route à travers une campagne paisible et riante, juste au nord du fleuve. Valentin se dit que le Glayge n'avait pas l'air particulièrement tumultueux à cet endroit, un cours d'eau placide, décrivant de nombreux méandres et argenté par le soleil vespéral. Mais, bien entendu, il ne s'agissait pas du véritable fleuve, seulement d'une sorte de canal, construit des milliers d'années auparavant pour relier le lac Roghoiz au Labyrinthe. Il se souvenait que le Glayge proprement dit était beaucoup plus impressionnant, un noble fleuve, large et rapide, bien qu'un vulgaire ruisseau en comparaison du titanique Zimr de l'autre continent. Lors de sa précédente visite au Labyrinthe, Valentin avait descendu le Glayge en été, un été très sec, et il lui avait paru assez calme.

Mais la saison n'était plus la même, et Valentin n'avait aucune envie de refaire l'épreuve d'un cours d'eau en crue, car ses souvenirs de la rugissante Steiche étaient encore vivaces. S'ils devaient remonter un peu au nord, ce serait très bien ; et même s'il leur fallait traverser les ruines de Velalisier, ce ne serait pas bien grave, il suffirait d'apporter un peu de réconfort au superstitieux Ermanar.

Cette nuit-là, Valentin sentit la première contre-offensive directe de l'usurpateur. Il reçut pendant son sommeil un message du Roi des Rêves, un message violent et maléfique.

Il eut d'abord une sensation de chaleur dans le cerveau, une chaleur de plus en plus ardente qui se transforma en une furieuse brûlure et se pressa avec une folle intensité contre les parois palpitantes de son crâne. Il sentit une aiguille de lumière brillante lui fouailler l'âme. Il perçut derrière son front le battement de lancinantes pulsations. Mais ses sensations furent accompagnées de quelque chose d'encore plus douloureux, un sentiment de culpabilité et de honte qui envahit

progressivement son esprit, la conscience d'un échec, d'une défaite, des accusations de tromperie et de trahison contre le peuple qu'il avait été choisi pour gouverner.

Valentin supporta le message jusqu'à ce qu'il ne puisse plus tenir. Finalement, il poussa un cri et s'éveilla, baigné de sueur, tremblant, secoué, meurtri par ce rêve comme il ne l'avait jamais été.

— Monseigneur ? chuchota Carabella.

Il se redressa et se couvrit le visage de ses mains. Pendant quelques instants, il fut incapable de parler. Carabella le berça contre elle en lui caressant doucement la tête.

— Un message, réussit-il finalement à articuler. Du Roi.

— C'est fini, amour, c'est fini maintenant.

Elle se balançait d'avant en arrière en l'étreignant, et petit à petit la terreur et la panique l'abandonnèrent. Il releva la tête.

— C'était le pire, fit-il. Pire que celui de Pidruïd, pendant notre première nuit.

— Puis-je faire quelque chose pour toi ?

— Non. Je ne pense pas, répondit Valentin en secouant la tête. Ils m'ont découvert, souffla-t-il. Le Roi a réussi à pénétrer en moi, et il ne me laissera plus en paix maintenant.

— Ce n'était qu'un cauchemar, Valentin...

— Non. Non. Un message du Roi. Le premier d'une longue série.

— Je vais aller chercher Deliamber, dit-elle. Il saura ce qu'il faut faire.

— Reste ici, Carabella. Ne me quitte pas.

— Tout ira bien, maintenant. Tu ne peux pas recevoir de message quand tu es éveillé.

— Ne me quitte pas, murmura-t-il.

Mais elle l'apaisa et, à force de douceur, le persuada de s'allonger. Puis elle alla chercher le magicien qui, l'air grave et troublé, imposa ses tentacules sur Valentin pour le plonger dans un sommeil sans rêves.

La nuit suivante, il eut peur de s'endormir. Mais le sommeil finit par le gagner et lui apporta un nouveau message, encore plus terrifiant que le dernier. Des images dansaient dans sa tête

– des bulles de lumière aux visages hideux et des taches de couleur qui ricanaien, se moquaient de lui et l'accusaient, et des fulgurances ardentes dont chaque impact était comme un coup de poignard. Et puis des Métamorphes, surnaturels, changeant sans cesse d'apparence, qui l'encerclaient en agitant devant lui de longs doigts effilés, en poussant de longs rires aigus, en le traitant de lâche, de femmelette, de simple d'esprit, d'enfant. Puis il y eut des voix grasses et insupportables chantant les paroles déformées par l'écho de la chanson des petits enfants :

Le vieux Roi des Rêves

Au cœur comme la pierre,

Jamais ne ferme l'œil.

Jamais ne reste seul.

Des rires, une musique discordante, des chuchotements atteignant à peine le seuil d'audibilité... de longues rangées de squelettes qui dansaient... les trois frères skandars morts, mutilés, effroyables, qui l'appelaient par son nom...

Valentin se força à s'éveiller et pendant des heures, hagard, vidé, il fit les cent pas dans le flotteur exigü.

La nuit suivante, il eut encore un message, encore plus terrifiant que les deux autres.

— Suis-je condamné à ne plus jamais dormir ? demanda-t-il.

Deliamber, accompagné de Lorivade, vint le voir alors qu'il était affalé sur un siège, livide, épuisé.

— J'ai entendu parler de vos ennuis, dit Lorivade. La Dame ne vous a-t-elle pas montré comment vous défendre avec votre bandeau ?

— Que voulez-vous dire ? demanda Valentin en la regardant avec des yeux atones.

— Une Puissance ne peut en agresser une autre, monseigneur.

Elle toucha le bandeau d'argent qui ceignait le front de Valentin.

— Si vous l'utilisez correctement, il vous permettra de parer les attaques.

— Et comment faire ?

— Au moment où vous vous disposez à dormir, répondit-elle, mettez en place un écran mental. Projetez votre identité, emplissez de votre esprit l'air qui vous entoure. Et alors vous n'aurez plus rien à craindre des messages.

— Voulez-vous m'y exercer ?

— J'essaierai, monseigneur.

Las et miné comme il l'était, tout ce qu'il réussit à faire fut de se projeter un semblant d'écran, qui n'avait qu'un lointain rapport avec le pouvoir dont disposait un Coronal. Et bien que Lorivade l'ait exercé pendant une heure au maniement du bandeau, il reçut cette nuit-là un quatrième message. Mais il était plus faible que les autres, et Valentin réussit à échapper à ses effets les plus néfastes et sombra finalement dans un sommeil réparateur. Le lendemain matin, il se sentait plus dispos et il s'entraîna avec le bandeau pendant plusieurs heures.

Les nuits suivantes, il y eut d'autres messages – des messages légers, qui le sondaient et cherchaient le défaut de sa cuirasse. Valentin paraît les attaques avec une assurance croissante. Mais la tension qu'exigeait cette vigilance constante l'affaiblissait, et rares étaient les nuits où il ne sentait pas les tentacules du Roi des Rêves tenter de s'insinuer dans son âme endormie. Mais il ne relâchait pas sa surveillance et restait indemne.

Pendant cinq autres jours, ils remontèrent vers le nord en suivant la basse vallée du Glaye, et le sixième, les éclaireurs d'Ermanar revinrent, porteurs de nouvelles.

— L'inondation n'est pas aussi grave qu'on l'avait dit, annonça Ermanar.

— Parfait, dit Valentin en hochant la tête. Alors, nous allons continuer jusqu'au lac et nous nous embarquerons de là-bas.

— Il y a des forces ennemies entre le lac et nous.

— Celles du Coronal ?

— On peut le supposer, monseigneur. Les éclaireurs m'ont seulement dit qu'ils étaient montés sur la crête de Lumanzar, d'où l'on a une excellente vue sur le lac et la plaine environnante, et qu'ils ont vu des troupes qui y cantonnaient, ainsi qu'une forte concentration de mollitors.

— Enfin la guerre ! s'écria Lisamon Hultin d'une voix qui n'exprimait aucun déplaisir.

— Non, dit Valentin, l'air morose. Il est encore trop tôt.

Nous sommes à des milliers de kilomètres du Mont du Château.

Nous ne pouvons engager le combat si loin au sud. De plus, j'espère encore éviter l'affrontement... ou tout au moins le retarder jusqu'au dernier moment.

— Qu'allez-vous faire, monseigneur ?

— Continuer à remonter la vallée du Glayge comme nous l'avons fait jusqu'à présent, mais commencer à obliquer vers le nord-ouest si cette armée fait mouvement vers nous. Mon intention, si c'est possible, est de contourner leurs positions et de remonter le fleuve dans leur dos en les laissant à Roghoiz attendre notre arrivée.

— Les *contourner* ? demanda Ermanar en ouvrant de grands yeux.

— A moins de me tromper du tout au tout, le Barjazid les a installés là pour défendre les abords du lac. Ils ne nous suivront pas très loin dans les terres.

— Mais dans les terres...

— Oui, je sais.

La main de Valentin se posa légèrement sur l'épaule d'Ermanar, et il poursuivit avec toute la chaleur et la sympathie dont il était capable :

— Pardonnez-moi, l'ami, mais je crains qu'il ne nous faille faire le détour jusqu'à Velalisier.

— Ces ruines me font peur, monseigneur, et je ne suis pas le seul dans ce cas.

— C'est possible. Mais nous avons en notre compagnie un puissant

magicien et nombre de vaillants amis. Que peuvent faire un ou deux fantômes contre des gens comme Lisamon Hultin ou Khun de Kianimot, ou Sleet, ou Carabella ? Sans parler de Zalzan Kavol ; il suffira de laisser le Skandar pousser quelques rugissements devant eux et ils partiront ventre à terre jusqu'à Stoien !

— Monseigneur, votre parole fait loi. Mais depuis mon enfance, j'ai entendu d'inquiétantes légendes sur Velalisier.

— Y êtes-vous déjà allé ?

— Bien sûr que non.

— Connaissez-vous quelqu'un qui y soit allé ?

— Non, monseigneur.

— Alors, pouvez-vous prétendre connaître, connaître de manière certaine, les périls qui nous y guettent ?

— Non, monseigneur, répondit Ermanar en tortillant sa barbe.

— Alors que devant nous se trouve une armée ennemie et une horde d'affreux mollitors de guerre, n'est-ce pas ? Nous n'avons pas la moindre idée de ce que des fantômes peuvent nous faire ; en revanche, nous connaissons parfaitement les ennuis que peut apporter la guerre. Je propose donc d'éviter l'affrontement et de courir notre chance avec les fantômes.

— J'aurais préféré l'inverse, dit Ermanar avec un sourire forcé. Mais je resterai à vos côtés, monseigneur, même s'il me fallait traverser Velalisier à pied par une nuit sans lune. Vous pouvez compter là-dessus.

— Très bien, dit Valentin. Et les fantômes de Velalisier nous laisseront repartir sains et saufs, Ermanar. Vous pouvez compter là-dessus.

Ils continuèrent la route qu'ils avaient suivie, gardant le Glayge à leur droite. A mesure qu'ils avançaient vers le nord, le sol s'élevait lentement

— Valentin savait qu'il ne s'agissait pas encore de la gigantesque élévation de terrain qui marquait les premiers contreforts du Mont du Château, mais d'une infime ondulation annonçant l'énorme protubérance à la surface de la planète. Le fleuve se trouva bientôt à une trentaine de mètres en contrebas dans la vallée, un étroit ruban

brillant bordé de fourrés de broussailles. La route commença à monter en lacet, suivant une longue couche inclinée de terrain. Ermanar leur dit qu'il s'agissait de la crête de Lumanzar, du sommet de laquelle la vue s'étendait sur une distance extraordinaire.

Accompagné de Deliamber, Sleet et Ermanar, Valentin alla jusqu'au bord de la crête pour examiner la situation. En contrebas, le terrain s'étagait en terrasses naturelles, descendant en gradins depuis la crête jusqu'à la vaste plaine dont le lac Roghoiz occupait le centre.

Le lac paraissait énorme, presque un océan. Valentin se souvenait qu'il était grand, ce qui n'avait rien d'étonnant, puisque le Glayge arrosait toute la face sud-ouest du Mont du Château et qu'il déversait pratiquement toutes ses eaux dans ce lac ; mais la taille qu'il avait gardée en *mémoire* n'avait rien de commun avec ce qu'il avait sous les yeux. Il comprenait maintenant *pourquoi* les villes construites sur les rives du lac étaient toutes bâties sur de hauts pilotis : ces cités lacustres n'étaient plus à la périphérie du lac, mais bien à l'intérieur de ses limites et l'eau devait venir lécher les étages inférieurs des bâtiments sur pilotis.

— Il est énormément gonflé, dit-il à Ermanar.

— Oui, il a presque doublé de volume. Mais ce que l'on racontait nous faisait craindre encore pire.

— Comme c'est souvent le cas, dit Valentin. Et où se trouve l'armée que vos éclaireurs ont repérée ?

Ermanar scruta longuement l'horizon avec sa lunette d'approche. Valentin se prit à espérer avec ferveur qu'ils avaient levé le camp et étaient repartis vers le Mont, ou bien que c'était une erreur des éclaireurs, qu'il n'y avait jamais eu d'armée ici, ou bien peut-être...

— La-bas, monseigneur, dit finalement Ermanar. Valentin saisit la lunette et regarda en bas de la crête. Il ne vit au début que des arbres, des prairies et des nappes d'eau à l'endroit où le lac avait débordé, mais Ermanar orienta la lunette dans la bonne direction, et soudain Valentin les vit. A l'œil nu, les soldats ressemblaient à une colonie de fourmis près du bord du lac.

Mais il ne s'agissait pas de fourmis.

Cantonnée à proximité du lac, se trouvait une troupe de mille à quinze cents hommes – ce n'était pas une armée gigantesque, mais déjà assez importante sur un monde où la notion même de guerre était tombée

dans l'oubli. L'ennemi était très nettement supérieur en nombre aux troupes de Valentin. A côté, pâturaient près d'une centaine de mollitors – ces créatures massives et cuirassées dont l'origine synthétique remontait à un lointain passé. Dans les jeux auxquels s'adonnait la chevalerie sur les pentes du Mont du Château, les mollitors étaient fréquemment utilisés comme instruments de combat. Ils se déplaçaient avec une vélocité surprenante sur leurs pattes courtes et épaisses et étaient capables de faire de grands dégâts lorsqu'ils sortaient leur lourde tête hors de leur impénétrable carapace pour happer, arracher et broyer. Valentin les avait vus défoncer complètement un champ avec leurs sabots recourbés, en allant et venant d'un pas pesant, se bousculant et se poussant de la tête dans des accès de rage aveugle. Une douzaine d'entre eux, bloquant une route, formeraient une barrière aussi efficace qu'un mur.

— Nous pourrions les prendre par surprise, dit Sleet, envoyer une escouade créer la confusion au milieu des mollitors et prendre l'ennemi à revers quand...

— Non, dit Valentin. Ce serait une erreur de combattre.

— Si vous vous imaginez, insista Sleet, que vous allez reconquérir le Mont du Château sans verser une seule goutte de sang, monseigneur, vous...

— Je sais que je ne pourrai éviter l'effusion de sang, répliqua sèchement Valentin, mais j'ai l'intention de la réduire au minimum. Souviens-toi que les troupes qui sont en bas sont les troupes du Coronal, et souviens-toi qui est le véritable Coronal.

Ce ne sont pas des ennemis. Dominin Barjazid est le seul ennemi. Nous ne combattons que lorsque nous ne pourrions faire autrement, Sleet.

— Alors, nous changeons d'itinéraire comme prévu ?

demanda Ermanar d'un air maussade.

— Oui. Nous obliquons vers le nord-ouest, en direction de Velalisier. Puis nous contournons l'autre extrémité du lac et remontons la vallée jusqu'à Pendiwane, s'il n'y a pas d'autre armée sur notre route entre ici et là-bas. Avez-vous des cartes ?

— Je n'ai qu'une carte de la vallée et de la route de Velalisier, à peu près jusqu'à mi-chemin. Le reste n'est que terres incultes, monseigneur, et des cartes ne nous montreraient

pas grand-chose.

— Eh bien, nous nous débrouillerons sans cartes, conclut Valentin.

Pendant que le convoi redescendait la crête de Lumanzar jusqu'à l'embranchement qui lui permettrait de s'éloigner du lac, Valentin convoqua Nascimonte, le duc des brigands, dans son flotteur.

— Nous faisons route vers Velalisier, lui dit-il, et il nous faudra peut-être traverser les ruines. Connaissez-vous cette région ?

— J'y suis allé une fois, monseigneur, quand j'étais beaucoup plus jeune.

— Pour chercher des fantômes ?

— Pour chercher les trésors des anciens, pour la décoration de mon manoir. Je n'ai pas trouvé grand-chose. La ville a dû être bien dévastée après sa chute.

— Et vous n'avez pas eu peur de piller une cité hantée ?

— Je connaissais les légendes, répondit Nascimonte avec un haussement d'épaules. Et j'étais plus jeune et ne prenais pas facilement peur.

— Parlez-en avec Ermanar, dit Valentin, et présentez-vous comme quelqu'un qui est allé à Velalisier et en est revenu vivant. Vous sentez-vous capable de nous guider dans les ruines ?

— Mes souvenirs remontent à une quarantaine d'années, monseigneur, mais je ferai de mon mieux.

Après avoir compulsé les cartes fragmentaires et incomplètes fournies par Ermanar, Valentin en conclut que la seule route qui ne les menait pas dangereusement près de l'armée attendant au bord du lac allait effectivement les mener aux abords de la cité en ruine, voire dans la ville même. Il n'y avait pas lieu de le déplorer. Tout le monde s'accordait pour reconnaître que les ruines de Velalisier, malgré la terreur qu'elles inspiraient aux naïfs, offraient un spectacle imposant.

De plus, il n'y avait guère de risques que Dominin Barjazid ait disposé là-bas des troupes pour l'attendre. Ce détour, si le faux Coronal escomptait que Valentin suive la route de la vallée du Glayge, pouvait tourner à leur avantage. Et si le voyage à travers le désert ne se révélait pas trop éprouvant, peut-être même pourraient-ils rester à

l'écart du fleuve pendant la majeure partie du trajet vers le nord et bénéficier d'un certain effet de surprise lorsqu'ils obliqueraient enfin vers le Mont du Château.

Que Velalisier nous montre ses fantômes, se dit Valentin. Il était préférable de dîner avec des esprits que de descendre la crête de Lumanzar pour tomber dans les griffes des mollitors de Barjazid.

3

La route qui s'écartait du lac traversait des terres de plus en plus arides. Les terrains alluviaux épais et sombres de la plaine firent place à un sol sablonneux, meuble, rouge brique, sur lequel s'accrochait une végétation d'arbustes épineux et rabougris. La route devenait plus raboteuse, elle n'était plus pavée et se réduisait à une piste caillouteuse et inégale qui s'enfonçait en serpentant entre les collines basses séparant le district de Roghoiz du désert de la plaine de Velalisier.

Ermanar envoya des éclaireurs en reconnaissance pour essayer de trouver une route praticable du côté des collines donnant sur le lac et éviter ainsi de s'approcher de la cité en ruine. Mais il n'y en avait pas, rien que quelques rares pistes de chasseurs courant à travers un terrain trop inégal pour leurs véhicules. Il leur fallait donc franchir les collines et s'enfoncer dans les régions hantées qui se trouvaient au-delà.

En fin d'après-midi, ils commencèrent à redescendre de l'autre côté. Des nuages menaçants s'amoncelaient – peut-être la queue de quelque orage éclatant au même moment sur la haute vallée du Glayge – et le soleil, lorsqu'il disparut, ensanglanta le couchant. Juste avant l'arrivée de l'obscurité, une déchirure se fit dans la couche de nuages, laissant le passage à un triple rayon de lumière rouge sombre qui illumina la plaine, baignant d'un éclairage irréel l'immense étendue des ruines de Velalisier.

De gros blocs de pierre bleue jonchaient tout le paysage.

Une imposante muraille de monolithes taillés, à deux et en certains endroits trois rangées superposées, s'étendait sur plus d'un kilomètre et demi à la lisière occidentale de la cité et s'achevait brusquement en un amoncellement de cubes de pierre écroulés. Plus près, on distinguait encore les contours de vastes bâtiments effondrés, tout un

ensemble de palais, de cours, de basiliques et de temples, à demi ensevelis dans les sables mouvants de la plaine. A l'est s'élevaient une rangée de six colossales pyramides à base étroite et au sommet pointu, disposées tout près l'une de l'autre en ligne droite, et le tronc d'une septième, apparemment démantelée avec une furieuse énergie, car des fragments étaient dispersés tout autour en un large arc de cercle. Juste devant eux, à l'endroit où la route des collines pénétrait dans la ville, se trouvaient deux larges plates-formes de pierre, à environ trois mètres au-dessus de la surface de la plaine et suffisamment larges pour y faire manœuvrer des troupes considérables. Au loin, Valentin distingua l'énorme forme ovale de ce qui avait pu être une arène, une construction aux murs élevés et percés de nombreuses fenêtres, où s'ouvrait à un bout une énorme brèche déchiquetée. Tout était à une échelle stupéfiante et cet endroit faisait paraître tout à fait banales les ruines anonymes de l'autre côté du Labyrinthe, celles où le duc Nascimonte les avait trouvés.

La trouée dans les nuages se referma brusquement. Les dernières lueurs du jour s'évanouirent ; et alors que la nuit tombait, la cité détruite ne fut plus qu'une confusion d'ombres informes, de masses chaotiques se détachant sur le fond du désert.

— La route, monseigneur, dit Nascimonte, passe entre ces deux plates-formes, traverse le groupe de bâtiments juste derrière elles, contourne les six pyramides et ressort au nord-est de la ville. Il sera difficile de la suivre dans l'obscurité, même avec le clair de lune.

— Nous n'allons pas essayer de la suivre dans l'obscurité.

Nous installons notre campement ici, et nous traverserons la ville demain matin. J'ai l'intention d'explorer les ruines cette nuit, en profitant de notre présence ici.

Cette déclaration provoqua chez Ermanar un grognement suivi d'un toussotement. Valentin se tourna vers le petit officier dont le visage était maussade et tiré.

— Courage, murmura-t-il, je pense que les fantômes nous laisseront tranquilles ce soir.

— Monseigneur, pour moi ce n'est pas un sujet de plaisanteries.

— Mais je ne me moque pas de vous, Ermanar.

— Vous voulez vraiment aller seul dans les ruines ?

— Seul ? Non, je ne pense pas. Deliamber, voulez-vous m'accompagner ? Sleet ? Carabella ? Zalzan Kavol ? Et vous Nascimonte... vous y avez déjà survécu une fois ; vous avez moins à craindre que n'importe lequel d'entre nous. Qu'en dites-vous ?

— Je suis à vos ordres, lord Valentin, répondit en souriant le chef des bandits.

— Très bien. Et vous, Lisamon ?

— Naturellement, monseigneur.

— Eh bien, nous avons un groupe de sept explorateurs.

Nous nous mettrons en route après dîner.

— Huit explorateurs, monseigneur, dit Ermanar d'un ton paisible.

Valentin fronça les sourcils.

— Il n'est pas vraiment nécessaire de...

— Monseigneur, j'ai fait le serment de rester à vos côtés jusqu'à ce que vous ayez reconquis le Château. Puisque vous décidez d'aller dans la ville morte, je vous accompagne dans la ville morte. Si les dangers sont imaginaires, il n'y a rien à craindre, et s'ils sont réels, ma place est à vos côtés. Je vous en prie, monseigneur.

Ermanar avait l'air totalement sincère. L'expression de son visage manifestait une grande tension, mais il s'agissait plus, estima Valentin, de l'inquiétude d'être exclu de l'expédition que d'une quelconque crainte de ce qui pouvait être tapi dans les ruines.

— Parfait, dit Valentin. Nous serons huit. La lune était presque pleine ce soir-là, et sa lumière froide et crue illuminait la cité morte dans les moindres détails, montrant sans pitié les atteintes de plusieurs milliers d'années d'abandon, ce que n'avait pas fait la lumière plus douce des rougeoiements crépusculaires. A l'entrée, une plaque endommagée et presque illisible annonçait que par ordre du Coronal lord Siminave et du Pontife Calintane, Velalisier était une réserve historique royale.

Mais ils avaient exercé le pouvoir quelque cinq mille ans auparavant et il ne semblait guère y avoir eu d'entretien depuis cette époque. Les pierres des deux grandes plates-formes qui flanquaient la route étaient fendillées et pleines d'aspérités.

Dans les interstices entre les pierres poussaient de petites herbes aux racines puissantes qui, avec une irrésistible patience, séparaient les énormes blocs ; déjà, en plusieurs endroits, s'ouvraient entre les blocs des crevasses assez larges pour que des arbustes de belle taille aient pu y prendre racine. Il était concevable que dans un siècle ou deux toute une forêt de ces plantes ligneuses et noueuses aurait pris possession des plates-formes et que les énormes blocs carrés seraient entièrement recouverts.

— Il faut dégager tout cela, dit Valentin. Je ferai restaurer ces ruines dans l'état où elles étaient avant que toute cette végétation ne commence à pousser. Comment une telle négligence a-t-elle pu être possible ?

— Personne n'est attiré par ce lieu, répondit Ermanar. Et nul n'est prêt à remuer le petit doigt pour le protéger.

— A cause des esprits ? demanda Valentin.

— Parce que c'est un lieu métamorphe, répondit Nascimonte. Cela le rend doublement maudit.

— Doublement ?

— Vous ne connaissez pas l'histoire, monseigneur ?

— Racontez-moi.

— Voici la légende, commença Nascimonte, telle qu'on la racontait pendant mon enfance, en tout cas. A l'époque où les Métamorphes gouvernaient Majipoor, Velalisier était leur capitale – oh ! il y a vingt ou vingt-cinq mille ans de cela. C'était la plus grande ville de la planète. Deux ou trois millions d'entre eux y vivaient et, de toute Alhanroel, des membres des tribus les plus éloignées venaient leur rendre hommage. Des festivals de Changeformes étaient organisés sur ces plates-formes, et tous les mille ans, ils célébraient un festival exceptionnel, un super festival, et pour commémorer l'événement, ils construisaient une pyramide, si bien que la ville avait au moins sept mille ans.

Mais le mal s'installa ici. Je ne sais pas quel genre de pratiques un Métamorphe pouvait considérer comme le mal, mais quoi qu'il en soit, elles avaient cours ici. Velalisier était devenue la capitale de toutes les abominations. Et les Métamorphes des provinces commencèrent à en être dégoûtés, puis outragés, et un beau jour ils marchèrent sur la ville, démolirent les temples, abattirent la majeure partie des murailles

de la cité, détruisirent les lieux où le mal était pratiqué et emmenèrent les citadins en exil et en esclavage. On sait qu'ils ne furent pas massacrés, car on n'a pas mal creusé pour chercher les trésors par ici – vous savez déjà que moi-même je l'ai fait –, et s'il y avait eu quelques millions de squelettes ensevelis, on les aurait découverts. Ainsi la ville a été dévastée puis abandonnée, longtemps avant l'arrivée des premiers humains, et une malédiction pèse sur elle.

On a construit des barrages sur les rivières qui arrosaient la ville

et leur cours a été détourné. La plaine tout entière a été transformée en désert. Et pendant quinze mille ans, nul n'a vécu ici, hormis les esprits de ceux qui sont morts quand la ville fut détruite.

— Racontez le reste, dit Ermanar.

— Je n'en sais pas plus, fit Nascimonte en haussant les épaules.

— Ces esprits, reprit Ermanar. Ceux qui hantent ce lieu.

Savez-vous combien de temps ils sont condamnés à errer dans les ruines ? Jusqu'à ce que les Métamorphes aient repris le pouvoir sur Majipoor. Jusqu'à ce que la planète leur appartienne de nouveau et que le dernier d'entre nous soit réduit en esclavage. Et à ce moment-là, Velalisier sera reconstruite sur l'ancien site, encore plus majestueuse qu'elle ne l'était auparavant, sera de nouveau choisie comme capitale des Métamorphes et les esprits des morts seront enfin libérés des pierres qui les retiennent prisonniers.

— Ils en ont pour un bon moment à rester dans leurs pierres, dit Sleet. Nous sommes vingt milliards et ils ne sont qu'une poignée, vivant dans la jungle... Que signifie cette menace ?

— Cela fait déjà huit mille ans qu'ils attendent, dit Ermanar, depuis que lord Stiamot leur a arraché le pouvoir. Ils attendront encore huit mille ans s'il le faut. Mais ils rêvent de voir Velalisier renaître de ses cendres, et ils ne renonceront pas à leur rêve. Je les ai parfois entendus dans mon sommeil se préparer pour le jour où les tours de Velalisier se relèveront, et cela me fait peur.

C'est pour cela que je n'aime pas être ici. Je les sens qui surveillent cet endroit, je sens leur haine tout autour de nous, comme quelque chose qui flotte dans l'air, quelque chose d'invisible mais de réel...

— Cette ville est donc à la fois maudite et sacrée pour eux, dit Carabella. Il n'est pas étonnant que nous ayons des difficultés à

comprendre la manière dont leurs cerveaux fonctionnent !

Valentin s'éloigna sur le chemin. La cité l'impressionnait. Il essaya de l'imaginer telle qu'elle avait été, une sorte de Ni-moya préhistorique, une ville opulente et majestueuse. Et maintenant, qu'en restait-il ? Des lézards aux yeux protubérants s'enfuyaient de pierre en pierre. Des herbes folles envahissaient les boulevards de cérémonies. Vingt mille ans ! A quoi ressemblerait Ni-moya dans vingt mille ans ? Ou bien Pidruïd, ou Piliplok, ou les cinquante grandes cités des pentes du Mont du Château ? Etaient-ils en train d'établir sur Majipoor une civilisation qui durerait éternellement, comme l'on disait que durait toujours la civilisation de la vieille Terre ? Ou bien des touristes ébaubis parcourraient-ils un jour les ruines du Château, du Labyrinthe et de l'Île en se demandant quelle signification les anciens leur attachaient ? Nous ne nous sommes pas mai débrouillés jusqu'à présent, se dit Valentin en évoquant les milliers d'années de paix et de stabilité. Mais maintenant des discordances commençaient à se faire jour ; l'ordre établi avait été ébranlé ; nul ne pouvait savoir ce qui allait advenir. Les Métamorphes, ces Métamorphes vaincus et proscrits qui avaient eu le malheur de posséder un monde convoité par une autre race, plus puissante que la leur, n'avaient peut-être pas encore dit leur dernier mot.

Il s'arrêta brusquement. Etais-ce un bruit devant lui ? Un bruit de pas ? Une ombre qu'il avait vue passer sur les pierres ?

Valentin fouilla l'obscurité du regard. Ce doit être un animal, se dit-il. Un animal nocturne errant en quête d'une proie. Les esprits ne projettent pas d'ombres, n'est-ce pas ? Allons, il n'y a pas de fantômes ici, se dit Valentin. Il n'y a de fantômes nulle part.

Tout de même...

Il fit précautionneusement quelques pas en avant. Il faisait trop sombre, il y avait trop d'avenues aux édifices délabrés qui partaient dans toutes les directions. Il s'était moqué d'Ermanar, mais les craintes d'Ermanar avaient réussi à s'insinuer dans son imagination. Il se représentait de graves et mystérieux Métamorphes se coulant entre les bâtiments écroulés, juste au-delà de son champ de vision, des fantômes d'une incommensurable vieillesse, des silhouettes sans corps, des formes sans substance. Derrière lui, il y eut un bruit de pas, indiscutable cette fois...

Valentin pivota sur ses talons. Ce n'était qu'Ermanar qui courait pour le rattraper.

— Attendez-moi, monseigneur !

Valentin le laissa arriver à sa hauteur. Il se força à se decontracter, mais ses doigts continuaient curieusement à trembler. Il croisa les mains derrière son dos.

— Vous ne devriez pas vous promener tout seul, dit Ermanar. Je sais que vous faites peu de cas des dangers que je redoute ici, mais ces dangers peuvent quand même exister.

Vous nous devez à tous de prendre plus grand soin de votre sécurité, monseigneur.

Les autres le rejoignirent et ils reprirent leur marche, lentement et en silence, à travers les ruines baignées par le clair de lune. Valentin ne parla pas de ce qu'il avait cru voir et entendre. Cela avait certainement été un animal. Et bientôt, des animaux apparurent : des genres de petits singes, peut-être proches des frères de la forêt, qui se nichaient dans les bâtiments écroulés et qui, à plusieurs reprises, causèrent l'émoi dans la petite troupe en courant sur les pierres. Et des mammifères nocturnes d'une espèce inférieure, des mintuns ou des drôles, filaient comme des flèches entre les ombres. Mais Valentin se demanda si des singes ou des drôles pouvaient faire des bruits semblables à des bruits de pas.

Pendant plus d'une heure, les huit explorateurs s'enfoncèrent dans les ruines. Valentin regardait avec circonspection dans toutes les embrasures et les cavernes, scrutant l'ombre qui y régnait.

Alors qu'ils passaient au milieu des débris d'une basilique effondrée, Sleet, qui s'était légèrement écarté du groupe, revint en courant pour annoncer Valentin d'une voix où perçait l'inquiétude :

— J'ai entendu quelque chose de bizarre là-bas, sur le côté.

— Un fantôme, Sleet ?

— C'est possible, je n'en sais rien. Ou simplement un brigand.

— Ou bien un singe des rochers, dit Valentin d'un ton détaché. J'ai entendu toutes sortes de bruits.

— Monseigneur...

— Es-tu en train de te laisser gagner par les craintes d'Ermanar ?

— Je pense que nous nous sommes promenés assez longtemps ici, monseigneur, dit Sleet d'une voix basse et vibrante.

— Nous allons surveiller de près tous les recoins obscurs, dit Valentin en secouant la tête. Mais il y a encore beaucoup à voir ici.

— Je préférerais que nous repartions maintenant, monseigneur.

— Courage, Sleet.

Le jongleur haussa les épaules et s'éloigna. Valentin fouilla l'obscurité du regard. Il ne sous-estimait pas la finesse de l'ouïe de Sleet, qui était capable de jongler les yeux bandés en se fiant uniquement à elle. Mais fuir toutes les merveilles que recelait cet endroit parce qu'ils avaient perçu d'étranges bruissements et des pas dans le lointain... non, pas déjà, pas si vite.

Tout en évitant de communiquer son malaise aux autres, il se déplaça pourtant encore plus précautionneusement. Les esprits d'Ermanar n'existaient peut-être pas, mais c'était de la folie de se déplacer avec trop de précipitation dans cette ville inconnue.

Pendant qu'ils exploraient l'un des édifices les plus ornementés de la zone centrale des palais et des temples, Zalzan Kavol, qui ouvrait la marche, s'immobilisa brusquement quand une plaque de pierre qui s'était détachée tomba avec fracas pratiquement à ses pieds. Il jura et gronda :

— Saletés de singes...

— Non, dit Deliamber, je ne pense pas qu'il s'agisse des singes, cette fois. Il y a quelque chose de plus gros là-haut.

Ermanar dirigea une lumière sur la corniche d'un édifice contigu. Pendant un instant, une silhouette qui pouvait être humaine fut visible ; puis elle s'évanouit. Sans une hésitation, Lisamon Hultin commença à courir vers le côté opposé du bâtiment, suivie par Zalzan Kavol qui brandissait son lanceur d'énergie. Sleet et Carabella partirent de l'autre côté. Valentin était prêt à les suivre, mais Ermanar le prit par le bras et le retint avec une force surprenante en déclarant en manière d'excuse :

— Je n'ai pas le droit, monseigneur, de vous laisser courir des risques quand nous ignorons tout...

— Halte-là ! fit la voix tonitruante de Lisamon Hultin.

Ils entendirent au loin le bruit d'une bagarre, puis celui de quelqu'un grim pant sur un amas de pierres écroulées d'une manière qui n'avait rien de fantomatique. Valentin brûlait de savoir ce qui se passait, mais Ermanar avait raison : se lancer dans l'obscurité à la poursuite d'un ennemi invisible dans une ville inconnue était un privilège refusé au Coronal de Majipoor.

Il entendit un cri, des grognements et un gémissement aigu de douleur. Quelques instants plus tard, Lisamon Hultin réapparut, tirant un individu qui portait sur l'épaule l'emblème de la constellation. Elle avait passé le bras autour de sa poitrine, et ses pieds se balanç aient à vingt centimètres du sol.

— Des espions, dit-elle. Ils étaient tapis là-haut et ils nous surveillaient. Je pense qu'ils étaient deux.

— Où est l'autre ? demanda Valentin.

— Il s'est peut-être échappé, répondit la géante. Zalzan Kavol est parti à sa poursuite.

Elle laissa tomber son prisonnier devant Valentin et le maintint au sol en posant le pied sur sa poitrine.

— Laissez-le se relever, dit Valentin.

L'homme se mit debout. Il avait l'air terrifié. Ermanar et Nascimonte le fouillèrent sans ménagement pour voir s'il avait des armes, mais ils n'en trouvèrent pas.

— Qui êtes-vous ? demanda Valentin. Et que faites-vous ici ?

Pas de réponse.

— Vous pouvez parler. Nous ne vous ferons pas de mal.

Vous avez la constellation sur le bras. Faites-vous partie des forces du Coronal ?

L'homme fit un hochement de tête.

— On vous a envoyé ici pour nous suivre ?

Un second hochement de tête pour toute réponse.

— Savez-vous qui je suis ?

L'homme dévisagea silencieusement Valentin.

— Savez-vous parler ? demanda Valentin. Avez-vous une voix ? Dites quelque chose. N'importe quoi.

— Je... si je...

— Bien. Vous savez parler. Je répète : savez-vous qui je suis ?

— On m'a dit, répondit le captif dans un souffle, que vous vouliez déposséder le Coronal de son trône.

— Non, rétorqua Valentin, on vous a menti, mon vieux. Le voleur est celui qui trône actuellement sur le Mont du Château.

Je suis lord Valentin et je vous demande de me faire serment d'allégeance.

L'homme le regardait avec des yeux écarquillés exprimant la stupéfaction et l'incompréhension.

— Combien étiez-vous là-haut ? demanda Valentin.

— S'il vous plaît, monsieur...

— Combien ?

L'homme gardait un silence obstiné.

— Laissez-moi lui tordre un peu le bras, supplia Lisamon Hultin.

— Ce ne sera pas nécessaire.

Valentin s'approcha de l'homme tremblant et lui dit d'une voix douce :

— Vous ne comprenez rien à tout cela, mais tout deviendra clair en temps voulu. Je suis le véritable Coronal, et par le serment que vous avez fait de me servir, je vous demande maintenant de répondre. Combien étiez-vous là-haut ?

Un conflit intérieur se peignait sur le visage de l'homme.

D'une voix hésitante, à contrecœur, il répondit :

— Nous n'étions que deux, monsieur.

— Puis-je vous croire ?

— Par la Dame, monsieur !

— Vous n'étiez que deux. Très bien. Depuis combien de temps nous suiviez-vous ?

— Depuis... depuis Lumanzar.

— Quels étaient vos ordres ? Une nouvelle hésitation.

— De... d'observer tous vos mouvements et de faire notre rapport au campement demain matin.

A ces mots, Ermanar se renfroga.

— Ce qui signifie que l'autre est probablement déjà en ce moment même à mi-chemin du lac.

— Vous croyez cela ?

C'était la voix rauque et bourrue de Zalzan Kavol. Le Skandar arriva au milieu d'eux et laissa tomber aux pieds de Valentin, comme s'il s'agissait d'un vulgaire sac de sable, le corps d'un second soldat portant l'emblème de la constellation.

Le lanceur d'énergie de Zalzan Kavol avait transpercé la chair.

— Je l'ai poursuivi pendant près d'un kilomètre, monseigneur. Et l'animal était rapide ! Il se déplaçait plus facilement que moi dans les décombres, et il commençait à gagner du terrain sur moi. Je l'ai sommé de s'arrêter, mais il a continué, alors...

— Enterrez-le quelque part à l'écart du chemin, ordonna sèchement Valentin.

— Monseigneur ? Ai-je mal fait de le tuer ?

— Vous n'aviez pas le choix, répondit Valentin d'une voix radoucie. J'aurais préféré que vous ayez réussi à le rattraper.

Mais puisque c'était impossible, vous n'aviez pas le choix. C'est très bien, Zalzan Kavol.

Valentin se détourna. Ce meurtre l'avait bouleversé et il pouvait difficilement prétendre le contraire. Cet homme n'était mort que parce qu'il avait été fidèle au Coronal, ou à celui qu'il croyait être le Coronal.

La guerre civile avait fait sa première victime. L'effusion de sang avait commencé, ici, dans la cité des morts.

4

Il n'était plus question maintenant de poursuivre l'expédition. Ils regagnèrent leur camp avec le prisonnier. Et le lendemain matin, Valentin donna l'ordre de traverser Velalisier et de commencer à bifurquer vers le nord-est.

A la lumière du jour la cité en ruine, bien que tout aussi impressionnante, avait perdu un peu de sa magie. Il était difficile de comprendre comment un peuple aussi chétif que les Métamorphes, chez qui le machinisme était aussi peu développé, était parvenu à déplacer ces énormes blocs de pierre ; mais peut-être le machinisme avait-il été plus développé vingt mille ans auparavant. Les farouches Métamorphes des forêts de Piurifayne, ce peuple vivant dans des huttes d'osier et dans des ruelles boueuses, n'étaient plus que les survivants déchus de la race qui régnait jadis sur Majipoor. Valentin se promit de revenir à Velalisier, une fois réglées ses affaires avec Dominin Barjazid, d'explorer plus en détail l'antique capitale, d'arracher toutes les broussailles, d'entreprendre des fouilles et de reconstruire. Et si possible, se dit-il, j'inviterai des dirigeants métamorphes pour participer à ces travaux..., bien qu'il soit peu probable qu'ils acceptent de coopérer. Il fallait faire quelque chose pour rétablir les relations entre les deux populations de la planète.

— Si je redeviens Coronal, dit-il à Carabella alors que le convoi passait devant les pyramides pour sortir de Velalisier, j'ai l'intention de...

— *Quand* tu seras redevenu Coronal, dit-elle.

— Oui, dit Valentin en souriant, quand je serai redevenu Coronal, j'ai l'intention de me pencher sur l'ensemble de la question Métamorphe. Et si c'est possible, de les réintégrer dans la vie de Majipoor. J'irai jusqu'à leur donner une place dans le gouvernement.

— S'ils acceptent de la prendre.

— Je veux qu'ils oublient leur ressentiment, dit Valentin. Je suis prêt à y consacrer mon règne. Toute notre société, notre merveilleux royaume de bonté et d'harmonie a pour origine un dépouillement et une injustice, Carabella, et nous avons réussi à nous habituer à fermer

les yeux là-dessus.

Sleet leva la tête.

— Les Métamorphes n'utilisaient pas la totalité de la planète. Ils étaient à peine vingt millions sur toute cette énorme surface quand nos ancêtres sont arrivés.

— Mais c'était *la leur* ! s'écria Carabella. De quel droit...

— Du calme, du calme, dit Valentin. Il ne sert à rien de se quereller sur les agissements des premiers colons. Ce qui est fait est fait, et nous devons vivre avec cela. Mais il est en notre pouvoir de changer notre manière de vivre avec cela, et si je redeviens Coronal, je...

— *Quand*, dit Carabella.

— Quand, répéta docilement Valentin.

Deliamber prit la parole, de cette voix douce et lointaine qui lui valait immédiatement l'attention de tout auditoire.

— Il se pourrait que les troubles actuels dans le royaume soient le début du châtement pour la destruction des Métamorphes.

— Que voulez-vous dire ? demanda Valentin en ouvrant de grands yeux.

— Seulement qu'il s'est écoulé énormément de temps sans que nous, sur Majipoor, ayons eu à payer d'une manière quelconque pour le péché originel des conquérants. Les intérêts s'ajoutent au capital, vous savez. Et maintenant, avec cette usurpation, les méfaits du nouveau Coronal, les perspectives de guerre, de mort et de destruction qui nous menacent, le chaos...

peut-être est-ce le passe qui commence à réclamer l'expiation de nos fautes.

— Mais Valentin n'est en rien responsable de l'oppression des Métamorphes, protesta Carabella. Pourquoi serait-ce lui qui en pâtirait ? Pourquoi a-t-il été choisi pour être déchu du trône plutôt que n'importe quel Coronal à poigne du passé ?

— Ces choses ne sont jamais équitablement réparties, répondit Deliamber en haussant les épaules. Qu'est-ce qui vous permet de penser que seuls les coupables sont punis ?

— Le Divin...

— Qu'est-ce qui vous fait croire que le Divin est juste ? A longue échéance, tous les torts sont redressés, les plus et les moins s'équilibrent, on fait le total de chaque colonne et les totaux tombent juste. Mais cela, c'est pour le long terme. Nous devons vivre à court terme et là, les choses sont souvent injustes. Les forces de compensation de l'univers font que tous les comptes s'équilibrent, mais pendant ce processus, elles broient aussi bien les bons que les méchants.

— J'irais plus loin que cela, dit soudain Valentin. Il est possible que j'aie été choisi pour être un instrument des forces de compensation de Deliamber et qu'il ait été nécessaire que je souffre pour pouvoir être efficace.

— Comment cela ?

— S'il ne m'était rien arrivé d'exceptionnel, j'aurais peut-

être régné comme tous les autres avant moi sur le Mont du Château, avec suffisance et bonhomie, acceptant les choses telles qu'elles étaient, car du haut de mon trône je n'y aurais rien vu de mal. Mais les aventures que j'ai vécues m'ont donné une vision du monde que je n'aurais sans doute jamais eue si j'étais resté douillettement dans le Château. Et peut-être suis-je maintenant prêt à jouer le rôle qu'il est nécessaire de jouer, alors que sinon...

Valentin laissa traîner sa voix. Après quelques instants, il reprit :

— Toute cette discussion est oiseuse. La première chose à faire est de reconquérir le Château. Ce n'est qu'ensuite que nous pourrons débattre la nature des forces de compensation de l'univers et les desseins du Divin.

Il jeta un dernier regard sur Velalisier, la ville maudite des anciens, chaotique mais encore imposante dans la plaine désolée et désertique. Puis il se retourna et, assis en silence, il contempla le paysage qui défilait sous ses yeux.

La route décrivait maintenant une brusque courbe vers le nord-est, franchissant la ligne de collines qu'ils avaient traversée au sud et redescendant dans la fertile plaine alluviale du Glayge près de la pointe la plus septentrionale du lac Roghoiz. Ils débouchaient à des centaines de kilomètres au nord de la prairie où l'armée du Coronal

avait pris ses cantonnements.

Ermanar, tracassé par la présence des deux espions à Velalisier, avait envoyé des éclaireurs pour s'assurer que l'armée n'avait pas fait marche vers le nord pour leur couper la route.

Valentin estima que cette mesure était sage, mais il se livra de son côté à une autre reconnaissance par le biais de Deliamber.

— Jetez un charme, ordonna-t-il au magicien, qui m'indique où sont stationnées les armées ennemies. Pouvez-vous faire cela ?

Une lueur malicieuse brilla dans les grands yeux dorés du Vroon.

— Si je peux faire cela ? Une monture peut-elle brouter de l'herbe ? Un dragon de mer sait-il nager ?

— Alors, allez-y, dit Valentin.

Deliamber se retira, marmonna des incantations et agita ses tentacules, les tortillant et les entrelaçant en des figures extrêmement complexes. Valentin soupçonnait qu'une bonne partie de la sorcellerie de Deliamber n'était qu'une mise en scène au bénéfice des spectateurs et que les véritables opérations ne consistaient pas à agiter des tentacules ou à marmonner des formules magiques, mais seulement à projeter l'esprit pénétrant et sensible de Deliamber pour percevoir les vibrations de réalités éloignées. Mais c'était fort bien ainsi. Que le Vroon fasse sa petite mise en scène. Valentin reconnaissait qu'un minimum d'esbroufe était un élément essentiel de bien des activités civilisées, non seulement celles des jongleurs et des magiciens, mais également celles du Coronal, du Pontife, de la Dame, du Roi des Rêves, des interprètes des songes, des initiés aux mystères de la religion, peut-être même des douaniers aux frontières provinciales et des vendeurs de saucisses derrière leurs étals en plein vent. On ne pouvait dans l'exercice de son métier se permettre d'être trop direct et brutal ; il fallait enrober ses actes d'effets magiques et théâtraux.

— Les troupes du Coronal, dit Deliamber, paraissent rester à l'endroit où elles avaient établi leur campement.

— Bien, dit Valentin en hochant la tête. Puissent-elles y rester longtemps, en attendant que nous revenions de notre excursion à Velalisier. Pouvez-vous localiser d'autres armées au nord d'ici ?

— Pas sur une grande distance, répondit Deliamber. Je sens la présence des chevaliers rassemblés sur le Mont du Château.

Mais ils y sont en permanence. Je décèle la présence de petits détachements çà et là dans les Cinquante Cités. Mais il n'y a rien d'exceptionnel à cela non plus. Le Coronal a tout son temps. Il va tranquillement rester au Château en attendant votre approche. Puis il décrètera la mobilisation générale. Et que ferez-vous alors, Valentin, quand un million de guerriers descendront le Mont du Château en marchant à votre rencontre ?

— Croyez-vous que je n'y ai pas pensé ?

— Je sais que vous n'avez guère pensé qu'à cela. Mais cela donne à réfléchir... nos quelques centaines de fidèles face aux millions de l'autre...

Des effectifs de l'ordre d'un million d'hommes sont trop lourds pour une armée, répondit Valentin d'un ton détaché. Il est bien plus simple de jongler avec des massues qu'avec des troncs de dwikka. Etes-vous effrayé par l'ampleur de la tâche qui nous attend, Deliamber ?

— Pas le moins du monde.

— Moi non plus, dit Valentin.

Mais Valentin savait que ce genre de propos cachait, bien évidemment, une part de bravade. Avait-il peur ? Non, pas vraiment. La mort frappe tout le monde en son temps, et c'est folie de la craindre. Valentin savait qu'il n'avait pas peur de la mort, car il l'avait vue de près dans la forêt près d'Avendroyne, dans les turbulents rapides de la Steiche, dans l'estomac du dragon de mer et pendant son corps à corps avec Farssal sur l'Ile, et en aucune de ces occasions il n'avait ressenti quelque chose qu'il aurait pu assimiler à de la peur. Si l'armée qui l'attendait sur le Mont du Château écrasait ses petites troupes et s'il était tué au combat, ce serait regrettable – comme il eût été regrettable d'être déchiqueté sur les rochers de la Steiche –, mais cette perspective ne l'emplissait pas de terreur. Ce qu'il ressentait, et qui était beaucoup plus significatif que de craindre pour sa propre vie, était une vive appréhension pour Majipoor.

S'il échouait, que ce soit par hésitation, par folie, ou simplement à cause de l'insuffisance de ses forces, le Château resterait aux mains des Barjazid et le cours de l'histoire serait à jamais altéré pour le plus grand malheur de milliards d'êtres innocents.

Empêcher cela était une lourde responsabilité et il en sentait tout le poids. S'il mourait avec bravoure en essayant de reconquérir le Mont du Château, il arriverait enfin au terme de ses épreuves, mais les

Ils traversaient maintenant une paisible zone agricole située au périmètre de la grande ceinture verte qui entourait le Mont du Château et approvisionnait les Cinquante Cités. En toutes circonstances, Valentin choisissait les grandes routes. Le temps de la discrétion était révolu ; un convoi aussi important que le sien pouvait difficilement passer inaperçu. Et le moment était venu où le monde devait apprendre qu'une lutte pour la possession du Château de lord Valentin était sur le point de s'engager.

D'ailleurs, le monde commençait à l'apprendre. Les éclaireurs d'Ermanar, de retour de la cité de Pendiwane en amont du Glayge, apportèrent des nouvelles des premières contre-mesures prises par l'usurpateur.

— Il n'y a pas d'armée d'ici à Pendiwane, rapporta Ermanar. Mais des affiches ont été placardées dans la ville, vous accusant de rébellion et de subversion et vous qualifiant d'ennemi du peuple. Il n'a apparemment pas encore été fait état des déclarations du Pontife en votre faveur. Les citoyens de Pendiwane sont exhortés à former des milices pour défendre leur Coronal légitime et l'ordre social contre votre soulèvement.

Et les messages se multiplient.

— Des messages ? demanda Valentin en fronçant les sourcils. Quel genre de messages ?

— Des messages du Roi. Il est apparemment devenu difficile de s'endormir le soir sans que le Roi pénètre dans vos rêves pour vous recommander la loyauté et vous menacer de terribles conséquences si le Coronal est renversé.

— Naturellement, grommela Valentin. Le Roi travaille pour lui avec toute l'énergie qui est à sa disposition. Ils doivent émettre jour et nuit, à Suvrael. Mais nous ferons en sorte que cela se retourne contre lui.

Il regarda Deliamber.

— Le Roi des Rêves est en train de persuader la population à quel

point il est affreux de renverser un Coronal. C'est parfait.

C'est exactement ce que je veux qu'ils croient. Je veux qu'ils réalisent que quelque chose de terrifiant s'est *déjà produit* sur Majipoor et qu'il appartient au peuple de rétablir l'ordre.

— Et que l'attitude du Roi des Rêves est loin d'être désintéressée, dit Deliamber. Nous devrions également leur faire prendre conscience de cela... qu'il a tout à gagner à la trahison de son fils.

— C'est ce que nous allons faire, intervint Lorivade avec véhémence. Les messages de l'Ile arrivent maintenant en redoublant de force. Ils vont neutraliser les rêves pernicieux du Roi. La Dame m'est apparue en rêve la nuit dernière et m'a montré le genre de message qui sera utilisé. C'est une vision de l'épisode de Til-omon, de la substitution de Coronal. Elle leur montrera votre nouveau visage, lord Valentin, et vous nimbera du rayonnement du Coronal et de la constellation. Et elle représentera le faux Coronal comme un traître, un être vil à l'esprit retors.

— Quand cela doit-il commencer ? demanda Valentin.

— Elle attend votre agrément.

— Alors, ouvrez dès ce soir votre esprit à la Dame, dit-il à Lorivade, et dites-lui que les messages doivent commencer.

— Comme tout cela me semble étrange ! dit doucement Khun de Kianimot. Une guerre des rêves ! Si jamais j'avais douté d'être sur un autre monde, toute cette stratégie m'en convaincrait.

— Ami, dit Valentin en souriant, il vaut mieux se battre avec des rêves qu'avec des épées et des propulseurs d'énergie. Il est préférable d'arriver à nos fins par la persuasion que par un massacre.

— Une guerre des rêves, répéta Khun d'un air abasourdi.

Les choses se passent différemment sur kutnimot. Oui pourrait dire quelle manière est la plus sensée ? Mais je crois qu'il y aura des combats aussi bien que des messages avant d'en avoir fini avec cette affaire, lord Valentin.

D'un air sombre, Valentin regarda l'être à la peau bleue.

— Je crains que vous n'ayez raison, dit-il. Cinq nouveaux jours

s'écoulèrent avant qu'ils atteignent les faubourgs de Pendiwane. La nouvelle de leur avance s'était maintenant répandue dans tout le pays ; des fermiers arrêtaient le travail des champs pour regarder passer la caravane de flotteurs, et des foules se pressaient le long des routes dans les régions à population plus dense.

Valentin estimait que c'était déjà cela de gagné. Nul ne leur avait jusqu'alors montré le poing. On les considérait plus comme des objets de curiosité que comme des menaces. C'était plus qu'il ne pouvait demander.

Mais lorsque Pendiwane ne fut plus distante que d'une journée de voyage, l'avant-garde revint les informer qu'une force armée était rassemblée devant la porte occidentale de la cité pour leur en interdire l'accès.

— Des soldats ? demanda Valentin.

— Des milices populaires, répondit Ermanar. Formées en hâte, si l'on en juge par leur apparence. Ils ne portent pas d'uniforme, seulement des brassards portant l'emblème de la constellation.

— Excellent. La constellation m'est consacrée. J'irai au-devant d'eux et leur demanderai de me faire serment d'allégeance.

— Comment serez-vous vêtu, monseigneur ? demanda Vinorkis.

Valentin montra les vêtements simples qu'il avait portés depuis l'Ile du Sommeil, une tunique blanche avec une ceinture et une casaque légère.

— Eh bien, comme ceci, je suppose. Le Hjort secoua lentement la tête.

— Je pense que vous devriez porter un costume d'apparat et une couronne. Je le pense très sincèrement.

— Mon intention était de ne pas faire d'effet trop ostentatoire. S'ils voient un homme portant une couronne et dont le visage n'est pas celui du lord Valentin qu'ils connaissent, le premier mot qui leur viendra à l'esprit sera celui d'*usurpateur*, vous ne croyez pas ?

— Je ne suis pas de votre avis, répliqua Vinorkis. Vous arrivez devant eux et vous déclarez : *Je suis votre roi légitime*.

Mais vous n'avez pas l'*air* d'un roi. Une mise simple et de l'aisance dans les manières peuvent vous valoir des amis dans une discussion

paisible, mais pas devant un grand rassemblement de forces armées. Vous feriez bien de vous vêtir de manière plus majestueuse.

— J'espérais ne tabler que sur la simplicité et la sincérité, comme je l'ai fait depuis Pidruid.

— La simplicité et la sincérité, certainement, dit Vinorkis.

Mais aussi une couronne.

— Carabella ? Deliamber ? Conseillez-moi !

— Un peu d'ostentation ne serait pas préjudiciable, dit le Vroon.

— Et puis ce sera ta première apparition publique en tant que prétendant au Château, dit Carabella. Je pense qu'une certaine magnificence royale ne peut que te servir.

— Je crains de m'être détaché de ce genre de costumes pendant nos longs mois d'errance, fit Valentin en riant. L'idée de porter une couronne maintenant me semble tellement comique. Un objet de métal tordu qui dépasse de mon crâne, un bijou qui...

Il s'arrêta et les vit tous bouche bée devant lui.

— Une couronne, reprit-il d'un ton moins enjoué, n'est qu'un signe extérieur du pouvoir, un colifichet, un ornement.

Des enfants peuvent être impressionnés par ce genre de jouet, mais des citoyens adultes qui...

Il s'interrompit derechef.

— Monseigneur, commença Deliamber, vous souvenez-vous de ce que vous avez ressenti la première fois où ils sont venus vous trouver au Château et où ils ont ceint votre front de la couronne à la constellation ?

— Je dois reconnaître que cela m'a fait un frisson dans le dos.

— Oui. Une couronne peut être un ornement pour enfant, un ridicule colifichet, c'est vrai. Mais c'est également un symbole d'autorité qui distingue le Coronal du commun des mortels et transforme un quelconque Valentin en *lord* Valentin, l'héritier de lord Prestimion et de lord Confalume, de lord Stiamot et de lord Dekkeret. Nous vivons de tels symboles.

Monseigneur, la Dame votre mère a beaucoup contribué à vous restituer la personnalité qui était la vôtre avant Til-omon, mais il reste en vous beaucoup de Valentin le jongleur, même maintenant. Et ce n'est pas une mauvaise chose. Pourtant, je crois que l'occasion appelle un peu plus de solennité et un peu moins de simplicité.

Valentin garda le silence, repensant aux marmonnements et aux mouvements de tentacules de Deliamber, lorsqu'il s'était rendu compte qu'il fallait parfois se livrer à des effets théâtraux pour arriver au résultat voulu. Ils étaient dans le vrai et c'était lui qui avait tort.

— Très bien, dit-il. Je porterai une couronne, si l'on peut m'en confectionner une à temps.

Un des hommes d'Ermanar lui en fabriqua une en toute hâte en utilisant des débris d'un moteur de flotteur défectueux, le seul métal disponible. Valentin estima que, compte tenu de sa nature improvisée, c'était du beau travail. L'assemblage n'était pas trop grossier, les rayons de la constellation assez régulièrement espacés sur le pourtour du cercle, l'armature intérieure convenablement enroulée. Il n'y avait, bien entendu, aucune comparaison possible avec la couronne authentique, avec ses incrustations et ses ciselures de sept métaux rares, ses fleurons de pierres précieuses, ses trois étincelantes pierres de diniaba montées sur le bandeau. Mais cette couronne –fabriquée au cours du grand règne de lord Confalume qui avait dû se délecter de tout le déploiement de la pompe impériale –

était ailleurs au même moment et celle-ci, une fois qu'elle aurait pris place sur le front sacré, acquerrait comme par magie la majesté appropriée. Valentin la tint à la main pendant un long moment. Malgré le dédain pour ce genre de choses qu'il avait exprimé la veille, il ne pouvait s'empêcher d'être lui-même quelque peu impressionné.

— La milice de Pendiwane attend, monseigneur, dit doucement Deliamber.

Valentin hocha la tête. Il était vêtu d'un costume d'apparat d'emprunt, un pourpoint vert appartenant à l'un des compagnons d'Ermanar, un manteau jaune que lui avait trouvé Asenhardt, une lourde chaîne d'or qui était la propriété de Lorivade et de hautes bottes luisantes, doublées de fourrure blanche de steetmoy, contribution de Nascimonte. Depuis le banquet fatal de Til-omon, où il était dans un corps entièrement différent, jamais il n'avait été aussi somptueusement vêtu. Cela lui donnait une étrange sensation d'avoir une mise aussi prétentieuse

— Il ne lui manquait plus que la couronne.

— Il ne sied pas que je me la mette moi-même sur la tête, dit-il. Deliamber, vous êtes mon principal ministre. Chargez-vous-en.

— Je ne suis pas assez grand, monseigneur.

— Je peux m’agenouiller.

— Ce ne serait pas convenable, répliqua un peu sèchement le Vroon.

Deliamber répugnait visiblement à le faire. Valentin se tourna ensuite vers Carabella. Mais elle se rejeta en arrière avec horreur, disant dans un souffle :

— Je suis une femme du peuple, monseigneur !

— Qu’est-ce que cela a à voir avec ?... commença Valentin en secouant la tête.

Cela commençait à être bien contrariant. Ils en faisaient une grande occasion. Il parcourut le groupe des yeux et vit la haute dignitaire Lorivade, cette femme au port altier et au regard froid, et lui dit :

— Vous êtes parmi nous la déléguée de la Dame, ma mère, et vous êtes une femme de haut rang. Puis-je vous demander ?...

— La couronne, monseigneur, répondit gravement Lorivade, est transmise au Coronal par autorité du Pontife. Il me paraît plus approprié qu’Ermanar, en tant que représentant du Pontife parmi nous, vous en ceigne le front.

— Je suppose que vous avez raison, soupira Valentin.

Puis, se tournant vers Ermanar, il lui demanda :

— Acceptez-vous de le faire ?

— Ce sera un grand honneur pour moi, monseigneur.

Valentin tendit la couronne à Ermanar et descendit aussi bas que possible sur son crâne le bandeau d’argent de sa mère.

Ermanar, qui n’était pas un homme de haute taille, prit la couronne à deux mains en tremblant un peu et se redressa en tendant les bras. Avec d’infinies précautions, il posa la couronne sur la tête de Valentin et la fit glisser en place. Elle s’ajustait parfaitement.

— Voilà, dit Valentin. Je suis heureux que...

— Valentin ! Lord Valentin ! Vive lord Valentin ! Longue vie à lord Valentin !

Ils s'agenouillaient devant lui, ils formaient le symbole de la constellation, ils l'acclamaient, tous, Sleet, Carabella, Vinorkis, Lorivade, Zalzan Kavol, Shanamir, tous sans exception, Nascimonte, Asenhart, Ermanar, même – et c'était surprenant

– l'être d'un autre monde, Khun de Kianimot.

Valentin, que ce spectacle embarrassait, leur fit signe d'arrêter. Il voulait leur dire que ce n'était pas une véritable cérémonie, que ce n'était fait que pour impressionner les citoyens de Pendiwane. Mais les mots ne parvenaient pas à franchir ses lèvres, car il savait qu'ils étaient mensongers, que cette cérémonie improvisée était en fait son second couronnement. Et il sentit un frisson lui descendre le long de l'échiné, un tremblement d'émerveillement. Il resta les bras écartés, acceptant leur hommage. Puis il dit :

— Allons. Relevez-vous tous. Pendiwane nous attend.

D'après les rapports des éclaireurs, la milice et les notabilités de la ville bivouaquaient depuis plusieurs jours devant la porte occidentale de Pendiwane en attendant son arrivée. Valentin se demanda dans quel état devaient être les nerfs des bourgeois de Pendiwane après une attente si longue et si incertaine et quelle sorte d'accueil ils comptaient lui réserver.

Ils n'étaient plus qu'à une heure de la ville. Ils traversaient rapidement une région de plaisantes forêts et de vastes prairies ondulées et luisantes de pluie qui laissèrent bientôt place à des quartiers résidentiels où prédominaient les maisons de pierre aux toits coniques de tuiles rouges. La cité où ils arrivaient était une importante agglomération, la capitale de sa province, dont la population s'élevait à douze ou treize millions d'habitants.

Valentin se souvenait qu'elle était avant tout un entrepôt commercial par lequel transitaient les produits agricoles de la basse vallée du Glayge avant d'être réexpédiés par voie fluviale en direction des Cinquante Cités.

Au moins dix mille miliciens attendaient devant la porte.

Ils occupaient toute la route et débordaient dans les allées du marché

qui se nichait contre le mur d'enceinte de Pendiwane. Ils étaient armés de lanceurs d'énergie, mais en petit nombre, et avaient également des armes plus rudimentaires. Ceux du premier rang étaient raides et tendus et avaient pris une posture martiale qui, de toute évidence, leur était inhabituelle. Valentin donna ordre aux floteurs de s'arrêter à quelques centaines de mètres des miliciens les plus proches, si bien que la route entre les deux troupes formait un large espace dégagé, une sorte de zone tampon.

Il s'avança, portant sa couronne, sa robe et son manteau.

Lorivade, revêtue des resplendissants ornements sacerdotaux des hauts dignitaires de la Dame, marchait à sa droite et Ermanar, portant sur la poitrine l'emblème étincelant du Labyrinthe du Pontife, à sa gauche. Derrière Valentin venaient Zalzan Kavol et ses frères, imposants, massifs et menaçants, suivis de Lisamon Hultin en tenue de combat, elle-même flanquée de Sleet et de Carabella. Autifon Deliamber était perché sur le bras de la géante.

D'une démarche lente, calme et indiscutablement majestueuse, Valentin avança dans l'espace dégagé qui s'ouvrait devant lui. Il vit les citoyens de Pendiwane remuer, échanger des regards troublés, s'humecter les lèvres, changer de position, se frotter les mains sur la poitrine ou les bras. Un silence insoutenable était tombé. Il s'arrêta à vingt mètres du premier rang et déclara :

— Bonnes gens de Pendiwane, je suis le légitime Coronal de Majipoor et je vous demande votre aide pour reprendre ce qui m'a été accordé par la volonté du Divin et le décret du Pontife Tyeveras.

Des milliers de paires d'yeux grands ouverts le regardaient fixement. Il se sentait parfaitement calme.

— Je demande au duc Holmstorg de Glayge de sortir de vos rangs, reprit Valentin. Je demande à Redvard Haligorn, maire de Pendiwane, de sortir de vos rangs.

Il y eut des mouvements dans la foule. Puis elle s'écarta et laissa sortir un homme rondouillard vêtu d'une tunique bleue bordée d'orange dont le visage joufflu paraissait gris de peur ou de tension. L'écharpe noire de la mairie traversait sa large poitrine. Il fit quelques pas à la rencontre de Valentin, hésita, fit frénétiquement signe derrière lui en un geste qui voulait passer inaperçu de ceux qui lui faisaient face et, après quelques instants de flottement, cinq ou six officiers municipaux subalternes, l'air aussi interdit et réticent que des enfants à qui l'on

demande de chanter à la fête de leur école, s'avancèrent avec circonspection derrière le maire.

— Je suis Redvard Haligorn, déclara l'homme grassouillet.

Le duc Holmstorg a été convoqué au Château de lord Valentin.

— Nous nous sommes déjà rencontrés, monsieur le maire, dit Valentin d'un ton aimable. Vous en souvenez-vous ? C'était il y a quelques années, quand mon frère lord Voriak était Coronal et que je me rendais dans le Labyrinthe comme émissaire auprès du Pontife. J'ai fait halte à Pendiwane et vous m'avez invité à un banquet dans le grand palais au bord du fleuve. Vous en souvenez-vous, monsieur le maire Haligorn ? C'était en été, une année de sécheresse, le débit du fleuve était très réduit, pas du tout comme en ce moment.

Haligorn pointa le bout de la langue à travers ses lèvres et tritura son double menton.

— Il est vrai, dit-il d'une voix rauque, que celui qui est devenu lord Valentin est venu ici l'année de la sécheresse. Mais c'était un homme brun et barbu.

— C'est exact. Il y a eu un ensorcellement aux conséquences terrifiantes, monsieur le maire Haligorn. Un traître occupe en ce moment le Mont du Château et l'on m'a changé d'apparence et banni. Mais je suis lord Valentin et, en vertu de la constellation que vous arborez sur la manche, je vous somme de m'accepter comme Coronal.

Haligorn paraissait abasourdi. Il aurait visiblement préféré être n'importe où ailleurs, même dans les inextricables corridors du Labyrinthe ou dans le désert torride de Suvrael.

— A mes côtés, poursuivit Valentin, se trouve la haute dignitaire Lorivade de l'Île du Sommeil, la plus proche des fidèles de la Dame, ma mère. Croyez-vous qu'elle veuille vous abuser ?

— Il est le véritable Coronal, dit Lorivade d'un ton glacial, et la Dame retirera son sublime amour à tous ceux qui lui feront obstacle.

— Et voici Ermanar, reprit Valentin, grand serviteur du Pontife Tyeveras.

De la manière carrée et directe qui lui était habituelle, Ermanar déclara :

— Vous êtes tous au courant du décret du Pontife selon lequel l'homme blond doit être salué comme lord Valentin le Coronal ; lequel d'entre vous se dressera contre le décret du Pontife ?

La terreur se lisait sur le visage d'Haligorn. S'il avait eu affaire au duc Holmstorg, Valentin aurait peut-être eu plus de difficultés, car il était de haute naissance et très hautain, et ne se serait certainement pas laissé aussi facilement intimider par quelqu'un qui se serait présenté devant lui avec une couronne de sa fabrication et à la tête d'une petite troupe aussi curieusement hétéroclite. Mais Redvard Haligorn, simple élu municipal, qui pendant des années n'avait été confronté qu'à des problèmes aussi passionnants que l'organisation de réceptions officielles ou des délibérations sur le montant des taxes pour la prévention des crues, était complètement dépassé.

— L'ordre m'a été donné depuis le Château de lord Valentin, dit-il d'une voix presque indistincte, de vous appréhender et de vous poursuivre en jugement.

— Bien des ordres ont récemment émané du Château de lord Valentin, dit Valentin, pour la plupart ineptes, injustes ou malencontreux, n'est-ce pas, Haligorn ? Ce sont les ordres de l'usurpateur et ils sont sans valeur. Vous avez entendu la voix de la Dame et celle du Pontife. Vous avez reçu ces messages vous exhortant à me faire serment d'allégeance.

— Mais il y a eu aussi des messages contradictoires, dit Haligorn d'une voix faible.

— Du Roi des Rêves, naturellement ! s'écria Valentin en riant. Et qui est l'usurpateur ? Qui s'est emparé du trône du Coronal ? C'est Dominin Barjazid ! Le fils du Roi des Rêves !

Comprenez-vous maintenant le pourquoi de ces messages de Suvrael ? Comprenez-vous maintenant ce que l'on a fait à Majipoor ?

Valentin se laissa glisser dans l'état de transe et projeta vers l'infortuné Redvard Haligorn toute l'énergie de son âme, lui infligeant le plein impact d'un message à l'état de veille du Coronal.

Haligorn chancela. Son visage devint cramoisi et des marbrures apparurent sur les pommettes. Il tituba et s'accrocha à ses compagnons pour se retenir, mais eux-mêmes avaient reçu la décharge d'énergie de Valentin et étaient à peine capables de se tenir debout.

— Amis, dit Valentin, apportez-moi votre soutien. Ouvrez-moi les

portes de votre cité. C'est d'ici que j'entreprendrai la reconquête du Mont du Château, et grande sera la renommée de Pendiwane d'avoir été la première ville de Majipoor à se retourner contre l'usurpateur.

6

Ainsi tomba Pendiwane, sans coup férir. Redvard Haligorn, avec l'expression d'un homme qui vient d'avaler une huître de Stoienzar et la sent encore se tortiller dans son gosier, mit un genou en terre et fit à Valentin le signe de la constellation ; puis deux de ses adjoints l'imitèrent, et soudain ce fut une véritable contagion et des milliers de personnes lui rendirent hommage et l'acclamèrent, sans guère de conviction dans un premier temps, puis à pleine gorge à mesure qu'ils décidaient de se rallier à cette idée. « Valentin ! Lord Valentin ! Vive le Coronal ! » Et les portes de Pendiwane s'ouvrirent.

— C'est trop facile, souffla Valentin à Carabella. Est-ce que cela pourra continuer ainsi jusqu'au sommet du Mont du Château ? Rudoyer deux ou trois maires bedonnants et reconquérir le trône sous les vivats ?

— Si seulement c'était possible ! répondit-elle. Mais le Barjazid t'attend là-haut avec ses gardes du corps, et pour l'intimider il te faudra plus que des paroles et quelques beaux effets dramatiques. Il y aura des combats, Valentin.

— Qu'il n'y en ait pas plus d'un, alors.

— J'espère pour toi qu'il n'y en aura pas plus d'un, dit-elle en lui touchant légèrement le bras, et qu'il sera tout petit.

— Ce n'est pas pour moi, dit-il. C'est dans l'intérêt de la planète tout entière. Je ne veux pas qu'un seul de mes sujets périsse pour réparer le désordre causé par Dominin Barjazid.

— Je n'aurais jamais cru qu'un roi puisse être si bienveillant, mon amour, dit Carabella.

— Carabella...

— Comme tu as l'air triste d'un seul coup !

— J'appréhende ce qui vient.

— Ce qui vient, dit-elle, c'est un combat nécessaire, un triomphe

radieux et le rétablissement de l'ordre. Et si vous voulez vous conduire en vrai roi, monseigneur, faites des signes de la main à votre peuple, souriez et débarrassez-vous de ce masque tragique. D'accord ?

— Tu as raison, dit Valentin en hochant la tête.

Et lui prenant la main, il effleura rapidement mais tendrement de ses lèvres les petites jointures saillantes. Puis il se tourna pour faire face à la multitude qui criait son nom et il leva les bras pour répondre aux acclamations.

Cela lui semblait merveilleusement familier de parcourir une grande fête en suivant des boulevards le long desquels s'était massée une foule poussant des hurrahs. Valentin se souvenait – bien que cela ressemblât au souvenir d'un rêve – du début de son Grand Périple brutalement interrompu, quand à l'aube de son règne il était descendu par le fleuve jusqu'à Alaisor, sur la côte occidentale, et qu'il s'était embarqué pour l'île pour s'agenouiller devant sa mère dans le Temple Intérieur, puis de la longue traversée vers l'ouest jusqu'à Zimroel et des foules qui l'avaient acclamé à Piliplok, à Velathys et à Narabal, là-bas sous les tropiques luxuriants. Les défilés, les banquets, la liesse populaire, le faste, puis une nouvelle étape à Til-omon et encore une fois la foule et les vivats : « Valentin ! Lord Valentin ! » Il se souvenait aussi à Til-omon d'avoir eu la surprise de voir Dominin Barjazid, le fils du Roi des Rêves, venu de Suvrael pour le saluer et l'honorer lors d'un festin, car les Barjazid avaient coutume de rester dans leur royaume écrasé de soleil, vivant retirés du monde, veillant sur leurs machines à rêves, émettant leurs messages nocturnes pour répandre leurs recommandations, leurs ordres et leurs châtiments. Puis le banquet de Til-omon et le vin que lui avait versé Barjazid ; et tout ce dont Valentin se souvenait après, c'était lorsque, assis sur un escarpement crayeux, il regardait la ville de Pidruïd s'étaler à ses pieds, avec dans la tête les souvenirs confus d'une enfance passée dans l'est de Zimroel et d'avoir il ne savait comment traversé le continent tout entier jusqu'à la côte occidentale. Et maintenant, après tant de mois, on criait encore son nom dans les rues d'une grande ville, après cette longue et étrange interruption.

Dans la suite royale du palais des maires de Pendiwane, Valentin convoqua Redvard Haligorn, l'air encore un peu hébété et ahuri, et lui dit :

— J'ai besoin que vous me fournissiez une flottille de bateaux pour remonter le Glayge jusqu'à sa source. Le coût de l'opération sera pris

en charge par le trésor impérial après ma restauration.

— Oui, monseigneur.

— Et combien de troupes pouvez-vous mettre, à ma disposition ?

— Des troupes ?

— Oui, des troupes, des miliciens, des guerriers, des hommes d'armes. Vous comprenez ce que je veux dire, monsieur le maire ?

— Mais à Pendiwane nous ne sommes pas réputés pour nos talents de guerriers, monseigneur, fit le maire d'un air horrifié.

— Nulle part sur Majipoor nous ne sommes réputés pour nos talents de guerriers, répondit Valentin en souriant. Le Divin en soit loué. Et pourtant, aussi pacifiques que nous soyons, nous combattons quand nous sommes menacés. L'usurpateur fait planer une menace sur nous tous. N'avez-vous pas ressenti le douloureux accroissement de taxes nouvelles et étranges ainsi que de décrets inhabituels pendant l'année qui vient de s'écouler ?

— Bien sûr que si, mais...

— Mais quoi ? demanda Valentin d'un ton cassant.

— Nous avons supposé qu'il s'agissait seulement d'un nouveau Coronal éprouvant son pouvoir tout neuf.

— Et vous accepteriez passivement de vous laisser opprimer par celui dont le rôle est de vous servir ?

— Monseigneur...

— Ce n'est pas grave. Vous avez autant que moi à gagner en remettant les choses en ordre, vous comprenez ? Donnez-moi une armée, Redvard Haligorn, et pendant des milliers d'années on célébrera dans nos ballades la bravoure des habitants de Pendiwane.

— Je suis responsable de la vie de mes concitoyens, monseigneur, et je ne voudrais pas qu'ils se fassent tuer ou...

— C'est *moi* qui suis responsable de la vie de vos concitoyens, fit vivement Valentin, et de celle de vingt milliards d'autres habitants. Et si cinq gouttes de sang de quiconque sont versées pendant la marche sur le Mont du Château, ce seront cinq gouttes de sang de trop à mon goût. Mais sans armée, je suis trop vulnérable. Avec une armée, je

deviens une présence royale, une force impériale avançant vers l'ennemi pour lui demander des comptes. Vous comprenez, Haligorn ?

Rassemblez vos concitoyens, expliquez-leur ce qu'il faut faire, demandez des volontaires.

— Oui, monseigneur, répondit Haligorn en tremblant.

— Et faites en sorte que les volontaires se portent volontaires de leur plein gré !

— Ce sera fait, monseigneur, murmura le maire.

Rassembler l'armée prit moins longtemps que Valentin ne l'avait craint – il ne fallut que quelques jours pour procéder à la sélection, à l'équipement et à l'approvisionnement. Haligorn se montra vraiment très coopératif, comme s'il avait eu hâte de voir Valentin partir sous d'autres cieux.

La milice populaire formée pour protéger Pendiwane de l'invasion d'un prétendant devint le noyau de l'armée loyaliste hâtivement constituée – une vingtaine de milliers d'hommes et de femmes. Une cité de treize millions d'âmes aurait facilement pu fournir un plus gros contingent, mais Valentin n'avait aucun désir de bouleverser à l'excès la vie de Pendiwane. Il n'avait pas non plus oublié son propre axiome d'après lequel il valait mieux jongler avec des massues qu'avec des troncs de dwikkas. Le chiffre de vingt mille hommes de troupe lui paraissait tout à fait raisonnable et depuis longtemps sa stratégie avait été d'atteindre son but en élargissant graduellement ses appuis.

Même le colossal Zimr, se dit-il, n'est au début de son cours quelque part dans les montagnes du nord-est qu'un ensemble de ruisselets et de filets d'eau.

Ils s'embarquèrent sur le Glayge avant l'aube, par un jour pluvieux qui devint par la suite glorieusement ensoleillé. Tout les bateaux à quatre-vingts kilomètres à la ronde avaient été réquisitionnés pour le transport des troupes. L'imposante flottille se mit paisiblement en marche vers le nord, les bannières vert et or du Coronal claquant au vent.

Valentin se tenait à la proue du bateau amiral ; Carabella était à ses côtés, avec Deliamber et l'amiral Asenhardt de l'Île du Sommeil. L'air avait été lavé par la pluie et sentait bon, et il était poussé vers le Mont du Château par ce bon air frais d'Alhanroel.

C'était une agréable sensation d'être enfin sur le chemin du retour

Ces bateaux de l'est d'Alhanroel étaient mieux profilés, moins extraordinairement baroques que ceux que Valentin avait vus sur le Zimr. C'étaient de grands et simples bâtiments, à haut tirant d'eau et à baux étroits dotés de puissants moteurs pour leur permettre de remonter le violent courant du Glayge.

— Le courant est rapide, dit Asenhardt.

— Cela n'a rien d'étonnant, répondit Valentin.

Il tendit le doigt vers un sommet invisible loin au nord et très haut dans le ciel.

— Le fleuve prend sa source au bas des pentes du Mont. Et en quelques milliers de kilomètres, son cours a près de quinze mille mètres de dénivelée. Tout le poids de cette eau se précipite contre nous pendant que nous remontons vers la source.

— Quand on pense à toute cette force qu'il faut vaincre, fit l'amiral Hjort en souriant, la navigation maritime paraît un jeu d'enfant. Les fleuves n'ont jamais été mon domaine... ils sont si étroits, si rapides. Que l'on me donne la haute mer, avec ses dragons et le reste, et je suis heureux !

Mais le Glayge, bien que rapide, était domestiqué. C'était à l'origine un cours d'eau impétueux, truffé de rapides et de chutes d'eau, qui sur plusieurs centaines de kilomètres n'était absolument pas navigable. Quatorze mille ans de civilisation sur Majipoor avaient changé tout cela. Grâce à des barrages, des écluses, des canaux de dérivation et autres ouvrages hydrauliques, le Glayge, l'un des Six Fleuves qui descendaient du Mont, satisfaisait maintenant les besoins de ses maîtres sur la quasi-totalité de son cours. Seul le cours inférieur, en raison du manque de relief de la vallée environnante qui faisait du contrôle des flots un défi permanent, présentait quelques difficultés, et cela seulement pendant la saison des pluies.

Les régions qui bordaient le Glayge étaient elles aussi paisibles, de verdoyantes zones d'élevage interrompues par de grands centres urbains. Valentin regardait au loin, plissant les yeux pour se protéger de l'aveuglante lumière matinale et essayant de distinguer dans le lointain la masse grisâtre du Mont du Château. Mais aussi immense qu'il fût, même le Mont n'était pas visible à trois mille kilomètres.

La première ville importante en amont de Pendiwane était

Makroprosopos, renommée pour ses tisserands et ses peintres.

Alors que son bateau approchait, Valentin vit que les quais de Makroprosopos étaient couverts d'emblèmes géants du Coronal, probablement tissés à la hâte, et que l'on était encore en train d'en accrocher de nouveaux.

— Je me demande, dit pensivement Sleet, si ces bannières sont l'expression provocante de leur loyauté envers le Coronal brun ou une capitulation devant vous.

— Ils vous rendent certainement hommage, monseigneur, dit Carabella. Ils savent que vous remontez le fleuve, donc ils arborent des drapeaux pour vous souhaiter la bienvenue.

— Je crois, dit Valentin en secouant la tête, que ces gens font simplement preuve de prudence. Si les choses se passent mal pour moi sur le Mont du Château, ils pourront toujours prétendre que ces drapeaux étaient des marques de loyauté envers l'autre. Et si c'est lui qui tombe, ils pourront dire qu'après Pendiwane, ils ont été les premiers à me reconnaître.

Je crois que nous ne devrions pas les laisser s'offrir le luxe d'une telle ambiguïté. Asenhart ?

— Monseigneur ?

— Menez-nous à quai à Makroprosopos.

Pour Valentin, c'était un coup de dés. Il n'avait nul besoin d'aborder ici, et la dernière chose qu'il désirait était une bataille dans une ville sans importance loin du Mont. Mais il était essentiel pour lui d'éprouver l'efficacité de sa stratégie.

Le résultat ne se fit pas longtemps attendre. Il était encore loin de la côte quand il entendit les acclamations : « Vive lord Valentin ! Vive le Coronal ! »

Le maire de Makroprosopos accourut le long du quai pour l'accueillir, apportant des présents, de grosses balles rebondies contenant les étoffes les plus fines fabriquées dans sa ville. Il multiplia les saluts et les courbettes, et accepta avec plaisir la levée de huit mille hommes de troupe parmi ses concitoyens pour se joindre à l'armée de restauration.

— Que se passe-t-il ? demanda doucement Carabella. Sont-

ils prêts à accepter comme Coronal le premier qui revendique le trône assez fort en brandissant quelques lanceurs d'énergie ?

— Ce sont des gens pacifiques, habitués au confort et au luxe, timorés, répondit Valentin avec un haussement d'épaules.

Ils n'ont jamais connu autre chose que la prospérité pendant des milliers d'années et ils ne désirent rien d'autre pendant encore des milliers d'années. L'idée de résistance armée leur est étrangère, c'est pourquoi ils se sont soumis facilement dès que nous sommes entrés dans le port.

— Bon, fit Sleet. Mais si le Barjazid arrive ici la semaine prochaine, ils s'inclineront devant lui avec tout autant de bonne grâce.

— C'est possible. C'est bien possible. Mais je suis en train de prendre de l'élan. Si ces villes se rallient à moi, d'autres plus en amont craindront de me refuser leur allégeance. Espérons que ce sera la débandede.

— Quoi qu'il en soit, dit Sleet, l'air sombre, ce que vous êtes en train de faire maintenant, quelqu'un d'autre peut le faire à la prochaine occasion, et je n'aime pas ça. Imaginons qu'un lord Valentin rouquin apparaisse l'an prochain et prétende être le véritable Coronal. Ou bien qu'un Lii arrive et exige que tout le monde s'agenouille devant lui sous prétexte que tous ses rivaux ne sont que d'affreux sorciers. La planète tout entière versera dans la folie.

— Un seul Coronal a été sacré, rétorqua calmement Valentin, et les habitants de ces villes, quels que soient leurs mobiles, ne font que s'incliner devant la volonté du Divin. A partir du moment où j'aurai réintégré le Château, il n'y aura pas d'autre usurpateur et pas d'autre prétendant, cela je te le promets !

Et pourtant, en son for intérieur, il reconnut le bien-fondé des paroles de Sleet. Il réalisa à quel point était fragile le pacte qui assurait la cohésion du gouvernement. Tout reposait uniquement sur la bonne volonté. Dominin Barjazid avait montré que la trahison pouvait ruiner cette bonne volonté, et Valentin était en train de découvrir – jusqu'alors – que l'intimidation pouvait faire pièce à la trahison. Mais quand ce conflit serait terminé, Majipoor pourrait-elle redevenir ce qu'elle était ?

7

Après Makroprosopos, il y avait Apocrune, puis Stan-gard Falls, Nimivan et Threiz, South Gayles et Mitripond. Toutes ces villes, dont la population totale s'élevait à quelque cinquante millions d'habitants, acceptèrent sans perdre de temps la souveraineté du blond lord Valentin.

Valentin s'y attendait un peu. Ces riverains du Glayge n'éprouvaient aucun attrait pour la guerre, aucune de ces cités ne se souciait de provoquer un affrontement pour le seul plaisir de déterminer lequel des deux rivaux pouvait être le véritable Coronal. Maintenant que Pendiwane et Makroprosopos avaient cédé, le reste s'empressait de s'aligner. Mais il savait que ces victoires étaient de peu de poids, car les villes fluviales tourneraient casaque tout aussi aisément si la fortune des armes paraissait tourner en faveur du suzerain brun. La légitimité, l'onction, la volonté du Divin, toutes ces choses avaient dans le monde de tous les jours une signification bien moindre que

quelqu'un élevé à la cour du Mont du Château n'aurait pu le croire.

Il préférerait pourtant avoir le soutien, même de pure forme, des villes du fleuve que de les voir se gausser de sa revendication. Dans chacune il décréta une nouvelle levée de troupes – mais minime et limitée à un millier de citoyens par ville – car son armée allait bientôt devenir trop importante et il craignait la lourdeur. Il aurait aimé savoir ce que Dominin Barjazid pensait des événements qui se déroulaient le long du Glayge. Se faisait-il tout petit dans le Château, rongé par la crainte de voir des milliards d'habitants de Majipoor marcher avec fureur contre lui ? Ou bien attendait-il seulement son heure, préparant son ultime ligne de défense, résolu à plonger tout le royaume dans le chaos avant d'abandonner la possession du Mont du Château ?

Ils continuaient à remonter le fleuve.

Le terrain devenait escarpé. Ils étaient arrivés à la lisière du grand plateau, là où la planète se plissait et se gonflait pour former son énorme saillie, et le Glayge leur paraissait parfois s'élever devant eux comme une muraille d'eau verticale.

Valentin était maintenant en territoire connu car, pendant son enfance sur le Mont, il avait souvent fréquenté le cours supérieur des Six Fleuves, pour des parties de chasse ou de pêche avec Voriix ou Elidath ou simplement pour échapper un peu à l'austérité de son éducation. Il avait presque entièrement retrouvé la mémoire, le processus de guérison s'étant poursuivi sans interruption depuis son séjour sur l'Ile, et la vue de ces lieux bien connus avivait et éclairait les images de ce passé que Dominin Barjazid avait essayé de lui arracher. Dans la ville de Jerrik, dans la partie la plus encaissée du cours du Glayge, Valentin avait passé toute une nuit à jouer aux dés avec un vieux Vroon qui n'était pas sans lui rappeler Autifon Deliamber, bien qu'il n'eût pas souvenance qu'il ait été aussi nabot, et au fil de ces interminables roulements de dés, il avait perdu sa bourse, son épée, sa monture, son titre de noblesse et toutes ses terres à l'exception d'un petit bout de marais, puis il avait tout regagné avant l'aube – bien qu'il ait toujours soupçonné son adversaire d'avoir prudemment préféré mettre un terme à la série de ses succès plutôt que de se prévaloir de ses gains. En tout cas, la leçon lui avait été profitable. Et à Ghiseldorn, où les gens vivaient sous des tentes de feutre noir, il avait passé avec Voriix une nuit de plaisir en compagnie d'une brune sorcière âgée d'au moins trente ans qui, le lendemain matin, les avait fort impressionnés en leur prédisant l'avenir avec des graines de pingla et en leur annonçant qu'ils étaient tous deux destinés à être rois. Valentin se souvenait que Voriix avait été extrêmement troublé par cette prophétie, car elle

semblait signifier qu'ils régneraient conjointement comme Coronals, de la même manière qu'ils avaient étreint ensemble la sorcière, et il n'y avait pas de précédent dans l'histoire de Majipoor. Il n'était pas venu à l'esprit ni de l'un ni de l'autre qu'elle voulait dire que Valentin serait le successeur de Voriach. Et à Amblemorn, celle des Cinquante Cités située le plus au sud-ouest, un Valentin encore plus jeune était lourdement tombé de sa monture dans la forêt d'arbres nains, où il chevauchait avec Elidath de Morvole, et s'était fracturé le fémur de la jambe gauche, ce qui avait provoqué une douleur intolérable. L'extrémité brisée de l'os transperçait la peau, et Elidath, lui-même à moitié malade d'émotion, avait été obligé de réduire la fracture avant qu'ils puissent aller chercher du secours. Il lui était toujours resté une légère claudication à cette jambe. Mais Valentin pensa avec un plaisir étrange que cette jambe et la claudication appartenaient maintenant à Dominin Barjazid et que le corps qu'on lui avait donné était sain et sans aucune imperfection.

Toutes ces villes, et bien d'autres encore, capitulèrent devant lui dès qu'il y arrivait. Une armée d'une cinquantaine de milliers d'hommes suivait maintenant son étendard, alors qu'il atteignait le pied du Mont du Château.

L'armée ne pouvait pas remonter le fleuve plus haut qu'Amblemorn. Il se transformait à cet endroit en un dédale d'affluents dont la pente était trop forte et le lit pas assez profond. Valentin avait envoyé en avant-garde Ermanar et dix mille guerriers pour trouver des véhicules pour le transport par voie de terre. Le pouvoir de rassemblement du nom de Valentin était devenu si fort qu'Ermanar avait pu, sans opposition, réquisitionner pratiquement jusqu'au dernier tous les flotteurs de trois provinces, et lorsque le gros des troupes arriva à Amblemorn, une mer de véhicules les attendait.

Le commandement d'une armée aussi pléthorique était une tâche que Valentin ne pouvait plus assumer seul. Ses ordres étaient transmis par l'intermédiaire d'Ermanar, son maréchal de camp, à cinq officiers Supérieurs, dont chacun avait la responsabilité d'une division : Carabella, Sleet, Zalzan Kavol, Lisamon Hultin et Asenhardt. Deliamber restait toujours aux côtés de Valentin pour le conseiller et Shanamir, qui maintenant n'avait plus rien d'enfantin, mais qui avait mûri et s'était endurci depuis l'époque où il élevait des montures à Falkynkip, servait de principal officier de liaison, et gardait ouvertes les voies de communication. Il fallut trois jours pour achever la mobilisation.

— Nous sommes prêts à nous mettre en route, monseigneur, annonça Shanamir. Dois-je en donner l'ordre ?

Valentin acquiesça de la tête.

— Dis à la première colonne de se mettre en mouvement. Si nous partons maintenant, nous aurons dépassé Bimback à midi.

— Oui, monseigneur.

— Et dis-moi, Shanamir...

— Monseigneur ?

— Je sais bien que c'est la guerre, mais tu n'as pas besoin d'avoir l'air aussi sérieux tout le temps, hein ?

— J'ai l'air trop sérieux, monseigneur ? demanda Shanamir en s'empourprant. Mais l'affaire est sérieuse ! C'est le sol du Mont du Château que nous foulons !

Le seul fait de prononcer ces mots semblait terriblement impressionner l'ancien garçon de ferme de la lointaine ville de Falkynkip.

Valentin comprenait ce qu'il devait ressentir. Zimroel semblait être à des millions de kilomètres.

— Dis-moi, Shanamir, reprit-il en souriant, ai-je bien compris ? Cent pesans font une couronne, dix couronnes font un royal, et le prix de ces saucisses est de...

Shanamir le regarda d'un air perplexe. Puis il sourit et réprima un rire avant de le laisser finalement exploser.

— Monseigneur ! s'écria-t-il, des larmes perlant à ses paupières.

— Tu te souviens, là-bas à Pidruïd ? Quand je voulais acheter des saucisses avec une pièce de cinquante royaux ? Tu te souviens quand tu me prenais pour un simple d'esprit ?

« Insouciant », c'est le mot que tu as employé. Insouciant. Je suppose que pendant ces premiers jours à Pidruïd, j'étais vraiment un simple d'esprit.

— Comme cela paraît loin, monseigneur !

— C'est vrai. Mais peut-être suis-je encore un simple d'esprit pour gravir ainsi le Mont du Château et vouloir à tout prix exercer de nouveau ce pouvoir rongeur et écrasant. Mais peut-être pas. J'espère que non, Shanamir. N'oublie pas de sourire plus souvent, c'est tout. Et

dis à la première colonne de se mettre en mouvement.

Le garçon partit en courant. Valentin le regarda s'éloigner.

Comme Pidruïd était loin ! Si loin dans le temps et dans l'espace, des millions de kilomètres, des millions d'années.

C'était l'impression que cela donnait. Et pourtant cela ne faisait guère qu'un an et quelques mois qu'il s'était trouvé perché sur l'escarpement crayeux sous une chaleur poisseuse, regardant Pidruïd s'étaler à ses pieds et se demandant ce qu'il allait faire.

Shanamir, Sleet, Carabella, Zalzan Kavol ! Tous ces mois passés à jongler dans des amphithéâtres provinciaux, à dormir sur des paillasses dans des auberges de campagne infestées de vermine ! Quelle merveilleuse époque cela avait été... Il était libre, la vie était facile. Rien d'autre n'importait que de trouver un engagement dans la prochaine ville sur la route et de prendre garde à ne pas se laisser tomber les massues sur les pieds. Il n'avait jamais été plus heureux. Comme Zalzan Kavol avait été bon de le prendre dans sa troupe, comme Sleet et Carabella avaient été aimables de l'initier à leur art. Ils avaient parmi eux le Coronal de Majipoor et personne ne le savait ! Lequel d'entre eux aurait pu imaginer qu'avant d'être beaucoup plus vieux ils ne seraient plus des jongleurs, mais des généraux à la tête d'une armée de libération se dirigeant vers le Mont du Château ?

La première colonne s'était mise en marche. Les flotteurs s'étaient ébranlés et commençaient à gravir l'interminable pente qui séparait Amblemorn du Château.

Les Cinquante Cités du Mont du Château étaient disposées comme des raisins secs dans un pudding, en cercles à peu près concentriques rayonnant vers l'extérieur à partir du pic couronné par le Château. Il y en avait une douzaine sur le cercle extérieur – Amblemorn, Perimor, Morvole, Canzilaine, Bimbak Est et Bimbak Ouest, Furible, Deepenhow Vale, Normork, Kazkas, Stipool et Dundilmir. Ces dernières, baptisées les Cités des Pentes, étaient des centres industriels et commerciaux, et la plus petite d'entre elles, Deepenhow Vale, avait une population de sept millions d'habitants. Les Cités des Pentes, fondées dix à douze mille ans auparavant, étaient devenues quelque peu archaïques et les rues, dont le tracé avait peut-être été rationnel en d'autres temps, étaient maintenant congestionnées et embrouillées par d'incohérentes modifications. Chacune avait ses beautés propres, célèbres dans le monde entier. Valentin ne les avait pas toutes visitées – une vie entière passée sur le Mont du Château n'aurait pas suffi pour

connaître les Cinquante Cités

– mais il en avait vu une bonne partie, Bimbak Est et Bimbak Ouest avec leurs tours jumelles de briques coruscantes, à la ligne très pure et de quinze cents mètres de haut, Furible et son célèbre jardin d’oiseaux de pierre, Canzilaine où les statues parlaient, Dundilmir et sa Vallée Ardente. Entre ces villes s’étendaient des parcs royaux, des réserves pour la protection de la flore et de la faune, des bois sacrés, des chasses gardées, et tout était vaste et spacieux, car il y avait des milliers d’hectares, assez de place pour que s’épanouisse une civilisation paisible à la population clairsemée.

Cent cinquante kilomètres plus haut sur le Mont se trouvait le cercle des neuf Cités Libres – Sikkal, Huyn, Stee, Upper Sunbreak, Lower Sunbreak, Castlethorn, Gimkandale et Vugel.

L’origine du terme Cités Libres donnait matière à des discussions entre érudits, car aucune ville de Majipoor n’était ni plus libre ni moins libre qu’une autre ; mais l’idée la plus communément admise était que dans le courant du règne de lord Stiamot ces neuf cités avaient été exemptées d’une taxe qui frappait les autres, en récompense de signalés services rendus au Coronal. A ce jour, encore, les Cités Libres réclamaient de telles exemptions, souvent avec succès.

La plus grande d’entre elles était Stee, sur le fleuve du même nom, qui comptait trente millions d’habitants – à savoir une cité de la taille de Ni-moya et, s’il fallait en croire la rumeur publique, encore plus grandiose.

Valentin avait de la peine à concevoir qu’un endroit pût seulement égaler Ni-moya en splendeur ; mais il n’avait jamais réussi à visiter Stee pendant ses années passées sur le Mont du Château, et il en resterait loin cette fois encore, car elle se trouvait sur le versant opposé.

Encore plus haut il y avait les onze Cités Tutélaires –

Sterinmor, Kowani, Greel, Minimool, Strave, Hoik-mar, Erstud Grand, Rennosk, Fa, Sigla Lower et Sigla Higher. Toutes étaient des villes importantes, entre sept et treize millions d’habitants.

Comme à leur altitude la circonférence du Mont était moins grande, les Cités Tutélaires étaient plus rapprochées les unes des autres que celles des cercles inférieurs, et on estimait que dans quelques siècles, elles formeraient une gigantesque conurbation, une bande continue enserrant la zone intermédiaire du Mont.

A l'intérieur de cette bande se trouvaient les neuf Cités Intérieures – Gabell, Chi, Haplior, Khresm, Banglecode, Bombifale, Guand, Peritole et Tentag – et les neuf Cités Hautes

– Muldemar, Huine, Gossif, Tидias, Low Morpin et High Morpin, Sipermit, Frangior et Halanx. Ces métropoles étaient celles que Valentin avait le plus fréquentées pendant sa jeunesse. Halanx, une ville aux grandes propriétés, était son lieu de naissance ; Sipermit était l'endroit où il avait vécu pendant le règne de Voriаx, car la ville était à proximité du Château ; High Morpin était sa station de vacances préférée où il s'était maintes fois amusé sur les glisse-glaces et à bien d'autres jeux. Comme tout cela était loin ! Si loin. Et maintenant, alors que son armée d'invasion glissait le long des routes qui s'élevaient sur les pentes du Mont, il lui arrivait souvent de regarder, dans le lointain taché de soleil, vers les hauteurs enveloppées de nuages en espérant apercevoir les Cités Hautes, Sipermit, ou Halanx, ou High Morpin très loin devant. Mais il était encore trop tôt pour cela. D'Amblemorn, la route les mena entre Bimbak Est et Bimbak Ouest puis fit un brusque détour pour contourner la crête de Normork, invraisemblablement escarpée et déchiquetée, jusqu'à la ville de Normork, célèbre pour son mur d'enceinte construit – s'il fallait en croire la légende – à l'imitation de la grande muraille de Velalisier. A Bimbak Est, Valentin fut accueilli en monarque légitime et en libérateur. La réception à Bimbak Ouest fut sensiblement moins cordiale, bien qu'il n'y eût pas la moindre velléité de résistance ; les habitants n'avaient visiblement pas encore décidé où se trouvait leur intérêt dans cette curieuse lutte qui était en train de se dérouler.

Et à Normork, la grande porte Dekkeret était fermée, pour la première fois peut-être depuis sa construction. Cela pouvait passer pour une marque d'hostilité, mais Valentin choisit de l'interpréter comme une déclaration de neutralité, et il passa son chemin sans faire de tentative pour pénétrer dans Normork.

Disperser son énergie en assiégeant une forteresse imprenable était bien la dernière chose qu'il voulait faire maintenant. Il se dit qu'il était beaucoup plus facile d'éviter tout simplement de la considérer comme une ville ennemie.

Après Normork, la route traversait la Barrière de Tolingar, qui n'avait rien d'une barrière, mais n'était qu'un immense parc, soixante kilomètres d'élégance raffinée pour la distraction des citoyens de Kazkas, de Stipool et de Dundilmir. C'était comme si le moindre arbre, le moindre buisson avait été élagué, taillé, émondé pour acquérir une

forme parfaitement harmonieuse. Il n'y avait pas un rameau de travers, pas une branche mal proportionnée. Si le milliard d'habitants demeurant sur le Mont du Château avait fait office de jardiniers dans la Barrière de Tolingar, ils n'auraient pu, même en y consacrant douze heures par jour, atteindre à une telle perfection. Valentin savait qu'il n'avait été possible d'y parvenir que grâce à un programme de contrôle de la reproduction entrepris au moins quatre mille ans auparavant sous le règne de lord Havilbove et poursuivi sous trois de ses successeurs ; ces plantes se façonnaient et se taillaient

toutes

seules,

contrôlant

en

permanence

l'harmonieuse symétrie de leur forme. Le secret de cette sorcellerie horticole s'était perdu.

L'armée de restauration arrivait maintenant au niveau des Cités Libres.

Il était encore possible à Bibiroon Sweep, en haut de la Barrière de Tolingar, d'avoir sur les pentes une vue relativement claire, bien que déjà extraordinairement impressionnante. Le merveilleux parc de lord Havilbove s'enroulait juste en dessous comme une langue de verdure et s'incurvait vers l'orient ; au-delà, les petits points gris de Dundilmir et Stipool et, à côté, la trace à peine visible de la masse de Normork, la cité fortifiée.

Puis il y avait la vertigineuse descente vers Amblemorn et la source du Glayge et, noyés à l'horizon dans une brume irréaliste, les contours, plus que vraisemblablement recréés par le seul pouvoir de l'imagination, du fleuve et de ses villes grouillantes, Nimivan, Mitripond, Threiz, South Gayles. De Makroprosopos et Pendiwane, il n'y avait plus la moindre trace, bien que Valentin vît autour de lui les habitants de ces villes regarder au loin en plissant les yeux et tendre le doigt avec véhémence en affirmant que telle bosse, telle protubérance était leur patrie.

— Je m'imaginai, dit Shanamir qui se tenait aux côtés de Valentin, que du Mont du Château on pouvait voir jusqu'à Pidruid ! Mais on ne

distingue même pas le Labyrinthe. Est-ce que de plus haut la vue s'étend plus loin ?

— Non, répondit Valentin. La couche de nuages cache tout ce qui est en dessous des Cités Tutélaires.

Parfois, quand on est tout là-haut, on peut oublier que le reste de Majipoor existe.

— Fait-il très froid là-haut ? demanda le garçon

— Froid ? Non, il ne fait pas froid du tout. Il fait aussi bon qu'ici. Meilleur, même. C'est comme un printemps perpétuel.

L'air est doux et léger, et les fleurs sont toujours épanouies.

— Mais il s'élève si haut dans le ciel ! Les montagnes des Marches de Khyntor sont loin d'être aussi hautes – elles feraient à peine une tache sur le Mont du Château –, et pourtant on m'a dit que la neige tombe sur les pics des Marches et qu'elle y reste parfois tout l'été. Il devrait faire noir comme dans un four au Château, Valentin, et froid, froid comme la mort !

— Non, dit Valentin. Les machines des anciens entretiennent un printemps perpétuel. Elles descendent très profondément à l'intérieur du Mont, absorbent de l'énergie – ne me demande pas comment, je n'en ai aucune idée – et la transforment en chaleur, en lumière et en bon air pur. J'ai vu ces machines dans les entrailles du Château, ce sont d'énormes choses métalliques, il y a là suffisamment de métal pour bâtir toute une ville, des pompes géantes et de monstrueux tuyaux et tubes de cuivre...

— Quand y arriverons-nous, Valentin ? En sommes-nous encore loin ?

— Nous ne sommes pas encore à mi-chemin, répondit Valentin en hochant la tête.

8

La route la plus directe pour remonter entre les Cités Libres passait entre Bibiroon et Upper Sunbreak. Elle escaladait un large épaulement en pente si douce qu'ils ne perdraient pas de temps dans des lacets. Alors qu'ils approchaient de Bibiroon, Valentin apprit par Gorzval le Skandar, responsable de l'intendance, que les provisions de fruits frais

et de viande commençaient à s'épuiser. Il paraissait plus sage de se réapprovisionner à ce niveau avant d'entreprendre l'ascension jusqu'aux Cités Tutélaires.

Bibiroon était une agglomération de douze millions d'âmes, s'étalant de manière spectaculaire sur un éperon rocheux de cent cinquante kilomètres qui paraissait suspendu au-dessus de la face du Mont. Il n'y avait qu'un seul accès à la ville – en venant d'Upper Sunbreak, à travers une gorge si encaissée et aux versants si escarpés qu'une centaine de guerriers pouvait la défendre contre un million d'ennemis. Valentin ne fut pas autrement étonné d'apprendre en y arrivant que la gorge était occupée et que les défenseurs étaient loin d'être seulement une centaine.

Ermanar et Deliamber s'avancèrent pour parlementer. Ils revinrent peu de temps après en annonçant que le duc Heitluig de Chorg, de la province dont Bibiroon était la capitale, commandait les troupes qui gardaient la gorge et acceptait de s'entretenir avec lord Valentin.

— Qui est ce Heitluig ? demanda Carabella. Tu le connais ?

— Vaguement, répondit Valentin en hochant la tête. Il fait partie de la famille de Tyeveras. J'espère qu'il n'a aucune animosité à mon égard.

— Il pourrait s'attirer les bonnes grâces de Dominin Barjazid, fit Sleet d'un ton funèbre, en se débarrassant de vous dans ce défilé.

— Pour être torturé dans son sommeil pendant le reste de sa vie ? demanda Valentin en riant. C'est peut-être un ivrogne, Sleet, mais pas un assassin. Et c'est un noble du royaume.

— Comme l'est Dominin Barjazid, monseigneur.

— Barjazid lui-même n'a pas osé me tuer quand il en a eu l'occasion. Suis-je supposé craindre d'être face à des assassins à chaque fois que je parle ? Allons. Nous perdons du temps à discuter.

Accompagné d'Ermanar, d'Asenhardt et de Deliamber, Valentin se rendit à pied jusqu'à l'entrée de la gorge. Le duc et trois membres de sa suite attendaient.

Heitluig était un homme de belle carrure, l'air vigoureux, à l'épaisse chevelure blanche frisée et au visage empâté et rubicond. Il fixa Valentin avec intensité, comme si sous les traits de cet inconnu blond il essayait de découvrir une trace de la présence de l'âme du véritable

Coronal. Valentin le salua comme il convenait à un Coronal de saluer un duc provincial, regard bienveillant et paume de la main tournée vers le ciel, ce qui mit immédiatement Heitluig en difficulté. Il hésitait visiblement sur la manière correcte de rendre le salut.

— On m’a informé, dit-il au bout de quelques instants, que vous étiez lord Valentin, transformé par sorcellerie. S’il en est ainsi, je vous souhaite la bienvenue, monseigneur.

— Croyez-moi, Heitluig, c’est ainsi.

— Il y a eu des messages à cet effet. Mais il y a également eu des messages contradictoires.

— Ce sont les messages de la Dame auxquels on peut ajouter foi, dit Valentin en souriant. Ceux du Roi ont la valeur que l’on peut supposer, compte tenu de ce que son fils a fait. Avez-vous reçu des instructions du Labyrinthe ?

— Oui, que nous devons vous reconnaître comme le véritable Coronal. Mais nous vivons une période troublée. Si je dois me défier de ce qui vient du Château, pourquoi devrais-je exécuter les ordres émanant du Labyrinthe ? Ce peuvent être des contrefaçons ou des supercheries.

— J’ai avec moi Ermanar, grand serviteur de votre grand-oncle le Pontife. Il n’est pas ici comme captif. Il peut vous montrer les sceaux pontificaux qui lui donnent une autorité légitime.

Le duc haussa les épaules. Son regard continuait à sonder celui de Valentin.

— Cela me paraît une chose bien mystérieuse qu’un Coronal puisse être transformé de la sorte. Si cela est vrai, tout peut être vrai. Que désirez-vous exactement à Bibiroon... monseigneur ?

— Nous avons besoin de fruits et de viande. Il nous reste des centaines de kilomètres à parcourir, et des soldats affamés ne font pas de bons soldats.

— Vous n’êtes pas sans savoir, fit Heitluig avec un tressaillement de la joue, que vous vous trouvez devant une Cité Libre.

— Oui, je le sais. Et alors ?

— La tradition est ancienne, et peut-être certains l’ont-ils oubliée.

Mais nous, habitants des Cités Libres, professons que nous n'avons pas à fournir au gouvernement de marchandises au-delà de notre contribution légalement prescrite. Le coût des provisions pour une armée de l'importance de la vôtre...

— ... sera intégralement pris en charge par le trésor impérial, le coupa sèchement Valentin. Nous ne demandons rien à Bibiroon qui lui coûte même une pièce de cinq pesants.

— Et le trésor impérial vous accompagne ? Une lueur de colère passa dans le regard de Valentin.

— Le trésor impérial est conservé dans le Château, comme il l'a été depuis l'époque de lord Stiamot, et quand j'y serai parvenu et aurai renversé l'usurpateur, je réglerai l'intégralité des acquisitions que nous faisons ici. A moins que le crédit du Coronal ne soit plus acceptable à Bibiroon ?

— Si, le crédit du *Coronal* est encore acceptable, répondit prudemment Heitluig. Mais il reste des doutes, monseigneur.

Nous sommes des gens économes, ici, et ce serait un déshonneur affreux pour nous s'il s'avérait que nous avons fait crédit à... à quelqu'un dont les prétentions étaient mensongères.

Valentin luttait pour ne pas perdre patience.

— Vous m'appellez « monseigneur », et malgré cela vous parlez de doutes.

— C'est vrai, je suis indécis. Je le reconnais.

— Heitluig, venez parler avec moi en tête à tête quelques instants.

— Comment ?

— Ecartez-vous de quelques pas ! Vous imaginez-vous que je vais vous trancher la gorge dès que vous vous éloignerez de vos gardes du corps ? Je veux vous parler de quelque chose dont vous n'aimeriez peut-être pas que je parle devant les autres.

Le duc, l'air déconcerté et gêné, acquiesça à contrecœur et se laissa entraîner à l'écart par Valentin.

— Quand vous êtes venu au Mont du Château pour mon couronnement, Heitluig, lui dit Valentin à voix basse, vous étiez assis

à la table des parents du Pontife et vous avez bu quatre ou cinq bouteilles de vin de Muldemar, vous en souvenez-vous ?

Vous vous êtes levé complètement ivre pour aller danser, vous avez trébuché contre la jambe de votre cousin Elzandir, vous vous êtes étalé de tout votre long et vous étiez prêt à faire sur-le-champ le coup de poing avec Elzandir si je ne vous avais pris par l'épaule et tiré à l'écart. Alors ? Cela n'éveille-t-il pas un écho en vous ? Et comment pourrais-je être au courant si je n'étais qu'un aventurier de Zimroel essayant de s'emparer du Château de lord Valentin. La face de Heitluig était cramoisie.

— Monseigneur...

— Vous le dites maintenant avec un peu plus de conviction !

Valentin serra chaleureusement l'épaule du duc

— Très bien, Heitluig. Apportez-moi votre aide et quand vous viendrez au Château pour célébrer ma restauration, je vous offrirai cinq nouvelles bouteilles de ce bon Muldemar. Et j'espère que vous serez plus sobre que la dernière fois.

— Monseigneur, comment puis-je vous servir.

— Je vous l'ai dit. Nous avons besoin de fruits et de viande, et je réglerai la note quand je serai redevenu Coronal.

— Ce sera fait. Mais redeviendrez-vous Coronal ?

— Comment cela ?

— L'armée qui attend là-haut est loin d'être une petite armée, monseigneur. Lord Valentin – je veux dire celui qui prétend être lord Valentin – enrôle les citoyens par centaines de milliers pour la défense du Château.

— Et où se rassemble cette armée ? demanda Valentin, les sourcils froncés.

— Entre Ertsud Grand et Bombifale. Il recrute dans les Cités Tutélaires et toutes les autres au-dessus. Des ruisseaux de sang couleront sur le Mont, monseigneur.

Valentin se détourna et ferma les yeux quelques instants. La douleur et la consternation lui fouaillaient l'âme. C'était inévitable, cela n'avait

rien d'étonnant, c'était tout à fait ce à quoi il s'était attendu depuis le début. Dominin Barjazid lui permettait d'avancer librement sur les premières pentes mais lui opposerait une farouche défense à l'approche du sommet, lançant contre lui sa propre garde royale, les chevaliers de haute naissance au milieu desquels il avait été élevé. Au premier rang contre lui, il y aurait Stasilaine, Tunigorn, son cousin Mirigant, Elidath, Diwis, le fils de son frère. Pendant un instant, la résolution de Valentin vacilla une nouvelle fois. Redevenir Coronal valait-il tout ce désordre, l'effusion de sang, la souffrance de son peuple ? Peut-être la volonté du Divin avait-elle été qu'il fût renversé. S'il contrariait cette volonté, peut-être réussirait-il seulement à provoquer sur les plaines au-dessus d'Ertud Grand un terrible cataclysme qui laisserait de profondes cicatrices dans l'âme du peuple tout entier, remplirait ses nuits de cauchemars accusateurs et de remords, et rendrait

son nom à jamais maudit ? Il pouvait encore faire demi-tour, il pouvait se dérober à l'affrontement avec les forces du Barjazid, il pouvait accepter le verdict du destin, il pouvait...

Non.

Cette lutte intérieure, il l'avait déjà engagée et gagnée, et il n'avait pas l'intention de recommencer. Un faux Coronal, vil, mesquin et dangereux, occupait la plus haute charge du royaume et régnait illégitimement et avec inconséquence. Cela ne devait pas durer. Rien d'autre n'avait d'importance.

— Monseigneur ? dit Heitluig. Valentin se retourna vers le duc.

— L'idée de la guerre m'est insupportable, Heitluig.

— Personne n'y trouve de plaisir, monseigneur.

— Pourtant, il arrive un moment où la guerre est nécessaire, faute de quoi des calamités encore plus grandes peuvent se produire. Je pense que nous sommes arrivés à l'un de ces moments.

— C'est ce que l'on dirait.

— M'acceptez-vous comme Coronal, Heitluig ?

— Je pense qu'aucun prétendant n'aurait pu être au courant de mon ivresse lors du couronnement.

— Et acceptez-vous de vous battre à mes côtés au-dessus d'Ertud

Grand ?

— Naturellement, monseigneur, répondit Heitluig en le regardant droit dans les yeux. De combien d'hommes de troupe de Bibiroon aurez-vous besoin ?

— Disons cinq mille. Je n'ai pas besoin d'une armée énorme là-haut... Je préfère qu'elle soit brave et loyale.

— Les cinq mille combattants sont à vous, monseigneur. Et plus si vous le demandez.

— Cinq mille suffiront, Heitluig, et je vous remercie pour votre confiance. Maintenant, occupons-nous des fruits et de la viande !

9

La halte à Bibiroon fut de courte durée, juste le temps pour Heitluig de mobiliser ses forces et de fournir à Valentin les provisions nécessaires, et l'interminable ascension reprit. Valentin était avec l'avant-garde de l'armée, ses chers amis de Pidruïd à ses côtés. Cela le ravissait de voir dans leurs yeux la lueur d'émerveillement, de voir le visage de Shanamir rayonnant d'excitation, d'entendre les petits cris de joie rentrés de Carabella, de remarquer que même ce bougon de Zalzan Kavol grommelait et poussait des grognements étonnés pendant que les splendeurs du Mont du Château se déroulaient devant eux.

Et lui-même... comme il se sentait radieux à l'idée de revenir chez lui !

Plus ils s'élevaient, plus l'air devenait doux et pur, car ils se rapprochaient des énormes moteurs qui entretenaient sur le Mont un printemps éternel. Bientôt les faubourgs des Cités Tutélaires furent en vue.

— C'est tellement... murmura Shanamir d'une voix étouffée.

C'est un spectacle si grandiose...

A cet endroit, le Mont était un grand bouclier gris de granit qui se déroulait en pente douce mais inexorable vers le ciel et se perdait dans la mer blanche de nuages enveloppant les sommets. Le ciel était d'un bleu électrique éblouissant, plus intense que celui des basses terres de Majipoor. Valentin se souvenait de ce ciel, à quel point il l'avait aimé et comme il détestait descendre dans le monde banal aux couleurs

banales qui s'étendait au pied du Mont du Château. Il avait la gorge serrée devant le spectacle qui s'offrait à sa vue. Chaque butte, chaque escarpement était nimbé d'un mystérieux halo étincelant. La poussière elle-même, que le vent poussait le long du bord de la route, paraissait briller et scintiller. Des cités satellites et des villes moyennes entaillaient les lointains avec des miroitements enchanteurs et, très haut, plusieurs des grands centres urbains commençaient à apparaître. Ertsud Grand était droit devant, ses énormes tours noires à peine visibles à l'horizon et, à l'est, se trouvait une tache sombre qui était probablement Minimool ; à l'extrémité ouest du paysage, on arrivait difficilement à distinguer Hoikmar, réputée pour ses paisibles canaux.

Valentin cligna des paupières pour refouler les larmes gênantes et inattendues qui perlaient au coin de ses yeux. Il tapota la harpe de poche de Carabella et lui dit :

— Chante-moi quelque chose.

Elle lui sourit en décrochant la petite harpe.

— C'est ce que nous chantions à Til-omon où le Mont du Château ne nous était connu que par les livres, un rêve romantique...

Il existe un pays tout à fait au levant.

Si lointain que nous ne le connaîtrons jamais.

Où croissent les merveilles sur des pics imposants,

Et d'éblouissantes villes trois par trois sont groupées.

Sur le Mont du Château, demeure des Puissances, Des héros tout le jour font assaut de prouesses...

Elle s'arrêta, plaqua un accord dissonant, reposa la harpe et détourna la tête.

— Que se passe-t-il, amour ? demanda Valentin.

— Rien, répondit Carabella en secouant la tête. J'ai oublié les paroles.

— Carabella ?

— Ce n'est rien, je te dis !

— Je t'en prie...

Elle retourna la tête vers lui, se mordant les lèvres, les yeux embués de larmes.

— Tout est si merveilleux ici, Valentin, souffla-t-elle. Et si étrange... si effrayant...

— Merveilleux, oui. Effrayant, non.

— C'est magnifique, je sais. Et encore plus grand que je ne l'imaginais. Toutes ces villes, ces montagnes qui ne sont qu'une partie de la grande montagne, tout cela est superbe. Mais...

mais...

— Dis-moi.

— Tu retrouves ton pays, Valentin ! Tous tes amis, ta famille, tes... tes maîtresses, je suppose... Quand tu auras gagné la guerre, tu les auras tous autour de toi, ils t'entraîneront dans des banquets et des réjouissances, et...

Elle s'interrompit.

— Je me suis promis de ne pas parler de cela.

— Vas-y.

— Monseigneur...

— Ne sois pas si formaliste, Carabella.

Il lui prit la main et remarqua que Shanamir et Zalzan Kavol s'étaient éloignés d'eux dans le flotteur et leur tournaient le dos.

— Monseigneur, dit-elle avec précipitation, que deviendra la petite jongleuse de Til-omon quand vous serez de nouveau entouré des princes et des belles dames du Mont du Château ?

— T'ai-je donné des raisons de croire que je t'abandonnerai ?

— Non, monseigneur. Mais...

— Appelle-moi Valentin, veux-tu. Mais quoi ?

Les pommettes de Carabella se colorèrent. Elle dégagea sa main et la passa nerveusement dans ses cheveux bruns et brillants.

— Hier, ton duc Heitluig nous a vus ensemble, il a vu ton bras autour de moi... Valentin, tu n'as pas remarqué son sourire ! Comme si je n'étais qu'un joli jouet pour toi, un bibelot dont on se débarrasse le moment venu.

— Je crois que tu as lu trop de choses dans le sourire d'Heitluig, dit lentement Valentin, bien qu'il l'ait également remarqué et en ait été gêné.

Il savait que pour Heitluig et d'autres de son rang, Carabella ne pouvait passer que pour une concubine d'occasion, d'extraction inimaginablement basse, digne, au mieux, d'être traitée avec mépris. Lors de sa vie précédente sur le Mont du Château, de telles distinctions de classe avaient été un postulat incontestable de la nature des choses. Mais il avait longtemps été éloigné du Mont et il voyait maintenant les choses d'un œil différent. Les craintes de Carabella étaient fondées. Et pourtant ce problème ne pourrait être réglé qu'au moment opportun. Il y avait bien d'autres choses à régler d'abord.

— Heitluig est trop porté sur la boisson, dit-il doucement, et il a l'âme endurcie. Ne t'occupe pas de lui. Tu te feras une place au Château parmi les personnages de haut rang et personne ne te manquera d'égards quand je serai redevenu Coronal. Allez, termine ta chanson.

— Tu m'aimes, Valentin ?

— Oui, je t'aime. Mais je t'aime moins quand tu as les yeux rouges et gonflés, Carabella.

— C'est le genre de choses que l'on dit à un enfant, fit-elle en reniflant. Alors, tu me considères comme une enfant ?

— Je te considère comme une femme, répondit Valentin en haussant les épaules, belle et dotée d'une grande finesse d'esprit. Mais que suis-je supposé répondre quand tu me demandes si je t'aime ?

— Que tu m'aimes. Et tu n'as rien besoin d'ajouter.

— Bon, je suis désolé. Je vais devoir m'entraîner à cela plus sérieusement. Tu veux continuer à chanter ?

— Si tu veux, dit-elle en reprenant sa harpe de poche.

Pendant toute la matinée, ils continuèrent l'ascension, traversant les grands espaces qui s'étendaient au-delà des Cités Libres. Valentin choisit la route de Pinitor, qui passait entre Ertsud Grand et Hoikmai et serpentait dans un paysage vide de plateaux rocheux. Interrompu seulement de loin en loin par des bosquets de ghazan aux troncs trapus et cendrés et aux branch noueuses et torturées – des arbres qui vivaient dix mille ans et exhalaient une sorte de doux et long sourire quand leur heure était venue. C'était une zone désolée et silencieuse où Valentin et ses forces pouvaient rassembler leur courage avant l'épreuve qui les attendait. Pendant tout ce temps, leur ascension se poursuivit sans encombre.

— Ils n'essaieront pas de vous arrêter, dit Heitluig avant que vous ne soyez au-dessus des Cités Tutélaires. Il y a moins d'espace là-haut. Il y a des ondulations et des plissements de terrain. Ils trouveront des endroits favorables pour vous tendre des pièges.

— Il y aura bien assez de place, répliqua Valentin. Dans une vallée aride bordée d'aiguilles déchiquetées, au-delà de laquelle on pouvait distinguer la cité d'Ertsud Grand à quelque trente kilomètres à l'est, il fit arrêter son armée et réunit son état-major. Les éclaireurs qui avaient été envoyés en reconnaissance pour inspecter l'armée ennemie étaient revenus porteurs de nouvelles qui écrasaient Valentin comme une chape de plomb, d'après leur rapport, une armée immense, une mer de guerriers couvrait la vaste plaine qui s'étendait sur des centaines de kilomètres carrés au-dessous de la Cité Intérieure de Bombifale.

La plupart étaient des fantassins, mais il y avait également un rassemblement de flotteurs ainsi qu'un régiment de cavalerie et une unité de monstrueux mollitors, ces bêtes de guerre, au moins dix fois plus nombreux que ceux qui les attendaient sur les rives du Glayge. Mais Valentin ne laissait rien percer de son accablement.

— Nous nous battons à vingt contre un, dit-il. Je trouve cela encourageant. Il est dommage qu'ils ne soient pas encore plus nombreux... mais une armée de cette taille devrait être suffisamment difficile à manœuvrer pour que les choses nous soient grandement facilitées. Il tapota la carte devant lui.

— Ils cantonnent ici, dans la plaine de Bombifale, et ils savent, bien évidemment, que nous marchons droit sur cette plaine. Ils doivent supposer que nous tenterons de poursuivre notre ascension en empruntant le défilé de Peritole, à l'ouest de la plaine, où ils auront concentré leurs forces. Nous nous dirigerons effectivement vers le

défilé de Peritole.

Heitluig eut un hoquet d'effarement et Ermanar le regarda soudain d'un air de surprise attristée. Imperturbable, Valentin poursuivit :

— Voyant cela, ils enverront des renforts dans cette direction. Une fois qu'ils auront commencé à pénétrer dans le défilé, il devrait leur être difficile de se regrouper et de changer de direction. Dès qu'ils se mettront en mouvement, nous bifurquerons vers la plaine, nous foncerons droit sur leur camp, nous traverserons leurs lignes et pousserons jusqu'à Bombifale.

Au-dessus de Bombifale, nous retrouverons la route de High Morpin qui nous mènera sans encombre au Château. Y a-t-il des questions ?

— Et s'ils ont une seconde armée qui nous attend entre Bombifale et High Morpin ? demanda Ermanar.

— Vous me redemanderez cela, répondit Valentin, quand nous aurons dépassé Bombifale. Y a-t-il d'autres questions ?

Il parcourut le groupe du regard. Personne ne demanda la parole.

— Bon. Eh bien, en avant !

Encore une journée et la terre devint plus fertile à l'approche de la grande ceinture verte qui entourait les Cités Intérieures. Ils avaient atteint la zone des nuages, humide et fraîche, où l'on voyait encore le soleil, mais indistinctement, à travers les nappes ondoyantes de brume qui jamais ne se levaient. Dans cette contrée humide, des plantes qui, plus bas, arrivaient à peine au genou, devenaient géantes, avec des feuilles larges comme des écuelles et des tiges comme des troncs d'arbres, et tout était recouvert d'une scintillante rosée.

Le paysage était devenu plus accidenté, avec des chaînes de montagnes escarpées s'élevant sur les versants abrupts de vallées profondément encaissées et des routes contournant péniblement de hauts pics coniques. Le choix de l'itinéraire était de plus en plus limité : à l'ouest se trouvaient les crêtes de Banglecode, une ligne dentelée de montagnes infranchissables et encore à peine explorées ; à l'est la large plaine de Bombifale en pente douce ; et droit devant, flanqués par de véritables murailles rocheuses, la série de gigantesques gradins naturels connus sous le nom de défilé de Pérîtôle, où – à moins que Valentin ne se soit trompé du tout au tout – les troupes d'élite de l'usurpateur étaient à l'affût.

Sans se presser, Valentin menait ses forces vers le défilé.

Quatre heures de marche, une halte de deux heures, cinq autres heures de marche, campement pour la nuit, départ tardif le matin. Avec l'air vivifiant du Mont du Château, il eût été facile d'avancer beaucoup plus vite. Mais il ne faisait aucun doute que depuis les hauteurs l'ennemi suivait sa progression, et Valentin voulait lui laisser tout le temps d'observer son itinéraire et de prendre les contre-mesures qui s'imposaient.

Le lendemain, il força l'allure, car le premier des immenses et profonds gradins du défilé était maintenant en vue.

Deliamber, projetant son esprit en avant, confirma que l'armée de défense avait effectivement pris possession du défilé et annonça que des troupes auxiliaires arrivaient en renfort de la plaine de Bombifale.

— Ce ne sera plus long, maintenant, dit Valentin en souriant. Ils tombent entre nos mains.

Deux heures avant la tombée du jour, il donna l'ordre d'installer le camp dans une riante prairie près d'un torrent glacé et pentu. Des roulottes furent disposées en formation défensive, des hommes de corvée partirent ramasser du bois pour allumer les feux, l'intendance commença à distribuer les rations et, alors que la nuit tombait, la nouvelle se répandit dans le camp qu'il fallait se lever et reprendre la route en laissant tous les feux brûler et une bonne partie des roulottes en formation.

Valentin se sentit parcouru d'une excitation fébrile. Il vit une flamme nouvelle dans le regard de Carabella et la vieille cicatrice qui barrait la joue de Sleet ressortir à mesure que son cœur battait plus vite. Et puis il y avait Shanamir, courant de-ci de-là, mais sans déplacements inconsidérés, assumant de petites responsabilités et d'autres plus importantes avec sérieux et efficacité, à la fois comique et admirable. Ces moments étaient inoubliables, chargés de tension par la perspective de grands événements sur le point de s'accomplir.

— Pour avoir conçu une manœuvre comme celle-ci, dit Carabella, tu as dû étudier l'art de la guerre de manière très approfondie pendant ta jeunesse sur le Mont.

— L'art de la guerre ? dit Valentin en riant. Tout ce que Majipoor a pu connaître de l'art de la guerre était oublié moins d'un siècle après la mort de lord Stiamot. Je ne connais absolument rien à la guerre, Carabella.

— Mais comment...

— J'agis au jugé. C'est une question de chance, une sorte de gigantesque jonglerie. J'improvise au fur et à mesure.

Il lui fit un clin d'œil complice.

— Mais surtout, n'en parle pas aux autres. Laisse-les croire que leur général est un génie, et peut-être feront-ils de lui un génie !

Aucune étoile n'était visible dans le ciel couvert de nuages et la lumière de la lune n'était qu'une infime lueur rougeâtre.

L'armée de Valentin suivait la route de la plaine de Bombifale à la lumière de globes lumineux réglés à l'intensité la plus faible.

Deliamber, assis entre Valentin et Ermanar, était entré dans une profonde transe, projetant son esprit en avant pour essayer de déceler des barrières ou autres obstacles !

Valentin restait silencieux et immobile, se sentant étrangement calme. Il se dit qu'il s'agissait vraiment d'une sorte de gigantesque jonglerie. Et maintenant comme il l'avait fait tant de fois avec la troupe de jongleurs, il était en train de se transporter vers cette zone de calme au centre de son être où il pouvait traiter l'information d'une succession d'événements en perpétuel changement, sans être clairement conscient ni du traitement, ni de l'information, ni même des événements : tout était fait en temps voulu, avec seulement la conscience sereine de l'enchaînement des événements.

Une heure avant l'aube, ils atteignirent l'endroit où la route bifurquait en montant vers l'entrée de la plaine. Valentin réunit de nouveau son état-major.

— Trois choses seulement, leur dit-il. Restez en formation serrée. Ne tuez que lorsque ce sera nécessaire. Ne ralentissez pas votre avance.

Il eut pour chacun un mot, une poignée de main, un sourire.

— A midi, nous déjeunerons à Bombifale, dit-il. Et demain soir, nous dînerons au Château de lord Valentin. Je vous le promets.

Le moment que Valentin appréhendait depuis des mois était arrivé, celui où il lui faudrait mener au combat des citoyens de Majipoor contre d'autres citoyens de Majipoor, celui où il lui faudrait mettre en jeu le sang de ses compagnons d'aventures et celui de ses amis d'enfance. Et pourtant, maintenant que ce moment était arrivé, il se sentait ferme et calme.

Aux premières lueurs grises de l'aube, l'armée de restauration atteignit le bord de la plaine et, au milieu des brumes matinales, Valentin entrevit pour la première fois les légions qui lui faisaient face. La plaine paraissait couverte de tentes noires et partout il y avait des soldats, des véhicules, des montures, des mollitors, une marée humaine confuse et chaotique.

Les troupes de Valentin étaient disposées en formation triangulaire, avec les plus braves et les plus dévoués de ses compagnons d'armes dans les flotteurs de tête, suivis par les troupes du duc Heitluig. Les milliers de pacifiques miliciens de Pendiwane, de Makroprosopos et des autres villes du Glayge formaient une arrière-garde plus impressionnante par sa masse que par sa bravoure. Toutes les races de Majipoor étaient représentées : une compagnie de Skandars, un détachement de Vroons, une horde entière de Lii aux yeux étincelants, un grand nombre de Hjorts et de Ghayrogs, et jusqu'à une petite troupe d'élite composée de Su-Suheris. Valentin commandait en personne à l'une des trois pointes du dispositif, mais non pas à la pointe centrale : Ermanar s'y trouvait, prêt à soutenir le plus fort de la contre-offensive ennemie. Le char de Valentin occupait l'aile droite, celui d'Asenhart l'aile gauche et les colonnes commandées par Sleet, Carabella, Zalzan Kavor et Lisamon Hultin les suivaient de près.

— Maintenant ! cria Valentin. Et le combat s'engagea.

Le char d'Ermanar se rua en avant, sonnant de toutes ses trompes, brillant de tous ses feux. Un instant après, Valentin suivit et, regardant par-dessus tout le champ de bataille, il vit Asenhart qui se maintenait à sa hauteur. Ils chargeaient à travers la plaine en formation serrée et, d'un seul coup, la masse énorme de leurs adversaires s'en trouva jetée dans le désarroi.

Le premier rang des forces de l'usurpateur céda avec une rapidité déconcertante, presque comme s'il avait obéi à une stratégie calculée. Des troupes paniquées couraient de-ci de-là, se heurtant, se mêlant, cherchant à s'emparer d'armes, ou simplement la voie du salut. L'immense espace de la plaine devint un océan houleux de soldats dépourvus d'un chef et d'un plan. A travers cette cohue, la phalange

d'assaut s'ouvrait un chemin. Peu de coups de feu : par instants, une décharge d'énergie projetait alentour un éclair miroitant, mais pour l'essentiel l'ennemi semblait trop désarmé pour opposer un système cohérent de défense, et la formation en coin, s'enfonçant presque à sa guise, n'avait cure de prendre des vies.

Deliamber, au côté de Valentin, dit avec calme :

— Ils sont étirés le long d'un front démesuré, sur plus de cent kilomètres. Il leur faudra du temps pour concentrer leurs forces. Mais passé la première panique, ils se regrouperont et les choses en seront pour nous moins aisées. Et c'était en vérité déjà ce qui se passait. La milice inexpérimentée que Dominin Barjazid avait levée parmi les citoyens des Cités Tutélaires était peut-être déconfite, mais le noyau de l'armée défensive consistait en chevaliers du Mont, rompus aux jeux de la guerre sinon aux techniques de la guerre elle-même, et sur l'heure ils se rassemblaient, refermant leurs rangs de tous côtés sur le coin frêle des attaquants qui s'était si profondément enfoncé dans leur masse. Une compagnie de mollitors avait été ralliée et s'avancait vers le flanc d'Asenhardt, mâchoires claquantes et membres énormes et griffus cherchant une proie. Sur l'autre flanc, un détachement de cavalerie s'était mis en selle et s'employait à se donner une apparence d'ordre ; et Ermanar se trouvait sous le feu roulant de lanceurs d'énergie.

— Serrez les rangs ! cria Valentin. Et en avant ! Ils progressaient encore mais leur avance se ralentissait notablement. Au début les forces de Valentin avaient enfoncé les lignes ennemies comme un couteau pénétrant dans du beurre, elles avaient maintenant l'impression d'essayer de renverser une épaisse muraille de boue. De nombreux véhicules étaient encerclés et quelques-uns étaient totalement immobilisés. Valentin aperçut Lisamon Hultin à pied, entourée d'une foule de défenseurs qu'elle projetait autour d'elle comme des fétus de paille. Trois gigantesques Skandars s'étaient également jetés dans la mêlée – il ne pouvait s'agir que de Zalzan Kavol et de ses frères –, faisant un affreux carnage avec tous leurs bras dont chacun était muni d'une arme.

Le véhicule de Valentin se trouva submergé à son tour, mais le conducteur passa la marche arrière et tourna brusquement, renversant les soldats ennemis.

De l'avant... toujours de l'avant...

Le sol était jonché de corps. Cela avait été de la folie pour Valentin

d'espérer que la reconquête du Mont pourrait s'effectuer sans effusion de sang. Il devait déjà y avoir des centaines de morts et des milliers de blessés. Le visage assombri, il pointa son propre lanceur d'énergie sur un grand homme au masque dur qui fonçait sur son flotteur et lui fit mordre la poussière. Valentin cligna des yeux pendant que l'air crépitait autour de lui à la suite de sa décharge d'énergie, et il recommença à tirer et à tirer encore.

— Valentin ! lord Valentin !

C'était un cri universel. Mais il était repris par les poitrines des combattants des deux camps, et chaque côté pensait à son propre lord Valentin.

Leur avance paraissait maintenant totalement arrêtée. Le sort de la bataille semblait définitivement être en train de tourner : les défenseurs lançaient une contre-attaque. C'était comme si le premier assaut les avait pris au dépourvu et obligés à laisser l'armée de Valentin enfoncer leurs lignes. Mais maintenant, ils se regroupaient, rassemblaient leurs forces et adoptaient un semblant de stratégie.

— Ils semblent avoir un nouveau commandement, monseigneur, annonça Ermanar. Le général qui les conduit maintenant semble avoir une grande autorité et il les lance furieusement contre nous.

Une ligne de mollitors s'était formée, qui menait la contre-attaque et était suivie par des troupes de l'usurpateur en grand nombre. Mais ces animaux obtus et fougueux étaient plus redoutables par leur seule masse que par les dégâts qu'ils pouvaient causer avec leurs sabots et leurs dents ; c'était un véritable exploit de réussir à franchir la barrière de leurs corps monstrueux et difformes. La plupart des officiers de Valentin étaient sortis de leurs véhicules – il aperçut de nouveau Lisamon Hultin, puis Sleet et Carabella se battant furieusement, tous entourés de petits groupes de leurs propres soldats faisant de leur mieux pour les protéger. Valentin était prêt à descendre de son véhicule, mais Deliamber lui ordonna de rester à l'écart du champ de bataille.

— Votre personne est sacrée et indispensable, fit le Vroon avec rudesse. On devra se passer de vous pour les combats au corps à corps.

— Mais...

— C'est essentiel.

Valentin se rembrunit. Il voyait la logique de ce que disait Deliamber,

mais il n'en avait cure. Il céda pourtant.

— En avant ! rugit-il de frustration dans son porte-voix de corne sombre.

Mais ils ne pouvaient pas avancer. Des nuées de défenseurs surgissaient maintenant de tous côtés, repoussant les forces de Valentin. La nouvelle force de l'armée de l'usurpateur semblait avoir son centre pas très loin de Valentin, juste derrière une élévation de terrain d'où elle rayonnait en ondes presque palpables. Oui, se dit Valentin, il y avait bien un nouveau général, un puissant commandant en chef apportant force et inspiration et ralliant les troupes qui avaient été si démoralisées. Comme je devrais le faire, se dit-il, sur le champ de bataille, au milieu des miens. Comme je devrais le faire. La voix d'Ermanar lui parvint.

— Monseigneur, vous voyez la petite butte à votre droite ?

C'est derrière elle que se trouve le poste de commandement ennemi... Leur général est là-bas, au cœur de la bataille.

— Je veux le voir, dit Valentin en faisant signe à son chauffeur d'aller plus haut.

— Monseigneur, reprit Ermanar, il nous faut concentrer notre attaque sur ce point et le supprimer avant qu'il n'ait pris un avantage plus net.

— Certainement, murmura Valentin d'un air absent. Il regardait en plissant les yeux la scène au loin qui lui paraissait d'une confusion extrême. Mais, petit à petit, il discerna une forme dans la cohue. Oui, ce devait être lui. Il était grand, plus grand que Valentin, une grande bouche dans un visage carré, un regard sombre et perçant, de lourds cheveux noirs lustrés, nattés par-derrière. Il semblait étrangement familier... Sans doute quelqu'un que Valentin avait connu, pendant sa vie sur le Mont du Château, mais il avait les idées tellement embrouillées par le chaos de la bataille que pendant un moment il eut de la peine à piocher dans sa réserve de souvenirs fraîchement retrouvés pour identifier...

Mais oui. Naturellement.

Elidath de Morvole.

Comment avait-il pu oublier, même pour un instant, même au milieu de toute cette folie, le compagnon de sa jeunesse, Elidath, à une époque plus proche de lui que son frère Voriach, Elidath, son ami le

plus cher, celui qui avait partagé tant de ses exploits précoces, son égal par les capacités et le tempérament, celui que tout le monde, y compris Valentin, considérait comme le premier sur la liste pour succéder au Coronal ?...

Elidath à la tête de l'armée ennemie. Elidath le dangereux général qu'il fallait supprimer.

— Monseigneur ? demanda Ermanar. Nous attendons vos instructions, monseigneur.

— Encerclez-le, répondit Valentin d'une voix altérée.

Neutralisez-le. Faites-le prisonnier, si vous pouvez.

— Nous pourrions concentrer notre feu sur...

— Il doit rester indemne, ordonna Valentin d'un ton cassant.

— Monseigneur...

— *Indemne*, j'ai dit.

— Oui, monseigneur.

Mais la réponse d'Ermanar manquait singulièrement de conviction. Valentin savait qu'aux yeux d'Ermanar un ennemi n'était rien d'autre qu'un ennemi et que plus on se débarrasserait rapidement de lui, moins ce général ferait de dégâts. Mais Elidath !...

Tendu et angoissé, Valentin vit Ermanar faire manœuvrer ses troupes et les guider vers le poste de commandement d'Elidath. Il était facile d'ordonner de laisser la vie sauve à Elidath, mais comment pouvait-on contrôler cela dans le feu de l'action ? C'était ce que

Valentin avait craint par-dessus tout, que l'un de ses chers compagnons soit à la tête des forces adverses... mais savoir qu'il s'agissait d'Elidath, qu'Elidath était en péril sur le champ de bataille, qu'il fallait supprimer

Elidath si l'armée de libération voulait avancer... quelle torture !

Valentin se leva.

— Vous ne devez pas... commença Deliamber.

— Je le dois, dit Valentin, et il sauta du véhicule avant que le Vroon

ait eu le temps d'utiliser sa magie contre lui.

Dehors, au cœur de la mêlée, tout était incompréhensible.

Des silhouettes couraient dans tous les sens, les ennemis étaient indiscernables des amis, tout n'était que bruit, tumulte, vociférations, agitation, poussière et folie. La vision d'ensemble de la bataille que Valentin avait pu avoir de son flotteur n'existait plus. Il crut distinguer les troupes d'Ermanar progressant d'un côté et une lutte confuse et chaotique se déroulant quelque part dans la direction du camp d'Elidath.

— Monseigneur ! cria Shanamir. Vous ne devriez pas rester à découvert ! Vous...

Valentin lui fit signe de s'éloigner et se dirigea vers le cœur du combat.

Le sort des armes semblait avoir une nouvelle fois tourné depuis l'assaut d'Ermanar contre le camp d'Elidath. Ses troupes faisaient une percée et semaient de nouveau la panique dans les rangs de l'ennemi. Ils refluaient en désordre, chevaliers et citoyens, courant en rond, tentant de fuir devant la vague implacable des assaillants, pendant qu'un peu plus loin un petit groupe de défenseurs tenait bon autour d'Elidath, unique îlot de résistance au milieu du torrent déferlant.

Pourvu qu'Elidath ne soit pas blessé, se dit Valentin. Qu'il soit fait prisonnier, et vite, mais pourvu qu'il ne lui arrive rien.

Il accéléra l'allure, passant complètement inaperçu sur le champ de bataille. Une nouvelle fois, la victoire paraissait à la portée de la main, mais elle coûterait cher, beaucoup trop cher, si elle devait être obtenue au prix de la mort d'Elidath.

Juste devant lui, Valentin vit Lisamon Hultin et Khun de Kianimot, côte à côte, se frayant un chemin dans lequel les autres s'engouffraient, et repoussant tout le monde devant eux.

Khun était hilare, comme s'il avait attendu toute sa vie ce moment d'engagement furieux.

Puis un trait ennemi frappa l'étranger à la peau bleue en pleine poitrine. Khun vacilla et pivota sur lui-même. Lisamon Hultin, le voyant commencer à tomber, le saisit pour le soutenir, puis elle l'allongea doucement par terre.

— *Khun !* hurla Valentin en se précipitant vers lui. Même à une vingtaine de mètres de distance, il pouvait voir que l'être d'un autre monde était grièvement blessé. Khun haletait ; sa face maigre et anguleuse était marbrée, déjà presque grise ; son œil était terne. A la vue de Valentin, son visage s'éclaira un peu et il essaya de se mettre sur son séant.

— Monseigneur, dit la géante, ce n'est pas un endroit pour vous.

Il ne lui prêta aucune attention et se pencha sur l'étranger.

— Khun ? Khun ? souffla-t-il d'un ton insistant.

— C'est bien ainsi, monseigneur. Je savais... qu'il y avait une raison... pour laquelle j'étais venu sur votre monde...

— Khun !

— C'est dommage... je vais rater le banquet de la victoire...

Désemparé, Valentin saisit les épaules pointues de l'homme à la peau bleue et le soutint, mais Khun rendit rapidement et paisiblement l'âme. Son étrange et long voyage était arrivé à son terme. Il avait enfin trouvé un but, et la paix.

Valentin se releva et regarda autour de lui, percevant comme dans un rêve la folie du champ de bataille. Un cordon de ses soldats s'était formé autour de lui et quelqu'un – il réalisa que c'était Sleet – le tirait par le bras pour essayer de lui faire gagner un endroit moins exposé.

— Non, murmura Valentin. Laisse-moi me battre...

— Mais pas ici, monseigneur. Voulez-vous partager le sort de Khun ? Qu'advient-il de nous tous si vous périssez ? Les troupes ennemies sont en train de fondre sur nous depuis le défilé de Peritole. Les combats vont devenir de plus en plus furieux. Vous ne devriez pas rester sur le champ de bataille.

Valentin comprenait parfaitement. Dominin Barjazid, après tout, n'était pas sur place, et peut-être n'aurait-il pas dû y être.

Mais comment pouvait-il rester douillettement assis dans un flotteur quand d'autres mouraient pour lui, quand Khun, qui n'était même pas une créature de ce monde, avait déjà donné sa vie pour lui, quand son cher Elidath, juste derrière cette élévation de terrain, était peut-être mis en grand péril par les propres troupes de Valentin ? Il hésitait.

Sleet, le visage sombre, le lâcha, mais seulement pour aller rejoindre Zalzan Kavol. Le Skandar géant, brandissant des épées dans trois de ses mains et maniant de la quatrième un lanceur d'énergie, n'était pas très loin. Valentin les vit s'entretenir gravement et Zalzan Kavol, repoussant presque dédaigneusement l'ennemi, commença à se frayer un chemin vers Valentin. Ce dernier soupçonna le Skandar d'avoir l'intention, dans les secondes qui venaient, de l'arracher de force – tête couronnée ou pas – du champ de bataille.

— Attendez ! cria Valentin. L'héritier présomptif est en danger. Je vous ordonne de me suivre !

Sleet et Zalzan Kavol eurent l'air déconcerté par ce titre inusité.

— L'héritier présomptif ? répéta Sleet. Qui est...

— Venez avec moi, dit Valentin. C'est un ordre.

— Votre sécurité, monseigneur... grommela Zalzan Kavol.

— N'est pas la seule chose importante. Sleet, à ma gauche !

Zalzan Kavol, à ma droite !

Ils étaient trop désorientés pour désobéir. Valentin appela également Lisamon Hultin à ses côtés et, protégé par ses amis, il franchit l'élévation de terrain et s'approcha de la première ligne de l'ennemi.

— *Elidath* ! hurla Valentin de toutes ses forces.

Il eut l'impression que sa voix portait à une demi-lieue et le son de ce puissant rugissement interrompit toute action autour de lui pendant quelques instants. A travers une haie de guerriers immobiles, Valentin regardait dans la direction d'Elidath, et quand leurs regards se croisèrent, il vit l'homme brun s'arrêter, lui rendre son regard, froncer les sourcils et hausser les épaules.

— Capturez cet homme ! cria Valentin à Sleet et Zalzan Kavol. Il me le faut... vivant !

Cela marqua la fin du répit ; le tumulte de la bataille reprit avec une intensité redoublée. Les forces de Valentin se lancèrent une nouvelle fois contre l'ennemi serré de près et fléchissant, et pendant une seconde, il aperçut Elidath, entouré de sa garde, luttant furieusement pied à pied. Puis il ne vit plus rien, car tout était devenu chaotique. Quelqu'un le tirait par le bras – peut-

être Sleet ? Ou Carabella ? — qui l'exhortait sans doute encore à regagner la sécurité du flotteur, mais il se dégagea en poussant un grognement.

— Elidath de Morvole ! cria Valentin. Elidath, viens parlementer.

— Qui m'appelle ?

La foule houleuse s'ouvrit de nouveau entre Elidath et lui.

Valentin tendit les bras vers la silhouette renfrognée et se prépara à répondre. Mais il savait que les mots seraient trop lents, trop maladroits. Il se laissa brusquement glisser dans l'état de transe, mettant toute sa force de volonté dans le bandeau d'argent de sa mère et projetant à travers l'espace qui le séparait d'Elidath de Morvole toute l'intensité de son âme en une fraction de seconde d'images de rêve, de force de rêve...

... Deux jeunes gens, encore des garçons, chevauchant de rapides montures à la robe luisante dans une forêt d'arbres nains...

... Une grosse racine tordue s'élevant du sol comme un serpent au milieu du sentier, une monture bronchant, un garçon s'étalant de tout son long...

... Le bruit d'un affreux craquement, la flèche blanche de l'os brisé transperçant la peau déchirée...

... L'autre garçon retenant sa monture, revenant et émettant un sifflement d'étonnement et d'effroi devant la gravité de la blessure...

Valentin fut incapable de prolonger ces images. Le moment de contact se termina. Épuisé, vidé, il revint à l'état de veille.

Elidath le regardait, l'air abasourdi. C'était comme s'ils

n'étaient plus que tous les deux sur le champ de bataille et que tout ce qui se passait autour d'eux n'était que bruit et fumée.

— Oui, dit Valentin. Tu me connais, Elidath. Mais pas avec le visage que j'ai aujourd'hui.

— Valentin ?

— Qui d'autre ?

Ils se dirigèrent l'un vers l'autre. Un cercle de combattants des deux

armées, silencieux, déconcertés, les entourait.

Lorsqu'ils ne furent plus qu'à quelques mètres l'un de l'autre, ils s'arrêtèrent et se plantèrent solidement sur leurs jambes, comme s'ils étaient sur le point de se battre en duel. Elidath scrutait les traits de Valentin avec une stupéfaction incrédule.

— Est-ce possible ? demanda-t-il finalement. Une telle sorcellerie est-elle possible ?

— Nous chevauchions ensemble dans la forêt d'arbres nains au-dessous d'Amblemorn, dit Valentin. Jamais je n'ai ressenti une telle douleur que ce jour-là. Souviens-toi, tu as pris l'os des deux mains, tu l'as remis en place et tu as crié comme si c'était ta propre jambe.

— Comment pourriez-vous être au courant de cela ?

— Et puis tous ces mois que j'ai passés assis, rongé par l'inaction, pendant que Tunigorn, Stasilaine et toi parcouriez le Mont sans moi. Et cette claudication qui m'est toujours restée, même après ma guérison.

Valentin éclata de rire.

— Dominin me l'a dérobée quand il s'est approprié mon corps. Qui se serait attendu à une telle faveur de la part de quelqu'un de son espèce ?

Elidath avait l'air d'un somnambule. Il secoua la tête, comme pour chasser un rêve.

— C'est de la sorcellerie, dit-il.

— Oui. Et je suis bien Valentin !

— Valentin est au château. Je l'ai vu hier encore, il m'a souhaité bonne chance et m'a parlé du bon vieux temps, des plaisirs que nous avons partagés...

— Ce sont des souvenirs volés. Elidath. Il fouille dans mon cerveau et en ressort des scènes du passé qui y sont enfouies.

N'as-tu rien remarqué d'étrange dans son attitude depuis plus d'un an ?

Valentin plongea son regard dans celui d'Elidath, et l'autre détourna les yeux, comme s'il craignait quelque nouvelle sorcellerie.

— N’as-tu pas trouvé depuis quelque temps ton Valentin curieusement distant, renfermé et mystérieux Elidath ?

— Si, mais j’ai cru... que c’étaient les responsabilités de sa charge qui le rendaient ainsi.

— Alors, tu as remarqué une différence ! Un changement !

— Léger, oui. Une certaine froideur... une distance une réserve...

— Et pourtant tu refuses de me reconnaître ?

— Valentin ? murmura Elidath, ayant encore de la peine à le croire. C’est toi, c’est bien toi, sous cette étrange apparence ?

— Personne d’autre. Et c’est celui qui est dans le château qui t’a trompé, et le monde entier avec toi.

— Tout cela est tellement bizarre !

— Allez, viens m’embrasser, et cesse de bougonner, Elidath !

Avec un sourire épanoui, Valentin s’avança vers Elidath, l’attira vers lui et l’étreignit comme on peut étreindre un ami.

Mais l’autre se raidit. Son corps était dur comme du bois. Au bout d’un moment, il repoussa Valentin et recula d’un pas en frissonnant.

— Tu n’as rien à craindre de moi, Elidath.

— Tu me demandes beaucoup. De croire à une telle...

— Crois-le.

— Je le crois, au moins à demi. La chaleur de ton regard...

ton sourire... ces choses dont tu te souviens...

— Il faut le croire entièrement, insista Valentin avec passion. La Dame, ma mère, te transmet toute son affection, Elidath. Tu la reverras, au Château, le jour où nous organiserons des réjouissances pour célébrer ma restauration. Ordonne à tes troupes de faire demi-tour, très cher ami, et joins-toi à nous pour marcher sur le Château.

Un conflit intérieur se peignait sur le visage d’Elidath. Ses lèvres tremblaient, un muscle de sa joue tressaillait violemment.

Il restait face à Valentin en silence.

— C'est peut-être de la folie, dit-il finalement, mais j'accepte de te reconnaître comme celui que tu prétends être.

— Elidath !

— Et je me joindrai à toi, et que le Divin te protège si tu m'as abusé !

— Je te promets que tu n'auras pas à le regretter. Elidath hocha lentement la tête.

— Je vais envoyer des messagers à Tunigorn...

— Où est-il ?

— Il tient le défilé de Peritole pour résister à la poussée de tes troupes que nous attendions. Stasilaine est là-bas aussi.

J'étais amer d'avoir le commandement dans la plaine, car je croyais rater toute l'action. Oh, Valentin ! est-ce vraiment toi ?

Avec ces cheveux dorés et cette expression d'innocence sur le visage ?

— Oui, le vrai Valentin. Celui qui a filé en douce à High Morpin quand nous avions dix ans, en empruntant la roulotte de Voriach pour aller faire des tours de manège toute la journée et la moitié de la nuit, et qui a eu la même punition que toi...

— Des croûtes de pain de stajja rassis pendant trois jours, c'est vrai...

— Et Stasilaine nous avait apporté en catimini un plat de viande, et il s'était fait prendre, et le lendemain, il avait mangé du pain rassis comme nous...

— J'avais oublié ça. Et te souviens-tu que Voriach nous avait fait astiquer la roulotte partout où elle avait des taches de boue ?...

— Elidath !

— Valentin !

Ils éclatèrent de rire et se bourrèrent joyeusement les épaules de coups de poing. Puis le front d'Elidath s'assombrit et il demanda :

— Mais où étais-tu passé ? Que t'est-il arrivé pendant toute cette année ? As-tu souffert, Valentin ? As-tu...

— C'est une très longue histoire, répondit Valentin avec gravité, et ce n'est pas le lieu pour la raconter. Nous devons arrêter cette bataille, Elidath. D'innocents citoyens sont en train de mourir à cause de Dominin Barjazid, et nous ne pouvons tolérer cela. Rallie tes troupes et fais-leur faire volte-face.

— Dans cette pagaille, ce ne sera pas facile.

— Donne tes ordres. Préviens les autres commandants.

Nous devons arrêter ce massacre. Et puis, Elidath, accompagne-nous jusqu'à Bombifale et, après High Morpin, jusqu'au Château.

11

Valentin regagna son flotteur et Elidath disparut dans les lignes confuses des défenseurs. Valentin apprit par Ermanar que pendant cet entretien avec Elidath ses troupes avaient énormément progressé, restant en formation triangulaire serrée et s'enfonçant loin dans la plaine, jetant l'armée pléthorique mais informe du faux Coronal dans un désarroi presque total. Et la vague continuait d'avancer, bousculant des troupes désemparées qui n'avaient plus ni la volonté ni le désir de s'y opposer. Privés du commandement d'Elidath et de sa formidable présence sur le champ de bataille, les défenseurs étaient abattus et désorganisés.

Mais c'était ce tumulte et ce désordre indescriptibles régnant chez les défenseurs qui rendaient presque impossible l'arrêt de cette bataille devenue sans objet. Avec des centaines de milliers de guerriers qui se déplaçaient sur la plaine de Bombifale en flots désordonnés et des milliers d'autres qui accouraient du défilé à mesure que la nouvelle de l'attaque de Valentin se répandait, il n'y avait aucun moyen d'exercer un commandement sur toute cette masse. Valentin vit l'étendard à la constellation d'Elidath flotter au cœur de la mêlée, au milieu du champ de bataille, et comprit qu'il était en train d'essayer de se mettre en contact avec les autres officiers pour les informer du retournement de la situation ; mais il était impossible de reprendre l'armée en main et des soldats perdaient inutilement la vie. Chaque perte causait une souffrance à Valentin.

Mais il ne pouvait rien y faire. Il fit signe à Ermanar de continuer à aller de l'avant.

Pendant l'heure suivante, il se produisit dans la bataille une étrange métamorphose. Les troupes de Valentin continuaient à enfoncer les rangs de l'ennemi pratiquement sans opposition, mais une seconde phalange emmenée par Elidath avançait maintenant vers l'est, parallèlement à elles et avec une égale facilité. Le reste de l'armée gigantesque qui avait occupé toute la plaine était divisée et en pleine confusion, au point de se battre contre elle-même, se subdivisant en groupuscules qui s'accrochaient en vociférant à de minuscules portions de terrain et repoussaient quiconque en approchait.

Toutes ces hordes d'irresponsables furent bientôt loin derrière Valentin, et la double colonne des envahisseurs pénétra dans la moitié supérieure de la plaine où le terrain commençait à monter comme le bord d'une vasque jusqu'à la crête sur laquelle se dressait Bombifale, la plus ancienne et la plus belle des Cités Intérieures. C'était le début de l'après-midi et pendant leur ascension de la pente, le ciel devint encore plus clair et lumineux et l'air encore plus doux, car ils commençaient à sortir de la ceinture de nuages qui enserrait le Mont et à déboucher au bas de la zone sommitale que le soleil baignait en permanence.

Et ils découvrirent Bombifale, s'élevant au-dessus d'eux comme une vision d'antique splendeur : de grands murs crénelés de grès rouge, incrustés d'énormes plaques bleues taillées en losange de spath marin rapportées des rivages de la Grande Mer à l'époque de Lord Pinitor ; et de hautes tours pointues se dressaient sur les remparts à intervalles rigoureusement réguliers, fines et gracieuses, et projetaient sur la plaine d'interminables ombres.

Le cœur de Valentin palpitait de joie et de ravissement.

Des centaines de kilomètres du Mont du Château s'étendaient déjà derrière lui, les différents anneaux que formaient ces grandes villes animées, les Cités de la Pente, les Cités Libres et les Cités Tutélaires ; le Château lui-même était à moins d'une journée de route et l'armée qui devait lui barrer le chemin des hauteurs avait connu une pathétique déconfiture. Et bien qu'il sentît encore les pulsions lointaines et menaçantes des messages du Roi des Rêves, elles s'étaient réduites à un léger picotement aux franges de son âme. Et Elidath, son ami très cher, gravissait le Mont à ses côtés, alors que Stasilaine et Tunigorn étaient en route pour le rejoindre.

Comme il était bon de contempler les flèches de Bombifale et de savoir ce qu'il y avait au-delà ! Ces collines, cette ville surmontée de ses tours, l'herbe sombre et drue des prairies, les pierres rouges de la

route de montagne qui reliait Bombifale à High Morpin, les champs couverts de fleurs éblouissantes qui bordaient la route de Grand Calintane depuis High Morpin jusqu'à l'aile sud du Château... il connaissait mieux ces endroits que le corps robuste mais pas encore entièrement familier qui était maintenant le sien. Il était presque chez lui. Et alors ?

S'occuper de l'usurpateur, bien sûr, *et* remettre les choses en ordre... mais la tâche était si écrasante qu'il ne savait même pas par où il commencerait. Il avait été éloigné du Mont du Château pendant près de deux ans et évincé du pouvoir pendant la majeure partie de ce temps. Il faudrait examiner les lois promulguées par Dominin Barjazid et très vraisemblablement les abroger par une ordonnance générale. Et il y avait également le problème, sur lequel il ne s'était guère penché jusqu'alors, de l'intégration des compagnons de sa longue errance dans l'administration impériale, car il lui fallait assurément trouver des postes de responsabilité pour Deliamber, Sleet, Zalzan Kavol et le reste d'entre eux, mais il fallait aussi penser à Elidath et à tous les autres qui jouaient un rôle central à sa cour. Il pouvait difficilement les révoquer sous prétexte qu'il était revenu de son exil avec de nouveaux favoris. C'était fort embarrassant, mais il espérait trouver un moyen de régler cela sans s'attirer de ressentiments ni causer de...

— Je crains que de nouveaux ennuis ne nous guettent, dit brusquement Deliamber, et qu'ils ne soient graves.

— Que voulez-vous dire ?

— Remarquez-vous des changements dans le ciel ?

— Oui, répondit Valentin. Il devient plus lumineux et d'un bleu plus profond à mesure que nous nous éloignons de la ceinture de nuages.

— Regardez de plus près, dit Deliamber. Valentin leva les yeux vers le haut des pentes. Effectivement, il avait parlé trop tôt et inconsidérément, car la clarté du ciel qui l'avait frappé peu de temps auparavant commençait à s'altérer d'étrange manière : le ciel s'obscurcissait légèrement, comme si une tempête allait se lever. Il n'y avait pas de nuages en vue, mais une curieuse et sinistre grisaille commençait à poindre derrière l'azur. Les étendards montés sur les flotteurs, qui ondulaient dans la brise d'ouest, étaient maintenant tendus sur leurs hampes sous l'action d'un vent violent et soudain qui soufflait du sommet du Mont.

— Un changement de temps, dit Valentin. De la pluie, peut-

être. Mais pourquoi cela vous inquiète-t-il ?

— Avez-vous déjà vu d'aussi brusques changements de temps se produire aussi haut sur le Mont du Château ?

— Pas fréquemment, non, répondit Valentin en fronçant les sourcils.

— Jamais, dit Deliamber. Monseigneur, pourquoi le climat de cette région est-il si doux ?

— Eh bien, parce qu'il est contrôlé depuis le Château, artificiellement produit et entretenu par ces gigantesques machines qui...

Il s'interrompt, ouvrant des yeux horrifiés.

— Exactement, dit Deliamber.

— Non ! C'est impensable !

— Pensez-y, monseigneur, dit le Vroon. Le Mont s'enfonce très haut dans les ténèbres glacées de l'espace. Au-dessus de nous, dans le Château, se terre un homme terrifié qui s'est emparé du trône par perfidie et qui vient de voir ses généraux les plus sûrs désertir et se ranger *du côté* de l'ennemi. Et maintenant, une armée invincible gravit sans encombre les dernières pentes du Mont. Comment peut-il l'empêcher de l'atteindre ? Eh bien, en arrêtant les machines de climatisation pour laisser ce bon air doux geler dans nos poumons, en laissant la nuit tomber en un après-midi et les ténèbres du vide nous envelopper, en faisant de nouveau du Mont l'énorme dent rocheuse et morte qu'il était il y a dix mille ans. Regardez le ciel, Valentin. Regardez les étendards dans le vent !

— Mais un milliard de personnes vivent sur le Mont ! s'écria Valentin. S'il arrête les machines de climatisation, il les détruit toutes en même temps que nous. Et il se condamne lui-même...

à moins qu'il n'ait trouvé un moyen de préserver le Château des atteintes du froid .

— Croyez-vous qu'il se préoccupe encore de sa survie ? Il se sait condamné de toute façon. Mais il peut ainsi vous entraîner dans sa chute... vous et tous les autres sur le Mont du Château.

Regardez le ciel, Valentin ! Regardez-le s'assombrir !

Valentin s'aperçut qu'il tremblait, non pas de peur, mais de fureur de

savoir que Dominin Barjazid était prêt à détruire toutes les villes du Mont dans ce monstrueux cataclysme final, à assassiner des enfants, des nourrissons et des femmes enceintes, des fermiers dans leurs champs et des commerçants dans leurs échoppes, des millions et des millions d'innocents qui n'avaient pris aucune part à cette lutte pour la possession du Château. Et pourquoi cette hécatombe ? Tout simplement pour donner libre cours à sa rage d'avoir perdu ce qui n'avait jamais été légitimement sien ! Valentin leva les yeux vers le ciel, espérant découvrir un signe qui indiquerait qu'il ne s'agissait, après tout, que de quelque phénomène naturel. Mais c'était de la bêtise. Deliamber avait raison : sur le Mont du Château, le temps n'était *jamais* un phénomène naturel.

— Nous sommes encore loin du Château, dit Valentin d'une voix où perçait l'angoisse. De combien de temps disposons-nous avant qu'il commence à geler ?

— Monseigneur, répondit Deliamber avec un haussement d'épaules, quand les machines de climatisation ont été construites, il a fallu de nombreux mois pour que l'air devienne assez dense pour permettre la vie à des altitudes aussi élevées.

Les machines fonctionnaient nuit et jour, et pourtant il a fallu des mois. Il faudra probablement moins de temps pour défaire tout cela qu'il n'en a fallu pour le réaliser, mais je ne pense pas que ce soit l'affaire de quelques instants.

— Pourrons-nous atteindre le Château à temps pour arrêter cela ?

— Ce sera juste, monseigneur, répondit le Vroon. Le visage sombre, le front barré d'un pli d'anxiété.

Valentin fit arrêter son véhicule et convoqua ses officiers. Il vit que le flotteur d'Elidath était déjà en train de traverser la plaine en diagonale, devançant la convocation. Elidath avait, à l'évidence, remarqué de son côté qu'il se passait quelque chose d'anormal. En descendant de son véhicule, Valentin frissonna au premier contact de l'air – bien que ce frisson fût dû plus à l'appréhension qu'au froid, car le rafraîchissement de la température était encore à peine perceptible. C'était pourtant de mauvais augure. Elidath accourut vers lui. Il faisait triste mine.

— Monseigneur, s'écria-t-il en montrant le ciel qui s'obscurcissait, ce fou est en train de commettre le pire !

— Je sais. Nous avons aussi observé le changement.

— Tunigorn nous suit de près, maintenant, et Stasilaine arrive par la route de Banglecode. Il faut nous diriger vers le Château aussi rapidement que possible.

— Crois-tu que nous aurons le temps ? demanda Valentin.

Elidath réussit à esquisser un sourire.

— Il ne faudra pas musarder en route. Ce sera le voyage retour le plus rapide que j'aie jamais effectué.

Sleet, Carabella, Lisamon Hultin, Asenhardt, Ermanar, tous étaient rassemblés, l'air totalement désorienté. Ces étrangers au Mont du Château avaient peut-être remarqué le changement de temps, mais ils n'en avaient pas tiré les conclusions d'Elidath.

Ils regardaient alternativement Valentin et Elidath, inquiets, troublés, sachant que quelque chose clochait, mais incapables d'en comprendre la nature. Valentin leur expliqua rapidement la situation. Leur air embarrassé fit place à l'incrédulité, au saisissement, à la fureur, à la consternation.

— Il n'y aura pas de halte à Bombifale, dit Valentin. Nous allons droit sur le Château, par la route de High Morpin, et nous ne nous arrêterons sous aucun prétexte avant d'y être arrivés.

Il se tourna vers Ermanar.

— Je suppose qu'il faut envisager la possibilité que nos forces soient gagnées par la panique. Il faut éviter cela à tout prix. Assurez à vos troupes que nous n'en sortirons sains et saufs que si nous atteignons le Château à temps, que la panique serait fatale et que la rapidité d'action est notre seul espoir.

Compris ? La vie d'un milliard de gens dépend maintenant de la vitesse à laquelle nous nous déplacerons... la vie d'un milliard de gens, sans compter la nôtre.

12

Ce n'était pas la joyeuse ascension du Mont que Valentin avait imaginée. Après la victoire de la plaine de Bombifale, il s'était senti allégé d'un grand poids, car il ne voyait plus aucun autre obstacle se dresser entre lui et son but. Il s'était représenté un trajet serein

jusqu'aux Cités Intérieures, un banquet triomphal à Bombifale pendant que le Barjazid tremblait là-haut d'horrible appréhension, et puis l'apogée de l'entrée au Château, l'arrestation de l'usurpateur, la proclamation de la restauration, le tout se déroulant avec une grandeur inéluctable.

Mais cette plaisante chimère était anéantie. Ils gravissaient le Mont avec une hâte désespérée et le ciel s'assombrissait d'instant en instant, et le vent qui soufflait du sommet se faisait de plus en plus impétueux, et l'air devenait âpre et piquant.

Comment interprétaient-ils ces changements, à Bombifale, à Peritole et à Banglecode, et plus haut, à Haianx et à High Morpin, et dans le Château lui-même ? Ils réalisaient certainement que quelque chose d'effroyable était en train de se produire, alors que toute la riante contrée du Mont du Château souffrait sous ces rafales glacées et qu'un doux après-midi se transformait en une mystérieuse nuit.

Comprenaient-ils le sort affreux qui les attendait ? Et les habitants du Château – étaient-ils en train d'essayer frénétiquement d'atteindre les machines de climatisation que leur Coronal fou avait arrêtées, ou bien l'usurpateur les avait-il fait enfermer sous bonne garde pour que la mort puisse frapper tout le monde sans distinction ?

Bombifale était maintenant tout proche. Valentin regrettait de passer sans s'y arrêter, car la bataille avait été rude et ses gens étaient épuisés ; mais s'ils s'accordaient maintenant du repos à Bombifale, ce serait un repos éternel. Ils poursuivaient donc leur ascension dans la nuit qui commençait à tomber.

Malgré la rapidité à laquelle ils avançaient, ils n'allaient pas assez vite au gré de Valentin qui imaginait les foules terrifiées se rassemblant sur les grand-places des villes – des cohues grouillantes de gens terrorisés, pleurant, se tournant les uns vers les autres, regardant le ciel et hurlant : « Lord Valentin, sauvez-nous ! », sans même savoir que l'homme brun à qui ils adressaient leurs supplications était l'instrument de leur destruction. Il voyait en esprit les habitants du Mont du Château s'élancer par millions sur les routes, pris de panique, entreprenant un exode tragique et désespéré, un effort d'une inutile frénésie pour prendre la mort de vitesse. Valentin se représentait aussi des vagues d'air glacé et pénétrant glissant le long des pentes, léchant les plantes d'une parfaite symétrie de la Barrière de Tolingar, gelant les oiseaux de pierre de Furible, noircissant les élégants jardins de Stee et de Minimool, transformant les canaux de Hoikmar en plaques de glace. Huit mille ans d'efforts pour ce miracle qu'était le Mont du Château et tout pouvait être détruit en un clin d'œil par la folie d'un

traître au cœur de marbre.

Valentin avait l'impression de pouvoir toucher Bombifale en tendant le bras. Ses remparts et ses tours, d'une déchirante beauté, lui faisaient signe d'approcher. Mais il avançait et avançait toujours, faisant diligence sur la route escarpée pavée de blocs anciens de pierre rouge. Le flotteur d'Elidath était juste à côté de lui sur sa gauche, celui de Carabella sur sa droite, et derrière venaient Sleet, Zalzan Kavol, Ermanar, Lisamon Hultin et toutes les troupes qui s'étaient accumulées au cours du long voyage. Tous suivaient leur seigneur avec précipitation, sans comprendre la ruine qui allait s'abattre sur le monde, mais conscients de vivre un moment d'apocalypse où le mal était sur le point de triompher et où seuls le courage, le courage et la hâte, pouvaient lui interdire la victoire.

En avant ! Valentin serrait les poings et tentait par la seule force de sa volonté de faire grimper son véhicule plus vite.

Deliamber, à côté de lui, l'exhortait au calme et à la patience.

Mais comment ? Comment, alors que l'air même du Mont du Château perdait une à une ses molécules et qu'une profonde nuit s'installait ?

— Regardez, dit Valentin. Ces arbres qui bordent la route —ceux qui portent les fleurs pourpre et or. Ce sont des halatingas, plantés il y a quatre siècles. Un festival est organisé à High Morpin à l'époque de leur floraison et des milliers de gens dansent sur la route au-dessous des arbres. Et voyez, voyez ! Les feuilles commencent déjà à se recroqueviller et noircissent sur les bords. Elles n'ont jamais connu de température si basse et le froid ne fait que commencer. Qu'advient-il d'elles dans huit heures ? Et qu'advient-il des gens qui aimaient danser sous les arbres ? Si un simple refroidissement dessèche les feuilles, Deliamber, qu'en sera-t-il avec une vraie gelée, et de la neige ?

De la neige, sur le Mont du Château ! De la neige, et il y aura pire que de la neige, quand l'air aura disparu, quand tout sera dénudé sous les étoiles. Deliamber...

— Nous ne sommes pas encore perdus, monseigneur. Quelle est cette ville, là, au-dessus de nous ?

Valentin scruta l'ombre qui s'épaississait.

— High Morpin — la ville des plaisirs, où se tiennent les jeux.

— Pensez aux grands jeux qui s’y tiendront le mois prochain, monseigneur, pour célébrer votre restauration.

Valentin hocha la tête.

— Oui, dit-il sans ironie, je vais penser aux grands jeux du mois prochain, aux rires, au vin, aux fleurs sur les arbres, au chant des oiseaux. N’y a-t-il aucun moyen de faire avancer plus vite ce machin, Deliamber ?

— Il flotte, répondit le Vroon, mais il ne volera pas. Soyez patient. Le Château est proche.

— Encore à plusieurs heures, répliqua Valentin, le visage renfrogné.

Valentin luttait pour essayer de retrouver son équilibre. Il évoqua Valentin le jongleur, cet innocent jeune homme enfoui quelque part au fond de lui-même debout dans le stade de Pidruïd et se réduisant à rien d’autre que sa main et son œil, sa main et son œil, pour effectuer les exercices qu’il venait tout juste d’apprendre. Calme, calme, calme, reste au centre de ton être, souviens-toi que la vie n’est qu’un jeu, un voyage, un bref amusement, que les Coronals peuvent être gobés par des dragons de mer, entraînés par le courant tumultueux d’une rivière et ridiculisés par des Métamorphes jouant une pantomime dans une forêt pluvieuse, et quelle importance ?

Mais c’étaient là de bien minces consolations. Il ne s’agissait plus des malheurs d’un homme, insignifiants aux yeux du Divin, même si cet homme avait été roi. C’était la vie d’un milliard d’innocents qui était menacée, et une splendide œuvre d’art, ce Mont, peut-être unique dans tout le cosmos. Valentin avait le regard perdu dans les profondeurs du ciel obscurci où, il le

craignait, l’éclat des étoiles serait bientôt visible l’après-midi.

Des étoiles, il y en avait partout, des multitudes de mondes, et dans tous ces mondes, y avait-il quelque chose de comparable au Mont du Château et aux Cinquante Cités ? Et tout cela allait-il périr en un après-midi ?

— High Morpin, dit Valentin. J’avais espéré que mon retour y serait plus joyeux.

— Calmez-vous, murmura Deliamber. Aujourd’hui, nous passons devant sans nous y arrêter. La prochaine fois, vous y viendrez rempli de joie.

Oui. La toile d'araignée étincelante qu'était High Morpin apparut sur la droite, cette ville féerique, cette ville de plaisirs, de merveilles et de rêves, une ville tissée avec des fils d'or, comme Valentin enfant l'avait souvent pensé en contemplant ses merveilleux bâtiments. Il jeta un rapide coup d'œil dans sa direction et détourna aussitôt les yeux. Il y avait quinze kilomètres de High Morpin au périmètre du Château... l'affaire d'un instant, d'un clin d'œil.

— Cette route porte-t-elle un nom ? demanda Deliamber.

— C'est la route de Grand Calintane, répondit Valentin. Je l'ai empruntée au moins un millier de fois, Deliamber, en allant et venant de la ville des plaisirs. Les champs qui la bordent sont disposés de telle manière que quelque chose est en fleur chaque jour de l'année, et toujours avec d'heureux mélanges de couleurs, les jaunes près des bleus, les rouges loin des orange, les blancs et les roses en bordure, et regardez maintenant, regardez les fleurs qui se détournent de nous, qui s'affaissent sur leur tige...

— On pourra les replanter, si le froid les détruit, dit Deliamber. Mais il y a encore le temps. Ces plantes ne sont peut-

être pas aussi fragiles que vous le pensez.

— Je sens le froid sur elles comme s'il était sur ma propre peau.

Ils étaient maintenant parvenus au sommet du Mont du Château, si loin au-dessus des plaines d'Alhanroel que c'était presque comme s'ils avaient atteint, un autre monde, ou une lune flottant immobile dans le ciel de Majipoor.

Tout se terminait là en un majestueux envol de pics et de crêtes pointant vers les étoiles comme autant de flèches ; et au milieu de ces aiguilles rocheuses d'une étrange délicatesse s'étendait la masse bombée de la plus haute construction de toute la planète, où huit mille ans plus tôt lord Stiamot avait audacieusement établi sa résidence pour célébrer sa victoire sur les Métamorphes et où, depuis, chaque Coronal avait commémoré son propre règne en y ajoutant des grandes salles, des annexes, des flèches, des remparts ou des parapets. Le Château couvrait une inconcevable superficie de plusieurs milliers d'hectares, une véritable ville, un labyrinthe encore plus stupéfiant que la tanière du Pontife. Et le Château s'étendait juste devant eux.

Il faisait sombre. Les étoiles luisaient au-dessus d'eux d'un éclat froid et impitoyable.

— L'air doit être parti, murmura Valentin. La mort ne saurait tarder, n'est-ce pas ?

— C'est la nuit naturelle, répondit Deliamber, pas encore la calamité. Nous avons voyagé sans arrêt toute la journée et vous n'avez pas eu conscience du temps qui passait. Il est tard, Valentin.

— Et l'air ?

— Il refroidit. Il se raréfie. Mais il n'a pas encore disparu.

— Et nous avons encore du temps ?

— Nous avons encore du temps. Ils négocièrent le dernier virage de la route de Calintane. Valentin s'en souvenait bien : à la sortie d'un goulet, la route faisait un dernier tournant en épingle à cheveux avant d'offrir aux voyageurs abasourdis leur première vue du Château.

Depuis qu'il le connaissait, Valentin n'avait jamais vu Deliamber frappé de stupeur.

— Que sont ces bâtiments, Valentin ? demanda-t-il d'une voix étouffée.

— Le Château, répondit-il.

Oui, le Château. Le Château de lord Malibor. Le Château de lord Voriak. Le Château de lord Valentin. De nulle part il n'était possible de voir l'ensemble de l'édifice ni même une grande partie, mais d'ici, au moins, l'on pouvait en contempler une impressionnante portion, un énorme entassement de pierres de taille et de briques, un enchevêtrement de niveaux montant en interminables spirales, s'accrochant de manière prodigieuse sur les flancs du pic, étincelant d'un million de lumières.

Les craintes de Valentin s'évanouirent, son humeur chagrine l'abandonna. Au Château de lord Valentin, lord Valentin ne pouvait éprouver de détresse. Il était de retour chez lui et quelle que soit la plaie infligée au monde, elle serait bientôt guérie.

La route de Calintane se terminait sur la place Dizimaule, un immense espace dégagé, couvert d'un pavage de porcelaine verte, avec en son centre une constellation dorée, qui s'étendait devant l'aile sud du Château. Valentin s'arrêta et descendit de son véhicule pour rassembler ses officiers. Un vent froid soufflait, vif et mordant.

— Y a-t-il des portes ? demanda Carabella. Allons-nous devoir mettre le siège ?

Valentin secoua la tête.

— Il n'y a pas de portes, répondit-il en souriant. Qui pourrait avoir envie d'envahir le Château du Coronal ? Nous allons simplement entrer par l'Arche de Dizimaule, là-bas. Mais une fois à l'intérieur, nous pouvons nous retrouver face à des troupes ennemies.

— Les gardes du Château sont sous mes ordres, dit Elidath.

Je m'occuperai d'eux.

— Bien. Continuez à avancer. Restez en contact. Faites confiance au Divin. Demain matin, nous serons tous réunis pour célébrer notre victoire, je vous le jure.

— Vive lord Valentin ! s'écria Sleet.

— Longue vie ! Longue vie !

Valentin leva les bras, à la fois en signe de remerciement et pour faire cesser le vacarme.

— Demain, nous ferons la fête, dit-il. Cette nuit, nous livrons bataille, et que ce soit la dernière !

13

Quelle étrange sensation de passer enfin sous l'Arche de Dizimaule et de retrouver devant lui la myriade de splendeurs confondantes du Château !

Enfant, il avait joué sur ces boulevards et ces avenues, s'était égaré dans l'enchevêtrement sans fin des passages et des corridors, s'était abîmé dans une respectueuse contemplation des murailles, des tours, des enceintes et des voûtes imposantes.

Jeune homme, au service de son frère lord Voriach, il avait demeuré dans le Château, là-bas, dans la Cour Pinitor, où les hauts fonctionnaires avaient leur résidence, et avait maintes fois longé le parapet de lord Ossier, d'où l'on avait une sidérante vue plongeante sur High Morpin et les Cités Hautes. Devenu Coronal, pendant le bref

laps de temps où il avait occupé le cœur du Château, il avait caressé avec délices les vieilles pierres du Donjon de Stiamot, traversé seul la vaste salle du Trône de Confalume aux multiples échos, observé la disposition des étoiles depuis l'Observatoire de lord Kinniken et réfléchi à l'apport qu'il ferait lui-même au Château dans les années à venir. Maintenant qu'il était de retour, il réalisait à quel point il aimait cet endroit, non seulement parce qu'il était un symbole de la puissance et de la grandeur impériale qui avaient été siennes, mais surtout parce qu'il était le produit de tout le passé, la trame vivante de l'histoire.

— Le Château est à nous ! s'écria joyeusement Elidath quand l'armée de Valentin s'engouffra sous la porte qui n'était pas gardée.

Mais à quoi bon, se dit Valentin, si tout le Mont et ses mortels divisés par leurs querelles intestines n'étaient plus séparés de la mort que par quelques heures ? Il s'était déjà écoulé trop de temps depuis le début de la raréfaction de l'air.

Valentin avait envie de tendre les bras pour agripper l'air qui s'enfuyait et le retenir. Le froid de plus en plus mordant qui pesait maintenant sur le Mont du Château comme un terrible fardeau n'était nulle part plus sensible que dans le Château lui-

même, et ceux qui s'y trouvaient, déjà hébétés et médusés par les événements de la guerre civile, restaient comme des statues de cire, engourdis, pétrifiés, regardant passer sans réagir l'armée de restauration. Quelques-uns, à l'esprit plus perspicace ou plus vif que les autres, parvenaient à lancer un « Vive lord Valentin ! » d'une voix étranglée au passage de la silhouette blonde inconnue. Mais la plupart se conduisaient comme s'ils avaient déjà l'esprit engourdi par le froid.

Les légions d'assaillants, en pénétrant dans le Château, se dirigeaient rapidement et avec précision vers les tâches que Valentin leur avait assignées. Le duc Heitluig et ses miliciens de Bibiroon avaient pour mission de s'assurer le contrôle du périmètre du Château en repoussant et neutralisant les forces ennemies. Asenhardt et six détachements des habitants de la vallée devaient se charger de bloquer toutes les nombreuses portes du Château pour interdire la fuite aux partisans de l'usurpateur. Sleet, Carabella et leurs troupes montèrent vers les chambres impériales du secteur intérieur pour prendre possession du siège du gouvernement. Quant à Valentin, accompagné d'Elidath et d'Ermanar et de leurs forces combinées, il s'engagea dans la galerie inférieure en spirale qui menait aux souterrains abritant les machines de climatisation.

Le reste, sous le commandement de Nascimonte, Zalzan Kaval, Shanamir, Lisamon Hultin et Gorzval, s'éparpilla en petits groupes, se dispersant dans le Château à la recherche de Dominin Barjazid qui pouvait se terrer dans n'importe laquelle des milliers de pièces, la plus humble y compris. Valentin descendit la galerie à toute allure jusqu'à ce que, dans les profondeurs ténébreuses de la galerie caillouteuse, le flotteur soit obligé de s'arrêter. Il pour-suivit alors à pied sa course vers les souterrains, il avait le nez, les lèvres et les oreilles gourds de froid. Son cœur battait à se rompre et sa respiration se précipitait dans l'air raréfié. Ces souterrains lui étaient totalement inconnus. Il n'y était descendu qu'une ou deux fois, il y avait bien longtemps de cela. Heureusement, Elidath semblait connaître le chemin.

Ils suivirent des corridors, descendirent d'interminables volées d'escaliers aux larges degrés de pierre, traversèrent une arcade éclairée par des points clignotants très haut au-dessus d'eux... et pendant tout ce temps, l'air se refroidissait perceptiblement, la nuit artificielle enserrait le Mont...

Une grande porte de bois aux lourdes ferrures se dressa devant eux.

— Forcez-la, ordonna Valentin. Mettez-y le feu s'il le faut !

— Attendez, monseigneur, fit une petite voix chevrotante.

Valentin se retourna. Un vieillard ghayrog, le teint terreux, les cheveux serpentins pendant dans le froid, était sorti d'un renfoncement dans le mur et s'approchait d'eux d'un pas traînant et hésitant.

— C'est le gardien des machines de climatisation, murmura Elidath.

Le Ghayrog avait l'air à moitié mort. Son regard passa avec ahurissement d'Elidath à Ermanar et d'Ermanar à Valentin ; puis il se jeta aux pieds de Valentin, s'accrochant aux bottes du Coronal.

— Monseigneur... Lord Valentin... Il leva vers lui un visage tourmenté.

— Sauvez-nous, lord Valentin ! Les machines... ils ont arrêté les machines...

— Pouvez-vous ouvrir cette porte ?

— Oui, monseigneur. La salle des commandes est dans ce passage. Mais ils se sont emparés des souterrains... ses troupes les occupent. Ils m'ont obligé à sortir... quels dégâts font-ils là-dedans, monseigneur ?

Qu'allons-nous tous devenir ? Valentin releva le vieux Ghayrog tremblant.

— Ouvrez la porte, dit-il.

— Oui, monseigneur. C'est l'affaire d'une seconde. Une seconde qui parut durer à Valentin une éternité.

Puis il perçut le bruit d'un imposant mécanisme souterrain et petit à petit la lourde barrière de bois, craquant et grinçant, commença à se déplacer.

Valentin aurait voulu être le premier à s'engouffrer dans l'ouverture, mais Elidath le prit par le bras et le tira sans ménagement en arrière. Valentin tapa sèchement la main qui le retenait, comme s'il s'agissait de quelque irritante bestiole, de quelque dhiim de la jungle. Mais la poigne d'Elidath était ferme.

— Non, monseigneur, fit-il avec rudesse.

— Lâche-moi, Elidath.

— Même si cela doit me coûter la tête, Valentin, je ne te laisserai pas entrer là-dedans. Ecarte-toi.

— Elidath !

Valentin se tourna vers Ermanar. Mais il vit qu'il n'avait aucune aide à attendre de lui.

— Le Mont gèle, monseigneur, pendant que vous nous retardez, dit Ermanar.

— Je ne permettrai pas...

— Ecarte-toi ! ordonna Elidath.

— Je suis le Coronal, Elidath.

— Et moi je suis responsable de ta sécurité. Tu peux conduire l'offensive de l'extérieur, mais il y a des soldats ennemis là-dedans, des hommes désespérés défendant le dernier endroit que l'usurpateur contrôle encore. Qu'un seul tireur d'élite te reconnaisse, et toute notre lutte aura été vaine.

Veux-tu te pousser, Valentin, ou vais-je devoir commettre un crime de

lèse-majesté pour t'écarter de force ?

Valentin céda en fulminant et, furieux et frustré, il regarda Elidath et un groupe de guerriers sélectionnés passer devant lui et s'enfoncer dans le souterrain. Un bruit de lutte lui parvint presque immédiatement : il entendit des cris, des décharges de lanceurs d'énergie des hurlements, des gémissements. Bien que surveillé avec une attention vigilante par les hommes d'Ermanar, il fut une douzaine de fois sur le point de leur fausser compagnie et de pénétrer lui aussi dans le souterrain, mais il se retint. Puis un messenger vint l'avertir de la part d'Elidath que la première ligne de défense était balayée, qu'ils s'enfonçaient plus avant, qu'il y avait des barricades, des chausse-trappes, des noyaux de résistance tous les deux ou trois cents mètres. Valentin serra les poings. C'était absolument insupportable, cette histoire d'être une personne trop sacrée pour risquer sa peau, d'être obligé de rester planté dans cette galerie alors que la guerre de restauration faisait rage tout autour de lui. Il résolut d'entrer à son tour et de laisser Elidath se répandre en invectives.

— Monseigneur ?

Un messenger, venant de l'autre direction, arriva hors d'haleine.

Valentin hésitait encore devant l'entrée du souterrain.

— Qu'y a-t-il ? aboya-t-il.

— Monseigneur, je suis envoyé par le duc Nascimonte. Nous avons découvert

Dominin

Barjazid

barricadé

dans

l'Observatoire de Kinniken, et il vous demande de venir rapidement pour diriger la capture.

Valentin hocha la tête. Cela était préférable que de rester ici à ne rien faire. S'adressant à un aide de camp, il lui dit ;

— Dites à Elidath que je remonte. Il a toute autorité pour atteindre les

machines de climatisation de toutes les manières possibles.

Mais Valentin avait à peine commencé à rebrousser chemin dans les galeries que l'aide de camp de Gorzval arriva pour lui annoncer que l'on disait que l'usurpateur était dans la Cour Pinitor. Quelques minutes plus tard, Lisamon Hultin lui fit savoir qu'elle poursuivait le faux Coronal dans un passage en spirale menant à la salle des miroirs de lord Siminave. Dans le grand hall, Valentin trouva Deliamber suivant l'action avec un air de fascination stupéfiée. Après avoir fait part au Vroon des rapports contradictoires, il lui demanda :

— Peut-il se trouver à trois endroits différents ?

— Aucun des trois, plus vraisemblablement, répondit le magicien. A moins qu'il ne soit séparé en trois. Ce dont je doute, bien que je sente ici sa présence forte et maléfique.

— Dans une zone particulière ?

— C'est difficile à dire. La vitalité de votre ennemi est telle qu'il rayonne de chaque pierre du Château et ces interférences me troublent. Mais je ne pense pas qu'elles me troubleront beaucoup plus longtemps.

— Lord Valentin ?

Un nouveau messenger – et un visage familier, d'épais sourcils se rejoignant au centre du visage, un menton en galoche, un sourire franc et assuré. C'était une nouvelle pièce du passé disparu qui se remettait en place, car cet homme n'était autre que Tunigorn, le plus proche après Elidath des amis d'enfance de Valentin, devenu un des principaux ministres du royaume, et qui regardait l'inconnu se tenant devant lui avec des yeux brillants et pénétrants, comme s'il essayait de retrouver le vrai Valentin sous les traits de cet inconnu. Shanamir l'accompagnait.

— Tunigorn ! s'écria Valentin.

— Monseigneur ! Elidath m'avait dit que vous aviez changé, mais je ne m'attendais pas...

— Te sens-tu très dépaycé de me voir avec ce visage ?

— Il me faudra m'y habituer, monseigneur. Mais cela viendra en son temps. Je vous apporte de bonnes nouvelles.

— Te revoir est déjà une bonne nouvelle.

— Je vous apporte mieux que cela. Nous avons découvert le traître.

— C'est ce que l'on m'a déjà annoncé trois fois en une demi-heure. Il semblerait qu'il se trouve en trois endroits différents.

— Je ne suis pas au courant de ces rapports. Nous le tenons.

— Où ?

— Barricadé dans les chambres intérieures. Le dernier à l'avoir vu est son valet, le vieux Kanzimar, loyal jusqu'au bout, qui l'a vu bégayer de terreur et a fini par comprendre que ce n'était pas un Coronal qu'il avait devant lui. Il a condamné toute la suite, depuis la salle du trône jusqu'au vestiaire, et il est seul là-bas.

— Quelle bonne nouvelle ! dit Valentin. Puis il demanda à Deliamber :

— Est-ce que votre magie peut confirmer cela ? Deliamber fit vibrer ses tentacules.

— Je sens une présence aigrie et maléfique dans ce haut bâtiment.

— Les chambres impériales, fit Valentin. Bien. Se tournant vers Shanamir, il lui dit :

— Préviens Sleet, Carabella, Zalzan Kaval et Lisamon Hultin. Je les veux près de moi quand il sera cerné.

— Oui, monseigneur ! fit le garçon, le regard brillant d'excitation.

— Qui sont ces gens que vous venez de nommer ? demanda Tunigorn.

— Mes compagnons d'aventure, mon vieux. Pendant ma période d'exil, ils me sont devenus très chers.

— Alors, ils me seront chers aussi, monseigneur. Quels qu'ils soient, ceux qui vous aiment, je les aime aussi.

Tunigorn s'enroula dans son manteau.

— Quel froid ! Quand cela va-t-il cesser ? J'ai appris par Elidath que les machines de climatisation...

— Oui.

— Et peuvent-elles être réparées ?

— Elidath est en bas. Qui sait quels dégâts a pu commettre le Barjazid ? Mais nous pouvons faire confiance à Elidath.

Valentin leva la tête vers les appartements impériaux, plissant les yeux comme si cela lui permettait de voir à travers les nobles murs de pierre jusqu'à la cynique créature terrorisée qui se dissimulait derrière.

— Ce froid m'inquiète terriblement, Tunigorn, dit-il, l'air sombre. Mais le remède est maintenant entre les mains du Divin... et d'Elidath. Allez. Voyons si nous pouvons arracher ce vil individu de son nid.

14

L'heure du règlement de comptes avec Dominin Barjazid allait bientôt sonner. Valentin avançait, montait et traversait rapidement tous ces lieux merveilleux et familiers.

Ce bâtiment voûté était la salle des archives de lord Prestimion, où ce grand Coronal avait constitué un musée de l'histoire de Majipoor. Valentin sourit à l'idée d'exposer ses massues de jongleur à côté du sabre de lord Stiamot et de la cape chamarrée de pierreries de lord Confalume. Plus loin s'élevaient les stupéfiantes volutes du beffroi frêle et élancé construit par lord Arioc, une construction vraiment bizarre, peut-être un signe avant-coureur de la bizarrerie d'une tout autre envergure qu'Arioc allait commettre lorsqu'il serait devenu Pontife. Ce double atrium avec son bassin central surélevé était la chapelle de lord Kinniken, contiguë à l'élégant bâtiment de tuiles blanches qui était la résidence de la Dame lorsqu'elle venait rendre visite à son fils. Et là-bas, ces toits de verre inclinés miroitant sous la clarté des étoiles étaient ceux de la serre de lord Confalume, le jardin secret de ce monarque épris des pompes de la cour, un endroit où avaient été rassemblées des plantes fragiles venues des quatre coins de Majipoor. Valentin pria pour qu'elles survivent à cette nuit de rafales glacées, car il lui tardait de se promener au milieu d'elles, de les contempler d'un regard rendu plus-connaisseur par ses pérégrinations, et de retrouver les merveilles qu'il avait vues dans, les forêts de Zimroel et sur les côtes de la Stoienzar.

Et ils montaient toujours...

Ils continuaient leur marche à travers un enchevêtrement apparemment sans fin de passages, d'escaliers, de galeries, de tunnels et de dépendances.

— Avant de retrouver le Barjazid, c'est de vieillesse que nous allons mourir, et non de froid ! grommela Valentin.

— Ce ne sera plus long maintenant, monseigneur, dit Shanamir.

— Encore trop à mon goût.

— Quel châtiment lui réservez-vous, monseigneur ?

— Un châtiment ? Un châtiment ? demanda Valentin en tournant la tête vers le garçon. Quel châtiment peut-il y avoir pour ce qu'il a commis ? La flagellation ? Trois jours au pain de stajja sec ? Autant châtier la Steiche pour nous avoir roulés sur les rochers.

— Aucun châtiment ? demanda Shanamir, l'air perplexe.

— Pas au sens où tu l'entends, non.

— Vous allez le remettre en liberté pour qu'il continue ses méfaits ?

— Non plus, répondit Valentin. Mais il nous faut d'abord mettre la main sur lui, et ensuite nous verrons quel sort lui réserver.

Encore une demi-heure – qui lui parut interminable – et Valentin atteignit le cœur du Château, l'enceinte des chambres impériales, qui, sans être la plus ancienne, était récemment le saint des saints. Les premiers Coronals y avaient installé leurs salles de gouvernement – remplacées depuis longtemps par les salles plus belles et plus imposantes des grands souverains du dernier millénaire –, et l'enceinte constituait maintenant un siège du pouvoir grandiose et éblouissant, à l'écart de l'enchevêtrement du reste du Château. Les plus importantes cérémonies officielles avaient lieu dans ces splendides chambres aux hautes voûtes. Mais maintenant, une seule misérable créature était terrée derrière les massives portes anciennes, protégée par de solides verrous ornements, d'une taille colossale et d'une lourde signification symbolique.

— Des gaz toxiques, dit Lisamon Hultin. Il suffira d'insuffler du gaz à travers les murs pour qu'il tombe raide mort quel que soit l'endroit où il se trouve.

— Oui ! Oui ! s'écria Zalzan Kavol en acquiesçant vigoureusement de la tête. Vous voyez, un petit tuyau que l'on ferait passer dans ces lézardes... pour tuer les poissons à Piliplok, ils utilisent un gaz qui ferait bien l'affaire pour...

— Non, dit Valentin. Il ressortira vivant.

— Comment faire, monseigneur ? demanda Carabella.

— Nous pourrions enfoncer les portes, gronda Zalzan Kavol.

— Détruire les portes de lord Prestimion dont la fabrication a demandé trente ans ? demanda Tunigorn. Tout cela pour déloger une canaille ? Monseigneur, cette idée de gaz toxique ne me paraît pas si stupide. Nous ne devrions pas perdre de temps à...

— Nous devons veiller à ne pas nous conduire comme des barbares, le coupa Valentin. Il n'y aura pas d'empoisonnement ici.

Il prit la main de Carabella et celle de Sleet, et les leva.

— Vous êtes des jongleurs aux doigts agiles. Vous aussi, Zalzan Kavol. N'avez-vous jamais utilisé ces doigts pour autre chose ?

— Pour crocheter des serrures, monseigneur ? demanda Sleet.

— Oui, ce genre de choses. Il y a de nombreuses entrées à ces chambres, et elles ne sont peut-être pas toutes verrouillées.

Allez, essayez de trouver un moyen d'y pénétrer. Et pendant ce temps, j'essaierai autre chose.

Il s'avança jusqu'à l'énorme porte dorée, deux fois plus haute que le plus grand des Skandars, ornée jusqu'au moindre centimètre carré de sculptures en haut relief du règne de lord Prestimion et de son célèbre prédécesseur lord Confalume. Il posa les mains sur les lourdes poignées de bronze, comme s'il avait voulu ouvrir la porte d'une seule et furieuse poussée.

Valentin resta un long moment dans cette position, chassant de son esprit toute la tension qui l'environnait. Il essayait de se transporter jusqu'à la zone de calme au centre de son âme ; mais un terrible obstacle l'en empêcha.

Il fut pris soudain d'une haine incommensurable pour Dominin Barjazid.

Derrière cette porte monumentale se trouvait l'homme qui l'avait chassé de son trône, qui avait fait de lui un infortuné vagabond, qui avait régné inconsidérément et injustement en son nom et – pire que tout, absolument monstrueux et impardonnable – qui avait choisi d'anéantir un milliard d'innocents sans soupçons quand il s'était aperçu que ses machinations avaient échoué.

C'était pour cela que Valentin haïssait Dominin Barjazid.

Pour cela qu'il brûlait de le détruire.

Accroché aux poignées de la porte, des images violentes et cruelles assaillirent son esprit. Il vit Dominin Barjazid écorché vif, baignant dans son sang, poussant des hurlements qui s'entendaient jusqu'à Pidruïd. Il vit Dominin Barjazid cloué à un arbre avec des flèches barbelées. Il vit Dominin Barjazid écrasé sous une grêle de pierres. Il vit...

Valentin tremblait sous l'effet de la violence de sa rage. Mais l'on n'écorchait pas vif ses ennemis dans une société civilisée, on ne donnait pas libre cours à sa fureur... pas même contre un Dominin Barjazid. Comment, se demanda Valentin, puis-je revendiquer le droit de régner sur une planète si je ne suis même pas capable de contrôler mes propres émotions ? Il savait qu'aussi longtemps que cette rage lui dévasterait l'âme, il ne serait pas digne de régner, pas plus que Dominin Barjazid lui-même. Il lui fallait la vaincre. Ce martèlement dans ses tempes, les battements de son cœur, cette soif sauvage de vengeance... il devait se purger de tout cela avant de s'occuper de Dominin Barjazid.

Valentin commença à lutter. Il détendit les muscles contractés de son dos et de ses épaules, emplit ses poumons de l'air froid et vif et, petit à petit, sentit la tension se retirer de son corps. Il fouilla son âme où le brûlant désir de vengeance s'était si brusquement allumé et y fit place nette. Et alors seulement il put se transporter à l'endroit paisible au centre de son être et y rester, si bien qu'il avait la sensation d'être seul dans le Château, seul avec Dominin Barjazid quelque part de l'autre côté de la porte, rien qu'eux deux, séparés par cette unique barrière.

Valentin savait que la domination de soi-même était la plus belle des victoires et que tout le reste devait suivre.

Il s'en remit au pouvoir du bandeau d'argent de la Dame, sa mère, et se laissa glisser dans l'état de transe. Puis il projeta la force de son esprit vers son ennemi.

Ce ne fut pas un rêve de vengeance et de châtement que Valentin envoya. Cela aurait été trop clair, trop mesquin, trop facile. Il envoya un rêve bienveillant, un rêve d'affection et d'amitié, de tristesse pour ce qui s'était passé. Dominin Barjazid ne pouvait qu'être étonné par un tel message. Valentin lui montra l'éblouissante et resplendissante ville des plaisirs de High Morpin et eux deux marchant côte à côte sur l'Avenue des Nues, discutant affablement, souriant, examinant les différences qui les séparaient, essayant d'apaiser les frictions et les craintes.

C'était une manière risquée d'entrer en contact avec Dominin Barjazid, car si ce dernier choisissait de mal interpréter les mobiles de Valentin, il s'exposait à la dérision et au mépris.

Pourtant il n'y avait aucun espoir de venir à bout de lui par des menaces ou des flambées de rage et la manière douce pouvait réussir. C'était un rêve qui demandait d'énormes réserves de cœur, car il fallait être naïf pour s'imaginer que Barjazid pouvait être séduit par des apparences, et si l'amour qui rayonnait de Valentin n'était pas sincère et n'était pas perçu ainsi, le rêve était une absurdité. Valentin n'aurait jamais cru pouvoir trouver en lui de l'amour pour cet homme qui avait fait tant de mal.

Mais il en trouva ; il le projeta à travers la porte monumentale.

Quand il eut terminé, il s'accrocha aux poignées de la porte, récupéra ses forces et attendit une réaction de l'intérieur.

De manière tout à fait inattendue, ce fut un message qui lui parvint : une puissante décharge d'énergie mentale, surprenante et dévastatrice, qui sortit des chambres impériales avec la furie du vent brûlant de Suvrael. Valentin sentit le souffle ardent du refus moqueur de Dominin Barjazid. Barjazid ne voulait ni affection ni amitié. Il lui envoyait de la défiance, de la haine, de la colère, du mépris : une déclaration de guerre perpétuelle.

L'impact fut brutal. Comment se faisait-il, se demanda Valentin, que le Barjazid fût capable d'émettre des messages ?

Sans doute quelque machine de son père, quelque sorcellerie du Roi des Rêves. Il comprit qu'il aurait dû s'attendre à quelque chose de ce genre. Mais cela n'avait pas d'importance. Valentin résista à la force aride du rêve que Dominin Barjazid projetait vers lui.

Il envoya ensuite un second rêve, aussi serein et confiant que celui de Dominin Barjazid avait été âpre et hostile. Il envoya un rêve

d'absolution, de pardon total. Il montra à Dominin Barjazid un port, une flotte de vaisseaux de Suvrael attendant pour le ramener sur les terres de son père, et même un grand défilé, Valentin et Barjazid côte à côte sur un char, descendant vers le front de mer pour les cérémonies de l'embarquement, debout ensemble sur le quai, se faisant leurs adieux en riant, deux bons ennemis qui s'étaient affrontés avec toute la puissance dont ils disposaient et qui se séparaient en bons termes.

De Dominin Barjazid arriva en réponse un rêve de mort et de destruction, de haine, d'abomination et de mépris.

Valentin secoua lentement et lourdement la tête, essayant de la nettoyer de tout le poison qui y était déversé. Une troisième fois il rassembla ses forces et prépara un message à destination de son ennemi. Il ne voulait pas encore s'abaisser au niveau de Barjazid, il espérait encore le submerger de chaleur et de douceur, bien que n'importe qui d'autre eût estimé que c'était de la folie de seulement faire cette tentative. Valentin ferma les yeux et concentra toutes ses pensées sur le bandeau d'argent.

— Monseigneur ?

C'était une voix féminine qui brisait sa concentration juste au moment où il allait entrer en transe.

L'interruption fut pénible et douloureuse. Valentin pivota sur lui-même, enflammé d'une fureur inhabituelle, tellement surpris qu'il lui fallut un certain temps avant de reconnaître Carabella, et elle s'écarta de lui en tremblant, momentanément effrayée.

— Monseigneur... reprit-elle d'une toute petite voix. Je ne savais pas...

Il lutta pour se maîtriser.

— Qu'ya-t-il ?

— Nous... nous avons trouvé un moyen d'ouvrir une porte.

Valentin ferma les yeux et sentit son corps rigide se détendre sous l'effet du soulagement. Il sourit et l'attira vers lui, et la tint serrée quelques instants en tremblant pendant que la tension l'abandonnait. Puis il lui dit :

— Emmène-moi !

— Elle le mena le long de corridors tendus d'antiques draperies et garnis d'épais tapis râpés. Elle se déplaçait avec un sens de l'orientation étonnant pour quelqu'un qui n'avait jamais parcouru les lieux auparavant. Ils atteignirent un secteur des chambres impériales dont Valentin ne se souvenait pas, une entrée de service située au-delà de la salle du trône, un endroit simple et humble. Sleet, juché sur les épaules de Zalzan Kavol avait la partie supérieure du corps profondément engagée à l'intérieur d'une sorte de vasistas et se penchait pour effectuer de délicates manipulations sur le côté ultérieur d'une petite porte.

— Nous avons déjà ouvert trois portes de cette manière, dit Carabella, et maintenant Sleet s'attaque à la quatrième.

Sleet sortit la tête et regarda autour de lui, sale, couvert de poussière, merveilleusement content de lui-même.

— C'est ouvert, monseigneur.

— Bien joué.

— Nous allons entrer le chercher, gronda Zalzan Kavol. Le voulez-vous en trois morceaux ou en cinq, monseigneur ?

— Non, dit Valentin. C'est moi qui vais entrer. Seul.

— Vous, monseigneur ? demanda Zalzan Kavol d'un ton incrédule.

— Seul ? dit Carabella.

— Monseigneur, je vous interdis !... s'écria Sleet, l'air outragé.

Puis il s'arrêta, confondu par le sacrilège de ses paroles.

— Soyez sans crainte, dit doucement Valentin. C'est quelque chose que je dois faire sans aide. Sleet, écarte-toi. Zalzan Kavol... Carabella, reculez. Je vous ordonne de ne pas entrer avant que je vous appelle.

Ils échangèrent des regards interdits. Carabella commença à dire quelque chose, hésita et se tut. La balafre de Sleet palpitait et rougeoyait. Zalzan Kavol émettait de curieux grognements et balançait avec impuissance ses quatre bras. Valentin ouvrit la porte et franchit le seuil.

Il se trouvait dans une sorte de vestibule, peut-être quelque passage desservant les cuisines, qu'un Coronal avait bien peu de chances de

connaître. Il le suivit avec circonspection et déboucha dans un hall aux riches brocarts qu'après un moment de désorientation il reconnut comme le vestiaire. Derrière se trouvait l'Oratoire de Dekkeret qui menait au Prétoire de lord Prestimion, une grande salle voûtée aux splendides fenêtres de verre dépoli et aux magnifiques chandeliers fabriqués par les meilleurs artisans de Ni-moya. Ensuite se trouvait la salle du trône où la sublime magnificence du Trône de Confalume éclipsait tout le reste. C'était quelque part dans cette suite que Valentin trouverait Dominin Barjazid.

Il s'avança dans le vestiaire. Il était vide et avait l'air de ne pas avoir été utilisé depuis des mois. Le rideau de l'arche de pierre de l'Oratoire de Dekkeret était tiré. Valentin jeta un coup d'œil, ne vit personne et poursuivit son chemin le long du couloir incurvé, décoré de brillants ornements de mosaïque vert et or, qui desservait le prétoire.

Il prit une longue inspiration et posa les mains sur la porte du prétoire qu'il ouvrit à la volée.

Il crut au début que ce vaste espace était également vide. Un seul des grands chandeliers était allumé et, placé à l'autre extrémité de la salle, il ne jetait qu'une lueur diffuse. Valentin regarda à gauche et à droite, le long des rangs de bancs de bois poli, devant les alcôves aux rideaux tirés où l'on permettait aux ducs et aux princes de se dérober aux regards pendant le prononcé de la sentence, en direction du lit de justice du Coronal...

Et il vit une silhouette revêtue de la robe impériale qui se tenait dans l'ombre à la table du conseil, sous le lit de justice.

15

De tous les moments étranges qu'il avait connus pendant sa période d'exil, c'était le plus étrange qu'il vivait maintenant : se tenir à moins de trente mètres de celui qui avait ce qui naguère était son visage. A deux reprises déjà, Valentin avait vu le faux Coronal, le jour du festival de Pidruïd, et il s'était senti souillé et vidé de son énergie quand il avait levé les yeux sur lui, sans savoir pourquoi. Et maintenant, dans la semi-obscurité, il contemplait un homme grand et robuste, au regard farouche et à la barbe noire, le lord Valentin d'antan, le port altier, loin de trembler ou de se faire tout petit, qui le regardait bien en face d'un air froid, calme et menaçant. Est-ce à cela que je ressemblais ? se demanda Valentin. Si sinistre, si glacial, si

rébarbatif ? Il supposa que durant tous ces mois où Dominin Barjazid avait été en possession de son corps, la noirceur de l'âme de l'usurpateur avait déteint sur le visage et donné aux traits du Coronal cette expression morbide et haineuse. Valentin s'était accoutumé à son nouveau visage, aimable et radieux, et maintenant, devant celui qui avait été le sien pendant tant d'années, il n'éprouvait nul désir de le reprendre.

— J'ai fait de vous un beau garçon, n'est-ce pas ? demanda Dominin Barjazid.

— Mais vous avez perdu au change, répondit cordialement Valentin. Pourquoi cet air renfrogné, Dominin ? Ce visage était autrefois bien connu pour son sourire.

— Vous souriez trop, Valentin. Vous étiez trop doux, trop simple, vous aviez l'âme trop légère pour régner.

— Est-ce l'image que vous aviez de moi ?

— J'étais loin d'être le seul. Vous êtes devenu un jongleur itinérant, ces temps-ci, si j'ai bien compris.

Valentin acquiesça de la tête.

— Il me fallait trouver un métier, après que vous m'avez pris le mien. Etre jongleur me convenait parfaitement.

— Cela ne m'étonne pas, répliqua Barjazid. Sa voix retentit dans la longue salle vide.

— Vous avez toujours excellé à amuser les autres. Je vous invite à redevenir jongleur, Valentin. Les sceaux du pouvoir sont à moi.

— Les sceaux sont à vous, mais pas le pouvoir. Vos gardes ont déserté. Le Château est en sûreté contre vous. Allons, rendez-vous, Dominin, et nous vous renverrons sur les terres de votre père.

— Et les machines de climatisation, Valentin ?

— Elles ont été remises en marche.

— C'est un mensonge ! Un odieux mensonge.

Dominin se retourna et ouvrit une des hautes fenêtres cintrées. Une rafale d'air glacé s'engouffra si rapidement dans l'ouverture que

Valentin, à l'autre bout de la pièce, la sentit presque immédiatement.

— Les machines sont gardées par des soldats qui ont toute ma confiance, dit Barjazid. Ce ne sont pas vos gens, mais les miens que j'ai amenés de Suvrael. Ils les laisseront arrêtées jusqu'à ce que je leur donne l'ordre de les remettre en marche, et si tout le Mont du Château doit devenir noir et périr avant que cet ordre n'arrive, eh bien, tant pis, Valentin. Tant pis !

Allez-vous laisser cela se produire ?

— Cela ne se produira pas.

— Si, cela se produira, dit Barjazid, si vous restez dans le Château. Partez. Je vous accorde un sauf-conduit pour la descente du Mont et la libre traversée jusqu'à Zimroel. Allez jongler dans les villes de l'Ouest comme vous le faisiez il y a un an, et oubliez cette chimère de revendication du trône. Je suis lord Valentin le Coronal.

— Dominin...

— Je m'appelle lord Valentin ! Et vous êtes le jongleur itinérant Valentin de Zimroel ! Allez, reprenez votre métier !

— La tentation est forte, Dominin, dit Valentin d'un ton détaché. J'aimais jongler, peut-être plus que tout ce que j'ai fait d'autre dans ma vie. Cependant, ma destinée, quels que soient mes désirs intimes, est d'assumer la charge du gouvernement.

Allons, venez.

Il fit un pas vers Barjazid, puis un autre, et un troisième.

— Venez avec moi, sortons dans l'antichambre, pour montrer aux chevaliers du Château que cette rébellion est terminée et que l'ordre est rétabli.

— N'avancez pas !

— Je ne vous veux aucun mal, Dominin. D'une certaine manière, je vous suis même reconnaissant de m'avoir permis de vivre quelques expériences extraordinaires, des choses qui ne me seraient jamais arrivées si...

— Reculez ! Ne faites pas un pas de plus !

Valentin continua d'avancer.

— Reconnaissant aussi de m'avoir débarrassé de cette ennuyeuse claudication qui faisait obstacle à certains des plaisirs dont...

— Pas... un pas... de plus...

Les deux hommes n'étaient plus séparés que par trois à quatre mètres. Près de Dominin Barjazid se trouvait une table chargée de tout l'attirail du prétoire : trois lourds chandeliers d'airain, une couronne impériale et un sceptre. Poussant un cri étranglé de rage, Barjazid saisit un chandelier à deux mains et le lança sauvagement à la tête de Valentin. Mais Valentin esqua adroitement le lourd ustensile métallique et l'attrapa au passage d'un coup sec du poignet. Barjazid en lança un autre que Valentin attrapa également.

— Encore un, dit Valentin. Laissez-moi vous montrer comment il faut faire !

La fureur marbrait le visage de Barjazid. Il étouffait, il sifflait, il soufflait de rage. Le troisième chandelier vola vers Valentin. Valentin avait déjà mis les deux premiers en mouvement, les faisant tourner en l'air en les passant d'une main à l'autre, et il n'eut aucune difficulté à attraper le troisième et à l'incorporer à la trajectoire que décrivaient les deux autres, formant en l'air devant lui une scintillante cascade. Il jonglait avec entrain, riant, lançant les chandeliers toujours plus haut.

Qu'il était bon de jongler de nouveau, de retrouver toute sa dextérité après si longtemps, la main et l'œil, la main et l'œil.

Tout en jonglant, il avançait vers Barjazid, qui reculait, les yeux écarquillés, le menton souillé de bave.

Et brusquement, Valentin fut secoué et ébranlé par une sorte de message, un rêve de veille qui le frappa avec la violence d'un coup de poing. Il recula en vacillant, hébété, et les chandeliers tombèrent avec un bruit retentissant sur le plancher de bois sombre. Il y eut un second choc, qui l'étourdit, puis un troisième. Valentin lutta pour s'empêcher de tomber. Le petit jeu du chat et de la souris avec Dominin Barjazid était terminé maintenant, et un nouvel affrontement avait commencé, que Valentin ne comprenait pas du tout.

Il se précipita en avant pour empoigner son adversaire avant d'être une nouvelle fois frappé par cette force.

Barjazid recula, levant ses mains tremblantes devant son visage. Cet assaut venait-il de lui, ou bien avait-il un allié caché dans la salle ? Valentin recula sous un nouveau choc de cette force invisible et

inexorable qui à chaque fois lui engourdissait un peu plus l'esprit. Il chancela. Il pressa les mains sur ses tempes pour essayer de reprendre ses sens. Attraper Barjazid, se dit-il, le jeter à terre, s'asseoir sur lui, crier au secours...

Il bondit en avant, plongea, agrippa le faux Coronal par le bras. Barjazid se dégagea en hurlant. Valentin avança en cherchant à l'acculer contre le mur, et il allait réussir quand brusquement, avec un hurlement sauvage de terreur et de frustration, Dominin Barjazid fila devant lui et traversa la salle.

Il plongea dans une des alcôves aux rideaux tirés à l'autre extrémité en criant : « Au secours ! A l'aide, père ! » Valentin le suivit et arracha le rideau. Et il recula d'étonnement. Dissimulé dans l'alcôve se trouvait un vieil homme de forte carrure, un peu empâté, le regard noir et l'air menaçant, le front ceint d'un étincelant bandeau d'or, tenant à la main un appareil d'ivoire et d'or, avec des courroies, des fermoirs et des leviers. C'était Simonan Barjazid, le Roi des Rêves, le terrifiant et obsédant maître de Suvrael, qui était caché dans le prétoire du Coronal !

C'était lui qui avait envoyé les rêves qui avaient engourdi l'esprit de Valentin et avaient failli le terrasser. Et il s'apprêtait à en envoyer un autre, mais en fut empêché par l'interruption de son fils qui s'agrippait hystériquement à lui en implorant son aide.

Valentin comprit qu'il ne pouvait contrôler seul la situation.

— Sleet ! cria-t-il. Carabella ! Zalzan Kavol

Dominin Barjazid sanglotait et gémissait. Le Roi des Rêves le repoussait du pied comme s'il s'agissait de quelque chien importun lui mordillant les talons. Valentin s'avança précautionneusement dans l'alcôve, espérant arracher au vieux Simonan Barjazid sa redoutable machine à rêves avant qu'il ait eu le temps de faire plus de dégâts avec elle.

Et au moment où Valentin tendait la main, il se produisit quelque chose d'encore plus étonnant. Les contours du visage et du corps de Simonan Barjazid commencèrent à se brouiller, à onduler...

A changer...

A se transformer en quelque chose de monstrueusement étrange, à devenir fluets et anguleux, avec des yeux taillés en amande et un nez qui n'était qu'une très légère protubérance et des lèvres à peine

visibles...

Un Métamorphe.

Pas du tout le Roi des Rêves, mais une contrefaçon, un Roi de mascarade, un Changeforme, un Piurivar, un Métamorphe...

Dominin Barjazid poussa un hurlement d'horreur et lâcha la forme bizarre, recula et se jeta à terre, tremblant et geignant contre le mur. Le Métamorphe jeta à Valentin un regard de haine sans mélange et lança sur lui l'appareil à rêves avec une violence féroce. Valentin ne put se protéger que partiellement.

La machine le frappa à la poitrine et le fit vaciller ; au même moment, le Métamorphe le bouscula, courut frénétiquement jusqu'à l'autre extrémité de la salle, se hissa d'un bond sur l'appui de la fenêtre que Dominin Barjazid avait ouverte, et se jeta dans le vide de la nuit.

16

Pâle, bouleversé, Valentin se retourna et vit la salle pleine de monde : Sleet, Zalzan Kavol, Deliamber, Shanamir, Carabella, Tunigorn, et il ne savait combien d'autres, qui entraient par l'étroit vestibule en se bousculant. Il tendit le bras vers Dominin Barjazid, recroquevillé par terre dans un pitoyable état de choc et de prostration.

— Tunigorn, je te donne charge de t'occuper de lui.

Emmène-le en lieu sûr et veille à ce qu'il ne lui arrive rien.

— La Cour Pinitor est le lieu le plus sûr, monseigneur. Et une douzaine d'hommes triés sur le volet le tiendront à l'œil.

— Bien, fit Valentin en approuvant d'un signe de tête. Je ne veux pas qu'il reste seul. Et trouvez-lui un docteur. Il a eu une frayeur monstrueuse, et je crois qu'il est traumatisé.

Il se tourna vers Sleet.

— Ami, aurais-tu sur toi une gourde de vin ? Moi aussi, j'ai vécu ici des moments bien étranges.

Sleet lui tendit une gourde. La main de Valentin tremblait et il faillit renverser le vin avant de le porter à ses lèvres.

Redevenu plus calme, il se dirigea vers la fenêtre par laquelle le Métamorphe s'était jeté. Des falots brillaient loin au-dessous . Cela faisait une chute d'au moins trente mètres, et dans la cour en contrebas Valentin vit des silhouettes entourant quelque chose recouvert d'un manteau. Il se retourna.

— Un Métamorphe, fit-il d'un ton incrédule. Ou bien n'était-ce qu'un rêve ? J'ai vu le Roi des Rêves, debout là-bas... et puis c'était un Métamorphe... et puis il s'est précipité *vers la fenêtre*... Carabella lui toucha le bras.

— Monseigneur, voulez-vous vous reposer, maintenant ? Le Château est conquis.

— *Un Métamorphe, répéta Valentin*, d'une voix où perçait encore l'étonnement. Que pouvait bien ?...

— Il y avait également des Métamorphes dans la salie des machines de climatisation, dit Tunigorn.

— Quoi ? fit Valentin en ouvrant de grands yeux. Que dis-

tu ?

— Monseigneur, Elidath vient de remonter des souterrains avec une étrange histoire.

Tunigorn fit un signe de la main, et de la foule massée à l'arrière de la salle sortit Elidath en personne, l'air épuisé par la bataille, le manteau taché de sang et le pourpoint déchiré.

— Monseigneur ?

— Les machines de climatisation...

— Elles sont en bon état et produisent de nouveau l'air et la chaleur, monseigneur.

Valentin laissa échapper un long soupir.

— Bien joué ! Et tu dis qu'il y avait des Changeformes ?

— La salle était défendue par des troupes en uniforme de la garde personnelle du Coronal, dit Elidath. Nous avons fait les sommations, nous leur avons ordonné de se rendre, mais ils ont refusé, même à moi. Là-dessus, nous nous sommes battus et nous... nous les avons

massacrés, monseigneur...

— Il n'y avait pas d'autre moyen ?

— Pas d'autre moyen, répondit Elidath. Nous les avons massacrés, et en mourant ils... se transformaient.

— Tous ?

— Tous étaient des Métamorphes, oui.

Valentin frissonna. Les bizarreries succédaient aux bizarreries dans cette révolution cauchemardesque. Il sentit l'épuisement le gagner. Les machines dispensatrices de vie tournaient de nouveau, le Château était sien et le faux Coronal prisonnier ; le monde était sauvé, l'ordre rétabli, la menace de la tyrannie écartée. Et pourtant... et pourtant... il y avait ce nouveau mystère, et il se sentait si affreusement fatigué...

— Monseigneur, dit Carabella, venez avec moi.

— Oui, fit-il d'une voix caverneuse. Oui, je vais me reposer un petit moment.

Il esquaissa un sourire.

— Accompagne-moi jusqu'au lit dans le vestiaire, veux-tu, amour ? Je crois que je vais me reposer une petite heure. A quand remonte la dernière fois où j'ai dormi, t'en souviens-tu ?

Carabella glissa son bras sous le sien.

— J'ai l'impression que cela fait des jours, non ?

— Des semaines. Des mois. Juste une heure. Ne me laisse pas dormir plus d'une heure.

— Bien sûr, monseigneur.

Il se laissa tomber sur la couche comme quelqu'un qui vient d'être drogué. Carabella tira une courtepointe sur lui et obscurcit la chambre, et il se coucha en chien de fusil, laissant son corps épuisé se détendre totalement. Mais il avait l'esprit parcouru d'images lumineuses Dominin Barjazid s'accrochant aux genoux du vieil homme, le Roi des Rêves essayant rageusement de l'écarter tout en agitant son étrange machine, et puis le changement de forme, le Piurivar le foudroyant du regard, le hurlement terrifiant de Dominin

Barjazid, le Métamorphe se précipitant vers la fenêtre ouverte, une farandole d'images dépourvues de sens qui défilaient dans l'esprit tourmenté de Valentin.

Le sommeil arriva sur la pointe des pieds et le surprit pendant qu'il luttait contre les démons du prétoire. On le laissa dormir pendant l'heure qu'il avait demandée, et même un peu plus, car lorsqu'il s'éveilla, ce fut parce que l'éclatante lumière dorée du matin lui tombait sur les yeux. Il se mit sur son séant, clignant des yeux et s'étirant. Il avait mal partout. Un rêve, se dit-il, un rêve insensé et ahurissant de... non, ce n'était pas un rêve. Pas un rêve.

— Monseigneur, êtes-vous bien reposé ? Carabella. Sleet.

Deliamber. Le regardant. Veillant sur son sommeil.

— Oui, je me sens reposé, dit Valentin en souriant. Et la nuit est finie. Que s'est-il passé ?

— Bien peu de chose, répondit Carabella, sinon que l'air se réchauffe et que le Château est en liesse, et la nouvelle se répand sur les pentes du Mont du changement qui s'est produit.

— Le Métamorphe qui s'est jeté par la fenêtre... s'est-il tué ?

— Assurément, monseigneur, répondit Sleet.

— Il portait la robe et les insignes du Roi des Rêves.

Comment était-ce possible, à votre avis ?

— Je peux hasarder des conjectures, monseigneur, répondit Deliamber. J'ai parlé avec Dominin Barjazid – il est devenu pour ainsi dire fou, et il lui faudra longtemps pour guérir, si jamais il y parvient –, et il m'a raconté un certain nombre de choses. L'an dernier, monseigneur, son père le Roi des Rêves est tombé gravement malade et on le croyait à la dernière extrémité. Vous occupiez encore le trône à cette époque.

— Je ne me souviens aucunement de cela.

— Non, dit le Vroon, ils n'y ont donné aucune publicité.

Mais son état paraissait critique, et c'est alors qu'un nouveau praticien a débarqué à Suvrael, quelqu'un de Zimroel qui prétendait être d'une grande habileté et, de fait, le Roi des Rêves eut une guérison

miraculeuse, comme s'il était ressuscité des morts. C'est à partir de ce moment, monseigneur, que le Roi des Rêves a fait germer dans l'esprit de son fils l'idée de vous attirer dans un guet-apens à Til-omon et de vous évincer du trône.

— Le praticien... un Métamorphe ? souffla Valentin.

— Exactement, dit Deliamber. Se faisant passer pour un homme de votre race. Et se faisant ensuite passer pour Simonan Barjazid jusqu'à ce que la frénésie et la confusion de la lutte dans le prétoire causent sa perte en mettant un terme à la métamorphose.

— Et Dominin ? Est-ce aussi un...

— Non, monseigneur, c'est le vrai Dominin, et la vue de cette chose qui se faisait passer pour son père lui a détraqué le cerveau. Mais voyez-vous, c'était le Métamorphe qui l'avait incité à l'usurpation et l'on peut supposer qu'un autre Métamorphe aurait bientôt remplacé Dominin comme Coronal.

— Et les Métamorphes qui gardaient les machines de climatisation... n'obéissaient pas aux ordres de Dominin, mais à ceux du faux Roi ! C'était une révolution secrète, Deliamber !

Nullement une prise du pouvoir par le clan Barjazid, mais le début d'une rébellion, des Métamorphes !

— C'est ce que je crains, monseigneur.

Valentin regardait dans le vide.

— Bien des choses s'expliquent, maintenant. Et le désordre est plus grave que je ne pensais.

— Monseigneur, dit Sleet, il faut découvrir et détruire ceux qui se sont glissés parmi nous et parquer le reste d'entre eux à Piurifayne où ils ne pourront pas nous nuire !

— Doucement, ami, dit Valentin. Ta haine des Métamorphes est encore vivace, hein ?

— Elle n'est pas sans fondement !

— Oui, c'est possible. Eh bien, nous allons les démasquer et nous n'aurons plus de Métamorphes se faisant passer pour le Pontife ou la Dame ou même un palefrenier. Mais je pense aussi qu'il nous faut

nous rapprocher de ce peuple et apaiser son courroux, faute de quoi Majipoor sera plongée dans une guerre perpétuelle.

Il se mit debout, agrafa son manteau et leva les bras.

— Amis, nous avons du travail devant nous, je le crains, et un travail de longue haleine. Mais d'abord, nous allons célébrer notre victoire ! Sleet, je te nomme chancelier des festivités de ma restauration, pour organiser le banquet, préparer un spectacle et lancer les invitations. Il faut que Majipoor sache que tout va bien, ou presque, et que Valentin est remonté sur son trône !

17

La salle du Trône de Confalume était la plus vaste et la plus magnifique des salles du Château, avec ses resplendissantes poutres dorées, ses superbes tapisseries et son plancher de bois de gurna poli des pics de Khyntor, une salle splendide et majestueuse dans laquelle avaient lieu les plus importantes cérémonies impériales. Mais la salle du Trône de Confalume avait rarement contemplé un spectacle comme celui qu'elle contemplait.

Tout en haut des nombreuses marches du Trône de Confalume siégeait lord Valentin, et à sa gauche, sur un trône presque aussi haut, se trouvait la Dame sa mère, resplendissante dans une robe toute blanche, et à sa droite, sur un trône de la même hauteur que celui de la Dame, se trouvait Hornkast, le porte-parole du Pontife, car Tyeveras avait envoyé ses regrets et Hornkast à sa place. Et, disposés devant eux et remplissant pratiquement la salle, se tenaient les ducs, les princes et les chevaliers du royaume, une assemblée comme l'on n'en avait vu réunie au même endroit depuis le règne de lord Confalume lui-même – les suzerains venus de l'autre extrémité de Zimroel, de Pidruïd, de Til-omon et de Narabal, et le duc Ghayrog de Dulorn, et les maîtres de Piliplok et de Ni-moya et de cinquante autres cités de Zimroel, plus une centaine d'Alhanroel, sans compter les Cinquante Cités du Mont. Mais toute cette foule n'était pas uniquement composée de ducs et de princes, car il y avait également des gens plus humbles, Gorzval, le Skandar manchot, Cordeine qui avait été son gabier et Pandelon son menuisier ; et Vinorkis, le Hjort négociant en peaux de haigus ; Hissune, le garçon du Labyrinthe ; et Tisana, la vieille interprète des rêves de Falkynkip, et bien d'autres encore dont la condition n'était pas plus élevée, mêlés à ces grands seigneurs, le visage brillant d'une crainte révérencielle.

Valentin se leva, salua sa mère, rendit son salut à Hornkast et s'inclina quand les acclamations s'élevèrent : Vive le Coronal !

Quand le silence retomba, il dit d'une voix calme :

— Aujourd'hui, nous donnons une fête pour célébrer la restauration de l'Etat et le rétablissement de l'ordre. Nous avons prévu pour vous des réjouissances.

Il frappa dans ses mains et la musique commença ; des cors, des tambours, des pipeaux, une mélodie gaie et entraînante ; une douzaine de musiciens pénétrèrent dans la salle, Shanamir à leur tête. Derrière eux venaient les jongleurs, en costumes d'une incomparable beauté, des costumes dignes de grands princes : Carabella d'abord, le petit Sleet balafé aux cheveux blancs juste derrière elle, puis Zalzan Kavol, le Skandar bourru et velu, et les deux frères qui lui restaient. Ils portaient tout un attirail de jonglerie, des sabres, des poignards et des faucilles, des torches prêtes à être allumées, des œufs, des assiettes et des massues peintes de couleurs gaies, et bien d'autres objets.

Lorsqu'ils atteignirent le centre de la pièce, ils se mirent en position, se faisant face en suivant les pointes d'une étoile imaginaire, les épaules droites, bien d'aplomb sur leurs jambes.

— Attendez, dit lord Valentin. Il reste encore une place.

Degré après degré il descendit du Trône de Confalume jusqu'à la troisième marche à partir du bas. Il adressa un sourire à la Dame, un clin d'œil au jeune Hissune et un signe de la main à Carabella qui lui lança un poignard. Il l'attrapa impeccablement et elle lui en lança un second, puis un troisième, et il commença à jongler sur les marches du trône, comme il avait promis de le faire il y avait bien longtemps déjà sur l'Ile du Sommeil.

C'était le signal, et les jongleurs se mirent en action, et l'air commença à scintiller d'une multitude de curieux objets qui paraissaient animés d'une vie propre. Lord Valentin était persuadé que jamais, dans tout l'univers connu, on n'avait atteint à une telle perfection. Il jongla sur les degrés du trône pendant encore quelques instants, puis il descendit se joindre au groupe, hilare, rempli d'allégresse, échangeant torches et faucilles avec Sleet, les Skandars et Carabella.

— Comme au bon vieux temps ! cria Zalzan Kavol. Mais vous avez encore fait des progrès, monseigneur !

— C'est le public qui m'inspire, répondit lord Valentin.

— Et êtes-vous capable de jongler comme un Skandar ?

demanda Zalzan Kavol. Tenez, monseigneur ! Attrapez !

Attrapez ! Attrapez ! Attrapez !

Zalzan Kavol paraissait cueillir en l'air des œufs, des assiettes et des massues, ses quatre bras tournoyant et happant sans cesse de nouveaux objets qu'il lançait vers lord Valentin qui, inlassablement, les recevait, jonglait avec et les relançait à Sleet ou à Carabella pendant que les acclamations de l'assistance – il ne s'agissait pas de simples flatteries, c'était sûr

– résonnaient dans ses oreilles. Oui ! C'était cela, la vie ! Comme au bon vieux temps, oui, mais encore meilleur maintenant ! Il éclata de rire et attrapa un sabre étincelant et l'envoya très haut en l'air. Elidath avait estimé qu'il pouvait être incongru pour un Coronal de jongler devant les princes du royaume et Tunigorn partageait son sentiment, mais lord Valentin était passé outre à leurs objections, leur expliquant doucement et affectueusement qu'il ne se souciait guère du protocole. Et maintenant, il les voyait à leurs places d'honneur regarder bouche bée, stupéfaits de la qualité de cette fantastique démonstration.

Et pourtant, il savait que le moment était venu pour lui de se retirer. Il se débarrassa un par un des objets avec lesquels il jonglait et recula lentement. Quand il eut atteint la première marche du trône, il s'arrêta et fit signe à Carabella d'approcher.

— Viens, dit-il. Accompagne-moi là-haut, et maintenant devenons spectateurs.

Le sang lui monta au visage, mais sans hésiter elle se débarrassa des massues, des poignards et des œufs, et avança vers le trône. Valentin la prit par la main et ensemble ils gravirent les degrés.

— Monseigneur... murmura-t-elle.

— Chut ! C'est très important. Fais attention de ne pas trébucher sur les marches.

— Moi, trébucher ? Moi, une jongleuse ?

— Pardonne-moi, Carabella.

— Je te pardonne, Valentin, dit-elle en riant.

— *Lord Valentin.*

— Est-ce ainsi que cela sera, monseigneur ?

— Pas vraiment, dit-il. Pas entre nous.

Ils atteignirent le dernier degré. Le siège double, luisant de velours vert et or, les attendait. Valentin resta un moment debout, cherchant dans la foule parmi les princes, les ducs et le peuple.

— Où est Deliamber ? souffla-t-il. Je ne le vois pas !

— Cet événement ne lui disait rien, répondit Carabella, et il est reparti à Zimroel, je pense, pour prendre des vacances. Ce genre de festivités ennue les magiciens. Et, tu sais, le Vroon n'a jamais aimé la jonglerie.

— Il devrait être ici, murmura lord Valentin.

— Il reviendra quand tu auras besoin de lui.

— J'espère. Allez, asseyons-nous, maintenant.

Ils prirent leurs places sur le trône. Dessous, les jongleurs qui restaient effectuaient leurs exercices les plus éblouissants, prodigieux même pour lord Valentin qui connaissait les secrets de la coordination sur lesquels ils reposaient. Et pendant qu'il regardait, il sentit une étrange mélancolie s'emparer de lui, car il s'était retiré de la compagnie des jongleurs, il s'était écarté pour monter sur le trône, et c'était un changement important et solennel dans sa vie. Il savait sans la moindre équivoque que son époque de jongleur itinérant, la période la plus libre et, d'une certaine manière, la plus joyeuse de sa vie, était maintenant terminée, et que les responsabilités du pouvoir, qu'il n'avait pas recherchées, mais qu'il avait été incapable de refuser, recommençaient à peser sur lui de tout leur poids. Il ne pouvait pas nier qu'il en éprouvait une certaine tristesse. Il se tourna vers Carabella.

— Peut-être en privé – quand la cour aura le dos tourné –pourrons-nous tous nous réunir de temps en temps et lancer un peu les massues, hein, Carabella ?

— Je pense que c'est possible, monseigneur. J'aimerais beaucoup.

— Et nous pourrons faire semblant... d'être quelque part entre

Falkynkip et Dulorn, à nous demander si le Cirque Perpétuel nous engagera, à nous demander si nous pouvons trouver une auberge et si...

— Monseigneur, regardez ce que les Skandars sont en train de faire ! Comment peut-on concevoir une telle adresse ? Il y a tant de bras et tous sont à l'œuvre !

— Il faudra que je demande à Zalzan Kavol comment il s'y prend pour ce tour-ci, fit lord Valentin en souriant. Bientôt. Dès que j'aurai le temps.